UNIVERSITE PARIS OUEST NANTERRE LA DEFENSE
ECOLE DOCTORALE 139
« CONNAISSANCE, LANGAGE, MODELISATION »

N° attribué par la bibliothèque
|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

THÈSE

pour l'obtention du grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE PARIS OUEST

Discipline : Sciences du langage

présentée et soutenue publiquement le 28 avril 2009

par

Monsieur Evgeny SHOKHENMAYER

CHAMPS ASSOCIATIFS DES NOMS PROPRES ET MECANISMES DE LA COMPRÉHENSION TEXTUELLE

Directeur : M. Jean-François JEANDILLOU

JURY

M. Guy ACHARD-BAYLE, Professeur à l'Université Paul-Verlaine (Metz) ;
M. Michel ARRIVE, Professeur Emérite à l'Université Paris Ouest - Nanterre La Défense ;
M. Jean-François JEANDILLOU, Professeur à l'Université Paris Ouest - Nanterre La Défense ;
M. Alain RABATEL, Professeur à l'Université Claude-Bernard (Lyon I, IUFM).

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes sans qui ce travail n'aurait pu voir le jour. Je remercie :

les **enseignants** du département des Sciences du langage de l'Université Paris X-Nanterre (France) ;

les **Professeurs** de la Faculté des Langues Etrangères de l'Université Pédagogique d'Orenbourg (Russie), qui ont su me transmettre le plaisir d'évoluer dans cette discipline ;

en particulier, mon **directeur français Jean-François Jeandillou**, qui m'a gracieusement accepté comme doctorant étranger, pour sa disponibilité, ses critiques et ses conseils toujours opportuns, pour sa relecture rigoureuse de ce mémoire ainsi que pour sa grande gentillesse ; et le **linguiste russe N. A. Šekhtman**, pour ses idées constructives, ses remarques toujours pertinentes, son corpus anglais et allemand ; sans oublier **Galina V. Balaïa**, Présidente de la Faculté des Langues Etrangères et Doyenne du Département de Langue Française de mon Université russe, qui m'a encouragé durant cette aventure de thèse.

Je remercie mes collègues et amis doctorants avec qui les échanges ont été indispensables: **Julie Glikman, Léda Mansour, Banafsheh Karamifar**.

Egalement, un grand merci à **Waldemar Funk**, mon ami allemand, pour m'avoir toujours encouragé jusqu'à la soutenance.

Enfin, je remercie mes proches, notamment, ma femme **Lydia Shokhenmayer-Heide** à qui je dois d'être celui que je suis aujourd'hui, mon père, **Anatoly Iakanin** et ma mère, **Natalia Iakanina**, pour avoir su m'apporter tout ce dont j'avais besoin et plus encore…

SOMMAIRE

INTRODUCTION 9

PREMIÈRE PARTIE

I. Individualisation et sémanticité du Npr 20

1.1. Signification dans le contexte de *semiosis* 20

1.1.1. Signification lexicale et problèmes de la catégorisation linguistique 23

1.2. Paradigme cognitif du Npr 27

1.3. Aspects linguo-pragmatiques de la référence identificatrice 28

1.4. L'individualisation comme mode d'effectuation de la référence singulière 31

1.5. *Nomen proprium vs* nom commun 35

2. Qu'est-ce que le sens du nom propre ? 37

2.1. Hétérogénéité des Npr et traitement unitaire 39

3. Théories du nom propre : *pro sensus* vs *contra sensus* 41

3.1. Asémantisme onomastique 42

3.2. Hypersémantisme onomastique 49

3.2.1. La théorie pragmatique de R. Coates 53

3.3. Compromis onomastique 57

3.4. Contribution des onomasticiens russes 62

4. Approche linguo-discursive 67

4.1. La théorie de Willy Van Langendonck (2007) 67

4.2. Sémantisme du nom propre 73

4.3. Conceptualisme du Npr 75

4.4. Nom propre et stéréotype 76

4.5. Sémantique réfléchissante du Npr 77

4.6. Approche non-différentielle 83

4.7. Spécificité du sens linguistique du Npr 84

5. Catégorie « détermination – indétermination » et nom propre 89

5.1. Unité propriale déterminée 91

5.1.1. Article défini 92
5.1.2. Traitement générique du Npr 93
5.1.3. Article indéfini 94
5.1.3.1. L'interprétation exemplaire 95
5.1.3.2. L'interprétation de fractionnement 96
5.1.4. Démonstratif 97
5.2. Unité propriale «dé-capitalisée » 98
5.3. Unité propriale flexionnelle 98
5.4. Unité propriale monoréférentielle 101
Conclusion 103

DEUXIÈME PARTIE

II. Sémantisation et figuralisation du nom propre 106
2.1. Onomastique littéraire 106
2.1.1. Sémantisation du Npr dans le texte littéraire 108
2.2. La connotation du nom propre, ou si Nicolas Chauvin était "chauviniste" 109
2.2.1. Encore une fois sur la connotation 109
2.2.2. Connotation à la russe 114
2.3. Est-ce que Nicolas Chauvin est chauvin ? 118
2.3.1. Digression artistique et littéraire 118
2.3.2. Analyse connotativo-linguistique 120
2.3.2.1. Chauvin « réel » 120
2.3.2.2. Chauvin « positif » 122
2.3.2.3. Chauvin fictif 124
2.3.2.4. Chauvin négatif 130
2.3.2.5. Les réseaux associatifs propriaux 133
2.3.3. Analyse dictionnairique 133
2.3.4. La connotation culturelle et son résultat 137
2.4. Réduplication sémantique dans les Npr recatégorisés 139

2.5. Attestations antiques de l'usage métaphorique 142
2.6. Dénomination imagée 144
2.6.1. Nomination dans la langue 145
2.6.2. Typologie onomasiologique des nominations 146
2.6.2.1. Sujet de la nomination 153
2.6.2.2. Objet de la nomination 154
2.6.2.3. Langue de la nomination 155
2.6.3. Définition de la nomination imagée 156
2.7. De la situation nominative à la nomination figurative 161
2.7.1. Objet de la nomination 161
2.7.2. Sujet de la nomination 163
2.7.3. Destinataire de la nomination figurative 166
2.7.4. La nomination figurative et la langue 166
2.8. Bifurcation sémiotique du nom personnel 170
2.8.1. Le semi-anthroponyme selon M. Blokh 170
2.8.2. Spécificité sémantico-fonctionnelle des AR monoréférentiels 180
2.8.3 Anthroponymes qualificateurs dans le texte 181
2.8.3.1. Anthroponymes aléthico-factuels 181
2.8.3.2. Anthroponymes factuels axiologiques 186
2.8.4. Anthroponymes identificateurs dans le texte 191
2.9. Double bifurcation sémiotique du nom personnel 196
2.9.1. L'antonomase comme procédé figuratif de la langue 196
2.9.1.1. Antonomase et production du sens dans les Npr selon A. Konowska 204
2.9.2. Stylisation factuelle et figurative du texte 210
2.9.2.1. Les processus cognitifs de clusterisation et de particularisation en tant que fonctions textuelles des Npr 212
2.9.3 L'antonomase dans le texte 222
2.10. Sémantique des Npr allusifs 244
Conclusion 255

TROISIÈME PARTIE

III. Appellativisation du nom propre 258
3.1. L'appellativisation en tant que moyen de nomination seconde 258
3.2. Rôle d'un composant connotatif dans la sémantique déonymique 261
3.3. Causes de l'appellativisation du Npr 264
3.3.1. Activité nominativo-classificatrice et cognitive humaine 264
3.3.1.1. Compétence onomastique 267
3.3.2. Fonction communicative du Npr 272
3.3.2.1. Npr dans le spectre des recherches culturologiques 273
3.3.2.2. Aspect linguo-culturel de l'appellativisation 275
3.3.2.3. Emprunt des Npr comme résultat des contacts linguo-culturels 275
3.3.3. Activité évaluativo-qualitative 276
3.3.4. Potentialité stylistique du Npr 278
3.4. Types de l'appellativisation 280
3.4.1. Appellativisation lexico-sémantique 280
3.4.2. Appellativisation morphologique 284
3.4.3. Appellativisation et formation des mots 286
3.4.3.1. Appellativisation affixale 286
3.4.4. Appellativisation métalinguistique 288
3.5. Les mécanismes de l'appellativisation 288
3.5.1. Transposition métonymique 292
3.5.2. Transposition métaphorique 297
3.6. Les particularités de la déonymisation 305
3.6.1. La déonymisation comme problème linguistique 305
3.6.2. Polysémie et homonymie 309
3.6.3. Le déonyme : à la charnière de l'appellatif et de l'onyme 310
3.6.4. Phraséologisation du Npr 311
3.6.5. Déonymes et terminologie 316
3.6.6. Déonymes et parties du discours 317
3.6.6.1. Verbes déonymiques 318

3.6.6.2. Adjectifs déonymiques 319
Conclusion 320

Conclusion générale 322

Bibliographie 330
Index des notions 347
Index nominum 349
Ouvrages utilisés dans le corpus 354

Introduction

> *Loin des ampères, des faradays, des hertz, des joules, des ohms, des volts et des watts, voici que les achillées, les bougainvillées, les camélias, les dahlias, les fuchsias, les gardénias, les hortensias, les magnolias s'épanouissent sous une pluie de louis, de napoléons, de pascals, de jacobins, de johannès, de maravédis, de monacos, tandis que dulcinées et malabars, hercules et messalines, mégères et matamors, harpagons et maritornes se livrent à des mazurkas gargantuesques, des polkas lilliputiennes, des madissons sibyllins, des javas méphistophéliques, des bostons manichéens, que leurs vêtements de tulle, de mousseline, de madopolam, d'elbeuf et de madras rendent encore plus machiavéliques.* [Pierre Germa, *Dictionnaire des éponymes*, 1993]

Le texte ci-dessus, insensé à proprement parler, comme le reconnaît l'auteur lui-même, n'aurait aucun intérêt si derrière chacun des mots qui le composent ne se dissimulait son éponyme, un nom propre, celui d'un homme célèbre, d'un personnage de fiction littéraire ou mythologique, ou d'un lieu géographique. Comment peut-on qualifier ces lexèmes ? D'où vient leur sens ?

Les noms propres, qui représentent un domaine vaste et mobile du lexique, attirent l'attention des savants depuis très longtemps. L'intérêt soutenu des philosophes, des logiciens, des linguistes ou des psychologues pour ces signes spécifiques se comprend aisément : l'*onoma* « incarne » le moyen de satisfaire un besoin fondamental de la communication, celui de l'identification d'un individu concret parmi la multitude de ses semblables. La fonction identifiante des noms propres conditionne le système onomastique qui repose, historiquement, sur sa capacité d'ouverture maximale, à savoir un enrichissement permanent de cette classe par des unités (re)créées.

Or, Allerton remarque avec raison que rien n'indique que le linguiste, le philosophe et le psychologue parlent précisément du même phénomène en discutant le terme de *nom propre* [1987 : 62]. L'unité onomastique en tant que telle était traitée différemment du point de vue grammatical, dictionnairique ou lexicologique: mais dans tous les cas, le nom propre semblait être une classe à part, peu digne d'intérêt : « Un grand silence plane en linguistique autour du nom propre pendant une partie conséquente du XXe siècle. Les grands auteurs classiques ne leur offrent que quelques lignes et de nombreux ouvrages de linguistique les omettent complètement » [Vaxelaire, 2005 : 12].

Notons que si tel ou tel objet possède un nom commun, cela ne signifie pas du tout qu'il ait aussi un nom propre. Mais, s'il est connu qu'un tel objet possède un nom propre, alors, il a certainement un nom commun. Donc, tout nom propre est une *nomination seconde* d'un objet donné qui complète et précise une nomination primaire commune et sert à diversifier des objets semblables.

La définition du nom propre pose un problème évident : ce n'est pas à l'aide de la langue que l'on apprend si tel ou tel nom désigne un individu ou un membre d'une classe – il s'agirait donc d'une distinction logique. Malheureusement, la plupart des thèses linguistiques inspirées des théories de logiciens ne sont pas complètement satisfaisantes, puisqu'elles se concentrent *a priori* plus sur la référence singulière de l'unité onomastique que sur la façon dont elle entre dans le texte et y « vit ». La majorité des grammaires ne semblent pas accorder suffisamment d'importance à la définition de l'unité onomastique, et proposent souvent des règles d'accord différentes selon les linguistes.

L'*onoma* n'a pas de définition pour Gardes-Tamine et Hubert [2002 : 134]. Vaxelaire constate qu'il n'y a pas de typologie dans les grammaires normatives qui permettrait de circonscrire la classe des noms propres [2005 : 23]. Il remarque en outre que la distinction entre nom propre et nom commun semble « plus ou moins marquée selon les langues, mais aucune n'a a priori de noms propres immédiatement reconnaissables » d'un point de vue phonologique, morphologique ou syntaxique [*ibid.* : 89]. Selon les auteurs, le nom propre peut apparaître comme :

- une marque de craie (Mill) ;
- une description déguisée (Frege, Russel, Searle) ;
- une étiquette [Brunot et Bruneau, 1956 : 51] ;
- un désignateur rigide [Kripke, 1972] ;
- un prédicat de dénomination [Kleiber, 1981] ;

- la « secrétion linguistique la plus raffinée de l'homme » [Camproux, 1982 : 18] ;
- un mot de passe (*password*) qui permet l'identification [Trnka, 1982 : 83] ;
- la citation « de ce que les gens disent quand ils dénomment une entité individuelle » [Forest, 1996 : 58] ;
- un indice égal au cri [Feigenbaum et Tsirlin, 1997 : 201].

L'*onyme*[1] est devenu « syntaxiquement » ignoré une fois établie la distinction « sémantique » nom propre/nom commun [Gary-Prieur, 1991 : 7]. Le critère primordial de la distinction_nom propre/nom commun se situe plus sur le plan de la signification (présence ou non d'un sens) que sur le plan graphique (présence ou non d'une majuscule, singularité, absence de l'article, etc.). Les onomasticiens ont par ailleurs étudié le Npr plus souvent sous un angle diachronique que synchronique.

Dans son chapitre sur les néologismes, Guilbert classe l'onyme parmi les xénismes « parce qu'il demeure effectivement étranger » [1975 : 92]. Pour Ilson [1994 : 293] l'unité onomastique s'approche du terme technique et ne fait partie d'aucune langue.

Josette Rey-Debove [1996 : 107] remarque que le nom propre (désormais Npr) ne fonde pas une classe, étant propre à un individu, mais qu'il existe pourtant une classe des *Josette*, bien qu'il soit nécessaire de demeurer prudent sur la nature de cette classe. Le Npr est démotivé morphologiquement, intraduisible et néanmoins informatif quand le référent est repéré.

Il y a vingt ans, toute une avalanche de publications a remis en question le statut linguistique de l'*onoma*, les linguistes ont révisé des points cruciaux concernant les noms propres. Durant les deux dernières décennies s'est mise en place une critique du dogme qui veut qu'on ne considère pas le Npr comme un signe linguistique, mais comme une étiquette attachée à un référent – dogme qui nous semble excessivement réducteur.

À l'heure actuelle, l'unité onomastique perd déjà inévitablement sa singularité dans les ouvrages linguistiques. À notre tour, nous voulons rompre avec les préjugés qui les présument rigides, intraduisibles, fixes et intemporels. La catégorie du Npr doit, à notre avis, perdre ainsi son illusoire unicité. Il a déjà été conclu à l'insuffisance des critères définitoires classiques, comme la majuscule, l'intraduisibilité ou la monoréférentialité. Si les Npr sont des lexies monoréférentielles dans un emploi concret, l'approche

---

[1] Le terme provient du mot grec *onoma* - *onomatos* - dont la variante *onuma* a donné par le changement habituel du *u* en *y*, dans le passage du grec au français, la base -*onyme*.

lexicologique conduit justement à les contextualiser, en montrant comment leur contenu se construit par des déterminations successives qui permettent autant de propagations de sèmes par afférence. L'approche lexicologique s'appuie sur la description des fonctionnements textuels. Le point de vue linguistique doit être complété par de multiples points de vue externes – ethnologie, psychologie et culturologie.

L'approche linguistique est envisageable si, comme le propose J.-L. Vaxelaire (2005), on abandonne la sémantique référentielle classique au profit de la sémantique différentielle ou interprétative de F. Rastier, et si l'on évite les dichotomies réductrices (connotations – dénotations, sémantique – pragmatique) et le recours aux théories logiciennes, ce qui, à nos yeux, présente l'avantage de ne pas rejeter le Npr hors du système linguistique. L'approche sémantique affranchie des distinctions ontologiques entre Npr et noms communs (désormais Nc) permet d'analyser linguistiquement les Npr. Dès lors que la différence entre les Npr et les substantifs ordinaires n'est pas une différence de nature, mais de degré [Jonasson, 1994 : 221, Vaxelaire, 2005], que leur sens est établi par les mêmes types de parcours interprétatifs, rien ne s'oppose plus à ce qu'ils soient traités ensemble.

Le fait d'interpréter les Npr multiples en fonction référentielle comme des descriptions abrégées permet de saisir le mécanisme de formation d'emplois figurés qui sont justement dérivés de l'emploi référentiel. Etant donné que les Npr en question véhiculent plus qu'ils n'explicitent, et que les sens implicites sont variables, les langues peuvent dériver des prédicats nouveaux à partir de chaque Npr, surtout à partir des Npr des particuliers socialement "saillants". Ces prédicats dérivés ont un caractère très spécial : leur contenu n'est pas stabilisé à cause des implicitations systématiques et variables qui entraînent l'indétermination de leur structure conceptuelle. Ils ne se prêtent donc effectivement qu'à des emplois figurés.

Or, « on ne voit dans le nom propre qu'un terme figé, une étiquette. Mais alors, l'emploi du nom propre dans la fonction de nom commun devient quelque chose d'inexplicable, et on se demande quel est le souffle qui ranime le mort pour le faire entrer de nouveau dans la langue vivante »[2].

Quelques constructions avec article poussent le nom propre vers une certaine « communisation », tandis que d'autres constructions lui conservent son statut. Comment

[2] Peterson, 1929 : 2, cité par J.-L. Vaxelaire, 2001 : 226.

expliquer cette différence ? Y a-t-il des degrés de « communisation » ? En quoi consiste la différence entre communisation et métaphorisation, si le résultat est identique ?

Vaxelaire voit les Npr modifiés comme emphatiques dans l'exemple de N. Flaux [1997 : 67] « *Les Corneille, les Racine, les Molière ont fait la gloire du théâtre français* », en les classant en tant que « phénomènes d'ellipse », puisqu'on pourrait reformuler « *les auteurs comme Racine* » [2005 : 110]. Darmesteter les range dans les synecdoques [1979 : 48]. Le premier pense que cet emploi ne change rien à la nature des Npr parce qu'il n'implique aucune classe de Corneille ou de Molière. Est-ce que cela signifie que les changements grammaticaux ne concernent pas la nature du Npr ? Même si ce type d'exemple était rare, ce ne serait pas une raison suffisante pour ne pas les traiter correctement, d'autant plus que les Npr employés par métaphore sont nombreux.

Il est remarquable que « le passage du Npr au Nc est aussi un continuum. Les dictionnaires de langue enregistrent souvent à leur insu le nombre non négligeable de Npr » [Rey-Debove, 1971 : 63]. Nous tenons à examiner ce continuum onomastique sous tous ses aspects, ainsi que les effets qui en résultent. Dans cette perspective, le passage du Npr au Nc est alors très fréquent. Beaucoup de théoriciens y voient des processus différents et inventent de nouveaux termes pour qualifier ce phénomène et nommer ses formations consécutives :

Rhétorique et philosophie antique : éponyme/antonomase
1660 Arnauld et Lancelot : Npr – noms généraux – Npr « par figure »
1767 Beauzée : Npr – appellatifs
1798 Condillac : Npr « figurement » employé
1935 G. et R. Le Bidois : Npr employé « par emphase » ou « au figuré »
1950 Damourette et Pichon : Npr « communeusement » employé
1954 Gardiner : common proper names – (dis)embodied proper names / Npr incarné
1954 Pottier : surnoms
1958 Lévi-Strauss : mythème = mythologème onomastique
1961 Jespersen : quasi proper names
1961 Shwayder : noms propres usagés
1968 Zabeeh : used proper names
1973 Algeo : primery – secondary proper names
1973 Pariente : noms propres épistémiques
1973 Burge : modified proper name
1980 Otin (rus.) : *connotonyme* = onyme connotatif

1980 Grodziński : quasi-ideal proper names – multi-designatory names

1981 Meyer et Balayn : Npr quidditif

1985 Langendonck : appellative derived

1987 Kara'ulov / Gudkov (rus) : Npr de précédent / Npr intertextuel

1989 Blokh et Semenova (rus) : onyme semi-commun ou *semi-onyme*

1990 Kaplan : generic names – common currency names

1990 Neroznak (rus) : *appellonyme* = appellatif + onyme

1991 Flaux : Npa (nom propre en antonomase)

1992 Künne : hybrid proper names

1992 Schweickard (all) : Deonym

1993 Likhačev (rus) : Npr - concept

1994 Jonasson/Gary-Prieur : Npr exemplaire

1996 Forest : idionymes directs - indirects

1997 Wilmet : Npr essentiels – Nc accidentels

1999 Hadj Hamou : proper common nouns

1999 Kalinkin (rus) : *poétonyme* = onyme « poétique »

2000 Fomin (rus) : *réminonyme* = onyme de réminiscence

2001 Katz : improper names

2001 Boulanger et Cormier : proprionymes

2004 Chekhtman / Zakharova (rus) : *allonyme* = nom propre allusif

La multitude des termes prouve que la frontière entre Npr et Nc est délicate à définir. Zgusta mentionne les Npr qui « se sont transformés en nom commun (*un Don Quichotte*) » [1971 : 246]. Comment se passe la transformation ? En quoi consiste ce processus ? « Les usages figurés ou étendus des Npr demandent à être pris en considération dans la mesure où l'emploi métaphorique opère le changement de catégorie qui fait d'eux des Nc et leur permet par suite de figurer dans le dictionnaire de langue » [Quemada, 1967 : 311].

Nous semblent particulièrement intéressantes les différenciations dans les degrés de « propritude » et de « communitude » des *Npr modifiés*, et l'évolution des Npr à référent stéréotypé. G.Kleiber a inspiré la typologie des emplois modifiés (dénominatif, exemplaire, métonymique, etc.). Charadeau, qui pense que l'article indique le changement de la valeur désignation spécifique / désignation partielle, a bien noté [1992 : §15] les différentes valeurs qui s'attachent au Npr précédé d'un article. Nous en reprendrons trois : la « désignation d'une caractéristique qui se présente comme un type, un exemple, un

modèle ; être un Tartuffe, un Casanova » ; la désignation d'« une propriété comme sous-ensemble des propriétés qui définissent l'être : "le Valéry que je préfère est celui des essais" » ; enfin, la « désignation spécifique, le plus souvent affective, d'une personne : la Marie ».

Le choix de la terminologie, dans notre recherche, suppose une précision maximale. Les diverses appellations ne sont pas toutes bienvenues, et ne recouvrent sans doute pas exactement les mêmes définitions. Sous les Npr recatégorisés nous entendons les nominations secondes onomastiques polyréférentielles. Cela concerne les Npr en voie de transformation en Nc, dont la structure sémantique est attachée au monde des associations. Le passage en question s'effectue dans le cadre de la *nomination figurative*, ou *seconde*. Pour V. Gak ce terme dénote la situation où « одна и та же форма может приспосабливаться для обозначения иных объектов (а не того, для обозначения которого она была создана), в то время как, с другой стороны, данный объект может получить иное наименование[3] » [Gak, 1977].

L'appellation la plus usuelle en linguistique française est *antonomase du Npr :* il s'agit d'un trope, d'une figure rhétorique en discours, qui s'applique aussi aux Npr modifiés (*un nouveau Mozart, les Napoléons de demain*, etc.). *Déonyme* serait acceptable, mais ce terme désigne toutes les formes dérivées d'un Npr, ce qui est trop général. On peut de même écarter l'étiquette *Npr modifié*, qui n'implique pas le changement de classe. On pourrait retenir la dénomination d'*antonomase lexicalisée* ou encore celle de *nom propre substantivé*. En fait, les exemples qui nous occupent supposent une recatégorisation, puisqu'il y a changement de classe grammaticale, par "dérivation impropre" : Npr → Nc. On peut donc parler d'un *Npr recatégorisé*, en particulier d'un *anthroponyme recatégorisé* (désormais AR) qui désignera le Nom au cours du processus, tandis que le résultat de la recatégorisation sera appelé *déonyme*.

Nous prendrons donc comme objets d'analyse les Npr de personnes et de lieux historiquement réels, de personnages littéraires bien connus et de héros mythologiques de différentes cultures. Nous ne considèrerons pas seulement les onymes prototypiques, mais aussi d'autres classes de Npr.

Par ailleurs, en employant des Npr qui incluent un sens extralinguistique et complémentaire, on prédétermine l'apparition d'associations réduplicquées

---

[3] « … la même forme peut s'adapter pour désigner d'autres objets (mais non celui pour lequel elle a été créée), et en même temps, d'un autre côté, cet objet peut acquérir une autre nomination » (trad. Y. S.).

sémantiquement : les associations, dans la conscience linguistique des humains, forment des champs associatifs. Dans notre étude des Npr, nous prendrons en compte les aspects linguistiques, mais aussi psychologiques, afin d'établir des modèles descriptifs des associations que les Npr évoquent chez les locuteurs de langues française, russe, anglaise et allemande.

L'appartenance des Npr aux locutions figées témoigne de la stabilité des champs associatifs formés par les onymes. Nous proposons les critères suivants du passage du nom propre en nom commun :

a) appartenance à une unité phraséologique ;
b) haut degré de fréquence dans les textes et dans les idiomes ;
c) durée de l'usage dans la parole/langue.

On constate que ces trois facteurs se trouvent en rapport d`implication : si un onyme possède déjà deux facteurs, il possède le troisième. La transition des Npr en Nc enrichit leurs champs associatifs et par conséquent augmente le nombre de leurs connotations. Le processus se fonde sur l`indexation et les changements des associations portées sur telle ou telle lexie, ce qui entraîne le développement de la notion.

Les Npr relevant des domaines culturels français, russe, anglais et allemand, et saisis à partir des dictionnaires lexicographiques, font l'**objet** de notre recherche. Le **sujet** des études est la sémantique des onymes dans les micro- et macrocontextes et leur interprétation en fonction des connaissances de l'allocutaire. L'**objectif** est de décrire les associations que l'*onoma* évoque chez les franco-, russo-, anglo- et germanophones, et de cette façon, de déterminer comment les noms propres sont exprimés dans la langue en tant que stéréotypes culturels. Nous profitons également de la possibilité de partager les visions des onomasticiens russes sur la problématique de l'unité propriale et sa sémantique. Les **tâches** de la recherche consisteront à :

1. Etudier les sujets théoriques liés aux noms propres, l'individualisation, les champs lexico-sémantiques, connotatifs et associatifs ;
2. Donner un aperçu argumenté des méthodes pour décrire la sémantique des Npr et sa figuralisation sur la base des traits contextuels ;
3. Décrire un type de réduplications sémantiques et d'associations des onymes concrets.

Notre thèse est une investigation interdisciplinaire sur le statut du Npr : les *Onomata* seront examinés non seulement d'un point de vue linguistique, mais aussi philosophique et

psychologique. La recherche prétend être aussi bien descriptive que théorique: si elle est essentiellement synchronique, quelques mécanismes diachroniques seront éclairés. Nous reprenons la distinction entre *langue* et *parole* au sens où l'entend W. Van Langendonck [2007 : 2] qui les réinterprète d'une façon cognitive : *langue* est considérée comme la convention linguistique établie de la communauté, où la conventionalité est comprise en tant que degré du figement, *parole* représente l'usage langagier. Nous ne pensons pas que l'onomastique soit une discipline différente dans son essence de la linguistique [Nicolaisen, 1995]: au contraire, la science sur le Npr doit être incorporée dans la linguistique prise au sens large, *i.e.* y compris le composant pragmatique. Par principe, la linguistique inclut les aspects interdisciplinaires trouvés dans l'onomastique.

Nous emploierons le terme d'***onomasticon***. Il s'agit d'un terme anglophone, emprunté par les linguistes russes. J.-L. Vaxelaire doute de son existence en général [2005 : 83], mais nous l'utilisons pour définir un ensemble virtuel regroupant les Npr par opposition aux Nc et non pas pour exclure les onymes du lexique comme Nicolaisen [1978], ou Gabriel [1990 : 69]. Un lexème employé en tant que Npr appartient à l'onomasticon, le même lexème employé en tant que Nc appartient au lexicon, mais tous les deux sont des composants du lexique. Nous proposons également d'utiliser le terme d'***unité propriale*** en tant que synonyme d'onyme, d'*onoma* ou du Npr, qui nous semble plus général et plus transparent, et nous y associons la notion de ***proprialité*** comme synonyme de *propritude*, *i.e.* la faculté pour une lexie d'être singulière, et non pas commune.

Dans le premier chapitre, nous considérerons l'individualisation et la sémanticité du Npr. En commençant par la signification linguistique dans le contexte sémiotique et la catégorisation linguistique de la réalité, nous discuterons le phénomène de l'individualisation du Npr. Nous réfléchirons ensuite sur la sémanticité des unités propriales et aborderons les théories qui étudient le sens onomastique. Les points principaux des manifestations de la catégorie déterminé/indéterminé appliquée aux Npr seront énumérés pour discuter les critères habituels ou obligatoires pour l'*onoma*, ses caractéristiques formelles. Vers la fin de ce chapitre, nous aborderons brièvement la question du sens linguistique et ses spécificités, pour terminer par la construction primaire du modèle de la sémantique onomastique.

Dans le deuxième chapitre, nous discuterons la sémantisation et la figuralisation du Npr, en nous aidant de l'onomastique littéraire. La notion de connotation pourrait éclairer

les processus de développement et d'enrichissement de la sémantique propriale, à partir de l'exemple du nom de Nicolas Chauvin. Cet effet associativo-connotatif, au niveau du contenu, se projette au niveau de l'expression dans la réduplication sémantique. Cela passe par le biais de mots-accompagnateurs qui doublent, intensifient et « précisent » le choix intentionnel par l'émetteur d'un ou plusieurs traits saillants, à savoir des sèmes activés, d'un Npr donné. Le phénomène en question reflète l'usage des expressions propriales imagées. La figurativité du Npr et sa dénomination imagée seront aussi présentées dans ce chapitre. Nous distinguerons les Npr recatégorisés monoréférentiels des Npr recatégorisés polyréférentiels pour éclairer le processus de la bifurcation de signe /nomination – référence/ chez les onymes, et nous examinerons les exemples de trois langues (français, russe, anglais). L'antonomase et l'allusion onomastique permettent de mettre en relief la multiréférentialité propriale.

Dans le troisième chapitre, nous montrerons que selon une perspective culturologique tout Npr est plongé dans la culture. Nous analyserons ensuite les résultats de l'usage modifié du Npr à nomination figurative, donc les formations dé-onomastique (déonymes). L'appellativisation/déonymisation sera discutée comme mécanisme consécutif de la métaphorisation et de la métonymisation propriale sous certaines conditions. On examinera ses causes, types et problèmes linguistiques et dictionnairiques.

Notre position essentielle porte sur la contradiction de la nature du Npr qui est prédéterminée par l'interaction des plans linguistique et extralinguistique dans sa sémantique. Etant une unité de la langue, le Npr sert à dénommer les objets de la réalité sociale. La subjectivité du fonctionnement du Npr est rendue manifeste par le caractère individuel de son choix dans les actes de nomination, et aussi par le phénomène de la translation associative des traits saillants d'un objet à la signification du Npr même, où s'exerce une influence sur son fonctionnement ultérieur. Le Npr jouit ainsi de la capacité d'accumuler dans la dénotation une information extralinguistique qui, à la suite des procédures logiques de l'analyse et de l'abstraction, peut s'intégrer à la composante sémantique.

Les considérations présentées au fil des pages de cette étude ont pour objectif de montrer que les Npr ont un sens et que ce sens change lors du passage dans la catégorie des Nc. Les mécanismes du *changement de sens* des éponymes (les Nc issus des Np) sont nombreux. Nous en analyserons quelques-uns, qui semblent les plus intéressants et montrent la complexité du problème.

Dans les pays post-soviétiques, surtout la Russie, l'Ukraine, la Biélorussie, le Kazakhstan et, à l'Ouest, l'Europe et l'Amérique du Nord, un travail gigantesque a été effectué dans le domaine de l'onomastique théorique et descriptive. Malheureusement, nous ne connaissons pas toujours les ouvrages des uns des autres: les travaux des onomasticiens russophones ne sont pas connus à l'Ouest et, chez nous, on est informé par fragments des « performances » de l'onomastique occidentale. Dans le contexte de la globalisation scientifique, les barrières linguistiques et l'incompatibilité de la terminologie spécifique freinent le progrès commun. Pour atteindre l'intercompréhension entre les chercheurs et les écoles, nous avons besoin d'un travail théorique, comparatif et terminologique sérieux avec la mobilisation des onomasticiens slaves et européens.

I. Individualisation et sémanticité du nom propre

1.1. Signification dans le contexte de *semiosis*

La représentation que propose Ch. W. Morris de la *semiosis* sous trois dimensions – sémantique, syntaxique et pragmatique – l'a conduit à renoncer au terme de « signification ». En soulignant l'imprécision et la non-univocité de ce terme, le chercheur remarque qu'en certains cas la notion de « signification » peut renvoyer au *designatum*, parfois à la dénotation ou à son interprétation ; dans d'autres circonstances, à ce que le signe implique, il peut aussi désigner le processus sémiotique même, ou encore les signifiances et les valeurs [Morris, 1938 : 73]. Selon lui, l'opacité de « signification » contraint les investigateurs soit à refuser son utilisation, soit à préciser son sens dans chaque occurrence.

Nous souscrivons pleinement à cette remarque de Morris, et il est évident que le problème de la désignation linguistique de la réalité est conditionné non seulement par l'absence d'une terminologie « claire », mais aussi par la faible élaboration de la théorie générale du signe. Cette dernière devrait prendre en compte à la fois l'unité du signe et ses propriétés spécifiques, selon ses différents aspects. Le bien-fondé de cette conclusion est prouvé *a contrario* par la pratique largement admise de définir un lexème au moyen de sa définition dictionnairique seule, qui ne reflète pas toujours le sens réel du mot et ne correspond pas au concept que la majorité des usagers unit au lexème donné [Losev, 1999 : 62-63].

La pratique linguistique démontre que les linguistes et les usagers d'une langue considèrent que la signification d'un mot et, par suite, son concept sont parfaitement déterminables. Cette approche est conditionnée par un facteur psycholinguistique – une certaine prédisposition humaine à penser les processus complexes fonctionnels et relationnels en termes de choses et de propriétés [Morris, 1938 : 74], sans prendre en compte que l'univers des attributs est illimité [Peirce, 1906 : 195]. C'est pour cela que la définition dictionnairique est construite au moyen des traits saillants du lexème, sur la base desquels on peut mettre en relief une classe d'objets correspondants à ces mêmes traits.

Alors que les travaux de Ch. S. Peirce et Ch. W. Morris prônaient une approche unitaire du signe linguistique dans ses dimensions sémantique, syntaxique et pragmatique, le structuralisme a développé une théorie différente. En présumant que les distinctions différentielles qui forment le plan d'expression (Signifiant) doivent correspondre aux distinctions dans le plan du contenu (Signifié), les structuralistes ont proposé d'étudier les signifiés des unités lexicales sur la base du démembrement de leur structure sémantique en composants minimaux – traits sémantique (ou sèmes). La méthode de l'analyse componentielle, élaborée par la sémantique structurale, permettait de décrire la signification lexicale du point de vue de l'émetteur : les critères utilisés ne prenaient pas alors la forme d'assemblages généralisants des propriétés substantielles d'objets, mais celle de listes de marqueurs sémantiques de lexies, c'est-à-dire des traits sémantiques que les usagers gardent dans leur lexicon mental [Fillmore, 1975]. L'analyse componentielle a servi d'impulsion pour démarrer les recherches orientées vers la résolution d'un problème sémantique global : l'élaboration de la théorie des *universalia* sémantiques.

Mais les détracteurs de cette analyse estiment qu'elle ne doit pas être absolutisée à cause de :

- la complexité de la définition du statut ontologique, la précision insuffisante du concept même [Wilks, 1978] ;
- l'incapacité à déterminer la signification de certaines classes lexicales [Apresjan, 1969] ;
- l'impossibilité d'établir le sens d'un énoncé concret sans avoir certaines connaissances sur le monde extralinguistique [Bolinger, 1981].

On note souvent que l'analyse componentielle produit des résultats satisfaisants uniquement dans le cadre des descriptions taxonomiques « étroites », mais qu'elle est insuffisante dans la création de matrices globales [*ibid*.]. Les travaux psycholinguistiques

démontrent que l'homme, dans la perception ordinaire de l'énoncé, ne recourt pas à la décomposition de la signification lexicale en composants sémantiques nucléaires [Cutler, 1983] : l'individu ne dispose pas d'un stock de significations qui s'actualisent automatiquement pendant la production/perception de la parole. La compréhension de la signification lexicale ne présuppose pas le recours, à chaque fois que l'individu perçoit la même lexie, à l'assortiment identique des composants sémantiques [Barsalou, 1982].

On a conclu qu'une lexie perçue « renvoie » à un système conceptuel commun où sa signification se retrace dans la mémoire et se combine avec telle ou telle image[4]. On a ainsi pu démontrer que l'analyse autonome des traits sémantiques de chaque composant d'un groupe nominal, puis des composants réunis, ne fonctionne pas dans les expressions comme *a typewriter table*. Dans ce cas-là, pour comprendre la signification, l'auditeur/émetteur doit faire coïncider les concepts avec ses connaissances extralinguistiques et trouver une interprétation qui correspondrait à l'information extralinguistique possédée, aussi bien qu'à l'expérience linguistique de l'emploi des expressions données. Cependant la théorie sémantique doit prendre en compte les effets dûs à la combinaison de *designata* « incompatibles » [Weinreich, 1970 : 195].

En évaluant l'efficacité de l'analyse componentielle de la signification lexicale, les structuralistes eux-mêmes remarquent qu'avec son aide on n'a pas encore résolu le problème de la création de l' « alphabet des pensées humaines » selon Leibniz – catalogue des concepts élémentaires d'où l'on développe toutes les autres idées en combinant ces notions universelles [Wierzbicka, 1998 : 227]. Malgré tout l'attrait théorique de modeler sémantiquement la signification par le biais des interprétations–explications, il est évident que les résultats obtenus et accumulés à l'heure actuelle indiquent que son élaboration est insuffisante. Donc, d'ici l'incarnation de cette idée en pratique de l'analyse sémique se présente assez douteuse.

De plus, la méthode discutée ci-dessus présuppose l'étude d'un seul aspect de la signification lexicale, à savoir un composant constant généralisé, décomposé en traits sémantiques. Ce raccourci montre que la théorie classique de la catégorisation linguistique doit être complétée par des théories moins classiques. Ces dernières doivent en priorité attirer l'attention sur la découverte du mécanisme linguistique qui se trouve à la base d'un caractère dynamique et d'une variation subjective du sens lexical.

---

[4] Potter, Kroll, Yachzel, Carpenter, Sherman, 1986.

1.1.1. Signification lexicale et problèmes de la catégorisation linguistique

D'après l'approche classique, la signification d'une unité lexicale est traitée en tant que somme des composants sémantiques, ou « traits différentiels », qui constituent le noyau sémantique et rapportent l'objet désigné à une catégorie ayant des traits similaires [Lakoff, 1988 : 45]. Cette idée a été révisée par L. Wittgenstein[5] selon qui les concepts d'un mot peuvent former une catégorie selon le principe de l'« air de famille » [1967].

À partir des années 1970, la psychologie cognitive a confirmé l'hypothèse que l'« air de famille », dans nombre de cas, permet d'expliquer plus précisément que le modèle classique le mécanisme du rattachement par l'homme d'une unité lexicale à telle ou telle catégorie. Il est en effet possible d'établir ainsi le degré de la typicité des termes catégoriels qui définissent la structure interne d'une catégorie. Ainsi, les chercheurs ont mis en relief les catégories dont les membres centraux et périphériques possèdent des caractéristiques cognitives incompatibles, nommées *effets prototypiques*. On a démontré que les termes catégoriels centraux sont d'habitude utilisés pour pouvoir représenter toute une catégorie : ils facilitent la reconnaissance, la mémorisation et l'assimilation des autres membres de la catégorie, en servant de fondements pour la généralisation [MacLaury, 1991], d'où l'hypothèse qu'il est possible de représenter une catégorie par le biais d'un certain mode unifié et généralisé de représentation [Lakoff, 1987].

En parallèle à cette théorie prototypique, on a élaboré la conception « exemplaire » (*exemplar view*) : la représentation des catégories ne s'effectue pas au moyen des prototypes, mais au moyen d'un spécimen isolé [Oden, 1987]. Cette théorie n'a pas été compétitive car elle n'a pu démontrer le mécanisme de la construction des concepts, sauf un critère assez vague, celui de principe d'affinité.

La conception prototypique a trouvé sa continuation dans les approches cognitives linguistiques. Si, au départ, les « prototypistes » étudiaient les structures linéaires de la représentativité, ce qui a permis de découvrir les propriétés prototypiques des termes catégoriels, aujourd'hui, ils relèvent les modèles cognitifs sur la base desquels surgissent les structures de la représentativité [Langacker, 1994].

L'étroitesse de la théorie linguistique classique de la catégorisation du monde est conditionnée par le fait qu'elle ne contient pas d'aspect cognitif : elle s'occupe des relations entre les *realia* de l'univers naturel, et non des modes de connaissance de

---

[5] À partir de l'exemple du mot "Spiel".

l'environnement par l'homme [Hawkins, 1988]. Les effets prototypiques ne sont pas compatibles avec les catégories classiques, qui se distinguent des modèles cognitifs par leurs fonctions. Ainsi, si l'objectif de la théorie classique des catégories consiste à relever, indépendamment d'un aspect dynamique de la mentalité humaine, les conditions nécessaires et suffisantes pour classifier respectivement tous les *realia* du monde, les modèles cognitifs, incorporant aussi les catégories classiques, ont un autre but : ils permettent de penser et d'interpréter la partie de l'expérience humaine qui est limitée par l'homme en même temps que perçue par lui-même [Langacker, 1991].

Pour que les modèles prototypiques conceptuels soient efficaces sur le plan épistémologique, il faut poser le principe du décalage entre le centre et la périphérie. Cette position correspond aux considérations actuelles de la psychologie cognitive, selon lesquelles l'activité cognitive humaine présuppose à la fois la stabilité structurale et une faculté d'adaptation flexible aux changements. L'organisation prototypique de la signification répond parfaitement à ces exigences puisque le prototype possède un centre stable, permettant d'identifier facilement les significations prototypiques, et une périphérie modifiable et amorphe [Geeraerts, 1988].

Les recherches cognitivistes démontrent que les classifications « réelles » du monde, dites non-classiques, se distinguent par une série d'effets « non-classiques » : les effets prototypiques indiquent que les aspects figuratifs mentaux jouent un rôle considérable dans la catégorisation du monde, comme on le voit dans l'utilisation des images mentales conventionnelles, de la métonymie et de la métaphore conceptuelles, aussi bien que dans les transformations des représentations schématiques d'images [Gibbs, 1994].

Mais certains cognitivistes remarquent que l'application de la théorie prototypique peut manquer d'efficacité dans quelques cas, lorsque les effets prototypiques de certains mots ne présupposent pas de similitude avec les prototypes correspondants. En particulier, certains lexèmes ne s'associent pas à une catégorie par conformité à un prototype, mais parce qu'ils possèdent des traits à partir desquels s'établit leur correspondance à un idéal ou un objectif. Par exemple, les mots qui répondent à l'idéal de calories égales à zéro sont unis par une signification catégoriale « aliments diététiques » [Barsalou, 1991].

La critique de l'approche prototypique indique également que celle-ci est en désaccord avec le but de l'articulation catégorielle du monde. Par exemple, l'homme utilise ses connaissances sur l'environnement pour exprimer son avis sur les propriétés des objets concevables, et non pour comparer les traits d'objets avec les prototypes.

L'universalité de la conception prototypique est aussi mise en doute par la possibilité de créer des catégories *ad hoc* formées, à la suite de l'activité cognitive créative, par l'émetteur immédiatement au cours de la production discursive. Certains scientifiques pensent que l'existence des catégories *ad hoc* montre la faiblesse de la théorie des prototypes [Barsalou, 1991].

Les remarques critiques présentées ci-dessus ne mettent pas tant en doute la validité de l'approche prototypique qu'elles ne mettent en relief les points qui la différencient de la théorie classique de catégorisation du monde. L'objet d'étude de la théorie des prototypes est contenu dans l'analyse des principes de classification des unités linguistiques qui reflètent les catégories mentales. « *Категориальный характер мышления и самого языка ... с необходимостью обусловливает категориальный характер связи между планом содержания и планом выражения, равно как и категориальную мотивированность означающих и и их связи с означаемыми в иерархической структуре языковых знаков*[6] » [Zubkova, 1999 : 232]. Donc, l'objectif de la conception prototypique consiste avant tout à examiner les régularités de formation et les modes de modélisation d'un composant constant de la signification des unités. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est le composant en devenir, à savoir comment il devient constant.

Or la théorie des prototypes souligne l'aspect subjectif de la catégorisation du monde. Les chercheurs indiquent toujours les facteurs qui jouent un rôle important au niveau élémentaire de la classification : aperception figurative, interaction physique, imagerie mentale et notoriété culturelle [Lakoff, 1993].

Le conditionnement de la catégorisation linguistique de la réalité par l'expérience d'interactions humaines dans le monde aussi bien que dans la culture, ouvre l'accès à un entendement plus profond de la corrélation des aspects subjectif et objectif dans un processus de catégorisation. Le bien-fondé de ce point de vue est confirmé par la nature cognitivo-linguistique unie des différents types de la taxinomie : le détachement des classes (catégories, types) par la comparaison avec le modèle constitue la ressource d'une taxinomie stable de *realia* naturelles (*folk genera*). Mais il répond également à la nécessité de la typisation occasionnelle des objets. Dans ce cas, le type est donné par l'image de l'individu [Arutjunova, 1999 : 302]. Il est extrêmement significatif que dans la typisation

---

[6] Le caractère catégoriel de la mentalité et de la langue ... conditionne nécessairement la catégoricité du liage entre le plan de l'expression et le plan du contenu, aussi bien que la motivation catégorielle des signifiants et leur lien avec les signifiés, dans la structure hiérarchique des signes linguistiques (trad. Y. S.).

la subjectivation de l'image ne soit pas considérée en tant qu'écart par rapport à la norme. La catégorisation du monde représente un processus objectivo-subjectif : le « divers » tend à ressembler à un standard, et cependant envisage ce dernier comme une force non dogmatique mais constructive, l'union avec le prototype s'effectuant sans perdre l'individualité [Abramova, 1996 : 34].

La similitude forme le concept qui d'après sa nature est ouvert à différentes interprétations. La dépendance de la perception subjective se manifeste en ce que cette ressemblance n'est pas soumise à une évaluation vériconditionnelle. [Arutjunova, 1999 : 295]. La variabilité subjective du concept se présente comme une caractéristique inhérente, parce que, d'une part, les possibilités de comparaison sont illimitées et prédéterminées par les particularités d'une perception qui change selon les sujets ; et que, d'autre part, les traits des objets perçus sont inépuisables [*ibid*.]. Pourtant le concept ne peut avoir une base cognitive objective, car la similitude atteste l'unité et la continuité du monde dans l'espace [*ibid*. : 294]. Le prototype des objets homogènes fournit alors la matière pour créer un exemple typifié en consolidant les traits communs d'espèce au concept [*ibid*. : 301].

Prendre en compte la nature conceptuelle montre que l'analyse de la signification lexicale dans son intégralité exige l'utilisation d'approches diverses aux problèmes de la catégorisation linguistique et de la détermination du contenu conceptuel de l'unité lexicale. Cela indique tout d'abord les limites d'application des théories dites classique et prototypique ; cela met ensuite en lumière un certain nombre de facteurs qui conditionnent la subjectivité, la mobilité et la variabilité d'un concept véhiculé par une expression dans les conditions concrètes de l'usage.

En effet, l'inconstance conceptuelle est parfois provoquée par l'appartenance à une catégorie *ad hoc*. Outre cela, la pratique langagière prouve que dans des conditions différentes l'émetteur peut conceptualiser différemment la même catégorie. Le marquage personnel du concept est lié à la subjectivité de la perception et de la mentalité humaine, ce qui s'exprime dans les caractéristiques non coïncidentes de la conceptualisation chez diverses personnes. Enfin, la mobilité et la variabilité de la catégorisation représentent la conséquence des différences culturelles et nationales chez les locuteurs « concevant ». Comme chaque langue catégorise la réalité selon sa propre logique, et non selon des mesures universelles, les « cartes sémantiques » des langues ne coïncident pas les unes avec les autres [Rakhilina, 1998 : 283].

Bien que tous les facteurs mentionnés ci-dessus participent à la formation de la signification lexicale, on est encore loin de les prendre tous en compte dans l'analyse sémantique.

Dans la cognitologie russe, le concept est défini comme « *сгусток культуры в сознании человека : то, в виде чего культура входит в ментальный мир человека », « посредством чего человек…сам входит в культуру, а в некоторых случаях и влияет на нее*[7]» [Stepanov, 1997 : 400]. La catégorisation culturelle est ainsi un objectif d'une importance primordiale pour compléter la théorie générale de la signification lexicale. C'est pour cette raison que l'établissement du répertoire des concepts nationaux peut être considéré comme une tâche fondamentale. Le résultat pratique de la conceptologie se voit dans l'élaboration de dictionnaires de concepts culturels – *conceptuarium*[8] [*Res Linguistica*, 1999 : 123].

Ainsi, pour examiner la sémantique d'un signe linguistique, il faut d'abord se concentrer sur sa formation.

1.2. Paradigme cognitif

La dichotomie *Signification* dans la langue/*Sen*s dans la parole a été encore révélée par le psycholinguiste russe Vygotski : il entend par « signification » un non-variant sémantique, un point inchangeable et immobile qui reste stable dans tous les changements lexicaux. La signification n'est plus qu'une potentialité, une pierre dans l'édifice du sens [1985 : 370]. La structure sémantique de la signification n'est jamais accomplie ou « clôturée », elle est toujours (re)formée à travers le motif de l'activité, de l'intention communicationnelle, des facteurs pragmatiques [Padučeva, 1997].

T.A. van Dijk exprime l'idée [1989] que la théorie cognitive peut ne pas seulement ouvrir l'accès aux structures de la production, de la compréhension, de la mémorisation, etc., mais aussi expliciter comment s'effectue la planification du langage, sa formation et sa compréhension. La langue joue le rôle de conceptualisateur des expériences sociales,

---

[7] « … condensé de la culture dans la conscience humaine : la manière dont la culture pénètre dans la mentalité », « au moyen duquel l'homme … entre dans la culture et peut influencer sur cette dernière » (trad.Y. S.).

[8] Adaptation du terme russe « концептуарий ».

ethniques et personnelles, donc, la (re)conceptualisation du monde se fait dans la langue et par le biais de la langue.

L'activité langagière est également le lieu d'une (re)catégorisation permanente, par l'assignation des référents vers le centre ou la périphérie d'une catégorie. L'utilisation dans la terminologie linguistique des termes *prototype*, *concept* et *catégorie* est due à l'interaction de la linguistique avec la philosophie, la gnoséologie, la psychologie et l'anthropologie. Le « concept » de Wierzbicka [1996] représente l'objet du monde « Idéal », qui porte un nom et reflète une certaine représentation culturelle conditionnelle sur le monde « Réel », qui nous est donné dans la mentalité à travers la langue. Dans le cadre des relations *concept – objet*, il faut noter qu'un mot dans la psychique de différentes personnes peut évoquer diverses formations mentales, « conceptualisations » divergentes.

Dans ce contexte, la signification se produit par la coopération des structures de deux types relativement stables : schèmes mentaux intrapersonnels (« entendement », « représentation ») et structures extérieures interpersonnelles. Les modèles cognitifs sont, à leur tour, les produits d'interactions antérieures, y compris linguistiques, avec le monde externe. Le traitement de tout contexte verbal est cognitif: la conceptualisation est le fait de générer cette expérience : *Input* – données linguistiques, *Output* – conceptualisation + catégorisation, puis *Input* – concept, *Output* – réalité. Johnson et Lakoff ont écrit : *It is reasonable enough to assume that words alone do not change reality. But changes in our conceptual system do change what is real for us and affect how we perceive the world and act upon those perceptions… The human aspects of reality are most of what matters to us, and these vary from culture to culture, since different cultures have different conceptual systems* [1980 : 145-146].

1.3. Aspects linguo-pragmatiques de la référence identificatrice

Nous nous efforcerons dans cette sous-partie de démontrer que l'individuel est né au sein du général. La question de la proportion des composantes individualisantes (c'est-à-dire subjectives et concrètes) et généralisantes (catégoriales) dans la signification lexicale se pose dès qu'on aborde le sujet de la référence des termes singuliers.

En prenant compte la référence aux entités singulières, les linguistes soulignent de façon unanime le rôle signifiant de la fonction identificatrice. Ceci a été mis en lumière par de nombreuses analyses de situations pragmatiques où les expressions linguistiques

réalisent la fonction identificatrice des objets individuels. Cela porte le plus souvent sur les types suivant de situations pragmatiques dans la parole : a) il s'agit d'un objet connu pour les interlocuteurs ; b) l'émetteur communique une information sur un objet inconnu du destinataire ; c) il s'agit d'un objet concret qui n'est pas identifié, et dont l'individualisation n'est pas permise aux interlocuteurs par défaut d'information. Chacun de ces types se caractérise par les rapports des mécanismes référentiels (identification) et coréférentiels (co-identification) [Arutjunova, 1982 : 20-31].

Le passage de l'identification catégorielle de l'objet à son individualisation s'effectue suivant les règles de coréférence qui consistent à utiliser certains moyens pour singulariser le référent. La construction textuelle est établie conformément à ces règles, parmi lesquelles une place importante est occupée par le mécanisme linguistique de la corrélation entre nominations taxonomiques et individualisantes [Padučeva, 1997]. C'est pour cela que, lorsqu'on aborde la question du fonctionnement des termes singuliers dans le texte, une place particulière est accordée à l'élaboration des règles coréférentielles dans le passage d'une référence indéfinie à une référence singulière.

La référence du nom prédétermine directement le rôle que son sens actualisé joue pour le contenu communicationnel énonciatif. Ainsi, les types de descriptions ont des orientations différentes : la description identificatrice est orientée vers la dénotation, la description prédicative vise au *significatum* (sens), la description existentionnelle concerne à la fois le contenu sémantique et la référence dénotative [Arutjunova, 1999 : 96].

Les nominations coréférentielles sont liées à l'hétérogénéité dénominative de la situation, *i.e.* les nominations multiples d'un seul objet. La capacité de désigner différemment un objet concret est également due à la pluralité d'assertions de la part de l'être humain et à la diversité multiface de la réalité. Les variétés potentielles des nominations discursives sont extraordinairement nombreuses, l'individu humain étant considéré dans sa polyfonctionnalité [*ibid.* : 98]. Certains pensent que les prédications, vis-à-vis de la personnalité, sont incomptables, et ne peuvent pas être présentées comme une liste achevée [Wierzbicka, 1982 : 255].

Or, d'autres chercheurs affirment que l'émetteur ne se heurte pas au problème d'une accroissance incontrôlable du « dossier » sur un référent, puisque ce dernier-même joue le rôle d'une portée sémantique du terme. Cela veut dire que la participation immédiate du référent dans l'établissement de la véridicité d'une *propositio* singulière impose une sorte de restriction, puisqu'il s'agit, pour le locuteur, de pouvoir lui attribuer

arbitrairement des propriétés individuelles. Cette limitation met le locuteur dans l'obligation de sélectionner la description individualisante la plus adéquate pour une situation concrète [García-Carpintero, 2000 : 133-134].

Les attributs d'un objet sont d'habitude conçus par l'homme d'une façon sporadique. L'homme fait varier les nominations en sélectionnant la description la plus pertinente au moment de la parole dans un contexte donné. Dès lors, la non-rigidité des propriétés référentielles des expressions linguistiques apparaît, bien que paradoxalement, comme la condition d'une transmission informationnelle exacte des connaissances personnalisées.

Dans le contexte de nos recherches, nous visons à démontrer la bifonctionnalité de la nomination. La description définie, aussi bien que le Npr, peut être employée d'une façon bifonctionnelle afin d'individualiser le référent. **Ils peuvent identifier et caractériser à la fois.**

Les descriptions définies bifonctionnelles sont, premièrement, les noms perfectifs des actants (*meurtrier, auteur, mère, pionnier, inventeur, créateur*), avec les Npr en qualité d'objet (*meurtrier de César, pionnier de l'Amérique*). En conservant un caractère attributif, elles dénotent une personne concrète qui agit d'une certaine façon sur l'objet ou est en relation avec lui [Wierzbicka, 1982 : 242-244].

Ces deux fonctions d'identification et de prédication, qui sont associées dans un terme pour désigner un objet singulier, doivent être considérées comme une base indispensable pour construire un énoncé stylistiquement marqué. L'homme peut alors constater l'introduction d'un objet désigné dans la taxonomie subjective, et déterminer le rôle qu'il occupe dans un micro-monde. Le marquage stylistique des termes singuliers est le plus souvent lié à la bifonctionnalité descriptivo-identificatrice, et il est également propre aux surnoms et occasionnalismes [Vasiljeva, 2005 : 45].

Les Npr peuvent être employés non seulement pour l'individualisation primaire (indication/individuation) des individus, mais aussi pour l'individualisation secondaire (identification) qui se distingue par la subjectivité et par la bifonctionnalité.

1.4. L'individualisation comme mode d'effectuation de la référence singulière

Les tentatives de définition du principe d'individualisation ont exercé une grande influence sur le développement des courants linguistiques. À la fin du XIXe s. et au début du XXe, cette problématique philosophique a été l'objet d'une réflexion vaste et

multiforme, en particulier sur les conceptions référentielles des signes linguistiques. À la différence de la théorie de signification, qui a pour but de mettre en évidence les règles de la catégorisation du monde, la théorie de la référence a consisté à examiner, non la réalité modelée, mais le fonctionnement des unités linguistiques dans le discours. On peut détacher deux approches essentielles dans cette analyse référentielle :

- **l'approche logico-philosophique,** dont l'objectif est de découvrir l'indétermination propre aux expressions de la langue naturelle, et d'élaborer des méthodes d'analyse logique pour créer les conditions nécessaires d'une utilisation cohérente des expressions linguistiques (p.ex., Frege, Russel, Evans) ;
- **l'approche linguo-pragmatique,** qui cherche à découvrir la spécificité des propriétés référentielles des unités linguistiques, à établir la dépendance référentielle des facteurs pragmatiques, à révéler le potentiel fonctionnel des descriptions dans la référence, et à déterminer le spectre des stratégies cognitives qui sont pertinentes pour que la référence s'effectue (p.ex., Strawson, Linsky, Searle).

L'approche pragmatico-psychologique suppose qu'à la référence correspondent des états caractéristiques de l'intelligence de l'émetteur : une association impliquée doit être vérifiée par tout usager de la langue. On retrouve à l'origine de la théorie de la signification et de la théorie des implicatures conversationnelles (*conversational implicature*), élaborées par H.P. Grice, l'idée que certains emplois de mots ne dépendent pas exclusivement de leurs significations. D'après sa définition psychologique, l'acte de langage de la référence représente une sorte de signification, définie ainsi :

Un émetteur (S) veut dire quelque chose (*means something*), en prononçant l'énoncé (X). Il existe une réponse présupposée (r) chez l'auditeur (A), de sorte que (1) *S* par le biais de *X* a l'intention de produire *r* chez *A*, (2) S a aussi l'intention que A reconnaisse (1), et enfin (3) S a également l'intention que l'effectuation de (2) par A fasse partie de la motivation de A pour effectuer (1) [Grice, 1957, cit. par Schwarz, 1979 : XXXII]. Ainsi, la signification se caractérise par l'intention réfléchie triple – l'intention par le biais de la reconnaissance de l'intention, ou bien comme le nomme H.P. Grice « *M-intending* ». D'où la formule : "*S means something by uttering X. There is a response r and an audience A such that S M-intends by X to produce r in A*". Le concept "M-intending" (*speaker's intended meaning*) est fondamental pour la théorie des implicatures conversationnelles, qui tente d'expliquer les relations entre le sens conventionnel de l'unité linguistique et ce que l'émetteur entend par là dans la parole. En effet, la

communication représente tout un réseau d'allusions, suppositions, implications, non-dits, équivoques, ou ambiguïtés : elle ne peut être réduite à la somme des significations lexicales des signes.

Il est méthodologiquement important de souligner que la majorité des implicatures conversationnelles dépendent du contexte, et, déterminées par ce dernier, sont produites comme réalisation du « principe coopératif ». Cette théorie permet de considérer en tant qu'implicatures les éléments connotatifs de l'analyse référentielle en sémantique. Etant donné le traitement psychologique du sens, la référence devient une notion dérivée et reçoit une explication psychologique. Donc, l'objet de la référence passe par des représentations et des intentions qui concernent un individu désigné et qui n'exigent pas de chaîne causale rigide entre un acte du langage et un objet de la référence.

Cette méthodologie, du point de vue de certains linguistes, permet finalement de « jeter un pont » entre sémantique, pragmatique, sociolinguistique et linguistique cognitive. L'approche conceptualiste en sémantique réprouve le traitement logico-sémantique kripkéen des Npr comme désignateurs rigides et cherche des explications pragmatiques, sociales et psychologiques à leurs sens discursifs.

Une nouvelle étape de la pragmatisation[9] de la théorie référentielle est due à L. Linsky, qui met au premier plan les relations entre émetteur et référent pour décrire la sémantique discursive des unités linguistiques. Selon lui, la référence caractérise l'utilisation de la langue par le locuteur, mais elle n'est pas du tout la propriété de l'énoncé même, car elle réalise des modalités épistémiques et non métaphysiques [1977 : 99]. Partant du rôle déterminant de l'émetteur dans l'établissement de la référence, Linsky considérait la référence singulière comme l'action d'un sujet parlant, et soulignait que l'unicité référentielle d'une description définie est garantie non par une spécification attributive d'un énoncé donné, mais par l'émetteur qui utilise cet énoncé en tenant compte du contexte, de la situation et des propriétés de l'expression même [*ibid*. : 92].

Les théories intentionnelles de la référence, comme celle de J. Searle, mettent l'accent sur les intentions communicatives de l'émetteur dans l'actualisation d'un énoncé : les chercheurs se focalisent donc sur les aspects pragmatiques énonciatifs.

En général, les théories actuelles qui s'intéressent à la référence considèrent celle-ci sous l'angle de son conditionnement par tel ou tel type sémantique de l'expression. Le lien

[9] Après Strawson, qui a différencié la véridicité et la signification, et introduit l'implication.

de dépendance entre la fonction référentielle et la sémantique permet de poser la distinction de deux types de référence, indéfinie et définie. La référence indéfinie est liée aux expressions nommantes à formule « *a so-and-so* », tandis que la référence définie (singulière, identificatrice) se rattache aux expressions construites selon la formule « the so-and-so » [Russel, 1956 ; Strawson, 1950].

Les scientifiques indiquent que, pour la référence singulière, la langue dispose, à côté des descriptions définies, de moyens linguistiques spécifiques. S'y rapportent le plus souvent les pronoms personnels, démonstratifs et les Npr [Ducrot, 1972 : 221].

Le Nc se transforme en terme singulier dans un contexte par le biais de l'union avec les actualisateurs : articles, pronoms démonstratifs et possessifs, attributs, mais le Npr peut effectuer une référence singulière de par sa spécificité sémantico-fonctionnelle, sans avoir besoin de moyens formels. Le riche matériel théorique et factuel amassé à l'heure actuelle témoigne de la productivité et de la pertinence des théories générales onomastiques du Npr et de la référence singulière.

La fonction individualisante du Npr est conditionnée par les régularités et particularités du processus de connaissance d'un objet singulier par l'homme. Les sens variables du Npr, qui changent d'une situation à l'autre sans renverser sa monoréférentialité, reflètent l'accumulation des connaissances sur les individus désignés par l'homme [Castañeda, 1985 : 152]. Les critères de la connaissance individuelle correspondent aux **principes d'individualisation** du Npr[10] dans le discours :

1. **causalité** – acte de baptême et savoir sur la nomination ;
2. **récursivité** – répétitivité continue de la désignation dans la parole ;
3. **descriptivité** – utilisation de descriptions définies - « duplicata qualitatifs » - sémantiquement équivalentes et associées en situation ;
4. **déicticité** – indication directe sur le porteur du nom en question.

Les Npr peuvent alors être perçus comme des individualisateurs épistémiquement mobiles.

Pour N. Kolmakova, les Npr sont des variantes lexicales pragmatiques qui se caractérisent par une fonction référentielle unie. En raison de cette propriété, ils sont un moyen efficace pour transmettre les informations communicationnelles de contenus

[10] Par exemple, Larson, Segal, 1995.

différents : logique, encyclopédique, émotif, social et idéologique [1988 : 5]. Selon l'hypothèse de M. García-Carpintero, les sens discursifs des termes singuliers jouent le rôle de constituants des présuppositions sémantiques associées, et la fonction individualisante représente une *propositio* singulière épistémiquement liée qui asserte l'existence d'un objet unique, connu des interlocuteurs [2000 : 116-118].

Il faut noter que le nom personnel possède les propriétés mixtes : nominatives et indexicales. Son orientation déictique est conditionnée, d'une part, par une « pauvreté » informative et un haut degré d'abstraction de la signification systémique, et, d'autre part, par une saturation pragmatique du sens actuel en situation. Semenova, en examinant la spécificité indexico-nominative des noms personnels, pense que les Npr occupent une position intermédiaire entre les classes d'espèces naturelles et les unités déictiques, et les appelle donc *noms indexicaux* [2001 : 125].

C'est la propriété indexicale des Npr qui explique ce haut degré de pragmatisation de leurs sens discursifs. La similitude sémantico-fonctionnelle des Npr et des pronoms ne peut pas mettre en doute l'existence d'une sémantique substantionnelle – signification lexicale associée au nom et non à un pronom. Le sens systémique du Npr porte un caractère conventionnel et pragmatique, mais il reste systémique et usuel. Le conditionnement social du nom personnel et son vide intérieur informatif constituent la base nécessaire pour effectuer une individualisation indexico-nominative. Cette dernière est caractérisée par un spectre large de variations fonctionnelles – de l'identification introductive des individus jusqu'à leur caractérisation évaluative.

Dans le cadre de notre recherche, la théorie de Castañeda concernant les Npr nous semble particulièrement pertinente : selon lui, les onymes ont une double fonction dans notre expérience : (i) ils nous aident à emmagasiner et à organiser des informations, (ii) ils nous permettent de récupérer ces informations, c'est-à-dire qu'ils fonctionnent comme des clés nous permettant d'ouvrir les dossiers où sont rangées les informations correspondant à tel ou tel nom. Les pensées associées à un individu déterminé sont organisées en un faisceau d'idées : l'indexicalité généralisante définit les propriétés d'un individu se trouvant en dehors de la situation *hic et nunc*. Les Npr établissent, en effet, des relations associatives avec une ou plusieurs descriptions définies, qui caractérisent le porteur d'un nom [1979 : 154]. La fonction organisatrice est dévolue au locuteur ; or la seconde fonction active un faisceau de propriétés identificatrices, associé à un Npr donné au niveau du destinataire [*ibid.* : 155].

Donc, l'objectif des onomasticiens n'est pas de proposer des procédures pour expliquer complètement des concepts individuels associés à tel ou tel Npr dans le texte, mais bien plutôt de déterminer les régularités sur lesquelles s'appuie le mécanisme linguistique du reflet d'un objet singulier par l'individu dans le cadre d'une situation pragmatique.

1.5. Nomen proprium vs *nom commun*

Les Npr et les Nc forment une opposition universelle dans le système des substantifs de chaque langue. Cette différenciation sémantique, la plus ancienne d'après le caractère de la nomination, avait été faite par les stoïciens et, en particulier, par Dionysius de Thrace (IIe s. av. J.C.). La question de la signification du Npr, de ses fonctions et relations avec le concept se rapporte à la philosophie de la langue: c'est pourquoi très tôt les logiciens ont amplement influencé (et influencent actuellement) les linguistes, sémasiologues et onomasticiens.

Peut-on exprimer toutes les connaissances empiriques sans utiliser de noms propres ? Non, à cause de la vertu cognitive des Npr : Nous pouvons exposer toute la physique théorique sans recourir aux noms propres, mais nous ne pouvons pas nous en passer dans l'histoire ou la géographie. Dans le domaine connotatif, ils expriment des fonctions complémentaires : stylistique, émotive, sociale, régionale et historico-culturelle. Au niveau de la parole s'y ajoutent les fonctions textuelle et esthétique.

Comparons la signification dénotative des Npr et des Nc. Les indices substantiels, comme le note Jespersen [1924 : 72], sont plus nombreux dans les Npr, qui « connotent » un plus grand nombre des propriétés : leur sens est plus particulier que celui des Nc. Cependant, le nombre de propriétés augmente au fur et à mesure que s'élargissent nos connaissances sur le sujet qui porte ce nom. Il y a toujours moins d'indices différentiels dans le contenu du sens d'un concept commun.

Le contenu du sens proprial est parfois dit encyclopédique, voire extralinguistique, car il reflète une réalité sans faire lien avec une notion commune englobant la classe des objets similaires. Mais ce sens est également structurel, c'est-à-dire qu'il a son noyau (sèmes généraux catégoriels d'objet, sèmes du caractère animé/inanimé, discrèteté, lien indirect associatif avec le terme générique, etc.), et sa périphérie : représentations concrètes, associations et connaissances de fond sur l'objet, généralement admises dans une culture donnée.

L'extension dénotative (référentielle) du Nc est conventionnellement égale à *N*, et *N* est toujours supérieur à un puisqu'il porte sur une catégorie ou une classe d'objets similaires. Dans l'ensemble, le contenu et l'extension des sens dénotatifs du Npr et du Nc se trouvent en rapports inverses, ce qui conditionne leur divergence de fonctionnement dans la langue et dans la parole. Le rôle généralisant peut être joué par le Npr dans la parole, lorsqu'il est employé avec la fonction du Nc.

Il faut noter aussi l'abondance des variantes émotivo-stylistiques, qui véhiculent divers contenus connotatifs des noms personnels. Par exemple, dans le *Dictionnaire des noms personnels russes*, N. Petrovskij cite 40 diminutifs du nom le plus courant, celui d'*Ivan* (*Vanja, Vanjuša, Vanëk*) et plus de 50 formes pour *Olga* (*Oljuška, Olčik, Olgunčik*). Aucun Nc ne produira autant de variantes à suffixes diminutifs ou hypocoristiques (*Ivanišče*). La diversité des formes connotatives, dans la nomination onomastique, crée la richesse des moyens pour exprimer des nuances émotivo-expressives. Ces moyens sont très nombreux pour les noms personnels, moins nombreux pour les surnoms et noms de famille, et assez rares pour les toponymes.

Les différences essentielles peuvent être illustrées par le tableau suivant, où « n » est un petit nombre indéfini supérieur à « 1 » et « N » un grand nombre indéfini supérieur à « n ». Les signes « plus » (>) et « moins » (<) montrent comment se réalisent les traits généraux de chaque classe des noms, entre lesquels il n'y pas de frontière absolue.

№	**Indices différentiels**	**NC**	**NPR**
1	Nombre de fonctions	n	N
2	Changement de nom	---	+
3	Extension de la dénotation	N >	1
4	Contenu de la dénotation	n <	N
5	Abstraction dans la parole	>	<
6	Contenu des connotations	<	>
7	Sens pragmatique	<	>
8	Polysémie développée	+	---
9	Homonymie lexicale	+	---
10	Homonymie propriale	---	+
11	Formation affixale	<	>
12	Productivité de la formation des mots	>	<
13	Plénitude du paradigme de la variation du mot	+	---

Du point de vue de la sémantique, le Npr et le Nc diffèrent aux niveaux conceptuels (sens), dénotatif et connotatif. Le noyau notionnel de la signification d'un appellatif est corrélatif à une classe de phénomènes similaires et contient leurs traits les plus généraux. Le noyau du sens proprial correspond à un phénomène unique et reflète une « notion singulière ». Mais c'est le contenu connotatif qui présente le plus de différences, puisque le Npr peut comporter un nombre important de sèmes divers, par comparaison avec le Nc. La sémantique catégorielle reste commune pour tous les noms, bien qu'il y ait des divergences paradigmatiques (catégorie du nombre, caractère animé, formation des diminutifs et des hypocoristiques, dérivation, etc.) et syntagmatiques.

Tous ces problèmes contribuent à faire de l'objet de la sémasiologie onomastique une partie spécifique de l'onomastique générale, de la sémantique lexicale et de la sémiotique.

2. Qu'est-ce que le sens du nom propre ?

La question de la "sémantique du Npr" concerne non seulement le sens de l'entrée lexicale, mais aussi un sens plus étroit, supposant seulement la signification initiale motivée, et un sens beaucoup plus large, incluant toute l'information qu'on peut "tirer" du Npr. Le succès des recherches dans ces directions a reporté le problème de la signification lexicale au deuxième plan, ce qui n'exclut pas de nouvelles tentatives pour le résoudre.

Le débat sur le sens est souvent limité à une opposition entre deux courants logiciens : d'un côté les descriptivistes (Frege, Russel, Searle), pour qui le Npr est une description déguisée, de l'autre les causalistes (Mill, Kripke), selon lesquels le Npr réfère sans assigner de sens. Or, J.-L. Vaxelaire juge ces conceptions trop réductrices [2005 : 35], et De Mulder [2000 : 59] note qu'avant de parler du sens du Npr, il faut définir ce que l'on entend par sens en général.

L'idée dominante est que les Npr n'ont pas de sens. Grévisse et Goosse [1993 : 303] affirment que le Npr « n'a pas de signification véritable, de définition: il se rattache à ce qu'il désigne par un lien qui n'est pas sémantique, mais par une convention qui lui est particulière ». Mais ensuite ils remarquent que dans les noms de personnes « la signification n'est pas toujours absente ». M. Wilmet définit les Npr en tant que

«mots dénués de signification qui acquièrent un sens d'un référent» [1997 : 76]. Mais quel est ce sens ?

K. Jonasson [1994] affirme que le Npr peut être reconnu, par sa forme phonique et par sa distribution, comme appartenant à la catégorie linguistique dont l'un des emplois prototypiques est la référence à un particulier. Mais reconnaître en un Npr et savoir qu'il réfère à un certain type de particulier, n'est-ce pas lui impliquer du sens ?

Le sens ou contenu que reconnaît aux Npr Martin [1987] (et à sa suite Gary-Prieur, 1994), est lié aux *univers de croyance*, et n'est pas sur le même plan que le sens des Nc, qui est valable dans tous les univers de croyance.

Les travaux de L. Wittgenstein [1967] ont montré que les processus sémantiques de nomination et de référence étaient plus complexes qu'un simple « attachement physique ». Pour comprendre la signification–connaissance, il faut considérer les Npr dans l'usage. Au centre de l'attention se trouve un *contenu conceptuel* que les (inter)locuteurs veulent exprimer ou désigner : donc il s'agit de la *connaissance* présentée derrière l'unité linguistique. La connaissance, dans ce cas, concerne les pratiques sociales et les habitudes d'emploi qui « entourent » les lexies et en font l'objet de la sociolinguistique et du cognitivisme. D'autre part, la connaissance–relation dépend de l'usage langagier[11]. Il s'agit du sens pragmatique – non ce que la langue est *per se*, mais ce que les usagers font avec [Searle, 1958]. Les paramètres pragmatiques suivants sont pertinents pour l'analyse des Npr : sens impliqué par l'usager, référence intentionnelle et structure d'interaction.

Lorsque nous employons aujourd'hui le mot *mécénat*, nous construisons un objet de référence qui est d'abord pensé et décrit comme "sponsor/riche". Même si mentalement nous nous représentons la personne, l'individu *Mécène*, et non pas un sponsor, ce qui est linguistiquement signifié, c'est le rôle "sponsor/riche", rôle spécifié ensuite à travers le figement conceptuel, véhiculant la description. Ce qui est donc sémiotiquement saillant dans ce cas, c'est le rôle conceptuel et non pas la valeur. Si c'était la valeur, nous nous choisirions pour notre acte référentiel le Nc « riche » et rien d'autre.

Traditionnellement, les Npr sont considérés soit en tant que signes à signification–connaissance, dans le cadre de l'approche essentialiste (Gardiner, Benveniste), soit en tant que signes descriptifs à signification–relation, dans le cadre de l'approche conceptualiste (Frege, Russel, Strawson).

---

[11] Ou, selon les termes de D. Schwarz [1979], *usage référentiel*.

Un Npr a des conditions d'emploi : il ne s'applique pas à n'importe quelle séquence de la "réalité". Il n'est réservé par avance qu'à un certain type d'entités et, s'il est en usage référentiel, il faut que ces entités aient été nommées ainsi. Il y a ainsi un contenu stable, puisque tout référent ne peut être dénommé par un Npr. Mais il faut spécifier ce sens. Les chercheurs détachent les types de sens que le Npr peut posséder : *descriptif, représentationnel* et *vériconditionnel* (Anscombre, Ducrot, [1976]), *argumentatif* (*ibid.*, [1983]), *computationnel* et *instructionnel* (Sperber et Wilson [1990], Moeschler [1993]), *instructionnel* (ou *procédural*) et *dénominatif* (Kleiber [1994]).

Tout n'est pas réglé : par exemple, le sens procédural n'est acceptable que s'il s'accompagne d'une partie *dénotationnelle* ou *descriptive*, faute de quoi les Npr pourraient servir pour tout type de référent. Or, ce n'est pas le cas, puisqu'ils dénomment des particuliers : ils ont un sens descriptif ou conceptuel, c'est-à-dire *un sens qui impose par avance des conditions sur le type de référents dénotés*.

Cette restriction aux particuliers n'est pas nouvelle et figure dans la plupart des analyses, depuis l'approche kleibérienne de 1981. Jonasson [1994] la reprend également, en postulant que "toute expression associée dans la mémoire à un particulier en vertu d'un lien dénominatif conventionnel stable sera donc un Npr". Il s'agit d'une véritable restriction **sémantique**, puisque le fait de reconnaître une expression comme Npr indique non seulement que le référent visé est dénommé ainsi, mais aussi que l'entité est un particulier [Kleiber, 1994 : 27].

Ainsi, il est possible de maintenir l'hypothèse d'un sens pour les Npr.

2.1. Hétérogénéité des Npr et traitement unitaire

Bien qu'il ait presque autant de subclassifications que d'onomasticiens[12], les linguistes cherchent une théorie qui permettrait un traitement unitaire de tous les Npr malgré leurs diversités taxinomiques. Une telle théorie résoudrait en effet de manière séduisante le problème posé par l'existence, à côté des emplois canoniques, *non modifiés,* des Npr dits *modifiés,* c'est-à-dire ceux précédés, comme les Nc, d'un déterminant. Auparavant les onomasticiens devaient soit assimiler au Nc le Npr déterminé, soit imaginer un dispositif de passage spécial du Npr non articulé au Npr articulé.

---

[12] Les plus récentes sont celles de Anderson, 2003 : 354-376 ; Vaxelaire, 2005 : 301-398 ; Van Langendonck, 2007 : 183-255.

Il est vrai que l'on ne voit dans les recherches que des anthroponymes et des toponymes, alors que la classe des Npr est très hétérogène. « L'oubli de la diversité des catégories de noms propres est en partie dû aux onomasticiens » [Vaxelaire, 2005 : 65], mais une « théorie adéquate du nom propre doit tenir compte de cette multiplicité » [Molino, 1982 : 6] et décrire la classe des Npr dans son extension. Utley proposait d'abandonner l'idée de catégorie unifiée des Npr, affirmant par exemple que leur syntaxe était fort différente [1963 : 168]. Aucune possibilité d'unification sémantique ou morphosyntaxique des Npr ne peut aboutir, parce qu'il n'y pas de critère pour circonscrire cette classe [Gary-Prieur, 1994 ; Jonasson, 1994 ; Vaxelaire, 2005].

Par exemple, la linguiste russe M.E. Rut propose de créer des théories onomastiques pour chaque classe concrète de Npr [2001 : 20], car le modèle commun du sens des Npr n'est qu'un mythe. La formation de l'onomastique comme science indépendante, ayant son propre objet scientifique, a suscité l'intérêt vis-à-vis des Npr en tant que phénomènes linguistiques et culturels spéciaux. Cependant, selon l'onomasticienne russe, il n'y a guère de synthèses importantes, à part quelques publications ou travaux systématisants, où l'onomastique serait productivement examinée comme un tout. La question de la signification lexicale des Npr ne peut être décidée, conclut M. Rut, que par rapport aux classes concrètes de *onoma*. Par contre, W. Van Langendonck prétend traiter de tous les Npr ensemble grâce à sa théorie générale des unités propriales [2007], où il présente de nouveau les notions de *lemme commun* et *proprial*.

G. Kleiber a renoncé au traitement uniforme des Npr modifiés et non modifiés [Kleiber, 1994 : 25]. Wilmet souligne que les conceptions de la désignation rigide, du prédicat de dénomination et des descriptions déguisées ne sont pas irréductibles, mais que chacune exprime quelque chose de vrai du Npr [1986 : 44]. J.-L. Vaxelaire a bien noté que dans les trois grands paradigmes onomastiques réutilisables « il y a une part de vérité » : « le nom propre peut être utilisé en tant qu'étiquette, pour dénoter un individu, ou pour son pouvoir évocateur, mais ne remplit pas toutes ces fonctions en même temps » [2005 : 830]. Mais pourquoi y a-t-il tant de vérités ?

Pour élaborer les contours d'une théorie linguistique du Npr, il convient de l'étudier plus en profondeur, dans les divers contextes où il apparaît. Les auteurs actuels se sont déjà consacrés à une typologie des emplois possibles du Npr : M.-N. Gary-Prieur [1994] et K. Jonasson [1994] s'attachent à décrire son inscription dans les énoncés, tandis que

J.-L. Vaxelaire [2005], R. Coates [2006] et W. Van Langendonck [2007] tentent de bâtir leurs théories du Npr.

Maintenant nous allons examiner les théories, concernant le Npr et leur sens, élaborées soit il y a longtemps, soit récemment mais qui gardent encore leur actualité dans cette question. Nous considérerons également les conceptions toutes « fraîches » européennes et la contribution des linguistes russophones.

3. Théories du nom propre : *pro sensus* vs *contra sensus*

La multiplicité des théories concernant le Npr s'explique par le fait que les chercheurs se focalisaient sur les différents types d'emploi des noms. Le fonctionnement des Npr a été considéré non seulement dans le contexte de la communication « normale » à l'oral ou à l'écrit, mais aussi dans les situations anormales et hypothétiques. Par exemple, l'analyse des Npr sur la base de la vériconditionnalité avait abouti à la division entre les Npr vrais, à savoir réels, et Npr faux, à savoir fictifs, tandis que l'analyse des Npr uniquement par le biais de la logique avait conduit à la séparation des Npr logiques et à la répartition en Npr purs et impurs, propres et impropres.

Tout en reconnaissant la fonction individualisante comme trait distinctif des Npr, les scientifiques expriment des opinions divergentes sur le statut linguistico-onomastique. La polémique continue de se développer entre :

- les partisans de l'asémanticité [13] ;
- leurs opposants, qui prônent l'hypersémanticité [14] ;
- ceux qui proposent une solution de compromis : la reconnaissance du sens discursif, faute de signification lexicale [15] ;
- et les linguistes qui admettent un statut linguistique onymique équivalent à celui du nom commun, mais spécifique[16].

Examinons donc les principales approches énumérées ci-dessus.

---

[13] Mill, Saussure, Gardiner, Funke, Vendryes, Hjelmslev, Reformatskij, Axmanova, Arutjunova et autres.

[14] Joseph, Jespersen, Sørensen, Bréal, Kurylowicz, Frege, Russel, Siblot, Grodzinski et autres.

[15] Weissgerber, Searle, Dalberg, Suite, Sperber, Hébert, Bolotov, Nikitin, Superanskaja, Rudenko et autres.

[16] Gary-Prieur, Langendonck, Vaxelaire, Nikonov, Karpenko, Fonjakova, Blokh, Šextman et autres.

3.1. Asémantisme onomastique

J. St. Mill. Les partisans de la première théorie ont été influencés par les idées de J. St. Mill concernant la signification et l'usage des substantifs. Les noms connotatifs (Nc) possèdent, selon Mill, un certain contenu notionnel (concept, sens) à l'aide duquel ils désignent les objets de la réalité[17], tandis que les noms non-connotatifs (Npr), étant uniquement des unités dénotatives, dénomment les objets sans impliquer d'attributs. Selon Mill, lorsque nous parlons d'une personne (*This is Brown*) ou d'une ville (*This is York*) nous ne transmettons aucune information sur l'entité même, sauf leurs noms [1843 : 23].

Les termes de Mill « connotation » et « dénotation », dans le contexte des XVIIIe-XIXe s., correspondent respectivement à « contenu conceptuel » et à « référence ». Pour lui, les Npr n'ont que la dernière, leur sens est vidé par l'objet même désigné. Dans la terminologie d'aujourd'hui, on dira que le Npr a une extension, mais pas d'intension. Mais cette vision ne permet pas d'établir une démarcation entre les noms des classes et les noms des individus. Les continuateurs de Mill ont réduit la signification lexicale à la connotation, d'où l'idée de la nature purement dénotative/asémantique des unités propriales[18].

On sait que Mill semble assimiler le Npr à une marque, en citant l'exemple du conte arabe « Ali Baba et les 40 voleurs », où un bandit marque l'une des maisons semblables pour pouvoir la reconnaître plus tard. Bien des linguistes ont pensé que, de ce fait, Mill avait identifié le Npr à la marque, en le considérant comme un signe « étriqué » sans signification [Reformatskij, 1960]. Or, Bühler a bien remarqué que les Npr et les marques sont différemment employés : les Npr sont attribués par un acte de baptême, mais on fait fond sur ce que la catégorisation des individus nommés a été déjà effectuée et le signe fonctionne *post hoc* dans la communication [1990 : 206].

On attribue l'idée de traiter les Npr séparément des Nc au logicien anglais, alors que Vaxelaire cite [2005 : 517] T. Dyche et W. Pardon[19]. Mais Mill avait partiellement emprunté son idée des Npr à T. Hobbes (*De Corpore*, *Computation, or Logic*, § 4), qui distinguait les *mots–marques* et les *mots–signes*. Si les noms, d'après leur nature, sont

---

[17] En d'autres termes, le nom, en indiquant l'objet, communique une certaine information à son propos.

[18] Kozlova, 1972 : 188; Bühler, 1990 : 206-214.

[19] *General English Dictionnary* (Londres, 1735).

avant tout des marques à l'appui de la mémoire, ils servent aussi à désigner et exposer ce que nous gardons en mémoire [Hobbes, 2000 : 81]. La différence entre marques et signes consiste en ce que les premiers ont du sens pour nous-mêmes, alors que les seconds en ont pour tous les autres [*ibid.* : 82].

La première fonction du mot est l'affectation (fixation) des idées, la deuxième la communication de ces pensées à d'autres individus [Leibniz, 1993 : 340]. Selon T. Hobbes les marques sont :

> *Tokens of this kind are what we call marks, namely, sensible things employed by our own decision, so that at the sensation of these things, thoughts can be recalled to the mind, similar to those thoughts for the sake of which they were summoned*. [2000 : 195].

D'où la définition des noms :

> *A name is a human vocal sound employed by a decision of man, so that there might be a mark by which a thought similar to a previous thought might be aroused in the mind, and which, ordered in speech and uttered to others, might be a sign to them that such a thought either previously occurred or did not occur in the speaker*. [*ibid*. : 199].

Les marques, pour jouer le rôle des signes [*ibid.* : 195], doivent répondre à deux critères : être partagées par une société linguistique, et être communiquées dans la parole à autrui, ce qui n'est pas toujours évident.

Donc, en tenant compte du point de vue de Hobbes, la différence entre marque et signe, il est fort douteux que J. St. Mill, ait nié la nature de signe des unités propriales. Au contraire, la logique de ses réflexions montre que son traitement de la marque développait conséquemment les idées de Hobbes. Ainsi, le chapitre *Of Names* dans *A System of Logic* s'ouvre par la citation de T. Hobbes où le nom est présenté en tant qu'unité linguistique bifonctionnelle remplissant à la fois la fonction de la marque pour l'émetteur et celle du signe pour le destinataire :

> *A name is a word taken at pleasure to serve for a* ***mark*** *which may raise in our mind a thought like to some thought we had before, and which being pronounced to others, may be to them a* ***sign*** *of what thought the speaker had before in his mind*[20].

En commentant la définition du philosophe, Mill soulignait sur la même page l'universalité de l'interprétation du nom en tant que mot qui porte une charge fonctionnelle double [*ibid.* § 2].

---

[20] T. Hobbes (1656), cité par J. St. Mill (1843) [1988 : 14].

Il ne semble non plus que le logicien identifie les Npr aux marques du point de vue fonctionnel. À la différence de ces dernières les premiers fonctionnent comme signes linguistiques individualisants socialement conditionnés. Même les surnoms familiers remplissent leur fonction communicative, à condition qu'ils aient un statut conventionnel au niveau idiolectal.

En indiquant le parallélisme fonctionnel des marques et des Npr, Mill avait pleine conscience de cela. Ce n'est pas par hasard qu'il mettait en relief l'analogie, mais non l'identification, des deux opérations : la nomination de l'objet par le Npr, et son marquage par la marque :

> *When we impose a proper name, we perform an operation <u>in some degree analogous</u> to what the robber intended in chalking the house. We put a mark, not indeed upon the object itself, but, so to speak,* ***upon the idea of the object***[21].

Selon Mill, l'homme utilise la marque pour distinguer un objet parmi les autres [*ibid.*]. L'analogie entre le Npr et la marque tient à leur finalité fonctionnelle : à l'instar d'une marque, le Npr sert à individualise le porteur du Npr, et non pour communiquer une certaine information à son sujet [Semenova, 2001 : 74]. Selon cette interprétation, il joue le rôle d'un indicateur linguistique, stipulant la sphère des connaissances humaines où il faut puiser une information actuelle dans une situation discursive concrète.

De Pater et Swiggers ([2000 : 292] cité par Van Langendonck [2007 : 26]) estiment que les idées milliennes correspondent à ce qu'ils appellent *intension subjective*, i.e. sens associatif, accidentel, attribué à un référent par différents émetteurs : les idées peuvent varier d'une personne à l'autre. Les auteurs remarquent que cet aspect de la théorie de Mill a été largement négligé par les scientifiques, S. Kripke y compris. Contrairement à l'interprétation classique, J.St. Mill avait pensé (comme G. Frege) que pour référer par le Npr, il est nécessaire que ce Npr soit « assigné » [*ibid.* : 295]. Avec Dummet [1996 : 1189], W. Van Langendonck [2007 : 26] et Semenova [2001 : 74] interprètent le logicien anglais plus littéralement, i.e. le Npr est une étiquette pour l'idée de quiconque sur l'objet.

Dans la polémique sur la signification de *onoma*, on se réfère toujours à l'opposition entre Npr et Nc en tant que termes non-connotatifs et connotatifs respectivement. Considérons cette caractéristique des Npr.

---

[21] *Ibid.* § 6 : 22. Le soulignement et les marques en gras sont de notre fait.

Selon Mill, un terme non-connotatif signifie seulement un objet ou un attribut, alors qu'un terme connotatif dénote un objet et implique un attribut :

> *A non-connotative term is one which signifies a subject only, or an attribute only. A connotative term is one which denotes a subject, and implies an attribute. By a subject is here meant anything which possesses attributes. Thus* John*, or* London*, or* England*, are names which signify a subject only.* Whiteness, length, virtue*, signify an attribute only. None of these names, therefore, are connotative. But* white, long, virtuous*, are connotative. The word white, denotes all white things, as snow, paper, the foam of the sea, etc., and implies, or in the language of the schoolmen*, connotes*, the attribute whiteness.* [1843 : 19].

Ainsi, « blancheur » est un mot non-connotatif, et « blanc » un mot connotatif. K. Bühler rappelle que, au sens des stoïciens, le terme scholastique *notare* (de *con* + *notare*) signifie *avoir une détermination qualitative* [1990 : 207]. C'est pour cela que Mill tient pour connotatifs tous les lexèmes dont la structure sémantique comporte un attribut indiquant une déterminabilité qualitative des objets désignés [Semenova, 2001 : 75]. Cette idée est également exprimée par J.-L. Vaxelaire qui juge [2005 : 516] réducteur de ne considérer que les seuls Npr comme non-connotatifs, alors que les noms abstraits le sont aussi. La comparaison entre termes connotatifs et non-connotatifs permet à Mill de conclure que le Npr est le nom d'un certain individu, i.e. le nom de celui auquel il renvoie, alors que le terme connotatif représente le nom de tous les individus possibles auxquels il peut se rapporter, sans pourtant être le nom de ce qu'il connote [Mill, 1988 : 22].

S. Kripke. Le développement des idées de J. St. Mill a trouvé un aboutissement logique dans la théorie des désignateurs rigides de Saul Kripke (théorie causale). L'opposition basique concerne les désignateurs rigides et non-rigides. Selon cette définition, le désignateur désigne le même objet dans tous les mondes possibles, ou dans les *états imaginables des choses* (*imaginable states of affairs*), sans, toutefois, présumer que l'existence de ce dernier est obligatoire : dans tout monde possible où cet objet existe ou pourrait exister, on emploie un désignateur rigide donné pour le désigner. Le désignateur non-rigide, en revanche, est un terme dont le référent peut changer selon les circonstances [Kripke, 1980 : 351-353].

Kripke a rangé tous les Npr dans la classe des désignateurs rigides, du fait qu'ils s'emploient pour désigner un certain objet dans toutes les situations, mêmes contrefactuelles. Donc, *Jimmy Carter* est un désignateur rigide, alors que « *peanut farmer in the White House* » représente un désignateur non-rigide, car dans différents mondes

possibles diverses personnes peuvent être nommées « *fermier de noix* » à la Maison Blanche. Pour expliquer la nature linguistique des Npr, Kripke les considère dans le cadre de la théorie des identités, qui veut que l'identité des objets, casuelle selon la tradition empirique, ne le soit pas vraiment. Les assertions de l'identité des Npr, si elles sont généralement justes, doivent être la vérité nécessaire. Donc, considérant l'identité matérielle de l'objet à lui-même, l'auteur traite l'identité métaphysiquement. Comme le dit N. Salmon, S. Kripke a pu sortir un lapin métaphysique d'un chapeau linguistique[22].

Pour le philosophe, la signification du Npr est une description constante (rigide) qui fixe un référent, et le Npr même est une expression synonyme d'une multitude de descriptions identifiantes qui fixent les traits essentiels de l'objet. La conception kripkéenne est née justement au moment du passage du paradigme sémantique au paradigme pragmatique, dans l'analyse onomastique. Elle implique que l'usage du Npr suppose une corrélation avec certaines essences psychologiques, et plus largement gnoséologiques, présentes dans la conscience des usagers de langue [Rudenko, 1990 : 63]. S. Kripke introduit la notion de la « référence du sujet parlant » : intention spécifique, se rapportant aux circonstances concrètes, d'effectuer la référence à un certain objet [1980 : 302].

Le philosophe américain indique que la référence s'effectue sans s'appuyer sur une connaissance des singularités essentielles d'objet, mais grâce à la « chaîne causale » établie et maintenue depuis la « situation du baptême initial de l'objet » jusqu'à tous les emplois ultérieurs. Pour Kripke, la naissance et la fixation de la référence passe par la reconnaissance d'un indice adventice, et non pas essentiel, de l'objet en question. Dans ce cas, l'établissement de la référence (*fixing the reference*) représente l'association non-sémantique du Npr à la description.

Or l'usage réel de la langue prouve que le Npr n'est pas nécessairement désignateur rigide. L'unité propriale peut dénoter rigidement au niveau de la langue, d'une façon conventionnelle, mais au niveau de la parole elle fonctionne comme désignateur direct mais pas toujours rigide. De plus, la théorie des mondes possibles suppose le bien-fondé des critères qui fondent l'identité de l'objet dans tous ces mondes. L'analyse kripkéenne dissocie le Npr et sa référence, laquelle est tellement indépendante qu'on admet que le porteur du nom peut avoir un autre Npr. L'objet dénoté est considéré comme essence

[22] Cité par Stalnaker, 1997 : 534.

autonome, non seulement de la conscience linguistique du locuteur, mais de la réalité concrète où il se situe. Il est évident que la théorie causale n'est pas suffisante pour l'interprétation du Npr, puisqu'elle exclut la nécessité d'une information sur l'objet extralinguistique visé par le Npr. La critique de S. Kripke est largement présente dans la littérature scientifique française [Vaxelaire, 2005 : 719-733], anglaise [Van Langendonck, 2007 : 33-38], aussi bien que russe [Ermolovič, 2004 ; 19-22: Semenova, 2001 : 108-116].

Mais les idées de Mill et de Kripke ont trouvé de nombreux adeptes. Par exemple, l'absence de signification lexicale dans les Npr est prise pour base de la *théorie des étiquettes* par O. Funke, selon laquelle les onymes sont des repères particuliers servant à la distinction mentale des individus comme les étiquettes ou les nombres ordinaux sur les livres de bibliothèque [Funke, 1925 : 77-79]. En soulignant la fonction distinctive des Npr, Funke note que les noms-étiquettes sont consciemment affectés à des objets individuels, mais il ne pose pas la question du lien entre le nom-étiquette et la personne visée dans les espaces mentaux.

Les tenants de l'école logico-philosophique Mill–Kripke conditionnent l'absence de signification lexicale dans les Npr à leur inaptitude à exprimer le concept. Par exemple, le linguiste danois V. Brøndal estime que le contenu conceptuel du Npr est voisin du zéro, et il le définit en tant que signe d'objet non-décrit, c'est-à-dire signe qui dénomme mais ne décrit pas [1948 : 92].

À la théorie de Mill se rattache aussi la conception de A. Gardiner, dite de la « sonorité distinctive » : « nom propre est un mot ou un groupe de mots dont on reconnaît qu'ils ont l'identification pour but spécifique et qui atteignent, ou tendent à atteindre ce but, au seul moyen de leurs sonorités distinctives, sans tenir compte du sens qui a pu être possédé primitivement par ces sonorités ou a pu être acquis par elles du fait de leur association avec l'objet ou les objets identifiés » [Gardiner, 1954 : 73]. La reconnaissance de la sonorité distinctive, selon lui, signifie qu'il faut étudier les Npr du point de vue du fonctionnement de la langue. Cependant l'auteur, propose de prendre en considération non les conditions concrètes d'un acte de parole, mais le degré d'autonomie de la fonction distinctive des Npr, d'après laquelle il dégage des Npr purs (*pure proper names*), perçus comme chaînes sonores inconditionnellement arbitraires et insignifiantes (*Vercingétorix, Popocatépetl*), et d'autres moins purs, qui n'ont pas encore perdu la signification étymologique ou explicitent des indices de leurs porteurs (sexe, nationalité, localité)

[*ibid.* : 40-42]. Bien que Gardiner ait tenté de se désolidariser[23] des positions de Mill, sa conception de la « sonorité distinctive » n'a pas dépassé les limites de la doctrine logique de ce dernier.

Pour L. Linsky, le Npr représente un désignateur rigide qui réalise des sens descriptifs épistémiquement variables [1977 : 74]. K. Donnellan pense que la désignation rigide repose sur l'histoire de son usage [1974]. S. Schiffer, quant à lui, considère [1979 : 64] la rigidité du Npr comme la conséquence de la réalisation d'un principe sémantique qui lui est propre. Cela veut dire que les Npr fonctionnent comme désignateurs rigides non parce qu'ils ne possèdent pas de sens descriptifs, mais en raison d'une convention dans leur usage.

Il est possible d'éviter les imprécisions kripkéennes si l'on part, non de la sémantique des mondes possibles, mais du fonctionnement réel de la langue naturelle. Cette focalisation montre que les Npr apparaissent dans le discours comme des équivalents sémantico-fonctionnels des descriptions définies qui effectuent la désignation rigide [Burge, 1979 : 419]. G. Evans propose de réunir la causalité kripkéenne avec la description des sens actuels du Npr [1982 : 376].

En général, le Npr est conçu comme un signe distinctif sans signification lexicale dans un grand nombre de travaux. Martin [1983 : 20] défend aussi l'absence de contenu sémantique linguistique pour le Npr : *Indépendant de la langue en tant que telle, (le Npr) n'est lié à aucun contenu stable et il est indépendant, du fait même, des connaissances linguistiques*. Cette conception est soutenue par Molino [1982], qui admet les points suivants :

- la différenciation entre Nc et Npr dépend de deux fonctions linguistiques : dénotative (identifiante) et sémasiologique (classifiante) ;
- la spécificité fonctionnelle des Npr tient à leur caractère nominatif hypertrophié ;
- la spécialisation des Npr dans la fonction dénotative est la conséquence de leur singularité sémantique, autrement dit, de l'absence de signification lexicale.

[23] Par exemple, il rejette une exceptionnalité substantielle des Npr et nie l'absolutisation de leur singularité.

3.2. Hypersémantisme onomastique

Au XXe siècle, la discussion logique sur la signification des Npr a pris une nouvelle orientation. B. Russell a émis l'hypothèse philosophique de deux types de savoirs différents : savoir par connaissance et savoir par description. Les noms « logiquement propres » se rapportent au savoir par connaissance, et les Npr normaux au savoir par description. En traitant les premiers, Russell suit Mill : les noms « logiquement propres » renvoient directement à des objets connus. Le Npr logiques ont les mêmes propriétés sémantiques que les noms propres ordinaires (« *ordinary proper names* ») dans le cadre de l'approche essentialiste (dénotation - objet désigné), sauf que les noms logiquement propres doivent obligatoirement servir de signes référentiels. Ils ont une référence en vertu de la nécessité logique qui détermine les caractéristiques suivantes :

- objets désignés doivent être absolument simples, car, en raison de la décomposition d'un référent complexe, le nom peut rester sans référent ;
- noms doivent avoir un lien absolument direct avec les objets désignés, sans médiation conceptuelle ;
- référents de ces noms doivent être connus exclusivement par la perception directe et pas la description.

Selon D. Schwarz, si nous supposons que toute lexie à contenu conceptuel ne réfère pas à un objet désigné, mais affirme son existence, alors la référence a uniquement lieu dans le cas des noms sans aucun contenu conceptuel. [1979 : XX].

En ce qui concerne les Npr normaux, ils représentent, selon l'auteur, des descriptions définies déguisées (« masquées »). Comme Russell range les descriptions, à son tour, parmi les symboles déguisés, il pense que les descriptions n'ont pas de sens et ne peuvent pas assurer la référence. C'est pourquoi les descriptions définies déguisées réfèrent notamment à l'objet qui satisfait ces descriptions [Russel, 1989 : 48-53]. Les erreurs du logicien anglais sont explicitement présentées dans les travaux de J.-L. Vaxelaire [2005 : 543-552] et W. Van Langendonck [2007 : 29-30].

Ainsi, B. Russel ne différenciait pas l'énoncé, ou l'énonciation et sa (re)production dans le discours où l'on peut utiliser différemment les Npr réels aussi bien que fictifs. La signification ne dépend pas de l'appartenance du référent au monde réel ou à un des « mondes possibles », mais elle est déterminée par les conventions linguistiques

conditionnées par l'articulation catégoriale du monde [Semenova, 2001 : 52]. Kleiber note que :

> *les expressions linguistiques, si elles réfèrent, réfèrent à des éléments "existants", réels ou fictifs, c'est-à-dire conçus comme existant en dehors du langage : cette existence leur est garantie par cette modélisation intersubjective stable à apparence d'objectivité qui caractérise notre appréhension du monde. Modélisation, qui se trouve alimentée par deux sources : par notre expérience perceptuelle, mais aussi par notre expérience socioculturelle incluant la dimension historique* [1999 : 27].

La théorie russellienne a été soutenue par G. Frege, selon qui les différents usagers emploient d'habitude les Npr dans divers sens mais avec la même référence: et la différence des propriétés, qui peuvent être associées aux noms, engendre ainsi différents idiolectes. Dans la pensée frégéenne, le Npr pris isolément n'a pas de sens, il n'en a que dans le contexte de la proposition. Ce sens se résume dans le mode de donation de l'objet [1971 : 103], mais l'auteur n'explique point quelle est sa nature. Selon W. Van Langendonck [2007 : 27-28], Frege positionne le Sens entre la référence propriale (l'objet lui-même) et les représentations subjectives que nous pouvons avoir de l'objet, sans le comparer avec la signification lexicale assertée. Probablement, cela porte sur le sens associatif accidentel attribué par l'émetteur au Npr. Donc, dans la théorie de Russel – Frege, les Npr sont conçus en tant qu'unités idiolectales, dont le sens dépend des « descriptions identifiantes », mais non pas d'un sens commun reconnu par toute une société.

Le *contexte intensionnel* sert à la corrélation entre le sens et la dénotation. Du point de vue paradigmatique, c'est la position du nom dans la subordonnée d'objet du prédicat modal ou psychologique (*Jean croit que …* ou *Marie espère que …*). Selon Frege, pour le Npr en contexte intensionnel, la référence constitue le sens. En cas d'absence de dénotation avec présence de sens (*l'actuel roi de France*) l'auteur postule un *référent arbitraire* pour les mots privés de référents, en garantissant la valeur de véridicité (*truth – value*) dans l'énoncé. Ainsi, G. Frege prône une approche syntaxique de la sémantique, qui ne laisse pas de place pour l'analyse des sens du Npr hors contexte énonciatif.

Les thèses de Frege, Russel ont servi de base logico-philosophique à la théorie linguistique du Npr surchargé de contenu sémantique. Ce point de vue a reçu une élaboration détaillée dans les travaux de Sweet, Bréal, Jespersen, Sørensen. Par exemple, selon Henry Sweet, le Npr *John* connote au moins deux attributs, « humain » et

« masculin », mais pour ceux qui connaissent le porteur du nom, il connote nombre d'autres attributs physiques, moraux et mentaux [1877 : 470]. Chaque Npr possède en outre des sens spéciaux. Pour Michel Bréal, la différence entre Npr et Nc est « une différence tout intellectuelle. Si l'on classait les noms d'après la quantité d'idées qu'ils éveillent, les noms propres devraient être en tête, car ils sont les plus significatifs de tous, étant les plus individuels » [1924 : 182].

Ainsi, à la différence des partisans milliens et kripkéens, les continuateurs de l'hypersémanticité analysent une signification discursive mais non linguistique. Pour eux, le facteur déterminant des recherches sur la signification du Npr est le contexte. Ainsi, polémiquant avec Mill, O. Jespersen dit : « les noms propres, mais non les noms communs, possèdent un grand nombre d'indices. En termes de Mill, mais à son opposition, j'ose affirmer que les noms propres (dans leur emploi réel) « connotent » la plus grande quantité d'attributs» [1924 : 71-72].

Une grande attention à la dépendance contextuelle de la signification du Npr a été accordée dans les ouvrages de H. Sørensen. En considérant le Npr à la lumière de la théorie saussurienne du signe linguistique, le linguiste danois signale que, du point de vue de l'arbitraire / non-arbitraire, entre les Npr et Nc il n'y a aucune différence, puisque les rapports entre le signifiant et la signification représentent un réflexe conditionnel, qui peut être « reconditionné » [1963 : 33-34]. L'auteur assimile la signification du signe linguistique (Npr et Nc) à une information transmise, mais il indique que pour mettre en relief la particularité du Npr, qui consiste à désigner l'individualité, il faut utiliser la formule : *P = the x that is doing something at the time t, at the place p*, d'après laquelle le Npr désigne un individu qui fait quelque chose à tel ou tel moment en tel ou tel lieu [*ibid.* : 90-92].

La conception onomastique de L. Strawson [1967] se fonde sur celle de G. Frege. Attendu que la référence constitue une relation linguistique primordiale, il propose deux corrections : premièrement, l'auteur introduit la notion de « *présupposition sémantique* » ce qui résout le problème des noms non-référentiels: en effet, pour deux énoncés S et P, S *présuppose sémantiquement* P, si la vérité de P est une condition nécessaire pour que S soit vrai ou faux. Si le signe dans le monde des mots n'a pas de référent dans le monde des objets, la présupposition n'est pas satisfaite. Ainsi, les énoncés peuvent être vrais, faux ou ni vrais ni faux.

Deuxièmement, Strawson résout le problème de la caractéristique descriptive du contenu conceptuel des lexies. Le Npr est associé à un *faisceau de description* mais :

- les mêmes descriptions peuvent être partagées entre divers Npr ;
- différentes descriptions peuvent s'associer à un Npr chez les usagers ;
- la véridicité des descriptions est relative, elles dépendent du temps, de la culture, de l'attitude, de la perception, etc.

L. Strawson [1950] et D. Searle [1958] ont élaboré des approches conceptualistes du Npr: H. Grice [1957] et W. Quine [1953] ont opté pour une approche psychologique : les linguistes distinguent les attitudes psychologiques « relationnelles » et « notionnelles » *('relational' and 'notional' psychological attitudes*), en prenant comme critère de démarcation la « transparence » référentielle du Npr qui forme le contenu des relations propositionnelles. Dans le cas de l'emploi transparent, la proposition exprime un rapport relationnel avec ce que le Npr désigne: si l'emploi n'est pas transparent, elle exprime un rapport notionnel.

Deux théories divergentes se mettent alors en place : selon la *théorie faible* [Sosa, 1970], le lien relationnel implique un lien notionnel entre les mots, qui est aussi valable pour l'objet : selon la *théorie forte* [Quine, Kaplan], les liages relationnels sont plus significatifs que les liages notionnels, et l'état psychologique a une relation causale avec l'objet.

Pour H. Grice [1957], la référence représente une intention complexe et personnelle par rapport au référent, du type relationnel. L'énonciation est le lieu de passage des mondes possibles vers les caractéristiques « véridiques » de la désignation rigide. En d'autres termes, le Npr doit être rigide puisque sa signification–relation dépend de la rigidité référentielle, c'est-à-dire de la chaîne de référence. La référence n'échoue pas si la « condition de richesse » (*richness condition* [Schwarz, 1979 : 8]) est réalisée, si le lien entre la considération sur l'objet et l'objet même est établi.

Kearns [2000 : 16] et Abbot [2002 : 200] constatent que le Npr n'a pas de contenu descriptif, donc, qu'il n'a pas de sémantique. Il n'y a pourtant pas unanimité sur la question : « le refus de tout contenu descriptif est problématique » [Vaxelaire, 2005 : 126]. Le caractère transparent des catégories du Npr et du Nc débouche évidemment sur la lisibilité et la description des onymes – les processus de l'onymisation (*La Place Rouge*), de l'étymologisation historique (*Gorbatchev* ← « bossu », *Tchernomyrdine* ← « noire +

mufle », *Sakharov* ← « sucre ») et de la motivation artificielle (Djougachvilli = *Staline* ← « stal' » = « acier ») en sont la preuve.

La majorité des toponymes, ethnonymes, sobriquets, surnoms, noms de marques, de marchandises, de restaurants, de cafés, les titres des institutions, des émissions, des revues, des organisations, des mouvements, ou des ouvrages restent parlants. Une partie considérable des Npr fictifs et littéraires ont été forcément « forgés », en ayant pour tâche de décrire tel ou tel personnage, même si nous ne le remarquons pas (*Tartuffe* qui vient du verbe *tuffer* [Montgomery, 1973 : 839]). Jonasson [1994 : 122], Katz A. [2001 : 117] et Vaxelaire [2005 : 121-130] partagent cette opinion, s'opposant ainsi aux auteurs précédemment cités.

Aujourd'hui, l'approche cognitiviste de Hansack [2000: 2004] et de Brendler [2005] s'inscrit dans le paradigme onomastique hypersémantique, prônant un maximum de sens infini [Hansack, 2004 : 54]. Les linguistes allemands pensent que la dénotation des Npr consiste en *Informationsmenge*, un nombre fini de sens, sans pourtant préciser quelle sorte d'information est pertinente pour pouvoir déterminer le référent.

S'il est possible d'interpréter un Npr hors-contexte, c'est-à-dire en dehors de tout acte référentiel précis, c'est parce que le Npr a du sens. S'il n'en avait pas, l'énoncé devrait être déclaré vide de sens. Kleiber ne voit pas comment, sémiotiquement, une forme ou *un signifiant uniquement signifiant,* ou encore un signe *à une face,* pourrait seul conduire vers un référent non présent : « qu'on le veuille ou non, il y a bien là du sens qui pointe son nez, même s'il est ténu ! » [1994 : 16]. Il s'agit encore de sens du Npr, dans la mesure où nous entendons par sens ce qui est conventionnellement attaché à l'expression elle-même, son contenu intrinsèque en somme. En prenant modèle sur l'appellation *symbole indexical,* où le premier terme indique qu'il s'agit d'expressions ayant un sens conventionnel, stable, et le deuxième quelle est la procédure indiquée par ce sens, Kleiber qualifie les Npr de *symboles dénominatifs :* ils sont à la fois des symboles, parce qu'ils ont un sens conventionnel, et des marqueurs dénominatifs, parce que ce sens invite à retrouver en mémoire stable le référent porteur de ce nom [*ibid.* : 27].

3.2.1. La théorie pragmatique de R. Coates

À partir des années 2000, Richard Coates, spécialiste d'histoire de la langue anglaise et de toponymie anglaise, formule une nouvelle théorie de la « propritude » ou de la « proprialité » (***properhood***), en se basant sur la spécificité de l'anglaise. Le terme

properhood n'existe pas dans la terminologie anglaise, il a été artificiellement forgé par l'auteur pour pouvoir désigner la propriété qu'a une lexie d'être Npr. Coates [2005 : 125] propose que la proprialité ne soit pas une relation bilatérale unique entre l'expression linguistique et l'individu, donc le statut ontologique du Npr doit être réinterprété. Sa théorie est plus pragmatique que philosophique. La proprialité peut être mieux comprise dans ses rapports au sens. Par exemple, *Uppsala* est une étiquette synchronique, privée de corollaire sémantique, c'est pourquoi il n'y a qu'un seul lieu qui porte ce nom.

Le linguiste anglais tient [*ibid.* : 126] pour plus importantes les nominations transparentes et descriptives qui sont aptes à dénoter des entités uniques : *The North Sea*, *The Long Island*. L'émetteur peut employer les expressions nominatives de deux manières [2006 : 368] :

- avec recours au sens des lexies, c'est-à-dire sémantiquement:
- sans ce recours, lorsque les lexies perdent leurs significations générales, donc onomastiquement.

R. Coates estime [2005 : 7] que chaque expression peut être directement rapportée à son référent (dénotation). Le trajet immédiat de la désignation vers l'objet est moins complexe que celui, médiat, qui passe par la sémantique. Cette idée remonte à P. Christophersen [1939 : 62], qui distingue les nominations propres directes et les nominations communes indirectes. Sans y référer explicitement, l'auteur anglais ajoute que le cerveau dépense moins d'énergie pour la référence « droite ».

Pour répondre à cette « plaisanterie » il faut remarquer que la référence directe exige plus d'efforts afin de mémoriser toute une avalanche de mots nouveaux, tandis que la référence médiate manie les lexies connues, quoique employées d'une façon impropre et non stricte. Pour comprendre le nom, il faut connaître l'objet dénommé : là intervient la procédure d'introduction du nom dans le texte, oral ou écrit. Or, même la référence droite n'adhère pas à l'objet comme fait établi, mais à notre représentation, donc à son image.

De plus, il faut bien préciser en quoi consiste la différence linguistique ou psychologique entre ces deux types des références. Est-ce qu'on peut référer différemment ? À quoi bon dégager différents modes référentiels – ceux sémantique et onymique ? Y a-t-il des travaux qui confirment ce point de vue ?

Coates [2005 : 125], en prenant la proprialité pour catégorie référentielle et en distinguant les références onomastique et sémantique, prône une conception alternative : si l'émetteur ne recourt pas aux sens des unités lexicales, il utilise l'expression dotée de la

propritude. C'est uniquement cela, selon le chercheur, qui explique le fait qu'une expression peut devenir « propre » avec le temps. Ce mécanisme est observable à travers l'évolution des toponymes, lorsque par exemple *the broken barrow* (*broken* « brisé, cassé, détruit », *barrow* « tertre, tumulus ») se transforme en *Brokenborough*, ou que réciproquement une expression onomastique devient Nc.

Coates rappelle également que la proprialité a été auparavant considérée comme *imposition* du nom à l'individu, ce terme signifiant quelque chose entre dénotation et référence. Si la première est **ce** qui se trouve dans une lexie, alors la deuxième est ce que les usagers en font en contexte discursif. Donc, la nature de la proprialité sera différente si elle est construite (1) comme catégorie **dénotative** systématique, où les parties du discours se distinguent clairement, ou bien (2) comme catégorie **référentielle** pragmatique. L'auteur affirme [*ibid.*] que la plupart des linguistes perçoivent la proprialité comme une catégorie déterminante des noms (*defining category of nouns*), en employant le terme « propre » pareillement à « genre », « nombre » ou « cas » qui se rapportent aux catégories structurelles. Coates n'est pas de cet avis, car pour lui la proprialité ne peut pas être un trait catégoriel des noms, qui soit le possèdent, soit ne l'ont pas : une expression peut devenir « propre » ou « impropre ». Par exemple, *the old vicarage* 'la vielle maison du vicaire' et *The Old Vicarage* – adresse postale.

Toujours selon le linguiste anglais, la vision classique de la proprialité comporte un dilemme. Les Npr sont les éléments de la classe qui doivent obligatoirement avoir la propritude pour pouvoir exercer la référence unique. Mais cependant ils ne la possèdent pas : il y a plein de *John*, *Smith*, etc. Coates demande s'il s'agit là de la multitude des noms homonymiques : ainsi, si un père veut donner son prénom à son fils, il le nomme non pas avec **son** prénom, mais avec **le prénom qui se prononce de la même manière**. En ce cas, les Npr n'ont pas de propriété pour dénoter d'une façon singulière.

À cette question P. Christophersen avait déjà répondu [1939 : 63] : il y a peu de Npr qui sont aussi répandus que les Nc: la majorité est connue pour un groupe limité: c'est pour cela que les mêmes noms peuvent des milliers de fis, car chacun d'entre nous ne connaît que quelques personnes ainsi nommées: si on connaissait tous les *Smith* ou *Brown*, il faudrait inventer des surnoms: les incommodités arrivent dans de grands collectifs, comme l'annuaire téléphonique.

D'après Coates [2005 : 128] la référence unique est une activité pragmatique qu'on attend des Npr. Or, il y a d'autres moyens linguistiques pour obtenir la référence

singulière. Pour cela, il est suffisant de désigner l'individu dans le contexte. L'auteur propose de se débarrasser des conceptions « vieillies » qui posent la proprialité comme une catégorie structurelle et inhérente par avance. Pour lui, il est facile d'expliquer le mécanisme de lexicalisation par le fait que les Npr sont dénués de sens : l'attribut de l'individu X est interprété comme le sens de son nom (*noun*), dont la forme répète le nom propre (*name*). Il est intéressant que la transposition inverse soit plus problématique pour Coates : le passage de la communitude à la propritude n'est pas étudié, affirme-t-il.

Ainsi, devenir Npr ce serait perdre le sens, désigner indépendamment du sens, et à l'inverse, devenir Nc c'est acquérir ce dernier [*ibid.* : 129-130]. Mais comment peut-on savoir si une expression est utilisée sémantiquement ou onomastiquement ? Selon Coates [2005 : 6], cela est impossible sans connaître l'intention de l'émetteur. Donc, la proprialité est une catégorie usuelle, mais non pas structurelle et inhérente. Dans ce cas-là, les Npr prototypiques sont les « trous noirs » où le sens disparaît pour toujours [*ibid.*]. L'impossibilité d'établir les liens linguistiques donne naissance aux unités propriales.

Mais si le Npr en contexte réfère pragmatiquement d'une façon singulière, il s'agit de la même référence unique que celle des pronoms, d'où on revient à l'idée que les onymes sont les Npr logiques, aussi bien que les pronoms démonstratifs et personnels. Ainsi, ayant admis le point de vue pragmatique, on ne perçoit plus la différence entre les unités pronominales et propriales. D'autre part, avec le slogan « *PROPER = SENSELESS* » [2006 : 365] le linguiste anglais contredit F. de Saussure qui prônait que tout élément linguistique a à la fois la forme et le sens. Cela ne coïncide non plus avec l'approche pragmatique posant que la langue est pour la communication et la communication est pour le sens.

La théorie de R. Coates se heurte enfin au problème de la traductibilité des Npr. Si ces derniers n'ont pas de sens, on ne peut pas les traduire en d'autres langues. Or dans les Npr se traduisent non pas les sens, mais leur étymologie vue ou apparente. De plus, il ne faut pas oublier qu'il y a de nombreux Npr descriptifs et transparents parmi les prénoms, surnoms, les nominations propriales des produits, des marques et des firmes qui poursuivent des buts extralinguistiques. Prenons l'exemple des prénoms soviétiques : *Barricade / Баррикада*, *Electrification / Электрификация*, *Communard / Коммунар*, et des prénoms-abréviations idéologiques : *Virakl* – '**v**erju **i**dejam **ra**bočego **kl**assa' (*[je] **c**rois aux **i**dées de la **cl**asse **ou**vrière*, donc en français cela aurait pu être *Ciclou*): *Gertruda* – '**ger**oj **truda**' (***hér**os du **trava**il*, en français, probablement, – *Hertrava*). Ainsi,

la proprialité n'est pas conditionnée par le fait qu'un Npr soit employé avec un sens ou sans ce dernier.

V. Bolotov [2003 : 18] soulève le même problème que R. Coates, mais le résout différemment. Pour lui *mer Noire* est un Npr complexe. Pris séparément les lexèmes *noire* et *mer* ont leurs entrées dictionnairiques et leurs dénotations. Admettons que la dénotation de *noire* est A, celle-ci de *mer* est B, alors la dénotation de l'expression propriale *mer Noire* ne sera pas A+B, mais C. Le Npr complexe *mer Noire* et une collocation libre *mer noire* ne sont pas équivalents. *Noire* a perdu sa signification de couleur et sert à identifier. Les phrases *J'ai vue la mer Noire* et *J'ai vu la mer noire* sont lexicalement et grammaticalement différentes.

R. Coates, en considérant quelques toponymes, fait la conclusion que les Npr s'emploient sans le sens. Mais aucun Npr n'est utilisé sans nécessité. Les onymes apparaissent dans le discours lorsqu'ils sont exigibles et réclamés. Dans tous les textes, l'introduction du Npr présente la condition impérative de son usage. L'exemple du linguiste anglais avec *Long Island* est inventé, car la connaissance de la dénotation est également indispensable pour l'utilisation des Nc. Il est fort douteux que quelqu'un dise *qu'il avait passé les vacances sur une île longue*. Une sorte de contextualisation ou de présentation doit précéder : où se trouve cette île, quelle est sa longueur ? etc.

En considérant les bases théoriques de l'approche « discursive », on peut remarquer que celle-ci a induit les questions suivantes : critère de différenciation entre nom et description, bien-fondé de l'opposition des Npr logiques et Npr ordinaires, légitimité du traitement des Npr en tant que descriptions définies déguisées, démarcation de la signification et de l'occurrence. L'identification « illégitime » de la signification et de l'occurrence ayant révélé l'inconsistance de l'approche descriptive [Strawson, 1967], les linguistes ont recherché des solutions de compromis qui pourrait atténuer la polarité des approches mutuellement exclusives : « linguistique » et « discursive ». En résultat, le traitement du sens onymique a donné lieu à une troisième conception (éclectique), dont les adhérents partagent à la fois les opinions de la théorie de l'asémanticité et de l'hypersémanticité du Npr.

3.3. Compromis onomastique

La pragmatisation de la théorie référentielle a beaucoup contribué au développement de ce courant, au vu des facteurs suivants : dépendance de l'acte de référence envers les intentions communicatives du sujet parlant [Grice, 1975 ; Linsky, 1977], capacité du destinataire à reconnaître ces intentions [Searle, 1969], dépendance de la perception adéquate, de l'énonce par le destinataire, de la conception du mode représentatif de l'objet en question par le sujet parlant [Schiffer, 1979]. Donc, l'évolution de la théorie référentielle a créé les prémisses nécessaires à la construction des conceptions « de compromis » logico-philosophiques et linguistiques, dans le cadre desquelles les Npr sont représentés en qualité des *désignateurs semi-rigides*.

D'un côté, ils ne paraissent pas avoir de sens [Noailly 1987, Jonasson 1994], puisqu'ils ne décrivent pas comme les Nc le porteur du nom, mais réfèrent en *désignateur rigide* [Kripke 1980] au même porteur dans tous les mondes possibles. Mais si l'on postule leur vacuité sémantique, il faut, d'une part, expliquer comment s'opère, malgré tout, la référence et, d'autre part, souscrire à l'idée qu'il existe des signes sans signifié. Autant de conséquences indésirables qui peuvent pousser à embrasser l'option sémantique. En revanche, si l'on opte pour le sens des Npr [Gary-Prieur 1994 et 2001, Vaxelaire 2001 et 2007], on retrouve la difficulté de déterminer quel est ce sens : le risque est grand de charger le Npr de traits sémantiques qui ne sont que des traits factuels du porteur du nom, et de voir dans le sens du Npr tout ou partie de ce que nous savons de son porteur.

Ayant posé la question du sens des onymes, J. Searle précise que la réponse peut être trouvée si l'on confronte les modes d'identification des objets singuliers, voire les modes qui sont à la base de la démarcation des Npr et des descriptions définies. Pour analyser leur potentiel identifiant, Searle recourt au principe d'identification selon lequel la référence « correcte », visant un certain objet, s'effectue uniquement si l'expression représente une description identifiante ou si le sujet parlant, à la première demande, est capable de produire la description en question.

Sous cet angle, Searle reconnaît [1958 : 171] qu'il y a des arguments pour l'absence de sens dans les Npr aussi bien que contre ce point de vue. Par exemple, il affirme [*ibid.*] que Mill refusait, avec raison, le caractère descriptif à cause de l'absence de définition dans les onymes, et que Frege les pourvoyait, au même titre, d'un mode particulier de présentation de l'objet, conditionnant la présence de la signification. L'erreur de ce

dernier, selon Searle, était d'assimiler la description identifiante, comme substitut du Npr, à la définition. On pourrait éviter les défauts énumérés, propose l'auteur, si l'on reconnaît que, d'un côté, les Npr sont des unités linguistiques sans aucune signification (d'où l'impossibilité de les employer pour décrire ou expliciter les caractéristiques de l'objet), et, de l'autre côté, ce sont des unités linguistiques ayant une signification, qui concerne le lien logique non-rigide de l'onyme avec les caractéristiques de l'objet dénommé. Faute de pouvoir isoler absolument les fonctions identifiante et prédicative, Searle conclut que la spécificité des Npr consiste en une déterminabilité non-rigide des indices d'objet, ce qui conditionne leurs caractéristiques pragmatiques singulières [1969 : 134].

On différencie également la signification et la référence à l'instar de Mill, Frege, Russel, Quine. Selon N. Arutjunova [1982 : 10], considérer la nature lexicale comme dualistique aboutit à tracer une frontière trop nette entre signification et référence, d'où la tendance aux études séparées du sens et de la référentialité. Par exemple, Quine, encore en 1953, exige [1953 : 25] assez sérieusement la division de la sémantique en deux domaines qui ne doivent pas être examinés ensemble : théorie de signification (*meaning*) et théorie de référence (*reference*).

Les travaux du logicien russe D. Rudenko [1990 : 25-26] tentent d'articuler la théorie causale kripkéenne et la conception russellienne de la description. En explicitant la théorie des désignateurs rigides appliquée aux Npr – en ce qui concerne l'identification du référent selon les indices adventices – le savant critique l'absolutisation de l'identité matérielle et formelle. L'identité gnoséologique, l'identité dans le cadre d'une classe, et le traitement des Npr en qualité d'analogues de descriptions définies, qui qualifient les paramètres spatio-temporels des objets, montrent l'utilité de combiner la thèse des désignateurs rigides avec l'interprétation des Npr, en fonction de l'intention consciente communicative ou bien des description déguisées. Le caractère particulier des descriptions en question permet d'assurer la nomination, mais ne garantit pas le détachement logiquement « irréprochable » d'un objet de *universum*, son unicité absolue, qui dépend principalement des paramètres cognitifs et des possibilités de la langue. C'est pour cela que Rudenko assimile [*ibid.* : 147] la signification du Npr aux descriptions identifiantes qui s'utilisent dans les mots-croisés, en soulignant une orientation générale des onymes non vers la langue, mais vers la parole.

La théorie de la « signification pragmatique » du Npr est un exemple de compromis logico-philosophique dans la problématique du signe. Les représentants du

courant pragmatique supposent qu'il est possible de réconcilier les conceptions mutuellement exclusives si l'on prend pour point de départ la prémisse théorique concernant la nécessité de délimiter deux types de significations : logico-sémantique (conceptuelle) et pragmatique (associative). La première est considérée comme primaire et objective par nature (inhérente à une unité linguistique), la deuxième comme secondaire, subjective et instable (en dehors du système de langue). Dans ce contexte, les Npr sont des unités linguistiques qui n'ont pas de signification conceptuelle, puisqu'ils ne peuvent pas désigner les référents se rapportant à une classe, mais qui possèdent une signification pragmatique par suite des réflexions, dans chaque cas particulier, des propriétés d'un référent connues par les interlocuteurs [Van Langendonck, 1985 : 119-126]. Le Npr, lui, est ancré dans le sémantisme de la langue par les classes auxquelles le particulier appartient. A. Černobrov dit que l'informativité pragmatique ne peut être considérée comme signification. Or, les onymes peuvent posséder une signification psychologique / associative qui accumule des propriétés caractéristiques attribuées aux porteurs largement (ou individuellement) connus [2002 : 103].

Les partisans de l'approche « de compromis » affirment que le doublet *lexème – objet* est pertinent pour les Npr. C'est pourquoi, en réduisant le sens de l'anthroponyme à la probabilité d'être utilisé pour la nomination d'un individu, ils se concentrent sur l'analyse de la signification dénotative (encyclopédique), en soulignant particulièrement son caractère social [Solomonik, 1995 : 249]. En considérant la corrélation des fonctions connotative et dénotative d'un lexème avec le type de sens, A. Solomonik écrit que les significations des mots se dévoilent dans la connotation aussi bien que dans la dénotation, mais elles sont de différents types. Selon lui, la fonction nominative d'un lexème réalise l'opposition *signe – signifié*: en conséquence le lexème exprime toutes les caractéristiques propres au signifié. D'après Solomonik [*ibid.* : 252], les Npr acquièrent leurs sens dans le processus de la nomination et sous l'influence de l'objet dénommé, tandis que les Nc dépendent de la connaissance des concepts qui se rapportent aux mots. C'est pour cela que dans les sens des onymes prévalent les indices individuels des objets désignés.

L'absolutisation de la sémantique individualisante du Npr actualisé aboutit finalement à substituer l' « information » à la « signification », donc à étudier non la sémantique de l'onyme mais son information [Superanskaja, 1983 : 8].

La confrontation des théories polaires, « linguistique » et « discursive », dans le traitement de la spécificité du Npr montre que toutes deux ne révèlent qu'un contraste

extérieur en niant la nature sémiotique de l'onyme. Dans le premier cas, on renonce à la signification lexicale de façon directe, et dans le deuxième à mots couverts, à travers la surcharge de la signification du Npr par une image concrète d'un individu dénommé. La négation de la sémantique généralisée chez les onymes et la confusion des notions « signification lexicale » et « information » portent sur une conversion artificielle des Npr soit en repères insignifiants, soit en étiquettes originales, « vides » dans le système de la langue, mais « remplies » d'un sens discursif à l'actualisation dans la parole. On sait que, selon la compréhension dialectique des signes linguistiques, les signes peuvent être considérés comme signes de la langue uniquement à condition qu'ils aient un caractère généralisé et une stabilité relative, ce sont les qualités qui assurent le fonctionnement de la langue en tant que moyen de communication[24]. Donc, les solutions de compromis sur la problématique du Npr représentent encore une tentative de reformuler une ancienne question à la lumière de l'approche « discursive ».

En critiquant les imprécisions des conceptions analysées ci-dessus, nous voulons souligner que leur exclusivisme n'empêche pas qu'elles aient eu un rôle positif dans l'établissement et le développement de la théorie onomastique : c'est à partir de leur confrontation qu'on a tiré la conclusion d'étudier les Npr dans leur intégrité, en tenant compte, d'un côté, de l'opposabilité, de l'autre côté, de l'unité de la langue et de la parole.

Du point de vue de la théorie dialectique, le Npr est étudié par de nombreux linguistes russes. En reconnaissant que le sens des onymes est aussi complexe et dialectique que celui des Nc, les partisans de l'approche *linguo-discursive* montrent que la singularité qualitative des composantes sémantiques chez les Npr conditionne leur spécificité linguo-discursive et les unit en sous-système particulier dans le cadre du système lexico-sémantique général de la langue [Nikonov, 1974 : 246].

Toutes les positions, qui se trouvent en corrélation avec la compréhension dialectique des rapports du général et du particulier dans une lexie, peuvent être résumées de la façon suivante :

- les Npr possèdent à la fois un sens linguistique et discursif ;
- le sens linguistique se distingue par un contenu appauvri et une extension élargie, à cause d'une composition limitée de sèmes généraux ;

---

[24] *Dictionnaire encyclopédique de la philosophie* / Философский энциклопедический словарь 2004 : 198-199, 783.

- l'actualisation d'une composante particulière et individualisante conditionne la variabilité du sens discursif des onymes.

C'est à l'usage référentiel des Npr que la logique s'intéresse, à l'exclusion des autres. Si la linguistique, qui doit traiter *tous* les usages *(ou toutes* les fonctions) des Npr, suivait sur ce point la logique, elle devrait considérer l'usage référentiel comme primaire (ou prototypique, selon la terminologie en vogue), et les autres comme dérivés ou secondaires. Or, ce n'est pas toujours le cas : selon certains linguistes, la fonction référentielle est prototypique à titre égal avec la fonction vocative et dénominative [Jonasson, 1994 : 64-72] et même métaphorique.

Avant d'examiner de plus près cette dernière approche nous faisons un tour d'horizon des théories onymiques russes.

3.4. Contribution des onomasticiens russes

L'élaboration proprement linguistique de la théorie concernant le sens lexical du Npr a commencée en Russie au XXe s. avec les ouvrages de L. Ščerba.

Selon l'académicien russe L.V. Ščerba [(1940)1957 : 278-279], les Npr, étant utilisés dans la parole, ne peuvent pas ne pas avoir de sens: nous devons donc les considérer comme des mots, même s'ils sont très différents des Nc. Il se pose la question de la signification des Npr en langue, car le dictionnaire nécessite un minimum, sans lequel il ne serait pas possible de manier un Npr dans la parole. Il lui semble que ce minimum correspond à la *notion* sous laquelle peut être rangé un objet particulier. L'auteur confirme cette position par l'analyse du contenu de la notion, bien connue pour les usagers de la langue russe, du nom *Newton*.

Toute une série de travaux, dans les années 1960-70, a développé ce point de vue constructif sur la problématique du sens du Npr, par le biais de l'analyse componentielle et de l'approche dialectique général / particulier, abstrait / concret, social / individuel dans la sémantique du Npr. Comparons les propositions de différents linguistes.

V.A. Nikonov [1966 : 12-13] propose que le Npr permette aussi la généralisation. Il introduit dans une classe et simultanément opère une distinction. Il faut dégager trois plans du sens de l'onyme : a) étymologique (pré-onomastique): b) onomastique et c) dé- (ou poste) onomastique.

L. Ščetinin [1978 : 6] estime que dans le sens lexical du Npr apparaissent une signification singulière nominative et une signification générale. À la base de la première

se trouve un concept unique, qui reflète les qualités morales et physiques les plus saillantes : il est formé par la généralisation des représentations concrètes sensitives sur la personne donnée et par l'abstraction des traits accidentels et minimes. La deuxième est un moyen linguistique propre à exprimer le concept général « être humain », qui peut être précisé jusqu'à « homme » ou « femme » plus « nationalité ».

E. Danilina [1972 : 38] admet aussi que le sens lexical des Npr est formé des mêmes types de relations que celui des Nc (dénotatif, de sens, structural). Chacune des espèces onomastiques (toponymes, anthroponymes, noms des personnages, titres des œuvres d'art, etc.) possède sa propre série de particularités. Celle des noms personnels consiste en ce qu'ils illustrent, dans une plus grande mesure que les Nc, la binarité de la langue (général) et de la parole (individuel). Dans la langue l'onyme dévoile la notion générale, dans la parole – la notion concrète, particulière. La formation des appellatifs sur la base des Npr s'effectue primordialement au niveau de la parole, mais non de la langue. Seules certaines expressions onymiques employées comme substantifs peuvent devenir la norme pour tous les parlers. L'usage des noms personnels dans les œuvres littéraires, qui représentent une des manifestations de la parole, a donné naissance aux Nc tels que *don juan*, *don quichotte*, *lovelace*, *casanova* et autres.

D'après l'approche systémique de Fonjakova [1995 : 57], la structure du sens du Npr au sens large représente les composantes suivantes : 1) sémantique catégorielle, exprimée en signification grammaticales du caractère d'objet, du cas, du genre, partiellement, du nombre et du caractère animé/inanimé ; 2) sémantique lexicale – significations nominative (dénotative) et pragmatique ; 3) connotations linguistiques, stylistiques, émotives, expressives, sociales: 4) sémantique « psychique » - représentations sur le référent dans la conscience du sujet parlant, associations liées à cette nomination dans la communauté linguistique, dans les groupes sociaux, mais aussi pour un individu ; 5) sémantique historico-culturelle – « connaissances d'arrière-plan », d'ordre social et encyclopédique.

L'expression « sémantique du Npr » recouvre d'ordinaire tout élément de contenu des unités linguistiques, au niveau de la langue, aussi bien qu'au niveau de la parole. Or, la « signification du Npr » doit être considérée comme structure, au moins binaire, comportant les plans catégoriel et lexical de la sémantique. La structure générale de la signification onomastique dans la langue/parole peut être présentée en tant que champ avec un noyau. Dans ce dernier se trouvent tous les éléments de la sémantique catégorielle

et son rattachement dénotatif, c'est-à-dire, la signification nominative. Au cercle extérieur se rapportent a) les éléments connotatifs linguistiques et discursifs : couleur stylistique, sociale, émotive: b) les connaissances encyclopédiques, culturelles, historiques: c) les associations psychiques socio-individuelles. Donc, c'est tout ce que la linguo-culturologie russe nomme « sémantique de fond » des Npr, du lexique sans équivalence dans chaque langue.

Par contre, la linguiste russe E.Galkina-Fedorouk affirme que « *имена собственные не заключают в себе ни понятия, ни значения, они являются только различающим знаком*[25] » [1956 : 53]. La sémantique des Npr est traitée pareillement par A. Reformatskij : « *Общее свойство ... состоит в том, что они ... никаких понятий не выражают. Собственные имена гипертрофированно номинативны…*[26]» [1960 : 39]. La signification lexicale a un caractère généralisé et généralisant. À la différence des Nc, la fonction principale des Npr consiste à nommer un objet individuel. N. Lopatnikova le constate dans sa *Lexicologie du français moderne* :

> *... si l'on compare, quant à leur contenu sémantique, les mots « homme » et « Emile » pris isolément, la différence apparaîtra nettement. Le mot « homme » rendra la notion générale de « être humain doué de l'intelligence et possédant l'usage de la parole », il n'en sera rien pour « Emile » qui n'exprimera pas plus la notion d'« homme » que Minouche celle du « chat ». Donc, au niveau de la langue système « Emile » et « Minouche » sont dépourvus de la fonction rationnelle* [1982 : 26].

Une variante intéressante et productive de la sémantique de l'onyme a été proposée par M.V. Golomidova [1998 : 20], et désignée par elle comme l'élaboration du concept du Npr. Sous la conceptualité du nom, l'auteur comprend le volume global des possibilités de son application, à savoir les connaissances linguistiques et extralinguistiques liées à l'emploi du signe onomastique, qui se sont formées chez les usagers d'une langue donnée. On détache les niveaux suivants de ce modèle conceptuel :

1) **sémantique catégoriale générale** du Npr, « grandissant » de son opposition à l'appellatif, par quoi s'éclaire la spécificité du moyen de désignation : Npr est un signe –

---

[25] « Les Npr ne comprennent ni concepts, ni significations, ils sont uniquement les signes qui distinguent » (trad Y. S.).

[26] « Une propriété commune … consiste en ce qu'ils … n'expriment aucune signification. Les Npr sont nominatifs de la façon hypertrophiée… » (trad. Y. S.).

individualisateur, qui non seulement dans le discours, mais aussi au niveau de la langue, témoigne de la mise en relief verbale d'une réalité unique ;

2) **sémantique catégoriale particulière**, fondée sur le lien *onyme – hyperonyme*, qui crée l'opposition entre différentes catégories de Npr dans le système onymique d'une langue ;

3) **sémantique particulière caractérisante et individualisante**, qui distingue les Npr l'un de l'autre. Elle est fondée sur la dénotation et la signification signifiante qui "au moment" de la nomination apparaît essentielle à l'accomplissement de sa fonction distinctive ;

4) **schémas** (***frames***) : connaissances non linguistiques qui reflètent les savoirs de fond, dans la communauté linguistique, sur la spécificité de l'application du Npr : par exemple, schéma du baptême de l'enfant dans le milieu russe sous-entendant non l'invention du nom, mais son choix dans la liste existante des noms russes ou d'une langue étrangère ; méta-schéma du "mimétisme" social prédéterminant de nombreux actes de changement de Npr après la révolution de 1917, etc.

L'originalité sémantique des Npr tient à ce que le plus signifiant et identifiant soit le troisième niveau de ce modèle (sémantique particulière caractérisante et individualisante). Là se réalise la sémantisation de la représentation, d'une manière concrète et sensorielle, concernant l'objet de la nomination, i.e. l'image désignée par le nom. Le composant imagé est essentiel dans la structure sémantique du Npr, puisque sans représentation concrète de l'objet, *onoma* comme tels n'existent pas [Rut, 2001 : 18].

Le quatrième composant, le *frame*, fait partie de l'information pragmatique rapportée au Npr, puisque le développement du schéma détermine le programme d'usage de l'onyme. Selon l'*usus* toponymique, ce composant ne se manifeste pas aussi activement que dans l'anthroponymie : celle-ci est beaucoup plus étroitement liée aux traditions de la vie publique, et donc, plus précisément inscrite dans ses scénarios. Dans la toponymie, c'est par exemple le *frame* officiel – non officiel, qui se manifeste en définissant le choix de la variante correspondante du paradigme des désignations d'une réalité géographique. Par exemple, les habitants des environs d'une région sibérienne appellent le village *Pont* par son nom principal dans les situations "de passeport" : lorsqu'un étranger veut connaître le chemin, lorsqu'il faut rédiger des documents, etc., mais dans les relations privées, on utilise le nom railleur *Corée du Nord*. Si, dans le cas présent, les conditions sont favorables à l'enquêteur, qui peut observer cette polyphonie de style, dans d'autres

situations le toponymiste doit se contenter du système que l'informateur soumet à "la censure intérieure", malgré la demande d'énumérer notamment les formes parlées des noms géographiques [*ibid.* : 19].

La zone pragmatique n'est pas épuisée par le composant de *frame*. Dans le cadre de la pragmatique, au moins deux autres composants peuvent être mis en relief. L'un est lié à la réalisation de la fonction émotive du langage. Dans la toponymie russe, les unités propriales émotives forment un groupe peu nombreux, mais très expressif. Ces termes subjectivisent la caractéristique qualitativo–quantitative de l'objet et actualisent la sémantique subjective émotive tout en préservant la signification objectivo-dénotative.

L'autre composant de la zone pragmatique est la connotation. En définissant ce phénomène dans le lexique appellatif, I. Apresjan range [1988 : 75] parmi les connotations les signes non essentiels, mais stables, de la notion exprimée par la lexie, qui réalisent l'estimation, acceptée dans la communauté linguistique, d'un objet correspondant ou d'un fait de la réalité.

La connotation dans la toponymie manifeste les mêmes propriétés que le phénomène analogue dans la sphère du lexique appellatif : la facultativité logique et, en même temps, la stabilité linguistique. Dans ce cas, la vérification peut être réalisée par l'analyse des liens sémantiques dans le paradigme des Npr d'un objet et dans le microsystème sémantique des onymes. Ainsi, les toponymes formés sur l'adjectif numéral « sept » peuvent refléter l'idée d'une multitude incertaine (*Sept Lacs*). Les Npr avec « neuf » marquent la position éloignée de l'objet, avec "clair" et "de tonnerre" connotent la symbolique de la sainteté, la sacralité : avec «chat», «coq» et «poule» manifestent la proximité de l'objet de la localité, etc. [Rut, 2001 : 20].

Le fond associatif du toponyme adhère aux connotations. Le statut extralinguistique de ce composant est conditionné par le fait qu'il n'est pas vérifiable en langue. Il peut être explicité dans les actes de motivation, et non proprement dans les nominations mêmes. Les processus de nomination et de motivation sont convertibles, et les frontières entre connotations linguistiques et extralinguistiques sont mobiles. Pour certaines connotations extralinguistiques, on ne constate pas encore de confirmations linguistiques, mais certaines d'entre elles ne sont que des connotations potentielles qui dans l'avenir pourront acquérir le statut de connotations linguistiques, lorsque le signe extralinguistique correspondant servira de support à la nomination ou la dérivation sémantique. Par exemple, les toponymes formés des appellatifs *sombre*, *sans fond* potentiellement portent en eux-

mêmes l'idée de « place sale » : *ruisseau Sombre* - "*là où se trouve le cimetière, la place terrible*", *lac Sans-Fond* - *le fond est absent, on dit qu'il y avait là quelques diables*, etc. La stabilité et la répétitivité des réactions de ce genre témoignent de ce que les sens correspondants peuvent acquérir le statut de connotations linguistiques [*ibid.* : 21].

La sémantique caractérisante et individualisante du toponyme l'introduit dans le champ sémantique : tout l'espace sémantique de la toponymie peut être présenté comme une configuration complexe de champs qui se croisent. Par exemple, on peut détacher les champs 'caractéristiques de couleurs', 'appartenance ethnique des habitants', 'constructions et édifices', 'type de sol', etc. Dans la formation des champs sémantiques en toponymie, le facteur sélectif joue un rôle important plus que dans le système du lexique commun. En vertu des particularités du rattachement dénotatif, la toponymie ne peut pas donner un tableau intègre de l'environnement, elle fixe seulement la grille des priorités, qui définit l'image de l'espace. En conséquence de cette sélectivité, il y a une asymétrie idéographique inhérente à la toponymie : certaines « inégalités » se manifestent tantôt par l'absence de l'idéogramme attendu, tantôt par son activité extrêmement faible en comparaison du « partenaire » sémantique le plus proche [*ibid.* : 22].

On peut rappeler, à titre d'illustration, la sélectivité extraordinaire de la palette colorée dans la toponymie russe : se trouvent en tête les Npr avec 'noir', 'rouge' et 'blanc', mais ne sont pratiquement pas présentés avec 'bleu', 'clair' ou 'gris', tandis que les onymes avec 'jaune' et 'vert' sont très passifs. C'est aussi la supériorité des toponymes avec 'arrière/derrière' contre 'devant', 'courbes' contre 'droits', 'nord' contre 'sud', 'oriental' et 'occidental', etc. La sélectivité de la sémantique toponymique conditionne la fixation précise de tel ou tel sens sur la « carte sémantique » [*ibid.* : 23]. Le potentiel sémantique d'un toponyme, comme la valeur (dans la signification structurale), ne peut être détecté que contrastivement, par rapports aux autres unités du champ. Ainsi, révéler la projection du champ sémantique, c'est déterminer la place du toponyme dans la composition de la structure de champ.

4. Approche linguo-discursive

L'approche *linguo-discursive*, en Russie, prend en compte, d'un côté, la dialectique des catégories universelles (tout – partie, abstrait – concret, social – individuel) dans la sémantique du Npr au niveau de la langue et de la parole, d'un autre côté, elle porte sur

l'hétérogénéité des contenus d'extension (dénotatif), d'intension (de sens) et d'implication (connotativo-associatif) dans la sémantique des Npr de différents types.

Considérons d'abord la sémantique du Npr à l'exemple de la théorie de Van Langendonck.

4.1. La théorie de Willy Van Langendonck (2007)

W. Van Langendonck définit le Npr dans les termes de la *Grammaire de construction radicale* (*Radical Construction Grammar*) promue par William Croft [2001]. D'après ce dernier, les catégories linguistiques sont définies par les constructions d'une langue donnée. De plus, les constructions sont les éléments primitifs de la représentation syntactique : les catégories syntactiques, les classes communément labellisées comme parties du discours y compris, sont dérivées des constructions qui les définissent, et ne sont pas les primitifs syntactiques atomiques [2000 : 84]. Les constructions prédicative, nominale et attributive encodent les fonctions pragmatiques. Ces trois fonctions pragmatiques sont, en fait, la fondation pour la distinction triple des parties du discours traditionnelles : nom – référence à un objet, adjectif – modification par la propriété, verbe – prédication d'une action.

Or, la théorie typologique universelle ne définit que les prototypes pour ces parties du discours, elle ne définit pas les frontières ou les périphéries. Ces dernières sont déterminées par l'analyse distributionnelle [Croft, 2000 : 90]. Le grammairien anglais observe que les items lexicaux individuels sont souvent trouvés dans plus qu'une fonction pragmatique sans dérivation évidente, mais avec une « poussée » sémantique signifiante et systémique : *Tu as vu Monsieur 'Pourquoi' entrer ?* Donc, l'item lexical, selon les combinaisons non-marquées de la fonction pragmatique et de la classe sémantique lexicale, peut fonctionner dans quelques parties du discours dépendant de l'usage constructionnel [Van Langendonck, 2007 : 15].

En ce qui concerne les unités propriales, elles peuvent être définies en tant que noms avec sans déterminant qui peuvent se rencontrer dans la position du sujet. Van Langendonck part des études de Willems [1996 : 2000] qui, dans le cadre de *framework* élaboré par E. Coseriu, a travaillé la distinction de la catégorie des Npr et des lemmes propriaux : entre les Npr dans une fonction sémantico-syntactique particulière et les formes phonologiques reliées. Mais le linguiste belge va plus loin et son analyse aboutit à la trichotomie des catégories : lemme dictionnairique, catégorie grammaticale et forme

phonologique [Van Langendonck, 1997]. Le lemme est un part non-phonologique de l'information lexicale d'un item, i.e. son information grammaticale et sémantique. Par exemple, on peut distinguer au moins trois constructions du lexème *sept*, comparez : ***Sept** est un nombre heureux. Ce signe a l'air d'**un sept**. Elle a acheté **sept** chaises.* C'est un seul lemme, mais trois emplois différents – proprial, substantival et adjectival / déterminatif.

De plus, Van Langendonck tente de préciser pourquoi *or* est un lemme appellatif, *Jean* un lemme proprial ? Donc, il fait encore une distinction entre les lemmes. Selon lui, la lexie *John* est primordialement non pas un Nc mais un Npr, tandis que le mot *or* est en premier lieu un Nc et ensuite marginalement un Npr. Mais qui ou quoi décide de cette primauté des emplois ou des fonctions ? On peut conclure que la proprialité et l'appellativité sont déterminées et conditionnées par l'usage, l'association et la culture. Par là nous arrivons à l'idée que le statut de lemme appellatif ou proprial est modifiable. Par exemple, de nos jours le mot *mécène* est un lemme appellatif, mais il y a 2500 ans en Grèce c'était un lemme proprial.

Van Langendonck affirme [*ibid.*] que l'expression *There was a John I hated* (*Il y avait un Jean que je détestais*) n'est pas une construction propriale, donc, *a John* représente ici un Nc. Premièrement, la citation prise hors contexte ne présente pas l'information suffisante pour conclure définitivement si l'émetteur réfère à une image/représentation mentale fixe d'une personne concrète ou à une catégorie indéterminée et potentiellement constituée d'une entité. Deuxièmement, l'emploi du Npr articulé peut être provoqué par la présence des déterminants, attributs adjectivaux et subordonnés pré- ou postposés. L'article peut également remplir une fonction « condensante », lorsque les tournures subordonnées déterminantes se transforment en phrases prépositionnelles ou en adjectifs descriptifs, et ensuite finissent par l'ellipse : *There was **a** man, called **John**, that I hated → There was **a** 'hated by me' **John** → There was **a John***. C'est dans une description complète qu'on observe la présence normative de l'article indéfini devant un Nc à déterminant restrictif et l'absence normative de l'article devant le Npr. L'ellipse est possible car le sème du Nc « homme/man » se trouve dans le trait « masculin » du Npr *John*.

La sémantique du Npr, d'après Van Langendonck [2007 : 71-84], inclut les composants suivants : sens présuppositionnel (*presuppositional meaning*), sens associatif (*associative meaning*), sens émotif (*emotive meaning*) et sens grammatical (*grammatical*

meaning). Du point de vue psychologique, Bayer [1991[27]] pose que les associations appartiennent à la *mémoire épisodique*, tandis que le sens catégoriel se rapporte à la *mémoire sémantique*. Les associations ne doivent pas être considérées comme sens essentiels, la signification catégorielle est essentielle, mais encore présupposée.

Sens présuppositionnel. La *présupposition catégorique* dans les unités propriales est présente ou peut être présente. La thèse de la catégoricité et de la présupposition ne contredit ni la théorie de l'asémanticité du Npr, ni la conception du maximum de sens proprial. Si l'individu ne connaît pas la notion du fleuve, il ne peut comprendre l'expression *C'est Nil* [exemple de Ziff cité par Van Langendonck, 2007 : 71]. C'est pour ce fait que la majorité des Npr notoires possèdent des restrictions sortales et des présuppositions propriales, comme *Ivan* est un prénom masculin, *Ivanna* est un prénom féminin, *Ivanov* – nom de famille masculin, *Ivanova* – nom de famille féminin, qui sont véhiculées par les associations/connotations. Or l'élément présuppositionnel ne présente pas un trait sémantique absolument fixe, mais le segment potentiel du lemme proprial.

La présupposition catégorielle est située au niveau de la convention linguistique établie [*ibid.* : 72] et peut être également considérée comme composante inhérente, car le Npr est assigné à un référent et ce dernier appartient à une classe spécifique des entités analytiquement et logiquement catégorisées. Il y a les onymes qui prénomment les femmes, les hommes, les pays, les rivières, les villes, etc. Les noms propriaux bien connus représentent, pour Strawson [1967 : 168], les *universaux sortaux* et les *présuppositions des faits empiriques*. Searle [1969 : 167] dégage aussi les *connaissances catégorielles* ('categorical knowledge') qui sont importantes pour l'usage.

Certes, le Npr de *Marie-Rose* peut être attribué à une personne, à des parfums, à un shampooing ou à toute autre entité. Mais cela est possible parce qu'il y a déjà eu auparavant les nominations *Marie-Rose* de personnes ; c'est donc une *dénomination seconde*. Ces défigement et re-fixement du Npr sont dus aux mécanismes de l'intertexte au sens large et au phénomène du texte comme précédent (*precedential phenomena*, d'après Karaulov [1987]). Le sens catégoriel est de nature présuppositionnelle [Van Langendonck, 2007 : 74]. La catégorie présuppositionnelle est plus essentielle pour l'unité propriale que pour le Nc, car ce dernier est doté de la signification lexicale élaborée.

L'appréhension des catégoricités et des sens présuppositionnels se rapporte au fait

[27] cité par Van Langendonck [2007 : 56]

d'apprendre à (re)connaître l'information extralinguistique : savoirs encyclopédiques, connaissances de fond, communes, générales, lexiques culturels. Cela porte sur la compétence des usagers : interculturelle, culturelle, populaire, professionnelle, collective et individuelle. Dans ce contexte, les présuppositions sont des restrictions sur le fondement commun. Les sens catégoriels sont changeables et supprimables soit d'une façon « évolutionniste », avec l'usage et les modifications discursives graduelles et progressives, soit de façon « révolutionnaire », temporairement dans les cadres d'un dialogue, d'une conversation ou d'un roman, dans un contexte argumentatif.

Selon W. Van Langendonck [*ibid.* : 75], l'importance des présuppositions catégorielles est en plus exprimée par les caractéristiques formelles : avec l'article-classifieur (*the Thames*, *la Seine*) ou dans les constructions appositives (*les frères Karamazov*, *la ville de Paris*). Ces dernières sont presque toujours repérables par rapport aux entités non humaines, alors qu'elles ne sont guère applicables aux personnes : on ne dit *l'homme Karamazov* que dans les cas exceptionnels. On ne mentionne pas le sens catégoriel général, mais on recourt aux sens associatifs accidentels (*le sénateur McCarthy*, *le président Sarkozy*).

En vertu du paradigme cognitif anthropocentrique, la présupposition catégorique « être humain » est majoritairement omise. Toutes les autres entités, animaux, lieux, périodes et ainsi de suite, sont mentalement catégorisées parmi « autrui » et se situent à d'autres niveaux, elles sont d'une autre nature et d'un autre ordre. Ces entités, bien qu'aussi individuelles, ne sont pas « nôtres » et, pour être bien comprises et conceptualisées, elles exigent plus de détermination, de précision et de classification. Les sens associatifs accidentaux peuvent être changés, l'homme ne reste pas toujours président ou sénateur, il peut changer de la nationalité et même du sexe, mais l'homme continue d'être homme, au moins dans cette catégorie pensée en termes d'homme.

De Pater et Swiggers relèguent [2000 : 292, cité par Van Langendonck, 2007 : 77] la connaissance présuppositionnelle à l'intension objective et non pas à l'intension conventionnelle ou subjective. De ce point de vue, la présupposition catégorielle appartient non pas à la signification lexicale (conventionnelle) ou associative (subjective), mais à la chose (ou concept) comme nous la concevons. Mais dans le framework adopté par W. Van Langendonck [*ibid.* : 78], il n'y a pas d'espace pour l'intension objective assignée aux entités ou concepts.

En conséquence, la thèse du sens catégoriel présuppositionnel dans les Npr n'est pas

compatible avec la conception classique de l'asémanticité des onymes. Cependant, *onoma* n'a pas de signification lexicale assertive, si l'on envisage l'intension propriale catégorique comme sens présuppositionnel.

Au niveau de la convention linguistique établie, le Npr comporte une présupposition catégorielle sans laquelle son usage est inconcevable. Van Langendonck va plus loin et argumente [2007 : 79] que les catégories propriales correspondent essentiellement aux *concepts de niveau de base* (*basic level concepts*) de E. Rosch [1977]. Le niveau de base est celui auquel les concepts ont le plus d'attributs distinctifs, c'est-à-dire non partagés avec d'autres concepts du même niveau, et par conséquent il est le plus économique du point de vue cognitif. Les catégories du niveau de base sont cruciales pour beaucoup d'activités cognitives. Elles peuvent être associées à une image mentale qui représente l'ensemble de la catégorie ou ses types particuliers. La position du niveau de base n'est pas invariable, ni entre les individus, ni dans l'histoire d'un individu : elle pourrait varier en fonction de différences culturelles ou analytiques. Ils « reflèt[ent] la structure de notre expérience perceptivo-motrice et notre capacité à former des images mentales » [Lakoff, 1987 : 372]. C'est au niveau de base que s'opère la catégorisation première de notre monde physique (sensori-moteur) et que sont acquises les images mentales (« *rich images* » de Johnson). Ce niveau est défini comme celui par excellence auquel l'homme interagit avec son environnement : « C'est à ce niveau d'expérience physique que nous distinguons correctement les tigres des éléphants, les chaises des tables, les roses des jonquilles, les asperges des brocolis, le cuivre du laiton, etc. » [*ibid.* : 269]. On reconnaît les concepts de niveau de base dans les *Idées générales* qui servaient d'entrée à la conceptualisation chez Locke : « *The having of general Ideas, is that which puts a perfect distinction between Man and Brutes… For brutes have not the faculty of abstracting, or making general Ideas* » [1975 (1690) : 159].

Les concepts de niveau de base correspondent partiellement à la notion de prototype et à sa construction dans la langue. Nous souscrirons en revanche à la thèse selon laquelle le prototype sert de point de référence : *Don Juan* est figurativement un amant exemplaire et conventionnellement le plus représentatif dans sa catégorie. Il semble que des considérations telles que la *familiarité* et la *fréquence d'usage* entrent en compte dans le choix du prototype.

On s'étonnera de l'insistance des cognitivistes à vouloir définir un niveau privilégié et invariant d'interaction entre l'homme et son environnement. L'idée même de *niveau*

implique normalement un ordre de phénomènes bien circonscrit et plus ou moins constant d'un sujet à l'autre, d'un groupe à l'autre, d'une culture à l'autre. On est alors en droit d'objecter que le niveau d'interaction entre les sujets cognitifs et leur environnement, surtout dans les cadres de l'usage et de la reconnaissance des Npr, devrait au moins fluctuer selon l'expérience des sujets, leur âge, leur niveau d'expertise et, plus encore, les activités dans lesquelles ils se trouvent engagés : et qu'en conséquence il n'existe pas à proprement parler un niveau privilégié et constant[28].

4.2. Sémantisme du nom propre

La conception russe propose d'étudier le Npr dans le cadre des antinomies logiques, à savoir des oppositions logiquement nécessaires, permettant de présenter la description des réalisations particulières *hic et nunc* de *onoma* selon les liens de sens qui les unissent. Le philosophe russe A. Losev explique [1999 : 32-33] le mot et le nom, comme outil de la communication sociale, de façon dialectique : il affirme que sans paroles il n'y a pas de connexion dans la pensée, il n'y pas de communication active, sans paroles et noms il n'y a pas de faculté de pensée. Dans le mot/nom, il y a l'« entrevue » de toutes les couches possibles de l'Etre. L'auteur conclue que le nom est un point crucial des toutes les sphères physiologiques, psychiques, phénoménologiques, logiques, dialectiques et ontologiques. C'est la quintessence condensée de tout Etre (in)humain et (in)sensé dans la vie.

Le nom personnel est une lexie qui individualise des objets du même type. Il est nécessairement soumis à une règle dialectique immuable : dans chaque occurrence, il exprime la détermination réciproque de l'essence de l'objet et de l'« autre », c'est-à-dire, des moments de différence et de distinction, qui caractérisent la manifestation donnée de la nature d'objet. En développant cette idée, L. Bulakhovski confirme que le rôle de la nomination en tant que telle et, par conséquent, l'acquisition par son biais d'une séquence de la réalité, consiste en une extension de la perception concrète et en sa généralisation, comme si elle était apte à être infiniment répétée et combinée (ce qu'indique l'existence du signe linguistique) [1953 : 17]. C'est pour cela que la signification lexicale, reflétant une séquence de la réalité, éveille la même compréhension chez un locuteur et chez son auditeur.

---

[28] Cf. V. Nyckees, « La cognition humaine saisie par le langage : De la sémantique cognitive au médiationnisme », *Corela*, n° spécial « Cognition, discours, contextes », 2007 (en ligne).

La « bigarrure » de l'*onoma* dans la parole, qui se manifeste par l'actualisation des sens discursifs variés, est une conséquence d'une certaine communauté sémantique unissant tous ces sens concrets[29]. On sait qu'en raison de la diversité des qualités personnelles, les individus ne s'imitent point l'un l'autre, mais cette variété correspond à un prototype uni de tous les individus qui existent ou qui peuvent exister, car il est possible d'enregistrer le caractère individuel uniquement à l'aide de la comparaison avec le modèle généralisé correspondant. Le prototype reste identique à lui-même dans toutes les manifestations individuelles, sans pourtant être identique à aucun individu concret. À la lumière de ceci, la variabilité des sens discursifs du Npr se trouve *in potentia* dans *onoma* mêmes, comme dans une unité du système linguistique. Si le sens du nom personnel contient potentiellement toutes les occurrences possibles, alors chaque occurrence *hic et nunc* est une réalisation situationnelle du sens d'un Npr donné: elle n'est pas seulement « suggérée » par le contexte. Donc, l'existence même d'un sens discursif de l'onyme, comme d'un mot significatif, indique la possibilité d'actualiser par son biais d'autres sens discursifs ; d'une autre part, elle suppose l'unité potentielle des tous les sens concrets dans un sens généralisé.

La « bilatéralité » du Npr, voire l'unité de la forme linguistique et du sens, est prouvée par le fonctionnement même de la langue. La propriété commune du signe linguistique actualisé dans le discours – « fission » du sens en composantes généralisée et individualisée – est également révélée par les Npr, dont la partie « concrète » n'est rapportée qu'à un énoncé donné, tandis que sa partie généralisée se répète maintes fois dans différents actes communicationnels [Blokh, 2006 : 5]. Cette composante généralisée est accentuée dans les emplois déterminés du Npr : comme le fondement conceptuel de la détermination spécifiée du nom se situe au plus haut niveau des significations généralisées / grammaticalisées des articles [Blokh, 1983 : 83-84], tout déterminant devant ou après *onoma* est orienté vers la partie généralisée de son sens.

Par exemple, *Raskolnikov* peut être 1) le nom de famille à référence classique qui désigne un individu réel (*Ivan Raskolnikov*) ; 2) le nom de famille fictif, surdéterminé et transparent[30] du personnage de Dostoïevski (*Rodion Raskolnikov*) ; 3) la métaphore du

---

[29] Cela porte plutôt sur la nomination dite « primaire » au sens propre, car la nomination seconde (redénomination, métaphore, nomination figurative) diffuse la communauté sémantique en question.

[30] *Raskolnik* + *ov* = « schismatique / dissident / diviseur » + désinence masculine onomastique *ov*, propre au russe.

Npr qui désigne un individu à propriétés situationnellement et/ou contextuellement associées au Npr notoire et culturel du personnage en question. *Un Raskolnikov* est un Npr métaphorique et représente un individu qui d'après un ou quelques trait(s) saillants peut faire partie de la catégorie des Raskolnikov(s), selon la recatégorisation subjective et personnelle de l'émetteur. La "saillance" est une notion cognitiviste. Pour notre part, nous considérons que c'est le concept du Npr qui est sémantico-linguistiquement le plus saillant, car c'est lui qui en premier lieu catégorise le référent (standard – métaphore) construit par l'énoncé.

Le processus de lexicalisation des Npr peut apporter sa contribution aux débats sur le sens onomastique. L'usage répandu de *onoma*, se trouvant à différents degrés du passage des Npr aux Nc, pour la dénomination secondaire des objets inanimés, peut témoigner de la présence, ou bien de la naissance, d'une signification linguistique.

Outre cela, l'usage répandu du nom en antonomase, qui se réalise par translation des indices qualitatifs, propres au porteur du Npr, à une autre personne, manifeste une signification paradigmatique, puisque « *именно языковое значение слова обуславливает его метафорическое употребление* »[31] [Litvin, 1984 : 23].

4.3. Conceptualisme du Npr

L'interprétation particulière de la corrélation « concept – signification » dans les *onoma* est développée par S. Kacnelson [1965 : 9-10]. En confrontant de ce point de vue les Npr et les Nc, il remarque que tous les lexèmes comme unités d'un système linguistique expriment quelque chose de commun. Même les noms personnels, qui sont pris très souvent pour l'exception, contiennent un élément de généralisation. Un individu étant détaché, le Npr unit divers états et aspects de son activité, différentes étapes du développement physique et moral. La généralisation, dans ce cas, prend une autre direction par comparaison aux noms génériques, d'où on conclut que le type de généralisation présenté dans les termes génériques n'est pas du tout universel.

À côté du rapport entre signification linguistique et concept général, l'opposition *concept général – concept unique* est considérée comme un critère différenciateur entre Npr et Nc. Presque tous ceux qui expriment cette idée sont guidés par la définition

[31] c'est la signification linguistique du lexème qui conditionne son usage métaphorique. (traduction de Y.S.)

contradictoire des *nomina propria* de Bloomfield, d'après laquelle le sens de la classe des Npr est pris pour espèce des objets, qui n'inclut qu'un représentant [1933 : 219].

Cette spécificité sémantico-linguistique de *onoma*, à savoir l'aptitude à exprimer un *concept unique*, une entité unique ou un individu, n'est pas incontestable. Le concept d'individu n'est pas naturel par essence, puisque le concept, en tant que forme supérieure de la réflexion du monde par l'homme, se forme par généralisation des traits communs essentiels et distinctifs des objets, constituant une certaine classe d'objets et non un objet unique [Stepanov, 1997 : 89-90]. Cette caractéristique du concept avait été déjà remarquée par les sophistes, qui affirmaient que l'unique est alogique en tant que tel, puisque le concept général ne peut être y appliqué, et qu'il n'y a pas de concepts non-généraux [Dobrokhotov, 1986 : 12]. Une entité unique ne peut pas posséder une somme de traits essentiels qui la distingueraient d'une autre entité, puisque n'importe quel trait peut prendre la place d'un essentiel [Rudenko, 1990 : 25].

Quant aux noms de personnes, leurs sens, faute d'avoir un caractère conceptuel, correspondent aux représentations concrètes qui s'associent à une composante sémantique, commune pour les anthroponymes, « être humain ». La représentation a une fonction de généralisation. En raison de ce caractère direct et concret, les représentations portent toujours l'empreinte de l'originalité de l'expérience individuelle. Au fond de la représentation se trouve un modèle « sensitivo-imagé » qui relie les moments « sensitivo-concret » et « abstractivo-général » de la connaissance individuelle. Ce modèle est un intermédiaire entre une perception individuelle concrète des objets et leur essence conceptuelle. Le sens du Npr fixe notamment les traits d'un référent qui sont reflétés dans les représentations de tous les locuteurs. Ainsi, le nom *Raskolnikov* ne suscite pas un concept, mais évoque une représentation construite sur la base des espaces mentaux du texte dostoïevskien et de l'usage axiologiquement nuancé et largement connu, donc, par suite, réitéré dans la culture. Pourtant *le Raskolnikov* représente déjà une tentative de conceptualisation mais qui peut exiger, dans les premiers emplois, un co(n)texte précis (complément explicatif, p.ex.), c'est-à-dire, des connaissances extralinguistiques qui (re)motivent et explicitent.

La réflexion de la représentation (et non du concept) concernant un objet, dans la sémantique anthroponymique, peut être confirmée par l'interprétation contemporaine du sens des noms identifiants.

4.4. Nom propre et stéréotype

H. Putnam, un des créateurs de la théorie des désignateurs rigides / non-rigides, contestant l'assimilation des noms d'espèces naturelles à des désignateurs rigides, fait du *stéréotype* (terme sociologique de W. Lippmann *in* « *Public Opinion* » [1922]) une idée conventionnelle et approximative, correspondant à la capacité minimale de connaissance qui suffit pour répartir l'objet désigné en classe d'objets homogènes [Putnam, 1975 : 148-150]. Ce sont les composantes individuelles de la capacité linguistique, concordantes chez la majorité des usagers, qui se rapportent à la notion du stéréotype.

Les travaux des psychologues confirment l'existence d'un lien entre Npr et image sensitive, et aussi le caractère généralisé d'une image donnée, comme un fait établi *a priori* dans l'usage de *onoma* [Zalevskaja, 2000]. À un *niveau cognitif*, le stéréotype rejoint le prototype, puisque tous deux visent à comprendre comment les hommes sélectionnent certains traits signifiants du réel, afin de s'en donner une représentation et fonder les catégories de sa désignation en langage [Siblot, 1993]. Pour ce qui concerne le *niveau textuel*, le stéréotype s'extériorise sous forme de citations dont la répétition à l'excès produit des véritables clichés.

Le nom personnel, en tant qu'unité lexicale, entre dans la classe des noms de l'individu: en discours, il établit une étroite corrélation avec la personne désignée: donc l'anthroponyme possède toutes les caractéristiques du sens des noms mentionnées ci-dessus. C'est une sorte de figement. La problématique du stéréotype croise l'étude linguistique des locutions et des expressions figées. On appelle locution «tout groupe dont les éléments ne sont pas actualisés individuellement» [Gross, 1996 : 14]. Si le stéréotype est ce phénomène global encadrant plusieurs réalisations différentes, une approche interdisciplinaire permettrait de revenir au corpus avec une prise de conscience des pratiques langagières et textuelles. Le stéréotype est non seulement stabilisation mais aussi "travail" en texte d'une identité collective qui se confronte à l'altérité d'un héritage qui est herméneutique avant d'être culturel.

4.5. Sémantique réfléchissante du Npr

La conclusion de Blokh [2001], sur le fait que le Npr possède une *sémantique réfléchissante*, permet, comme nous avons déjà constaté [Shokhenmayer, 2007 : 215-223], de le considérer dans le cadre de la conception substantielle de la signification. Cette

dernière, attachée à certaines sonorités, peut être décomposée et décrite comme ensemble d'indices, ce qui suppose l'utilisation de l'analyse componentielle.

L'organisation componentielle du sens suppose que la signification lexicale est une structure organisée de *sèmes*, dont le dégagement revient à la méthode définitionnelle. Les sèmes les traits élémentaires, dont la composition à l'intérieur d'une extension nommante du lexème détachent les usages de mot particuliers et généralisés, qui sont les analogues des *variantes lexico-sémantiques* traditionnelles pour la linguistique russe, ce que Blokh propose d'appeler *lexicules* [2001 : 67]. Le *sémème* reflète le contenu sémantique d'une lexicule, et le *sémantème* l'ensemble du contenu sémantique d'un lexème, à savoir un assortiment complet de ses sémèmes, analogue terminologique traditionnel de la « structure sémantique du mot » [*ibid.* : 68].

Blokh a montré que, pour mettre en évidence la spécificité sémantico-fonctionnelle des anthroponymes, il faut distinguer la sémantique paradigmatique et l'information discursive véhiculée par les éléments linguistiques [*ibid.* : 35]. Cependant, les composantes abstraites réitératives dans les réalisations discursives des anthroponymes (telles que « porteur du nom », « caractère d'espèce naturelle », « animé », « sexe », «langue», « nation », « culture », « caractéristique sociale », « évaluation », « émotivité », etc.) prédéterminent leur participation au système de la langue comme moyen d'expression. C'est l'assemblage de ces composantes qui permet aux anthroponymes de jouer le rôle d'un « porte-parole » du sens concret, dans les conditions données de la situation.

Le rôle que, dans le fonctionnement des Npr, joue le savoir individuel, est régulièrement exclu à cause de la complexité de toutes les perceptions et interprétations individuelles des référents onomastiques. L'analyse des occurrences idiolectales se distingue non seulement par les « besoins en main-d'œuvre » mais aussi par un haut degré de subjectivité. Sans considérer des sens discursifs personnalisés des Npr, il n'est pas possible de comprendre la « diversité » onomastique se révélant dans ses diverses occurrences, ni leur variabilité en cas d'homonymie.

Il est normal que des personnes différentes, en nommant une de leurs connaissances communes par son nom, impliquent des sens dissemblables : l'un peut parler de lui cordialement, l'autre avec colère, le troisième avec obséquiosité, et ainsi de suite. Dans la communication le sujet parlant manie la multitude des *variantes lexico-sémantiques idiolectales variables*, qui reflètent dans leur contenu sémantique l'actualité et la vivacité

de la perception personnelle, aussi bien que les changements dans l'environnement et dans le porteur du nom. Il s'agit de la connaissance subjective du référent par le sujet parlant. Cette conception individuelle du référent est enregistrée dans les sémèmes idiolectaux du Npr qui entre dans l'idiolexicon des usagers. Si les sémèmes idiolectaux, reflétant dans différents idiolectes les caractéristiques non coïncidentes du même référent anthroponymique, établissent entre eux les rapports de l'identité dialectique, la compréhension mutuelle des interlocuteurs n'échoue pas. Les sèmes afférents variables s'ajoutent dans la parole aux *variantes lexico-sémantiques idiolectales fixes*, qui enregistrent dans l'idiolecte de l'usager les représentations généralisées sur le référent de l'anthroponyme.

Les positions concernant la spécificité sémantico-fonctionnelle des sens actuels du nom personnel peuvent être résumées ainsi :

a) fonctionnement du Npr comme unité de l'idiolexicon [Zalevskaja, 1999 : 97] ;
b) désinsertion sémique du Npr [Vaxelaire, 2005: Hébert, 1995] ;
c) indication par le Npr d'une identité ininterrompue de son référent, d'où découlent les fonctions organisatrice et causale [Castañeda, 1985 : 154-155].

Pour Zalevskaja, l'idiolexicon est un moyen d'accéder à un « thésaurus » informationnel commun, *i.e.* un volume plein de connaissances encyclopédiques et linguistiques gardées dans la mémoire, accompagnées d'impressions émotives et marquées par des évaluations socialement conditionnées [2000 : 51].

Le traitement de l'information véhiculée par le lexème repose sur trois processus : 1) régulation double de la connaissance à partir d'un processus parallèle réflexif : reflet de l'objet, sur lequel est focalisé la conscience de l'individu, et reflet des objets, qui constituent son fond ; 2) union des activités psychiques consciente et inconsciente ; 3) fonctionnement de la lexie en tant que métaphore « holographique » qui permet à l'individu de changer son « angle visuel ». Cette métaphore, où la lexie est comparée au collationnement d'un hologramme, indique que l'idiolexicon peut être vu comme un système à plusieurs étages de champs croisés à plusieurs reprises [*ibid.*].

Lorsque l'homme perçoit ou utilise un mot, il fait appel à son expérience précédente pour déterminer un certain « angle visuel » afin d'établir le lien entre la lexie et une information hétérogène gardée en mémoire. L'« éclaircissement » des quanta particuliers de cette information mène à une actualisation plus ou moins précise de savoirs pertinents sur le découpage catégoriel du monde en général, sur un objet désigné en particulier et sur

les paramètres linguistiques du mot même – ses contextes typiques, ses marques émotives, etc. [Zalevskaja, 1999]. Dans cette optique, on peut supposer que la composition sémique de l'anthroponyme faisant partie de l'idiolexicon chez l'émetteur doit être plus riche que celle de l'auditeur.

En étudiant le fonctionnement du Npr dans des textes, on constate que ses sens, déictique (indexical) et prédicatif (caractérisant), présentent une composition sémique différente. Si d'un côté les sens actualisés incluent les sèmes basiques (classificateurs) ou une composition de sèmes basiques et de variables idiolectales, de l'autre, sur le plan fonctionnel, le nom personnel se rapproche des pronoms personnels. Mais à la différence de ces derniers, il conditionne non seulement la mise en relief situationnelle du référent, mais aussi son identification dans le cadre d'une société. Comme d'habitude, dans les situations de ce genre, le destinateur n'a pas l'objectif d'effectuer une individualisation développée du porteur d'un Npr : ici le nom remplit la fonction de l'« index nominatif ». Sur un plan épistémologique, cela signifie que l'homme, pour faire cette référence introductive, en appelle à ses connaissances présuppositionnelles, socialement normatives, en utilisant aussi le minimum d'information qui se trouve dans l'emploi du nom personnel. Soit l'exemple « Georges Dupont est né en 1930 ». L'expression implique les sèmes basiques suivants : « être humain nommé 'Georges Dupont' », «sexe masculin» et sème probable « caractéristique ethnique française ».

Dans l'idiolexicon de l'individu, un ensemble de sèmes anthroponymiques, qui embrasse des traits sémantiques d'abstraction diverse (substantiels, typifiés, occasionnels de nature rationnelle et de nature émotivo-sensorielle), peut former un faisceau stable que l'individu rapporte à l'image du porteur de tel ou tel nom. La prépondérance des sèmes idiolectaux fixés dans les sens actualisés du nom personnel conditionne la désignation rigide de son porteur par le nom, indépendamment des changements qu'il subit.

Le principe de l'intersubjectivité doit être respecté dans le processus de l'actualisation des sèmes constants anthroponymiques. Donc, les idiolectes qui se distinguent par l'originalité et la potentialité créative doivent former un espace conceptuel commun dans le cadre d'un acte de communication [Skirbekk, 1990 : 83]. La différenciation des aspects pragmatique et lexical présuppose le remplacement de la formule sémantique *the word means* (« le mot signifie ») par *the speaker means* (l'émetteur veut dire »), qui inclut la situation communicationnelle correspondante [Arutjunova, 1982 : 356]. Ceci paraît plus évident si l'on prend en compte le fait que

l'émetteur et le récepteur participent à la communication en tant qu'individus non « globaux / abstraits / théoriques » mais « paramétrés », qui relèvent dans le discours de tel ou tel aspect psychologique [*ibid.* : 358].

Le facteur subjectif de la perception des unités propriales augmente et intensifie la composante pragmatique du sens onomastique. La marque pragmatique du Npr prédétermine le rôle qu'il joue dans la formation expressive textuelle. L'explicitation des sens actualisés et associés dans l'idiolecte représente un processus multiétagé, qui se met en place à partir des liens textuels bilatéraux, rétro- et prospectifs. C'est un procédé efficace de réalisation de l'intégrité thématique textuelle. Le sens onymique idiolectalement fixé apporte une contribution importante à la cohésion textuelle en donnant une présupposition textuelle, des savoirs qui sont a priori nécessaires pour un développement progressif du texte et pour sa perception adéquate par le destinataire.

Les sèmes idiolectaux variables jouent un rôle prépondérant, car l'actualisation des sèmes idiolectaux variables conditionne la dynamicité, la variabilité, l'émotivité des sens actualisés correspondants du Npr, sans contrevenir à une identité continue du référent. Il est probable que cet équilibre dialectique entre une constance référentielle et une variabilité informationnelle est une conséquence de la mémoire associative humaine. Les chercheurs disent que cette dernière a un trait distinctif : une unité intègre et achevée (l'image) se reconstitue par le biais de l'activation d'une de ses parties [Smirnov, 1985 : 5]. Cela explique pourquoi les descriptions définies peuvent se substituer aux Npr.

La composante sémémique du nom personnel est une caractéristique indispensable d'un système linguistique individuel. L'idiolexicon représente un système fonctionnel dynamique, le mode d'accès à une base unique d'information, le dépôt de l'expérience variée (sensitive et rationnelle, individuelle et sociale) de l'interaction de l'individu avec le monde [Zalevskaja, 1999 : 7]. C'est pour cela que les variantes lexico-sémantiques idiolectales dépendent d'une structure psychologique de la signification, voire de ce qui se trouve derrière le mot « extérieur » dans la conscience individuelle. Il convient donc de comprendre la signification en tant que «*единство общения и обобщения, коммуникации и мышления* »[32] [Vygotsky, 1985 : 52] et d'avoir une conscience que la signification lexicale, comme équivalent psychologique de l'acception dictionnairique, est à la fois objet et processus [Leontiev, 1984 : 18].

---

[32] … l'unité du contact et de la généralisation, de la communication et de la pensée. (trad. Y.S.)

La psycholinguistique russe a travaillé certains mécanismes de l'idiolexicon. La formation du lexème comme unité idiolectale, à l'heure actuelle, est conditionnée par une opération psychologique d'identification subjective, dont l'exécution est liée aux mécanismes suivants : prédication « profonde », substitutions de sens, contrôle cognitif et communicationnel, pronostic probabiliste.

Le *mécanisme de la prédication « profonde »*, qui fixe identité/diversité entre les composantes psychologiques, transforme le mot idiolectal en produit global de la multitude d'actes de prédication profonde. Par conséquent l'identification du mot, en tant que tel, par l'usager de la langue implique son inclusion immédiate dans le système correspondant, au moyen les connaissances encyclopédiques, aussi bien que linguistiques, accompagnées d'un repérage émotif [Blokh, 2001 : 35].

Le *mécanisme des substitutions de sens*, présumant les opérations de précision du lexème pour / par le locuteur, établit l'équivalence subjective d'un mot donné avec d'autres unités de l'idiolexicon [*ibid.*].

Le *mécanisme du contrôle cognitif et communicationnel* contrôle les aspects techniques et informativo-pragmatiques de la communication en reliant au mot, dans la mémoire, toutes les nuances de l'expérience précédente. Ce mécanisme assure aussi la concordance lexicale, dans des conditions concrètes et ponctuelles [*ibid.*].

Le *pronostic probabiliste* règle, au niveau de la structure psychologique d'une signification lexicale, la prise de contact interactif entre les unités de l'idiolexicon [Zalevskaja, 1999 : 10].

Il est probable que ces mécanismes lexico-formatifs peuvent aussi, à un haut degré, caractériser le processus d'assimilation d'un anthroponyme dans l'idiolexicon. Si la compétence linguistique individuelle, étant une réalité psychique, intervient en qualité de « *языковое знание о мире, которое представлено в виде семантических компонентов, некоторые из которых являются общеизвестными, а некоторые – нет…*»[33] [Sternin, 1985 : 31], le détachement des sèmes idiolectaux contribue, entre autres, à résoudre la question du rapport des connaissances communes et personnelles dans la sémantique de *onoma*. Cela a une importance théorique, aussi bien que pratique. Cependant la privation du caractère de sémème idiolectal aboutit à une compréhension

[33] … savoir linguistique sur le monde qui est représenté comme des composantes sémantiques, les unes sont bien connues, les autres – non… (trad. Y.S.)

« extra-individuelle », qui est explicitement enregistrée dans le sens paradigmatique du Npr connu par toute une communauté linguistique.

Nous avons présenté ci-dessus la conception de Mark Blokh, sur la structuration du sens paradigmatique des *onoma*. Elle permet de distinguer le sens systémique des Nc, et celui des Npr qui est caractérisé par un contenu appauvri, mais une extension élargie à cause d'un assortiment limité de sèmes basiques. Or, cette particularité sémantique ne présente pas encore une explication exhaustive de la fonction individualisante, propriété surtout « visible » dans le fonctionnement discursif des anthroponymes. En effet, le potentiel d'information du Npr actualisé, dynamique, évoluant vers l'enrichissement sémantique, de la lexie déictique au descripteur, ne se limite pas au nombre minimal des composantes foncièrement sémantiques différentielles, présentes dans le sens de l'anthroponyme.

4.6. Approche non-différentielle

L'inadéquation de l'approche différentielle, pour analyser la corrélation des significations paradigmatiques et syntagmatiques, apparaît nettement lorsqu'on interprète le sens en tant que variété linguistique de la connaissance sur le monde.

L'identification de la signification lexicale avec la connaissance linguistique sur le monde révèle la non-réduction de la catégorie du signifié à une structure rigide fermée, et met au premier plan l'illimitation du sens, qui découle du caractère infini de la connaissance humaine. Cela suppose de dissocier la signification systémique et la sémantique discursive – information traduite par un lexème dans le processus de la communication – en tant que reflet de l'opposabilité du savoir commun dénotatif du Npr, enregistré dans la définition dictionnairique, et de la connaissance du référent, exprimée par la lexie dans les conditions concrètes de l'acte communicationnel.

Au-delà de l'approche différentielle, il faut donc recourir à un modèle plus large, intégral, du sens, qui est formé et se développe toujours dans le cadre de la conception substantielle de la signification du signe linguistique. À la différence du premier, le modèle intégral propose que la sémantique du mot inclue les composantes différentielles et aussi non-différentielles, qui se manifestent activement dans la parole.

La sémantique du nom personnel, de ce point de vue, montre que c'est la prise en compte des composantes non-différentielles idiolectales qui révèle les différences entre les sens situationnel et systémique, et, de plus, entre les réalisations discursives d'un même

sens anthroponymique systémique. Ce qui est important, c'est que l'enregistrement idiolectal des sémèmes de *onoma* n'implique pas du tout que ses composants sont chaotiques ou imprévisibles.

4.7. Spécificité du sens linguistique du Npr

Du point de vue de la considération de la sémantique du Npr, entre la compétence linguistique et l'usage langagier il n'y a pas de démarcation stricte. La séparation forcée aboutit à une polarisation des études onomastiques – soit purement linguistiques, soit absolument discursives. Après l'époque des principes logico-rationalistes, dans les recherches sur la signification lexicale, la linguistique psychologique et cognitive prône une nouvelle approche : elle analyse le conditionnement de la signification d'une lexie par le savoir de l'individu.

Dans le domaine de la sémantique lexicale, de nos jours la majorité des chercheurs tentent de considérer la signification non sous l'angle traditionnel de la sémantique logique, mais par la reconnaissance d'une coopération complexe entre les savoirs linguistiques et encyclopédiques. Pour l'émetteur, la signification lexicale n'existe pas en tant que telle, mais comme moyen d'accéder à une conception/vision du monde individuelle et personnellement « vécue » avec toute la richesse des qualités, liens, relations et nuances émotives, comme moyen de concevoir l'environnement [Zalevskaja, 1999 : 134]. Pour refléter la réalité multiforme et l'activité humaine, la langue peut effectuer la catégorisation des objets de différentes manières [Linsky, 1977 : 74]. L'absence d'uniformité dans la catégorisation linguistique suppose de prendre en compte, d'une part, la différenciation des facteurs ontologiques, gnoséologiques et sémantiques et, d'autre part, leurs corrélations [Žol, 1984 : 5].

La considération de la signification, en tant qu'apanage de l'individu, exige d'examiner les processus cognitifs qui permettent l'actualisation de la sémantique lexicale, à savoir l'analyse des différentes représentations mentales de la signification chez l'usager [Richard, 1990].

L'identification catégorielle de l'objet sert de motif à la nomination [Harnad, 1990 : 335-346], et la catégorisation même représente une opération cognitive basique. Effectuer une identification catégorielle de l'objet, en employant un nom, c'est être capable de réunir sous ce nom une classe des objets similaires, sur la base d'un ensemble commun de propriétés différentielles invariantes [*ibid.*].

À la lumière des points mentionnés ci-dessus, les théories qui excluent le Npr de la catégorisation linguistique du monde semblent incontestables. D'un côté, on parle de l'incapacité des unités propriales à exprimer une composante généralisante du sens [Reformatski, 1960 : 39], de l'autre côté, on identifie les Npr aux unités lexicales idiolectales possédant un caractère « iconique », à savoir celles qui ne transmettent que des sens personnalisés [Katz, 1979 : 103-125].

Aujourd'hui les linguistes pensent, comme nous avons déjà vu, que la problématique de la sémantique ne peut pas être résolue par la corrélation d'une signification lexicale et d'un concept exprimé par cette signification. Il y a aussi la fixation, dans la signification lexicale, des résultats de la connaissance ordinaire (naïve, mondaine, courante) du monde. La simplification du réfléchissement linguistique représente une tendance gnoséologique de la fonction communicative de la langue, car toute projection d'une pensée dans la langue est toujours une sorte de durcissement ou bien d'engourdissement de la réalité. Le fait que les mots, dans leur usage ordinaire, courant, ou « non-terminologisé », ne manifestent pas de concepts est une expression de la tendance à la « simplicité » des reflets linguistiques [Apresjan, 1995 : 6-7].

C'est pourquoi il n'est pas pertinent de décrire le sens du Npr en l'identifiant à un concept général [Ščetinin, 1962 : 6] ou unique [Gurenko, 1978 : 148-155]. Il est probable que l'intention des chercheurs, qui subordonnent le sens du Npr à la capacité de véhiculer un concept général, s'explique par l'influence des traditions logico-philosophiques. Selon ses dernières, le type de généralisation, propre aux noms des classes naturelles, a été longtemps considéré comme « exemplaire/modèle ».

Ayant affaire aux objets particuliers, qui possèdent des traits uniques et exceptionnels, l'homme part néanmoins de ce qui est commun et répétitif, puisque c'est la certitude de la récurrence de certaines propriétés qui lui permet d'effectuer des actions cohérentes. A. Zalevskaja insiste sur l'idée que l'homme manie de la pluralité (polyphonie) des formes de représentations de la signification, et elle cherche à recenser les types de significations et les conditions de sélection des stratégies dans le fonctionnement du mot en tant qu'apanage de l'individu [1999 : 100].

En principe, l'identification catégorielle constitue une condition obligatoire de l'individualisation linguistique de l'objet. La fonction de désigner une entité unique ne peut être autonome, elle présuppose de déterminer son statut catégoriel, qui se fixe par le sens systémique de la lexie [Evans, 1982 : 382]. L'impossibilité d'identifier un objet

singulier sans découvrir ses traits classificateurs s'explique par ce que le trait peut être caractérisé comme unique, commun, particulier ou général, au moins si l'on fixe une classe des objets par rapport à laquelle il est sélectionné comme tel.

La thèse, posant que le sens des Npr est aussi catégorialement conditionné, implique que les unités propriales peuvent être considérées en tant que signes jouissant de droits linguistiques. Or, il est évident que le sens systémique proprial diffère de celui-ci des Nc, d'où la question du mode spécifique de généralisation des onymes et de leur actualisation dans le discours.

Les Npr et les Nc possèdent une faculté d'identification catégorielle. Dans ce cadre, on recourt aux notions de « prédicat sortal », « concept sortal » [Peacocke, 1975] et « présupposition sortale » [Van Langendonck, 2007]. P. F. Strawson considère l'individualisation comme la corrélation des traits uniques de l'objet et la conservation continue de son identité dans le temps et l'espace. Selon lui, les *prédicats sortaux* sont les attributs que l'homme utilise pour identifier les objets en mouvement dans le temps et l'espace, et qui se trouve en dehors de la perception sensorielle. Les prédicats classificateurs forment les *concepts sortaux* qui comportent les critères pour une délimitation spatiale et, par suite, une calculabilité des objets [1967 : 170].

Pour individualiser un objet par le biais du Npr, l'homme doit être capable de caractériser le porteur du Npr d'après ses coordonnées spatio-temporelles. Or, il est connu que le mouvement de l'objet singulier dans le temps et l'espace, provoquant ses changements continuels, ne contrevient point à l'identité de l'objet à lui-même. Les causes du phénomène contribuent à expliquer la notion du concept sortal. En fait, ce dernier prédétermine les limites des changements potentiels de l'objet, dont le respect conditionne une identité permanente. Cette connexité conceptuelle tient à ce que, entre un Npr et un concept sortal correspondant, s'établit un lien associatif fixé. Donc, l'unité propriale n'est pas une simple étiquette, elle ne se colle pas mécaniquement à son porteur.

Si *onoma* n'est pas une « construction théorique », comme le *Popocatépetl* gardinérien, mais fait partie de l'onomasticon culturel, possède un statut d'unité lexicale et s'emploie en tant que Npr par convention dans une communauté linguistique, alors il conservera une base catégorielle conforme aux types des unités propriales : corrélation des anthroponymes aux êtres humains, des zoonymes aux animaux, des toponymes aux lieux, etc.

Le traitement du concept sortal présenté ci-dessus repose sur une ressemblance évidente des critères d'identification catégorielle propre aux classes d'espèces naturelles et aux noms personnels. C'est pourquoi certains pensent que l'identité de l'identification catégorielle des noms d'espèces naturelles et de leur signification systémique est pertinente pour les Npr [Linsky, 1977 : 74-75].

À première vue, le fait qu'une connaissance généralisante serve de critère à l'identification catégorielle pour les Npr, qu'elle se fixe dans leur signification systémique et corresponde au concept « être humain », peut paraître trop simple, et cette trivialité diminuerait son importance théorique. Or, cette conception sert de fondement théorique (gnoséologique) pour déterminer et analyser un sens systémique du nom personnel. Deuxièmement, elle permet de considérer les principes d'individualisation, spécifiquement anthroponymique, en rapport avec le sens systémique des noms personnels, ce qui témoigne du caractère sémantique de cette description.

En indiquant que le concept «homme» sert de critère pour l'identification catégorielle des anthroponymes, nous différencions nettement les termes «concept» et «notion». Comme les notions généralisent les données de l'expérience, elles peuvent être uniquement exprimées dans les assertions sur le sujet de la pensée. En conséquence, les significations lexicales dans leur emploi ordinaire se présentent seulement en tant que moyen linguistique pour construire les assertions et, par suite, former les notions [Blokh, 2000 : 68-69].

Du point de vue psychologique, le concept remplit une fonction de catégorisation, ce qui permet de parler du même objet aux niveaux différents de la communauté. Le concept représente donc une essence cognitive basique, qui établit le lien entre un sens et un mot employé [Richard, 1990]. Appliqué aux Npr, cela signifie que leurs significations systémiques ne peuvent pas être considérées comme réfléchissements exhaustifs des notions: elles répondent tout simplement aux représentations communisées de l'homme sur la position du porteur d'un nom dans le découpage du monde.

En ce qui concerne la spécificité du sens systémique dans les noms personnels, selon l'hypothèse de Semenova [2001 : 105], le sens lexical d'un anthroponyme possède une base non notionnelle mais conceptuelle, et se forme des composants sémantiques qui constituent une représentation « non-scientifique » de l'homme sur l'individu. Cette interprétation du fondement conceptuel d'un sens systémique anthroponymique indique que ce dernier se rapporte au stéréotype.

D'après Y. Stepanov, le concept n'existe pas dans les espaces mentaux en tant que des formes régulières et définies du réfléchissement. Le concept est un « faisceau » des représentations, notions, connaissances et impressions qui sont associées à un mot chez un usager, dans telle ou telle utilisation. C'est pour cela qu'on peut non seulement penser le concept, mais aussi l'éprouver et le vivre [1997 : 4].

Semenova et Blokh estiment que le Npr a une sémantique réfléchissante, et c'est pourquoi ils le considèrent dans le cadre de la *conception substantielle de la signification*, ce qui permet d'analyser le sens systémique des anthroponymes du point de vue de l'ensemble des traits différentiels qui le composent [Semenova, 2001 : 106]. Semenova met en relief deux traits sémantiques catégoriels obligatoires : « être humain » et « ayant un tel nom », si l'on admet qu'il n'est pas toujours possible de définir le sexe, la nationalité, une caractéristiques sociale, etc. [*ibid.* : 107]. Ces derniers peuvent être considérés comme basiques facultatifs, à savoir des traits qui ne trouvent pas un enregistrement régulier dans le sens systémique du nom personnel.

Pour découvrir la variation et la dynamique exceptionnelle de l'actualisation du Npr, il ne faut pas oublier que, en général, la composition potentielle des sèmes de l'anthroponyme, en tant qu'unité nominative, est déterminée par les caractéristiques générales de telle classe sémantique à laquelle la lexie appartient. La présence, dans le sens du nom personnel, des traits sémantico-catégoriels « espèce naturelle », « animé », « personne » permet d'étendre aux anthroponymes les caractéristiques générales du microsystème des noms des personnes, dont la structuration reflète les différentes composantes d'un concept complexe « être humain ». Si l'on tient compte de ce que le nom personnel peut avoir un nombre illimité d'appellatifs parallèles (nominations des personnes), il est évident que l'anthroponyme possède un potentiel sémantique riche, qui peut extraire dans sa composition toutes les rubriques selon lesquelles se construit tel ou tel groupement lexico-sémantique :

- biophysiologiques et anthropologiques, c'est-à-dire, les propriétés naturelles ;
- socioprofessionnelles et parentés, c'est-à-dire, les caractéristiques acquises ;
- indices constituants la sphère de l'activité psychique et des évaluations émotives[34].

Les variations lexico-sémantiques idiolectales, formées de composantes différentielles et non-différentielles, conditionnent la mobilité sémantique et la subjectivité

[34] Ufimceva, 1968 : 114.

de l'anthroponyme réalisé qui est approprié à un individu soit d'une façon conventionnelle, soit par un acte de volonté individuel.

En ce qui concerne le mécanisme sémantique, qui détermine, d'un côté, une opposabilité nette des significations systémique et situationnelle, et de l'autre, la variabilité de sens dans les réalisations situationnelles, Blokh propose de le découvrir dans le modèle sémantique intégral qui présuppose la distinction entre *sèmes basiques* (inhérents à la lexie dans son intégrité), *sèmes fixes* (reflétant les représentations typiques du sujet parlant sur le référent), et *sèmes facultatifs* (reflétant les représentations personnelles, situationnelles et changeantes du sujet parlant sur le référent, dans les conditions concrètes de communication [Blokh, 2001 : 38]. L'analyse des sens linguistique et discursif du nom personnel sous cet angle montre que les traits saillants de la sémantique discursive de l'anthroponyme (tels que concret, dynamique, « colorabilité » individuelle) sont le résultat de l'ajout, aux sèmes basiques actualisés[35], des sèmes fixes concrets/imagés et des sèmes variables situationellement associés.

Cet assortiment componentiel des sens systémique et actualisés de *onoma* peut nous aider à révéler leur nature sémiotique et à comprendre le sens linguistique de leurs emplois indéterminés, non-articulés.

5. Catégorie « détermination – indétermination » et nom propre

La spécificité du sens proprial, présentée ci-dessus, nous permet de préciser leur rapport à la catégorie *défini - indéfini*.

Les études sur l'(in)défini au niveau textuel, d'un côté, démontrent son caractère fonctionnel et, de l'autre, amènent à un traitement plus extensif. Une nouvelle approche de la détermination, du point de vue de son expression, est proposée par J. Kramsky [972 : 9], pour qui l'article n'est qu'un des moyens traduisant la vaste catégorie de la 'détermination – indétermination'. Si nous considérons uniquement les articles, nous ne pouvons étudier qu'une seule partie de cette problématique.

---

[35] Parfois les sèmes basiques peuvent ne pas être actualisés et, dans ce cas-là, les sèmes facultatifs entrent en jeu. Cet échange est « sensible » pour l'interlocuteur, jusqu'à ce que les sèmes afférents se fixent durant l'usage dans le cadre d'une communauté linguistique.

Il est insuffisant de tenir compte seulement des articles lorsqu'on analyse les déterminants du Npr, car d'autres éléments déterminatifs entrent en jeu :

1) unités « communicatives » (selon les termes de Revzina) : pronoms, adjectifs, constructions descriptives, subordonnées particulières ;

2) désinences de cas[36] ;

3) numéral « un(e) » ;

4) indices implicites (contextuels) ;

5) ordre de mots ;

6) intonation [Feoktistov, 1969: Revzina, 1979].

Les ouvrages qui parlent de la problématique anthroponymique et du fonctionnement des articles, traitent presque toujours la question des rapports de l'onyme à la catégorie de l'(in)détermination. Or, les études sur la grammaire du Npr ont un caractère fragmentaire et, souvent, amènent les linguistes à des conclusions différentes, sinon contradictoires.

Une quantité considérable de linguistes partagent l'opinion selon laquelle le Npr prototypique, normativement employé, ne prend pas d'articles. L'absence de ces derniers est conçue comme un des marqueurs grammaticaux qui différencient le Npr du Nc [Sørensen 1963 : 142: Bloomfield 1933 : 219]. Par exemple, A.Gardiner affirme que « *absence of the article is in many languages a good criterion as to whether a word is a proper name or not…*» [1954 : 21].

La plupart des descriptions grammaticales de la langue, constatant la fonction individualisante des noms personnels, se contentent d'admettre la règle générale de l'absence d'article. Cette dernière est complétée le plus souvent par une liste d'exceptions : l'emploi de l'article défini est possible dans la nomination généralisante, comme celle de la famille, et quand il est nécessaire de détacher une personne donnée. L'article indéfini convient aussi pour introduire une nouvelle personne – dans le sens *un certain*, *un nommé*. L'association du Npr et d'un déterminant est souvent considérée comme le passage de l'anthroponyme au Nc [Vendler, 1967 : 117-120].

Il est clair que le fonctionnement des noms personnels sans article, reflétant directement leur nature sémantique, représente la problématique centrale. Toute fois, les linguistes contemporains commencent l'analyse des Npr plutôt par les cas articulés, dits « marginaux » (Npr modifié), que par les emplois non-articulés (Npr non-modifié). Or, si

[36] Pour les langues où il y en a, comme le russe, par exemple.

l'on ne définit pas d'abord le statut de l'onyme non-déterminé, il est impossible de comprendre les modifications qu'opèrent toute sorte de déterminants.

Selon certains, la position non-articulée est une forme nominative marquée d'un article zéro à une signification négative catégorielle, qui exclut la classification aussi bien que l'individualisation [Smirnicki, 1960 : 381]. Les autres pensent que, dans ce cas, la signification négative catégorielle tient à la suppression du lien classificatoire lorsqu'on exprime, par le Npr, une « extrême » individualisation [Rajkhel, 1966 : 80]. Il existe encore un point de vue selon lequel le Npr est déterminé par un article nul qui indique l'expression de l'individu [Gurenko, 1978 : 57]. À ce dernier s'apparente la conception qui affirme que l'article zéro sert d'indicateur de singularité pour un Npr référentiellement employé, le fonctionnement de l'onyme étant celui d'un nom abstrait unique [Giginejšvili, 1988 : 7]. Outre cela, l'absence d'article est parfois identifiée à une alternance zéro de l'article défini [Robberecht, 1975 : 70].

Si on admet que les noms personnels ne peuvent ni classifier, ni individualiser, il faudra reconnaître que l'article zéro, d'après l'absence des composantes catégorielles, et le Npr « vide de sens » renferment la succession de deux zéros sémantiques, dont la visée discursive ne peut être rationnellement expliquée.

L'idée qui veut que l'article zéro explicite l'absence de corrélation du référent du Npr individualisant à une classe des objets homogènes, est aussi douteuse, car il ne faut pas oublier que l'individualisation des objets s'effectue à partir de leur classification préliminaire.

En comparant les traitements du Npr non-articulé, on peut noter qu'ils sont unis par une même appréciation de la sémantique anthroponymique, mais aussi par le fait que la signification catégorielle de l'article zéro est interprétée comme absence des composantes catégorielles positives. Or, cette compréhension de la forme zéro confond les notions du zéro spécifique (linguistique) et non-spécifique (mathématique), dont la distinction a une importance de principe pour l'analyse linguistique. La notion linguistique du zéro présuppose l'identification d'un certain indice négatif /absence/ dans le plan de l'expression, un indice positif /présence/ étant donné dans le plan du contenu, faute de quoi la forme zéro, privée d'une fonction distinctive, perd sa précision fonctionnelle [Blokh, 1983 : 80-81].

5.1. Unité propriale déterminée

« On lit constamment que le nom de personne s'utilise sans déterminant, mais il n'est pas nécessaire de faire référence [aux] langues exotiques pour prouver le contraire. » [Vaxelaire, 2005 : 84]. C'est le cas en russe, où le système d'articles est absent, et partiellement en français, où il y a l'habitude de distinguer, assez strictement selon Dubois, les Npr « qui admettent l'article défini » et « se comportent comme les substantifs », et « ceux qui n'admettent pas l'article » et « se comportent comme des prénoms » [1965 : 155]. Presque tous les linguistes expriment l'idée que le Npr ne peut pas être accompagné d'un déterminant parce qu'il est « parfaitement déterminé », « essentiellement notoire » [Damourette et Pichon, 1911-1927 : 520] et « particulier à un être » [Brunot, 1965 : 39].

On refuse ordinairement les déterminants suivants :

5.1.1. Article défini (Chomsky [1975], Sloat [1969], jeune Kleiber [1981 : 306]) :

Vaxelaire [2005 : 31] donne l'exemple *le Raskolnikof du romancier de Moscou*, en l'expliquant par une combinaison acceptable du Npr et de l'article défini de Damourette et Pichon : « La présence de l'article est également obligatoire quand le substantif essentiellement unique est accompagné d'un épiplérome complexe destiné à faciliter [...] l'intelligence du texte » [1911-1927 : 549]. Or, il s'agit référentiellement de l'unique personnage de Dostoïevski. Donc, les Npr qui n'admettent pas l'article défini, dans les cas considérés comme marginaux par la plupart des grammairiens, peuvent être accompagnés de l'article. On admet *grosso modo* que les Npr « n'ont pas de déterminant ... ou bien se construisent avec un déterminant contraint, l'article défini ... » [Riegel, Pellat et Rioul, 1994 : 175].

Pourtant M. Noailly montre [1999 : 93] que l'article est obligatoire avec l'épithète, mais non pas avec les attributs de l'objet, sans expliquer la différence. Il est étonnant que pour Droste [1975 : 9], le déterminant adjectival fait automatiquement de l'onyme un Nc.

Selon R. Martin, le Npr « n'admet pas l'usage « générique » de l'article *le* : la valeur « intensionnelle » de celui-ci s'y oppose » [1987 : 147]. Pourtant, il n'y a pas d'opposition logique car

> *между реальным миром и миром лишь мыслимым, «интенсиональным», нет непереходимой границы. Собственное имя индивида, в частности, является прямым обозначением этого индивида и косвенным обозначением другого*

индивида – «Я», который обозначает первого. ИС представляют собой функцию количества индивидов, из которых нужно выделить данного[37]» [Demiankov, 1986 : 32].

5.1.2. Traitement générique du Npr

La lecture générique ne laisse pas le Npr « indemne », comme le note J.-L. Vaxelaire en commentant l'exemple hugolien de Wilmet (*Sur **le** Racine mort, **le** Campistron pullule* [2005 : 90]) : « ce n'est plus un individu qui est désigné, mais un groupe mal défini d'écrivains ». Il est sûr que le Npr, précédé du déterminant *le*, voit son sens changé, mais, à notre avis, la lecture générique désigne un groupe assez clairement défini. Il faut prendre en considération le style de Hugo, son appartenance à la période romantique, ses hyperboles et exagérations littéraires. *Le Racine* est non seulement un grand auteur dramatique, comme écrit Vaxelaire [*ibid.*], mais l'image d'un homme de talent, doué, par contre *le Campistron* devient non seulement « le parangon des imitateurs de Racine » [*ibid.*], mais l'image d'un pasticheur sans talent. Le contexte oppose ces deux Npr, de la même façon que le *Mozart* est opposé au *Saglieri:* génie contre incapable. Le rythme et la syntaxe du vers alexandrin donnent à l'énoncé une valeur de sentence, qui exige une lecture et une interprétation génériques.

En examinant les exemples de France Inter (19/11/91) *Un Bel Ali n'adhère pas au Front National* et *Un Mohamed ne peut pas être français* (cité par Gary-Prieur, [1994 : 44]), Vaxelaire reproche à Wilmet et Gary-Prieur de les considérer du point de vue générique [2005 : 90]. Il est vrai que la généricité qui s'appuie sur la forme du Npr est assez douteuse [*ibid.* : 91], mais ce n'est pas la forme qui importe. « Ces prédicats en effet tirent une conclusion de la connotation « arabe » liée à la forme des noms propres *Mohamed* et *Ben Ali* » [Gary-Prieur, 1994 : 128]. La connotation « arabe » n'est pas liée uniquement à la forme, mais à des associations d'idées. Ce qui confère un certain contenu sémantique, c'est un phénomène historique, ethnique ou/et social. Par exemple, le prénom *Adolphe* disparaît brusquement des registres d'état civil en France après 1939, pour les raisons que l'on connaît, mais non pas à cause de sa forme.

---

[37] « … entre le monde réel et le monde imaginable, « intensionnel », il n'y pas de frontière impassable. Le Npr de l'individu, en particulier, est une désignation directe de cet individu et indirecte de l'autre – « MOI », qui désigne le premier. Les Npr présentent la fonction de la quantité des individus parmi lesquels il faut dégager l'un donné. » (traduction de Y. S.)

Donc, la forme du Npr est toujours le contenant pour le contenu de ce Npr, et c'est pourquoi on ne peut accepter l'idée que les Npr, comme *Mohamed* et *Ben Ali,* « n'exigent à propos du référent aucune autre connaissance que celle de son nom » [*ibid.*]. Tout au contraire, ces noms véhiculent et évoquent des connaissances extralinguistiques multiples (historiques, ethniques, sociales et psychologiques).

Pour Vaxelaire, le point de vue de Gary-Prieur démontre la généricité non-scientifique, qui « repose sur des préjugés » [2005 : 91]. Mais les préjugés ne sont pas les composants élémentaires qui déterminent l'interprétation générique, c'est le sens des phrases qui comporte les assertions préjudiciables. Il est évident à l'heure actuelle qu'on peut porter un nom d'origine arabe et être français ou adhérer au Front National, surtout lorsqu'il n'y a plus de divergences entre « nationalité » et « citoyenneté » (comme celle-ci en Russie). Les Npr en question présentent simplement les stéréotypes, les systèmes de connaissances figées, énumérées à ce propos. La lecture générique, dans ce cas, peut être réductrice.

Ajoutons que Riegel, Pellat et Rioul, qui suivent selon Vaxelaire « l'orthodoxie kleibérienne » [2005 : 35], prônent que les Npr « sont <u>cognitivement</u> <u>plus stables</u> que les Nc, puisqu'ils désignent leur référent indépendamment des variations qu'il peut subir ... » [1994 : 176]. Pour eux, les Npr, « en prenant un déterminant et des modificateurs, ... acquièrent un caractère essentiel du nom commun : ils fonctionnent comme des termes généraux qui présupposent l'existence de classes référentielles comportant plus d'un membre », mais ces Npr ne perdent jamais complètement leur statut de Npr [*ibid.* : 177].

On peut aussi nuancer les aspects de temps, d'espèce et de possession : *le Pouchkine de la jeunesse, le Tourgueniev poète, mon Gogol = le Gogol à moi*.

5.1.3. Article indéfini ([Pulgram, 1954 : 42])

C'est le cas le plus problématique, quand on explicite la compatibilité d'un article indéfini et du Npr bien défini. Pour Noailly [1987 : 77], cela fait d'un Npr un Nc: pour Pamp [1985 : 112], cette interprétation n'est pas acceptable puisque le Npr est monoréférentiel. L'exemple *J'avais rencontré* ***un Boutonnet*** est interprété soit par le prédicat de dénomination kleibérien (*être appelé N*), soit par l'appartenance à une famille, mais il y a des combinaisons qui « exigent » d'autres approches : celles dites *de parangon* et *de fractionnement* ne changent pas référentiellement le statut du Npr, mais elles l'aspectualisent et le spécifient.

5.1.3.1. L'interprétation exemplaire (parangon) concerne « un Npr n'admettant aucune expansion » [Gary-Prieur, 1995 : 247] et « désigne un référent bien connu dans la communauté linguistique » [Jonasson, 1994 : 229]. On estime possible, dans ces cas, de supprimer l'article sans que cela ne change le sens de l'énoncé, le Npr continuant de désigner son référent « initial » [Gary-Prieur, 1994 : 146-149, Vaxelaire, 2005 : 116]. Si c'est correct, à quoi bon introduire cet article indéfini ? Quelle est la motivation de l'émetteur ? La multiplication des référents paraît aussi très épineuse (*des Berlusconi*) : si la suppression de l'article ne change rien, cela porte sur la création d'une classe virtuelle de personnes aux qualités semblables. Donc, c'est la catégorie qualitative qui est activée et non pas la propritude en tant que telle. Pour Vaxelaire, ce n'est qu'un « effet stylistique » [*ibid.*].

Loin d'insister sur l'idée que la transformation du Npr en Nc a lieu dans ce cas, nous voulons relever la motivation des métamorphoses syntaxiques. Les opinions des auteurs sur les limites du syntagme nominal diffèrent considérablement : Jonasson [1994 : 230] pense que le SN est égal au Npr précédé de l'article indéfini [un(e) + (SN = Npr)], tandis que Gary-Prieur [1995 : 247] indique que le SN est justement l'article indéfini avec le Npr [SN = un(e) + Npr].

En outre, le statut du Npr modifié en emploi exemplaire est douteux pour certains linguistes [Jonasson, 1994 : 232 ; Leroy, 2005 : 86], qui soulignent la contradiction entre le critère syntaxique (article indéfini) et le critère référentiel (référent initial du Npr). Il nous semble que la référence effectuée peut porter bel et bien sur le porteur initial ou actuel du Npr, mais peut se focaliser sur quelques propriétés importantes au moment de l'énonciation, du point de vue de l'émetteur. Il s'agit des déplacements « subtils » du focus de l'attention : celui-ci s'aiguille non pas dans une voie nouvelle (une essence nouvelle), mais il se fixe sur une des qualités du référent même. Ce fait est confirmé par la psycholinguistique du point de vue de la structure de l'image [Vasiljuk, 1993 : 19] : « *Сознание может быть направлено на предмет, но в то же время сфокусировано не на самом предмете, но на впечатлении от предмета*[38] ». Donc, les différents degrés de motivation (critère cognitif), les divers focus de la perception dans le cadre

[38] « La cognition peut être orientée vers l'objet, en étant focalisée non pas sur l'objet même, mais sur l'effet produit par l'objet ». (trad. Y. S.)

énonciatif ou textuel (critère référentiel) provoquent les modifications de la forme linguistique (critère syntaxico-morphologique).

Les changements linguistiques du Npr sont limités : initiale majuscule/minuscule, emploi articulé, au pluriel ou par dérivation. C'est pourquoi il est difficile de circonscrire précisément la classe des Npr exemplaires, qu'on confond parfois avec les Npr communisés [Damourette et Pichon, 1968 : 524-530] ou Npr métaphoriques [Gary-Prieur, 1996 : 64], dont la microsyntaxe correspond à une des multiples possibilités de l'emploi modifié. La différence essentielle qu'on y trouve, c'est la dissociation référentielle : l'emploi exemplaire renvoie à un référent habituel et l'emploi métaphorique à un autre référent.

Vaxelaire affirme que le « choix final » relève des « intentions (peut-être inconscientes) de celui qui a rédigé ce texte » [2005 : 113]. Comme nous le verrons, ce choix final peut être « tiré » du texte même, par le biais de l'analyse textuelle, car les intentions ou les motivations d'auteur sont très souvent conscientes, à condition que la « circonférence » de texte, que le linguiste examine, soit suffisante et adéquate. C'est pour cette raison qu'on ne réussit pas à saisir le type du Npr en restant confiné dans le cadre de la proposition.

5.1.3.2. L'interprétation de fractionnement présente un « instant » ou une « facette » des personnes qui portent les noms en question. Cette compatibilité de l'article indéfini (critère syntaxique) avec le Npr défini (critère référentiel) peut « prêter à confusion puisque le référent y est à chaque fois bien connu » [Vaxelaire, 2005 : 117]. Pour Kleiber, ce sont des « occurrences de particuliers » [1996 : 580], pour Wilmet, des « avatars du nom propre » [1986 : 44-45]. Du point de vue de la sémantique, Vaxelaire ne différencie pas *un Victor Hugo débordant d'énergie* et *le Victor Hugo poète:* pour lui [2005 : 118], comme pour Gary-Prieur, ce sont des Npr car « la pluralisation ne peut pas s'expliquer par un changement de catégories » [1996 : 138], bien que Bonnard [2001 : 33] parlent ici de Nc. Allerton les considère en tant que Npr dérivés [1987 : 66] ce qui est inacceptable à cause de l'instabilité du signe où le processus de figement a rarement lieu (*le Paris de Louis XIV*).

Cette problématique se rapporte à la question de la dénomination, qui vise à la précision psycholinguistique. La reconnaissance cognitive et de la disposition mentale tend à un étiquetage plus subtil, pour refléter le complexe multidimensionnel du monde

réel. La motivation de la nomination n'est pas toujours claire, c'est pour cela que les exemples comme *un Figaro échevelé* et *le Napoléon d'Abel Gance* présentent des difficultés qui ne peuvent se résoudre qu'à l'aide des co(n)textes [Vaxelaire, 2005 : 119].

Cependant, M.-N. Gary-Prieur dit [1991] que l'individu ne peut pas être fractionné, mais représenté dans un univers de croyance. K. Jonasson s'y oppose [1992] en affirmant qu'il s'agit d'une représentation d'une « partie » du porteur du Npr. J.-L. Vaxelaire prend le parti de la dernière et juge la vision de la première « trop réductrice » [2005 : 120], qui distingue pourtant l'emploi de l'article défini pour le référent initial et de l'article indéfini pour des référents « possibles » [Gary-Prieur, 1994 : 161]. Au juste, ce n'est pas l'individu qui peut être fractionné en « parties » mais son image, l'effet produit par l'objet, la perception détachée qu'on « retravaille » dans le discours. Donc, il ne s'agit pas de multiplication pure. Cela peut être confirmé par l'exemple de Van Langendonck *la Rome d'aujourd'hui n'est pas la Rome d'hier* [1985 : 123], qui introduit une opposition spécifique interne, mais ordinaire de point de vue de la fonction cognitive.

Deuxièmement, ce ne sont pas vraiment des parties du porteur du Npr, mais l'individu tout entier saisi sous tel ou tel angle visuel par utilisateur du Npr. Les points de vue diffèrent dès qu'on change le réglage de foyer et l'uniformité de concentration cognitive. C'est pour cela que nous préférons « facette » à « partie » et « instance » à « fraction », ce qui rejoint aussi les « *tranches spatio-temporelles* » de G. Carlson [cité par Kleiber, 1996 : 583].

5.1.4. Démonstratif [Pulgram, 1954 : 42: Flaux 1995 : 67]

Kleiber a consacré un article [1994] aux Npr précédés du démonstratif *ce*. D'après lui, il existe trois types d'interprétations possibles : dénominative, distanciée et affective. La même étude a été effectuée par B. Jomdin et A. Berdičevski, qui notent le caractère paradoxal de cette combinaison : la « déterminabilité double » attendue (déterminant + Npr) devient en réalité une « déterminabilité insuffisante ». Ils remarquent que cette construction est souvent employée lorsque le sujet parlant ne connaît pas personnellement le référent du nom. La question *Qui est Paul ?* appelle une précision sur la profession ou la nationalité (cf. *What is Paul ?*), mais *Qui est ce Paul ?* présuppose à la fois la précision mentionnée ci-dessus et l'identification, quand le locuteur veut faire le lien entre le Npr et une personne (cf. *Who is Paul ?*).

De plus, cette combinaison est possible lorsque l'émetteur ne doute pas de la nomination mais de sa pertinence, ou qu'il veut exprimer une attitude négative (péjorative) : c'est ce que nous voyons dans l' « effet de distanciation » kleibérien. Il est important de rappeler que le démonstratif « ce » a une signification non seulement déictique mais aussi anaphorique (métatextuelle), sauf dans les cas où cette construction ouvre le texte. Vaxelaire affirme que la « compatibilité avec les démonstratifs et les possessifs est le résultat d'un effet stylistique et ne change en rien les noms propres, car ils désignent toujours les mêmes individus » [2005 : 113].

5.2. Unité propriale «dé-capitalisée »

La majuscule n'est pas un indice obligatoire ni une marque identificatrice des Npr, contrairement à l'opinion de nombreux linguistes [Riegel, Pellat et Rioul, 1996: Sag et Wasow, 1999], même dans le cadre de l' « eurocentrisme » onomastique, où elle se présente comme « un moyen assez efficace » [Vaxelaire, 2005 : 74-75].

Pour M.-N. Gary-Prieur, c'est une propriété de langue, « si on s'en tient aux [Npr] prototypiques », qui « ne relève pas du libre-choix de celui qui écrit, comme semble le penser M. Wilmet » [1995 : 96]. En fait, la majuscule dans la langue est conditionnée par les règles grammaticales et l'usage socio-institutionnel, mais d'autre part il ne faut pas nier la créativité littéraire et la volonté individuelle de l'auteur. La flexibilité linguistique majuscule/minuscule fait l'appel à la réinterprétation analytique et, par suite, au réinvestissement du sens d'une lexie.

Par exemple, W. Mańczak suppose que *les Dupont* doit être écrit en toute langue avec la majuscule [1968 : 208]. Néanmoins, dans les cas d'antonomase, de Npr métaphoriquement employé, de communisation ou généralisation, lexicalisation, multiplication, abstraction et la variante *les dupont(s)* est très probable.

Vaxelaire a bien rappelé que la majuscule pour les Npr, selon Brunot [1965 : 39], et l'article devant les Npr, selon Nyrop [1925 : 190], sont « relativement récent*s* » [2005, 32-33]. Frontier prétend que « [il] suffit d'une majuscule pour transformer un Nc en Npr » [1997 : 27]. Mais la majuscule ne transforme rien, elle est la marque et le résultat de la transformation.

5.3. Unité propriale flexionnelle

On constate habituellement que les Npr n'ont pas de flexions morphologiques [Meiner, 1971 : 91 : Sørensen, 1958 : 136] ou ont une flexion fixe [Togeby, 1982 : 120], sauf ceux qui n'existent qu'au pluriel comme *pluralia tantum* et désignent non pas un individu, mais un ensemble particulier.

Or, les Npr « prennent la marque du pluriel quand ces mots sont pris pour comparaison. Les Alexandres, les Césars, les Napoléons, les Cicérons, seront toujours rares » [Brisset, (1874) 2001 : 233]. Damourette et Pichon n'ajoutent pas *–s* à *les Corneille, les Casimir Delavigne et les Ponsard*, puisque « le sémième est resté absolument propre. C'est pourquoi les règles officielles de la langue littérale veulent que l'*s* du pluriel ne figurent pas dans ce cas au bout des substantifs nominaux essentiellement uniques » [1911-1927 : 524]. Wagner et Pinchon ont remarqué que « au pluriel, *les Molière(s)* représente ou bien tous les membres de la famille Molière ou bien les auteurs comiques dont la génie peut se comparer au sien. L'orthographe, dans ce cas, est indécise. On peut écrire *les Molières* ou *les Molière* » [1962 : 59]. Brunot est plus catégorique en affirmant que « d'après les règles établies, les Npr exprimant des types littéraires ne prennent pas la marque du pluriel : les Werther, les René ... Pourtant ne s'agit-il pas ... de plusieurs individus, encore qu'ils aient tous de la ressemblance avec le héros de Goethe ou celui de Chateaubriand ?» [1965 : 105].

Les Npr de personnes ne varient plus au pluriel comme auparavant, à l'exception des « noms de personnages célèbres de la Bible ou de l'Antiquité et de certaines familles, surtout régnantes, dont la gloire est ancienne » [Grévisse et Goosse, 1993 : 803]. Les grammairiens proposent que les Npr employés comme Nc prennent à chaque fois la marque du pluriel, mais c'est autre chose « quand le scripteur garde à l'esprit la valeur primitive du nom » [*ibid.* : 804]. Donc, la définition Npr/Nc est un acte cognitivo-mental.

D'après Béchade, les noms de personnes prennent un *s* de pluriel s'ils désignent « des personnes caractéristiques : *les Bachs, les Hugos* ... » [1994 : 86]: mais pour Bled, quand ils sont précédés de *les* et ne désignent qu'une personne, ils sont invariables : *les Hugo, les Lamartine* [2000 : 26]. Notons que la formule est assez vague et contradictoire – les Npr qui sont précédés de *les*, mais désignent une personne – à quoi bon ? De même, Voltaire écrivait *les Condé* sans – *s*, trois siècles plus tard Bled écrit *les Condés*.

Vaxelaire reproche [2005 : 81] à Kleiber de considérer qu'il n'existe pas de flexion des noms propres : cela est parfaitement logique vis-à-vis de sa théorie du prédicat de

dénomination, puisque « changer le signifiant, en l'occurrence mettre l'accord, revient à changer le sens » [1981 : 400]. Pinker note [1999 : 128] à ce sujet que la règle du pluriel anglais permet de créer des pluriels inhabituels : *the Gorbatchevs, the Bachs, the Mao Zedongs:* Vaxelaire remarque en revanche que « personne n'oserait écrire *les Clintons* en français » [2005 : 104]. Cependant, en explorant le réseau Internet ou l'art moderne, on peut relever des exemples comme :

*« **Les kennedys** / une dynastie américaine » (*livre sur *Amazon.fr)*

et

> *Il se consacre tout d'abord aux élections présidentielles, le 'coup d'état', comme il aime les nommer. Il décrit comment **les Bushs**, dont son frère le Gouverneur de Floride et les juges de la Court Suprême, que Papa avait nommé, ont manipulé les élections de telle sorte que George a finalement pu emménager à la Maison Blanche.* (sur *Amazon.fr* un avis sur le livre de M.Moore « Stupid White Men »)

Cela montre qu'on ose modifier les Npr, même si ce n'est pas encore enregistré par la lexicographie officielle.

Les chercheurs expliquent la neutralité de *onoma* par rapport à la catégorie du nombre, par le fait que la signification de la singularité est une propriété inhérente qui ne nécessite pas d'être morphologiquement explicitée [Kałuza, 1981 : 9]. C'est pourquoi la détermination du Npr par les articles, au singulier ou pluriel, est considérée comme abolition de sa monoréférentialité [Yotsukura, 1970 : 68].

Les uns disent que la singularité onymique est conditionnée par ce que le Npr transmet « a concrete and definite notion » [*ibid.* : 70], les autres l'expliquent par sa non-connotativité, d'où le parallèle avec l'emploi autonyme des Nc [Hewson, 1972 : 89]. Or, l'usage des unités propriales dans la langue naturelle autorise des formes plurielles :

- référents homonymes (*There are **a few Johns** in my class*, *Il y a **quelques Jean(s)** dans ma classe*, *Есть **несколько Иванов** в моем классе*) ;
- emplois métaphoriques (*They are **the Hercules***, *Ce sont **les Hercules***, *Они **настоящие Геракры***) ;
- emplois du pluriel générique/familial (***The Lawrences** are leaving town*, ***Les Lawrence** sont en train de quitter la ville*, ***Лоуренсы** покидают город*).

Les Npr au pluriel sont différemment traités par les linguistes. Les uns pensent qu'ici a lieu le passage du Npr au Nc [Kałuza, 1981 : 18], les autres disent qu'une

référentialité singulière, qui leur est propre, est maintenue dans les emplois de ce genre [Superanskaja, 1983 : 13].

L'emploi métaphorique du Npr reste également discutable. C'est un procédé stylistiquement marqué, mais le sens sémiotique de son fonctionnement « symbolique » est traité de façon différente. La plupart des chercheurs y associent toujours le passage des Npr aux Nc [Rudenko, 1990]. Or, une minorité admet un fonctionnement hybride (onyme – lexie) des unités bifonctionnelles [Semenova, 1990]. Donc, le singulier n'est pas un indice obligatoire des Npr, leur orthographe au pluriel est indécise.

5.4. Unité propriale monoréférentielle

Actuellement, l'emploi nu du Npr est expliqué par la monoréférentialité, souvent conçue comme conséquence de la détermination qui est inhérente aux anthroponymes [Burge, 1973 : 432]. À ce titre, l'idée de Dalberg est intéressante :

> « *The proper name is monoreferential. Unlike the appellative, the proper name is inherently definite, i.e. its definiteness belongs to the sphere of linguistic competence (la langue) and not to that of performance (la parole)… It is this inherent characteristic which receives grammatical expression in the well-known neutrality of the proper name in respect of the grammatical categories of number and definiteness* » [1985 : 129-130].

Le postulat de l'auto-déterminabilité des noms personnels, d'un côté, amène à une absolutisation injustifiée de la détermination des objets désignés et, de l'autre côté, règle automatiquement la question de la spécificité linguistique des anthroponymes employés avec les déterminants. La monoréférentialité du Npr, se trouvant à la base d'une fonction individualisante, n'est conditionnée que par ses particularités sémantiques.

L'emploi non-articulé des noms personnels s'explique si l'on considère leur monoréférentialité comme une « garantie » situationnelle qui assujettit la sémantique à la transmission au destinataire, dans un acte discursif concret. Partant, la position nue doit être conçue en tant qu'absence de tout article, car chaque signification supplémentaire qu'apporterait l'article est inévitablement redondante, du point de vue de l'information.

Mais, on ne peut ignorer les distinctions de contenu d'un même nom personnel individualisant, employé sous diverses conditions et dans différents textes (ou différentes parties d'un texte). Si le sens premier se forme principalement des sèmes basiques, auxquels s'ajoutent des sèmes facultatifs occasionnels, le sens actuel du Npr employé

plusieurs fois dans un texte représente une combinaison changeante, contextuellement équilibrée, des sèmes basiques, fixes et facultatifs. Vaxelaire propose [2007 : 14] que le traitement linguistique du Npr passe donc par une approche déontologisée : certes, le Npr donne l'impression d'une totalité parce qu'il permet la lexicalisation synthétique d'une forme sémantique complexe, au palier textuel (*Albertine* chez Proust par exemple), mais il n'est pour autant pas nécessaire de revenir sans cesse au référent pour l'étudier. Le Npr n'est pas un signe sans signifié, il n'est pas vide de sens et n'a pas plus de sens que le Nc: il est régi par les mêmes conditions que le Nc et ne peut être considéré différemment. Le Npr peut être analysé linguistiquement, qu'il ait été créé pour un être humain, un lieu, une entreprise ou un personnage de fiction. Comparez deux fragments :

> *Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous,* ***Georges Duroy*** *sortit du restaurant. ... Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix.* [G. de Maupassant, *Bel Ami*, 1885 : 7].

> *Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui. Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui* ***Georges Du Roy****. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait* [*ibid.* : 434].

Indépendamment de l'évolution morphologique du Npr, on peut constater que, dans le premier fragment, le sens situationnel onymique se construit à partir des composantes basiques essentielles « être humain » et « masculin », et d'une composante facultative « Français » : dans le deuxième, l'actualisation d'une composition élargie de sèmes construit l'image résultante du triomphateur sur la base du texte précédent, arriviste et opportuniste, parvenu au sommet de la pyramide sociale parisienne grâce à ses maîtresses et au journalisme. Ainsi, le nom personnel, avec son contenu sémantico-informationnel, devient porteur des indices généralisés «image du personnage» ou «image du héros» et confère ce contenu dans les corrélations contextuelles au substitut anaphorique correspondant.

Les exemples analysés montrent que c'est la suffisance informationnelle optimale, dans les circonstances concrètes de la situation et du texte, qui s'oppose à la détermination par un article : l'article défini de l'identification se trouve redondant, la signification classificatrice de l'article indéfini est en contradiction avec l'unicité référentielle du Npr, l'incompatibilité totale avec la monoréférentialité de l'anthroponyme est manifestée par l'article zéro de la généralisation absolue, orienté vers la conceptualisation.

Cette interprétation du Npr individualisant correspond à la définition philosophique de la catégorie de l'« (in)détermination » /*(un)determinateness*/ : cette catégorie est un composant essentiel de la conception du monde. Toutes les catégories de la dialectique matérialiste (qualité – quantité, essence – phénomène, possibilité – réalité), reflétant tel ou tel aspect de la détermination, renferment aussi l'indétermination, ce que indique le changement d'une ancienne qualité et l'établissement d'une nouvelle qualité, les relations non-rigides de l'essence et du phénomène, le processus de transformation de la possibilité en réalité durant les différentes étapes du développement de l'objet [Visir, Gott, Ursul, 1972 : 37-48]. En d'autres termes, la compréhension dialectique du monde caractérise tout objet par l'unité « déterminé – indéterminé ». Ainsi, le nom personnel dans le texte doit être qualifié en tant que signe linguistique identifiant un objet relativement déterminé et situationellement unique.

Tous les points présentés ci-dessus nous permettent de conclure que la spécialisation des noms personnels dans la fonction individualisante est déterminée par la spécificité de leur sémantique, qui tient à la connexité idiolectale et contexto-situationelle de ses composantes stables et facultatives. C'est notamment cette spécificité qui supprime la nécessité de la détermination articulaire des anthroponymes en emploi appellatif. Or, comme l'article est souvent considéré comme facteur distinctif des Npr et des Nc français, il faut comparer leurs usages articulé et non articulé afin de découvrir le statut sémiotique des noms personnels.

Conclusion

Les linguistes russes tentent d'appliquer à la fois l'analyse componentielle et l'approche prototypique dans leurs recherches sémantiques [Semenova, 2001 : 68]. À la lumière de cette dialectique, l'analyse componentielle est une procédure analytique adéquate pour déterminer la composition sémique de l'élément catégoriel sémantique des lexies auxquelles elle peut être appliquée. Quant à la théorie prototypique, elle offre une méthode d'analyse sémantique permettant de prendre en compte l'aspect écologique de la mentalité, qui, d'après J. Lakoff [1987 : 48-49], inclut les divers types d'expérience humaine et les facteurs sous l'influence desquels l'expansion d'une catégorie n'est ni prévue ni arbitraire, mais motivée. Cela doit être motivé par les caractéristiques du système conceptuel tout entier, et non d'une catégorie particulière.

Les critères linguistiques et plus précisément morphologiques (initiale majuscule), syntaxiques (invariabilité en genre et en nombre, absence d'article et/ou incompatibilité avec des déterminants en fonction référentielle) ou sémantiques (l'absence de sens lexical, l'intraduisibilité, le sens très restreint dans le cas du Npr comme désignateur rigide d'un référent auquel il est lié par un acte de baptême [Kripke, 1972], la description plus ou moins complète du référent qui le porte [Searle, 1958] ou le prédicat de dénomination 'être appelé (N) X' [Kleiber, 1981]), ne constituent pas des critères nécessaires et suffisants pour délimiter la catégorie du Npr, car il s'agit de règles assorties de nombreuses exceptions ou de contre-exemples qui contribuent au flou définitoire de cette catégorie.

L'étude sémiotique des Npr doit prendre en compte, d'un côté, l'unité et, de l'autre, l'opposabilité de la langue et de la parole. L'interprétation dialectique du rapport général/individuel dans le lexème montre que *onoma* ont une sémantique réfléchissante et, par conséquent, un sens linguistique et discursif.

En délimitant la sémantique systémique paradigmatique et l'information discursive, on peut découvrir la présence, dans le sens virtuel du nom personnel, de composantes sémantiques basiques, telles que « espèce naturelle », « caractère animé » et parfois « sexe », «langue», « nation », « caractéristique sociale », « émotivité ». La structure de la signification paradigmatique, par son caractère réfléchissant, révèle parallèlement une certaine communauté sémantique entre anthroponymes et Nc « ordinaires » : leurs significations, à la différence des termes scientifiques bien définis, répondent non aux

concepts *stricto sensu*, mais aux représentations « courantes » et concrètes des concepts correspondants.

La spécificité sémantique du nom personnel, conditionnant sa spécialisation dans la fonction individualisante, peut être révélée par la comparaison des significations systémiques des anthroponymes et des Nc, mais aussi de leurs significations systémique et contexto-discursive. La première comparaison explicite les variations lexico-sémantiques idiolectales, spécifiques à l'anthroponyme, la deuxième découvre le mécanisme même de la formation des sens actuels. Ce mécanisme est déterminé par l'adjonction, à des composantes basiques (classificatrices) de sèmes supplémentaires idiolectaux de deux types : premièrement, des sèmes stables, reflétant les représentations standard et typifiées du sujet parlant sur le porteur du nom ; deuxièmement, des sèmes variables, reflétant les représentations situationnelles associées au porteur en question.

II. Sémantisation et figuralisation du nom propre

Allons ! bâtissons-nous une ville
et une tour dont le sommet touche au ciel,
et faisons-nous un nom,
afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre.
[Genèse 11 : 4]

2.1. Onomastique littéraire

Le nombre des Npr surpasse celui des mots de toute langue, puisqu'ils apparaissent constamment pour satisfaire la nécessité sociale de nouvelles nominations individualisantes. En d'autres termes, l'onomasticon de la langue et de la parole est beaucoup plus riche que son lexicon : le premier se compte par centaines de millions d'unités, le second n'en comporte que quelques centaines de milliers.

Très souvent, dans les travaux consacrés aux Npr, les noms des personnages (dits fictifs) et les noms des individus réels sont présentés conjointement. Avec le temps, les images littéraires marquantes deviennent aussi importantes que celles des personnes historiques. Quels noms d'individus réels des XVIe et XVIIe siècles peuvent rivaliser, dans la mémoire, avec ceux des protagonistes littéraires de cette période, tels Don Quichotte, Dulcinée, Hamlet, Othello, Roméo et Juliette ?

Le nom d'un individu, incarnation marquante de certaines propriétés, peut devenir Nc dans la langue. Mais c'est peu fréquent. Or, les noms des protagonistes peuvent facilement acquérir ce caractère commun, car la puissance de l'œuvre d'art fait de l'image « fictive » un type reconnaissable dans beaucoup d'individus et aide à les comprendre. Alors, le Npr désignant un personnage irréel peut se transformer en un Nc qui signifie une personne réelle. Le critique littéraire russe du XIXe s. V.G. Belinski [1838 : 75] a très bien

remarqué qu'au lieu de dire : « voici un homme qui comprend profondément l'objectif de la vie, qui cherche à faire le bien, mais, privé de l'énergie de l'âme, ne réussit rien du tout et souffre de sa faiblesse et de son impuissance, il suffit tout simplement de dire : *voici un Hamlet* ! ». Un nom seul ouvre tout un monde.

À la charnière de l'onomastique et de la stylistique, de la poétique et de l'analyse textuelle, de la sémantique et de la sémiotique, l'*onomastique littéraire* (ou « romanesque ») examine les particularités de l'usage du Npr dans les textes et au-delà. Tous les aspects et les domaines des études portant sur le Npr, sur les principes de leur classification, dans l'onomastique générale, doivent également être pris en compte par cette discipline en fonction du type de texte, de son genre, de la structure sémantique, de la valeur esthétique des unités onomastiques, de l'étendue et de la saturation de l'espace onomastique.

En Russie les onomasticiens littéraires sont peu nombreux. Parmi les plus connus, on peut citer Nikonov, Karpenko, Fonjakova, Suprun, Fomin. En l'Ukraine, Kalinkin a élaboré [1999] la théorie du *poétonyme* – Npr poétique dans le texte. En France, Y. Baudelle et quelques autres mènent des recherches sur les Npr dans la littérature. Mais les travaux généraux sont assez rares, en Russie comme en France.

Selon V. Nikonov, les noms des personnages doivent être analysés en rapport avec les systèmes suivants : a) système anthroponymique de l'époque présentée dans le texte: b) système anthroponymique contemporain de l'auteur: c) style de l'œuvre: d) tradition romanesque de l'utilisation des noms de personnages. Chaque système est variable et chaque nom entretient des relations multiples avec le texte environnant, où il « travaille » non tout seul, mais en fonction du contexte immédiat et général.

Le nom personnel, en tant qu'élément du système de classification de la nomination, accomplit une fonction **nommante** essentielle, qui se réalise sous deux aspects : **distinctif** (individualisation), et **intégratif** (rassemblement des porteurs d'un Npr dans une catégorie).

Le nom propre est une catégorie sémantico-fonctionnelle universelle des noms, un type spécifiques de signe verbal servant à individualiser et identifier des objets uniques (in)animés, en exprimant les notions particulières et les représentations communes sur ces objets dans la langue, dans la parole et dans une culture donnée.

2.1.1. Sémantisation du Npr dans le texte littéraire

Du point de vue textuel, la sémantique du Npr se trouve en mouvement et changement permanent. V. Nikonov distingue trois étapes dans ce processus [1966 : 57] : a) pré-anthroponymique, ou bien plus largement pré-onomastique (appellatif): b) onomastique proprement dite (le nom apparaît dans le texte de l'œuvre) et c) post-onomastique (« période post-textuelle »), à travers l'intertextualité et l'appellativisation des Npr.

V. Kukharenko remarque que, entrant dans le texte littéraire en tant qu'unité sémantiquement insuffisante, le Npr en sort sémantiquement enrichi et joue un rôle de signal évoquant tout un complexe de co-sens associatifs. Ceux-ci forment une structure sémantique locale, qui se fixe derrière un Npr donné dans un contexte donné. C'est la signification individuelle et littéraire du Npr [1988 : 106]. Quand le nom d'un personnage apparaît dans le titre de l'œuvre (*Eugène Onéguine*, *D'Artagnan et trois mousquetaires*, *Anna Karenine*, etc.), la sémantisation du Npr dans le texte se manifeste en ce que :

a) Npr désigne le plus souvent le même référent sur l'étendue de tout le texte. Cela n'est pas obligatoire et dépend la conception de l'auteur, comme dans le théâtre de l'absurde où un nom est parfois partagé par plusieurs personnages (*Bobby Watson* d'E. Ionesco) et dans les romans où un personnage peut avoir plusieurs noms : *Dr. Jekyll et Mr. Hide*, de R.L. Stevenson :

b) Npr acquiert une fonction de « tirant » textuel, par sa récurrence ;

c) Npr contribue à donner une cohésion générale, un caractère systémique et anthropocentrique au texte ;

d) Npr dans le titre contribue à découvrir le sujet principal de l'œuvre, et le projet d'auteur ;

e) le nom dérivé (p.ex., *oblomovščina* dans le roman « Oblomov ») fonctionne comme un concept-symbole complexe, qui s'actualise dans la composition générale et l'architectonique du texte littéraire.

V. Vinogradov différencie [1924 : 68] trois niveaux textuels de la composition sémantique : 1) la composition discursive : structures discursivo-compositionnelles + moyens stylistiques ; 2) la composition littéraire : sujet + personnages:; 3) le sens idéo-esthétique de l'œuvre d'art (« la (re)présentation de l'auteur », selon Vinogradov). Ces trois niveaux influencent sur la sémantisation du Npr dans le texte littéraire. Chacun d'eux

possède sa propre organisation structurale, sur les plans paradigmatique (intégrité) et syntagmatique (cohésion).

Il est important que dans le texte le Npr joue le rôle d'un « assemblage » sémantique qui réunit toutes les nominations / descriptions coréférentielles, pronominales, appellatives, anaphoriques associées à l'individu dénoté.

2.2. La connotation du nom propre, ou si Nicolas Chauvin était "chauviniste"

2.2.1. Encore une fois sur la connotation

En considérant la lexicalisation du Npr, son emploi figuratif et, par suite, son enrichissement sémantique, il faut traiter la question des connotations onomastiques : leurs origines, développements et évolutions. La connotation apparaît fort importante pour notre recherche car, selon L.-M. Honeste, qui analyse la catégorisation polysémique, le lexique décrit la façon dont nous traitons conceptuellement nos expériences. Il offre donc une représentation de notre rapport subjectif au monde. Dans un tel lexique subjectif, on pourrait considérer qu'**il n'existe dans le signifié d'un mot aucune dénotation, si dénoter signifie d'écrire le réel, mais seulement des connotations, c'est-à-dire des points de vue sur le monde** » [2000 : 26]. Cette idée a été déjà exprimée par Jean Baudrillard : « La lumière blanche de la dénotation n'est rien d'autre que le jeu du spectre des connotations » [cité par Honeste, *ibid.* : 28].

La connotation est un des termes les plus discutés dans les sciences du langage, son extension n'est pas définie exactement. Elle est examinée sous trois aspects : sémiotique, psycholinguistique et linguistique.

Dans l'approche sémiotique, la connotation dépend du choix que fait le locuteur entre les «facettes» diverses de l'objet. Donc, la connotation est un contenu, pour lequel la sémantique dénotative sert d'expression ou de manifestation [Telia, 1986]. Les psycholinguistes la mettent en rapport avec les notions d'association et d`organisation émotive de la parole [Telia, 1992].

Sous l'aspect linguistique, il n'y a pas d'unanimité entre les opinions concernant le problème de la connotation. Apresjan [1992] estime que la connotation n'entre pas dans la notion du mot, car elle inclut l'ensemble des modifications sémantiques des sentiments, les considérations sur le signe. La connotation n'est pas un élément de la structure

matérielle du signe**, ses composants « se créent » au gré de la reproduction de l'acception dictionnairique**. Iordanskaja et Mel'čuk [1980] l'interprètent comme un élément supplémentaire, non obligatoire, de l'acception lexicale, qui est lié à la réalisation de la fonction pragmatique ou expressive de la langue.

Telia [1981] considère que la connotation est un élément de la structure substantielle du signe, qui entre dans le contenu lexical. Par exemple, Arnold [1967] affirme qu'à la lumière de la linguistique communicative, l'énoncé a une structure bilatérale et informative, qui combine l'information logico-subjective (de premier rang) et l'information pragmatique (de deuxième rang). Donc, la connotation est une information pragmatique ou un élément subjectif de la signification lexicale, à caractère social, historique, esthétique.

La connotation influence « discrètement » les modalités de régulation des relations langagières: elle est liée aux connaissances d'arrière-plan et au contexte vertical. **La connotation est un produit du développement historique du lexème, elle « accompagne », à l'aide des associations, nos connaissances sur le monde**.

En disant que le Npr ne suffit pas à l'acte référentiel, Martin [1987 : 143] conclut qu'il faut d'autres prédications que celle de nomination. Wilmet [1991 : 114] aboutit à une conclusion similaire :

> *Une réponse locative (où) à une interrogation modale (comment ?) ou temporelle (quand ?) apparaît inexplicable : - Comment / quand Pierre fut-il blessé ? - Au Heysel : le Npr Heysel subsume le détail de la bousculade tragique qui s'y est déroulée le 29 mai 1985.*

Nous ne pouvons pas accepter sans réserve ce point de vue. En effet, ce texte est clairement compréhensible pour les interlocuteurs quoique, selon les logiciens, il n'y ait pas de liens causaux directs. Dans le cadre de la linguistique textuelle ou de l'onomastique littéraire, la réponse locative à une question modale ou temporelle s'explique par les connaissances extra-linguistiques qui sont activées par la zone pragmatique du Npr – fond associatif, connotatif et émotif. Le Npr *Heysel*, détaché consciemment dans l'histoire et dans la culture d'une communauté linguistique et, de telle manière, devenu l'objet d'une connaissance générale partagée, n'est plus un simple toponyme, qui dénomme un lieu, mais un concept culturel comportant à la fois la temporalité, la modalité et la localité.

La notion "connoter" (*con-notare*), pour la première fois apparue dans la logique scolastique, a connu une large expansion dans les études logiques au XIXe s. Pour le

logicien J. St. Mill, la dénotation d'un lexème est le sujet prédiqué et la connotation est une caractéristique de ce sujet, la présupposition de ce qu'il est. Sous la connotation Mill range les caractéristiques du sujet, constituant entièrement le sens des lexèmes : ne pas avoir de connotation, pour Mill, équivaut à l'absence d'acception. La dénotation de l'objet est la somme des caractéristiques connotatives [1843 : 73].

D'après la théorie millienne, si les noms donnés aux objets annoncent l'information, c'est-à-dire possèdent une signification spécifique, alors elle se trouve dans ce qu'ils connotent, et non dans ce qu'ils désignent. La connotation elle-même est proprement une signification du mot. Être connotant signifie annoncer l'information, ou sous-entendre l'attribut, voire devenir prédicat. Bien que toutes les propriétés des objets ne soient pas connues pour nous, la connotation du lexème suffit pour les limiter [*ibid.* : 37].

Selon le logicien anglais, un lexème non-connotant désigne tantôt seulement l'objet, tantôt seulement sa propriété. Au contraire, un lexème connotant indique directement l'objet, et indirectement une propriété de cet objet. Par exemple, il est habituel de penser que des Npr comme *Paris, Jean, la France* ne désignent que les objets : et *la blancheur, la longueur, la vertu* que les propriétés, c'est pourquoi aucun de ces noms ne sera connotant. Mais *blanc, long, vertueux* sont des lexèmes qui connotent. Le mot *blanc* désigne tous les objets blancs : la neige, le papier, l'écume maritime, etc. et indirectement il connote ou indique la propriété de la blancheur [*ibid.* : 42].

Les mots qui connotent, selon Mill, «naissent» lorsque des noms sont donnés par ressemblance des objets nommés avec ceux déjà connus. On ne nomme pas tout de suite une classe des objets, mais au commencement on nomme un objet et ensuite graduellement ce nom s'étend à des choses semblables. Le nom peut être transféré d'un objet à l'autre, jusqu'à se fixer sur un objet parfois même absolument non-semblable au premier. Les noms abstraits, pour différentes personnes, ont des connotations diverses: de plus, Mill affirme que chez les noms abstraits en général, les propriétés communes pour tous les gens, n'existent pas [1988 : 68].

Dès la parution de l'ouvrage de K. Erdmann *Die Bedeutung des Wortes*[39] [1900], l'idée de co-désignation est solidement entrée dans la linguistique. L'auteur caractérise ainsi sa théorie du sens : les mots sont les signes des notions. Mais il y avait des difficultés

[39] Karl Otto Erdmann, *Die Bedeutung des Wortes, Aufsätze aus dem Grenzgebiet der Sprachpsychologie*, Leipzig, 1922.

en matière de synonymie : est-ce que «*Löwe*» signifie la même chose que «*Leu*»[40]? Pour résoudre ce problème, Erdmann divise le contenu du lexème en contenu conceptuel (*begrifflicher Inhalt*), sens incident (*Nebensinn*) et valeur sensorrielle (*Gefuhlswert*). Plus tard, les deux derniers points ont été fixés dans la linguistique sous le nom de **connotation**.

Erdmann remarque que le *sens incident* et la *valeur sensorielle* se présentent à la conscience involontairement, mais sont solidement liés à l'utilisation dans la langue. Donc, nous sentons une autre perception, quand nous entendons le mot «*Zahre*» au lieu de «*Träne*» (*les larmes*), «*Fittich*» au lieu de «*Flugel*» (*l'aile*). Les premiers mots dans ces paires ont une nuance de hauteur, ou poétique : «*Fittich*» a une signification incidente correspondant à «l'aile», par exemple dans l'expression "sous l'aile de la nuit". Le logicien allemand tire la conclusion que le *sens incident* et la *valeur sensorielle* sont étroitement liés à la langue et appartiennent à la signification dans la même mesure que le *contenu conceptuel* qu'exprime le mot même.

Après le travail d'Erdmann, les co-désignations sémantiques ont été largement étudiées. Hans Sperber a placé [1923 : 142] l'aspect connotatif au premier plan pour expliquer de changement diachronique de l'acception. Du point de vue psychologique, Sperber étudie le rôle de la signification incidente et des co-désignations sensorielles dans les changements sémantiques. Le «destin» du mot dépend, dans la même mesure, de la signification incidente et des éléments sensoriels aussi bien que de sa signification principale (*Hauptbedeutung*). Sperber tentait d'expliquer psychologiquement l'élargissement de l'emploi du mot, par le fait qu'au cours de son utilisation ce lexème acquiert des co-désignations supplémentaires.

Dans l'interprétation de L. Bloomfield [1933], la connotation est une information supplémentaire par rapport au *designatum:* ce sont des éléments du sens qui portent, en supplément, l'information sur les propriétés essentielles de l'objet. Le linguiste américain fut le premier à mettre en relief les connotations sémantiques qui, se rapportant directement au domaine de la conscience, sont liées à l'usage des mots dans différentes strates sociales, dialectes et genres. À ce groupe se rapportent aussi les connotations des mots empruntés et celles qui ont une base non intellectuelle mais émotionnelle. C'est la connotation des euphémismes, des formes neutres jusqu'au tabou, celle de la signification

[40] *Lion* en allemand, respectivement dans la prose et la poésie.

intensifiée qui apparaît, en particulier, par le changement de l'ordre des mots, la connotation des formes symboliques, etc. Comme on sait, ce groupe de connotations a été étudié dans la stylistique de Charles Bally.

Leonard Bloomfield interprète la connotation en fonction de la conception behaviouriste du sens : selon lui, la connotation concerne un niveau défini de la parole, conditionné par des facteurs sociaux, régionaux, techniques et culturels. Cette définition extralinguistique a poussé certains linguistes à exclure l'étude de la connotation de la sphère linguistique, et à «transférer» celle-ci vers la compétence d'autres sciences, par exemple, de la pragmatique (Sørensen) ou de la sémiotique (Hjelmslev).

Grâce au développement de la psycholinguistique, l'étude de la co-désignation a pris une nouvelle direction. Le centre d'intérêt des chercheurs s'est déplacé vers la révélation, par voie expérimentale, de la partie affective des mots. En 1957, Charles Osgood (dans son ouvrage[41] *Mesurement of Meaning*) a décrit comment la sémantique différentielle avait établi un profil connotatif des mots chez des individus particuliers et des groupes entiers d'usagers. La connotation d'Osgood n'avait rien commun avec celle de Mill, ou de Bloomfield. Voilà pourquoi U. Weinreich affirme [1958] qu'Osgood n'étudiait ni la signification dénotative, ni la signification connotative, mais seulement la partie affective du lexème, son influence émotive, sa capacité d'évoquer chez usagers une réaction émotionnelle, ce qui ne concerne pas la linguistique.

Le premier qui a soumis tout le système de connotation à une étude sémiotique est L. Hjelmslev. Il examine [1961] la connotation comme l'indice d'après lequel le sujet parlant choisit entre des «sub-codes» divers, styles, dialectes, argots, car le système des connotations est au fond le système des signes. La sémiotique connotative de Hjelmslev s'oppose à la sémiotique dénotative et à la métasémiotique. La sémiotique dénotative est celle où ni le plan de manifestation, ni le plan de contenu n'est une sémiotique, et la métasémiotique est un système de signes dans lequel uniquement le plan de contenu est une sémiotique, tandis que pour la sémiotique connotative, la sémiotique est le plan de manifestation.

Hjelmslev appelle «connotateurs» les éléments individuels de chaque sub-code [*ibid.* : 112]. Ces derniers sont opposés aux signaux, qui se rapportent toujours au plan de

---

[41] Charles E. Osgood, George Suci, & Percy Tannenbaum, *The Measurement of Meaning*. University of Illinois Press, 1957.

la sémiotique, ce que ne font pas les connotateurs. Le connotateur existe sur les deux plans de la sémiotique – le plan de la manifestation, aussi bien que celui du contenu.

À la suite de L. Hjelmslev, Roland Barthes[42] estime que la connotation représente le produit non «accidentel» d'un usage du lexème: c'est la somme des éléments structurés par une considération déterminée sur le monde ou par l'idéologie. Pour lui, la notion de connotation est avant tout l'outil de la théorie littéraire, qui permet de comprendre la polysémie des textes poétiques. Au-delà des formes stylistiques ou rhétoriques, cela concerne le contenu des images, des allusions, des comparaisons d'où on peut extraire un sens politique et culturel qui révèle l'appartenance de l'écrivain à une idéologie déterminée [1965 : 76].

La sémiotique connotative, en tant que système, inclut le signifiant, le signifié et le processus qui les unit. Le produit de ce processus est le signe, mais le processus même n'est rien d'autre que le sens. Barthes conclut que l'avenir appartient à la sémiotique connotative, puisque dans la société humaine, sur la base du système primaire d'une langue naturelle, il y a constamment des systèmes de sens secondaires et ce processus «touche» étroitement les problèmes de l'anthropologie historique [*ibid.* : 134].

2.2.2. Connotation à la russe

Dans la linguistique russe, la connotation est considérée dans la plupart des cas comme l'élément émotif de la signification lexicale. Par exemple, Akhmanova définit [1972 : 45] la connotation comme contenu supplémentaire du mot ou de l'expression : ses nuances sémantiques ou stylistiques affectent son acception principale, elles servent à l'expression de différentes «harmoniques» expressives, émotionnelles, appréciatives et peuvent «décorer» l'énonciation par solennité, enjouement, décontraction, familiarité, etc. Elle distingue une connotation inhérente – en dehors du contexte – et une connotation adhérente – formée par le contexte. La présence de deux types de connotations permet de les considérer comme un phénomène linguistique. L. Barkhudarov positionne [1975 : 122] la connotation dans la partie d'une signification pragmatique.

De nos jours, la linguistique russe considère [Kolšanskij, 1975 : 52] la connotation comme une partie intégrante mais dynamique du système de la langue, qui ne peut pas être limitée seulement par les cadres stylistiques : on ne peut pas réduire les mots avec leur

---

[42] *Eléments de sémiologie*, Denoël/Gonthier, Paris, 1965.

contenu connotatif à une problématique proprement stylistique, parce qu'ils font appel toujours à une certaine expérience qui résulte de l'éducation dans une culture donnée.

La connotation, comme la somme des composants qui constituent la structure sémantique du mot, est présentée dans le travail de N. Komlev "*Composants de la structure substantielle du lexème*". Selon lui [1969 : 123], elle se construit au gré de la perception des mots - signes. Cette construction est fondée sur la conformité à chaque mot du contenu déterminé qui est, à son tour, le résultat d'une multitude incertaine des emplois de formes de ce mot, et qui possède – comme phénomène psychique – une base neurophysiologique dans le cerveau de la personne. Au cours des relations discursives, ces contenus deviennent typiques et standardisés. N. Komlev propose la systématisation suivante des sphères qualitativement diverses des connotations : représentation, sentiment, composant culturel, composant du champ, niveau de connaissance, conception du monde.

La connotation concerne cette particule de l'acception du mot qui n'est pas ordinairement examinée par la lexicographie, mais qui néanmoins reste très essentielle. Elle dépend des co-représentations évoquées chez les locuteurs par la création et la reproduction des énonciations.

Une description systémique des connotations a été proposée par V. Goverdovsky. Il a décrit [1984] plus de vingt espèces de connotations groupées en trois sphères principales : monde interne de la personne (type expressif et appréciatif), langue (type contextuel) et réalité externe par rapport à la langue (type historique et culturel). La subdivision des connotations en types interdit de les considérer **en tant que phénomène secondaire de la parole**. La connotation ne doit pas être toujours traitée comme phénomène subjectif et, donc, non pertinent pour la communication. Au contraire, dans la plupart des cas, les connotations possèdent un caractère commun pour les usagers de la langue, ce qui est important pour notre recherche. L'étude de leurs fonctions permettra d'intégrer ces unités diverses sémantiques (connotèmes) dans un modèle socio-psycho-linguistique et connotatif de la signification du mot.

Le modèle montre le passage de l'individuel au social, de l'unitaire au commun dans l'activité langagière. Sur cette base, on définit le sens du lexème dans la parole auquel résiste l'acception potentielle du mot dans le système de la langue. Ainsi, d'après la littérature abordant le problème de la connotation, on voit que l'approche systémique de cette catégorie sémantique essentielle ne commence à être réalisée qu'à l'heure actuelle.

Nous supposons que dans un onyme employé métaphoriquement, l'acception dénotative initiale est «évincée» par une acception contextuelle et figurée, grâce à quoi le Npr acquiert un sens connotatif. La même conclusion est faite par U. Ricken [1970], à la suite de l'analyse sémantique des noms spécifiques des groupes sociaux en France. Donc, s'il s'agit des Npr "modifiés", dans leur formation même on observe le lien avec les stéréotypes et les standards culturels et nationaux. Ensuite, cette information est reprise dans les connotations qui reflètent le lien entre le fondement associatif et figuratif et la culture. Il est intéressant que L. Buštjan distingue [1983: 96] la ***connotation onomastique***. À la base de la fonction sémasiologique, dans les Nc, se trouve le lien entre le *significatum* et le mot, dans les Npr – le lien entre le mot et *denotatum:* donc la connotation propriale est prédéterminée par le statut et la fonction différentielle des signes. La particularité du sens onomastique du Npr recatégorisé consiste en ce que la connotation y est toujours présente, tandis que dans les Nc cette dernière est facultative.

La linguiste polonaise A. Konowska souligne que les connotations s'accordent aux onymes et non à leurs référents, « tout comme c'est le cas des Nc : ce n'est pas un flic particulier qui connote /vulgarité/, mais le mot *flic* lui-même. La situation des Np n'est pas, en fait, très différente de celle des Nc. On pourrait dire que les connotations concernant un Np donné sont puisées dans l'extralinguistique. Le Np *Tartuffe* a pu commencer à connoter « hypocrite », car son référent était doté de la propriété « hypocrisie », ce qui est évidemment une donnée extralinguistique. Mais le cas des Nc est-il différent ? Si le mot *dragée* (exemple de Galisson) connote pour les Français *baptême*, c'est parce que le parrain en offre toujours lors de la cérémonie : on a là affaire aussi à une donnée puisée dans la réalité extralinguistique » [2007 : note de bas de page 70].

Le Npr dans le texte peut être subjectivement "teint", puisqu'il n'existe pas seul mais dans une série assez longue de nominations personnelles. Le choix d'une forme du Npr de la multitude est toujours subjectif et c'est pour cela que le nom est toujours chargé des connotations, dont, en général, le nominateur se rend compte et que le nommé peut sentir : *Je ne suis plus petit, ne m'appelez pas Mišutka*[43]. Les nuances de l'appel (apostrophe) sont pronostiquées avant le moment de la parole et sont analysés après celle-ci. À l'estimation de la connotation le rôle principal est joué non par la forme même du nom mais par les

[43] Diminutif du nom *Mikhaïl*.

traditions de son utilisation dans un *socium* donné. En raison de cela, la situation de la connaissance est aussi très démonstrative quand on établit simultanément la sémantique dénotative du nom et on définit sa forme connotativement neutre : *Alexander Ivanovich. Vous pouvez tout simplement Sacha* : *Monsieur Jean-François Jeandillou. Pour vous Jean-François*, etc.

Il y a des connotations stables définies par l'usage officiel. Par exemple, elles sont marquées comme dépréciatives dans les nominations d'une personne âgée simplement par le prénom ou la nomination d'un petit enfant par le prénom et le patronyme : dans la norme littéraire on fixe la coloration négative des formes nominatives avec le suffixe *"k"* - *Tanjka, Vasjka* et on perçoit les diminutifs avec les suffixes -*očk*-, -*enjk*- comme familiers, etc. Cependant ces normes sont facilement transgressées. En plus, le stock des Npr ou de leurs variantes est beaucoup plus riche par rapport à ce que propose l'usage général.

Pour M. Rut l'anthroponyme peut être à double face [2001] : il existe le nom comme tel et le nom d'une personne concrète. L'anthroponyme même n'a pas de sens réel, mais le nom personnel peut posséder la dénotation et les connotations extra-sociales. Si l'anthroponyme peut intégrer les connotations culturelles et se transformer en entité intermédiaire entre l'*onoma* et l'appellatif *(connotonyme,* par la définition d'E. Otin [1984]), le Npr varie dans la société dans nombreuses variantes en cherchant à réaliser le remplissage dénotatif et connotatif de la sémantique du nom. L'anthroponyme existe dans la langue ; les particularités de son fonctionnement sont définies par les lois linguistiques. Le nom personnel concret existe dans l'idiolecte/sociolecte: plus *socium* est étroit, plus vivement sont montrées les particularités du fonctionnement d'un nom. Si la sémantique de l'anthroponyme est définie par les connotations nationales/culturelles, celle du nom concret est définie par l'individu concret.

Si un Npr est considéré comme appartenant à telle ou telle culture, société, profession, origine, âge, sexe ou nationalité, c'est parce que des traits inhérents à ces cultures y sont attachés. Par exemple, A. Stroll [1998 : 528] estime que le trait « russe » fait partie du sens de *Ivan*. Le trait inhérent peut correspondre à la connotation culturelle ou aux associations, aux connaissances extralinguistiques et communes, à l'étymologie « sensible » (*Duroy / du Roi*), la morphologie nationale (*Poutine* /russe/, *von Humboldt* /allemand/, *van Dijk* /hollandais/, *d'Estaing* /français/, *Fellini* /italien/, *Apresjan* /arménien/, *Melčuk* /ukrainien/).

Vaxelaire prend pour exemple le quotidien *The Sun* qui « a rebaptisé Chelsea, le club de football londonien racheté par un milliardaire russe, du nom de *Chelski* en employant une terminaison typiquement russe » [2005 : 103]. Le problème est ce qu'en Russie le Npr de *Roman Abramovič* connote les traits purement juifs. Deuxièmement, la terminaison *–ski* n'a jamais été « typiquement » russe, au moins en Russie. Elle était répandue dans l'aristocratie, grâce à la littérature russe, et à l'heure actuelle dans le beau monde oligarchique, rendu célèbre par les mass-médias. Cette désinence était considérée soit polonaise, soit juive de l'Est. *Khodorkovski* (oligarque), *Trotski* (révolutionnaire) possèdent le trait /juif/, par contre, *Malinovski* (général), *Lisianski* (navigateur), *Merežkovski* (poète) impliquent le trait /polonais/. Le caractère connotatif du Npr se fonde sur une lecture culturellement nuancée : on découvre des racines slaves dans les noms de famille polonais – *Malinovski* vient de *malina* (framboise), *Lisianski* vient de *lis* (renard), mais cela dépend de l'histoire de chaque famille et de chaque Npr. Il n'y a que deux terminaisons typiquement russes dans la morphologie des onymes : *-in* (*Poutine, Bakhtine*) et *-ov* (*Kafelnikov, Raskolnikoff*).

2.3. Est-ce que Nicolas Chauvin est chauvin ?

Les anthroponymes à connotation variable, en diachronie, en contribuent de bons exemples pour montrer l'investissement de l'unité propriale par le sens. Nous examinerons l'origine du mot *chauvin(isme)* sur les plans historiques, littéraires et linguistiques.

2.3.1. Digression artistique et littéraire

Une contribution considérable dans le devenir et le développement de cette unité onomastique était apportée par les arts plastiques et littéraires.

En 1821 a vu le jour la mise en scène du *Soldat laboureur*[44], dont le principal personnage se nomme *Chauvin.* Le principe du "chauvin" est également dans la lithographie de N. Charlet de 1824 : la signature en dessous, qui à première vue n'est pas du tout remarquable mais en fait extraordinairement importante, annonce que « nous sommes » Français et qu'on peut tout régler. Ces paroles sont adressées par un vieux

[44] De *Eugène Scribe* ou bien de *Francis, Brazier et Dumersan*, ce qui n'est pas encore défini dans la littérature française, à cause de nombreuses collaborations entre auteurs des vaudevilles.

soldat napoléonien à une recrue prête à se battre avec une autre, au seuil d'une taverne nommée "Réunion". La source a été vite oubliée, mais la phrase même exprimant toute l'essence du chauvinisme est devenue réellement célèbre : avec ironie ou ravissement, plusieurs auteurs l'ont utilisée au cours de tout le XIXe siècle [Puymège, 1993 : 110]. Le personnage même est apparu en France en 1831 dans la comédie des frères Hippolyte et Théodore Cogniard *Cocarde tricolore*, où un des héros était la recrue agressivement combative Nicolas Chauvin.

En 1834, dans *Paris moderne*, Auguste Jal emploie pour la première fois le mot "*chauvinisme*" (cité par L. Larchey, *Les Excentricités de la langue française en 1860,* 1865 : 331) :

> *L'amour sans façon régnait dans ces réunions bruyantes, où* ***un Chauvinisme*** *instinctif préludait par des chants naïvement vaniteux et fièrement populaires à celui que l'esprit d'opposition fit d'une manière chagrine de 1814 à 1825, époque où un libéralisme plus large commença à se moquer de ces éloges donnés aux Français par les Français, de ces railleries lancées par les Français contre les étrangers. Charlet, en créant le conscrit Chauvin fit justice de ces niaiseries de l'opinion.*

En 1840, dans le vaudeville *Guêpes*, Alphonse Karr fait renaître Chauvin et utilise le lexème *chauvinisme*. Cette fois-ci on voit Chauvin âgé, c'est un vieux grenadier qui apparaît sur la scène en chantant : *Soldat français, le fils des paysans*... Il est intéressant qu'à la fin du vaudeville Chauvin retrouve de nouveau la gloire du passé. La mort de Chauvin est décrite dans le récit d'Alphonse Daudet *Mort de Chauvin* (1873). L'auteur parle de la France et de la Commune de Paris pendant la guerre contre les Prussiens. Il faut souligner que Chauvin, la première fois dans le rôle du martyr chez Daudet, meurt non au champ de bataille mais de la main des compatriotes rebelles qui se sont embrouillés de leur voie [Puymège, 1993 : 71-73].

L'étude des emplois de ce nom dans les textes nous permet de suivre les changements (ou la diversification) de sa signification.

En commençant par l'emploi initial du lexème en question, on en vient au Npr *stricto sensu* qui fonctionne comme *désignateur rigide*, c'est-à-dire qu'il désigne le même particulier dans tous les mondes possibles associés à un énoncé, et, selon Kleiber [1981 : 316], n'est pas lié « aux situations passagères et aux propriétés accidentelles que peut connaître ce particulier ». C'est bien le cas lorsque le Npr ne «peut» pas décrire des propriétés : il ne véhicule aucune information sur ce qu'il nomme, et, dans ce cas-là, on parle de vacuité sémantique et de monoréférentialité.

2.3.2. Analyse connotativo-linguistique

Certains Npr aspireraient à être « spécialisés », selon Ducrot et Todorov [1972 : 321]. « En effet, il existe un nombre de noms tellement connotés qu'il est impossible, sans une volonté iconoclaste, de les attribuer à quelqu'un d'autre que leur destinataire habituel... » [Vaxelaire, 2005 : 69]. Pourquoi est-il impossible de le faire ? Comment le « destinataire habituel », est-il devenu habituel ? Nous analyserons quelques exemples de l'usage du terme en question, pour montrer son enrichissement connotatif et la naissance de la signification lexicale.

2.3.2.1. Chauvin « réel »

Je suis Français ! Je suis Chauvin [Cogniard, *Cocarde tricolore*, 1831[45]]

Telle est la première occurrence de ce Npr dans le texte, considérée comme un nom d'individu, renvoyant à une entité unique – nom de famille du soldat baptisé Chauvin. Dans cette perspective le Npr est envisagé d'un point de vue fonctionnel, en tant qu'instrument de nomination. Nicolas Chauvin, tel qu'il n'est présenté que dans ce vaudeville, était une recrue agressivement combative, élevée dans l'admiration pour Napoléon. Ces propriétés personnelles deviendront saillantes et représentatives dans le processus du *glissement de sens* [Dubois, Guespin, 1994] ou bien de la *conversion* [Riegel, Pellat, Rioul, 1994]. *Chauvin* figure dans l'énoncé en position référentielle et non modifiée. L'auteur fait naître l'équivalence et l'égalité des attributs *Français* et *Chauvin* en utilisant le parallélisme syntaxique. En effet, dans cet exemple on observe un effet d'«équilibre» sémantique des valeurs cotextuelles.

Quant à l'évolution sémantique, c'est à travers les capacités d'associer une entité à l'autre que la modification des Npr est possible, dans la parole et dans le langage. Il nous semble que les associations peuvent être *connotativement* exprimées. Dans ce cas, le Npr n'est plus le désignateur rigide kripkéen qui désigne le même objet en n'importe quel univers possible, mais un désignateur dans des champs référentiellement différents – lexicalisation et grammaticalisation, par exemple, ou dans des états sémantiquement différents dans le même champ associatif d'un Npr – unité par-delà la multiplicité des positions occupées et des occurrences. Le Npr modifié ne présente pas un point fixe, mais un point mouvant. C'est la méthode des champs associatifs qui peut être appliquée.

---

[45] D'après Larchey, Lorédan *Les Excentricités de la langue française en 1860* [1860 : 79].

Cette méthode se base essentiellement sur la théorie des champs associatifs ou réseaux développée par H. Jürgen Heringer [*Das höhste der Gefühle*, 1999] qui, à son tour, est inspiré par la sémantique distributionnelle de Harris. D'après cette dernière les valeurs sémantiques d'un lexème se déterminent par sa distribution, à savoir par l'ensemble des contextes où il peut figurer. Dans le cadre de notre recherche, prenant en compte les caractères linguistique et sémantique du Npr, l'analyse sémantique propriale part du relevé empirique de l'ensemble des mots ou syntagmes, qui se présentent en co-occurrence avec l'onyme étudié, dans la mesure où les sens, comme le note Heringer pour les Nc, « se constituent dans le flux même du texte et peuvent donc en être extraits par distillation » [*ibid.* : 10]. Cette approche distributionnaliste des unités onomastiques insiste sur le rôle des contextes dans la production des significations propriales discursives et débouche logiquement sur une sémantique associative. Heringer, estimant que « le savoir sémantique d'un locuteur est structuré associativement » [*ibid.* : 28] cite Benveniste à ce propos : « Le 'sens' d'une forme linguistique se définit par la totalité de ses emplois, par leur distribution et par **les associations** qui en résultent » [cité par Heringer, 1999 : 32, mis en gras par nous].

L'étude des contextes habituels d'un Npr permet de faire des conclusions concernant les sens associatifs, connotatifs ou présuppositionnels. Ce sont les nœuds sémantiques, où le Npr est entouré de ses satellites, c'est-à-dire des mots accompagnateurs qui se présentent statistiquement le plus fréquemment avec lui en co-occurrence. Pour un onyme donné, une telle analyse fait apparaître ses emplois privilégiés par les locuteurs ou imposés par les usages linguistiques et culturels. On peut ainsi détecter les compatibilités et dégager les notions que les locuteurs associent fréquemment avec le Npr considéré, par une approche analogue à celle du test associatif connu des psychologues. Une telle approche peut aussi contribuer aux études des mentalités, notamment par la considération des stéréotypes langagiers. Dans tous les cas, les liens « dessinent » ce qu'on pourrait nommer les « valences sémantiques » d'une unité propriale.

Cependant, si ces liages déterminent initialement le sémantisme d'un Npr, le schéma auquel ils aboutissent peut s'apparenter finalement à des frames ou aux scénarios de la linguistique cognitive. Ce n'est pas seulement l'onyme placé au centre qui s'éclaire par la mise en évidence des contextes fréquents, mais l'ensemble des réseaux qui font sens : on y reconnaît des structures sémantiques complexes. C'est le cumul des « champs associatifs » (reprenons l'expression de Ch. Bally) qui se présente comme sémantiquement pertinent, et

ces champs peuvent être considérés comme des représentations des schémas cognitifs associés à un « nom-pivot » dans le tissu textuel.

Par exemple, l'ensemble des qualités de l'individualité historique *César*, dont le Npr non modifié et standard représente la forme historico-socialement instituée, assure pour le Npr modifié «césar» la constance sémantique à travers le temps et l'unité associative à travers les espaces épistémologiques des différents agents virtuels qui sont la manifestation de cette individualité dans les différents champs : *césar - gouverneur, césar - militaire, césar - latin, césar – romain, césar – envahisseur de la Gaulle, césar – personne fameuse, douée* etc.

Sur cette base, dans l'interprétation de Npr *Chauvin*, déjà modifié dans la parole après sa première mention, on peut détacher trois « facettes » sémantiques, comme ses structures associatives caractéristiques.

2.3.2.2. Chauvin « positif »

La première véhicule le concept du **soldat valeureux :**

> *Je remarque avec attendrissement que* ***vous [Barbès]*** *êtes resté* ***chauvin****, comme disent nos jeunes beaux esprits de Paris,* ***c'est-à-dire guerrier*** *et* ***chevalier****...*
> [Sand, *Correspondance,* t. 5, 1812-76 : 163]

Il faut commencer, sans être adepte de la théorie de perception linéaire du texte, par ce que G. Sand décrit, dès le début, l'état émotionnel de sa remarque par le complément «*avec attendrissement*», qui montre une attitude positive de l'énonciation. On relève aussi la digression « *comme disent nos jeunes beaux esprits de Paris* » d'où vient la nuance nationale : *Paris → France → français*, la condition d'âge : *jeunes*, et la caractéristique laudative : *beaux esprits*, mais il y a la référence en plus qui «cite» la catégorie des usagers premiers – ce qui nous donne probablement à embrasser un auditoire primaire. Dans ce texte, l'auteur même impose le code interprétatif, en déterminant le lexème «*chauvin*» par l'explicatif «*c'est-à-dire*» suivi de deux synonymes contextuels «*guerrier et chevalier*», qui révèlent la définition situationnelle du Npr. Ces deux mots, liés par la conjonction copulative «*et*», se trouvent dans une succession ascendante, ce qui implique l'idée de la grandeur de cette notion « combattant presque noble au service de l'Etat ».

Le Npr modifié est employé sous la forme de l'adjectif – catégorie de mot qui s'adjoint au nom pour exprimer les qualités, les propriétés distinctives et/ou sommaires de l'individu initial. Il ne faut pas oublier les connaissances extralinguistiques

encyclopédiques puisque, pour ceux qui connaissent l'histoire de la France et sa littérature, les noms de A. Barbès et de G. Sand fournissent, en plus, une information fort importante.

Georges Sand (1804-1876) – une écrivaine française qui a rédigé aussi des critiques littéraires et des textes politiques, elle a été engagée dans le combat politique et participé dans les coulisses au gouvernement provisoire de 1848. Il est évident que Sand, en tant qu'énonciateur de la réplique en question, avec son expérience de la langue et de la politique, pouvait employer ce lexème nouveau en l'explicitant pour ne pas perdre le «fil» informatif de la communication. Notons que la correspondance avec A. Barbès a eu lieu entre 1848 et 1870.

Armand Barbès (1809 -1870) est un républicain implacable, opposant éternel de la monarchie de Juillet. Il est aujourd'hui révolutionnaire romantique type du dix-neuvième siècle, généreux, courageux et véritable démocrate, mais pourtant un homme d'action sans programme. Tout cela justifie la remarque de G. Sand et l'utilisation du Npr adressé à Barbès, en tant que destinataire. Ce voisinage direct forme le *champ associatif* du lexème «*chauvin*» - l'ensemble théorique des mots liés par leur domaine de sens. Cette acception de *chauvin* peut être confirmée par l'énoncé suivant :

> *Des deux ministres de la Guerre de la Commune, le premier* ***Rossel****, ancien Fléchois, était* ***un soldat de haute valeur****, un* ***chauvin****, comme on disait alors...*
> [L. Daudet, *Les Universaux,* 1935 : 78]

Presque cent ans après, Léon Daudet dans son essai sur les mouvements, les idées et des passions humaines emploie ce lexème avec la même signification, ce qui prouve qu'il n'a pas perdu son pouvoir sémantique et a toujours été présent en tant que l'une des acceptions. On peut constater la même précision que chez G. Sand déjà – *comme on disait alors* – marque temporelle, et le même code sémantiquement un peu plus simplifié – ce n'est plus un *chevalier*, mais un *soldat*, quoique *de haute valeur*. Notons que Daudet, par rapport à Sand, développe l'explication d'une autre façon : dans la phrase de G. Sand, c'est l'explication qui introduit, et chez Daudet elle précise puisque il n'y a plus rien à introduire : le lexème est entré non seulement dans la parole, mais dans langue aussi. On peut compter que le décalage entra *Les Universaux* et la *Correspondance* consiste approximativement en 80 ans.

Il ne faut pas omettre la digression *ancien Fléchois* : surnom désignant les élèves du Prytanée national militaire, La Flèche, qui, avec leurs manières rudes, faisaient figure de sauvages. Sous l'ancien Fléchois, l'auteur décrit Louis Rossel qui est connu par ce que,

durant le conflit de 1870 opposant la France à l'Allemagne, avec la dernière armée française d'importance, il estime que la guerre peut encore être gagnée et exige de continuer le combat, en préférant d'être du côté des vaincus, du côté du peuple. Ces caractéristiques rappellent clairement un des «jeunes beaux esprits». Certes, Rossel et Barbès sont assez différents mais on y trouve facilement les traits saillants et communs : un côté associatif pour les deux personnes.

De plus, l'auteur introduit le lexème *chauvin* sous la forme du nom et non pas de l'adjectif comme ci-dessus. En grammaire, le nom est une catégorie de mot servant à nommer, c'est-à-dire à désigner, les êtres, les choses et les concepts. C'est le niveau le plus «stabilisé» et abstrait à la fois. À l'instar des autres mots pleins, le nom produit du sens, mais c'est la seule catégorie à pouvoir être associée à un référent, à un objet de la réalité extralinguistique. Mais pour que cette fonction référentielle soit valable, il faut que le nom soit activé par un déterminant (***un*** chauvin), faute de quoi, il reste virtuel. C'est pourquoi G. Sand a été quasiment «obligée» de définir directement son adjectif virtuel et néologique. Tel est le cas, s'il s'agit de la virtualité, par exemple, des noms, surtout des Npr, se trouvant dans le dictionnaire. Les linguistes ont d'ailleurs coutume de dire à ce propos qu'il n'y a pas de référent dans le dictionnaire.

2.3.2.3. Chauvin fictif

La deuxième acception du mot *chauvin* désigne **celui qui manifeste un patriotisme fanatique**. Un des synonymes est *cocardier.* On citera encore un homme politique :

> *Peut-être, après tout, le peuple de France, si f a c i l e aux entraînements* ***chauvins****, avait-il besoin de cet exemple et de cette leçon pour savoir où conduit le patriotisme professionnel de certains agités. Quand il a fallu étrangler Dreyfus, quand il a fallu accabler ceux qui pour lui réclamaient la loi commune et la justice, nos grands patriotes ont crié : " C'est dans l'Intérêt de la France qu'on a dû violer la loi …* [J. Jaurès, *Les preuves : l'affaire Dreyfus*, 1898]

Dans ce texte l'adjectif qualificatif *chauvin*, comme son nom l'indique, affecte une qualité au nom «*entraînement*». Mais quelle est cette qualité ? Le contexte et le cotexte démontrent qu'il ne s'agit pas des propriétés des soldats, guerriers ou chevaliers. Dans ce cas c'est une caractéristique descriptive, relationnelle et évaluative d'un patriotisme fanatique. L'histoire de 1894 avec le capitaine-stagiaire Alfred Dreyfus, l'accablement de

malheurs et d'injustices dont Dreyfus est victime, d'après Jaurès, réunit la société française. Dreyfus n'est plus un privilégié : il est un homme qui souffre injustement, il faut le protéger.

On peut noter qu'avec le syntagme *le peuple de France*, la disposition «hyper-patriotique» du terme se porte encore sur le « privilège » de l'Hexagone mais avec une sorte de relativité – *le peuple de la France* est *facile aux entraînements chauvins*, qui touchent non seulement la France, peut-être, mais d'autres pays aussi qui sont, à leur tour, plus ou moins *faciles aux entraînements* de ce type. Ces derniers sont présentés, vers la fin du XIXe siècle, comme des influences assez générales, n'étant pas une propriété uniquement française.

La nuance chauviniste est évoquée par l'idée de l'accusation, sans aucune raison, d'espionnage en faveur du pays adversaire (la guerre franco-prussienne n'est pas encore oubliée). Jaurès commence par l'idée, sarcastique de quelque façon, que son peuple est très *facile* aux *entraînements chauvins*. Cela peut être une exagération ou bien une hyperbole, pour ajouter de l'expressivité, puisque la notion de *le peuple de France* embrasse tous ceux qui se considèrent comme Français, mais on sait que *l'affaire Dreyfus* est «fabriquée» dans le milieu de la haute société des officiers généraux. Ce fait est conditionné par la délimitation des «coupables» : *certains agités*.

Ces *agités* se sont fait remarquer par *le patriotisme professionnel*, ce qui représente un oxymore et une antilogie – figures de rhétorique où deux mots désignant des réalités contradictoires ou fortement contrastées sont étroitement liés par la syntaxe. En exprimant ce qui est inconcevable, l'auteur crée ainsi une nouvelle réalité idéologique : par exemple, *Y a-t-il un patriotisme non professionnel ou d'amateur* (?). Soit cet oxymore a été imaginé pour attirer ironiquement l'attention du lecteur, soit il l'est pour créer une catégorie verbale décrivant une réalité qui ne possède pas de nom spécifique, les *entraînements chauvins*. Il faut quand même comprendre que sous l'ironie le défenseur de Dreyfus parle des choses sérieuses : « patriotisme bien travaillé », « de haut niveau », « qui dépasse les limites », « aux excès » ou bien, en somme, le « patriotisme de trop ».

Puis il faut noter le choix du lexique qui reste toujours métaphorique (*étrangler Dreyfus* et *accabler* ses défenseurs), mais aussi très expressif, intensif et même vigoureux. Le texte de Jaurès, on peut le constater, est assez émotionnel et métaphorisé. L'unité phraséologique « *certains agités* » mène, selon la logique textuelle puisqu'il s'agit de mêmes personnes, vers « *nos grands patriotes* », parallélisme sémantique qui présente la

figure sarcastique consistant à dire le contraire de ce que l'on pense, donc l'antiphrase. On sent que l'auteur se moque d'eux, en choisissant l'arme artistique, dangereuse – celle de la parole. Jean Jaurès fait clairement allusion à ceux qui ont activement participé dans l'accusation : le meneur Jules Guesde, le général Auguste Mercier, c'est-à-dire les *antidreyfusards*, des défenseurs de « la chose jugée », des antisémites, des républicains défenseurs de *l'armée* qui dans *l'esprit revanchard est seule capable de restaurer l'honneur de la France*. C'est à eux, qui *ont crié* au figuré et en réalité (nombreuses discussions, presse, etc.), que Jaurès donne la parole. Il cite au discours direct ces *grands patriotes*, pour prouver *a posteriori* l'absurdité de toutes les accusations. On remarque qu'il emploie deux fois le lexème «*lois»* et la «*justice»* en traçant une frontière entre ceux qui veulent *réclamer la loi commune*, et ceux qui veulent *la violer*.

Chauvin, dans ce texte, est très différent des occurrences présentées ci-dessus. Premièrement, c'est un adjectif : loin d'être directement défini comme chez G. Sand, sans aucune précision indirecte comme chez Daudet, il se pose naturellement dans le tissu du texte, c'est-à-dire comme un lexème déjà bien connu, fréquemment partagé dans la communauté linguistique, un mot qui n'exige pas d'explications. Son acception présente une caractéristique descriptive et évaluative du patriotisme fanatique.

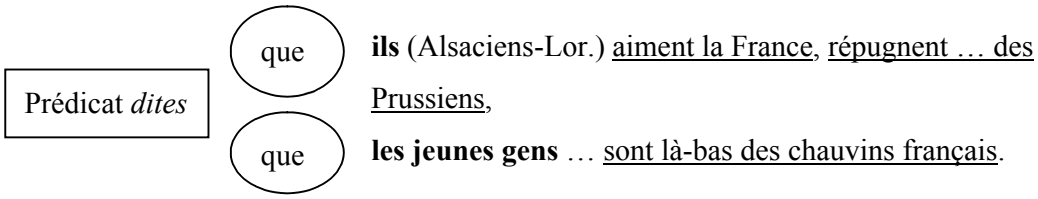
De plus, dans ce cas le genre initial du Npr perd sa fixité. Comme les situations déterminent l'emploi du féminin ou du masculin (*chauvin – chauvine*), en utilisant la terminologie suédoise [Dahl, 2000 : 106] on peut dire que *le genre lexical*, déterminé par les propriétés du nom, se transforme en *genre référentiel*, déterminé par le référent. Nous allons plus loin et proposons une autre formule pour notre objet d'étude : le *nombre lexical* du Npr se modifie aussi en *nombre référentiel* (*Chauvin – Chauvins*). Cela a lieu lorsque le Npr subit des modifications (généralisation, lexicalisation, métaphorisation, communisation, abstraction), et s'applique au nombre respectif du référent. La propriété ou la qualité, que l'individuum met en relief par la (re)dénomination dans le discours, est toujours applicable à un ensemble plus nombreux qu'une personne.

En revanche, nous donnons la citation, tirée de TLF, c'est une opinion, exprimée dix ans après, de l'un des antidreyfusards :

> *Quant aux Alsaciens-Lorrains, dites hautement que, quarante ans après la guerre,* ***ils aiment toujours la France****,* ***répugnent toujours à la brutale domination des Prussiens****, que les jeunes gens, filles ou garçons de vingt ans, sont là-bas des* ***chauvins f r a n ç a i s****...* [Barrès, *Mes cahiers,* t. 8, 1909-11 : 27]

qui montre en quelque sorte la réalité de l'autre côté des barricades, non seulement idéologique mais aussi référentielle. L'auteur réfléchit sur la place des Alsaciens – Lorrains, le peuple habitant le territoire juste à la frontière disputé(e) plusieurs fois entre l'Allemagne et la France. Dans cette phrase, Barrès parle de la guerre franco-prussienne dont il ne mentionne pas directement le nom, mais la marque temporelle *quarante ans après la guerre* (date de l'édition - 40 = 1870-71) montre les pays y participant – *ils aiment toujours la France* contre *répugnent toujours à la brutale domination des Prussiens* (dénomination commune des Allemands, qui avaient eu à l'époque un Chancelier d'origine prussienne). L'auteur décrit, dès le début, son attitude envers le sujet de sa parole, grâce à l'adverbe *hautement* qui montre la positivité à l'avance de son point de vue.

Dans ce texte Barrès prédétermine la compréhension du lexème *chauvin* en imposant l'équivalence de deux propositions subordonnées à juxtaposition :



On peut comprendre que «être un chauvin français», dans le contexte de la position et de la situation des régions alsaciennes et lorraines, signifie « aimer la France et répugner les Prussiens ». Ces deux subordonnées, liées par la virgule, se trouvent dans une succession descendante, ce qui implique l'idée de la précision : premièrement, Barrès considère toute la population de l'Alsace et de la Lorraine, deuxièmement, il met l'accent sur les *jeunes gens de vingt ans* qui, bien que la France ait perdu la guerre et malgré la période écoulée de 40 ans, sont restés, formés et élevés dans l'amour envers la France – *les chauvins* ***français***, ce qui peut sembler étonnant.

L'adjectif qualificatif *français* affecte une qualité nationale au nom *chauvin*. Presque tous les exemples ci-dessus comportent une idée sous-entendue, à savoir que la notion du chauvin(isme) est uniquement attribuée à la France. Or, dans cet énoncé, l'auteur souligne que c'étaient des *chauvins français*, puisque les jeunes auraient pu devenir des *chauvins allemands*. Au début du XXe siècle, l'usage et l'appartenance sémantico-nationale dépassent les frontières de l'Hexagone. Le mot s'est complètement formé en tant que

lexème indépendant, référentiellement relatif et sémantiquement libre, comme « chose en soi ».

En restant toujours dans le même sujet historique, mais avançant dans le temps, nous proposons d'analyser brièvement encore un texte de TLF :

> ***Jaurès*** *(...) dénonçait, une fois de plus, le danger des politiques de conquête et de prestige, la mollesse des diplomaties, la démence patriotique des* ***chauvins****, les stériles horreurs de la guerre*. [R. Martin du Gard, *Les Thibault,* « L'Été 1914 », 1936 : 448]

Du point de vue de la diachronie ce passage est riche : l'auteur, en 1936, dans le contexte précédant la Deuxième Guerre Mondiale, décrit le début de la Première Guerre Mondiale de 1914 en s'appuyant sur les paroles de Jaurès de 1898. Le lexème en question manifeste sa «vivacité» sémantique et ses capacités référentielles d'application durant toute cette période.

Martin du Gard commence cette phrase par la mention du nom de Jaurès, ce qui évoque, tout de suite, l'affaire de Dreyfus et tout ce qui y est lié. L'auteur résume les activités politiques et assume l'héritage du défenseur renommé. L'énumération implique l'idée du mouvement général anti-chauviniste. Le nom *chauvins*, au pluriel, recouvre tous ceux qui défendaient la *politique de conquête et de prestige* français, ceux qui ne voulaient pas voir *les horreurs de la guerre*, qui n'étaient pas ouverts à la diplomatie par rapport à d'autres pays, et ceux qui montraient *la démence patriotique des chauvins*. Les chauvins ici sont toujours les patriotes excessifs, sans limites – la démence patriotique peut être considérée comme un oxymore qui lie à la fois la démence négative et le patriotisme généralement positif. En effet, l'auteur embrasse tous les domaines où, à cette époque (fin du XIXe et le début du XXe siècles), on employait les mots *chauvin* et *chauvinisme* : politique, diplomatie, patriotisme, militarisme. Il ne s'agit plus du 1er Empire, des armes françaises, des soldats de haute valeur, de l'enthousiasme, de l'exagération ou même de l'âge. La jeunesse et toutes les autres propriétés ne sont plus obligatoires, ce qui peut être prouvé par l'énoncé suivant : *On vous trouve trop vieux, trop cassé, trop perruque, trop* ***chauvin***. [Maurice Alhoy[46]]

La même année, Louis Aragon révèle la différence entre *chauvin* et *patriote* dans sa réplique :

---

[46] *Les Mémoires de Bilboquet, recueillis par un bourgeois de Paris* (avec Taxile Delord et Edmond Texier, 1854).

Si nous ne sommes plus ***chauvins****, nous restons pacifiquement patriotes* [ARAGON L., *Les Beaux quartiers,* 1936 : 216]

où il précise clairement que les chauvins ne sont pas les patriotes-pacifistes (c'est-à-dire les patriotes qui ne font rien, qui ne pensent plus) mais qu'ils doivent être les patriotes actifs. Au niveau syntaxique, la phrase présente une proposition conditionnelle, mais l'emploi des temps n'y correspond pas. La succession du *présent* dans la subordonnée avec *si*, et du *futur simple* dans la principale, est remplacée par *le présent* dans tous les deux, ce qui explique bien l'état exact du moment historique : la victoire du nazisme en Allemagne, du fascisme en Italie et la guerre en Espagne, la conscience de la gravité du choix alternatif, la compréhension de toutes les décisions prises et de toutes les conclusions faites. En tenant compte des passions politiques et idéologiques de L. Aragon, il faut constater de toute façon que les chauvins en question sont des héros positifs, des patriotes ardents, prêts à tout pour leur patrie. D'où on peut conclure que la sémantique évolutive du Npr modifié dépend non seulement des qualités du référent initial, mais aussi de l'histoire de la société, des changements extralinguistiques et de l'évolution sociale.

Au milieu du XXe siècle, après un enrichissement sémantique et associatif non encore terminé, le lexème *chauvin* peut être appliqué non seulement aux jeunes gens, politiciens ou militaires, mais même à une jeune fille :

Je plantai des drapeaux alliés dans tous les vases. Je ***jouai au vaillant zouave****, à l'enfant héroïque. J'écrivis avec des crayons de couleur :* ***« vive la France »****. Les adultes récompensèrent ma servilité. « Simone est terriblement* ***chauvine****», disait-on avec une fierté amusée.* [TLF : S. de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée,* 1958 **:** 30]

Dans ce texte, l'auteur décrit le comportement d'une fille française (elle-même) après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, en énumérant tous les attributs d'un patriote ardent tout en parlant d'une petite fille, ce qui implique une nuance ironique : *planter les drapeaux alliés*, parmi lesquels il y avaient les drapeaux de la France où on avait ouvert le deuxième front, *jouer au vaillant zouave, à l'enfant héroïque* et *écrire « vive la France* ». S. de Beauvoir définit négativement tout cela comme *servilité*, et commente les paroles *des adultes* qui déclarent avec *une fierté amusée* : « *Simone est terriblement chauvine* ». La *servilité* a été *récompensée*, c'est la reconnaissance qui «provoquait» ces manifestations, ce qui est important quand on explique l'enthousiasme chauvin.

Est-ce que la *fierté* peut être *amusée* ? On comprend que les adultes se moquaient de la conduite de cette petite Simone, qui n'était pas naturelle aux filles de cet âge. Selon eux, elle n'était pas trop ou très chauvine, mais ***terriblement*** *chauvine :* l'auteur montre l'attitude suscitée par toutes ses actions et choisit un lexique péjoratif. Elle n'explique pas l'adjectif *chauvine*, puisque l'énumération de tous les faits y suffit dans ce contexte.

Les co-occurrence de mots avec le lexème *chauvin*, dans tous ces exemples, concerne sa deuxième acception qui désigne **celui qui manifeste un patriotisme fanatique.** Vrai ou faux, de bon ou de mauvais goût, c'est le patriotisme qui concerne la France ou un autre pays. La notion de patriotisme est très proche de la politique, et c'est à cette époque qu'on utilise le terme dans les expressions *parti chauvin, propagande chauvine, instincts chauvins*, etc.

2.3.2.4. Chauvin négatif

Le nom de Chauvin a «survécu» suivant un processus inverse : en étant titre de gloire, après s'être enrichi de connotations négatives, il a pris un sens péjoratif. La troisième acception peut être considérée comme un composant de la deuxième, mais nous préférons distinguer l'admiration avec excès et sans discernement de tout ce qui appartient à son propre pays, et le dénigrement de tout ce qui n'est pas le « nôtre ». Par extension, celle-ci désigne une personne qui dénigre systématiquement tout ce qui est étranger. On peut commencer par l'œuvre déjà citée de Jaurès :

> *Si l'esprit* ***chauvin*** *l'exige, je laisse de côté M. Franck, avocat et docteur en droit, parce qu'il est Belge. Je laisse de côté aussi M. Paul Moriaud, professeur de la Faculté de droit à Genève, parce qu'il est Suisse. Il paraît que M. Zola a manqué de patriotisme en consultant sur l'écriture du bordereau comparée à celle d'Esterhazy des hommes compétents de tous les pays* ! [*Les preuves : l'affaire Dreyfus*, 1898]

Jaurès prétend que ceux qui ne sont pas français n'ont pas le droit de juger l'affaire Dreyfus. Quoiqu'ils soient intelligents et avocats, docteurs en droit ou professeurs, comme M. Franck (le Belge) et M. Moriaud (le Suisse), ils ne peuvent pas avoir la même attitude que les Français. L'auteur les laisse de côté en se basant sur l'esprit chauvin.

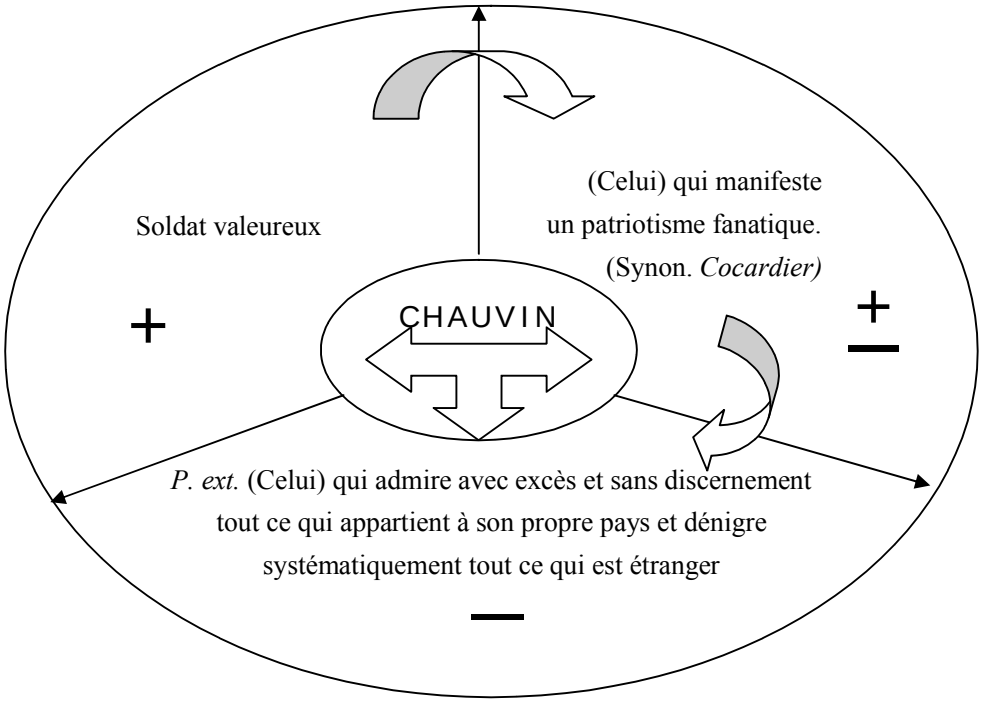
Ce qui est important, c'est que Jaurès range à la suite des « laissés de côté » le nom de Zola. Ce dernier est bien français, tout le monde le sait ; or il est du même avis qu'un Belge ou un Suisse. L'auteur ne peut pas le traiter comme tous les autres étrangers, et il emploie l'expression « il paraît que… », qui relativise et anéantit ironiquement

l'accusation. Zola est « coupable » de ce qu'il *a manqué de patriotisme en consultant des hommes compétents de tous les pays,* c'est-à-dire ceux qui ne sont pas Français, qui sont étrangers, qui auraient dû être laissés de côté. Selon Jaurès (qui fait allusion aux anti-dreyfusards pour critiquer leur bêtise), Zola a manqué du patriotisme que les étrangers, à leur tour, n'avaient jamais possédé. Il faut noter que les Belges et les Suisses, en tant que francophones, deviennent assez souvent sujet de discussion à ce propos. Par exemple :

> *Cette tradition de* ***raillerie française*** *à l'égard de la Belgique, (...) avait quelque chose de* ***bas****, et de* ***disgracieux*** *pour les Français : peut-être d'origine* ***chauvine*** *: la « grande nation » **se moquant** du petit royaume.* [Larbaud, *Journal*, 1935 : 346]

où Larbaud définit le *chauvinisme* comme l'effet de la *moquerie de la grande nation* » – entre guillemets pour montrer le caractère idiomatique et, deuxièmement, la relativité de cette expression (il n'y pas de grande nation) – par rapport au *petit royaume*, parce que la première est grande et que le dernier est petit. Tout cela est *d'origine chauvine*, suppose l'auteur, pour qui c'est *quelque chose de bas et de disgracieux pour les Français*. Il cherche donc à expliquer ces relations par la *tradition*. En principe, la première partie du texte et la dernière coïncident du point de vue du sens parallèle.

Nous avons donc trois phases de glissement sémantique du Npr Chauvin et de son emploi en tant que Nc :



2.3.2.5. Les réseaux associatifs propriaux

Les associations aboutissent à moduler l'accommodation sur les unités propriales. Nous avons donné comme exemples le fait que les instances du Npr recatégorisé ou modifié renvoient au Npr non-modifié comme la partie renvoie au tout. Ainsi, on peut reconstruire les mécanismes associatifs sous-jacents à l'élaboration du sens onomastique. Un élément proprial évoque dans notre esprit d'autres éléments associés soit par contiguïté (métonymie), soit par ressemblance (métaphore). La métonymisation fait accommoder sur l'onyme évocateur comme faisant partie d'un contexte (du Mozart et musique/Mozart) tandis que la métaphorisation fait percevoir le Npr évocateur à travers le référent évoqué.

On peut aussi mettre au jour des aspects psycholinguistiques qui s'inspirent du modèle connexionniste, pour essayer de caractériser le jeu des translations métonymique et métaphorique. Comme le note J.-P. Meunier[47], dans le cadre des sciences cognitives, le connexionnisme « constitue une alternative au paradigme symbolique ». Le modèle connexionniste « suppose, comme structure sous-jacente à la cognition, un réseau d'unités interconnectées – dont les neurones du cerveau fournissent le modèle – capables de s'activer ou de s'inhiber réciproquement suite au processus d'apprentissage ».

La perception du Npr recatégorisé dans le texte se laisse envisager dans cette perspective. La perception d'un élément du plan dénotatif est activée par l'ensemble des contextes et descriptions grâce à quoi toutes les parties des représentations sont confrontées les unes aux autres jusqu'à ce que se constitue une image complète en fonction des similitudes et des contrastes dans le champ associatif. Ainsi, le référent textuellement percevant se trouve en contact mnémonique avec le référent initial qui, faisant partie de la compétence culturelle, est stocké dans la mémoire en longue durée

Le plan dénommé connotatif et associatif, qui nous intéresse particulièrement, est celui des évocations. Celles-ci ne peuvent se concevoir sans associations préalablement fixées avec plus ou moins de force par l'apprentissage de la langue et du monde dans le cadre culturel. Dès lors, si nous appelons domaine cognitif une totalité d'éléments (concepts abstraits, événements, choses, dates, etc.) habituellement liés dans notre mentalité, on peut conclure que chaque unité d'une image constituée est susceptible d'évoquer plusieurs de ces domaines grâce aux liens de contiguïté ou de similarité que cet onyme, ou bien déjà sa conceptualisation, entretient avec eux. Les sphères associées par

---

[47] « Pour une approche cognitive de la signification iconique » in *Images et sémiotique* (sous la dir. de Bernard Darras), 2006, pp. 131-146 ou sur le site http : //imagesanalyses.univ-paris1.fr.

contiguïté sont les contextes, abstraits ou concrets, dans lesquels se présente habituellement ce Npr. Ces domaines se trouvent activés dans notre mémoire mais graduellement, avec une plus ou moins forte accessibilité, ou à plus ou moins « courte » distance (associativement / mentalement plus fréquemment travaillée et linguistiquement / culturellement plus stabilisée) en rapport avec le Npr évocateur. On peut aussi supposer la pluralité de sphères ainsi qu'une gradation dans leur activation, ce que nous verrons ci-dessous après l'analyse du Npr en question dans les dictionnaires.

2.3.3. Analyse dictionnairique

Pour justifier l'analyse du Npr en question, nous présenterons d'une façon schématique les définitions du *chauvin(isme*), qu'on a données, pour montrer le changement des acceptions dictionnairiques après l'addition ou la mutation des connotations fixées dans la lexicographie :

1843. Sainte-Beuve (*Correspondance,* t.5, p.38) explique que le terme, provenant du nom de *Nicolas Chauvin,* représente le « type du soldat patriote naïvement exalté des armées du premier Empire, mis en scène par Cogniard dans la *Cocarde tricolore* ».

1852-1860. Jacques Arago (*Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. 5-me tome) ajoute que ceci est de la farce et du drame à la fois : du drame parce que *Chauvin* rappelle de nobles sentiments, de patriotique pensées, de généreuses inspirations, un dévouement saint et sacré : de la farce parce que la société semble prendre la « tâche de gâter tout ce qu'elle effleure du doigt et des lèvres ». Le chauvinisme selon lui, c'est l'exagération d'un sentiment : on a fait « des Chauvin, comme on a fait des *Macaire*, comme on a fait des *Jean-Jean*, comme on a fait des *Mayeux* ». Il explique que c'est un « grand mot lâché, je fais presque du *chauvinisme* en vous parlant de Chauvin ». On peut « attester du moins qu'il n'était point athée et qu'il adorait un dieu… sa patrie ! Le chauvinisme n'est devenu ridicule que par la faute de ceux qui n'ont pas compris le dévouement. Le chauvinisme est de tous les états, de tous les âges, de tous les pays ». L'auteur fait référence aux archives de la guerre sans préciser : « Nicolas Chauvin, celui-là même qui a francisé le mot placé en tête de cet article, est né à Rochefort. Soldat à 18 ans, il a fait toutes les campagnes. Dix-sept blessures, toutes reçues par devant, trois doigts amputés, une épaule fracturée, un front horriblement mutilé, un sabre d'honneur, un ruban rouge, deux cents francs de pension, voilà le vieux grognard qui se repose au soleil de son

pays, en attendant qu'une croix de bois protège sa tombe. Le chauvinisme ne pouvait avoir un plus noble patron. »

1856-1861. les Frères Bescherelles (*Dictionnaire National*), indiquant que *chauvin* est un néologisme, expriment les traits saillants suivants : admiration sans bornes, foi aveugle et stupide pour tout ce que avait appartenu à Napoléon, mais en plus affection collective, doctrine politique ou sociale se refusant à l'examen parce qu'elle procède d'un sentiment exclusif, fanatisme stationnaire. Les auteurs distinguent déjà le *chauvinisme* humanitaire et le *chauvinisme* politique ou militaire, en précisant que ce mot était omis dans tous les dictionnaires.

1863. Emile Littré (*Dictionnaire de la langue française*) mentionne encore que c'est le nom d'un personnage de quelques dessins populaires qui, exprimant des sentiments d'un patriotisme aveugle et étroit au sujet des succès et des revers de Napoléon 1er, est devenu le nom de celui qui a des sentiments exagérés et ridicules de patriotisme et de guerre. Le lexicographe donne l'exemple d'*un langage de chauvin*.

1865. Maurice La Châtre (*Dictionnaire*) propose déjà la signification grammaticale comme substantif masculin et énumère ses propriétés sémantiques : celui qui montre des sentiments exagérés de patriotisme et de guerre, fidélité à un principe poussée jusqu'à l'exagération, culte de la routine.

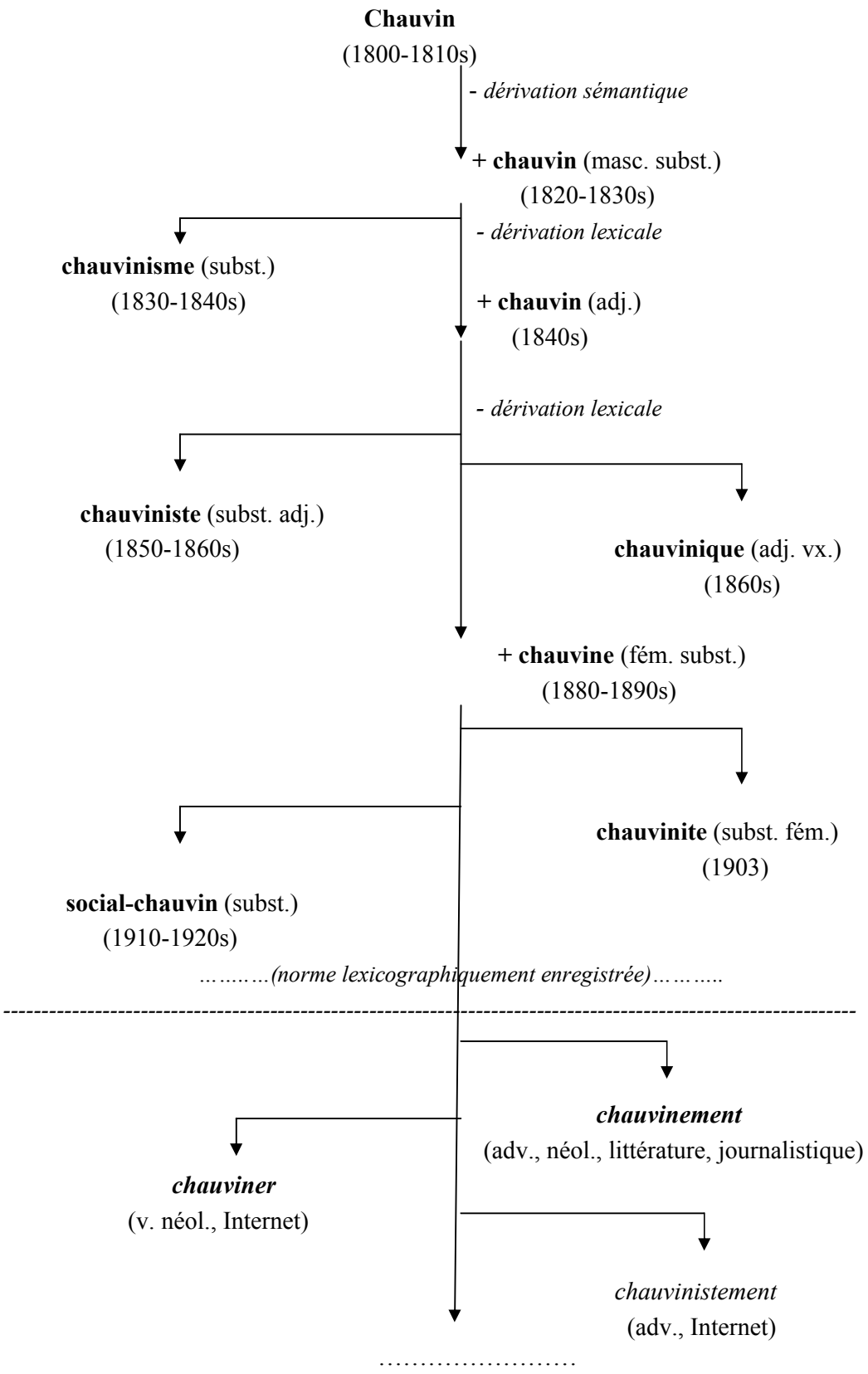
1866. Pierre Larousse (*Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*) confirme le caractère du substantif masculin mais encore néologique. Pour le lexicographe, c'est le nom que l'on donne à « toute personne entichée d'un patriotisme absurde, d'un enthousiasme militaire qui n'est point réfléchi ou de toute autre admiration rétrograde plus passionnée que raisonnée ». Larousse y ajoute l'adjectif néologique *chauvinique* et le nom *chauvinisme* : caractère des chauvins, patriotisme, sentiments belliqueux ou autres inspirés par l'enthousiasme de l'imagination et auxquels la raison est tout à fait étrangère. L'auteur cite également A. Scholl : *Le patriotisme est à toutes les nations, le chauvinisme est à nous seuls*, en affirmant que la France n'est pas le pays de Pascal et Bossuet, de Molière et de Corneille, de Voltaire et de Jean-Jacques : elle est le pays de Chauvin, de Chauvin qui a fait souche de chauvins et a produit cette chose superbe : le chauvinisme, mais tous ces chauvins chauvinant ne connaissent en vérité rien de si beau, rien de si éclatant, rien de si glorieux qu'un pompon.

1895. *La Grande encyclopédie* précise que le public a inventé le mot “chauvinisme” pour désigner chaque témoignage sincère et parfois amusant de l’amour excessif envers la France par lequel se détachaient les soldats dans le passé.

1932. Le dictionnaire de *Académie Française* (8me édition) propose une information sobre sur l’adjectif qualifiant un patriotisme exalté (*caractère chauvin, journal* chauvin) et sur le nom, qui se dit toujours dans un esprit de dénigrement.

1986. La 9ème édition répète l’information, en ajoutant d’autres exemples d’usage de l’adjectif et du substantif avec la marque « péjoratif », et transmet l’idée d’un nationalisme étroit : *Un esprit chauvin, un public chauvin, des réactions chauvines.*

Ci-dessous, nous dressons le schéma de l’arbre dérivationnel de l’évolution lexicale construite sur la base de *Trésor de la Langue Française* (TLF), en ce qui concerne la norme linguistique, et le réseau global d’Internet, en ce qui concerne les formes possibles mais lexicographiquement non-enregistrées :


Chauvin
(1800-1810s)
- *dérivation sémantique*
+ **chauvin** (masc. subst.)
(1820-1830s)
- *dérivation lexicale*
chauvinisme (subst.)
(1830-1840s)
+ **chauvin** (adj.)
(1840s)
- *dérivation lexicale*
chauviniste (subst. adj.)
(1850-1860s)
chauvinique (adj. vx.)
(1860s)
+ **chauvine** (fém. subst.)
(1880-1890s)
chauvinite (subst. fém.)
(1903)
social-chauvin (subst.)
(1910-1920s)
……(norme lexicographiquement enregistrée)……..
chauvinement
(adv., néol., littérature, journalistique)
chauviner
(v. néol., Internet)
chauvinistement
(adv., Internet)
……

2.3.4. La connotation culturelle et son résultat

À partir des utilisations initiales, qui concernent les domaines tantôt politiques tantôt militaires, le changement de la sémantique et du contenu du Npr devient plus considérable, et ce sont essentiellement des connotations négatives qui passent dans le sens. Au début, ce n'était que la désignation de la propriété du représentant de la nation française, avec une nuance positive mais naïve, ensuite, les utilisations du nom dans des contextes négatifs ont abouti à l'enrichissement des connotations clairement opposées.

La connotation culturelle est élaborée dans le cadre de la culturologie linguistique russe, dont le développement a commencé au début des années 90-s du siècle passé. La culturologie linguistique est une science apparue à la croisée de la linguistique et de la culturologie, qui étudie les manifestations de la culture du peuple fixées dans la langue. La culturologie linguistique tourne aussi son attention vers l'étude des unités phraséologiques et onomastiques : locutions figées, proverbes et Npr. Les derniers représentent une source très précieuse de connaissances sur la culture du peuple, comme un mythe « réduit » ou « crypté ». L'apparition des onymes se fait selon le mouvement suivant : histoire → mythe → langue. Et ce qui est très intéressant, c'est qu'un sens initial est souvent perdu ou réinterprété, ce qui a eu lieu dans notre cas avec le nom de Nicolas Chauvin.

Par exemple, il y a une certaine situation, qui correspond à la signification "littérale" de l'expression figée – Chauvin est une personne aimant fidèlement la patrie – c'est son sens. Mais les Npr reflètent indirectement les considérations du peuple, sa mentalité et l'idéologie de l'époque dans laquelle ils sont apparus. Les unités onomastiques, représentant les « *caillots* » de l'information culturelle, permettent, en économisant les moyens de langue, d'exprimer beaucoup, et en même temps ils pénètrent dans les profondeurs de l'esprit national de la culture.

En interprétant les unités phraséologiques et onomastiques d'après les perceptions associatives ou figuratives et les stéréotypes reflétant une mentalité nationale, on repère leur sens culturel qui est celui de la connotation. Ainsi, la corrélation avec un certain code culturel fait le contenu culturel d'une connotation. La connotation culturelle impose sa marque non seulement sur le sens des Npr et des unités phraséologiques, mais encore sur le sens de tout le texte où ils sont utilisés.

L'évolution connotative du mot "*chauvin(isme)*" continue jusqu'à nos jours. Ce lexème est utilisé de plus en plus souvent et les domaines de son utilisation sont plus

variés : non seulement les guerres, les armées, la politique ou la diplomatie, mais en plus le sport, la cuisine, la musique, l'industrie automobile, les relations sociales, etc. Si la définition des dictionnaires fait du "*chauvin(isme)*" un synonyme de "*nationalisme*", comment peut-il s'appliquer à la diversité sexuelle ? Partout, dans les mass média, la littérature, l'Internet, nous nous heurtons aux notions de « *chauvinisme masculin* » et « *chauvins mâles* ». Elles ont déjà été fixées dans la langue, car elles sont perçues tout à fait adéquatement. Dans certains dictionnaires, on ajoute d'ailleurs l'acception correspondante du mot "*chauvinisme*".

L. Urdang a aussi abordé la question importante des Npr utilisés métaphoriquement [1986 : 33]. Il démontre que les dictionnaires diffèrent à cet égard. Certains acceptent les Npr comme entrées principales, et les définissent à l'aide de leurs caractéristiques de telle façon que chacun, rencontrant une référence métaphorique à *un Einstein*, soit capable de comprendre ce que cela signifie. Les autres, qui refusent les entrées aux Npr, définissent une séléction de références métaphoriques à une personne réelle ou fictive. Par exemple, *The Third International Dictionary* propose des articles sur *münchhausen* (« aventurier »), *hamlet* (« personne irrésolue »), *einstein* (« génie ») et *crusoe* (« naufragé solitaire »), avec leurs origines étymologiques: mais les métaphores communes, comme *Lady Macbeth, Hitler* et *Caruso*, sont totalement absentes. On pourrait s'attendre à un traitement des métaphores plus pertinent. Urdang accuse l'« oubli » de métaphores couramment employées aussi bien que l'« omission » d'une définition importante [*ibid.* : 34].

Par exemple, l'usage figuratif récent *le Delon* signifie un artiste à l'ego démesuré. Chaque lecteur français peut comprendre l'idée exprimée[48], mais pour une entrée dictionnairique, cela peut paraître « tendancieux » parce que « aucun dictionnaire ne pourrait sans risquer un procès écrire » cette définition [Vaxelaire, 2005 : 59]. Or, dans quelques décennies, la situation aura peut-être changée. Il n'y aura plus d'obstacles si le mot ne perd toujours pas sa notoriété dans la communauté linguistique. À ces conditions, il subira une évolution potentielle. Les étapes de la conceptualisation d'un nouveau lexème du Npr peuvent être présentées de la façon suivante :

a) au départ, l'allusion initiale entre dans le domaine public grâce aux effets extralinguistiques (le public est limité) ;

[48] Voir *Le Canard enchaîné*, № 4116, 15/09/99.

b) ensuite, le concept du Npr utilisé métaphoriquement se fixe dans le discours (le sens est compréhensible) ;

c) puis la signification du nouveau lexème-Npr devient l'apanage de tout le monde et entre dans la langue (le mot est utilisable) ;

d) enfin, le lexème est enregistré dans les ouvrages lexicographiques.

Les phases *b* et *c* peuvent advenir assez rapidement, elles sont parfois inséparables l'une de l'autre. *Le Delon* se trouve, à notre avis, à la deuxième phase. Ainsi, l'évolution des connotations culturelles dans la sémantique d'un Npr peut être variable au cours du temps. L'un des aspects du fonctionnement de la connotation est la relation entre la langue et l'histoire, la langue et le mythe, la langue et la littérature, la langue et la religion, quand se réalise l'enrichissement des unités onomastiques par l'apparition des sens supplémentaires.

2.4. Réduplication sémantique dans les noms propres recatégorisés

Pour approfondir l'analyse du développement connotativo-lexical de la signification assertive dans les unités propriales et des caractéristiques de la polyréférentialité, nous souhaitons contribuer à la réflexion sur le concept de ***réduplication sémantique***, en tant que construction d'identité et processus d'identification, à propos des *noms propres recatégorisés*.

La contradiction inhérente au Npr est déterminée par l'interaction des plans linguistique et extralinguistique dans sa sémantique. Etant unité de la langue, le Npr sert à dénommer les objets de la réalité sociale. La subjectivité du fonctionnement du Npr se manifeste par son choix dans les actes de nomination, et aussi par la translation associative des traits saillants d'un objet à la signification du Npr même, ce qui exerce une influence sur son fonctionnement ultérieur. De cette façon, le Npr jouit de la capacité d'accumuler, dans la dénotation et dans le sens, une information extralinguistique qui, en résultat des procédures logiques de l'analyse et de l'abstraction, peut devenir une partie de sa sémantique.

Très souvent, d'après les finalités textuelles, il faut mettre en relief l'une des facettes d'un individu multiforme, donc construire son identité et son identification. Par là on en vient à la réduplication au niveau associatif. Dans le cas des Npr, nous nous basons sur la propriété commune de la sémantique onomastique, à savoir la suggestivité, c'est-à-

dire la faculté d'accumuler l'information pragmatique, connotative et sémantique qui va et vient à travers les associations dans le texte et au-delà.

Les Npr connus (mythologiques, littéraires, historiques) véhiculent un/des sens extralinguistique(s) supplémentaire(s) et possèdent une *charge culturelle partagée* [Galisson, 1991]. En les employant dans le discours, nous prédéterminons l'apparition des répétitions sémantico-associatives dans le co(n)texte. Les associations forment, dans la conscience langagière, des champs associatifs, parfois à la base des champs sémantiques.

Ces parallélismes sémantiques attirent notre attention dans cette recherche : ceux qui, à l'intérieur du texte, présentent un dédoublement du sens par le biais des associations. Le doublage des sèmes associatifs est directement lié à la *réduplication sémantique* [Šekhtman, 1981], qui se base sur la similitude de deux (ou plus) signes désignés se trouvant en proximité syntagmatique, à savoir dans le système.

Le Npr, ayant un sens complexe et compositionnel en raison de son caractère extralinguistique, peut provoquer l'incompréhension chez les interlocuteurs. C'est pour cela qu'il nécessite des « accompagnateurs » qui restreignent et précisent sa signification à un moment donné. Tel est le mécanisme de la réduplication sémantique, qui contribue à la construction de l'identité et de l'identification. Ce n'est pas toute la sémantique virtuelle du nom qui est doublée, mais juste une partie qui participe à la création du contexte concret.

Dans sa classification des emplois des Npr, M. Wilmet [1997 : 76] propose le critère de « la transparence de la métonymie et de la métaphore ». Mais qui définit ce degré de transparence ? Où est la différence entre les métaphores opacifiées et non-opacifiées ? La transparence textuelle est garantie par la réduplication associative et/ou sémantique. En parlant des Npr recatégorisés, il n'est pas obligatoire d'être informé sur l'origine de la lexie pour l'utiliser, mais il importe de ne pas couper le lien étymologique puisqu'il explique certains emplois dans différents contextes. Lecompte-Hilmy s'est posé la question de savoir si « certains noms lexicalisés ne sont pas étroitement liés de par leur signification aux noms propres (*harpagon, mécène*), même si au niveau de la lexicalisation, il y a perte de l'élément situationnel » [1989 : 26]. En employant un Npr dans tel ou tel contexte, nous actualisons tel ou tel élément situationnel qui nous renvoie, à travers le lien étymologique, au(x) texte(s) ou à une de ses parties.

Les exemples inventés et, disons-le, tirés par les cheveux avec *Le petit Chaperon Rouge* peuvent en servir de modèle :

(1) *T'es encore petite, tu es notre* ***Chaperon Rouge****.*

(2) *Oh-la-la ! T'as acheté une casquette pourpre ? C'est super, mon petit* ***Chaperon rouge****.*

(3) *Tu dois remettre ce sac à ta grand-mère ? Vas-y, mon petit* ***Chaperon rouge****.*

(4) *Je ne veux pas y aller seule, je ne suis pas* ***Chaperon rouge*** *!*

(5) *Tu n' y iras pas, tu ne connais pas cette forêt et je ne veux que tu deviennes un* ***Chaperon rouge*** *!*

(6) *Si tu t'habilles en gris, nous serons Le Loup et* ***Le petit Chaperon Rouge****.*

(7) *Il faut passer les petits pâtés à mon amie qui habite Antony. Où est-ce que je peux trouver un* ***Chaperon Rouge*** *?*

(8) *Pourquoi tu poses tant de questions ? T'es qui ? Un agent de police ou le* ***Chaperon Rouge*** *?*

(9) *Au deuxième round tu sera ma petite déjeuner ! Ah, ouais, je te jure, le* ***Chaperon Rouge****, je t'avalerai ...*

(10) *C'est tout le fourré, ici il n'y pas de chasseurs, personne ne vous aidera, il ne faut pas jouer aux* ***Chaperons Rouges*** *!*

(11) *Plus loin,* ***les Chaperon Rouge*** *de la Croix-Rouge genevoise veillent, consolent, dorlotent.*

C'est toujours le même nom, mais pour comprendre tous ces emplois, il faut maîtriser le « texte »[49] et non uniquement connaître le personnage et ses propriétés. Or, nous n'y pensons pas au moment de la production / perception. Le Npr même a acquis presque toutes ses qualités, le texte et le Npr sont en train de se fondre. Le conte dans son intégrité se trouve derrière le nom presque dans toutes les phrases.

Les traits dégagés sont taille (1), couleur (2,11), situation (3, 4, 5, 7, 8, 9, 10), circonstances (5), partenariat et voisinage (6, 10). On peut dire que ces attributs saillants se reflètent dans le nom de l'héroïne, ils activent les sèmes (ou *virtuèmes*, selon la terminologie de B. Pottier) qui se présentent potentiellement.

Le choix d'une variante contextuelle du Npr est dicté par les objectifs communicationnels de l'énonciation et par les conventions discursives générales. Derrière les composantes d'un acte répétitif se retrouve un référent, mais décomposé en traits saillants. Dans chaque cas particulier, l'émetteur place au premier plan un de ces attributs subjectivement notoires et importants pour lui, et probablement connus et

[49] Il s'agit du texte abstrait, conceptuel. Il n'est pas obligatoire de le lire physiquement, mais il faut faire partie de la communauté linguistique qui partage les connaissances communes stéréotypées.

compréhensibles pour l'interlocuteur. Le parallélisme sémantique et associatif montre quel attribut de l'individu désigné est retenu dans chaque exemple concret. Les causes de l'itérativité de sens au niveau associatif sont, premièrement, l'intention de netteté communicative et la clarté énonciative, deuxièmement, le figement et la stabilité des idées. Cela répond au soucité du sujet parlant de porter à la connaissance de l'auditeur / lecteur ce qui correspond maximalement à ses finalités intentionnelles.

Pour conclure, nous voulons noter qu'à l'heure actuelle il est impossible de se reposer sur une distinction nette entre sémantique et pragmatique, entre dénotation et connotation [Kerbrat-Orecchioni, 1977 ; Ladmiral, 1994]. Nous avons tout un continuum d'états et de passages lexico-sémantiques dans l'usage : le réseau des associations, dans des conditions favorables (notoriété, nécessité) implique un faisceau de connotations: celui-ci, étant souvent actualisé dans le discours, pousse un ou plusieurs sen(s) périphérique(s) vers le cœur sémantique où il(s) peut (peuvent) se fixer et devenir la signification / sens lexical(e). De cette façon, la pragmatique pénètre dans la sémantique : *Mécène → mécène*.

2.5. Attestations antiques de l'usage métaphorique

Il est difficile de dire quand l'homme a commencé à employer le Npr à référence non-classique (Npr recatégorisé). Dès l'Antiquité, les unités propriales ont joué un rôle considérable dans la société, visant non seulement des objectifs linguistiques mais effectuant également toute une série des fonctions littéraires qui sont propres à *onoma* poétiques. Pensons à Horace, dont l'intérêt pour la forme poétique est bien connu. Pour lui, le Npr était déjà un des moyens de caractériser le personnage et d'indiquer ses traits saillants. Par exemple, en mentionnant dans sa satire [I, 6] l'affranchi, qui aspirait à une carrière politique, l'auteur lui attribue le Npr de *Novius*. Ce dernier est formé sur l'adjectif latin *novus* « neuf », pour ainsi dire *homo novus*, à connotation négative qui désignait en Grèce Antique un homme issu d'une famille où avant lui personne n'occupait un poste important. La traduction française *parvenu* pourrait être assez adéquate. Le seul mérite de Novius est sa voix haute et forte, grâce à laquelle il peut crier plus fort que tous les autres au forum.

– Tune, ***Syri****,* ***Damae*** *aut* ***Dionysi*** *filius, audes*
Deicere de saxo cives aut tradere ***Cadmo****?*

*– At **Novius** collega gradu post me sedet uno :*
*Namque est ille pater quod erat meus. – Hoc tibi **Paulus***
*Et **Messalla** videris? At hic, si plostra ducenta*
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit
Cornua quod vincatque tubas : saltem tenet hoc nos.

Voici la traduction prosaïque de ce fragment par Leconte de Lisle [*Etudes Latines*, 1852] :

> *« Oses-tu, fils de **Syrus**, ou de **Dama**, ou de **Dionysius**, précipiter des citoyens du rocher Tarpéien, ou les livrer à **Cadmus** ? » – « Mais mon collègue **Novius** est d'un degré au-dessous de moi : il est ce que mon père était. » – « Et pour cela te semble-t-il que tu sois **Paullus** et **Messala** ? Mais **Novius**, même si deux cents chars se rencontrent dans le Forum avec trois funérailles, fait retentir une si forte voix qu'il couvre les clairons et les trompettes : et cela au moins nous impose. »*

Le sens de cet extrait riche en unités propriales est assez clair dans le contexte général de la satire. Horace critique les ambitions qui entraînent l'homme vers les hautes positions, surtout s'il est de basse origine. La gloire énerve les envieux, l'envie est une médisance dangereuse pour ceux qui ne sont pas nobles et ne peuvent pas se glorifier de leurs ancêtres.

Le nom de Novius, attribué à un affranchi-parvenu, est probablement créé artificiellement par l'auteur même, ce qui est affirmé parfois par certains commentateurs. Les autres Npr sont tirés de l'anthroponymicon de l'époque : *Syrus*, *Dama* et *Dionysius* sont les Npr typiques des esclaves. Il est intéressant que deux d'entre eux indiquent une appartenance ethnique : *Syrus* signifie à la lettre « Syrien », *Dionysius* est lié au culte du dieu de la Grèce ancienne Dionysios dont le nom avait été largement répandu sur les territoires grecs et hellénisés. Les deux noms latins *Paulus* et *Messala* mettent l'accent sur le contraste axiologique entre les Npr autochtones et étrangers et sur les deux oppositions : *noble / d'origine modeste*, *avancé selon ses mérites / élevé d'une façon non méritée*. *Messala* désigne Marcus Valerius Messala Corvin – l'homme d'Etat romain, orateur et écrivain, consul en 31 av. J.C., protecteur des poètes comme Tibulle. Messala descendait de la lignée patricienne des Valerius, connue par ses mérites. Horace mentionne Messala dans l'ode 21 du 3e livre et dans l'« Epître aux Pisons ». Il est difficile de savoir à qui réfère le Npr *Paulus*, mais ce cognomen avait appartenu à certaines familles nobles, par exemple à celle d'Emilius. L'auteur mentionne aussi le nom du bourreau Cadmus, mais on a peu d'information sur ce dernier.

Ainsi, dans le fragment cité, la construction du Npr occasionnel *Novius*, à forme transparente et allusive, sert à caractériser le personnage, et les noms socialement rattachés créent une image des individus. L'introduction du Npr réel dans le texte définit le chronotope (isotopie temporelle) de l'actualité authentique connue des lecteurs. La composition des séries syntagmatiquement conjuguées possédant les attributs communs (*Syrus*, *Dama*, *Dionysius* d'une part, et *Paulus*, *Messala* d'autre part) aboutit à la formation de l'opposition onomastique textuelle. Cette dernière est indispensable pour créer l'antithèse des personnages. Finalement, l'emploi des Npr *Paulus* et *Messala* constitue une antonomase. Nous citerons ci-dessous la traduction rimée faite par Louis Fabre [Première satire d'Horace, 1872], pour illustrer cette valeur des Npr recatégorisés :

*Qui, toi, fils **d'un Damas**, **d'un Syrus**, **d'un Denys**,*
Devenir de la loi le terrible ministre,
Précipiter du haut de la roche sinistre,
*Ou livrer des Romains à **l'horrible Cadmus** ?*
*Mais au-dessus de moi se trouve **Novius**,*
Mon collègue qui juste est ce que fut mon père,
Et, pour un tel motif, toi, si petit naguère,
*Tu te crois **un Paulus**, ou même **un Messala** ?*
*Oui, mais **ce Novius**, dont tu me parles là,*
Si deux cents chariots et, trois pompes funèbres
Se croisaient au forum, peut de ses cris célèbres
Qu'il fera retentir surmonter tous les sons
Des trompettes, des cors et des bruyants clairons.

2.6. Dénomination imagée

L'usage non-référentiel du Npr correspond à la notion de *dénomination figurative*[50]. Nous considérerons ce phénomène du point de la linguistique russe, pour montrer le mécanisme de la « pré-naissance » des emplois modifiés dans les espaces mentaux. Nous examinerons d'abord la question de la nomination en général, ensuite la nomination imagée elle-même.

[50] Greimas, A. J. et Courtés, J., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* tome I. Paris, Hachette. 1979 : 88-89.

2.6.1. Nomination dans la langue

La nomination linguistique peut être définie comme création des unités linguistiques significatives : lexèmes, formes, propositions. Ce qui englobe toute la diversité des problèmes liés aux relations entre la langue et la réalité, la langue et la pensée, la langue et l'univers des émotions humaines. Dans la linguistique russe contemporaine, l'étude du processus dénominatif concerne la nomination en tant que corrélation concrète avec un référent donné [Akhmanova, 1972 : 270], et la création de nouvelles nominations, c'est-à-dire la fixation d'un contenu typique dans les unités linguistiques [Toropcev, 1970 : 3]. Chacun de ces deux aspects explicite diverses possibilités d'interaction entre la langue et la réalité dénommée.

Dans le premier cas, la langue fait office d'instrument souple mais structurellement et matériellement déterminé, qui assimile une réalité dynamique et variable. Dans le deuxième, elle représente un matériel plastique en quoi se crée un nouveau fait de la richesse linguistique dénominative – nom d'un fragment extralinguistique isolé du flux de la réalité et figé dans sa déterminabilité. Le premier processus est continu, réalisé presque dans chaque énonciation, mais le deuxième survient dans les situations particulières de création des mots. Le premier processus permet d'effectuer la sélection des unités linguistiques nécessaires pour transmettre une nouvelle information, alors que le deuxième se manifeste lorsque l'arsenal nécessite d'être complété, enrichi ou remplacé.

I. Toropcev a proposé d'appeler *objectivation lexicale* le processus de formation lexicale (*словопроизводство, word-formation*) [1980 : 6], mais la majorité des linguistes utilise le terme de *nomination*. Dans le cadre de notre recherche, nous ferons de même.

L'examen du processus dénominatif concerne inévitablement le phénomène de la dérivation sémantique, puisque l'emploi d'une unité nominative déjà existante avec une nouvelle valeur sémantique [Žuravlev, 1982 : 54] peut être vu tantôt comme la sélection du nom, tantôt comme sa création. Dans le premier cas, c'est la transformation du sens lexical qui importe, dans le deuxième, c'est l'aspect proprement onomasiologique. Les nouvelles unités lexicales – issues de la dérivation sémantique – sont fréquentes dans la langue, surtout dans la terminologie, la nomenclature et l'onomastique. Or, jusqu'à présent, ce processus a intéressé les lexicologues, mais dans les travaux onomasiologiques on retient seulement la métaphore ou la métonymie comme procédés pertinents. Il est donc nécessaire d'élaborer un modèle général de la nomination imagée. La solution de ce problème est un des objectifs du présent chapitre.

La spécificité de la perception, la transformation du Npr figuré dans la parole, la dynamique des modèles imagés constituent également l'objet de notre thèse.

2.6.2. Typologie onomasiologique des nominations

La question de la typologie des nominations s'est trouvé au centre des études de plusieurs savants russes[51]. Selon V. Gak [1977 : 242-292], les nominations peuvent être classées selon leur hiérarchie – primaires (directes, premières), secondaires (indirectes, secondes, dérivées), et leur fonction – linguistiques, discursives, etc. La plupart des classifications sont fondées sur l'aspect statique de la désignation nominative de réalité : ce n'est pas par hasard que prévaut l'opposition entre nominations primaires et secondaires, présumant notamment la sélection parmi les unités nominatives existantes, alors que l'élaboration qui suit est pratiquement développée comme classification des nominations secondaires.

Il y a pourtant une différence de principe dans les nominations primaire et secondaire. Ainsi, Žuravlev distingue les interprétations sémasiologique et onomasiologique. Selon la première, la nomination secondaire est l'adaptation d'une forme pour désigner différents objets, et non plus seulement celui pour lequel elle avait été créée. Selon la deuxième, la nomination primaire est l'acte de baptême d'un objet qui n'a pas encore d'expression linguistique, alors que la nomination secondaire accomplit une redénomination de l'objet déjà nommé [1982 : 50]. Mais il faut avouer que la sphère de l'application d'une telle démarcation typologique est fort restreinte. La nomination peut être qualifiée de secondaire uniquement quand elle : a) est dérivée de la nomination primaire d'une façon évidente (p. ex., les sigles) ; b) comporte un caractère affectif ou expressif bien prononcé (p. ex., les nominations occasionnelles) ; c) est spécialement formée pour remplacer la nomination primaire (p. ex., les redénominations, les tabous langagiers). Dans les autres cas, les *nominations paradigmatiques* (terme de Gak, [1977 : 282]) sont hiérarchiquement indéfinies, et la détermination de la primauté résulte d'une analyse historique minutieuse. Dans le cadre de la « dénomination-sélection », l'opposition des nominations primaire et secondaire est pertinente, sur le plan syntagmatique, comme opposition de la première désignation de l'objet et de ses nominations réitératives [*ibid.* : 286-287].

---

[51] Arutjunova, 1982 ; Gak, 1977 ; Telia, 1992.

Cette opposabilité des nominations primaire–secondaire peut être interprétée de la façon suivante : créée spécialement / adaptée ; baptême premier de l'objet innommé / nomination réitérative sous les aspects paradigmatique et syntagmatique. Dans la dichotomie proposée par O. Gabinskaja, une nomination est primaire si elle réalise la formation d'un nouveau lexème ; secondaire est toute nomination qui suit la première [1986 : 11]. Cependant, l'auteur distingue la nomination I (à l'aide du mot fixé et enregistré dans la langue par la tradition d'usage) et la nomination II (à l'aide du mot résultant du processus de création, mais qui n'est pas encore devenu l'apanage de la communauté linguistique) [*ibid.* : 12]. La « nomination-création » se rapporte aux phénomènes d'ordre onomasiologique, alors que la « nomination-sélection » est un phénomène d'ordre lexical.

Dans le cadre de l'opposition présentée ci-dessus, on doit se demander, premièrement, si le processus dérivationnel aboutit toujours à la création d'une nouvelle unité nominative ; deuxièmement, si l'usage d'une unité lexicale existante dans la fonction nominative est toujours considéré comme acte de la nomination-sélection. De notre point de vue, les réponses à ces deux questions sont négatives, puisque le critère de la nouveauté sous-entend, non une combinaison inouïe des éléments matériels du système linguistique, mais la spécificité de l'information classificatrice sur la réalité, exprimée dans la forme linguistique.

Dans ce sens-là, est pertinente la distinction entre la dérivation syntaxique / lexicale [Kurylowicz, 1960 : 61 ; Apresjan et al. 1969 : 164] et les noms d'identification et de prédication. À cet égard on peut parler de la création d'une nouvelle unité nominative en tant que nom identifiant, et de la nomination secondaire, effectuée par le biais de la dérivation syntaxique.

> *Nicolas II va monter sur le trône tremblant qu'il fait déjà vaciller en faisant trembler ceux qui portent l'actuel. Quand tout ce beau remue-ménage va entrer en résonance, je veux dire quand les penseurs sarkoziens vont penser d'un même tremblement, il y a des chances que le Guide retombe de l'échelle sur la riche terre. Toute critique sur tout ministre fait baisser sa note (les évaluateurs sont perméables) et augmenter* ***la tremblure****. Amplifions le mouvement !*[52]

[52] Réaction de *Zizanie partout* à l'article « *Les ministres en quête de recettes pour passer le cap du remaniement* » dans *Le Monde* du 16 Février 2008 sur le Forum.

Sur ce, bonsoir. –Dieu, que je suis ***veau*** *! Je te laisse* [à Flaubert] *le titre de vache, que tu t'attribues dans tes jours de lassitude* [Sand, *Corresp.*, t. 5, 1867 : 183]

De pareilles occurrences doivent être considérées comme un témoignage de la naissance de nouvelles unités nominatives à signification identifiante diffusive, différente de la signification du nom de prédication. Au départ, les nominations en question sont occasionnelles, et semblent insolites par rapport à l'usage linguistique général, mais elles ont droit à l'existence. Une nouvelle unité nominative, quelle qu'elle soit d'après son origine, entre dans le système linguistique, en tant qu'élément, avec un certain effort et se ressent initialement comme « corps étranger ». C'est pour cela que la première actualisation d'une nouvelle unité virtuelle demande, en règle générale (et pour le Npr toujours) une formulation plus ou moins complète du contenu nommé qui se réalise soit comme une description développée, soit comme indication sur l'objet dénommé ou sur un représentant typique de la classe des objets, ou bien comme détermination de la place d'une nomination donnée dans le système des autres déjà existantes. Comparons :

La ***kangouroulotte*** *(kangourou + roulotte) : Caravane qui se déplace en faisant des sauts.*

Les chomeurs ***pigeons*** *sont rapidement accourus en battant des ailes en guenilles et roucoulant à hautes voix.*

Les commentaires adjacents peuvent préciser la motivation des nouvelles unités nominatives, mais ce n'est pas leur objectif principal : le contexte permet de découvrir la sémantique. Dans ce cas, la stratégie du locuteur est analogue à l'introduction d'un lexème inconnu (emprunt) dans l'énoncé. Par exemple :

– Qu'est-ce que c'est, une ***allergie*** *? demande Pierre.*

– Ça vient du grec, allos *et* ergos*. Ça veut dire, celui qui, par exemple, mangera une fraise deviendra tout rouge, comme une fraise. Ensuite il enflera, il aura du mal à respirer et il étouffera.*

Il est probable que la nécessité de modes particuliers, pour l'introduction de nouvelles unités nominatives dans le système, peut être considérée comme témoignage de leur indépendance vis-à-vis de l'énonciation communicative. Cette indépendance est un trait essentiel des nouvelles unités apparues par le biais de la dérivation sémantique, qui les distingue de l'actualisation des nominations traditionnelles.

L'énoncé cité ci-dessus développe un contexte nominatif qui « ajuste » au fur et à mesure la nomination *pigeon* à l'être humain, par l'actualisation de nouveaux sèmes, représentant la base de l'identification. La série des nominations syntagmatiquement liées assure le bien-fondé de la prédication « pareil à un pigeon » (*roucouler, battre des ailes*). Dans ce cas, le contexte contribue à révéler les possibilités d'un usage détourné des nominations traditionnelles. Or, lorsqu'une nouvelle unité nominative est née, ses liens sémantiques précédents peuvent être parfois coupés, et le contexte « accompagne » une nouvelle signification, sans transformer l'ancienne. Par exemple, dans le dialogue :

- *J'ai quelque chose à transmettre. Tu peux trouver quelqu'un pour m'aider?*
- *Je peux envoyer ma fille qui est très rapide,* ***c'est un éclair*** *!*
- *J'ai besoin de* ***deux éclairs*** *! Tu peux demander aussi à Irina ?*
- *Ah, non ! Je ne suis pas Élie Prophète, je ne commande pas* ***les éclairs****...*

la première nomination est prédicative, la deuxième est une nouvelle unité indépendante, se rapporte à une catégorie virtuelle des objets, et la troisième a un caractère nominatif double.

Comme le montre cet exemple, la classification de la réalité, reflétée dans la langue, ne s'effectue pas selon les canons de la division logique des notions, mais selon la diversité des situations où se retrouve l'homme, dans le monde multidimensionnel. La situation peut être considérée individuellement ou déterminée dans le cadre d'un collectif, ou bien caractéristique de tel ou tel *ethnos*, d'où la divergence des canevas idéographiques des langues et des dialectes.

La classification des objets de la réalité est constamment corrigée, en s'accordant avec une vision du monde qui correspond à une certaine étape du développement des connaissances. Cela entraîne la mise en ordre de la nomenclature, l'élaboration du système terminologique. Or, dans la conscience personnelle et ordinaire, la connaissance de l'environnement n'est pas changée, à quoi contribue principalement le bagage des unités nominatives accumulées. Une désinsertion spontanée des phénomènes de la réalité qualitativement déterminés et situationnellement importants a toujours lieu, et, par suite, la création de nouvelles unités nominatives n'est pas rare. C'est une autre affaire que la plupart d'entre elles entrent ou non dans l'usage d'une communauté linguistique: et elles ont encore moins de chances de devenir l'apanage de l'usage national. Ainsi, une nouvelle nomination reste plutôt occasionnelle, s'introduit dans l'usage d'un microcollectif (*tête*

fraîche : relecture du journal, dans la rédaction russe, par une personne neutre: *bananes :* pantalons de forme correspondante).

Une fois repéré le lien entre les nominations d'identification et de prédication, il faut noter que la seconde peut être applicable à toute une série d'objets, ou à une classe d'objets. Tandis que la première se développe, non là où la nomination prédicative s'applique le plus souvent, mais là où il y a une base réelle pour la création d'une nouvelle nomination d'identification, c'est-à-dire là où apparaît la nécessité de la mise en relief et de la nomination d'une nouvelle classe d'objets. Le contenu principal d'une nouvelle unité nominative, dès le commencement, représente tout un complexe de traits caractéristiques, soit analytiquement divisé (lorsque le nominateur avait déjà travaillé la notion sur une catégorie dénommée), soit formé au niveau de la représentation sur une classe d'objets ou un objet concret.

Il est possible de construire les situations où la nomination de prédication est utilisée en tant qu'identifiante, ou plus précisément en tant que représentation d'un objet concret de la réalité. Par exemple :

- *Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?*
- *Quelque chose de grand et extraordinaire.*
- *Tiens (*en présentant un grand pot de fleurs décoré comme un caveau*) ! Voila ton grand et extraordinaire !*

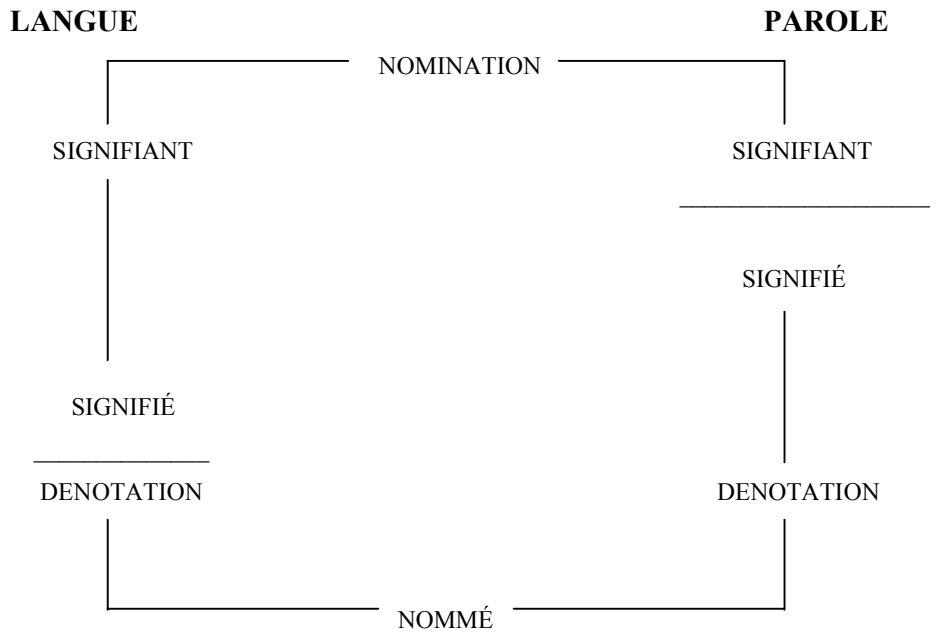
On différencie donc la nomination-création et la nomination-sélection de la façon suivante :

a) la création d'une nouvelle unité nominative est un processus linguistique orienté directement vers la réalité : la nomination-sélection est une assimilation de la réalité dans le cadre d'une expérience linguistique existante, la qualification de ce qui est rencontré de nouveau en tant que déjà connu et qui tantôt possède un nom (nomination identificatrice), tantôt admet la description des marques qui le caractérisent (nomination prédicative) ;

b) la création d'une nouvelle unité nominative est une formation de son sens : l'usage d'une unité déjà existante est son remplissage avec un contenu dénotatif. Ainsi, Gak [1977 : 250-251] affirme qu'au niveau du système linguistique (langue), le nommé représente le signifié, créé dans la conscience par la mise en relief des traits distinctifs dans les dénotations, alors que, dans la langue actualisée (parole), les dénotations

deviennent l'objet de la désignation. En se basant sur tel ou tel trait dégagé dans la dénotation, la nomination est incluse dans une certaine catégorie des objets, pour laquelle dans la langue fournit une nomination fixe, ou bien cette dernière peut être formée à partir des éléments linguistiques existants ;

c) la création d'une nouvelle unité nominative se fait dans la langue, mais la sélection est un fait de la parole. C'est pourquoi, à notre avis, la question hiérarchique sur les nominations primaires / secondaires est incorrecte.



d) une nouvelle unité nominative est tout d'abord hors système par rapport à la langue, elle y entre non pour occuper une place dans le système, mais pour désigner un phénomène extralinguistique: une unité nominative traditionnelle est également employée comme élément lexical du système, d'où les variations de sens et de forme dans le cadre de la dérivation sémantique, qui présuppose pourtant de conserver de l'identité du signifié. Le changement de signifié concerne l'apparition d'une nouvelle unité nominative, qui peut s'adapter aux conditions du système, être rejeté, ou bien être conservé en tant qu'élément toujours déficient. Il est notoire que la langue est assez intolérante envers le côté formel d'une nouvelle unité linguistique. Cependant l'adaptation sémantique des unités, qui ne sont pas formellement en contradiction avec les normes linguistiques, constitue l'essence de la nomination-sélection : le signifié, représentant une série énumérable, souvent inséparable, des traits identifiants dans des

nominations fréquentes et réitérées par la parole, est soumis à l'arrangement, au démembrement et à la hiérarchisation des traits dans les nominations prédicatives. Dans les noms identifiants, c'est l'usage, la référence, qui prédétermine et forme la signification, comme le souligne N. Arutjunova [1999 : 206].

La naissance des unités nominatives représente la sphère d'application de la langue où s'établissent les rapports entre représentations linguistiques et extralinguistiques, où la réalité devient source de la figurativité langagière. C'est un domaine de l'activité créative humaine, un acte délibéré qui acquiert souvent une grande importance lorsqu'il s'applique à la dénomination des objets, des individus, à la création de la nomenclature et de la terminologie scientifique. C'est pourquoi la théorie de la nomination doit s'occuper du processus formatif des lexèmes qui relie un contenu lexicalement non-exprimé, mais syntaxiquement ou physiologiquement (sons, sentiments) objectivé, à son expression en unité lexicale [Toropcev, 1980 : 21]. Cependant, toute nouvelle unité lexicale ne joue pas le rôle d'une nouvelle unité nominative, et il importe de distinguer l'objet de *l'onomasiologie procédurale* des dérivations syntaxiques et les nominations des mêmes objets liées au rapport dérivationnel. En outre, une nouvelle unité nominative peut ne pas acquérir le statut de lexème et ne pas entrer dans le langage en qualité de nom identifiant, tout en gardant la forme d'une description ou d'une construction prédicative. C'est pour cela que nous préférons parler de *nomination-création* (номинация-имятворчество) plutôt que de *dérivation* ou *processus dérivationnel*.

Quoique l'étude du processus dénominatif ait été amorcée par I. Toropcev il y a 40 ans (1970), on ne peut toujours pas reconnaître l'onomasiologie de procédure comme discipline dans la linguistique moderne.

Pour définir les paramètres typologiques, il est utile d'utiliser les modèles généraux nominatifs. Ainsi, V. Gak prend pour composants essentiels de l'acte nominatif les éléments suivants : sujet nommant (sujet de la nomination, nominateur), nomination (*nominant*), objet nommé (objet de la nomination, *nominat*) et destinataire de la nomination. La nomination en question représente la projection des rapports *nominateur–destinataire* (facteur social), *nominateur–objet dénommé* (facteur subjectif), *destinataire–objet dénommé* (facteur de compétence) et les indices de l'objet dénommé (forme interne) [Gak, 1977 : 241-242]. Par rapport à la nomination-création, ce modèle doit être précisé : la nomination ne peut pas être l'un des composants de l'acte de nomination puisqu'elle n'est qu'un résultat de cet acte. C'est pourquoi il faut parler des moyens linguistiques de la

création, mais non de la nomination même. De plus, il faut exclure les rapports entre *destinataire* et *objet* de la nomination, car le premier ne participe pas à l'acte dénominatif: mais il faut le prendre en compte exclusivement dans le cadre des rapports *nominateur – destinataire*.

Nous pensons que le modèle de la nomination doit englober à la fois les aspects statique et dynamique. L'un présuppose la notion d'étalon, de parangon et de composition des variétés dans chaque composant: l'autre concerne le mode d'obtention de cet étalon ou la sélection d'une des possibilités.

2.6.2.1. Sujet de la nomination

Pour analyser la situation nominative, il est nécessaire de révéler la spécificité des rapports du nominateur envers l'acte même de la nomination, l'objet dénommé, le destinataire et la tradition linguistique.

1. Le rapport du sujet de la nomination avec l'acte de création d'une nouvelle unité nominative permet de dissocier les *nominations conscientes* et *inconscientes*[53] [Žuravlev, 1982 : 46-47]. À notre avis, cette opposition concerne plutôt la nomination-création que la nomination-sélection, lorsque nous avons conscience de parler une langue sans jouer délibérément un rôle de nominateurs, pareillement à Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir.

2. Selon le rapport avec l'objet de la nomination, on différencie les nominations a) neutres, b) affectives (expressives, émotives, évaluatives). Čeremisina et Ryzhina ne reconnaissent pas de vertu nominative au lexique affectif, car son objectif ne consiste pas à dénommer les objets et les phénomènes de la réalité, mais à exprimer la particularité d'un objet sur le fond des autres de la même catégorie, à le mettre en relief par rapports aux objets du même nom. Il est notoire que les aspects qui déterminent cette particularité sont perçus comme signifiants uniquement pour un moment donné [1977 : 3]. Cela est exact, en ce qui concerne la spécificité du fond affectif, mais il est discutable de nier la fonction nominative des expressifs. Nous préférons parler, dans ce cas-là, de *nominativité affaiblie* [Lukjanova, 1980 : 11].

3. Le rapport avec le destinataire de la nomination est complexe, puisque les unités lexicales viennent avant le contexte communicationnel, mais pour lui [Toropcev, 1980 :

---

[53] Parmi les inconscientes il y a la *nomination-mutation* (régulière, standardisée, mais qui apparaît dans la langue sans que l'on s'en aperçoive) et la *nomination pathologique*, par mégarde ou méprise.

29]. En conséquence, le destinataire n'est pas inclus dans le processus même de la naissance du lexème. Chaque unité nominative est créée par le sujet parlant non seulement, pour verbaliser des connaissances sur le monde, mais aussi pour transmettre ces connaissances à d'autres membres de la communauté linguistique. La reconnaissance du destinataire d'une nouvelle nomination est : a) *individuellement orientée*, b) *socialement orientée*, c) *généralement orientée*. Le rapport avec le destinataire détermine la sélection du moyen dénominatif, du niveau de l'informativité, et détermine les variantes les plus favorables pour la communication. Par exemple, s'il y a orientation vers un destinataire généralisé, le locuteur tend à respecter au maximum les normes linguistiques: au contraire, avec une directivité plus concrète, la nomination peut être assez libre, peut transgresser les normes de la langue : elle dépend du destinataire.

4. Le rapport avec la tradition linguistique. Ce critère de différenciation typologique, selon A. Žuravlev et M. Rut, dépend d'un conditionnement historique : à chaque époque de l'évolution de la langue est propre un certain assortiment des normes linguistiques. Cependant, à n'importe quelle période s'opposent des *nominations standardisées / non standardisées*. Les dernières peuvent être créées soit par une erreur inconsciente, soit par une déviation délibérée du standard, ce qui peut aboutir diachroniquement à une nouvelle norme.

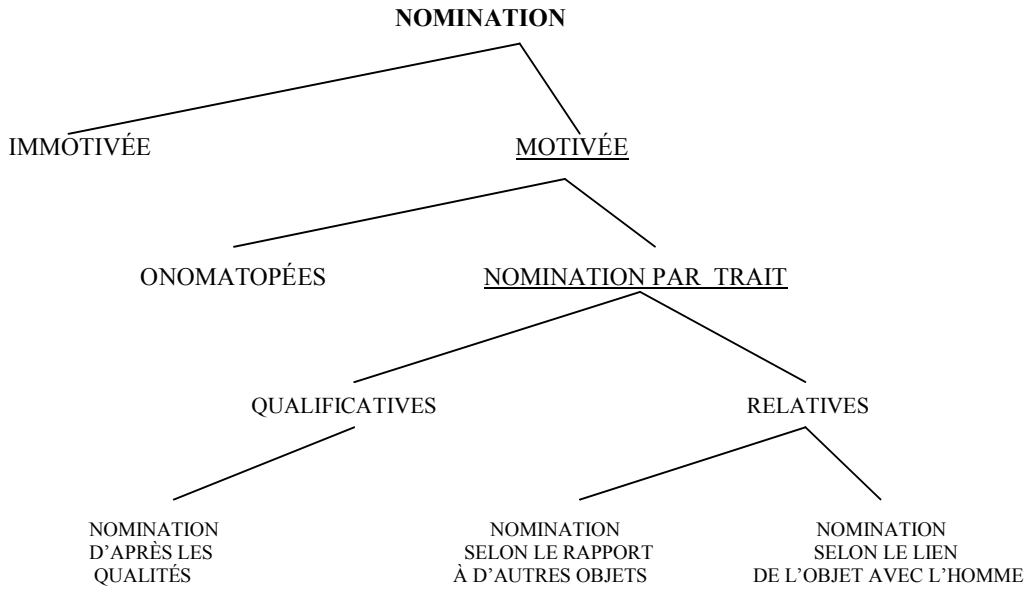
2.6.2.2. Objet de la nomination

Ce composant de la situation nominative peut être caractérisé en tant que tel, et d'après la prise en compte de ses propriétés par le nominateur : comment sont-elles reflétées dans une nouvelle unité nominative ?

1. Suivant le type d'objet dénommé, la nomination s'oppose à la nomination des classes d'objets (p.ex., Npr – Nc).

2. La prise en considération des propriétés de l'objet dans la nomination s'effectue traditionnellement par l'opposition des *nominations motivées* et *immotivées*. La création d'une nouvelle unité nominative est impossible sans interprétation de la précision qualitative de l'objet dénommé, qui présume la présence de traits caractéristiques. La conception de l'objet et la formation du nom se font parallèlement, et il est naturel d'observer la fixation de la connaissance sur l'objet dans sa nomination. Le caractère et le choix d'une connaissance préalable sont le plus souvent implicites et se découvrent

uniquement dans le nom même. Tels sont les types de nominations selon les propriétés de l'objet dénommé :



Dans la nomination, on trouve toujours l'intervention de facteurs subjectifs et objectifs : la sélection de la nomination est déterminée par le caractère de la réalité objective, d'une part, et par l'expérience personnelle du locuteur, d'autre part. Le choix d'un trait en qualité de repère nominatif est subjectivement déterminé.

2.6.2.3. Langue de la nomination

Dans le cadre de la situation dénominative, on peut dégager deux aspects : a) modes de la nomination dans une langue donnée ; b) « destin » ultérieur des unités nominatives dans l'usage linguistique.

L'élaboration des modes de nomination dans la langue russe a été explicitée par A. Žuravlev [1982 : 51-109]. L'existence des unités créées, c'est-à-dire l'opposabilité des unités occasionnelles et usuelles, dépasse la situation dénominative proprement dite, mais il est difficile d'imaginer que l'émetteur, dans le processus de nomination, ne se pose pas de question sur le statut du nom créé, si la nomination est consciente. Une unité nominative peut être soit créée en tant que ponctuelle et unique, situationellement conditionnée, soit « vouée » à un usage durable : baptême des enfants, nomination des

rues et des villes, des variétés de plantes, etc. La finalité conditionne la sélection du modèle nominatif et le mode d'introduction dans la communication.

La combinaison des oppositions typologiques « atomiques », à l'échelle d'une situation nominative, permet d'élaborer les types complexes de nomination, dans le cadre desquels on envisage les systèmes embranchés des noms. Cela concerne les nominations naturelles et artificielles. La description exhaustive de la nomination conventionnelle symbolique (условно-символическая номинация) a été faite par N. Golev (1980).

Il est nécessaire de présenter l'élaboration complexe de ce type de création qu'est la nomination imagée, figurée ou figurative.

2.6.3. Définition de la nomination imagée

Pour différencier les nominations naturelle et artificielle, c'est la conduite nominative du sujet de nomination qui sert de base. La nomination naturelle est le choix spontané, dans la communauté linguistique, d'une variante optimale du contenu et de la forme d'une unité linguistique, au fur et à mesure de son utilisation dans les actes de communication. La nomination artificielle est un acte nominatif conscient, tendu vers un but précis et orienté à l'usage a priori d'une unité nominative créée [Golomidova, 1998 : 6]. Donc, le sens en langue sert de critère principal pour la mise en relief de la nomination conventionnelle. Cette dernière représente une classe spécifique dans la sphère nominative de la langue d'aujourd'hui, eu égard aux moyens particuliers de la création : par exemple, l'utilisation relativement libre de diverses unités linguistiques dans la fonction secondaire nominative [Golev, 1980 : 47].

La nomination figurative dépend de l'attitude envers les propriétés de l'objet dénommé. La nomination directe (non-figurative) présuppose la discrimination d'un trait de l'objet, alors que la nomination indirecte (figurative, métaphorique) passe par l'incarnation du même trait dans un autre objet. Qu'est-ce qui se trouve derrière cette dualité de la manifestation d'un trait : tendance de la langue à la diversité dans l'expression des phénomènes identiques, ou bien différence dans la perception de l'objet, dans la reconnaissance des qualités ? Suivons l'exemple suivant :

- *Tiens, j'ai fait un programme [*d'ordinateur*] pour sauvegarder une certaine information immédiatement en mémoire, je ne sais pas comment la surnommer. « **Mémoire** » - c'est le plus logique, mais trop simple et pourtant peu commode – le programme Mémoire peut signifier n'importe quoi…*

- *Bah… nomme-le… « **Ne-m'oubliez-pas** ». Ou bien « **Nœud** », c'est encore mieux.*

La mise en relief d'un trait, la création d'une nomination directe, parfois au niveau de la construction syntaxique, suscite ensuite la recherche d'une caractérisation originale du même contenu nominatif.

Or, l'analyse de la charge sémantique des nominations indirectes (figuratives) révèle leur non-adéquation informative : une fille surnommée *Perche* est à la fois grande et maigre. Donc, la différence entre les nominations directe et indirecte ne tient pas uniquement à la manifestation linguistique du trait, mais également au caractère des traits mêmes, à la mise en évidence des propriétés de l'objet.

Il paraît logique de revenir à la classification de la motivation du nom selon les qualités de l'objet dénommé. La différenciation traditionnelle des traits motivateurs présume que la seule voie de connaissance d'un nouvel objet est *la poursuite mentale*, lorsqu'un phénomène complexe est petit à petit embrassé par la pensée [Šemjakin, 1967 : 8]. Et pourtant, la simultanéité est aussi propre à la mentalité, *l'aperçu mental* est la capacité d'embrasser simultanément par la pensée tous les aspects d'un phénomène complexe [*ibid.*]. Il est évident qu'un nouveau nom peut être motivé non seulement par un trait, mais aussi par tous les savoirs sur l'objet. Ce contenu peut être divisible ou indivisible. C'est pour cela que M. Rut propose de différencier *la nomination selon un trait* (analytique, abstraite) et *la nomination complexe* (synthétique, concrète) [1992 : 24].

Quoique, dans la langue, la nomination selon un trait ne trouve pas d'obstacles (car chaque langue possède un arsenal suffisant des nominations prédicatives) le complexe des traits peut être assez problématique : si ce complexe est démembré, la nomination est possible à travers la description (*Comité National des Recherches Scientifiques*), bien qu'elle ne soit pas économique. Si le complexe de traits est conçu par le nominateur dans son intégrité indivisible, la nomination ne peut être effectuée que moyennant identification avec l'objet qui possède à son tour un ensemble spécifié de traits. M. Rut les classe parmi les nominations d'identification (предметно-отождествляющие [*ibid.* : 25] :

- nominations dites « indifférentes », où le nominateur se contente des anciennes connaissances (*bohémien Tsigane, lac Lac*) ;
- nominations de coïncidence, où le nominateur caractérise l'objet par le biais de la comparaison (*blancheur de neige, couleur de pêche, son de cuivre, sonnerie argentine*) ;

- nominations d'imitation, où les artefacts dénommés ont été créés par analogie (*crête* (du toit), *feuilles* (les petits gâteaux), Place de l'*Etoile*).

Ce type de nomination s'appuie sur l'expérience linguistique, presque à la limite de la nomination-création et de la nomination-sélection, puisque ce sont de nouvelles unités nominatives produites sur les paramètres essentiels des nominations déjà créées. Cependant, cette nomination dépend d'un savoir sur les liens réels entres les objets. Elle reflète la fluctuation des classifications génériques : spécifiques, dialectique de l'abstrait et du concret, du tout et de la partie. Dans ce cas, les nominations hybrides représentent les groupes de mots où le détachement d'un trait est accompagné de l'identification : *étoile de mer, cheval marin, ours marin, lion de mer, sucre semoule*, etc. Ici, le sens motivant subit les fluctuations de l'ancien au nouveau, de la mise en relief à l'identification : c'est un cheval, mais marin – quoiqu'il soit marin, c'est un cheval.

Les identifications accompagnées d'appréciation représentent une manifestation spécifique du modèle d'identification nominatif. L'élément appréciatif est souvent péjoratif, selon le modèle X = - Y : *soleil tsigane* « lune ».

Or, les possibilités d'identifier un objet dans le cadre d'une corrélation générique sont limitées, premièrement, par l'extension de l'expérience humaine à telle ou telle période historique (par exemple, les aborigènes ne pouvaient pas appeler le koala *ours marsupial*, parce qu'ils ne connaissaient pas les ours) ; deuxièmement, par la difficulté de réduire la variété inépuisable des phénomènes à des étalons communs. La recherche du contenu identifiant devient plus libre, et ce n'est pas l'identité des objets qui sert de critère d'identification, mais l'adéquation des images – impressions concrètes sensitivo-spectaculaires. Cette nomination peut être appelée, d'après M. Rut [*ibid.* : 26], figurativo-identifiante (образно-отождествляющей), ou tout simplement figurative (imagée).

L'identification extra-catégorielle est conditionnée par deux processus. Premièrement, c'est une opération mentale de comparaison, interconnexion de la synthèse et de l'analyse par le biais desquelles la généralisation empirique et la classification des phénomènes sont effectuées. Au stade initial de la connaissance du monde, les objets sont conçus avant tout par la comparaison [Rubinštein, 1958 : 35]. Sur le plan de l'informativité, les comparaisons les plus effectives sont celles qui se lient aux objets réels dans le champ visuel : *la tête du champignon est comme cette assiette, le poisson petit comme un doigt*. Dans ces exemples, la comparaison des objets se fonde sur un critère abstrait, celui de grandeur. Le choix des objets-étalons comparés est conditionné

inconsciemment, et par l'intention de choisir l'objet correspondant non seulement selon un trait (mesure), mais aussi selon plusieurs autres : le plat est comparé avec le plat, l'allongé avec l'allongé, le rond et volumineux avec le rond et volumineux, etc. La comparaison (identification) d'après un trait abstrait annule les restrictions catégorielles et rend possible l'établissement de la similitude structurale et morphologique entre les objets, en tant que fondements de la mentalité associative [Vovk, 1986 : 8].

Le deuxième processus, qui a historiquement conditionné l'identification extra-catégorielle comme base de la nomination figurative, présuppose l'explication de la réalité par un mythe. Le développement de la pensée humaine, l'approfondissement des savoirs sur l'environnement, amène au ré-arrangement des oppositions catégorielles, mais jusqu'à nos jours le mythe imprègne « opiniâtrement » notre vision, forme le monde autour de nous, et permet d'embrasser l'inconnu, pour le nommer [Cook, 1988 : 1-2].

Le « rabattement » des images d'objet ne peut pas être historiquement non conditionné : la nomination figurative renferme toujours une information sur les liens entre objets et une vision sensitivo-spectaculaire de la réalité. La nomination figurée représente un modèle général de vision du monde selon une certaine communauté linguistique, donc la *conception du monde populaire* (народная картина мира).

La dialectique du concret et de l'abstrait dans le processus de la connaissance aboutit à la capacité de percevoir les objets concrets comme notions abstraites. Par exemple, la nuit, le jais et le charbon sont les symboles de la couleur noire : le ciel et la mer – bleu ; le sang, le feu et l'aurore – rouge ; la rose – l'amour ; l'épée – la guerre, etc. Le développement ultérieur de l'opposition d'un trait abstrait à une notion abstraite mène à la symbolisation des traits en qualité de représentants notionnels : la couleur blanche – symbole de la pureté et de l'innocence, la couleur noire – symbole du deuil et du malheur. Le passage d'un symbole à l'autre entraîne une nouvelle corrélation d'objet (un glaïeul blanc – couleur blanche – « Fiancée ») via le lien symbolique (la toilette nuptiale comme incarnation du trait *blancheur*) conditionné, à son tour, par la perception symbolique de la couleur blanche comme couleur de l'innocence. Un exemple plus simple est un passage pour piétons qui, dans la culture russe, est souvent appelé « zèbre ».

Une telle nomination, motivée par le trait d'un objet comme symbole de l'autre objet, peut être dite symbolique. Elle réunit en soi la motivation, qui vient de l'objet, et la représentation standardisée d'un trait, qui vient du sujet parlant. La nomination

symbolique est toujours subjectivée, la « lecture » de l'information sur l'objet dépend entièrement du sujet, bien que le trait de l'objet reste un motif essentiel de la nomination.

La nomination symbolique est étroitement liée à la nomination figurative. La première peut se développer dans la pensée comme la deuxième : les images – symboles, étant concrets et évidents, dans le processus de la connaissance subissent une transformation en reflétant les éléments et les facettes de plus en plus signifiants, et on commence la recherche de nouvelles motivations possibles dans l'ancienne nomination. Par exemple : *Achète pour moi, je t'en prie, une fermeture éclair. Mais en métal, d'accord ? Les plastiques sont fragiles. Une vraie fermeture éclair doit* ***briller****.*

Selon M. Rut [2008 : 29], la nomination symbolique, motivée de la part du sujet parlant, est toujours une quête consciente d'un trait motivant et de sa manifestation dans le nom, alors que la nomination figurative résulte de la connaissance objectivée des propriétés de l'objet, produite spontanément, inconsciemment et par le passage associatif immédiat d'une image à l'autre, aussi conditionné par l'expérience individuelle et sociale de l'émetteur. La nomination figurée renferme un sens profond, d'après l'auteur [*ibid.* : 30]. Le modèle imagé est un intermédiaire entre les objets sensitivement perçus dans la réalité et le sens, la signification, leur essence conçue [Mikhajlov, 1992 : 223].

En prenant en compte les caractéristiques principales des types de nomination énumérés ci-dessus, on peut les opposer selon l'extension des propriétés de l'objet (nominations complexes et nominations à un trait) et selon le caractère de la motivation (nominations où la motivation vient de l'objet ou du sujet). Cette classification peut être présentée schématiquement :

Caractère de la motivation	**Extension**	
	à un trait	**complexe**
Motivation de l'objet	Nomination simple (mise en relief d'un trait)	Nomination identifiante
Motivation de l'objet Orientée par le sujet	Nomination symbolique	Nomination imagée

Il est possible d'introduire un troisième paramètre, celui du degré de liberté du choix : dans un cadre, limité par les qualités de l'objet, d'une part, et par l'expérience du sujet, d'autre part, on peut parler de choix ouvert et fermé. Les nominations simple et imagée réalisent librement le choix du trait ou de la sphère d'identification. Le choix d'un

motif dans la nomination symbolique est limité par la possibilité de sa symbolisation, le choix de la sphère d'identification dans la nomination identifiante est restreint par les cadres catégoriels.

2.7. De la situation nominative à la nomination figurative

Les composantes essentielles de la situation nominative (objet – sujet – destinataire – langue) dépendent logiquement de la spécificité de l'objet de nomination. Il faut souligner son rôle déterminant, non seulement dans le choix du contenu motivant, mais aussi dans le fait même d'effectuer la nomination figurative et non une nomination d'un autre type. En d'autres termes, l'analyse de l'objet répond à la question : pourquoi le sujet a-t-il besoin de la nomination figurative ?

2.7.1. Objet de la nomination

Partant de la définition de la nomination figurée, il est naturel de supposer que son objet doit être avant tout celui qui n'a pas de traits bien marqués et univoques pouvant se présenter en qualité des motivateurs, c'est-à-dire, importants dans la structure d'un nouveau savoir au moment de sa formation verbalisée. Donc, cela peut être un objet hors système possédant un trait complexe qui ne peut être soumis à l'abstraction à tel niveau de la connaissance. En d'autres termes, l'objet acquiert une motivation figurative au cas où son trait, essentiel pour le motivateur, ne peut pas être exprimé par des formes verbales traditionnelles. La nomination figurative va du concret à l'abstrait dans la connaissance d'une manifestation spécifique du trait. Par exemple, celui de la forme (l'*ovale,* comme caractéristique abstraite, vient du latin *ovalis* « ovoïde », qui à son tour dérive de *ovum* « œuf »), ou celui de la couleur : *vert pistache*, *lilas*. Le plus souvent, un seul trait ne constitue pas tout le contenu de la motivation complexe mais stimule son développement. Citons quelques exemples.

Clochette – nom familier de la fleur : la forme en cloche a certainement joué un rôle de point d'appui. Mais il ne faut pas oublier les autres caractéristiques, telles que la fixation du bouton à la tige, l'organisation des étamines et du pistil. Il est probable que la naissance de la confrontation associative a été due à l'ensemble des indices énumérés ci-dessus.

Crocodile – espèce de vis de serrage. La nomination est motivée par la forme de l'objet, effilé avec des convexités correspondantes, mais aussi par les « dents » et le serrage profond et longitudinal.

Donc, l'image « parle » parfois plus que son décodage, ce dernier peut être présenté dans le discours non en cas de nécessité, mais en tant que « méthode d'instructions » pour recevoir l'information en recevant la nomination :

- *Comment pourrais-tu appeler cette pierre ?* [il s'agit de l'uvarovite, de petits cristaux verts sur une pièce de la roche]
- *L'herbe… « **Herborite** » !*
- *Pourquoi ?*
- *Elle pousse comme l'herbe…*
- *- C'est tout ?*
- *Elle est verte et* [en touchant de la main] *raboteuse comme une petite verdure…*

La recherche du matériel extra-catégoriel pour l'identification est précédée par le refus d'extraire les traits - caractéristiques de l'objet, et c'est le trait ne pouvant pas être abstrait qui sert de stimulus à la nomination figurative. L'opération ultérieure d'identification tient compte de toute une série de traits adjacents, ce qui n'est pas toujours conscient chez le nominateur. D'où les interprétations tautologiques des motivations : « ressemble à un crocodile », « pousse comme l'herbe », « comme une petite cloche », etc.

Les caractéristiques mêmes du type non linéaire représentent des configurations composées, les propriétés de l'objet exigent la prise en compte de toute une série de facteurs. Dans le cadre anthroponymique, où la nomination est liée à la caractérisation des personnalités et individualités à plusieurs facettes psychiques et sociales, nous préférons parler de nominations complexement motivées. C'est souvent le cas de la nomination figurative (*Lovelace, Don Juan, Casanova, Chauvin*).

En d'autres termes, la nomination figurative intervient quand, d'une part, les savoirs sur les qualités de l'objet ne sont pas soumis à l'abstraction et, d'autre part, ce sont les propriétés considérées comme actuelles pour le nominateur: c'est pourquoi l'information y afférente doit être empreinte dans un analogue verbal. L'objet de la nomination figurative est caractérisé par le marquage de sa particularité parmi les semblables et par la mise en relief de son originalité qualitative. Ce type de nomination évite la monotonie, lorsqu'un trait connu se répétant constamment devient soudainement la base d'une nouvelle diversification. Il n'y a pas de droites idéales, d'objets absolument ronds, ni deux objets de

la même couleur, mais dans une certaine limite notre connaissance se restreint par l'ajustement des phénomènes sous un étalon abstrait. Cependant les bornes de la connaissance s'étendent et, par suite, surgit la nécessité de la classification des lignes : l'une d'elles devient « ligne-éclair », l'autre – « ligne-serpent », et la troisième – « ligne-corne ». À l'étape initiale, cette nouvelle connaissance n'atteint pas encore un haut degré d'abstraction : elle est accompagnée d'une traînée large de caractéristiques complémentaires, inséparables d'un trait essentiel. La nomination figurative exemplifie notamment cette phase de l'interaction du concret et de l'abstrait dans le processus de connaissance.

Donc, l'objet de la nomination doit posséder les propriétés suivantes : premièrement, il doit être accessible à l'aperception mentale de l'émetteur ; deuxièmement, il peut être marqué par la complexité de traits divers ; troisièmement, l'un des traits n'est pas soumis à la division abstraite ; quatrièmement, ce trait doit être actualisé pour le nominateur et l'information sur celui-là doit être actuelle pour le destinataire ; et finalement, ce trait dégagé doit stimuler les associations dans la conscience du nominateur. Si la dernière condition ne s'applique pas, la nomination figurative est remplacée par la nomination affective ou émotive, où le nom traduit l'attitude envers l'inconcevabilité des qualités de l'objet.

2.7.2. Sujet de la nomination

Le sujet de la nomination est aussi un constituant essentiel de la situation nominative. Il est porteur d'une expérience concrète, d'un niveau concret du développement de la mentalité et usager d'une langue concrète. Considérons la spécificité de l'activité du nominateur dans la nomination imagée.

Avant tout se pose la question de la capacité du nominateur à effectuer la nomination figurative et de son trouve le savoir intuitif sur la corrélation existante des faits et phénomènes de la réalité. L'intuition présume un niveau assez élevé de l'organisation systémique de la connaissance enrichie par l'expérience. Cela correspond à la compétence linguistique, qui peut être pourtant différent chez l'auteur et le lecteur, et à la compétence culturelle – savoirs partagés.

L'analyse des faits, expérimentalement organisés, de la nomination figurative a démontré [Rut, 1992 : 35] que les capacités individuelles, pour créer les unités nominatives figurées, sont dissemblables : parmi les questionnaires remplis à l'Université

de Ekaterinbourg, on a trouvé beaucoup d'exemples de réalisations consécutives à l'identification à un trait. Et cependant les interrogatoires inverses, où dans la liste de toutes les nominations l'étudiant(e) devait choisir la plus réussie, ont prouvé que la meilleure note avait toujours été attribuée aux identifications imagées à plusieurs traits (complexes). Un « saut » associatif précis au-delà des cadres catégoriels est toujours considéré en tant que trouvaille. La naissance d'une nouvelle unité nominative est accompagnée d'émotions positives ou négatives.

Donc, le sujet de la nomination figurative est un nominateur à expérience (compétences + connaissances) sociale, plastique et prête à l'application. Chaque membre de la communauté linguistique est potentiellement apte à la nomination figurée, mais il ne l'est pas toujours en réalité. Les nominations de ce type sont faites par les personnalités intellectuelles, créatives, artistiques, esthétiques, etc. Ce sont le plus souvent des écrivains, artistes, inventeurs, critiques, lexicographes, savants ou journalistes. On connaît nombre d'exemples où les créations de quelques personnes deviennent l'apanage de tous les membres d'une société.

Le sujet de la nomination détermine la sphère de l'identification figurée. Cette conclusion est confirmée par les nominations universelles des objets du ciel étoilé : « Grande Ourse » – en russe dialectal *Лось* (élan), en finlandais *Otava* (espèce de la digue de pêche), en portugais *Barca del Northe* (barque du nord): « Voie lactée » - en suédois *Vintergatan* (rue d'hiver), en vietnamien *Sông Ngan* (rivière d'argent), en vieux russe *Матница* (barre, traverse – support du plafond dans l'isba). Il est clair que la nomination figurative est conditionnée par une orientation générale de l'expérience sociale du sujet, cela est également prouvé par les expérimentations[54].

Donc, la nomination figurative est subjectivement nuancée, elle comporte une certaine information sur les possibilités et les propriétés socio-psychologiques du nominateur. Dans la conscience du nominateur se confrontent une image subjective de l'objet dénommé et une représentation subjective de l'objet dans la sphère d'identification subjectivement sélectionnée. C'est notamment ce matériel trois fois subjectivisé qui devient la base motivatrice pour la création d'un nouveau nom. Étant donnée l'influence des standards linguistiques, le caractère médiat et « voilé » de la motivation vient de l'objet : si l'image est imposée par le sujet à l'objet, la mise en relief des propriétés de ce

[54] Golomidova, 1998 ; Rut, 2008.

dernier est dictée par l'association évoquée. Or, les possibilités d'adapter un nouvel objet à une image connue sont toujours limitées : même les nominations des constellations, objets non typiques de la réalité, sont conditionnées par la vision « terrestre ».

En somme la nomination figurative est uniquement possible en tant que nomination des objets dotés de qualités spécifiques ; et elle est un moyen pour connaître et faire connaître ces qualités.

D'autre part, le conditionnement de la nomination figurative par le sujet se manifeste par la libre sélection d'une sphère d'identification imagée, limitée uniquement par les cadres de l'expérience accumulée: ce qui entraîne un certain arbitraire dans la réunion de l'image d'un objet avec la représentation d'un autre objet, identifié au premier.

Dans cette combinaison paradoxale de la liberté, qui vient du sujet, et de l'orientation, qui vient de l'objet, découle la force de la nomination figurative : l'identification imagée, dirigée par le sujet, organise la connaissance de l'objet à l'échelle de toute l'étendue de l'expérience accumulée. Sous cet angle, la nomination figurée est une verbalisation des produits de la pensée, dont l'étude est devenue un des objectifs actuels de la psychologie et de la philosophie contemporaines.

En rencontrant les objets réels (ou fictifs) dont la connaissance n'est pas possible (ou suffisante) au niveau de la mentalité abstractivo-logique, le nominateur s'appuie sur son expérience, et, en se basant sur les capacités de la pensée imagée, trouve un moyen justifié d'exprimer sa connaissance sur l'objet par une représentation concrète de celui-ci, assimilé déjà dans la pensée verbalisée.

La motivation par le sujet parlant n'est pas égale à sa subjectivité, car l'orientation dans la connaissance est un mouvement conscient du nominateur. Chaque nomination figurative est un témoignage de la capacité du nominateur à transformer activement et créativement son expérience accumulée. C'est la pratique, la communication discursive y comprise, qui sert du critère à la fiabilité de la connaissance obtenue. Une unité nominative peut être appelée produit fiable de la nomination figurative si elle trouve un reflet adéquat dans l'expérience du destinataire, lequel peut être compté comme un participant actif. Considérons en détail cette composante de la situation nominative, dans la création des unités figuratives.

2.7.3. Destinataire de la nomination figurative

En faisant appel à l'expérience, l'activité du nominateur nécessite toujours d'être corrigée selon les limites de l'identification imagée. Sa compétence, en tant que partie de l'expérience sociale et collective, prédétermine l'efficacité du processus de connaissance. Une unité créée par la nomination figurée continue d'être associée au contenu motivant durant la communication.

Une association imagée, forgée par occasion, peut être acceptée par le destinataire et devenir productive pour lui aussi bien pour le destinateur ; mais à l'inverse, cette nouvelle nomination peut provoquer la protestation et, par suite, elle n'aura aucune chance d'être fixée dans l'usage. C'est la vérification des connaissances et des compétences chez le destinateur et le destinataire qui provoque l'(in)efficacité de l'unité.

La prise en compte du destinataire dans la nomination figurative concerne les sphères d'identification les plus proches des interlocuteurs, les domaines communs pour tous les deux (au moins). La communauté de leurs expériences est caractéristique du processus de nomination.

Donc, la tendance à utiliser des unités nominatives figuratives a pour objectif de se concentrer sur une vision commune de l'environnement, non seulement pour transmettre une information, mais également pour faire ressortir les traits personnels semblables chez les locuteurs. Cela veut dire que le destinataire devient un des facteurs de l'organisation et de l'activation de l'expérience du destinateur, d'une part, et l'indicateur de la justesse d'effectuation de ce processus, de l'autre.

2.7.4. La nomination figurative et la langue

La problématique donnée a deux aspects : premièrement, elle concerne les moyens techniques de l'expression de la nomination figurée dans la langue: deuxièmement, elle demande d'analyser le rôle de l'expérience linguistique dans la création des modèles de la connaissance humaine. En bref, il s'agit de la représentation linguistique du monde dans le processus de perception de la réalité.

La question concernant les moyens techniques de la création des unités se résout aisément : c'est la métaphore en tant que telle, ou bien la métaphore compliquée par la métonymie, l'affixation, etc., qui représente le moyen principal pour exprimer la nomination figurative. Cela conduit au problème de la métaphore linguistique en tant qu'intensifieur et stimulateur de la connaissance. Les chercheurs russes ont manifesté un

grand intérêt pour la valeur gnoséologique de la métaphore. On a déjà présenté une interprétation élargie de la métaphore comme modèle de la connaissance, et traité les principaux modèles linguistiques de la métaphorisation [Skljarevskaja, 1993]. L'analyse de la métaphore a abouti aux études sur l'interaction entre la métaphorisation et le potentiel émotif des unités linguistiques [Šakhovskij, 1987].

La question la plus intéressante est celle de l'origine et de l'essence de la métaphore, qui confronte beaucoup de points de vue différents. Le rôle principal est actuellement attribué à l'engendrement de la métaphore dans la parole [Black, 1962 : Murzin, 1972 : Arutjunova, 1999]. C'est le « conflit » (*interaction* selon Black) entre l'ordinaire et le non-ordinaire, selon M. Black, le correct et l'incorrect, d'après L. Murzin, le normal et l'anomal, pour N. Arutjunova, qui donne l'impulsion à cette naissance, du point de vue de la tradition linguistique.

La conception langagière du dispositif métaphorique déplace le problème du plan onomasiologique au plan sémasiologique : ce ne sont pas les causes de l'usage d'une unité linguistique dans une situation donnée qui sont jugées cruciales, mais la spécificité de sa perception. La conception de la métaphore comme fonction sémantique secondaire des formes de mot dans l'énoncé [Murzin, 1972 : 362] pose la question de l'apparition de la métaphore à un niveau assez technique. Nikitin affirme [1983 : 94] que la métaphore verbale représente un cumul des notions dans le mot, lorsque l'expression d'une notion est comprise en tant que fonction onomasiologique secondaire de ce mot, déjà « occupé » par une autre notion. En d'autres termes, la métaphore est une expression de la notion par un mot auquel, dans la distribution primaire des nominations, avait été affecté une autre notion, liée à la première par un rapport de similitude. L'auteur estime que, dans la métaphore verbale, le signifiant reste instable, c'est le signifié qui est changé. Si un nouveau contenu idéal doit être verbalement exprimé, la métaphore crée un nouveau nom pour cet objet non dénommé.

N. Arutjunova, en notant que beaucoup de linguistes intègrent des facteurs extralinguistiques dans l'analyse de la métaphore, penche pour une théorie proprement linguistique. Elle traite la métaphore comme une espèce d'anomalie sémantique, résultant de la transgression intentionnelle des régularités, dans l'assemblage du sens des mots [Arutjunova, 1978 : 147-148].

L'examen précis de la naissance du « bouillon trouble sémantique » qu'est le flux discursif [*ibid.*] est fécond en stylistique et dans la sémasiologie. Cependant, la métaphore

nominative reste en dehors du cadre de cette analyse, car elle constitue un moyen technique pour extraire un nouveau nom du lexicon qui existe déjà. Elle concerne la métaphore identifiante et la ressource de la nomination, et non uniquement la façon dont le sens peut être nuancé.

Il faut reconnaître le rôle important de l'activité langagière dans le travail verbal des modèles de la mentalité figurative. La métaphore n'est pas simplement la transmission de l'image, mais son traitement spécifique qui inclut les éléments originaux de l'analyse et de la synthèse. Dans la mentalité imagée, la parole sert non à former les images, mais à les intensifier, les approfondir et leur attribuer les propriétés généralisantes.

Cela dit, nous pouvons décrire de la façon suivante la place de la langue dans la nomination figurative :

1. L'identification imagée, comme interaction associative des représentations d'un nouveau phénomène et de l'objet assimilé par l'expérience (et donc possédant déjà une manifestation verbale), s'effectue au niveau préverbal.

2. Après avoir reçu une expression verbale, par sélection (correspondant adéquatement aux objectifs de connaissance et aux goûts linguistiques) de la variante nominative, l'image identifiante est soumise au démembrement précis des constituants. Au fur et à mesure du fonctionnement discursif, dans la nouvelle unité se loge une nouvelle signification identifiante, par la réalisation de laquelle l'image « transparaît » en dirigeant le développement sémantique du mot. À cette étape, l'apparition des nominations analogiques contiguës est possible, c'est-à-dire l'arrangement des séries nominatives unies par un modèle. Dans cette phase, l'image-concept et sa manifestation linguistique coopèrent de manière étroite. L'influence du contexte contribue à la réinterprétation des anciennes et à la naissance des nouvelles relations syntaxiques et sémantiques.

3. Une nouvelle unité nominative entre dans l'usage, devient constitutive d'un certain système nominatif, de plein droit. Le lien avec l'image-concept s'estompe, et la métaphore acquiert les propriétés dont parlait Arutjunova [*ibid.* : 147-148].

4. Une quatrième étape est possible : la « vivification » de l'image-concept sur une nouvelle base, sous l'influence directe du contexte. L'exemple classique est la réinterprétation des concepts symboliques (mythologiques). Au cours de l'évolution de la langue, la figurativité du mot ancien, fondée sur les liens sensitivo-spectaculaires, a été remplacée par une autre figurativité, basée également sur des représentations concrètes mais qui constitue déjà une figurativité consciente [Feoktistova, 1996 : 146].

La phase initiale est un acte mental, déterminant pour l'unité de la langue et de la pensée, qui établit un lien associatif entre deux objets possédant des propriétés identiques du point de vue du nominateur. La langue, qui fixe ce lien dans la conscience, en assurant l'interprétation décomposée, est un moyen de garder les standards de la conduite pour planifier les actions ultérieures [Sorokin, 1982 : 8]. Après être entrée dans la langue, après s'y être fixée, une identification imagée favorise le développement du modèle nominatif linguistique ;la possibilité de construire de nouvelles structures conceptuelles conditionne une certaine activité linguistique dans la connaissance de la réalité. On pense au principe de la complémentarité linguistique formulé par G. Brutjan [1959 : 57], qui prône que c'est à travers des images verbales et des modèles linguistiques que se produit une vision complémentaire du monde : ces modèles sont une source secondaire (ou associée) de l'interprétation de la réalité, ils complètent notre conception générale des connaissances et ils la corrigent, parce que dans la signification de chaque mot se trouve un composant de la figurativité.

C'est notamment la nomination figurative qui fait interagir ce qui est conceptuel et ce qui est linguistique dans le processus de connaissance. Les modèles de la perception sensitivo-concrète de la réalité se conservent dans les modèles figurés. Et c'est surtout les modèles déjà bien formés qui reçoivent une grande valeur car ils sont approuvés par l'usage, sémantiquement élaborés et exploités. Ils renferment les concepts mentaux du passé.

À la fin de ce chapitre, disons quelques mots sur le terme même. La nomination figurative, comme reflet de la réinterprétation imagée de la réalité dans la langue, est mentionnée pour la première fois par A. Molčanova [1980 : 19]. E. Vovk [1986 : 11] y voit un processus de formation des noms dont la structure sémantique comporte une opposition imagée qui reflète l'unité et l'opposabilité de la signification actualisée et de la forme interne du nom. Les définitions présentées ci-dessus incluent la nomination-sélection, qui ne présume pas la création de nouvelles unités, ni l'utilisation de la notion imagée/figurée au sens gnoséologique, mais au sens linguistique. Donc, l'emploi du terme ici exige de déterminer précisément le concept de figurativité linguistique. Pour Molčanova, la figurativité est synonyme de métaphoricité ou d'allégorie [1980 : 4], Vovk parle de « l'opposition imagée » dans la structure sémantique des noms [1986 : 23]. Nous n'aborderons pas en détail le problème de la figurativité linguistique, puisque cela dépasse les limites de notre recherche: mais il faut souligner la conception d'O. Zagorovskaja qui

met en relief un constituant figuré, ou bien empirique, dans la sémantique de la lexie, en l'interprétant comme image généralisée qui est fixée derrière l'objet dénommé [1982 : 14]. Cela permet de considérer l'usage figuré du mot dans l'actualisation d'un constituant imagé de la sémantique, particulièrement, dans la position de la prédication. Cette interprétation rétrocède à la notion d'*image* son sens gnoséologique, transforme le problème de la « nomination secondaire figurative » en celui des moyens d'actualiser discursivement un constituant figuré de la sémantique lexicale, et en plus permet d'employer le terme « nomination figurative » uniquement pour la création de nouvelles unités nominatives où la motivation par les propriétés de l'objet s'effectue par identification associative de l'image de l'objet dénommé et de l'image de l'objet sur lequel le savoir est verbalement fixé.

2.8. Bifurcation sémiotique du nom personnel

Même si un texte porte l'empreinte de l'individualité de son auteur, la subjectivité est relative, puisqu'au cœur de la formation et de la transmission des connaissances se trouvent des régularités cognitives universelles. Cela veut dire qu'en construisant un texte, l'homme respecte des règles communes et générales qui limitent l'improvisation et autorisent une compréhension mutuelle des locuteurs. En conséquence, la fonction textuelle du Npr représente un mode conventionnel de verbalisation des savoirs personnels, qui simultanément dévoile une expérience linguistique subjective et des caractéristiques pragmatiques typiques d'une situation communicationnelle.

Maintenant nous allons considérer, à l'aide d'exemples anglais et français, l'usage des unités propriales personnelles prises au figuré.

2.8.1. Le semi-anthroponyme selon M. Blokh

Nous avons déjà rappelé que suite à l'acquisition, par les anthroponymes, de sens discursifs informationnellement suffisants qui sont orientés vers l'identification de référents singuliers dans une situation concrète ou d'un texte, les noms personnels n'admettent pas d'articles. Mais l'analyse du corpus de la littérature française du XXe s. relève une tendance à l'expansion de la détermination articulée dans le champ anthroponymique. Il faut noter que les nominations onymiques articulées représentent la

nature du nom personnel dans la même mesure que leurs corrélations non-articulées, dites normales.

Figurant dans des conditions contexto-situationnelles non-ordinaires, les formes articulées trouvent une explication linguistique pertinente dans le cadre de la théorie des oppositions, grâce à la notion de substitution oppositionnelle. La substitution, ou réduction oppositionnelle de l'opposition catégorielle, est pour Mark Blokh le processus syntagmatique de la « levée » des indices sémantiques différentiels entre termes opposés (membres) et la contraction de l'opposition binaire dans un terme. La forme substitutive emprunte alors la finalité syntagmatique de son membre opposé et, avec ses caractéristiques fonctionnelles, elle acquiert parfois des co-significations stylistiques [1973 ; 1977]. En linguistique, la déformation contextuelle de l'opposition catégorielle est souvent décrite comme « neutralisation » de l'opposition, c'est-à-dire perte par les termes opposés de leurs forces distinctives à moment donné [Hjelmslev, 1961 : 343; Troubetzkoy, 1960 : 256]. C'est du point de vue de la contraction de l'opposition lexico-sémantique en un seul terme qu'on considère le plus souvent l'interaction des Npr et Nc[55].

Ainsi, selon L. Ščetinin [1962 : 7-8], l'appellativisation des Npr suppose un changement qualificatif de la « charge » communicative du lexème. On passe de la désignation d'un objet unique à la désignation générale d'une classe d'objets homogènes, en résultat de quoi un nom commun autonome est formé, homonyme de l'anthroponyme initial. En examinant le passage du Npr au Nc, les linguistes classent souvent parmi les indices grammaticaux l'emploi au pluriel et les combinaisons syntaxiques (censément incompatibles avec la désignation des objets singuliers) p.ex., avec article, possessif, démonstratif, indéfini et substantif au cas possessif. En définissant les anthroponymes métonymiques et métaphoriques en tant qu'unités linguistiques partiellement neutralisées, D. Ermolovič explique [2004: 16] leur utilisation dans une fonction secondaire nominative par le processus de la neutralisation, dans une composante individualisante de la signification, notamment de la partie qui attache le nom personnel à un certain individu.

L. Selezneva partage cette opinion [1993 : 58-61] : en subordonnant le passage du Npr au Nc à toute une série de facteurs extralinguistiques, elle remarque que linguistiquement ce mécanisme est exprimé par une différenciation des sèmes, qui consiste en une réduction de la plupart des sèmes individuels et en un détachement d'un seul ou de

[55] Christophersen, 1939 : Boguslavskaja, 1958.

plusieurs en qualité d'essentiels et conceptuels. Les positions mentionnées ci-dessus, et d'autres travaux, où l'on examine la contraction neutralisante de l'opposition lexico-grammaticale « Npr – Nc », sans aucun doute, contribuent à préciser les caractéristiques sémantico-fonctionnelles des Nc aussi bien que des anthroponymes. Or, l'analyse du corpus montre que le passage du Npr au Nc représente le processus si mobile et variable que les dérivations substantivées ne peuvent refléter qu'un de ses aspects.

La nécessité d'étudier en détail les formes onymiques avec déterminant est également justifiée par le fait que certains chercheurs rangent d'une façon indifférenciée toutes ces formes dans la classe des appellatifs dérivés (*appellative derived* de W. Van Langendonck). Ainsi, on rattache à l'antonomase lexicalisée non seulement les dérivations sémantiques et lexicales des noms personnels, mais aussi les mêmes anthroponymes nommant différentes personnes, membres de la famille y compris ; les nominations du même individu se rapportant à diverses périodes temporelles ; les Npr remontant aux prototypes, et les anthroponymes modifiés par des attributs limitatifs[56]. Les emplois articulés onymiques sont semblablement interprétés par Curme [1955 : 229], Langendonck [1985 : 121] et autres. Cependant, on peut estimer que les formes articulées ressemblent aux Nc uniquement du point de vue fonctionnel, sans perdre leur essence anthroponymique [Superanskaja, 1973 : 12: Boër, 1978 : 73-99].

Pour Noailly [1987 : 77], « l'usage libre des articles devant le Npr fait de celui-ci un terme *classificateur.* Quand je dis *un Alfred Muller,* quel que soit l'effet rhétorique de l'article (…), je pose l'existence d'une classe d'Alfred Muller. Au contraire, quand je dis *Emile,* je ne pose pas du tout l'existence potentielle d'une classe d'Emile. Je désigne, c'est tout ». Analysant les rapports du Npr à la catégorie du nombre et de l'article, Kałuźa propose d'isoler d'une classe nominative supplémentaire (*the category of Names* [1981 : 9-60]) formée par les dérivations onomastiques appellativisées. Selon lui, ce sont les Nc qui ont, comme trait distinctif, une affinité génétique avec les Npr. L'article (actualisateur, déterminant, quantifiant ou encore spécificateur) détermine le quantum de l'extension en discours.

Que deviennent les Npr "modifiés", c'est-à-dire ceux qui, comme les Nc, prennent des déterminants ? La position kleibérienne est nette, qui considère la plupart d'entre eux comme des prédicats, c'est-à-dire des termes généraux, des Nc en quelque sorte, qui

[56] Vendler, 1967 : 120 : Kałuza, 1981 : 17-19.

dénotent une certaine catégorie regroupant des occurrences sur la base de propriétés communes. Ce contenu descriptif a une différence de taille, toutefois, par rapport à celui des Nc standards : il ne s'agit pas de catégories conventionnelles, lexicalisées. Selon l'expression de Damourette et Pichon, la "communisation" totale n'est pas acquise, puisqu'il n'y a pas de sens intrinsèque descriptif associé a *priori.* Tous ces emplois de Npr modifiés, ainsi que l'ont montré les études de Gary-Prieur et Jonasson, ne peuvent s'expliquer ou s'interpréter qu'à partir du Npr non modifié. Contrairement à des exemples comme *poubelle* ou *frigidaire* ou encore *(un) don juan,* où le lien avec le Npr d'origine n'est plus nécessaire, de telle sorte qu'il s'agit de Nc véritables, les emplois prédicatifs des Npr sont des emplois construits ou dérivés dont l'interprétation continue de se faire à partir des Npr de départ. Ce sont donc des Nc "discursifs", dérivés des emplois prédicatifs ou descriptifs de formes normalement non destinées à une telle tâche. La diversité des emplois relevés n'est qu'une conséquence de ce caractère non lexical, et leur interprétation doit s'effectuer à partir du Npr source [Kleiber, 1994 : 32].

Pour dresser le tableau complet du mécanisme linguistique qui règle le passage graduel des Npr aux Nc, il faut tenir compte de ce que l'affaiblissement de la distinction des formes oppositionnellement associées n'amène pas toujours à une liquidation factuelle de l'opposition qui, dans différentes conditions contexto-situationnelles, peut affecter des formes diverses de l'expression. La substitution oppositionnelle, comme facteur général de la déformation syntagmatique d'une opposition catégorielle, peut être représentée par la neutralisation ou la transposition. Par la neutralisation, le membre substitutif perd absolument sa qualité de contenu, s'assimilant au maximum d'après sa fonction au substitut ; mais dans la transposition, ce dernier garde partiellement ses caractéristiques fonctionnelles et devient porteur de deux fonctions simultanément : celle de son terme opposé et la sienne [Blokh 1973 ; 1983]. Un tel type de réduction oppositionnelle est décrit, en linguistique, en tant que transfert intentionnel et expressivement saturé du substitut de l'opposition dans les conditions d'usage non-typiques, ce qui réalise les divers « effets de transposition » [Hjelmslev, 1961 ; Troubetzkoy, 1960 ; Křižkova, 1966].

Entre la neutralisation et la transposition des formes catégoriales, il y a des différences aux plans épistémologique et linguistique. Du point de vue des régularités gnoséologiques, qui déterminent la transmission par l'émetteur de son savoir individuel, la neutralisation de l'opposition catégoriale reflète l'achèvement de la résolution des contradictions internes entre les formes catégoriales. En conséquence, une forme

neutralisée se présente comme un marqueur linguistique qui enregistre l'accomplissement par un locuteur d'un acte concret de connaissance. Elle se rapporte à telle image mentale du référent qui correspond, dans la connaissance d'un objet par l'individu, à un moment de « quiétude » relative.

Or, la transposition des formes catégoriales révèle le caractère procédural de la résolution des contradictions entre les membres opposés, et l'acquisition par un terme transposé des traits catégoriaux mixtes. T. Semenova suppose [2001 : 30] que, d'un point de vue épistémologique, une forme catégoriale transposée fonctionne comme un moyen linguistique propre à refléter l'interaction des lois dialectiques dans le cadre d'un acte de connaissance accompli par le locuteur.

Notre corpus témoigne de ce que l'opposition lexico-sémantique « Npr – Nc » dans le texte subit souvent une déformation transpositionnelle, qui amène à la surcharge sémantico-fonctionnelle de l'anthroponyme : celui-ci devient un nom bifonctionnel, généralisant et individualisant à la fois. Il est appelé *anthroponyme semi-commun* ou brièvement ***semi-anthroponyme*** par Blokh et Semenova [1991].

Les semi-anthroponymes sont les noms personnels à propriétés lexico-grammaticales hybrides, *propriales–communes*, à mi-chemin d'une qualité précédente et d'une qualité nouvelle. Leur bifonctionnalité les rend aptes à indiquer les facettes diversifiées d'individus désignés, en accentuant les moments essentiels, aussi bien que transitoires, dans leur développement.

Les semi-anthroponymes diffèrent par leurs caractéristiques sémantico-fonctionnelles : chez les uns, c'est la fonction généralisante qui prévaut, chez les autres, la fonction individualisante, mais tous présentent des propriétés lexico-grammaticales composées. C'est notamment le dualisme sémantico-fonctionnel des noms personnels transposés, nettement mis en « relief » dans le texte, qui récuse l'équivalence sémantico-fonctionnelle des onymes non-articulés et articulés[57]. En effet, si les anthroponymes « purs » sont des signes linguistiques monofonctionnels, identifiant des référents singuliers sur la base de sens individualisant et informationnellement suffisant, les semi-anthroponymes réalisent leur dualité fonctionnelle par le mécanisme de leur formation sémantique, qui est une spécificité sémiotique du Npr transposé [Blokh, Semenova, 2001].

Si ce dernier est un nom multiple, en contexte linguistique ou pragmatique, il

[57] Sloat, 1969 : 29 ; Starostin, 1978 : 40.

constitue une partie intégrante d'une description qu'il abrège en surface. Cet usage crée les conditions favorables à sa transformation en nom connotatif à sens figuré. L'analyse démontre que la sémantique discursive des semi-anthroponymes se distingue par un potentiel connotatif riche, car outre l'emprunt de la prescription syntagmatique à un terme opposé, la forme substitutive du nom personnel acquiert une série des co-significations stylistiques. Comme les Npr transposés sont les unités linguistiques stylistiquement marquées, il convient d'expliciter notre conception de la composante connotative de la signification lexicale.

D'après l'interprétation traditionnelle, on entend par la connotation «*дополнительное содержание слова (или выражения), его сопутствующие семантические или стилистические оттенки, которые накладываются на его основное значение, служат для выражения разного рода экспрессивно-эмоционально-оценочных обертонов и могут придавать высказыванию торжественность, игривость, непринужденность, фамильярность и т.п.*[58]» [Akhmanova, 1972 : 203-204].

Cependant, la stylistique et la linguistique textuelle ont permis de préciser cette conception et les domaines de son application. En particulier, on a démontré qu'à côté des plans nominatif et prédicatif, une riche gamme des co-significations supplémentaires peut être exprimée, puisque tout acte discursif, par l'interaction des critères objectifs et subjectifs, conditionne le caractère polyaspectuel de la structure de contenu d'un énoncé actualisé [Blokh, Ostapenko, 1985]. Les connotations factuelles, de registre (stylistico-fonctionnelles), évaluatives et éthiques correspondent à l'aspect nominatif de l'énoncé ; les connotations intentionnelles et émotives à l'aspect prédicatif. Nous excluons de cette série l'expressivité, car elle représente non un élément sémantique, mais une propriété discursive qui concerne l'efficacité du discours et sa force d'expression.

Quant à la sphère d'application de la connotation, liée à l'usage d'un élément langagier dans une position contextuellement caractérisée, elle ne se limite pas au niveau lexical ou phraséologique, mais s'étend jusqu'aux bornes de l'énoncé actualisé – élément principal contexto-informationnel de la langue [*ibid.* : 4].

---

[58] Le contenu supplémentaire du lexème (ou de l'expression), ses nuances concomitantes sémantiques ou stylistiques, superposées à la signification essentielle, qui servent à exprimer toutes sortes d'« harmoniques » expressivo-émotivo-évaluatives et peuvent attacher à l'énoncé, solennité, enjouements, aisance, familiarité, etc. (trad. Y. S.)

L'actualisation du potentiel sémantique des onymes s'effectue dans une situation communicative, qui fournit les conditions nécessaires pour ajouter, à l'invariant systémique, tels ou tels sens supplémentaires. C'est pourquoi nous considérons les sens connotatifs des Npr transposés selon la potentialité connotative qui caractérise l'aspect nominatif de l'énoncé actualisé, représentant l'union thématique de propositions, munies des indices pragmatico-stylistiques *sine qua non* [Blokh, 2000 : 120-123].

La connotation à information secondaire (ou, selon la psychologie, faisceau des associations évoquées dans la conscience par un lexème employé[59]) tient à l'influence contextuelle sur le processus de perception lexicale, et aux régularités de l'expression d'un implicite. Par le terme *contexte*, dans notre recherche, nous entendons un certain ensemble discursif (*consituation* d'après Blokh), une formation complexe qui représente un modèle général de la communication, incluant le sujet parlant et l'auditeur avec leurs propriétés individuelles et sociales, leurs relations, la situation et les conditions d'un acte discursif donné, le thème du texte, son appartenance linguistique et la déterminabilité sociale des objectifs communicationnels [Goverdovski, 1984 : 134].

L'analyse de ces composantes contextuelles a permis de définir les co-significations typiques des divers anthroponymes détachés. La difficulté principale consistait à tracer une frontière actuelle (ad hoc) entre les connotations qui distinguent les variétés d'anthroponymes. Cette difficulté a été surmontée grâce au dégagement d'un assortiment de co-significations régulièrement enregistré, caractéristique de certaines situations typiques [Semenova, 2001].

Parmi les semi-anthroponymes, Semenova dégage [*ibid.* : 164-165] les types métonymiques et métaphoriques. La conservation/transgression des limites de l'espace conceptuel prédéterminé par le porteur du nom sert de critère à leur différenciation. Le trait distinctif des semi-anthroponymes métonymiques est la scission de l'image du référent : pour les semi-anthroponymes métaphoriques, c'est la superposition des images de différents référents. Selon Semenova [*ibid.*], les Npr déterminés par les épithètes et/ou article, sans perte de la référence classique à un objet unique, correspondent aussi aux semi-anthroponymes métonymiques (*a sulky Arthur*). Mais le rapport n'est pas clair entre *Arthur* et *a sulky Arthur*, si le dernier est une métonymie du premier. Notons que ces types

[59] Bloomfield, 1933 : 156-164 ; Ufimceva, 1968 : 200-243.

de Npr à déterminants sont considérés dans la linguistique occidentale, le plus souvent, comme des exemples de fractionnement.

La confrontation sémiotique des noms personnels modifiés, présentée dans l'ouvrage de Blokh (2001), permet d'établir deux principes distinctifs : les *semi-anthroponymes avec bifurcation nominative* (à effet simple) réalisent les fonctions généralisante et individualisante sur un fond de monoréférentialité compliqué: les *semi-anthroponymes avec bifurcation nominativo-référentielle* (à effet double) deviennent multiréférentiels. Comparez:

> *... **A badly shaken Mike Cronin** leaned on Nora for support as they walked down the aisle of the church, with Eileen and Mary trailing behind them* (A.M. Greeley, *Thy Brother's Wife*, 1983 : 176).

et

> *His (*Leonard Bernstein's*) formidable farther Samuel ran a profitable beauty-supply business and for many years bitterly opposed his son's choice of career, although late in his life he admitted, "You don't expect <u>your child</u> to be **a Moses**, **a Maimonides** or **a Leonard Bernstein**"* (*Time*, 1990, № 44 : 63).

Ici, le semi-anthroponyme monoréférentiel *a Mike Cronin* réalise parallèlement deux fonctions nominatives (individualisation et caractérisation du référent), alors que les semi-anthroponymes multiréférentiels *a Moses, a Maimonides, a Leonard Bernstein*, outre la superposition de deux fonctions nominatives, opèrent une corrélation associative du référent *your child* avec ses prototypes possibles. Ce qui confère l'unicité de la référence aux Npr recatégorisés, c'est le locuteur et le contexte dans lequel il les utilise, ce contexte étant pris ensemble avec l'expression elle-même.

Les caractéristiques sémantico-fonctionnelles « propriales–communes » des anthroponymes recatégorisés conditionnent leur emploi déterminativo-modifié. Il est intéressant que, malgré la corrélation de l'article défini aux pronoms définis et de l'article indéfini aux pronoms indéfinis, les termes de ces corrélations, à l'intérieur des nominations anthroponymiques, ne sont pas équivalents sur le plan sémantico-fonctionnel. Le choix de tel ou tel déterminatif, finalement, est défini par la totalité des facteurs situationellement associés.

De ce point de vue, il est important d'analyser, d'un côté, les oppositions de l'article défini aux déterminants démonstratifs et possessifs, de l'autre côté, les oppositions de l'article indéfini aux indéfinis.

En ce qui concerne l'article défini et démonstratif, leur différenciation dépend de la spécialisation fonctionnelle propre à chacun des corrélats. La valeur essentielle de l'article défini consiste à individualiser l'objet servant de la base à l'identification ; celle du démonstratif est l'identification même par corrélation du Npr et du référent, soit d'une façon directe (la deixis prend appui sur la situation d'un acte discursif), soit indirectement, par la comparaison avec d'autres nominations à travers les liens contextuels. Or, cette régularité générale « se réfracte » diversement dans la parole, selon toute une série de conditions situationnelles. Particulièrement dans la langue russe, le démonstratif ou le possessif est préférable pour la représentation réitérée du référent (facteur sémantique), à condition que le substantif se trouve dans une des positions syntaxiques « faibles », en qualité de complément circonstanciel, complément prépositionnel, attribut ou groupe structuralement isolé du prédicat (facteur syntaxique) [Volf, 1974 : 149].

En outre, l'article est un mot-outil au plus haut point grammaticalisé, qui réalise une sémantique abstraite. Les démonstratifs, au contraire, actualisent les sens discursifs concrets. La saturation sémantique dépend des interactions avec les référents correspondants, et de facteurs anthropocentriques : rôle et statut des interlocuteurs, paramètres sociaux, détermination socio-personnelle des objectifs communicationnels, intention du sujet d'évaluer ce qui est désigné, etc. Voilà pourquoi que les démonstratifs et possessifs peuvent actualiser des sens discursifs personnellement nuancés, tels que «le mien » (*tien, sien, leur, nôtre, vôtre*… en bref, toutes les variations qui se rapportent au sujet) – « d'autrui » : individuellement connu – généralement connu: connu / classifiant – connu / individualisant: significatif – insignifiant: subjectivement important – objectivement important: unique/concret/particulier – semblable/typique [Arkhipovič, 1984 : 16, 19]. Citons un exemple:

> *Her face, seen so close, was built of great flats of skin pressed clean of colour by the sun, except for a burnish of yellow that added to their size mineral weight, the weight of some pure ungrained stone carted straight from quarries to temples. Words came from* ***this monumental Ruth*** *in the same scale, as massive wheels rolling to the porches of his ears, as mute coins spinning in the light.* [J. Updike, *Rabbit, Run!*, 1977 : 116]

On voit que la nomination anthroponymique déterminée souligne l'individualité brillante des apparences de l'héroïne.

Par ailleurs, la combinaison des caractéristiques sémantico-syntaxiques mentionnées ci-dessus peut conditionner l'emploi obligatoire d'un possessif au détriment de l'article.

Comme les démonstratifs, les possessifs se distinguent de l'article par la valeur concrète des sens discursifs (associés au porteur de l'indice) et par la contrainte syntaxique qui dicte l'usage du déterminant dans les positions syntaxiquement « affaiblies » [Volf, 1974 : 145].

La diversité des nuances de sens réalisées par les indéfinis s'explique par ce que la signification catégorielle de l'indéterminabilité va de pair avec une sémantique de l'hypothétique. On sait que, par exemple, malgré le lien étymologique de l'article indéfini et du numéral « un(e) », l'article ne traduit pas toujours l'unicité et, par conséquent, ne peut pas dans tous les cas se substituer au numéral. De plus, si ce dernier manifeste une signification ambivalente, hésitante entre « un(e) » et « un(e) certain(e) », il peut se doter d'une équivalence sémantico-fonctionnelle avec l'article indéfini. Par exemple :

> *Having had your advice that* ***one Daniel Bronson****, wanted for suspicion of murder, has been hiding out in the general area of Hancock, and seeing how excellent a place this would be, I directed that the numerical analysis be checked by radio against the analysis on record for Bronson's prints.* [J. D. MacDonald, *The Price of Murder*, 1957 : 139]

Le rôle des articles, en tant que marqueurs sémantico-fonctionnels nucléaires des noms personnels français transposés, peut être précisé si l'on compare le fonctionnement des semi-anthroponymes en français (langue à articles) et en russe (langue sans articles). La catégorie « déterminabilité – indéterminabilité » dans la langue russe porte le caractère « masqué » (terme de B.L. Whorf), vu que l'individualisation, l'identification et la généralisation des objets désignés s'effectuent contextuellement et complexement. En particulier, en russe, pour inclure la catégorie « déterminabilité – indéterminabilité » dans la perspective sémantique du texte, il faut activer d'autres catégories, celle de nombre, de cas, de degrés de comparaison. C'est pourquoi, dans notre recherche, à côté de la description textuelle des anthroponymes recatégorisés français, nous citerons en russe les nominations équivalentes, d'après les caractéristiques sémantico-fonctionnelles taxonomiques, afin de révéler mieux la potentialité sémantique des formes articulées.

2.8.2. Spécificité sémantico-fonctionnelle des anthroponymes recatégorisés monoréférentiels

Nous avons déjà noté que la monoréférentialité constitue un trait distinctif des anthroponymes modifiés, par rapport aux noms multiréférentiels.

L'analyse des anthroponymes monoréférentiels, du point de vue de leurs caractéristiques sémantico-syntaxiques, a permis de les diviser en deux sous-types : *qualificateurs* et *identificateurs*. Bien que tous deux réalisent, avec la fonction individualisante, une fonction généralisante empruntée, le degré de généralisation des référents est différent, car les sous-types donnés se distinguent selon la proportion des caractéristiques nominatives.

Ainsi, dans le sens actualisé par le qualificateur peuvent dominer les sèmes basiques, stables ou facultatifs, mais cet anthroponyme recatégorisé établit une corrélation implicative avec un référent unique authentique, et une corrélation explicative avec une classe virtuelle de référents typiques. Par exemple :

> *Of course, Jimmy knew the village policeman of Red Rocks, it was Mr. Walker, there was nothing to be afraid of. But this was* ***a new Mr. Walker, slab-faced, hard, a taker of statements.*** [MESS, 1978 : 376]

En ce qui concerne l'identificateur, dans son sens actualisé en règle générale prévalent les sèmes stables et facultatifs. La corrélation implicative est pseudo-classificatrice, mais elle est également explicative, authentique, singulière et référentielle. Par exemple :

> *…Moreover, Patrick was of compelling handsomeness, and of commanding height and build, quite casting* ***the dun and aristocratic Rufus Hastings*** *into the shade.* [T. Caldwell, *The Turnbulls*, 1973 : 365-366]

À la différence du qualificateur *a Mr. Walker*, la fonction principale de l'anthroponyme identificateur *the dun and aristocratic Rufus* est l'accentuation des caractéristiques individualisantes du référent, qu'indiquent explicitement les attributs *dun* et *aristocratic*. L'identification emphatique du référent de l'onyme est effectuée grâce à sa qualification implicative en tant que membre d'une classe hypothétique des référents semblables.

On peut conclure que la visée fonctionnelle du qualificateur est l'explication d'une caractéristique pseudo-classificatrice du référent, et celle de l'identificateur – la mise en relief d'une caractéristique individualisante. Les propriétés sémantico-fonctionnelles des sous-types d'anthroponymes recatégorisés monoréférentiels trouvent leur expression dans la concordance avec les articles : l'article indéfini signale les qualificateurs, l'article défini les identificateurs.

2.8.3 Anthroponymes qualificateurs dans le texte

L'examen de la formation des sens discursifs affectés aux anthroponymes modifiés monoréférentiels permet de les classer en s'appuyant sur leurs caractéristiques sémantico-syntaxiques. Parmi les qualificateurs se distinguent quatre variétés d'onymes transposés : anthroponymes de supposition, d'incompétence, de restriction virtuelle et de restriction réelle.

2.8.3.1. Anthroponymes aléthico-factuels

Les anthroponymes de supposition et d'incompétence entrent dans le groupe des Npr transposés aléthico-factuels, selon l'implication énonciative des connotations factuelles, conjuguées avec l'expression d'une incertitude quant à l'identification aboutie du référent. Ces connotations factuelles sont étroitement liées à une nomination de base, orientée vers l'identification primaire du porteur d'un nom. Or, à la différence d'une information essentielle, logiquement traduite par l'actualisation des sèmes basiques, les significations supplémentaires reflètent une situation décrite. En d'autres termes, l'origine des connotations factuelles propres aux qualificateurs est entièrement conditionnée par les connaissances de présupposition des interlocuteurs.

On sait que, grâce au « arrière-plan » commun des connaissances, à chaque emploi réitéré du nom personnel, il est possible de ne pas expliciter son potentiel d'information, car la convergence totale des présuppositions entre le sujet parlant et l'auditeur garantit une identification sans ambiguïté du référent visé.

Cependant, il y a des situations où les connaissances préalables ne coïncident pas, ou bien ne répondent pas aux objectifs de l'acte communicatif. Dans ce cas, le nom personnel actualisé perd sa monoréférentialité explicite et acquiert une fonction principale explicative pseudo-classificatrice. Faute de savoirs nécessaires à l'individualisation du référent, les anthroponymes de supposition et d'incompétence commencent à transmettre des sens factuels implicatifs. Ils expriment les hypothèses sur l'appartenance de l'onyme à un individu désigné. La situation typique, pour le qualificateur de ce type, est un énoncé de modalité probabiliste, où le Npr réalise une variété hypothétique de la connotation factuelle. Le « flou » sémantique de l'anthroponyme, résultant de la confrontation probabiliste des sèmes basiques et d'un référent singulier corrèle à une sémantique de l'incertitude et de la supposition. Par exemple :

I seem to remember hearing something about ***a Mary Jordan****, I think it was. Mind you, I'm not clear about all this. Got into the papers and I think it was a wife of his – I mean of the above suspicion naval officer.* [A. Christie, *Postern of Fate*, 1974 : 91]

Ici, la probabilité est associée à une signification générale de l'approximation qui pénètre toute la situation. L'indétermination, l'incertitude des assertions atténuent la dimension catégorique de l'énonciation : Le verbe modal *to seem*, l'approximateur libre *I think it was* et la construction négative *I'm not clear about all this* réduisent la valeur d'un indice exprimé, s'y rapportent.

Comme en russe les articles sont absents, le sens discursif de l'anthroponyme de supposition se constitue à l'aide des explicateurs lexicaux avec une tendance correspondante hypothétiquement nuancée. Comparez :

You took the parcel to Miss Buckley?

Yes, there were several things for her. There was this box and some flowers also – sweet peas – from ***a Mr. and Mrs. Croft****, I think. I took them up at the same time…* [A. Christie, *Peril at End House*, 1961 : 150].

et

- Вы отнесли его мисс Бакли?

- Ну да, и не только его. Там была эта коробочка, потом ещё цветы, душистый горшочек, ***по-моему, от мистера и миссис Крофт****. Я взяла всё сразу и отнесла…*[60] [А. Кристи, 1990, Т.2 : 301].

On voit que la connotation de l'hypothétique, subjective par nature, dépend du rapport sujet–objet et du degré de catégoricité, ce qui conditionne son inclusion dans le cadre modal de l'énonciation. Par suite, son actualisation s'effectue d'habitude parallèlement avec la translation, par le biais des termes modaux, des significations syntaxiques selon les catégories « rapport modal du sujet à l'action » et « rapport sujet – objet ».

La spécificité fonctionnelle des approximateurs (lexèmes marqués par le sème « approximation ») tient au cumul de deux fonctions : indications sur l'approximation de l'indice et sur la non-catégoricité, dans l'évaluation de la manifestation de cet indice [Sorokin, 1988 : 6-7].

---

[60] *- Vous l'avez déposé à Miss Buckley?*

- Oui, et non seulement ça. Il y avaient une boîte, puis les fleurs, pois de senteur, ***à mon avis, de Mr. et Mrs. Croft****. J'ai pris à la fois tout et déposé…* (trad. Y. S.).

En conformité avec leur sémantique, les anthroponymes de supposition sont souvent utilisés dans les contextes qui décrivent le choix d'un nom pour le nouveau-né :

> *... What's her name, by the way ?*
>
> *She doesn't have a name. We didn't have any girls' names ready, we were so sure it would be a boy. I've thought about Michele…*
>
> *No, Sean said, she's not* ***a Michele****. I know what she is. She is* ***a Noreen****…*
>
> [A.M. Greeley, *Thy Brother's Wife*, 1983 : 141].

Dans ce fragment, au principe des anthroponymes métonymiques *a Michele*, *a Noreen* se trouvent les clusters « sémasiologiques » permettant au locuteur – Sean – de comparer les noms personnels *Michele* et *Noreen* du point de vue de la concordance avec l'image du nouveau-né. La situation même du choix conditionne la fonction qualificative des anthroponymes modifiés *a Michele* et *a Noreen*. Cependant, le deuxième suscite en contexte des associations supplémentaires, grâce à sa corrélation avec le semi-anthroponyme *a little Nora :* selon Sean, le nom *Noreen* implique le sens actualisé par une nomination anthroponymique attributivement développée *a little Nora*. *A Noreen* indique un liage associatif entre mère et fille. Tenant compte de ce que *a Noreen* révèle une interprétation personnelle du nom par le locuteur, il est raisonnable de le considérer, à la différence de *a Michele*, en tant qu'unité linguistique pragmatiquement marquée de l'idiolexicon de Sean et Nora, qui véhicule des co-significations subjectives.

Tous les exemples démontrent que les sens actualisés par les anthroponymes de supposition se distinguent par un appauvrissement de contenu : ils se forment par composition minimale des sèmes basiques. La confrontation probabiliste des onymes avec le référent du nom représente l'autre trait spécifique. C'est notamment la confrontation référentielle hypothétique de l'anthroponyme de supposition qui conditionne, à notre avis, sa valence fermée à un déterminant qualitatif : dans notre corpus, nous n'avons trouvé aucun exemple de son développement attributif.

La deuxième variété d'anthroponymes qualificateurs (ceux d'incompétence), indiquent l'absence chez les interlocuteurs des connaissances préliminaires à propos du référent d'un nom. Trois situations sont possibles : soit l'émetteur est mal renseigné, soit c'est l'auditeur, soit l'un et l'autre le sont. Comme les anthroponymes de supposition, ceux d'incompétence réalisent dans l'énoncé les connotations factuelles, possédant une nuance d'incertitude :

Do you know, Mr. Malinowski, that this is the pistol which was used to shoot Michael Gorman on the night of November 26th ?

Michael Gorman? I do not know ***a Michael Gorman*** [A. Christie, *At Bertram's Hotel*. [1972 : 164]

L'anthroponyme d'incompétence, en qualité d'unité linguistique laconique exprimant une fusion complexe de la sémantique évaluativo-factuelle, se manifeste surtout dans les discussions concernant un individu inconnu :

What does he do for a living ?

He goes about with ***a Farther Socket****.*

Who's he – a clergyman ?

I don't know, Mr. Fergusson. I haven't met Farther Socket. [M.Spark, *The Bachelors*, 1978 : 92]

En comparant les anthroponymes de supposition et d'incompétence, on peut noter que les sens actualisés par les seconds, dans la plupart des cas, comportent des sèmes stables ou facultatifs situationellement associés. Or, une telle surcharge de la sémantique discursive ne change pas leurs caractéristiques fonctionnelles : indication sur le manque de savoirs nécessaires (concernant le porteur du nom) chez les interlocuteurs, indépendamment de l'étendue et de la qualité de l'information qu'ils possèdent réellement. Ces anthroponymes confirment la véracité de l'objection faite par O. Moskalskaja : dans le cadre du texte se pose non seulement la complexité des assertions sur la réalité, mais aussi une certaine intention communicationnelle, qui « *формируется ситуацией коммуникации и теми задачами, которые ставит перед собой в соответствии с этой ситуацией говорящий*[61] » [1980 : 35]. Une telle spécificité acquiert souvent un marquage supplémentaire à l'aide des déterminatifs « un(e) tel(le) » ou « un(e) certain(e) » :

A slight disturbance in Mike's mind had recently occurred to make him wonder if perhaps Farther Socket was not more interested as such than he claimed to be. There was ***a certain Elsie*** *who did his typing. He was furiously jealous of Elsie* [M.Spark, *The Bachelors*, 1978 : 152]

En russe, les indicateurs de l'incompétence sont habituellement les pronoms «некий», «некто», «какой-то», «никакой». Comparez :

---

[61] … se forme par la situation et par les objectifs que le sujet parlant se propose conformément à cette situation (trad. Y. S.).

Марджи уже ждала нас, вся – воплощение гостеприимства. Она представила нам своего кавалера, ***некоего мистера Хартога*** *из Нью-Йорка, у которого лицо было покрыто загаром, приобретенный под кварцевой лампой, а рот так тесно усажен зубами, что напоминал кукурузный початок. Мистер Хартог казался хорошо упакованным и завернутым в целлофан и на любое замечание отвечал одобрительным смехом*[62] [Дж.Стейнбек, *Зима тревоги нашей*, 1985 : 535]

et

Margie was waiting for us, hostess to her fingertips. She introduced her companion, ***a Mr. Hartog*** *of New York, sun-lamp tanned and set with teeth like an ear of Country Gentlemen. Mr. Hartog looked wrapped and shellacked, but he answered all sentences with an appreciative laugh* [J. Steinbeck, *The Winter of Our Discontent*, 1979 : 161]

Bien des chercheurs expriment la même idée, en ce qui concerne l'utilisation stylistique des articles. Le sujet parlant motive et établit le point de vue du destinataire à sa guise, puisque la visée d'un but précis dans l'acte de parole a une expression linguistique directe ou « oblique », selon la position communicationnelle du destinataire [Nikitin, 1983 : 43: Barkhudarov, 1975 : 64].

L'emploi des articles et autres déterminants avec les Npr se rapporte entièrement, selon N. Irtenjeva, à «грамматике для слушающего» (grammaire de l'auditeur), qui garantit la construction de l'énoncé, d'après laquelle la parole est correctement comprise par l'interlocuteur [1970 : 75]. La propriété commune des Npr transposés – orientation vers la « grammaire de l'auditeur » - se manifeste bel et bien dans les anthroponymes, dits de pseudo-incompétence.

L'usage de ces qualificateurs est fondé sur une présupposition intentionnellement renversée par l'émetteur puisque ce que ce dernier, en dénommant un individu connu de lui-même, part de l'absence des savoirs correspondants chez l'auditeur et donc lui présente le porteur du nom comme une personne inconnue, en sorte que son incompétence n'entrave point l'interaction. Par exemple :

Do you want a job ?
What kind ?

---

[62] *Margie nous attendait déjà, toute l'incarnation de l'hospitalité. Elle nous a présenté son compagnon,* ***un certain M. Hartog*** *de New-York, dont le visage était bronzé par la lampe à quartz et la bouche était tellement planté avec des dents qu'elle ressemblait à l'épi de maïs. Monsieur Hartog avait l'air d'être emballé et enveloppé en cellophane et à chaque réplique il répondait par un rire approbatif* (trad. Y. S.).

A parishioner of mine, ***a Mrs. Horace Smith****, has about eight acres of garden around her home, toward Appleboro. Her husband was an incredible rhododendron enthusiast…* [J. Updike, *Rabbit, Run!* 1977 : 104].

Donc, les connotations factuelles de l'hypothétique et de l'incompétence sont conditionnées par un facteur commun : le « flou » de la signification identifiante. Les onymes participent à la construction des zones textuelles de l'approximation et de l'indécision, dictée par les objectifs de l'interaction. Par exemple :

Are by any chance waiting for someone, sir? - asked the characterless barman :
Yes, I am, - I said.
You wouldn't be ***a Mr. Finn****?*
Yes.
Then I've a message for you, sir. ***A Mr. Ingersoll*** *telephoned just now and said he couldn't get here to meet you, sir, and he was very sorry but could you go and pick him up from the station at six fifty-five* [D. Francis, *Nerve*, 1983 : 132].

Cette séquence dialogale est intéressante en ce que l'anthroponyme de supposition *a Mr. Finn* et celui d'incompétence *a Mr. Ingersoll*, par l'explication de la sémantique évaluativo-factuelle, contribuent immédiatement à créer le sentiment de l'innocence du barman, par rapport à l'attentat contre Finn. Ainsi, les Npr prennent aussi part au développement thématique du texte analysé.

2.8.3.2. Anthroponymes factuels axiologiques

Le deuxième groupe de qualificateurs comprend les anthroponymes modifiés à restriction virtuelle ou réelle, qui transmettent dans le texte, généralement, des connotations évaluatives axiologiques : morales, éthiques, intellectuelles, sociales, etc. Cette fonction caractérisante est due à la spécificité de leur sémantique discursive, qui résulte d'une combinaison variée de sèmes basiques et facultatifs, situationellement associés.

La particularité sémantico-fonctionnelle de l'anthroponyme de restriction virtuelle tient à ce que, parallèlement à l'identification implicite d'un porteur réel du nom, il établit explicitement une corrélation entre son référent et une classe hypothétique des semblables. Une fausse polyréférentialité est insaturée à cause de l'actualisation des sèmes stables et facultatifs, sur la base desquels se forme une image typifiée du porteur d'un nom :

So I'm not going to marry Philip after turning down William. But I love them, I do, I do, I do… I don't love Jerry. Jerry had been my chum for years and

years. He is another like me, you see. He's general's son, believe it or not. He's walked out of all that, like me… Oh – he's very nice, very nice, why do I knock him? I'm not any better? I don't do anything, and I live on my farther. But if I've got to choose between ***a Jerry*** *and Philip, it's Philip every time…* [D.Lessing, *The Summer before the Dark*, 1978 : 207].

Dans cet énoncé à orientation descriptivo-qualificative, l'anthroponyme *a Jerry* réalise une fonction évaluativo-typifiante fondée sur une véritable identification du porteur du nom. Cependant, les caractéristiques pseudo-classificatrices sont renforcées par l'explication contextuelle de deux confrontations (d'un côté : Jerry – sujet parlant / jeune femme, de l'autre : Jerry – Philip) et trouvent une expression formelle grâce à la détermination du Npr transposé par l'article indéfini (à valeur d'abstraction relative).

L'analyse du corpus permet de constater que l'occurrence typique est celle de l'anthroponyme de restriction virtuelle sans aucun attribut, qui opère une caractérisation explicite généralisante de l'individu désigné. Les liens rétrospectifs impliquent toutes sortes de comparaisons et confrontations, dans la formation de l'image d'un personnage, chez le sujet parlant. Le potentiel généralisant acquiert souvent un poids supplémentaire par l'utilisation parallèle d'autres onymes du même type, parfois au pluriel :

He had long been uneasy over the betrothal of John and Eugenia. Would that intellectual bloodlessness, that calm aristocracy, be enough for the strength and recklessness of John Turnbull? Would it not at the end chill and destroy him? It was unfortunate, of course, that at the end it was a milk-maid, a Lancastershire lass, with whom John had become entangled. But, at the end, again, might it not be better? James could not conceive of ***a Eugenia*** *in America. America was for the John Turnbulls. And the Lilybells* [T. Caldwell, *The Turnbulls*, 1973 : 68].

Pour décoder l'information véhiculée par *a Eugenia*, il faut tenir compte de ce que, dans le contexte de tout le roman, les Npr *the John Turnbull* et *the Lilybell* sont porteurs des traits des personnages comme l'esprit d'initiative, le pragmatisme, la persévérance frisant la déraison et le tempérament passionné. C'est pourquoi la situation de l'anthroponyme recatégorisé *a Eugenia* dans la zone de la plus haute « tension » communicative, formée selon le principe de la *disjonction alternative* (incompatibilité des objets confrontés, d'après Blokh [2001 : 68]), renforce son potentiel généralisant : pour le lecteur *Eugenia* devient symbole de l'aristocratie intellectuelle, vouée à la mort dans un monde de concurrence cruelle.

La contrainte des liens textuels rétrospectifs peut être tellement forte qu'ils autorisent une organisation distendue du passage, qui révèle immédiatement leur sémantique discursive :

> *... Later I asked Jo about him. She knew at once who he was.*
> *His name's Felix Andrews. He's an architect, quite successful I believe. Moving out of the Smoke and going to build his own country house ...He's probably a widow. Anyway, according to the grapevine he's building this house for himself and his-son-at-weekends, sort of thing...* [L.Banks, Two is Lonely, 1977 : 17-18].

> *I couldn't marry* ***a Felix****, could you? – I asked unguardedly, following in a completely unserious way this train of thought* [L.Banks, *Two is Lonely*, 1977 : 19].

Comme l'objectif fonctionnel des anthroponymes de restriction virtuelle consiste à refléter l'image d'un personnage en train d'être formée, ils forment librement des syntagmes avec attributs. On sait que les linguistes ont déjà indiqué la capacité d'information du Npr attributivement modifié et déterminé par l'article indéfini. Dans ce cas, le modèle sert de base non seulement pour la construction de l'image achevée d'un personnage, mais aussi pour sa représentation fractionnée [Christophersen, 1939 : 168 ; Irtenjeva, 1970 : 76].

La place des déterminatifs, antéposés ou postposés, peut être occupée par les adjectifs ou participes, qui servent à créer une image fugace du personnage. Une image plus complexe se dessine par le modifieur qui est une subordonnée ou une suite de subordonnés. L'usage des constructions prédicatives, dans le déploiement attributif de l'anthroponyme à restriction virtuelle, permet la caractérisation poly-aspectuelle d'un porteur du nom. Par exemple :

> *La preuve : il arrête au tout dernier moment la main meurtrière d'Abraham,* ***un Abraham qui est allé avec son fils Isaac au sommet du Mont Moriah afin de l'y immoler et d'en faire l'offrande à Dieu****, comme Celui-ci le lui a demandé.* [C. Gétaz, *Le dieu unique et absolu dans l'Histoire, et le dieu unique et absolu dans l'idéologie religieuse* sur www.astromythologie.com]

L'onyme *un Abraham* se dote d'un contenu parallèlement à l'introduction des subordonnées qui révèlent des traits momentanés. L'orientation oppositive du fragment textuel et le parallélisme des subordonnés intensifient la nuance méliorative du nom personnel.

La finalité universelle du procédé est définie par J. Hewson, qui pense que la détermination crée les conditions pour la présentation du référent dans un contexte, contrastif afin qu'il puisse être confronté à lui-même ou à un autre individu [1972 : 107].

En français, comme nous l'avons vu, les anthroponymes de restriction virtuelle s'emploient avec ou sans complémentation, mais en russe ce type de Npr est toujours accompagné d'un GN. De fait, dans les langues slaves, la détermination du nom personnel par un GN qualifiant est considérée comme l'indice linguistique principal, sinon unique, de la bifurcation sémiotique d'un onyme. Les déterminatifs peuvent corollairement servir d'indicateur de la fonction pseudo-qualifiante, car ils actualisent la sémantique de la généralisation relative. Comparez :

> *He watched Angelo get out the album ... the first third of it, that he always showed them first, devoted to* ***a younger Angelo*** *from Atlantic Avenue in Brooklyn and who had a family, believe it or not its true, look and see for yourself, one soldier who really had a family, there they are, the whole fifteen of them…*[J.Jones, *From Here to Eternity*, 1951 : 190]

et

> *Первая треть альбома – Анджело обязательно показывал сначала эти снимки - посвящалась детству Анджело,* ***тому Анджело, который*** *жил с большой семьей на Атлантик-авеню в Бруклине, - не верите, смотрите сами, вот вам солдат, у которого и вправду есть настоящая семья, вот она вся, все пятнадцать человек…*[63] [Д. Джонс, *Отныне и вовек*, 1986 : 209].

De plus, comme la dominante sémantico-fonctionnelle dans les nominations pseudo-qualifiantes russes est notamment exprimée par l'attribut, on observe souvent l'omission du Npr lui-même dans la traduction.

À la différence des anthroponymes à restriction virtuelle, qui établissent une confrontation explicite avec une classe virtuelle de référents typiques (dont l'un correspond à un individu désigné), les anthroponymes à restriction réelle indiquent les propriétés selon lesquelles leurs référents se rapportent à un groupe qui existe vraiment – famille, génération. En d'autres termes, ce sont les noms de familles (ou autres), qui possèdent dans leur sémantique de base une composante complémentaire : indice

---

[63] *Le premier tiers de l'album – Angelo montrait d'abord ces photos-là – se dévouait à l'enfance d'****Angelo, à ce Angelo qui*** *vivait avec une grande famille sur l'avenue Atlantic dans Brooklyn, - croyez-vous ou non, mais regarder, voilà le soldat qui a vraiment une véritable famille, la voilà toute, tous les quinze membres…* (trad. Y. S.)

« généalogique » [Blokh, Semenova, 2001 : 73]. Comme le diapason des caractéristiques peut être assez large, ces onymes diffèrent par leur capacité d'information et par les connotations traduites. Si l'on dresse une échelle de la « saturation » informationnelle des onymes de restriction réelle, à une extrémité il faut placer ceux qui incluent forcément les caractéristiques généalogiques des référents, à l'autre ceux pour lesquels l'indice généalogique représente un point de départ à la caractérisation harmonieuse des porteurs du nom. Les anthroponymes de la première variété privilégient un indice basique généalogique du référent, ceux de la deuxième variété mettent l'accent sur les indices typiques évaluatifs du référent.

Les anthroponymes à restriction réelle peuvent aussi être assortis de déterminants. La complémentation de ce type d'onymes reflète dans une grande mesure leurs particularités sémantico-fonctionnelles. Ainsi, les Npr de restriction réelle avec composante sémantique factuelle acquièrent ordinairement des attributs évoquant « vie familiale », qui communiquent une information complémentaire sur un membre d'une famille :

*There was **a Grimes** buried in the cemetery, an uncle who…* [J. Shaw, 1976 : 49]

Si c'est une composante axiologique qui domine, on observe une tendance à la complémentation de la sémantique concrétisante aussi bien que généralisante, par le biais des évaluatifs.

Dans la langue russe, la transposition du Npr en anthroponyme recatégorisé de restriction réelle s'effectue uniquement au moyen du contexte explicite qui montre les traits essentiels du porteur d'un nom en tant que représentant d'un certain collectif. Comparez :

*… её фамилия **Катрир**…*[64] [Т. Уильямс, *Орфей спускается в ад*, 1962 : 12-13].

et

*… she is **a Cutrere** …* [T. Williams, *Orpheus Descending,* 1961 : 232].

2.8.4. Anthroponymes identificateurs dans le texte

On a déjà dit que les onymes qualificateurs explicitent une caractéristique pseudo-classificatrice du référent, tout en gardant leur monoréférentialité foncière. Par contre, les

[64] … *son nom de famille est **Cutrere***… (trad. Y. S.).

identificateurs expriment ouvertement des caractéristiques identifiantes en reflétant dans un potentiel implicatif la même polyréférentialité fausse que les qualificateurs. La spécificité sémantico-fonctionnelle de ce type de Npr est marquée par l'article défini.

La présence des sèmes idiolectaux, stables et facultatifs, qui découvrent les indices individuels des référents, sert de base à la spécialisation fonctionnelle des identificateurs. Comme ces onymes visent à une identification nette des porteurs des noms par la révélation des propriétés individuelles, leurs sens discursifs incluent les connotations d'ordre axiologique : morales, esthétiques, intellectuelles, sociales, etc. La même spécificité explique que les identificateurs soient ouverts à la détermination qualitative et, par conséquent, puissent être facilement introduits dans le GN.

La détermination par l'article défini, selon certains linguistes, représente un élément pléonastique par rapport au Npr. Particulièrement, on fait ressortir son usage « honorifique », ou « de titre » [Jespersen, 1949 : 485-489], comme avec le démonstratif « ce » [Hewson, 1972 : 88]. Son apparition est parfois liée au déplacement de l'accentuation sémantique, à l'occasion de la désignation par le nom personnel d'un individu connu [Sloat, 1969 : 28]. Malgré l'absence de critères précis pour distinquer les attributs de description et de limitation, l'inclusion de l'article défini dans le GN avec Npr est traditionnellement conditionnée par l'attribution restrictive [Quirk, 1982 : 72]. À part cela, cet article peut être considéré soit comme marqueur-intensificateur de la fonction identifiante à l'attribution identifiante, soit comme indicateur de la fonction dénotative « renversée » à l'attribution significative, qui révèle le type de l'individu ou son état temporaire [Irtenjeva, 1970 : 75-78].

À côté de ces interprétations divergentes, son utilisation avec l'onyme référentiellement employé est souvent conçue comme facultative[65]. Dans les Npr allemands comme *die Marie*, par exemple, l'article défini n'a pas de signification grammaticale et ne caractérise que le style communément parlé du discours [Moskalskaja, 1980 : 39].

Nous estimons que dans la plupart des cas, l'article défini avec les anthroponymes qui gardent la monoréférentialité réalise le sens catégoriel d'identification, indiquant une transposition lexico-grammaticale du nom personnel déterminé, c'est-à-dire sa transformation en identificateur connotativement nuancé.

---

[65] Yotsukura, 1970 : 68 ; Sobolev, 1975 : 102.

En ce qui concerne la complémentation déterminative des semi-anthroponymes de ce type, elle a pour but de démontrer leur essence sémantico-fonctionnelle. Notons que les modèles attributifs dégagés à propos des qualificateurs gardent également leur pertinence pour les identificateurs.

Le fait même que ces anthroponymes visent à une identification individualisante des référents, atteste la possibilité de leur interaction avec les GN à sémantique concrétisante. En effet, nos données montrent que les identificateurs forment facilement des syntagmes avec les adjectifs :

> *"You couldn't tell the truth if you wanted to", said* <u>*the clever and plain Susan Poll*</u> ... [P.P. Read, *Monk Dawson*, 1978: 120].

Un attribut concrétisant est souvent utilisé pour décrire l'état du porteur d'un nom à un moment donné :

> *He picked up* <u>*the still unconscious McKenzie*</u> *like a limp doll, and laid him beneath the oxygen blast* [A.C. Clarke, *A Fall of Moondust*, 1979: 149].

En conformité avec la propriété du nuancement oppositif (explicite ou implicite) des contextes comportant des noms personnels recatégorisés, les identificateurs attributivement complémentés s'emploient régulièrement là où le tissu textuel exprime un contraste ou une confrontation :

> *For nearly a year she had deliberately tried to put the thought of Resemary away from her. She hadn't wanted to remember. It was too painful – too horrible. The blue cyanosed face, the convulsed clutching fingers… The contrast between that and* ***the gay lovely Rosemary of the day before****...* [A. Christie, *A Murder on the Links*, 1978 : 5].

Dans les contextes ci-dessus, typiques de l'apparition d'un adjectif concrétisant, la place du déterminatif peut être occupée par des participes. Ainsi, le participe présent et le participe passé rivalisent avec l'adjectif pour préciser l'état de l'individu :

> *"Will you take my arm, sir?" said* <u>*the well-nourished Arthur*</u> [D. Lawrence, *Aaron's Rod*, 1977 : 167].

Parmi les complémentations des anthroponymes identificateurs, certaines ont une valeur strictement identifiante : *actuel, présent, futur, d'alors, d'aujourd'hui, deuxième, premier,* etc. On peut y ajouter les participes *dit, mentionné, dénommé,* et les subordonnées à sens identique. Ces attributs ont une nuance factuelle, éliminant une faute indésirable dans l'établissement du lien référentiel. Dans ce cas, l'article défini repère non

seulement une identification « intense » du référent de l'onyme, mais indique aussi les liens textuels rétrospectifs et prospectifs du Npr. Par exemple :

> *According to this evidence,* ***the Mary Henrietta d'Alveira mentioned*** *had been captured on the borders of Angola and Zambia in the company of her mother and farther, a distinguished public servant from Portugal, on an urgent mission of inquiry of high international import.* [L. Post, *A Far-Off Place*, 1978:389].

L'expansion déterminative des identificateurs est régulièrement utilisée pour créer une image fraquantée du référent :

> *Yes, that was how it started – that chance meeting with a man who was going to the other side of the globe on the following day.* ***The Ruth*** *who come back to the office was not quite* ***the same Ruth*** *who had left it though no one could have noticed anything different in her manner or appearance* [A.Christie, *A Murder on the Links* 1978:36].

À la différence des Npr qualificateurs, les identificateurs s'emploient rarement dans le modèle attributivo-généralisant, probablement parce que leur finalité fonctionnelle ne présume pas une généralisation explicite. La fonction de détermination est ici réservée aux subordonnées à valeur resomptive, qui cernent les contours du caractère d'un personnage en contribuant à son identification. Une caractéristique exhaustive du porteur de l'onyme est présentée tantôt dans le texte qui précède, tantôt dans le texte qui suit. Par exemple :

> *« I wonder », said Georgina, heavily. "There are times when I wonder whether I know* ***Meg*** *as well as I thought I did.* ***She*** *certainly isn't* ***the Meg*** *I've always known".* [J. Creasey, *A Case for Inspector West*, 1964:140].

Cependant, l'orientation des anthroponymes de ce type vers l'identification accentuée des référents au moyen de traits individualisants conditionne leur participation à des modèles attributifs mixtes (généralisant – concrétisant) puisque un déterminatif généralisant acquiert une concrétisation immédiate dans le cadre de la structure linguistique comportant l'anthroponyme. En particulier, cette concrétisation peut s'effectuer à l'aide des subordonnées, constructions appositives, propositions participiales, développement syntaxique des prédicatifs corrélés au Npr.

L'« éclatement » de l'image du personnage, décrit à propos du modèle attributivo-concrétisant, se réalise aussi efficacement avec le modèle déterminatif mixte.

L'opposabilité implique une expressivité particulière de l'identification imagée dualiste (*The new Donald … The old Donald* [D.Francis, 1981 : 22]). Cet effet est renforcé par le parallélisme des constructions énonciatives.

Comme l'identification individualisante du référent est toujours accompagnée de l'expression d'une attitude subjective à son égard, les anthroponymes identificateurs coopèrent avec les adjectifs évaluatifs, tels que *bon, pauvre, charmant, petit, excellent, horrible, brave, aimable*, etc. Dans les combinaisons de ce type, un adjectif évaluatif explicite habituellement une estimation constante, et non occasionnelle, du porteur du nom (*the amiable Edward*).

En étudiant la détermination des anthroponymes par les adjectifs évaluatifs, il faut noter que les nominations assez stables, comme *the amiable Edward*, sont diversement interprétées. Boër assimile la combinaison *the fabulous Fronzini* à un terme singulier indivisible où l'article défini perd son statut linguistique en se transformant en élément sémantiquement vide : «*the superficially ingredient adjectives and determiners are no more semantically significant than is the ordinary meaning of 'cat' to that of the word 'catastrophe'*» [1978 : 89]. Selon Christophersen, qui analyse la nomination analogue *the brave Alexander*, l'article n'est plus justifié par la structure linguistique, il ne change pas la référence du nom et doit être exclu de la classe des articles [1939 : 151].

Nous pensons que, dans les nominations anthroponymiques stables avec expansion évaluative, l'article défini non seulement garde le sens catégoriel mais l'exprime plus intensément. De même, Irtenjeva estime que cette construction sert à préciser l'individu désigné avec les Npr notoires [1970 : 80]. On peut l'étendre à tous les identificateurs, Npr des individus ordinaires y compris.

Nos données montrent que l'adjectif peut être introduit dans le GN en qualité de constante attributive, pour identifier emphatiquement le référent par son signe « distinctif ». Selon son efficacité fonctionnelle, cette nomination s'apparente parfois au potentiel d'information d'un surnom (*The deaf Jewish Rosen* [D. Lawrence, 1977 : 258]).

À la complémentation du Npr identificateur participent des groupes de mots spécifiques. Ce sont les « adjectifs-titres » (*honorable, révérend, vénérable*, etc.), les termes qui désignent des rapports temporels (*présent, futur, précédent, antérieur*, etc.) ou qui situent dans une suite ordonnée (*premier, dernier*, etc.), et aussi les adjectifs « *seul* » et « *même* ».

Les SN complémentés par ces attributs identifiants possèdent sans doute une potentialité connotative différente. Ainsi, les Npr modifiés par les adjectifs de titre connotent un trait social (*The Reverend George Melchisedeck Watson*). Les autres identificateurs réalisent dans l'énoncé les connotations factuelles, qui dépendent de la situation des référents onymiques (*the former Mary Chisholm*, *the first Mrs. Todd*, *the late Simor Arlen*).

Toutes ces nuances de sens discursifs trouvent aussi leur équivalent en russe, mais ce sont uniquement les attributs et les déterminants qui se chargent de découvrir la spécificité sémantico-fonctionnelle. Comparez : *the Reverend John Wesley Caldwell* / *преподобный Джон Уесли Колдуэлл*: *the out-of-coffee Margie* / *Утренняя Марджи, приходившая в лавку за кофе*[66].

Les attributs qui indiquent un trait individuel marquant, en français, sont en général exprimés par des adjectifs antéposés. En russe, on peut employer des substantifs apposés. Comparez : *the handsome Lazarus* / *красавчик Лазарус*[67]: *the poor Hastings* / *бедняга Гастингс*[68].

Le matériel analysé témoigne de ce que les anthroponymes identificateurs sont rarement utilisés sans expansion. Lorsque le détachement net du référent est présenté sans modifieur attributif, à part l'article défini, la fonction identifiante « hypertrophiée » du Npr recatégorisé est complètement déterminée par le cotexte, ou plus souvent, par le contexte de tout une œuvre.

Dans cette section, nous avons vu que les noms personnels semi-communs (semi-anthroponymes), selon Blokh, sont les Npr se trouvant à tel ou tel stade du passage virtuel vers le Nc, et possédant des propriétés lexico-grammaticales mixtes. La bifonctionnalité représente leur trait distinctif : ils réalisent simultanément deux fonctions – généralisante et individualisante.

Les semi-anthroponymes sont des unités linguistiques stylistiquement marquées, puisque, outre l'emprunt au terme opposé (Nc) de sa finalité syntagmatique, le nom personnel transposé acquiert une série des nuances connotatives. Parmi les anthroponymes, on dégage deux types : anthroponymes monoréférentiels et

---

[66] la Margie matinale, étant allée chercher du café dans la boutique (trad. Y. S.).

[67] le petit-maître Lazare (trad. Y. S.).

[68] le pauvre hère Hastings (trad. Y. S.).

anthroponymes polyréférentiels. Les premiers réalisent les fonctions généralisantes et individualisantes tout en gardant leur monoréférentialité. Les deuxièmes corrèlent à deux (ou plusieurs) référents, en résultat de quoi ils réalisent les mêmes fonctions sur fond de dualisme référentiel.

Du point de vue des traits sémantico-syntaxiques, les Npr monoréférentiels peuvent être divisés en deux sous-types : qualificateurs et identificateurs. La visée fonctionnelle du premier consiste à exprimer intensément une caractéristique classificatrice du référent, celle du deuxième à souligner ses caractéristiques individualisantes et identifiantes. Les propriétés sémantico-fonctionnelles des Npr monoréférentiels conditionnent l'interaction avec les articles : le qualificateur est marqué par l'article indéfini, l'identificateur par l'article défini.

Leur classification se base sur l'analyse des sens connotatifs. Parmi les qualificateurs on distingue les Npr : factuels aléthiques et factuels axiologiques. En transmettant des connotations émotives et axiologiques stables, les identificateurs désignent un individu singulier selon un fait contextuellement établi.

Les Npr monoréférentiels peuvent participer à toutes sortes de constructions du GN, et être complétés par des déterminatifs, qui servent à expliciter une charge fonctionnelle des noms personnels recatégorisés. À la différence des identificateurs, associés à des déterminatifs évaluatifs ou neutres, les qualificateurs ont pour attributs des adjectifs significatifs.

La spécificité sémantico-fonctionnelle des onymes français monoréférentiels est traduite, dans les énoncés parallèles russes, au moyen d'indicateurs contextuels, le plus souvent attributifs ou pronominaux.

2.9. Double bifurcation sémiotique du nom personnel

2.9.1. L'antonomase comme procédé figuratif de la langue

On sait que l'activité dénominative en tant que connaissance et reflet des mondes humains objectif et subjectif, n'est pas épuisée par le réemploi des nominations déjà créées, ni par la création de nouvelles formes. En quête des moyens linguistiques adéquats pour représenter la réalité, l'homme adapte toujours les sens des unités lexicales existantes

à de nouvelles images. Cet usage de moyens lexicaux qui confèrent une nouvelle valeur à la nomination, est appelé, dans la linguistique russe, *nomination seconde*.

L'existence des fonctions nominatives supplémentaires est conditionnée par la nature même de la langue : l'augmentation quantitative des unités du plan de l'expression n'est pas infinie. En observant le fonctionnement économique des unités nominatives secondes, les linguistes soulignent constamment que la nomination seconde est orientée avant tout par la communication[69] : «*Язык не был бы «действительным сознанием», если бы его строительный материал – слова и синтаксические модели – не способны были бы выражать вновь познаваемое в мире и человеке*[70]» [Telia, 1981 : 118].

La conformité des unités en question suppose de découvrir des principes généraux, qui assurent un reflet médiat de la réalité. Un acte élémentaire de nomination seconde se base sur une confrontation de deux objets, qui prend naissance occasionnellement dans la parole. Un reflet indirect de l'objet se manifeste en ce que l'image est médiatisée, au sens philosophique du terme, par une signification précédente de l'unité nominative, dont certains constituants s'incluent dans son nouveau contenu sémantique. Les composantes sémantiques qui renvoient à un objet initial constituent, dans la structure sémantique d'un mot réinterprété, sa forme interne. C'est pour ce fait que la dénomination seconde est toujours motivée par une signification antérieure, ce qui produit finalement la réinterprétation du lexème [Telia, 1986 : 4, 44].

Puisque les nominations secondes peuvent être conventionnellement « enregistrées » dans le vocabulaire, elles se subdivisent, selon leur caractère, en nominations linguistiques et discursives. Pour comprendre et utiliser correctement les métaphores évaluatives usuelles, il faut connaître les mécanismes axiologiques de la langue, grâce à une compétence sémantique, aussi bien que pragmatique. Et ce sont les significations des mots représentant les constantes qui font l'objet de la compréhension. À la différence de la nomination seconde de nature linguistique, qui est systématiquement fixe, la variété discursive se distingue par une haute saturation imagée : les significations lexicales se présentent souvent en tant que sens discursifs occasionnels qui reflètent une

---

[69] Nikonov, 1974 ; Lakoff, Johnson, 1980 ; Wierzbicka, 1982 ; Ricœur, 1975 et autres.

[70] « La langue ne serait pas vraiment «conscience efficace», si son matériel de construction – lexèmes et modèles syntaxiques – n'étaient pas aptes à exprimer ce qui est à nouveau concevable dans le monde et par l'homme » (trad. Y. S.).

perception individualisée de l'objet par le sujet parlant. Leur compréhension adéquate, par l'auditeur, dépend de la révélation de leur potentiel évaluatif.

Comme la forme et le sens prédéterminent mutuellement leur évolution, l'image en qualité de concept sémiotique se caractérise par une union étroite de la forme et du sens. Etant l'attribut de la conscience perceptive, les images sont la source constante de l'apparition de nouvelles significations. La conscience humaine crée pour les images un nouveau contexte, et c'est pourquoi une importance primordiale est donnée aux rapports associatifs qui forment la vision du monde [Arutjunova, 1999 : 120].

Les images survenues dans la conscience sont toujours marquées du sceau de l'originalité culturelle et individuelle, dans le cadre perceptif de leurs porteurs. Ainsi, le sens communicationnel du message ne peut être entièrement compris qu'à travers le prisme des sens évaluatifs, liés à la conception du monde axiologique. Puisque chaque culture perçoit et conçoit un objet donné de son point de vue, les unités linguistiques, sélectionnées dans différentes langues pour le dénommer, ne coïncident pas. La représentation figurative et culturelle de l'objet dépend en outre d'une sphère étroite, celle de l'individuelle. C'est notamment la relation immédiate de l'objet avec le porteur-sujet qui conditionne l'idéalité, la subjectivité et l'émotivité de son image. Par conséquent, cette dernière reçoit un codage unique informationnel qui « *определяется неповторимостью жизненного пути и индивидуального опыта данного субъекта*[71] » [Tjukhtin, 1972 : 4-5]. Quant à l'image discursive de l'unité nominative seconde, à côté de l'idéalité, de la subjectivité et de l'émotivité, elle possède en plus les traits de l'approximation et du caractère créateur de la réflexion. Ces propriétés sont liées, d'un côté, aux capacités non concordantes de l'appareil réflexif de l'homme (cerveau, organes des sens, système nerveux) et, de l'autre côté, à la participation, dans la formation des images, des émotions personnelles, intérêts, idéaux [Arutjunova, 1999 : 120-126]. Les caractéristiques mentionnées sont également conditionnées par la perception et la réorganisation de la réalité par le sujet : dans le processus de la connaissance orientée, le sujet concevant fixe normalement un des traits de l'objet qui est suffisant pour réaliser les objectifs de l'énonciation à chaque moment concret [Kolšanskij, 1975 : 84-85].

La métaphore a toujours été considérée comme le procédé le plus figuratif de la langue. Dans la *Poétique* aristotélicienne, elle englobe tous les procédés figuratifs puisque

---

[71] « est déterminé par l'exceptionnalité de la vie et de l'expérience individuelle d'un sujet donné » (trad. Y. S.).

tout nom peut être usuel, glose, métaphore, raccourci ou transformé [Aristote, 2003 : 15]. La conscience linguistique use universellement de la métaphore, car c'est un processus de pensée propre à la mentalité humaine et la langue [Gak, 1988 : 11-12]. Comme la notent également G. Lakoff et M. Johnson : « *our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature* » [1980 : 454].

Si l'on considère le caractère métaphorique comme une propriété générale de la langue-pensée, il faut distinguer la spécificité essentielle l'image simple ou proto-image (prototype), lesquelles restent dans la limite du même concept, alors que la métaphore transgresse les frontières conceptuelles du prototype. En certains cas l'image, formée par rapport à une classe des objets, s'emploie pour fixer des indices d'une autre classe ; dans d'autres cas, c'est la translation de l'image d'un objet individuel à un autre objet individuel qui a lieu. Donc, la polyréférentialité représente le trait distinctif de l'image métaphorique.

Le choix du lexème à utiliser dans la fonction de nomination seconde est régi par une régularité assez ordinaire : «*чем больше в существующем значении слова содержится информации, совпадающей со свойствами познаваемого объекта, тем выше вероятность избрания данного слова для обозначения именуемого объекта*[72]» [Telia, 1981 : 122].

Malgré la capacité de la métaphore à fonctionner dans le matériel langagier hétérogène, on peut établir une corrélation entre un type de signification lexicale et sa spécialisation dans la formation d'un trope, dont la métaphore. C'est pour ce fait qu'on divise le lexique en deux classes sémantiques principales : noms identifiants (lexique concret) et prédicats sémantiques (adjectifs, verbes, substantifs évaluatifs, qualitatifs et partiellement fonctionnels) [Arutjunova, 1978 : 326-356].

Le lexique identifiant forme la zone de synthèse. Plus la signification lexicale est « diffusible » et descriptive, plus facilement ce lexème peut être métaphorisé : les nuances de sens sont extraites du milieu sémantique « trouble », et non pas des connotations subjectives et évaluatives qui sont propres aux prédicats [*ibid.*, 1979 : 149].

Le nom personnel, dont le sens discursif se distingue par un caractère informatif, par la subjectivité et la mobilité, constitue une source productive des nominations secondes, dites métaphoriques. L'usage du Npr pour désigner un individu doté des qualités du

---

[72] « plus l'information qui se trouve dans la signification lexicale coïncide avec les propriétés d'un objet concevable, plus il est probable que ce mot soit « élu » pour désigner cet objet » (trad. Y. S.).

porteur primaire, dans la stylistique traditionnelle, est appelé *antonomase*. Cette transposition métaphorique de l'onyme, d'un individu à l'autre selon un signe typifiant, s'inscrit dans le cadre de la théorie de substitution oppositionnelle et concerne ce que M. Blokh [2001 : 89] nomme *semi-anthroponyme polyréférentiel*.

Même dans les antonomases, qui sont prises pour des Nc, « il y a des cas où la valeur [propriale] reste perçue. La majuscule subsiste : Une Citroën. Un Judas. Le pluriel est hésitant » [Grévisse et Goosse, 1993 : 70]. Donc, si la valeur est perceptible, c'est bien d'un Npr, qu'il s'agit, et non d'un Nc. Mais d'où vient cette persistance ?

Le trait distinctif des Npr métaphoriques est une polyréférentialité, grâce à laquelle le Npr-antonomase identifie le référent par le biais d'une typification associativo-imagée de ses propriétés individuelles.

La chercheuse polonaise, Agnieszka Konowska, note [2007 : 63] que

> *[l]e terme antonomase a maintes fois changé son contenu au cours des siècles : à présent, il ne cesse d'être un sujet d'ardentes disputes des linguistes. Liée non seulement à la synecdoque, mais aussi à la métaphore, l'antonomase est un trope des plus compliqué. Il est si riche du point de vue sémantique qu'il pourrait en principe s'émanciper et être considéré comme une figure à part. Mais – et cela semble bien significatif – les chercheurs le rattachent toujours à d'autres tropes : on la range tantôt parmi les synecdoques, tantôt parmi les métaphores, et parfois même parmi les métonymies, tout pour se faciliter, semble-t-il, la rude tâche qu'est sa classification et son analyse.*

Bien qu'en principe la majorité des linguistes s'accordent maintenant de soutenir que l'antonomase se fonde sur une métaphore, N. Flaux estime [1991, 2000] qu'on ne peut pas parler d'emploi métaphorique dans les antonomases. Selon elle, « l'antonomase consiste à rapprocher deux termes, un comparé et un comparant, et repose sur une contradiction logique » [1991 : 40], mais elle ajoute que « la grande différence entre métaphore et antonomase tient à la nature du terme comparant ». La linguiste française explique plus loin que dans la métaphore, le comparant est un Nc qui a un sens assertif, alors que dans l'antonomase, le terme comparant est un Np dénué de sens lexical. Elle conclue rapidement que pour le Np, qui ne possède aucune signification (ledit 'sens propre'), il est impossible d'avoir un sens figuré en antonomase. Il ne faut pas oublier la relation qui unit la métaphore et l'antonomase, à savoir la similitude. Il est donc logique que l'antonomase contienne une métaphore, et il est également vrai que les membres

comparants ne sont pas de la même nature, mais il s'agit d'élucider, comment les onymes peuvent changer de sens (parce qu'ils peuvent le faire, ce que nous tenterons de prouver plus loin) plutôt que d'ôter aux Npr la possibilité d'être utilisés de façon métaphorique.

Ainsi, la spécificité et la difficulté de détailler le mécanisme de l'antonomase résultent sans doute de ce qu'elle est un trope qui introduit d'autres tropes et qui prend pour fondement des Np, selon certains, asémantiques.

Dans la linguistique russe, l'antonomase représente une variété de la métaphore, et possède toutes les propriétés de cette dernière : figurativité, subjectivité, suggestivité, créativité. La fonction gnoséologique de l'antonomase consiste en ce qu'elle reflète à la fois la vérité et la fausseté établie par l'émetteur par rapport à autrui, et son essence est révélée par l'inclusion dans telle ou telle série pseudo-taxonomique.

Pour Flaux, l'antonomase est un trope dont le fonctionnement peut être résumé ainsi : « un Npa [Np en antonomase] est un Np employé pour désigner un référent autre que son porteur initial, sur la base d'une similitude reconnue entre les propriétés du référent visé et celles du porteur initial. La figure de l'antonomase, lorsqu'il s'agit d'une antonomase lexicale, se maintient aussi longtemps que persiste le **lien mémoriel** avec le référent initial » [2000 : 123, mis en gras par nous]. Donc, selon l'auteur, dans l'antonomase non lexicalisée doit se manifester le lien mémoriel avec le référent initial de l'onyme ; inversement, il doit disparaître si le Np cesse d'être une antonomase, à savoir lorsqu'il devient commun. Ce critère semble erroné à A. Konowska [2007 : 65] : « peut-on dire que *don juan* ne soit pas un nom commun seulement parce que les usagers de la langue savent qui était Don Juan ? » Elle pense que « si effectivement dans la majorité des cas le lien mémoriel dans les éponymes a disparu, ce critère n'est pas une condition *sine qua non* pour qualifier un mot d'éponyme. La connaissance du référent initial dépend du savoir général et de la culture des locuteurs et change de sujet parlant à sujet parlant, c'est donc un phénomène assez subjectif ».

Une autre propriété de l'antonomase est la composante évaluative du sens. Les métaphores anthroponymiques actualisent toujours un large spectre de connotations évaluativo-figuratives. Leur objectif est d'attribuer à l'individu – objet de typification – des qualités éthiques et psychologiques, des caractéristiques sociales et esthétiques qui ont un caractère évaluatif dans une communauté linguistique ; ou bien de transformer arbitrairement les images évaluatives fixées dans la société, en établissant entre elles et un référent secondaire de nouveaux liens associatifs. L'évaluativité axiologique s'explique

par le fait que l'antonomase est étroitement liée à une représentation stabilisée de son prototype. L'image prototypique évoque chez les interlocuteurs une certaine attitude évaluative expressive, qui se transmet à l'objet d'une typification métaphorique.

Pour Semenova et Blokh, l'antonomase comporte un caractère recatégorisé, ce qui se traduit par la polyréférentialité et la polyfonctionnalité et conditionne son fonctionnement dans le texte en tant que moyen figuratif et expressivo-évaluatif d'une identification secondaire de l'individu, comme objet de la typification subjective [Semenova, 1990 ; Blokh, 1991].

La polyréférentialité antonomasique est le fondement nécessaire à la transmission d'un large spectre des sens « prédicatifs » subjectifs. À la différence des anthroponymes métonymiques, qui n'acquièrent pas l'article zéro de généralisation absolue, l'antonomase n'a pas de limites en catégorie « défini – indéfini ». Les anthroponymes métaphoriques coopèrent avec tout un paradigme d'articles : article défini d'identification, article indéfini de généralisation relative et article zéro de généralisation absolue [Semenova, 1994].

L'antonomase représente une ressource particulière de la langue. Elle est utilisée pour la caractérisation figurative et laconique d'une personne, par l'établissement des rapports associatifs avec un individu. En tant que procédé stylistique, elle suppose une capacité du sujet parlant à condenser une expression typique dans un Npr. Ce mécanisme linguistique s'oppose à la schématisation et à l'unification : personne n'a pas encore formulé une loi universelle qui réglerait la translation inconditionnelle d'une signification directe à un sens dérivé du nom personnel. Cette propriété de l'antonomase est due au caractère associatif qui est propre à toute nomination métaphorique. C'est pourquoi sa sous-estimation par les auteurs des *modèles interactionnistes métaphoriques* [Black, 1962 ; Richards, 1965] a privé leurs modélisations des arguments scientifiques concluants, concernant la spécificité de la nomination indirecte [Ortony, 1980 ; Miall, 1982].

Cependant, l'opposition entre métaphore et abstraction schématique est expliquée d'une manière assez convaincante par le *modèle interprétatif métaphorique* [Faerch, 1975; Telia, 1986]. Ce modèle est construit en tenant compte de facteurs comme le caractère anthropométrique de la métaphore, l'évaluation axiologique que ce dernier exprime, le rôle du sujet parlant et du thésaurus individuel dans la sélection et l'organisation des associations imagées qui précèdent la création de la métaphore. Le modèle interprétatif place au centre de ses préoccupations le principe anthropocentrique du reflet simulateur, qui inclut le facteur humain voire les sens personnalisés [*ibid.* : 40].

Le caractère anthropométrique de la métaphore est une commensurabilité des objets confrontés dans la conscience humaine, indépendamment de leurs ressemblances réelles et des différences de leurs essences : celle qui est désignée par la métaphore, et celle qui est utilisée comme image secondaire. Ce caractère s'inscrit de façon naturelle, comme le dit V. Telia, dans le paradigme anthropologique contemporain de la science, qui part de l'hypothèse que l'homme conçoit le monde à travers son activité pratique et théorique. C'est le recours au facteur humain qui permet de préciser le mécanisme de la métaphorisation [*ibid.* : 4]. Particulièrement, l'introduction dans le modèle du paramètre anthropométrique oblige à considérer le processus métaphorique comme activité d'un certain sujet qui compare soi-même et le monde au diapason du thésaurus individuel. Par là on entend la capacité du sujet parlant à créer grâce à une langue donnée les textes à la base des savoirs individuels sur le monde, enregistrés dans les significations lexicales et leurs complexes associatifs, conformément à une tournure d'esprit culturelle et à un intérêt personnel dans l'interprétation des faits désignés ou perçus. La fonction synthétisante est accomplie par un sujet qui, indépendamment de la stéréotypie ou au contraire de l'originalité de la vision du monde, interprète un nouveau contenu dans le cadre d'un ancien savoir, par le biais d'une similitude imagée. C'est pour cela que la subjectivité est une propriété inhérente du processus métaphorique [*ibid.* : 41-42].

La caractéristique de la nomination métaphorique présentée ci-dessus, se retrouve entièrement dans l'antonomase. Mais cette dernière possède un trait qui la distingue de toutes les autres nominations métaphoriques : la valeur affective (évaluative) constante. En effet, on estime que la composante évaluative de la signification n'est pas propre à toutes les métaphores [Volf, 1974 : 52]. Or, cette propriété de l'antonomase est due à l'insertion de son Signifié dans la conception axiologique du monde. La métaphorisation opère un déplacement dans la composition des traits qui peuvent s'actualiser : «*внутренняя форма, соотносящая новое значение с экстенсионалом метафоры, прозрачна для восприятия, поскольку она возбуждает обычные для данного языкового коллектива ассоциативно-образные представления*[73]» [Telia, 1986 : 74]. Pour cette raison, les métaphores anthroponymiques réalisent toujours des connotations évaluatives en

[73] « la forme interne, confrontant une nouvelle signification à l'extension de la métaphore, est transparente à percevoir, car elle évoque des représentations associatives habituelles pour une communauté linguistique donnée » (trad. Y. S.)

munissant l'individu, objet de la caractérisation, de qualités éthiques, psychologiques, sociales ou autres, déjà pourvues des certaines valeurs affectives.

Comme le sujet parlant est également le sujet de l'évaluation dans la métaphorisation, c'est son système axiologique qui est inclus dans le cadre de valeurs. Dans ce cas, l'évaluation est accompagnée d'expressivité. L'expressivité de l'antonomase, (émotion de l'approbation, du ravissement, de la déférence ou du dédain, du mépris, du blâme, etc.) résulte principalement de l'image suggérée, à la manière du trope, dans l'acte de nomination et elle surgit dans la conscience de l'émetteur et de l'auditeur, en suscitant une attitude émotive correspondante et stable envers le Signifié. En effet, l'antonomase répond aux besoins d'une expression plus forte ou plus marquée. Selon A. Konowska [2007 : 80], « quand elle se lexicalise, le lien mémoriel se perd ou persiste. S'il se perd complètement, le mot peut aussi perdre de sa force expressive, mais s'il se maintient, comme c'est indubitablement le cas du nom *don juan*, l'emploi de ce mot au lieu de *séducteur* transmet une idée qui est sémantiquement beaucoup plus riche ».

En général, comme le remarque de droit N. Flaux [2000 : 142], l'antonomase est « créatrice de concepts, […] un des moyens sans doute les plus accessibles que la langue met à la disposition des locuteurs pour classer, catégoriser, rassembler le divers, dire le réel ».

2.9.1.1. Antonomase et production du sens dans les Npr selon A. Konowska

L'onomasticienne polonaise de l'Université de Łódz, Agnieszka Konowska, qui travaille d'une façon exhaustive le sujet de la déonomastique française dans ces travaux récents « Néologie sémantique et noms propres : le cas de l'antonomase » [2007] et « Analyse sémantique des éponymes français » [2008], estime que les Npr, considérés par maints chercheurs comme asémantiques, donnent de nouveaux Nc dotés de sens conceptuel, analysable en sèmes. Comment cela est-il possible ? Elle propose une explication en termes d'analyse sémique. Pour cela, les notions de connotations et de charge culturelle partagée lui sont d'une grande utilité.

Nous ne reprenons pas la partie consacrée à la problématique connotative, parce que cette question est déjà expliquée dans le cadre de notre recherche. Notons que l'auteur [2007 : 69], en citant C. Kerbrat-Orecchioni, insiste sur la nécessité de ne pas rejeter la notion de connotation comme non linguistique : « l'étude de la connotation relève de plein droit de la linguistique » [1977 : 198]. Selon sa vision beaucoup plus souple, « parmi les

connotations, certaines sont institutionnalisées, d'autres sont idiosyncrasiques » [*ibid.* : 14]. Elle estime qu'il n'est pas possible de séparer nettement la dénotation et la connotation, car ce qu'on considère comme la signification assertive d'un lexème, et donc sa dénotation, « peut varier d'un idiolecte à l'autre » ; donc, l'opposition *dénotation / connotation* ne recouvre pas l'opposition *collectif / individuel*. En effet, la démarcation entre les traits dénotatifs et connotatifs d'un mot n'est pas facile.

L'onomasticienne plonaise admet [2007 : 70], à la suite de C. Kerbrat-Orecchioni que *connotation* recouvre différents phénomènes relevant aussi bien de l'idiolecte que du sociolecte. Cependant elle remarque que dans la sphère de l'éponymie, certains traits connotatifs propriaux doivent être connus au niveau de la communauté pour pouvoir devenir dénotatifs dans les déonymes. « Jamais la connotation qui reste pour toujours idiolectale ne sera la source d'un nouveau Nc : la lexicalisation est le fait de plusieurs » [*ibid.*]. C'est pourquoi, tout en acceptant la dualité de la connotation (collectif et individuel), Konowska juge que l'éponymie est tout à fait spécial : les connotations idiolectales n'y comptent pas. « *Exit* donc de l'analyse des Np donnant des Nc par antonomase tout ce qui peut être individuel, personnel, tout ce que Frege englobait sous le terme *Vorstellung*, "représentation individuelle" [*Über Sinn und Bedeutung*, 1892] » [*ibid.*]. Elle n'aborde que les connotations collectives qui, selon elle, seules peuvent assurer le passage du Npr au Nc. Pour cela, la notion de « Charge Culturelle Partagée » (CCP), conçue par R. Galisson [1991] s'est avérée très opératoire. L'auteur du terme l'expliquait comme suit :

> *L'appellation charge culturelle partagée a été choisie pour le jeu de mots, construit à partir du sigle bien connu CCP (Compte chèques postaux), lequel tient lieu de procédé économique et mnémonique pour retenir ce nom de baptême un peu encombrant.* Charge *renvoie à une idée de supplément, d'ajout au contenu du mot ;* culturelle *inscrit cette charge dans l'au-delà de la dénotation dont traitent les dictionnaires de langue (cf. la dimension sémantique), c'est-à-dire dans une connotation singulière, non prise en charge par la dictionnairique classique (cf. la dimension pragmatique) ;* partagée *est le propre de la culture (toute culture est un produit communautaire), mais, en l'occurrence, ce partage est l'affaire du plus grand nombre des locuteurs qui se réclame de cette communauté* [2000 : 55–57].

Nous partageons l'idée que les propositions de Galisson, placées au sein de la didactique, peuvent être bien profitables pour la sémantique, comme le dit A. Konowska

[2007 : 71], et qu'il serait utile d'exploiter ses considérations dans le cadre onomastique. La théorie de CCP peut suggérer les pistes pour l'analyse sémantique des Npr et des éponymes, au moins, pour deux raisons.

Premièrement, ce paradigme s'oppose à ceux qui prônent que la linguistique n'a rien à voir avec la culture, car Galisson estime que le langage est « à la fois *véhicule*, *produit* et *producteur* de toutes les cultures » [1991 : 118]. Les Npr se situent à la charnière de la langue et de l'extralinguistique, on leur refuse un sens conceptuel. Or, comme l'écrit G. Granger, ils peuvent « d'autant plus librement s'entourer d'un halo de connotations » [1982 : 34]. Celles-ci peuvent être innombrables : « pour peu qu'un Npr soit d'une certaine manière notoire, certaines d'entre elles commencent à être partagées par une communauté donnée. Dans le cas des Npr, elles sont beaucoup plus nombreuses que dans celui des Nc : chaque individu, juste parce qu'il est individu, peut posséder un ensemble infini de propriétés. Les locuteurs en choisissent une ou plusieurs qu'ils commencent à associer au Np qu'il porte » [Konowska, 2007 : 71]. Cet onyme s'enrichit avec le temps d'un sens assertif et devient Nc. « Mais pour cela, il faut bien que les connotations, dont il s'entourait en étant encore propre, soient partagées par un groupe de locuteurs assez grand pour qu'elles puissent se fixer en sens dénotatif. La charge culturelle dans les Npr est donc encore plus forte que dans les Nc, parce qu'elle est plus spécifique » [*ibid.*].

Mais Galisson a également rendu compte de l'interdépendance de la culture et de la langue, ce qui est important pour les onoma et l'antonomase. La culture dont il parle n'est pas la culture scientifique et absraite (qu'il appelle *culture-vision*), consignée dans les dictionnaires et les encyclopédies ; mais la culture populaire, ou courante, appelée *culture-action*. Cette dernière est « fortement ancrée dans la réalité quotidienne, mentale et comportementale d'une communauté, […] [et] mouvante car, à l'instar d'une langue, elle évolue sans cesse, si difficile à appréhender car elle est elle-même variable selon l'âge, l'origine socioculturelle, géographique des locuteurs », précise la linguiste bulgare M. Vrinat-Nikolov [2002]. Ce phénomène est important pour les onymes qui génèrent Nc, parce que parmi toute cette multitude d'onymes mythologiques (mythonymes) et littéraires (poétonymes) appartenant à la culture savante, il y a des Npr faisant partie de la culture courante. A. Konowska met en exemple le Nc *tommy* qui « désigne familièrement « un soldat anglais ». Il a pour base le Np *Tommy (Thomas) Atkins*, nom qui a été très fréquemment utilisé à titre d'exemple dans les formulaires officiels anglais à remplir à

partir de 1815 : on a là affaire, sans doute, à la culture courante, et non savante » [2007 : 72].

Ainsi, Konowska arrive à l'analyse sémique des Npr. : « pour expliquer le passage du Npr au Nc et le changement de sens qui l'accompagne, on est bien légitimé à profiter des outils qu'offre l'analyse sémique. Il me semble que la réflexion sur les Np en termes fameux de sèmes inhérents et afférents de F. Rastier [1987] peut offrir une explication satisfaisante du phénomène de la création des éponymes antonomasiques » [2007 : 73]. Ce type d'analyse rapporté aux unités propriales a été déjà utilisé dans les travaux de F. Rastier, Cavazza, Abeillé [1994], L. Hébert [1996] ou J.-L. Vaxelaire [2001]. A. Konowska partage leur opinion selon laquelle les onymes peuvent être traités comme ayant des sèmes inhérents, stables, relevant du système fonctionnel de la langue et des sèmes afférents, qui ne sont pas présents en langue mais qui s'expriment seulement dans le discours et s'apparentent pour elle aux connotations partagées. Mais la ligne de démarcation entre l'inhérence et l'afférence dans les onymes se situe pour Konowska ailleurs que pour les chercheurs susmentionnés. Ce qui pour eux est sème inhérent d'un onyme ne l'est pas pour elle.

En critiquant l'exemple de L. Hébert [1996 : 42],

> *Les noms à notoriété possèdent en inhérence, à l'instar de bien des noms communs, les quatre types de sèmes : « Achille », lorsqu'il désigne le héros, contient des sèmes 1) macrogénériques (/humain/, /sexe masculin/), 2) mésogénérique (/mythologie/), 3) microgénérique (/héros grec/) et 4) spécifiques (/le plus brave/, etc.).*

A. Konowska affirme [2007 : 74] que le Npr *Achille* ne possède en inhérence, dans la langue, les sèmes énumérés ci-dessus. Elle ne nie pas que ces traits puissent être considérés comme des sèmes, mais il n'est pas acceptable de les traiter comme inhérents, traits qui constituent le sens stable de cet onyme. Pour la chercheuse polonaise, les sèmes /le plus brave/ ou /héros grec/ sont « des propriétés du **référent le plus connu de tous ceux qui ont porté ou portent le Np *Achille*** et non des traits conceptuels du proprionyme *Achille*. On peut donc les appeler afférents et traiter comme tels, c'est-à-dire comme relevant non pas de la langue » [*ibid.*, mis en gras par nous], mais « d'autres codifications : normes socialisées, voire idiolectales » [Rastier, 1987 : 44]. Il est clair que ces traits ne viennent pas de la langue, mais de la culture, car les sèmes hébertiens microgénérique et spécifique prennent source dans le référent INITIAL et non simplement LE PLUS

CONNU. Pour qui est-il plus connu ? N'est-il pas possible de trouver quelqu'un pour qui *un autre Achille* soit plus connu que le héros grec ?

La frontière entre afférence et inhérence ne peut pas être découverte par des méthodes « mathématiques » : le chat appellé *Achille* en Grèce signifie toujours associativement plus qu'un félidé homonyme en Russie, bien que tous deux virtualisent psycholinguistiquement les sèmes afférents puisque les individus prénommés appartiennent logiquement et cognitivement à une autre catégorie que celle des êtres humains. Linguistiquement, le Npr *Achille* possède en inhérence seulement les sèmes /particulier/ et /qui a été dénommé *Achille*/ [Konowska, 2007 : 74].

Les sèmes /humain/ et /féminin/ ne sont pas non plus inhérents, par exemple, au Np *Marthe*, comme le voudrait J.-L. Vaxelaire [2001 : 549] parce que cette distinction n'est pas universelle (*Augustine* en français est féminin, masculin en anglais). Il semble à Konowska [2007 : 75] que dans le cas des onymes, seule la théorie sémantique qui serait applicable aux *nomina propria* en général, indépendamment de la culture et de la langue, peut être justifiée du point de vue de l'inhérence et l'afférence : « [i]l n'y a pas de Npr vides, comme le voudrait Hébert qui semble ne pas se rendre compte du fait que s'il connaissait personnellement au moins une personne appelée *Jxpty*, ce nom aurait pour lui immédiatement des sèmes inhérents. Si c'était une femme, le Np *Jxpty* aurait pour lui sur le champ les sèmes inhérents /humain/ et /féminin/, s'il s'agissait d'une vache, il y verrait sans tarder le sème (cette fois-ci inhérent aussi !) /animal/ ». Pour Konowska, n'est pas inhérent ce qui peut changer d'un référent à l'autre : les propriétés de ces référents peuvent être traitées avec le temps comme des sèmes afférents de leurs Npr. Il lui semble que si l'on veut sérieusement parler de sèmes inhérents des Np, il faut admettre que *Achille* aussi bien que *Jxpty*, *Paul* ou *Lénine*, *John*, *Napoléon* ou *Médor* ne possèdent tous en commun que deux traits inhérents : /particulier/ et /qui a été dénommé ainsi/. Telle peut être éventuellement leur *signification* en langue. L'onomasticienne polonaise est d'accord avec Vaxelaire quand il dit que « le nom propre a une signification rudimentaire, qui se limite à quelques traits, alors qu'il peut avoir un sens très riche » [2001 : 552], mais cette signification est beaucoup plus rudimentaire que ne le pense l'onomasticien français [2007 : 75].

Pour notre part, nous ajouterons qu'on peut aller plus loin et se heurter de nouveau à la question déjà posée : comment comprend-on qu'il s'agit d'un particulier ? Est-ce la connaissance culturelle, linguistique ou ontologique ? On peut aussi conclure que, selon

ces auteurs, la signification de tous les Npr serait identique, c'est-à-dire, n'avoir que deux traits inhérents, tandis que le sens proprial est beaucoup plus diversifié.

Lorsque l'analyse porte sur l'afférence, les sèmes révélés ci-dessus doivent s'effacer, selon Konowska [2007 : 76] : « [s]i le Npr de l'*un* commence à s'appliquer à *plusieurs* qui n'ont pas initialement été dénommés ainsi, il est logique que ces deux sèmes ne soient plus de mise. Ce qui est toutefois intéressant, c'est le fait que malgré cet effacement, les Np sont tout à fait spéciaux : même s'ils perdent ces sèmes, commencent à connoter certains traits conceptuels et deviennent communs, leur origine propriale (et donc leur référence originelle unique) persiste un temps dans la conscience des locuteurs ».

La linguiste note que, dans la division des sèmes afférents par F. Rastier [1987 : 70] en *socialement normés* et *localement afférents*, seulement les premiers comptent pour l'éponymie : « antonomase ne peut se faire que sur les Np suffisamment notoires, qui connotent plus ou moins les mêmes traits pour une communauté donnée » [2007 : 77]. On pourrait objecter qu'il y a des éponymes nés au sein des communautés très restreintes ou inventés par une personne concrète, qui ensuite sont devenus connus. Nous supposons aussi qu'il y a une multitude de Npr inconnus, soumis aux emplois modifiés, dans les dialogues privés ou monologues personnels, qui ne dépassent pas les cadres limités de communication « à court terme » et ne peuvent pas être présentés au « jugement » du public. Certes, la lexicalisation au sens linguistique, liée à la compétence onomastique des interlocuteurs, dépend de la notoriété partagée.

L'auteur aboutit à la conclusion que plus un Npr est notoire, plus il a de difficultés à se communiser [2007 : 79]. Cela explique le phénomène qui étonne tellement Vaxelaire, lorsqu'il écrit : « Il est étonnant de remarquer que *napoleone* et *waterloo* sont lexicalisés en italien mais pas en français alors que ce sont deux noms majeurs de l'histoire française » [2001 : 224, note 2]. La linguiste réplique que *Napoléon* est « un nom majeur pour l'histoire française et il est peut être – paradoxalement – trop notoire et trop lié à son référent initial pour que l'on puisse en faire finalement un Nc à part entière » sans préciser en quoi consite le degré de ce liage. Selon nous, cette notoriété élevée et culturellement très prononcée génère trop de sèmes afférents (facettes) qui peuvent être tous actualisés simultanément par des usagers différents dans une communauté linguistique donnée, comme le peuple français pour *Napoléon*, mais pas dans une autre, comme le peuple italien, où cet onyme est probablement plus monovalent, univariant et monosignificatif, en quelque sorte « unilatéral », puisque déjà stabilisé. Ainsi cette « incertitude », à cause de la

vivacité des nuances, supporte les déonymes accidentels « en cours » au niveau de la parole, mais pas l'appellativisation des déonymes au niveau de la langue.

En somme, l'article d'A. Konowski confirme nos idées que la lexicalisation onymique est étroitement liée à la situation, au contexte, à la culture, à l'histoire et à la notoriété du Npr.

2.9.2. Stylisation factuelle et figurative du texte

Cette question concerne deux aspects de la formation textuelle : stylisation factuelle et stylisation figurative. La première représente le « discours des faits », la deuxième – le « discours des images » [Blokh, 2000 : 122].

La stylisation factuelle résulte d'une nomination textuelle où les unités linguistiques sont utilisées au sens direct et dénotatif. Elle forme la base objective du contenu textuel, et permet de réduire les divergences d'interprétation. La stylisation figurative, ou imagée, véhicule une vision subjective de l'auteur sur un fragment du monde reflété dans le texte. Elle s'effectue à travers la faculté d'actualiser les co-sens connotatifs et associatifs, dans la transmission d'une expérience d'interaction avec la réalité, et indique explicitement un caractère discret de la perception personnelle. Dans son interprétation individuelle de l'environnement, l'homme se représente l'intégrité d'un référent désigné comme un système complexe et dissociable, qui comporte à certains moments des éléments incompatibles et dont la réunion est un phénomène passager.

Dans le cadre d'une nomination individualisante figurativo-anthroponymique, l'émetteur dénote le porteur du nom, non pas en visant la totalité intègre de ses propriétés générales/spécifiques, mais au contraire par le biais de tel ou tel élément qui représente le tout. Du point de vue épistémologique, cela veut dire que la connaissance des individus s'effectue par une opération cognitive d'identification abstraite sur la base des propriétés indiquées ou sous-entendues [Gorskij, 1984 : 10-12].

Ce serait donc *l'abstraction* liée à ces représentations-là qui aurait amené la langue à les traiter comme les noms abstraits du fonds lexical commun, et qui aurait imposé devant eux l'article défini, qui nous en livre une appréhension globale *construite*. On a déjà remarqué que les Npr recatégorisés avec article servaient à désigner des substances plus "étendues" que les Npr sans article. Mais l'important est que cette différence d'étendue se double d'un nécessaire effort d'abstraction dans la représentation que l'on se construit du référent initial.

Les formes recatégorisées des Npr sont les marqueurs linguistiques d'une individualisation motivée par le locuteur. Comme les Npr effectuent l'individualisation du porteur d'une façon indirecte, via l'identification d'un tout (l'image syncrétique) et d'une partie (l'image pertinente à un moment donné selon l'émetteur), ils assurent dans le texte une individualisation identifiante seconde. La stylisation imagée, dite évaluativo-appréciative, véhicule une information spécifique par rapport à la stylisation factuelle. Pour la première, les rubriques informationnelles suivantes se présentent comme pertinentes : intellective (réfléchissement de la dynamique de connaissance), émotive (expression des sentiments), impressive (influence ciblée sur le destinataire) et esthétiques (formation d'une expression stylistico-figurative de la pensée). Donc, les Npr peuvent réaliser, selon les co(n)textes, finalités intentionnelles et constructions grammaticales, les fonctions de l'individualisation primaire – indicative, ou secondaire – identifiante.

Le Npr est apte à effectuer deux opérations cognitives dans le texte : *clusterisation* – réunion arbitraire en un tout des traits de l'image d'un objet unique, et *particularisation* – désagrégation arbitraire de l'image entière d'un objet singulier en composants. Le fondement de la clusterisation et de la particularisation est une destruction mentale, par le locuteur, d'une identité continue de l'image référentielle : ainsi se résout la contradiction entre une identité continue de l'objet singulier et sa discrétisation. Par conséquent, ces deux opérations cognitives se fondent sur les processus de l'analyse et de la synthèse. Mais, la clusterisation diffère de la synthèse parce qu'elle ne présuppose pas un réfléchissement intègre de l'objet unique. C'est une réunion arbitraire et spontanée d'une série des traits en une image, à laquelle est attribué le statut d'un ensemble instable : une partie qui représente un tout, à un moment donné. À son tour, la particularisation diffère de l'analyse par le fait qu'elle souligne une actualité temporelle des traits subjectivement mis en relief.

2.9.2.1. Les processus cognitifs de clusterisation et de particularisation en tant que fonctions textuelles des noms propres

Il y a deux types de clusterisation : sémasiologique et onomasiologique.

Par la première, le sujet concevant/percevant procède de la forme au contenu. La forme véhicule les traits sémantiques basiques : (+ humain), (+ sexe), (+ caractéristique ethnique/nationale), (+ caractéristique sociale), (+ caractéristique généalogique), pour les

Npr familiaux notamment, etc. Dans ce cas, les Npr peuvent expliciter les associations pragmatiques fixées dans une communauté linguistique. Dans une démarche onomasiologique, la clusterisation avance du contenu à la forme. Dans le processus d'individualisation identifiante, le locuteur convoque ses savoirs extralinguistiques sur le porteur d'un nom.

Par rapport à la clusterisation, la particularisation de l'image individuelle a une sphère d'action plus large. À la particularisation est soumise une image typique d'un porteur concret du nom personnel que l'émetteur associe au nom donné en tant qu'unité de son idiolexicon. En résultat de cette opération, l'image fixée du porteur perd son syncrétisme : en détruisant son intégrité, le locuteur forme des images temporellement déterminées qui ont une pertinence *ad hoc*.

Une composante affective du sens antonomasique, qui s'exprime par le cumul de tels ou tels sèmes associatifs, est introduite dans la sémantique du Npr réinterprété et conditionne, conjointement avec les autres composantes connotatives, le repérage stylistique de l'onyme. Or, le rétrécissement de l'expansion idiolectale rend parfois difficile ce décodage. Comparez :

> *Walter Scott avait pu être l'ami d'**un Byron*** ! [MAUROIS A.**,** *La Vie de Disraëli*, 1927 : 285].

et

> *Que n'est-il encore **un Eugène** avec une cellule ouverte dans les bois pour les Carissimes qui voudraient s' y réfugier!* [GUÉRIN E.**,** *Lettres* (1831-1847), 1847 : 322].

Comme l'antonomase *un Byron*, qui entre dans un idiolecte (inter)national, est généralement connue dans une culture donnée, elle évoque chez la majorité des sujets parlant une représentation évaluativo-figurative commune (« poète doué »). À la différence de cette dernière, l'antonomase *un Eugène* ne peut pas être comprise sans introduire un contexte explicatif, ce qui est conditionné par son appartenance à un idiolecte groupal ou individuel. Voilà de quelle façon on découvre son potentiel affectif dans le roman :

> *...Mon saint **Eugène** qui, d'évêque de Carthage, s'en vint mourir ici pour la foi, me donne la sainte espérance que du voisinage sur terre nous irons à celui du ciel parmi les bienheureux. Je suis tout heureuse d'avoir si près de moi les reliques*

de mon patron, de voir les débris du monastère qu'il bâtit sur les bords de la Vère, où sainte Carissime d'Alby vint se réfugier contre les poursuites du monde. Oh! Que cette histoire sainte est poétique et jolie! Que n'est-il encore ***un Eugène*** *avec une cellule ouverte dans les bois pour les Carissimes qui voudraient s'y réfugier! Un de ces jours, je disais à mon père qu'il y avait pour moi quelque sorte de devoir de passer en Afrique, où mes deux saints patrons,* ***Eugène*** *et Augustin, m'appelaient comme deux grandes voix, parmi les soeurs de Saint-Joseph qui convertissent les arabes.* [GUÉRIN E.**,** *Lettres* (1831-1847), 1847 : 322-323].

N'oublions pas que, lorsqu'un Npr non modifié est donné à un individu, ce n'est pas en vertu de certaines propriétés de cet individu, ni de sa conformité à un stéréotype: du point de vue linguistique, le Npr lui est donné arbitrairement. Mais le Npr modifié peut s'appliquer à un objet si celui-ci possède certaines propriétés, ou s'il est conforme à un certain stéréotype.

C'est notamment la possibilité de former l'antonomase non seulement au niveau de l'idiolecte national, mais groupal et même individuel, qui met au premier plan le savoir individuel, à savoir le problème de la présupposition chez les interlocuteurs. Le fait est que les systèmes individuels de connaissances, qui ne coïncident pas, conditionnent une interprétation différente du sens actualisé par l'antonomase. Étant orienté vers l'univers intérieur humain, le procédé présente de larges opportunités pour interpréter créativement son contenu, en excitant chez les interlocuteurs des sensations, évaluations et représentations variables. Cette dynamique est due au caractère « zigzagué » de la pensée qui se trouve à la base de la métaphorisation. « La métaphore, écrit Hegel [2002 : 416], est toujours une interruption de la marche régulière de la pensée : elle la divise et la disperse, parce qu'elle évoque et rapproche des images qui ne sont pas essentielles à l'objet, qu'elle entraîne l'esprit à des analogies et à des idées étrangères ».

La subjectivité d'une image métaphorique, sa dépendance envers la conception du monde et l'expérience personnelle de l'émetteur et de l'auditeur, est surtout nette lorsqu'on compare les sens discursifs du Npr polyréférentiel, qui ne coïncident pas mais proviennent du même prototype. Comparez :

Cacharel parle au cœur, parle d'émotions avec sincérité, enthousiasme, générosité et douceur... Par son univers, Cacharel parle aux rêves et aux espoirs. Et transfigure la réalité du monde pour imaginer et créer ses propres histoires... Anaïs Anaïs, l'amour romantique, Loulou, l'affirmation de sa sensualité, Noa, la volonté de

changer le monde, Noa Perle, ***la Vénus moderne****, Amor Amor, le tourbillon de l'amour et Promesse, la vie rêvée à deux. Car à chaque femme, correspond une émotion, une fleur, une fragrance...* [Publicité du parfum sur www.nocibe.fr]

et

Le Ministre : Ah, Otilia, tu es ***une vraie Vénus****.*

Jeni : Vous pouvez m'appeler Jeni, en ce moment. Ça fait plus intime [Gârbea H., *Le café de Monsieur Le Ministre*, 2006 : 14].

Dans ces exemples, les sens actualisés par les anthroponymes recatégorisés (désormais AR) sont formés sur une représentation largement connue de la déesse grecque. Or, une image d'étalon de la beauté engendre des interprétations subjectives non équivalentes. *La Vénus moderne* réalise une variété intellectuelle de l'évaluation axiologique, alors qu'*une vraie Vénus* exprime une évaluation esthétique de l'objet de la caractérisation. Ce dernier peut être aussi interprété comme *parangon*[74]. C'est le Npr d'« un personnage historique […] ou mythique […][,] représentant typique d'une qualité ou d'un état » [Dumarsais, 1988 : 271-272], « comparaison à parangon » [Rivara, 1990 : 156] qui « désigne un référent bien connu dans la communauté linguistique » [Jonasson, 1994 : 229] avec « la notoriété et le caractère public ou familier de l'appellation » [Leroy, 2005 : 87] pour créer un « effet stylistique » [Vaxelaire, 2005 : 117].

Le caractère « modifié », assuré par l'article indéfini (critère syntaxique), est « rendu problématique par la référence effectuée à son porteur initial » (critère référentiel) [Leroy, 2005 : 86]. C'est pourquoi ces Npr « restent confinés dans leur essence primitive » [Damourette et Pichon, 1968 : 523-524] et peuvent être considérés comme « à la fois un Npr modifié et Npr non modifié » [Jonasson, 1994 : 232]. Il est « malaisé d'en tracer les contours » d'où « une possible confusion entre emploi exemplaire et emploi métaphorique » [Leroy, 2005 : 86] due au « flottement » référentiel. Les explications sont majoritairement d'ordre référentiel[75], c'est-à-dire que le Npr en emploi exemplaire renvoie à sont référent initial et à lui seul, tandis que le Npr en emploi métaphorique renvoie à un référent autre.

---

[74] L'emploi exemplaire du Npr est étudié par Meyer et Balayn [1981 : 187-188], qui parlent d'*emploi quidditif*, par Gary-Prieur [1994 : 134-149, 1995 : 247-248] – *interprétation un Npr ø*, par Jonasson [1994 : 229-233], Flaux [2000 : 137-139], Leroy [2005 : 84-98] – *emploi exemplaire*.

[75] Meyer et Balayn [1981 : 187], Gary-Prieur [1994 : 144-146], Jonasson [1994 : 232-233], Flaux [2000 : 137-139], Leroy [2005 : 86-88]), Vaxelaire [2005 : 115-117].

Après avoir noté que le déterminant indéfini « entraîne une référence générique […] renvoyant » à un exemplaire typique d'une classe, S. Leroy analyse *jaloux comme* ***un Othello*** et *s'épanouit comme* ***un Rabelais*** *en famille* [2005 : 93]. Il est certain que l'usage constant du Npr Othello dans des contextes liés à la jalousie a contribué à la conceptualisation du lexème. En revanche, la diversité des contextes (donc des associations) démontre que le nom de F. Rabelais a plusieurs possibilités d'être sémantisé dans un texte, puisqu'il peut « transmettre » différentes propriétés grâce à la richesse du savoir encyclopédique concernant cet écrivain français. Par exemple :

> *La plupart des interprètes accepte l'idée de la présence d'une philosophie dans les œuvres de Rabelais, mais il s'agit toujours d'une pensée cachée et, par conséquent, l'accord de la critique disparaît quand il s'agit de définir la forme de cette philosophie. On trouve alors* ***un Rabelais*** *hermétique,* ***un Rabelais*** *athée et matérialiste,* ***un Rabelais*** *poète pur (qui fait de la philosophie un de ses instruments),* ***un Rabelais*** *sincèrement chrétien, et même « franciscain », etc.* [V. Rossi Ercolani, *Rabelais entre philosophie et poésie : un échange significatif entre l'Italie et la Touraine,* résumé de thèse en cours depuis 2001, Univ. de Tours]

Othello représente un concept plutôt stabilisé associativement, dans la langue et la mentalité (inter)nationale. Il est unilatéral, tandis que le concept *Rabelais* est multilatéral : en emploi métaphorique, antonomasique ou de fractionnement, il est vague, dépendant des contextes.

Selon Rey-Debove [1994 : 109], en emploi figuré, le Npr peut «fonder des classes lexicales (*des Jean-François, il n'y en a plus* = des hommes comme lui) à vraie signification, qui ne représentent que le stade précoce potentiel d'une lexicalisation (*des Don Juan -> c'est un Don Juan*) fondé sur un choix social de traits pertinents. Une classe codée est alors créée, *Don Juan* entre dans le circuit sémantique de *séducteur*. Il aurait aussi bien pu entrer dans celui de *mécréant* ou *d'imposteur»*.

D'où les questions suivantes : 1. Quels sont les stades de la lexicalisation ? 2. Qui fait le choix social ? 3. Quels traits sont pertinents et pourquoi ? 4. Comment est-ce qu'on code une classe ? Quel est le codage ? 4. De quelle manière se fait le décodage ?

Les Npr que nous appelons «recatégorisés», «figuratifs», «métaphoriques» ou « spécifiques», s'échelonnent selon différents stades potentiels de la lexicalisation. Il est clair que *des Jean-François* ou *des Céline* représente le stade précoce, et *des Don Juan* ou *des Napoléon* le stade «avancé» de la lexicalisation. Ces derniers ont déjà dépassé le stade

précoce. Du surcroît, on peut considérer que *des napoléons* et *des dons juans* ont atteint un stade «tardif», encore plus avancé que les précédents.

Il y a donc une interdépendance dialectique entre le signe externe (enveloppe sonore y compris) et le contenu interne. Le sens énonciatif, composé d'aspects intentionnel, extralinguistique, contextuel ou pragmatique, influence le contenu sémantique qui s'exprime à travers les manifestations extérieures, et réciproquement : les traits extérieurs donnent à repenser le contenu. Le choix entre *des Napoléon, des Napoléons* et *des napoléons* s'effectue selon la cognition du sens par l'énonciateur, ou la conscience du contenu qu'il y implique. Apparaissent aussi, dans la succession mentionnée ci-dessus, les stades de figements. Le processus de figement onymique peut être confirmé par ce qu'on considère le Npr comme symbole élémentaire et non pas composé : le titre *À la recherche du temps perdu* est conçu d'une façon entière et finie, voire figée. Le figement est directement lié au poids culturel chez du Npr.

Il y a donc une dépendance mutuelle, non seulement au niveau *signifiant – signifié* qui représentent *grosso modo* les dimensions extérieure et intérieure mais aux niveaux *signifié – signifiant – énoncé*, sous l'énoncé étant affecté par la présence de déterminants, le voisinage-entourage, le co(n)texte, le recours aux unités phraséologiques, aux défigements, aux concepts culturels, etc. Cette symbiose linguistique polydimensionnelle aide à saisir le sens et l'objectif de l'énonciation, d'une part, à préciser les nuances du signifié et à justifier le signifiant du Npr modifié, d'autre part.

Par le biais de ces réflexions, nous en revenons au circuit sémantique, notamment à celui de *séducteur* pour *un Don Juan.* Mais nous souhaitons aller plus loin en avançant l'idée que *imposteur* et *mécréant* entrent aussi dans ce circuit. Ces sèmes ne sont pas devenus un (ou des) trait(s) saillant(s), comme *séducteur*, mais ils sont sous-entendus et peuvent être révélés par le co(n)texte et l'intention de l'auteur. Un Don Juan, ce n'est pas un simple séducteur, c'est déjà un concept sémantique riche de plusieurs facettes (*séducteur – mécréant*, *séducteur – imposteur*, *séducteur – traître*, etc.), où la primauté est donnée au trait le plus saillant par le choix socioculturel. Dans la pragmatique textuelle, on peut dégager un nombre considérable de doublets ou même de triplets sémiques. Plus loin, nous verrons que le choix socioculturel peut même changer les traits saillants ou les charger d'un autre contenu.

Josette Rey-Debove aboutit [1994 : 109] à peu près à la même idée, en confirmant qu'une distinction entre divers aspects d'un référent par l'emploi de l'article, du possessif,

etc. est également possible : *le Paris des touristes*, *un Alain surmené* etc. (cf. M.-N. Gary-Prieur : 1989 et 1994), mais elle ajoute que cette situation rappelle celle de la polysémie lexicale. Or, ces exemples se rapportent aux Npr de fractionnement, et l'on ne voit guère de ressemblances avec le phénomène polysémique : le résultat est comparable, mais les mécanismes et les fonctionnalités sont différent. Les Npr de fractionnement, bien qu'ils soient provisoires et instables, peuvent constituer potentiellement (et non obligatoirement) un premier pas vers la métaphorisation puis la lexicalisation. Il s'agit donc des «préparatifs», au stade précoce potentiel.

De même, dans le cas de plusieurs noms (pseudonymes ou sobriquets) d'une seule personne et de changements historiques de nom (*Bonaparte* et *Napoléon 1er*), nous ne voyons pas des aspects. Les contenus sont différents, ce qui est admis par l'auteur. *Un Alain surmené* est un des aspects (fraction) de *Alain*, *le Paris des touristes* est bel et bien un aspect de *Paris*, mais *Napoléon* n'est pas du tout un aspect de *Bonaparte*.

Il faut discuter encore de l'unicité du référent de *Dr Jekyll* et de *Mr Hyde.* N'oublions pas que la coupure (aussi bien que le fait d'être baptisé) entre ces deux personnalités d'un personnage a été faite artificiellement par Stevenson sur la base des différences psychiques, mentales, en fonction des transformations physiques, et cela dans le cadre de la narration fictive. Mr Hyde, représente-t-il un des aspects de Dr Jekyll ? À la lumière de l'onomastique littéraire (romanesque notamment), nous reconnaissons sous ce «Monsieur Caché» le symbole de l'obscurité, comme le « Es » freudien inconscient, et du dédoublement psychologique, comme le Bien et le Mal. *Un Dr Jekyll surmené* pourrait bien devenir un aspect d'un référent, mais *Mr Hyde* est une personnalité indépendante quoique le référent objectif ne change pas. En réalité fictive le dernier fait dépasser les cadres de l'aspectualisation. Les équations *le Paris des touristes = Paris* et *Dr Jekyll = Mr Hyde*, référentiellement, sont probablement correctes, mais au niveau conceptuel elles ne le sont pas, ni au niveau relationnel : *le Paris des touristes* ne se rapporte pas à *Paris* de la même façon que *Mr Hyde* – à *Dr Jekyll* ou *Napoléon* – à *Bonaparte*.

C'est pourquoi il convient de récuser, à ce propos, l'assimilation à la synonymie lexicale (même référent, sens différents), que fait Rey-Debove ; mais nous empruntons son exemple «des Npr qualifiants comme *Tartarin-Quichotte* et *Tartarin-Sancho* par lesquels *Tartarin de Tarascon* (Daudet, chap. "Les deux Tartarins") décrit ses contradictions» [1994 : 110], et qui pourraient prétendre à l'antonymie dans le cadre de sa logique.

La question de la synonymie des Npr est d'autant plus discutable qu'elle l'est déjà pour les Nc. La synonymie absolue n'est pas probablement possible : deux signifiants différents désignent deux signifiés différents, qui peuvent coïncider plus ou moins, mais jamais être sémantiquement et stylistiquement identiques.

Pour certains linguistes, les Npr n'ont pas de synonymes [Kleiber, 1981 : 411: Manini, 1996 : 162], mais ce n'est pas l'avis de Grass [2002 : 142]. Prenons l'exemple d'Imoto [2000 : 302] « *Nelly n'aime pas Arsène Lupin, elle aime Andrézy* ». Entre *Arsène Lupin* et *Andrézy*, il y a équivalence référentielle, mais ce n'est pas un fondement pertinent pour la synonymie. Le lecteur du texte découvre d'un coup l'opposition entre ces Npr, car l'énonciateur voulait souligner un contraste et des préférences. Autrement dit, il a eu l'intention d'exprimer l'antonymie et de révéler, à travers les connotations, différentes images d'un porteur du nom. Il en va de même, pour Katz, dans la paire *Mark Twain – Samuel Clemens* [1972 : 382] et, pour Major, dans la paire *Emile Ajar – Romain Gary* [1984 : 102]. Ces Npr ont des propriétés spécifiques, et ne s'emploient pas dans des conditions similaires.

Dans ces exemples, les connotations jouent un rôle plus actif que la dénotation. Pour cette raison *Lénine* et *Oulianov* ou *Leningrad* et *Pétersbourg* ne peuvent pas être « presque synonymes », comme le prétend Hoek [1971 : 116]. De fait, pour la plupart des Russes, *Leningrad* et *Pétersbourg* sont « presque antonymes » ! Tous les exemples pseudo-synonymiques relèvent soit de registres différents, soit d'emplois différents ou de circonstances diverses.

Comme le lexème *Casanova*, dans les dictionnaires italiens, est traduit par *donjuan*, peut-on poser l'équation *un Casanova = un Don Juan* ? Dans les dictionnaires espagnols, *Don Juan* est traduit par *Lovelace*, qui traduit par ailleurs le lexème anglais *Lothario*. Donc, nous avons encore une équation : *un Don Juan = un Lovelace*. D'où : *un Casanova = un Don Juan = un Lovelace*. Ce sont là des Npr lexicalisés, mais, premièrement, cela dépend du degré de lexicalisation dans chaque emploi textuel donné, deuxièmement, cela ne règle pas la question de la synonymie.

On peut encore complexifier ce raisonnement, puisque dans les dictionnaires français le lexème *Greluchon*, qui signifie lui aussi *un amant* ou *un bel ami*, est interprété par *Alphonse* (héros d'A. Dumas fils, « Monsieur Alphonse »). Nous y ajoutons le Npr *Arthur*, qui avait désigné auparavant la même idée. Maintenant nous avons :

Un Casanova = un Lovelace = un Don Juan = un Alphonse = un Greluchon = un Arthur

La dernière paire peut paraître douteuse, vis-à-vis des autres Npr puisqu'ils se sont succédés chronologiquement et qu'à l'heure actuelle, ils sont considérés archaïques et non utilisables. *Un alphonse* est aussi contestable, parce qu'il diffère sémantiquement des autres par la présence de la connotation « financière » - un homme-amant qui vit aux frais des femmes: en italien, p.ex., *Alfonso* signifie un souteneur. Le triplet premier peut sembler assez synonymique, mais il évoque différentes connotations et s'emploie diversement d'un pays à l'autre.

Il est possible d'y ajouter les Npr qui ne sont pas enregistrés dans les dictionnaires comme *homo seductor* : *Thésée* ou *Zeus* (Mythologie, Antiquité), *Valmont* (Laclos, « Liaisons dangereuses », 1782), *Bel-Ami* ou *Georges Duroy* (Maupassant, « Bel-Ami », 1885), *Swann* (Proust, « Du côté de chez Swann, 1913), *Solal* (A. Cohen, « Belle du Seigneur », 1968). La série des amants peut être complétée par les contemporains *Woody Allen* ou *Gainsbourg*. La lignée féminine est aussi bien garnie : *Carmen*, *Nana*, *Lolita*, *Marilyn*… Il est possible de trouver plusieurs séries analogues. En tant que Npr modifiés, ou employés métaphoriquement, les paires qui suivent sont-elles synonymes ? Au juste, chaque item mobilise des connaissances différentes, mais revêt une valeur sémantique identique :

Un Hercule = un Rambo = un Schwarzenegger
Un Crésus = un Rockefeller = un Rothschild
Un Apollon = un Brad Pitt = un Tom Cruise
Une Venus = une Belle Hélène = une Angelina Jolie
Un Werther = un René = un Byron

La sélectivité de la métaphorisation relève d'une forme de *synergie*, dans la mesure où l'expression métaphorique produit une « tension » psychologique entre la signification littérale (première) et la signification réinterprétée (seconde), au moyen d'un contraste qui peut provoquer un choc émotionnel [Miall, 1982 : 55-70]. Le même phénomène avait été appelé par S. Eisenstein *synesthésie* [1974 : 336, 338]. L'antonomase, grâce à cette propriété synergique, est fondée sur la (re)constitution d'une similitude compliquée, qui transgresse les concordances standard. Malgré le caractère inattendu de l'antonomase-synergie, la possibilité de sa construction et de sa compréhension adéquate est impliquée

par l'interaction des images gnoséologiques des individus confrontés : chacune d'elles subit des changements qualitatifs en « se dissolvant » partiellement dans un nouveau reflet métaphorique du Signifié. En conséquence, ce dernier acquiert uniquement les traits du prototype qui corrèlent à ses propres qualités. Par exemple :

Dans nos égouts de Justice vous rencontrez ***Caïn*** *à tous les coins de couloir* [BOUDARD A., *La Cerise*, 1963 : 226].

- Ça a tenu, dis-je, parce que l'Union soviétique était faible. Avec l'Armée rouge et ***le Staline d'aujourd'hui.****..*

- Peut-être l'Amérique ne serait-elle pas pressée de voir les Russes à Paris... [MALRAUX A., *Antimémoires*, 1976 : 100].

Dans le premier énoncé, le Npr-antonomase *Caïn* actualise le sens « meurtrier de son frère » ; dans le deuxième, *le Staline d'aujourd'hui* caractérise un « dictateur et stratège doué ». Cependant, les autres traits, présents dans les sens des Npr initiaux restent non actualisés dans la sémantique discursive.

Comme la visée de l'antonomase-synergie consiste à indiquer un trait saillant du référent dit notoire, elle est souvent utilisée dans les textes de publiciste où la langue caustique et le laconisme ont une valeur particulière :

Le développement d'un conflit ethnique et sectaire pourrait aboutir à la scission de l'Irak en trois "Etats", ce qui donnerait comme perspective le remplacement de Saddam et de son régime brutal par trois régimes répressifs et réactionnaires, dirigés par trois ***"mini-Saddam"****.* [www.socialistworld.net]

« Dessine-moi ***un Poutine*** *» : le concours des écoles russes.* [Le Monde,10/10/2006]

Un Poutine *pour l'Irak* [L'Express, 05/07/2004]

Un Poutine athlétique *succède à* ***un Eltsine poussif****?* [Dixit, 06/01/2000]

Un Eltsine *ne saurait se tromper. Le coupable, c'est Gorbatchev : « Il fallait aller de l'avant. Et Gorbatchev se refusait à bouger.* » [l'Humanité, 09/03/1990]

Bien que les marqueurs formels des Npr polyréférentiels soient absents, l'antonomase russe est facilement reconnue par le lecteur à cause du caractère paradoxal du sens discursif réalisé :

> *Несмотря на то, что год всегда новый, встречают его одинаково. Елка с подарками, шампанское с салатом Оливье,* ***очередной Путин*** *в телевизоре. Говорят, традиции.*[76] [Аргументы и Факты, 24/12/2003]

> ***Ельцины*** *приходят и уходят, а идея наша навсегда*[77]. [Маркетинг и Консалтинг, 17/02/2003]

> *На "Трех мушкетерах" читаю : "Дорогому Бухарину -* ***Портосу первой пятилетки****. Не надо враждовать с гвардейцами Ришелье. И. Сталин*".[78] [Огонек, 1990. № 41 : 12]

Donc, les exemples cités montrent que les probabilités d'interpréter différemment l'antonomase-synergie sont restreintes par le référent antonomasique, qui forme le contexte nécessaire à la compréhension de la nomination métaphorique.

L'antonomase, réalisant nettement l'effet synergique, révèle le caractère fictif de l'identité sous-jacente. C'est notamment l'expression de la condition irréelle qui libère la confrontation des images (du prototype et du référent) des diverses limites imposées par le système objectif des connaissances sur le monde. Il s'agit de la confrontation de la réalité et de la fiction, de l'incompatibilité des plans temporels et des cadres spatiaux, des caractéristiques sociales ou culturelles, etc. La même propriété antonomasique permet d'établir le système de certaines corrélations entre les idiolectes individuels (*she was* ***the Alexander seeking new words*** ; ***like male Venus who is never undressed*** ; ***like Venus*** *with a fat cigar*, ***listening to her lovers***).

Les qualités de l'antonomase énumérées ci-dessus (caractère anthropométrique et fictif, nuancement émotivo-évaluatif et expressivité) garantissent le fonctionnement de

---

[76] *Malgré ce que l'an est toujours nouveau, on le rencontre de la même manière. Sapin avec cadeaux, champagne avec salade Olivier,* ***un Poutine suivant*** *à la télé. On dit : les traditions* (traduction de Y. Sch.).

[77] ***Les Eltsine*** *vont et viennent, mais notre idée est pour toujours* (trad. Y. S.).

[78] Sur « Les trios mousquetaires » je lis : « *À cher Boukharine – à* ***Portos de la première période quinquennale****. Il ne faut pas être en mauvais rapports avec les officiers de la garde de Richelieu*. » J. Staline (trad. Y. S.).

l'AR en tant qu'unité nominative seconde à haute saturation figurative, qui présente une caractéristique condensée de l'individu désigné en révélant son essence.

2.9.3 L'antonomase dans le texte

Nous avons vu que la recatégorisation des Npr les expose à la bifurcation nominative, aussi bien qu'à la bifurcation double, nominativo-référentielle. Dans le premier cas, ils gardent leur monoréférentialité, exprimée conjointement avec la pseudo-polyréférentialité qui résulte de la fonction caractérisante. Dans le deuxième cas, les Npr perdent le caractère monoréférentiel, qui est remplacé par une assignation polyréférentielle de l'onyme. Il est remarquable que la bifurcation de l'anthroponyme d'après la référentialité soit accompagnée de la bifurcation dans le cadre de la fonction nominative. Le dualisme nominatif et référentiel de l'AR conditionne son fonctionnement en qualité d'antonomase.

Quant à l'usage des Npr stylistiquement marqués, l'onomastique note que les anthroponymes métaphoriques permettent des emplois articulés, aussi bien que non-articulés, mais, en règle générale, ils s'associent à l'article[79].

Les chercheurs francophones, en restant dans le cadre référentialiste et syntaxique, mentionnent que, d'une part, le « déterminant n'entraîne pas toujours une modification sémantique » [Jonasson, 1994 : 12] et, d'autre part, le Npr « employé sans déterminant ne désigne pas forcément son référent initial » [Gary-Prieur, 1994 : 35]. Ils ne semblent donc pas disposer de critères précis pour déterminer ces emplois divers. Nous ajouterons que la première considère qu'employé sans article, le Npr réfère sans recourir à un sens, c'est « un désignateur direct et rigide » [Jonasson, 1990 : 123]. La deuxième pense au contraire que « la possibilité d'une interprétation métaphorique est inscrite dans la définition même du nom propre » [Gary-Prieur, 1994 : 81].

Sans expliciter la différence entre « *Je suis Achille* » et « *Je suis un Achille* », Meyer et Balayn jugent identiques le signifié métaphorique et le signifié antonomasique [1981 : 192], mais que la différence entre la métonymie et l'antonomase se situe dans le « déclassement ». La métonymisation onomastique opère un « déclassement » des référents : de la catégorie humaine (+hum) à la classe inhumaine (-hum) (*Mozart* et *du*

[79] Searle, 1969 : 135 ; Burge, 1973 : 429 ; Superanskaja, 1973 : 119 ; Boër, 1978 : 76-77, 99.

Mozart). En antonomase, on n'a pas affaire à ce changement de classe: la catégorie des référents n'est pas changée, de (+hum) on arrive à (+hum).

S. Leroy oppose la « métaphore du nom propre et le nom propre métaphorique, c'est-à-dire l'antonomase » [2003 : 161] sans pourtant expliquer en quoi consiste la différence. On est amené à en conclure que le Npr associé à l'article relève de l'antonomase et, que, l'emploi non déterminé correspond à la métaphore. Mais dans ce cas-là, il faut très nettement distinguer métaphore et antonomase, ce qui n'est pas évident. J.-L. Vaxelaire, en procédant à un classement syntaxique, remarque que certaines métaphores nécessitent le déterminant, d'autres non [2005 : 264].

De notre point de vue, la différence de statut dénominatif entre *Don Juan* et *le don juan* n'est pas aussi arbitraire qu'on le dit habituellement. Ce qui fait que *Don Juan* est un Npr, alors que *don juan* ou *don quichotte* n'en sont pas, réside non dans la présence ou absence d'article, mais dans la différence de saisie ontologique hiérarchique. Ce n'est pas le déterminant qui permet de décider si le Npr est employé avec la référence classique ou modifiée, il n'est qu'une manifestation morpho-grammaticale du résultat des opérations cognitivo-linguistiques.

En ce qui concerne l'antonomase non déterminée, elle trouve rarement une explication théorique, quoique cet emploi révèle la spécificité sémiotique de l'AR, autant que les combinaisons avec article. L'argumentation est la suivante.

D. Ermolovič traite [2004 : 101] les AR sans article comme des nominations d'identité, en indiquant qu'une « faute » individuelle laisse le référent singulier et individuel. Une forme donnée de l'antonomase, selon la linguiste, ne fait point du prototype une catégorie ou une classe, mais réunit deux ou plusieurs individus en une personne, alors que la forme articulée annule l'unicité du référent en le transformant en image initiale d'une catégorie des objets.

En considérant l'usage figuratif des noms personnels, E. Petrova précise [1985 : 111-112] aussi que dans la plupart des cas, l'antonomase ne manifeste pas une tendance à s'apparenter aux Nc et ne s'associe pas à l'article. D'après elle, l'absence de l'article représente l'indicateur d'un « baptême » situationnel de l'individu par un autre nom. Or, Petrova même souligne que l'antonomase témoigne immanquablement de la transposition d'une caractéristique qualitative notoire d'un porteur du nom à un autre individu.

Les points présentés ci-dessus, sur l'utilisation non-articulée du Npr au figuré, ne nous paraissent pas incontestables. Du point de vue de la détermination, l'antonomase

occupe une place spécifique parmi les Npr recatégorisés. Dans la partie précédente, nous avons montré que les Npr à bifurcation nominative, qui restent monoréférentiels, coopèrent avec le paradigme d'article « tronqué », représenté par les formes positives des articles, c'est-à-dire présents. Quant à l'antonomase, affirme M. Blokh [2001 : 107], elle s'associe activement aux trois types d'articles : indéfini, défini et article zéro. La possibilité de déterminer par l'article zéro une abstraction absolue tient à une désagrégation référentielle du nom personnel recatégorisé, car le Npr au figuré caractérise ce qu'il ne nomme pas. Les sèmes stables correspondants autorisent un degré de généralisation absolu. Comparons :

> *Il a écrit pour traduire, dans une prose qui s'est trouvée magnifique, les sentiments profonds qu'il découvrait en eux, et qu' il leur révélait avec un éclat incomparable, gonflés et de sa substance à lui et de tout le miel antique butiné çà et là. Ce grand artiste, ce puissant esprit recevait du Tiraqueau. Il en faisait* ***du Rabelais****. Et c'est un fait que, sur trois points d'importance vraiment capitale, les meilleures traductions que nous puissions trouver, historiens, des sentiments profonds…* [FEBVRE L., *Combats pour l'histoire*, 1952 : 261]

> *- En ce moment, elle en a trois qui veulent tous les trois l'épouser.*
> *- Et chacun croit qu'il est le seul?*
> *- Non. Chacun croit qu'il est le seul à savoir qu'il y en a deux autres.*
> *- Ça n'est pourtant pas* ***une Vénus*** [BEAUVOIR S. de**,** *Les Mandarins*, 1954 : 184].

> *Dans nos égouts de Justice vous rencontrez* ***Caïn*** *à tous les coins de couloir. … **OEdipe** a mis sa mère au turf, flingué papa au Bar des Sports. **Barabas** attend son non-lieu. … Nos **Casanova**, nos **Don Juan**, on se doute, sont tombés pour proxénétisme ! Saboulés faut voir à la dernière mode, assistés par trois quatre **Vénus** qui tapinent inlassablement de la Madeleine à l'Opéra. **Saint Pierre**, tenez, vous renie toujours son meilleur pote au chant des flics. Je ne parle pas de **Judas**, on le trouve presque dans chaque cellule, mielleux, pédé ou rouleur de mécaniques. Il a tous les visages possibles. Le directeur ne sait plus qu'en foutre* ***des Judas*** *! Ils balancent à l'oeil, presque par plaisir.* [BOUDARD A., *La Cerise*, 1963 : 226]

Dans le premier exemple, la nomination métaphorique *du Rabelais* représente son référent en tant que parangon des traits correspondants et généralement admis, en résultat de quoi elle est déterminée par l'article défini, celui de l'identité. Dans le deuxième, l'antonomase *une Vénus* caractérise le référent comme un représentant typique d'une classe nominale, et est marquée par l'article indéfini, celui de la généralisation relative.

Dans le dernier, les sens actualisés par les AR (*Caïn, Œdipe, Barabas, Casanova, Don Juan, Vénus, Saint Pierre, Judas*) incluent les caractéristiques les plus essentielles des prototypes respectifs et, par conséquent, les Npr acquièrent l'article zéro, celui d'une généralisation absolue. La connexité du Npr polyréférentiel et de l'article zéro de généralisation absolue révèle que la fonction principale de l'onyme est d'indiquer les traits substantiels et généralisants du nommé.

L'adjectivation des nominations métaphoriques permet de justifier la conformité de l'antonomase non-articulée. Comme l'explique Arutjunova, le processus de métaphorisation, qui entraîne une transformation du sens, est aussi fonctionnel : puisque la métaphore est liée à la position prédicative, le substantif métaphorique, gardant toujours un vif caractère imagé, se trouve constamment en voie d'adjectivation [1978 : 251-257]. À la lumière de ces idées, on ne peut pas nier que l'usage de l'AR dans la fonction attributive est rendu possible par la dominance, dans le sens actualisé du Npr transposé, des composantes prédicatives (descriptives) plutôt qu'identifiantes. Par exemple :

> *Deuxièmement : Il n'était pas un mâle nul, loin de là, mais peut-être en faisait-il justement un peu trop. Une satisfaction sur toute la ligne (du lit à la cuisine et au gazon de la villa, sans parler de la sagesse politique) : de quoi vous abrutir une femme. Alors qu'au contraire les femmes aiment la frustration, elles sont toutes maso, les femmes, elles aspirent au désert. Il était vraiment naïf de ne point s'en être aperçu. Cela allait changer. Edward aurait* ***sa période Casanova****. Le tombeur des campus. On allait voir ce qu'on allait voir. Sans trop y croire. Quelle fatigue ! Ce n'était pas vraiment sa nature.* [KRISTEVA J., *Les Samouraïs*, 1990 : 326]

Ici, la généralisation, réalisée par l'antonomase *Casanova*, est réitérée par la corrélation du Npr au figuré et de deux combinaisons attributives : d'une part, le groupement prédicatif *sa période Casanova* inclut le Npr même, d'autre part, le syntagme descriptif *le tombeur des campus* avec son noyau, substantif abstrait, découvre clairement le sens caractérisant antonomasique. Pour illustrer l'alternance entre Npr et Nc sans déterminant, nous emprunterons des exemples à M. Noailly [1984] : *une ambiance Kafka* / *une ambiance souvenir ; une soirée Puccini* / *une soirée diapos*. Là, c'est l'aptitude du substantif seul à fonctionner comme épithète qu'il faut invoquer, aptitude très largement répandue, comme l'a montré M. Noailly dans plusieurs études. L'absence de déterminant n'a pas à être justifiée, puisque c'est la condition selon laquelle un substantif peut prendre la fonction d'un adjectif.

La prédisposition de l'AR à absolutiser la singularité qualitative d'un individu désigné est prouvée également par les processus dérivationnels. En particulier, la recatégorisation du Npr sert souvent de base de dérivation pour former les substantifs suffixaux ou les substantifs abstraits. À cet égard, il est intéressant d'évoquer plus longuement une caractéristique des Forsytes, présentée dans le roman «Propriétaire» (*Saga de la dynastie Forsyte*) de J. Galsworthy :

> *"**A Forsyte** », replied young Jolyon," is not an uncommon animal. There are hundreds among the members of the Club. Hundreds out there in the streets : you meet them wherever you go!"*
>
> *"And do you tell them, may I ask?" said Bosinney.*
>
> *"By their sense of property. **A Forsyte** takes a practical – one may say a common-sense view of things, and a practical view of things is based fundamentally on a sense of property. **A Forsyte**, you will notice, never gives himself away." ...*
>
> *"As **a Forsyte** myself, I have no business to talk. But I'm a kind of thoroughbred mongrel : now, there's no mistaking you. You're as different from me as I am from my Uncle James, who the perfect specimen of **a Forsyte**." ... "I should like", said young Jolyon, "to lecture on it : "Properties and quality of **a Forsyte**." This little animal, disturbed by the ridicule of his own sort, is unaffected in his motions by the laughter of strange creatures (you and I). Hereditarily disposed of myopia, he recognizes only the persons and habitats of his own species, amongst which he passes an existence of competitive tranquillity."*
>
> *"You talk of them", said Bosinney, "as if they were half England."*
>
> *"They are", repeated young Jolyon, "half England, and the better half, too, the safe half, the three per cent half, the half that counts. It's their wealth and security that makes everything possible : makes your art possible, makes literature, science, even religion, possible. Without **Forsytes**, who believe in none of these things, but turn them all to use, where should we be? My dear sir, **the Forsytes** are the middlemen, the commercials, the pillars of society, the cornerstones of convention : everything that is admirable!"* [J.Galsworthy, *The man of property*, 1974 : 210-211].

On voit que l'esquisse d'un Forsyte typique, élevée jusqu'au niveau de la généralisation, résulte des « interprétations conceptuelles » et de l'emploi au pluriel de l'anthroponyme repris 6 fois de suite. Ce réseau itératif forme une base virtuelle de la classe réelle, en tant qu'espace attributif qui renforce et met en relief un ou plusieurs trait(s) saillant(s). Mais en étudiant le type humain, l'auteur ne se limite pas aux procédés cités ci-dessus. La maestria stylistique apparaît, entre autres, par le souci de créer de

nouvelles unités linguistiques qui révèlent la transformation de l'histoire de la dynastie Forsytes en phénomène social :

> *The outward relations between James and his son were marked by a lack of sentiment peculiarly* ***Forsytean****, but for all that the two were by no means unattached. Perhaps they regarded one another as an investment : certainly they were solicitous of each other's welfare, glad of each other's company. They had never exchanged two words upon the more intimate problems of life or revealed in each other's presence the existence of any deep feeling...*
>
> *...*
>
> *On hearing June's name, she went hurriedly to her bedroom, and, taking two large bracelets from a red morocco case in a locked drawer, put them on her white wrists – for she possessed in a remarkable degree that "sense of property", which, as we know, is the touchstone of* ***Forsyteism****, and the foundation of good morality…*
>
> *...*
>
> *This chariot attracted young Jolyon's attention : and suddenly, on the back seat, he recognized his Uncle James… An extra, if subdued, sparkle, an added touch of the best gloss or varnish characterized this vehicle, and seemed to distinguish it from all others, as though by some happy extravagance – like that which marks out the real "work of art" from the ordinary "picture" – it were designated as the typical car, the very throne of* ***Forsytedom****.* [J. Galsworthy, *The man of property*, 1974 : 92-93, 175, 223].

Les anthroponymes, dans des contextes spécifiques, peuvent être déterminés par des quantificateurs :

> *And Mrs. Baynes, too, shrewdly recognized that behind the uncompromising frankness of June's manner there was* <u>*much of*</u> ***the Forsyte****.* [Galsworthy, *The man of property*, 1974 : 225]

L'antonomase *the Forsyte* individualise l'image de June en le représentant comme porteur des caractéristiques typiques des membres de la famille. L'individualisation « prédicative » typée est complémentairement expliquée par le quantificateur : <u>*much of*</u> *the Forsyte*. En traitant l'exemple de Shisha-Halevy *This article is* ***mostly McManus****, with* ***a dash of Allen*** *thrown in* [1989 : 31], Vaxelaire pense que pour l'utilisation massive du Npr, on tronçonne un travail scientifique et non pas une personne : « comment avoir une pointe d'Allen sinon en le découpant » [2005 : 94]. Or, nous ne lisons pas cet exemple métonymiquement, nous y voyons une métaphore, car il ne faut fractionner ni personne, ni travail scientifique pour comprendre cet énoncé. Le locuteur explicite par les Npr les propriétés caractéristiques, les traits saillants de leurs porteurs : manière de penser, façon

de rédiger, stratégie d'exposer, etc., selon l'intention de l'énonciateur. Mais les personnes en question gardent leur intégrité, restent « entières » et « achevées ».

L'anthroponyme métaphorique peut être formé à l'aide de deux noms ayant un sens « prédicatif » commun. Un tel binôme porte un caractère marquant « de citation » et de figement :

> *Il faut réconcilier croissance et environnement. De même, il faut réconcilier éthique et affaires, morale et entreprise, capital et travail, économique et social, pain et chocolat,* ***Roux et Combaluzier***. [B. Collomb, « Environnement et croissance sont indissociables », *La Tribune*, 26/11/96]

et

> *Kad et Olivier, c'est un peu* ***les Roux et Combaluzier*** *du cinéma français d'aujourd'hui*. [Jean-Philippe Guerand, sur www.excessif.com]

L'« expansion à droite du Npr » est possible [Gary-Prieur, 1994 : 148], elle peut être adjectif descriptif (exemplaire) ou restrictif (métaphorique) [Leroy, 2005 : 88] et « renforce les ambiguïtés » [*ibid.*] selon des principes : 1) anaphorique (***un Rabelais*** *QUI est trop sophistiqué*), 2) inductif (théorie → pratique), 3) logique (thème → rhème), 4) dialectique (tout → partie), syntaxique (N → Adj). Parfois l'expansion à droite sert non à préciser ou identifier le Npr modifié, mais à le recatégoriser d'une façon allégorique, à le reclassifier, à l'incorporer dans un contexte absolument inhabituel (*les Napoléon de demain*) où se mélangent l'interprétation exemplaire et l'identification du référent-cible. C'est pour cela qu'« on trouve d'ailleurs parfois des constructions comparatives dans lesquelles la présence d'une expansion à droite du Npr oriente encore davantage vers une interprétation métaphorique …» [Leroy, 2005 : 95]. L'expansion à gauche est préférable en russe s'il s'agit des constructions attributives avec épithètes, car la grammaire permet l'attribution antécédente (*словно* ***заумный Рабле***[80]). L'expansion à gauche ou à droite est un contexte immédiat qui suppose très souvent la recatégorisation et la restriction, donc l'identification qualitative.

Une vision plus claire des articles, comme marqueurs de la spécialisation fonctionnelle des Npr français polyréférentiels, peut être atteinte si l'on rattache cette problématique à la question générale du fonctionnement déterminé des unités linguistiques stylistiquement marquées, dans les langues française/anglaise (articulées) et russe (non-articulée).

---

[80] comme **Rabelais hermétique.**

On sait que la compatibilité des substantifs avec les déterminants dépend du degré d'individualisation, puisque les substantifs ne s'associent pas en contexte neutre aux possessifs et démonstratifs. En même temps, il est remarquable que les unités nominatives individualisantes se combinent facilement avec ces derniers dans les constructions affectives qui transmettent diverses nuances d'une modalité subjective.

En effet, notre analyse montre que le déterminatif devant l'anthroponyme monoréférentiel prend une valeur émotivo-évaluative: les nominations onymiques de ce type ont le plus souvent des connotations négatives, exprimant des sentiments dévalorisants tels que éloignement, hostilité, désapprobation, indignation, aversion, haine, mépris, colère, etc. :

> *Moi, ça ne me regarde pas, Dieu merci. Vous, il faut vous consoler en songeant qu'il en a toujours été ainsi. Aucun homme à femmes n'y a échappé, pas même* ***votre cher Casanova*** [MATZNEFF G., *Ivre du vin perdu*, 1981 : 17].

> *Un soir, le débat atteignit même de la hauteur : le sens de la vie, le pourquoi du mal. Le père Froissard allant jusqu'à citer Dostoïevski: et penché vers Boris et moi :*
>
> *- **Ce** **Raskolnikov** qui tue la vieille femme ! Pourquoi ? Pourquoi ? Ses courts membres s'agitaient sur le fauteuil* [SCHREIBER B., *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996 : 246].

> *- А под вашею полною достоинства личиною, - отнесся артист к Дунчилю, - скрывается жадный паук и поразительный охмуряло и врун…*
>
> *- В лице **этого** **Дунчиля** перед вами выступил в нашей программе типичный осел…*[81] [М. Булгаков, *Мастер и Маргарита*, 1989 : 164].

> *...Послышалось ворчание строй служанки в темноте : - К Энанте? Ох уж **эта** **Энанта**! Ведь запретил же муж ходить к ней! Сводница она, **твоя** **Энанта**! Вот скажу мужу…*[82][М. Булгаков, *Мастер и Маргарита*, 1989 : 303].

---

[81] – Quant à vous, dit l'artiste à Dunchil, sous votre grand air de dignité se cache une araignée vorace, un faiseur et un menteur de la plus noire espèce…

– Vous venez de voir se produire dans notre spectacle, en la personne de **ce** **Dunchil**, un âne typique. (***Le Maître et Marguerite***, Boulgakov, chap.XV).

[82] À ces mots répondirent, dans l'obscurité, les grognements de la vieille servante : – Chez Oenantha ? Oh ! **cette** **Oenantha** ! Ton mari t'a pourtant défendu d'aller chez elle ! C'est une maquerelle, **ton** **Oenantha** ! Va, je le dirai à ton mari…(***Le Maître et Marguerite***, Boulgakov, chap. XXVI).

À la différence des Npr à référence classique, les Npr polyréférentiels ne forment pas toujours des syntagmes affectifs à l'aide de déterminants. Le fait est que les possessifs et démonstratifs devant les onymes métaphoriques au singulier remplissent une fonction évaluative, et plutôt individualisante, donc primitive, selon les sens contextuellement associés. «*Демонстратив, - écrit, par exemple, E. Volf, - является одним из средств, разрушающих общие суждения и превращающих их в класс суждений об индивидуальных объектах*[83]» [1974 : 144]. En ce qui concerne les Npr polyréférentiels, une composante généralisée et connotativement nuancée de la signification prévaut dans leurs sens actualisés. Cette dernière combine des traits abstraits (qui standardisent et typifient) du référent. C'est pourquoi la fonction stylistique des déterminants est dans ce cas très diversifiée, tandis que leur fonction individualisante garantit la « sûreté » d'une dualité sémantico-fonctionnelle de l'antonomase, en la faisant correspondre au référent concret.

Il est intéressant que la détermination seule n'assure pas dans tous les cas l'identification infaillible. La corrélation de l'antonomase déterminée et d'un référent singulier s'établit normalement par la coopération de toute une série d'indicateurs contextuels, tels les attributs ou les constructions appositives et prédicatives. Par exemple :

> *Se pose alors dans ce contexte une question essentielle : comment, dans une analyse, les femmes pourraient-elles abandonner leur père à son triste sort - le laisser résoudre tout seul ou avec un analyste - les affres de* ***son propre Oedipe****? C'est le personnage d'Antigone qui nous en indique la voie*. [Fainsilber L., *La place des femmes dans la psychanalyse*, 2006 : 45]

> *Je marche. Je repense à tout ce qui m'a conduit ici sur cet immense bac à sable, dans cette quête insensée. J'ai suivi un fil plus fin que les cheveux d'Ariane à la recherche* ***d'une Atlantide hypothétique****. Et me voilà ici à fouler le sable, événement qui ne s'est peut-être pas produit depuis des siècles en ce lieu dissimulé au commun des mortels.* [Fayolle A., La *Traversée du Désert*, 1997 : 2]

> *В Ялте, во время обеда, который давала советская делегация в честь американцев и англичан, Рузвельт обратился к Сталину с вопросом :*
> *- Кто этот господин, который сидит напротив посла Громыко?*

---

[83] Le démonstratif représente un des moyens qui détruit les jugements communs et les réduit à la classe des jugements sur les individus (trad. Y. S.).

Видимо, прежде чем сесть за стол, Берия не представился Рузвельту. Сталин ответил :

- *А-а! Это же* ***наш Гиммлер****. Это – Берия*[84] [Громыко, 1990 : 241].

Речь Александрова, трогающая своей простотой, по сути – длинный крик горя, гнева, отчаяния против немецких угнетателей, которых оратор клеймит за грабеж и чудовищные репрессии : «Вся Украина восстала против Германии. Товарищи, придите нам на помощь. Как только прогоним из Киева ***нашего Мирбаха****, барона Мумма, вы сможете прогнать из России* ***московского Мумма****, Мирбаха»*[85] [Садуль Ж. Записки большевистской революции 1917-1919, 1990 : 314].

Cependant, le matériel linguistique analysé révèle que les démonstratifs avec l'antonomase au pluriel effectuent généralement sa fonction secondaire, donc affective. Le changement de la charge fonctionnelle réside dans le fait que le marquage complémentaire d'une sémantique généralisée par la flexion du pluriel, en accentuant la typicité des porteurs des traits correspondants, en quelque sorte « assourdit » le nuancement stylistique de l'AR. C'est pourquoi, dans ces cas-là, l'objectif du démonstratif consiste notamment à animer une composante émotive de la sémantique discursive anthroponymique :

Il s'assit, essaya quelques vieux airs et joua le troubadour et l'antique romance du croisé. "Je n'aurais jamais cru me rappeler une seule note, se dit-il: c'est étonnant comme ce vieux clavecin a gardé l'accord: il me semble l'avoir entendu hier. " et, se baissant, il se mit à tirer les vieux cahiers de leur caisse : le siège de Prague, la cenerentola, l'ouverture de la vestale et puis les vieilles romances d'amour, de petits airs gais, mais toujours de l'amour : l'amour qui pleure: rien en deçà, rien au delà ! Kobus, deux ou trois mois avant, n'aurait pas manqué de se faire du bon sang, avec tous ***ces Lucas*** *aux jarretières roses, et* ***ces Arthurs*** *au plumet noir: il avait lu jadis Werther, et s'était tenu les côtes tout le long de l'histoire : mais maintenant il trouva cela fort beau* [ERCKMANN É., CHATRIAN A., *L'Ami Fritz*, 1864 : 93].

D'ailleurs," continua-t-elle, "nous leur devons de la reconnaissance, aux bourreaux de Pétersbourg et de Moscou. Ce sont eux qui nous donnent ***ces Letnitsky*** *et* ***ces Lénine****, par la révolte que tant de crimes soulèvent dans ces grandes âmes* [BOURGET P.**,** *Nos actes nous suivent*, 1926 : 103]

---

[84] … A-a ! C'est donc **notre Himmler**. C'est Beria. (trad. Y. S.).

[85] … Dès que nous chassons de Kiev **notre Mirbach**, baron Mumm, vous pourrez chasser de la Russie **un Mumm moscovite**, Mirbach. (trad. Y. S.).

В. Рогов : Теперь мы видим, и, по-моему, это осознает большинство народа, - что их «дальше» означает превращение страны в полуколониальную, раздробленную территорию, над которой будут властвовать трансконтинентальные монополии. Все ***эти хаммеры, ротшильды, максвеллы, рокфеллеры, оппенгеймеры****.*[86] [Литературная Россия, 1990.№ 51:7].

Как не видят они, ***эти духовные Танталы****, что их мучительная работа есть хождение по кругу вокруг точки, ставшей в их сознании центром Вселенной? В их делах нет творения – лучшей радости, лучшей гордости, выпадающей на долю человека*.[87] [Алданов М., 1996. Кн. 6 : 113].

On peut en conclure que le fonctionnement des déterminants avec l'antonomase en Français et en Russe est réglé par des régularités communes. Toutefois, la détermination syntaxique de l'antonomase française remplit des fonctions distinctives. Si les démonstratifs et possessifs ont un rôle individualisant (en assurant la bifurcation référentielle) et affective (en accentuant la composante stylistique), les articles explicitent toujours la sémantique généralisée du Npr polyréférentiel, en soulignant le caractère qualificatif de cette dernière. En effet, même quand l'article précède l'antonomase, la nomination anthroponymique indique non l'identifiabilité des référents, mais l'identité des caractéristiques des individus comparés l'un à l'autre. Par exemple :

Le Tarzan de la médecine *s'enfonça dans ses draps rayés.* [RIVOYRE Ch. De**,** *Les Sultans*, 1964 : 166]

Peut-être faudra-t-il attendre ***un nouveau Lénine*** *- mais Lénine était-il, comme cela échappa dans un moment de lyrisme au froid Zinoviev, «un homme comme on en voit tous les cinq cents ans»? Cinq cents ans! A notre époque où les mass media savent si bien tirer pour le grand public la leçon d'épisodes aussi fulgurants que la carrière qui a fait d'un Eisenhower, hier encore demi de mêlée dans l'équipe de son collège, un généralissime atlantique, ou encore des derniers changements dans les alcôves des chefs d'Etat!* [«Oriente», *Prometeo* n° 2, II série, février 1951]

---

[86] Maintenant nous voyons et, à mon avis, la majorité du peuple le comprend, que leur « plus loin » signifie la transformation du pays en territoire demi-colonial, morcelé, sur lequel règneront les monopolies transcontinentales. Tous **ces hammers, rotschilds, maxwells, rockefellers, oppenheimers**. (traduction d'Y. S.).

[87] Comment ne voient-ils pas, **ces Tantales spirituels**, que leur labeur douleureux est de tourner en cercle autour d'un point qui est devenu le centre de l'Univers dans leur conscience ? … (traduction d'Y. S.).

Dans la langue russe, à cause de l'absence du système d'articles, le repérage de la sémantique qualificative et généralisante du Npr au figuré s'effectue par le biais du contexte explicatif (pronoms indéfinis, attributs) qui abolit la monoréférentialité onymique, mais aussi moyennant l'usage du pluriel. Il est intéressant que les indicateurs de la bifurcation double de signe (multiplication) se présentent dans différentes combinaisons :

> *Mais l'on aurait tort d'imaginer qu'il y a là un véritable mouvement d'approche et d'envahissement de l'esprit, semblable à la vague accourant vers le rivage pour y déverser son riche poids d'eau. Rien ici de la profusion immédiate qu'on trouve chez les grands chantres de la sensibilité,* ***un Shakespeare, un Keats, un Rimbaud****.* [POULET G., *Les Métamorphoses du cercle*, 1961 : 178]

ou

> *Et comme, tout naturellement, l'assentiment du plus grand nombre, les applaudissements, le succès, les faveurs, vont à ce que le public peut aussitôt reconnaître et approuver, c'est-à-dire au conformisme, je me demande avec inquiétude si, peut-être, dans l'U.R.S.S. glorieuse d'aujourd'hui, ne végète pas, ignoré de la foule,* ***quelque Baudelaire****,* ***quelque Keats*** *ou* ***quelque Rimbaud*** *qui, en raison même de sa valeur, a du mal à se faire entendre. Et c'est pourtant celui-là entre tous qui m'importe, car ce sont les dédaignés de d'abord,* ***les Rimbaud****,* ***les Keats****,* ***les Baudelaire les Stendhal même****, qui paraîtront demain les plus grand.* [GIDE A., Retour de l'URSS, 1936 : 98].

et sa traduction en russe :

> *И поскольку (это само собой разумеется) благосклонности, аплодисментов большинства удостаивается все то, что публика тотчас может признать и одобрить, то есть то, что порождено конформизмом, я с беспокойством спрашиваю себя : что, если в славном ныне Советском Союзе прозябает неведомый толпе* ***какой-нибудь Бодлер****,* ***какой-нибудь Китс****, или* ***какой-нибудь Рембо****, и он, этот избранник, не может заставить услышать себя. Но именно он, единственный из всех, мне важен и интересен, ибо отверженные сначала –* ***Рембо, Китсы, Бодлеры, Стендали*** *даже – завтра станут великими* [Жид А., *Возвращение в СССР*, 1990 : 96].

ou

> *De tous peut-être le plus attachant, Kierkegaard, pour une partie au moins de son existence, fait mieux que de découvrir l'absurde, il le vit…* ***Don juan de la connaissance****, il multiplie les pseudonymes et les contradictions, écrit les discours*

édifiants en même temps que ce manuel du spiritualisme cynique qu'est le journal du séducteur [CAMUS A., *Le Mythe de Sisyphe*, 1942 : 42]

et sa traduction en russe :

*Самый может привлекательный из всех мыслителей – Кьеркегор на протяжении по крайней мере части своего существования не только искал абсурд, но и жил им… **Дон-Жуан от познания**, он умножал псевдонимы и противоречия, писал одновременно «Назидательные речи» и «Дневник соблазнителя», учебник циничного спиритуализма* [Камю А., *Бунтующий человек*, 1990 : 37].

Nous pouvons former une représentation plus complète de la potentialité figurative et affective des Npr polyréférentiels, en considérant leur fonctionnement dans le texte en qualité de procédés imagés de la réalisation d'une sémantique comparative. L'antonomase représente un moyen linguistique de stylisation efficace, c'est-à-dire qu'elle peut créer telle ou telle caractérisation stylistique, en dehors de laquelle le texte n'existe pas [Blokh, 1986 : 121]. Cela tient à ce que les Npr modifiés participent simultanément à trois niveaux, typologiquement importants, de la stylisation textuelle. Premièrement, en actualisant les connotations nécessaires pour la transmission adéquate du message dans des conditions concrètes de la communication, les anthroponymes effectuent une saturation imagée de la parole (**figurativité**). Deuxièmement, ils renforcent l'influence discursive sur l'auditeur, en assurant une stylisation expressive du texte (**expressivité**). Enfin, étant des unités nominatives subjectivement nuancées, les Npr polyréférentiels accentuent le caractère affectif (**émotivité**).

Employé dans les énoncés d'identité, l'AR se réserve toujours la position d'agent. Cette règle vaut même dans les cas où le référent, désigné par le Npr à référence classique, et l'agent, désigné par le Npr figuratif, se rapportent au même individu. Par exemple :

*Уже перед первым туром по Варшаве гуляла язвительная шуточка : «Если Валенса станет президентом, то кто же тогда будет **Валенсой**?»*[88] [Литературная газета, 1990. № 50 : 1].

***Hugo** reste Hugo, et **Mallarmé** ne cesse pas d'être Mallarmé, mais des figures longtemps invisibles se matérialisent peu à peu pour cesser d'être de simples noms, des figurants oubliés, et redevenir des agents importants d'une histoire plus*

[88] « Si Wałęsa devient président, alors qui sera **Wałęsa** ? » (trad. Y. S.).

complète que leur absence changeait en fiction [M.Pierssens, « L'histoire et ses fins » *Histoires littéraires* n°1-2000, p. 143-147]

Si Le Rhin *n'était pas polysémique, s'il n'était pas né d'intentions multiples qui affluent dans l'oeuvre pour s'y confondre,* ***Hugo*** *ne serait pas* ***Hugo****, mais disons Dumas ou Venedey* [F. Weinmann, *Hugo et la crise de 1840*, 1998]

Le dualisme nominativo-référentiel de l'AR *Hugo* est patent, puisque la métaphore découvre, à travers l'identité du porteur du nom, sa nature d'auteur à intentions multiples. Le syncrétisme de la sémantique discursive du Npr au figuré est justifié par l'impossibilité du déplacement de la partie prédicative de l'énoncé en position de sujet.

Dans les propositions d'identité, le référent est souvent confronté à une série d'agents « anthroponymiques » :

On peut regretter le temps où le grand homme se formait sans y penser et sans se regarder lui-même : mais les déportements ridicules de quelques faibles têtes ne sauraient faire condamner la volonté réfléchie et délibérée de viser à quelque chose de grand et de beau. ***Les faux René*** *et* ***les faux Werther*** *ne doivent pas faire condamner* ***les Werther*** *et* ***les René sincères****. Combien d'âmes timides et pudiques la crainte de leur ressembler a reculées du beau !* [RENAN E., *L'Avenir de la science*, 1890 : 439].

... évité avec soin d'exceller en quoi que ce soit, d'être raffiné de parure et de savoir-vivre, ou simplement d'être à la mode, si l'on ne peut vous déclarer ***un Brummel****,* ***un don Juan****, un viveur, non plus qu'****un Rothschild****,* ***un Lesseps*** *ou* ***un Pasteur****, votre supériorité demeure incomparable, puisque, faite de rien,...* [BARRÈS M., *Sous l'oeil des Barbares*, 1888 : 215].

Comme la métaphore cherche à saisir les propriétés constantes des objets, les énoncés avec prédicat métaphorique ne permettent pas un développement à l'aide d'attributs complémentaires [Arutjunova, 1999 : 7].

Mais, si la caractérisation du référent est effectuée par le biais d'une assimilation partielle au prototype, l'anthroponyme peut s'associer aux attributs qui révèlent ces traits :

L'esprit m'ennuie : je voudrais être complètement simple pour t'aimer comme un enfant, ou bien alors être ***un Goethe*** *ou* ***un Byron*** [FLAUBERT G., *Correspondance* (1846), 1847].

Savez-vous que cette femme affecte d'un ton demi-railleur, demi-sérieux de me prendre pour ***un Don Juan*** *femelle, formé à sa propre image, avec une dose de hardiesse de plus dans le caractère?* [SAND G., *Correspondance*, 1830]

Abandonné à une marâtre par son père qui était ***un don Juan*** *de province, il avait tôt quitté l'école des frères pour venir à Paris tout seul et à jamais travailler* [DRIEU LA ROCHELLE P., *Rêveuse bourgeoisie*, 1937].

Dans le premier exemple, l'AR évoque une représentation achevée de Goethe et Byron (comme individus qui aiment sincèrement, qui ont de vrais sentiments), à travers laquelle on forme l'image du référent ; dans les deux suivants les anthroponymes attributivement modifiés *un Don Juan femelle* et *un Don Juan de province* reflètent une vision partielle du référent par le sujet parlant. En particulier, dans le deuxième extrait, l'attribut « femelle » souligne le sexe de G. Sand, ce qui la différencie radicalement de Don Juan. Dans le troisième extrait, l'attribut « de province » explicite la comparaison entre les identités. Donc, il faut noter une propriété caractéristique générale des AR attributivement modifiés : le trait, désigné par l'attribut relatif au Npr, devient une composante nucléaire de sa sémantique actualisée.

L'usage du Npr au figuré dans les propositions d'identité lui confère parfois un haut degré d'informativité : en transgressant les lois logiques, l'AR peut identifier simultanément un référent à plusieurs prototypes. Cette pseudo-identification est à même de prendre en charge les facettes diverses de l'individu, la richesse de sa nature, les principes irrationnels de sa personnalité, la contradiction de ses actions. Comme le motif, dans la structure d'identité figurative, reste parfois inexprimé, il s'explique dans les segments qui précèdent ou suivent l'onyme. Par exemple :

Mme Sand a fait un article fort élevé, fort beau, mais incomplet et même faux sous le rapport religieux. Maurice y est montré presque comme ***un Werther*** *ou* ***un Byron****, et des amis veulent donner de lui un portrait plus vrai, plus pur : hommage dû à sa mémoire chrétienne, et que nous accueillons avec la plus profonde reconnaissance* [GUÉRIN E. de**,** *Lettres* (1831-1847), 1847 : 366].

... par un instinct de conservation aussi qui nous faisait comprendre obscurément que le pouvoir et l'autorité que nous vénérions depuis si longtemps, c'était ***des Hitler*** *et* ***des Lénine*** *qui avaient à l'avenir le plus de chances de les exercer, à la place* ***des Sully, des Louis XIV, des Colbert*** *et* ***des Louvois, des Villèle***

et des Mac-Mahon, des Polignac ... [ORMESSON J. d'., *Au plaisir de Dieu*, 1974 : 303]

Dans ce dernier extrait, les significations classificatrices des AR ne sont pas uniquement marquées par les articles indéfinis de l'abstraction relative, comme c'est le cas dans l'exemple qui précède: elles sont en plus accentuées à travers la corrélation des Npr figurativement employés et des Nc fonctionnellement identiques (*pouvoir, autorité*).

Si les énoncés d'identité positives suscitent, comme on l'a vu, une assimilation maximale (sans attribut) ou une comparaison relative (attributivement développée), alors la minimisation des traits partagés entre le référent et l'agent est explicite au moyen de la négation de leur identité :

> *Ridicules, sans doute, mais craintes quand même, que son flot lourd de désir n'ose traverser. Qu'un doigt de Mado eût transformé en torrent. Rien à faire. Il n'est pas* ***Casanova****. Il lui faut des conditions spéciales. Lesquelles d'ailleurs ? Ne sont-elles pas toutes réunies là, pour qu'il se déverse ? Et la blancheur du jour à la fenêtre.* [SCHREIBER B., *Un silence d'environ une demi-heure*, 1996].

La spécificité des structures qui caractérisent les individus par la négation de leur identité, tient à ce qu'elles exagèrent les différences entre eux. Ces propositions expriment habituellement une évaluation contrastive (péjorative ou méliorative) du référent en le représentant aux antipodes de l'agent-antonomase. Comme la négation de l'identité du référent et de l'agent du Npr figuré vise à montrer l'absence chez le premier des propriétés symbolisées par le deuxième, cette négation remplace celle de la présence chez le référent des qualités en question. Par exemple :

> *Ce n'était pas* ***un Don Juan****, bien loin de là, nous ne savons pas ce qu'il sera un jour, mais, pour le moment, il n'avait pas la moindre habitude d'agir avec une femme, en tête à tête, contrairement à ...* [STENDHAL**,** *Lucien Leuwen* : t. 2, 1835].

> *I've fought Aunt Lilian's battle. We've lost and quite frankly I'm only too glad. I'm not* ***Aladdin*** *to wish to exchange good land for bad if can help it!* [WILSON A., *Late Call*, 1976 : 267].

Le verbe copule et le référent de l'identité imagée, dans un micro-contexte informationnellement suffisant, peuvent être présentés de façon implicite. La co-référentialité et le parallélisme sémantico-fonctionnel de ces nominations permettent de définir un tel anthroponyme comme une antonomase, introduite dans l'identité avec deux

membres implicites – référent et copule. La spécificité structurelle mise en relief contribue à la transformation de l'image en symbole. Puisque l'antonomase symbolique, tout en gardant l'intégrité de la représentation, représente avant tout une notion abstraite, elle prend l'article zéro de la généralisation absolue :

> *Ce comédien, tellement amoureux de lui-même, lorsqu'il se rend compte que Garance continue à aimer Baptiste tout en étant avec lui s'exclame :* « *Et si ça me plaisait à moi ? Si cela m'était utile, à moi, d'être jaloux, utile et même nécessaire... Grâce à toi je vais enfin pouvoir jouer* ***Othello****... Je cherchais le personnage mais je ne le sentais pas. C'était un étranger, maintenant c'est un ami, un frère.* » [Résumé de *Les enfants du Paradis* sur http : //www.dvdclassik.com/Critiques/]

Les énoncés figuratifs d'identité à deux membres implicites – référent et copule – peuvent être considérés comme une phase transitoire dans la transposition fonctionnelle de l'antonomase prédicative vers l'identification.

Au cœur de la métaphore onymique, qui sert d'identification, se trouve normalement le Npr de la personne connue, par le biais de l'histoire ou de la littérature, qui possède un grand potentiel associatif. La transparence informative d'un tel Npr figuré facilite son décodage et lève la nécessité d'introduire un contexte élargi explicatif. Par exemple :

> *D'où vient l'emprise qu'exercèrent sur les foules* ***un Mussolini****,* ***un Hitler****,* ***un Staline****,* ***un Mao****,* ***un Tito****,* ***un Gandhi*** *et tant d'autres ?* [MOSCOVICI S., « L'âge des foules : un traité historique de psychologie des masses », *Population*, No. 4/5, 1982, pp. 961-962]

> *Сталин сполна осуществил задуманное персонажем романа «Бесы» Щигалевым и распознанное пророческим гением Достоевского :* ***Цицерону*** *отрезали язык,* ***Копернику*** *выкололи глаза,* ***Шекспира*** *побили камнями. Не дети – родители росли в условиях геноцида по отношению к культуре, нравственности, интеллекту, передавая страх перед властью, давлением социума своим наследникам, так сказать, с молоком матери*[89] [Смена 1989. №3 : 22].

---

[89] Staline a complètement effectué ce qui avait été médité par le personnage du roman *Les Possédés* Chigaleff et discerné par le génie prophétique de Dostoïevski : on a coupé la langue à **Cicéron**, on a crevé les yeux à **Copernic**, on a lapidé **Shakespeare**. Ce ne sont pas les enfants, mais les parents qui grandissaient sous les conditions du génocide par rapport à la culture, la moralité, l'intellect, en faisant suivre la peur devant le pouvoir par la pression, à ses héritiers, pour ainsi dire, avec du lait de nourrice (trad. Y. S.).

Le Npr métaphorique, formé sur la base des onymes ordinaires, dits non-notoires, perd son statut prédicatif beaucoup plus rarement, car son décodage suppose que le destinataire connaisse le champ associatif du destinateur. C'est pour cela que le Npr polyréférentiel dans ce cas est habituellement accompagné d'un contexte explicatif qui précise l'attitude de l'émetteur envers les référents des onymes transposés :

> *...un cheval dont le maniement exigerait de véritables connaissances équestres et parce que, si hérissé qu'on soit, la vie reste possible même pour celui qui ne dispose pas du talent de pugiliste d'**un Arthur Cravan**, à condition qu'il renonce au plaisir (pourtant des plus sains) de jouer les redresseurs de torts en tout lieu et à toute heure de la journée:* [LEIRIS M., *La Règle du jeu : 2 : Fourbis*, 1955 : 113]

À côté de l'antonomase non-prédicative, qui implique sur une assimilation maximale des personnes comparées, on observe un usage attributivement modifié servant à mettre en relief un certain indice saillant du référent qui le distingue du prototype correspondant :

> *… Il voit Elbron se prendre un peu pour le juge Porphyre de Crime et Châtiment. Un juge Porphyre qui ne trouve pas de **Raskolnikov à sa mesure*** [BOUDARD A., *La Cerise*, 1963].

L'image de victime hypothétique d'un détective qui n'est pas toujours capable de découvrir un crime est construite en contexte, non seulement à l'aide de son identification à Raskolnikov (symbolisant, selon le roman de Dostoïevski, un criminel qui regrette et hésite), mais également par le biais de l'attribut postposé « à sa mesure », qui précise la concordance des corrélations avec le prototype.

La capacité émotive et informative de la métaphore onymique « identifiante » et attributivement développée en fait un procédé stylistique élémentaire pour la caractérisation des personnages :

> *Выступили члены Гоминдана, генералы, Бородин, выступил и **знаменитый будущий «желтый Бонапарт»** генерал Чан-Кай-Ши*[90] [Р. Куль, *Красные маршалы*, 1990 : 196].
>
> *... , leurs regards dépouillés, leurs combinaisons au ras du cou, on pourrait croire qu'ils entrent dans les ordres. Les malheureux ! Ils entrent dans les ordinateurs. **Les Werther de l'électronique*** [BLONDIN A., *Un malin plaisir*, 1991].

---

[90] Ont pris la parole les membres du Guomindang, les généraux, Borodin et le **célèbre « Bonaparte jaune » futur**, général Tchang Kaï-chek. (trad. Y. S.)

À la différence des propositions d'identité avec antonomase en tête, la comparaison ayant pour noyau l'anthroponyme polyréférentiel est une structure à deux termes, avec référent et agent successivement exprimés. Le sens comparatif est formé au moyen des mots-outils : *comme, comme si, presque, que, aussi bien que* en français, *as, as if, like, than* en anglais et *как, как если, почти, также как, словно, будто, как будто* en russe.

Certains [Aristote, 2003] classent la comparaison parmi les procédés linguistiques du trope, les autres [Ermolovič, 2004 ; Telia, 1992] l'excluent de ce système. Ceux qui nient le caractère imagé de la comparaison en tant que telle invoquent ce que «*в сравнении предметы и явления действительности выступают не в тождестве, а в разграничении*»[91] [Galperin, 1974 : 169]. D'où on conclue que la comparaison n'effectue pas de synthèse sémantique aboutissant à la formation d'un nouveau concept.

Tout en partageant le point de vue des linguistes qui refusent le caractère imagé à la comparaison, nous pensons que cette dernière peut acquérir la figurativité, si dans la comparaison s'intègre l'unité linguistique à laquelle la dualité sémantique est propre :

> *En lisant sur un forum, le titre « Hitler is Back » lié au récent propos de Nicolas Sarkozy, je me suis posé la question de savoir de quel Hitler s'agit-il donc ? Celui qui a appliqué aux Blancs le traitement qu'ils réservaient à ces « sauvages » Noirs et qui de fait, est estampillé comme le monstre absolu: ou alors* ***le Hitler*** *qui,* ***comme Napoléon*** *aurait été le héros de toute l'humanité, le stratège et celui qui avait une haine viscérale pour les Noirs* [message *Sarkozy c'est plus que cela* sur http : //100langue2bois.over-blog.com de 13 Avril 2007].

Ici les individus sont confrontés à travers la distinction (*Sarkozy/Hitler*$_1$*–Sarkozy/Hitler*$_2$) et l'identification des référents (*Hitler*$_2$*–Napoléon*) : par conséquent, l'émetteur réussit à créer un portrait pittoresque du président en question.

Donnons des exemples de comparaisons imagées en russe :

> *... Кеннеди не хочет войти в историю как второй* ***Тодзио***[92] *и добивается разрешения кризиса мирным путем* [Военно-патриотический журнал, 1990. № 10 : 37].

---

[91] « dans la comparaison, les objets et les phénomènes de la réalité se manifeste non par l'identité mais par la distinction » (trad. Y. S.).

[92] Hideki Tōjō, premier ministre du Japon dans les années 1941-1944, avait approuvé l'attaque de l'URSS et commencé la guerre contre les Etats-Unis. Il fut été exécuté comme le criminel de guerre.

... при Ленине Гитлер был бы невозможен, при Ленине он ведь в тюрьме сидел бы да мемуары сочинял... Но как явились вы, архангелы, херувимы и серафимы – как это поется : стальные руки-крылья и вместо сердца пламенный мотор, - да начали рубить и жечь, так сразу же западный обыватель испугался до истерики и загородился от вас таким же стальным фюрером. Но вы их тоже натравили друг на друга, и такая началась среди них собачья свалка, что они сами же встретили Гитлера как ***Иисуса Христа*** [Ю.Домбровский, *Факультет ненужных вещей*, 1988 : 98].

Nos données montrent que, à la différence de la langue russe, les constructions comparatives imagées françaises ou anglaises à une composante antonomasique possèdent une plus grande envergure sémantico-fonctionnelle. Cette propriété s'explique par l'absence, dans les substantifs français/anglais, du système ramifié des cas. En effet, le non-développement dans la langue française de la catégorie morphologique du cas exclue la possibilité d'utiliser un substantif pour exprimer la métamorphose. Néanmoins, l'emploi des noms dans la fonction en question aide le sujet parlant à expliciter une vision figurative du monde, à mettre en relief un caractère épisodique et dynamique de l'identité des objets comparés. Par exemple, dans la poésie d'Akhmatova et ses deux traductions anglaises :

И я слышу звонок протяжный,

И я чувствую холод влажный,
Каменею, стыну, горю…
И как будто припомнив что-то,
Повернувшись вполоборота,
Тихим голосом говорю:
«Вы ошиблись: Венеция дожей –
Это рядом…
Но маски в прихожей,
И плащи, и жезлы, и венцы
Вам сегодня придется оставить.
Вас я вздумала нынче прославить,
Новогодние сорванцы!»
Этот ***Фаустом****, тот* ***Дон-Жуаном****,*
Дапертутто*,* ***Иоканааном****,*
Самый скромный – северным ***Гланом***
Иль убийцею ***Дорианом****,*
И все шепчут своим ***дианам***
Твердо выученный урок

[А. Ахматова, *Лирика*, 1989: 328].

The insistent doorbell rings
My marrow's chilled.
I turn to stone, ice, fire...
and, as though struck by memory,
half-turning round,
I say in a far-off voice:
"You've come to the wrong place,
the Doges' Palace is next door,
but welcome! Leave in the hall
your masks, cloaks, scepters, crowns.
My pleasure is to celebrate you now,
New Year's revelers!
Here's ***one who comes as Faust****,*
and ***there's Don Juan****,*
John the Baptist*,* ***Dapertutto****,*
*and, modestly****, the Nordic Glahn****,*
or maybe ***Dorian Gray****, the murderer,*
all whispering glib confections
into the ears of their ***Dianas****.*
[Akhmatova, *Poem Without a Hero*, traduction de L.Mayhew and W.McNaughton, 1989]

I hear ringing in the distance
And feel a chilling dampness—

Stone, fire, ice . . .
As if remembering something
And turning half way round
I say with muffled cries:
"You're mistaken: The Venice of Doges—
Next door—but you intrude, in masks
And capes and staffs and flowers,
Now you must renounce all this.
I'm of a mind to make you famous—
You New Year's bashers! "
Here's ***Faust****, there,* ***Don Juan****,*
Dapertutto*,* ***Jokanaan****,*
And the most modest—northern ***Glahn****,*
Or ***Dorian Gray****, murderous one,*
Each lisping to his own ***diana***
Little speeches learned by rote.

[Akhmatova, *Poem Without a Hero*, traduction de D. Mager, 1999]

et dans

> *Allons, passons le gant blanc, tirons la bretelle, avançons-nous vers l'officier municipal, prenons une légitime... Il me tarde de te voir muni* ***d'un Victor****,* ***d'un Adolphe*** *ou* ***d'un Arthur****, qu'on appellera totor, dodofe ou tutur, qui sera habillé en artilleur et qui récitera des fables : maître corbeau sur un arbre perché, etc.* [Flaubert G., *Correspondance* (1840-1845), 1845 : 183]

Comme le nom personnel, en français, n'exprime pas la sémantique du cas instrumental du verbe, le fondement figuratif du prédicat est révélé l'antonomase, qui s'intègre dans la comparaison d'objets ou de situations. La comparaison d'objet (introduite par *comme, comme si, que, presque*, *notamment*) fait lien avec la partie d'appui de l'énoncé qui est généralement occupée par des verbes « de relation » : *se voir, être montré, représenter, s'entendre, se comporter, se conduire, paraître, sembler*, etc. L'insuffisance significative du verbe conditionne la transformation de l'agent-antonomase en élément dominant. Par exemple :

> *Quel sujet de consolation si elle avait pu voir toute la timidité de cet homme qui paraissait à ses yeux* ***comme un Don Juan*** *terrible et accompli ! Lucien n'était point sûr de la façon dont il devait juger les événements qui venaient de se passer durant cette soirée décisive.* [Stendhal, *Lucien Leuwen* : t. 1, 1835].

> *Mme Sand a fait un article fort élevé, fort beau, mais incomplet et même faux sous le rapport religieux. Maurice y est montré presque* ***comme un Werther*** *ou* ***un Byron****, et des amis veulent donner de lui un portrait plus vrai, plus pur : hommage*

dû à sa mémoire chrétienne, et que nous accueillons avec la plus profonde reconnaissance [Guérin E. de**,** *Lettres* (1831-1847), 1847 : 366].

De surcroît, la comparaison d'un objet avec l'antonomase peut être associée à un verbe-prédicat autonome :

Toujours chez cette fille qui tourne à l'éléphant et la belle écaillère, de la verve et cette langue drue qui <u>*sonne*</u> <u>***comme***</u> ***du Rabelais de maquereau****, disant du cou de Nestor Roqueplan : "ton cou est d'une douceur ! C'est du satin à dix-huit francs. Mon cul n'est qu'à quatorze."* [Goncourt E. et J. de, *Journal : mémoires de la vie littéraire :* t. 1 : 1851-1863, 1863].

Je suis fou. L'argent et la beauté. Un bijou pareil, je l'attacherais à mon lit. Il a au moins cent cravates... Qu'est-ce que j'ai, à <u>*ronronner*</u> <u>***comme***</u> ***un Don Juan hispano-mauresque*** *! Rustre, timide ! Le notaire achèvera de m'étouffer: je préfère vendre des haricots de mer »...* [Kateb Yacine, *Nedjma*, 1956].

Parmi les comparaisons d'objet, éveillent l'intérêt celles où le développement attributif est bilatéral. Ces structures représentent un moyen effectif et flexible pour transmettre une perception subjective et variée du référent de la comparaison imagée, puisque le rôle de la dominante sémantique y est joué par les attributs. Il est notoire que le décodage est plus compliqué dans les comparaisons avec des attributs en relation de disjonction logique, qui construisent une image du référent en tant que porteur de traits incompatibles. La spécificité de ces structures est la suivante : dans l'antéposition, est habituellement employé un attribut isolé (exprimé par l'adjectif ou le participe), et dans la postposition, apparaissent des syntagmes prépositionnels attributifs, des tournures participiales ou des propositions subordonnées utilisés :

Nous ne pouvons pas ne pas remarquer qu'il y a dans le comportement adolescent quelque chose d'essence éminemment paranoïaque qui pourrait nous mystifier si nous renoncions à en comprendre la cause. <u>*Comme*</u> ***un Hamlet*** <u>*qui convoque le spectre de son père*</u>*, tout adolescent quel que soit son sexe, et à fortiori de nos jours, lance à cette même instance des appels maladroits mais vibrants et multiformes.* [A. Naouri, « L'adolescent et son corps », *Nervure,* t. XII n° 8, 1999]

Le renforcement de l'expressivité des constructions comparatives à AR est manifeste dans les cas où elles possèdent une directivité inverse :

Votre vision du couple que Mehdi forme avec Sarah est dérangeante à l'âge du « cocooning », et du couple valeur repli, valeur refuge... Là, on a un couple où

une femme dit à son compagnon qui propose la fidélité : «Non, je t'aime trop pour ça. Je me sentirais prisonnière, surtout avec ***un Don Juan*** *comme toi».* [http : //www.cinemotions.com/modules, Entretien avec André Téchiné, réalisateur des 'Témoins', 2006]

Le déplacement du référent en position d'agent est conditionné par une nouvelle révision des valeurs sémantiques du référent et de l'agent : dans la comparaison inverse, en qualité de porteur des indices parangons est présenté non l'agent (*Don Juan*) – ce qui a lieu dans une comparaison traditionnelle – mais le référent (*toi*). Cette confrontation inverse, à la différence de la comparaison directe, représente un procédé linguistique beaucoup plus efficace dans l'assimilation des objets comparés, puisque l'agent et le référent y sont présentés en tant que substances équipollentes se rapportant à la même catégorie virtuelle.

La constante sémantique de la comparaison inverse à AR confirme entre autres que les noms métaphoriques ne sont presque pas utilisés pour désigner les similitudes occasionnelles [Arutjunova, 1982 : 156].

2.10. Sémantique des Npr allusifs

Le linguiste russe N.A. Šekhtman propose [2002:24] d'appeler les Npr recatégorisés des Npr allusifs (ou ***allonymes*** dans sa terminologie) s'approchant des AR. C'est un Npr qui, à la différence des autres onymes, a une corrélation référentielle unique, ce qui rétrécit objectivement sa sphère de désignation et permet de dégager les caractéristiques qualitatives (indices différentiels) du référent, à la base desquelles se construit la signification implicite. Il est évident que la sémantique du Npr même subit des modifications considérables.

La complexité du sens du Npr recatégorisé, sa saturation (« épaisseur ») informative, associative par sa nature, favorise la formation du mécanisme de l'allusion. La sémantique des Npr allusifs est examinée dans les recherches sur la structure de la signification des noms culturels (*noms de précédent*, d'après Kara'ulov [1987]), qui sont les Npr prototypiques les plus étudiés. On pourrait rapprocher l'analyse de ce type

d'exemple de ce que le didacticien Robert Galisson[93] (1994) appelle la *lexiculture* et qu'il définit comme une culture implicite, un aspect culturel, en suspens *dans* ou *sous* les mots. Cette notion est toutefois trop statique, elle ne prend pas en compte le cotexte, alors que c'est lui qui prime. La *lexiculture* se rapporte à un lexique, à un ensemble de mots et d'unités lexicalisées, ayant une valeur implicite qui correspond à la dimension pragmatique des mots : valeur surgie de l´utilisation des signes en situation et qui sert de marque d´appartenance et d´identification culturelles. C´est une valeur de signifié que nous ne pouvons pas trouver dans les dictionnaires, bien qu'elle constitue un obstacle pour la connaissance opérative.

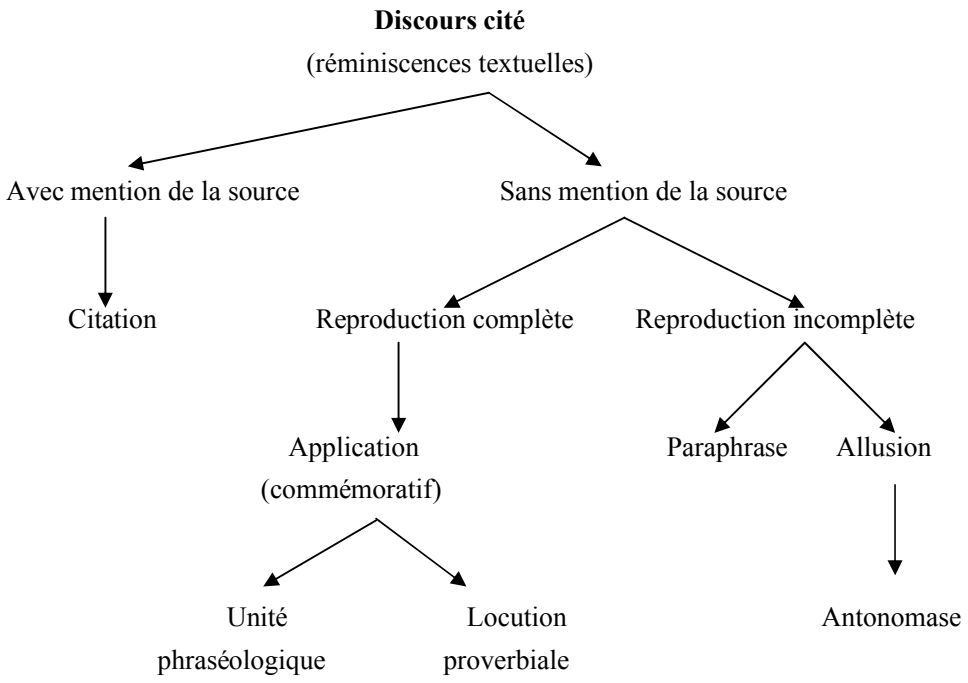
L'allusion onomastique est un modèle cognitif minimisé, ou crypté, de la situation culturelle, déterminé par le statut du Npr allusif comme phénomène marginal relatif à la sphère mnémonique mais faisant pourtant partie du système de la langue. En Russie, la problématique du phénomène prototypique (« *phénomène de précédent* » / *precedent phenomena*) est étudiée par I. Kara'ulov, V. Krasnykh, G. Gudkov, V. Kostomarov et autres. L'expressivité élevée des Npr allusifs résulte de la réinterprétation métaphorique de leur sémantisme, et de la présence du composant connotatif, qui peut être démontrée par l'analyse contextologique et componentielle. Dans la plupart des cas, les composants émotif et évaluatif sont occasionnels, car c'est la réduplication sémantique qui explicite l'émotivité et l'évaluation transmises par le Npr allusif.

La fonction des contextes, contenant la répétition sémantique, coïncide à celle des commentaires : elle en objective des éléments implicites de la structure sémantique des Npr allusifs et, par conséquent, harmonise les connaissances de l'émetteur et du récepteur. Grâce au phénomène de l'inférence les contextes avec ou sans réduplication sémantique permettent de restaurer l'image du sujet parlant et celle de l'auditeur, et reconstruisent l'originalité culturelle et nationale de différentes époques.

L'intérêt porté à l'intertextualité incite les chercheurs à étudier le mécanisme linguistique de l'allusion. Les sources théoriques consacrées au discours de citation peuvent être représentées par le schéma suivant :

---

[93] « Culture et lexiculture partagées : les mots comme lieux d´observation des faits culturels », 1988. *Études de Linguistique Appliquée*, 69, 74-90 : « Où il est question de lexiculture, de cheval de Troie, et d´impressionnisme », 1995. *Études de Linguistique Appliquée. Revue de Didactologie des langues-cultures*, 97, 5-14.



L'allusion (à un fait allusion au fait littéraire ou historico-culturel) est une figure stylistique à caractère référentiel, qui s'appuie sur la compétence commune de l'auteur et du lecteur. Les indicateurs du processus allusif peuvent être des unités non équivalentes : lexème, groupe de mots, énoncé. La classification des allusions se fonde sur les critères suivants : 1) source de l'allusion (littéraire, historique, biblique, mythologique, coutumière) ; 2) degré de la renommée du fait allusif ; 3) présence ou absence de la « teinte » nationale. L'allusion[94] contribue à la construction du contexte au moyen de l'implication et du non-dit. Le « sous–texte » est une objectivation du sens caché, résultant de l'interaction des structures conceptuelles des unités qui composent son contexte horizontal.

Les concepts de l'implication et du sous-texte s'opposent au phénomène de la présupposition étudié par la logique de la langue. Les contextes contenant la

[94] L'allusion a été étudiée par les linguistes suivants : R. Brower (allusion dans la poésie d'A. Pope), C. Perry (allusion à la lumière de la théorie des actes discursifs), W. Thornton (allusion dans « Ulysse » de J. Joyce), J. Lokrantz (allusion dans les œuvres de Nabokov), M. Tukhareli (rôle de l'allusion dans le système de la forme et du contenu d'une œuvre), A. Mamajeva (allusion comme procédé stylistique), L. Maškova (allusion à la lumière du commentaire philologique en général), V. Čulkova et T. Zsilka (allusion dans le cadre de la linguistique textuelle), I. Arnold, I. Khristenko et V. Moskvin (critères du concept de l'allusion).

présupposition sont informativement plus pauvres que ceux à implication et sous-texte, car il y a une relation univoque rigidement déterminée entre un élément polysémantique et un élément dont la « construction » sémantique est à achever. Le sous-texte au principe de l'allusion est informativement plus riche, en raison de sa nature associative et des connotations qui accompagnent les éléments allusifs. Par exemple, le Npr allusif *Robin Hood* peut indiquer obliquement ou directement la noblesse d'âme, un chapeau à plume ou un pourpoint vert. Les situations peuvent ne pas se croiser, ne pas avoir de « multiplicateurs » sémantiques communs, selon l'interprétation multiforme du Npr allusif dans le texte.

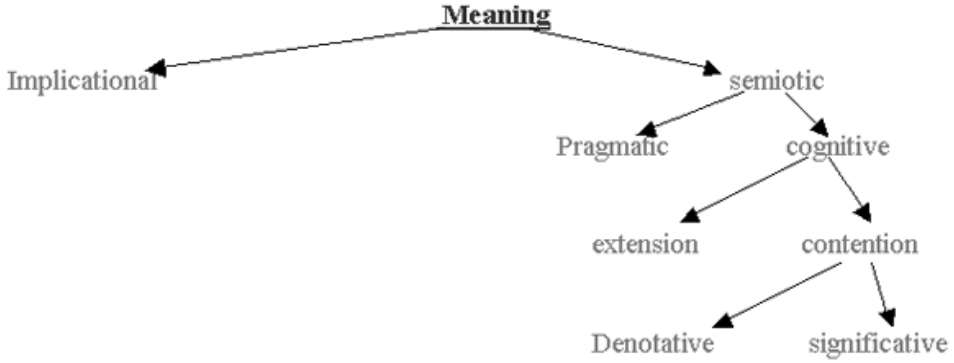
Le contexte vertical, le sous-texte, l'implication et la présupposition constituent le domaine de réalisation de l'implicite, qui est une caractéristique essentielle de la communication.

La richesse associative des Npr allusifs peut être analysée par la méthode de l'opposition syntagmatique qui permet de restreindre le caractère extralinguistique diffus de la sémantique du Npr par la composition finie des « multiplicateurs » sémantiques, ce qui à son tour permettra d'inclure un nombre important de Npr allusifs dans le dictionnaire d'usage général. Cette méthode se fonde sur l'analyse des contextes comportant la réduplication sémantique de la structure conceptuelle du Npr allusif.

Dans les contextes à réduplication sémantique, aux Npr allusifs s'opposent, en principe, non seulement les unités lexicales isolées, mais les groupes de mots. Les exemples de Zakharova [2004 : 102] se répartissent entre 15,9 % de corrélations pour la réduplication sémantique en un lexème, 33,7 % – en un groupe de mots, et 21,8 % – en proposition développée. Cela met en relief la complexité sémantique des Npr allusifs en tant que catégorie du lexique, à contenu qualitatif.

La théorie de M. Nikitin sur la signification lexicale permet de dégager la nature hiérarchique du sens des Npr allusifs. Autour du noyau stable dénotatif (intension et extension), c'est-à-dire de l'élément « nucléaire », il situe le composant variable – *implication* (*implicatsional* en russe, [1983 : 61]) –, c'est-à-dire « para-nucléaire », que forme l'ensemble des indices impliqués à la périphérie des traits sémantiques en fonction de la probabilité, des dépendances causales et d'autres dépendances linéaires. La configuration la plus proche de la dénotation constitue l'*implication forte*, qui touche aux traits nucléaires. Les indices de la périphérie présentent l'*implication faible*, dont la réalisation dans le discours est possible ou non. L'information sur la dénotation, liée à la

lexie dans le texte, se compose de deux parties : les traits d'intension et quelques indices implicatifs tantôt actualisés implicitement par le contexte, tantôt dénommés explicitement.



Cela exprime l'idée que le composant implicatif embrasse en effet toutes les connotations qui peuvent être attribuées au mot en question.

Pareillement à l'*implicature I* néo-Gricéenne (p.ex., Levinson[95]), associée à la stéréotypie et à l'interprétation enrichie, à l'*implicite* de Kerbrat-Orecchioni[96] et à l'*implicitation* de Bearth[97], l'implication de M. Nikitin est informative, elle n'est pas communiquée directement[98]. Mais elle est calculée et annulable, si on peut annuler les conclusions de l'auditeur en ajoutant quelque chose ou en formulant différemment la phrase.

Pour les Npr allusifs figurant dans les dictionnaires ou encyclopédies, l'implication forte correspond le plus souvent à la phrase d'introduction qui offre une représentation générale du référent, ou à la dernière, qui fait un bilan sur les traces que le porteur du Npr a laissées dans l'histoire, la culture ou tout autre domaine de la pratique sociale. L'implication forte est caractérisée par les paramètres suivants :

1) haute fréquence de réalisations en contextes ;

2) enregistrement dans les dictionnaires ou encyclopédies qui proposent une analyse générale de la caractérisation du référent ;

3) composition limitée des multiplicateurs sémantiques, liés aux traits les plus substantiels avec distinction des traits particuliers, secondaires, ce qui fixe des frontières nettes au domaine de l'implication forte ;

---

[95] 1983, *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.

[96] 1986, *L'implicite*, Paris : A. Colin.

[97] 1986, *L'articulation du temps et de l'aspect dans le discours toura.* Berne : Peter Lang.

[98] *To implicate, implicature, implying, implicatum, what is implied,* Grice H. P. Logic and conversation. 1975, p. 41-58.

4) haut niveau d'abstraction de l'image entière du référent ;

5) charge connotative la plus grande, par rapport aux traits qui constituent l'implication faible et la périphérie de la structure conceptuelle du Npr allusif ;

6) transmission des macro-sens de la communauté linguo-culturelle ;

7) actualisation dans les contextes où les Npr allusifs changent de catégories grammaticales.

À côté de l'implication forte, nous dégageons la zone de l'implication faible, qui tronçonne l'image intégrale du porteur de Npr en segments isolés par abstraction des contextes particuliers unitaires contenant le Npr allusif. Comme les fractions séparées sont moins signifiantes pour l'interprétation de l'image intégrale, leurs relations associatives avec le Npr même sont moins stables et évidentes. Alors que l'implication forte se base sur les macro-sens, les tronçons particuliers sont liés aux micro-sens inclus dans l'auréole associative du Npr allusif. Difficiles à décoder, ils ont besoin de « support », d'où l'accompagnement des éléments de l'implication faible par des structures comportant leur réduplication sémantique.

Ainsi, nous concluons que la formation des implications dans les Npr allusifs dépend des opérations logiques d'analyse et d'abstraction concernant les activités dont le porteur – référent du nom en question a été le participant, ce qui témoigne de l'ouverture de la structure sémantique du Npr et de sa capacité à accumuler des sens complémentaires au fil de l'usage discursif. La régularité de tels contextes aboutit à la fixation des caractéristiques associatives, et le Npr apparaît comme un interprète stable des multiplicateurs sémantiques associatifs secondaires. Le Npr, dans ce cas-là, peut se transformer en stéréotype, et, à chaque occurrence, il actualise sa charge associative, à savoir l'implication forte. La structure allusive joue un rôle déterminant dans la symbolisation du Npr, et la présence de l'implication faible dans les Npr culturels est un indicateur du haut degré de la socialisation.

Cette socialisation correspond à une assimilation de sa structure conceptuelle par la communauté linguo-culturelle, ce qui est manifesté par l'usage du Npr dans différents actes de communication, principalement avec nomination seconde. Ce processus a des prémisses linguistiques aussi bien qu'extralinguistiques.

De la socialisation résulte un appauvrissement relatif de l'informativité du Npr allusif, un arrangement de la structure précise de son sens, c'est-à-dire la fixation de son implication forte. Les indicateurs de ce processus peuvent être les suivants : fréquence

d'emploi, durée d'emploi, absence de réduplication sémantique dans les contextes, symbolisation du Npr, détachement de l'implication faible (sèmes périphériques) dans la sémantique des Npr recatégorisés, usage en tant que mot-clé dans le texte d'accueil, insertion dans la phraséologie, transposition dans la classe des Nc et autres parties de discours, enregistrement lexicographique.

La durée d'emploi devient un facteur crucial. Les mots-symboles, les Npr à longue durée d'emploi sont déjà enregistrés et fixés dans les dictionnaires (*don juan* et *Adonis*), mais il n'en va pas de même pour les Npr à courte durée d'emploi. Certains se trouvent en voie de formation lexico-sémantique (conceptualisation) et ne sont pas encore entrés dans la lexicographie, les autres, qui sont déjà formés lexicalement, sémantiquement et syntaxiquement, n'ont toujours été agréés par les lexicographes. C'est pour cela qu'en France, ils sont peu nombreux dans le Petit Robert 1, où l'on ne trouve encore ni *einstein*, ni *hitler*. L'enregistrement dictionnairique d'un lexème exige toujours un laps de temps entre la « naissance », par création ou transformation, et la fixation « achevée » dans la langue. Ce délai d'« attente » peut être différent et dépend de plusieurs paramètres.

Selon J.-L. Vaxelaire, ce que le dictionnaire tait, ce n'est pas un quelconque élément encyclopédique secondaire mais un mot de langue [2005 : 52], et les lexicographes semblent avoir un blocage vis-à-vis de la définition des Npr : on peut décrire le référent, mais certainement pas définir le mot [*ibid.* : 59], en résultat de quoi la situation des Npr dans le domaine dictionnairique demeure floue [*ibid.* : 60]. Ils font figure de parents pauvres et la volonté du lexicographe est de les « bannir de son travail » [Humbley, 2000 : 309]. Certains théoriciens ont cherché à briser ce « cercle vicieux » en déclarant, comme Ščerba [1947], que les Npr appartiennent à la langue et devraient être inclus dans les dictionnaires.

Vaxelaire a très bien remarqué que, dans le Petit Robert 2, les entrées « *James Bond* et *Arsène Lupin* ne sont pas classées respectivement dans les *B* et dans les *L* comme le seraient les autres anthroponymes, mais dans les *J* et les *A* » [2005 : 47]. Il explique ce « choix étonnant » par la « seule raison possible», celle du statut des noms de personnages fictifs ; pourtant « tous les personnages de fiction ne sont pas traités de cette manière », comme le montre l'exemple de Rastignac, dont le prénom est moins connu. Mais pourquoi sont-ils traités différemment ?

Les figements des composants du Npr ont pris des voies différentes : le prénom de Rastignac n'a pas été valorisé dans le texte, ni ensuite par l'intertexte, donc il n'y a pas de

figement. Au contraire, le GN *James Bond* a été médiatisé, édité et publié (*My name is Bond, James Bond*), avec le prénom et le patronyme qui sont devenus une étiquette, une renommée. En somme, la notoriété et la reconnaissance culturelle dépendent de la « vie » du Npr et des modalités de son usage.

K. Bühler [1990 : 262] prend pour exemple *César* et sa variante allemande *Kaiser*. Pour J.-L. Vaxelaire, dans ces emplois le Npr « devient en fait un symbole et relève de l'antonomase puisqu'on ne désigne plus Caius Julius César mais une personne ayant des traits similaires. » [2005 : 91] La symbolisation et le processus antonomasique sont-ils donc liés ? Le Npr, devenu symbole, participe-t-il toujours de l'antonomase ?

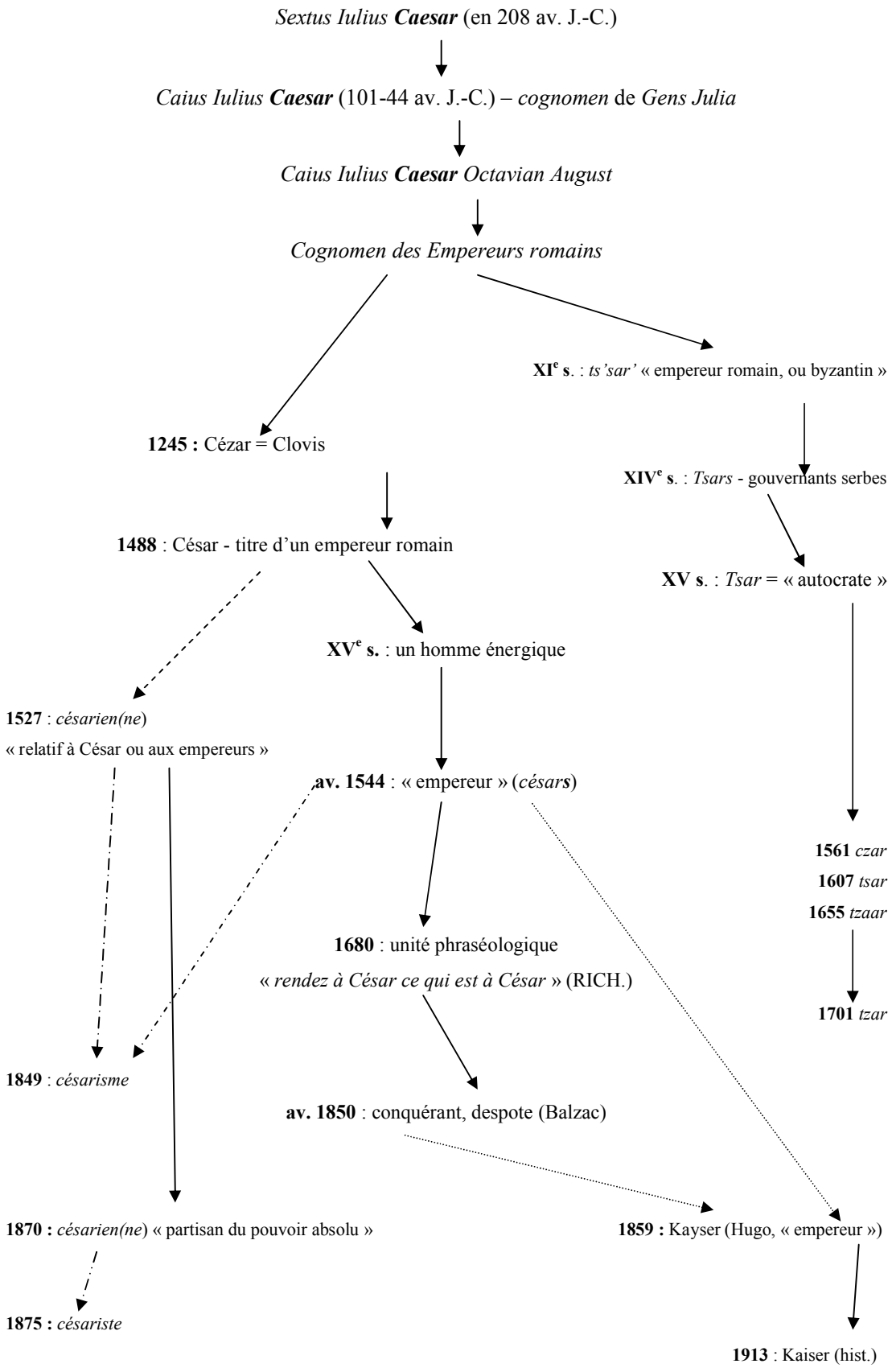
Au juste, une sorte de plus-value sociale peut s'établir par le Npr, car certains noms décrivent une valeur sociale élevée. Ils marquent une situation privilégiée et deviennent de ce fait impersonnels. De tels noms pérennisent en même temps qu'ils désindividualisent : *les César* ou *les Louis*. On peut mieux nuancer l'emploi des Npr « renommés » grâce à l'exemple suivant :

> ***... l'effusion du sang humain*** *n'est jamais suspendue dans l'univers. Tantôt elle est moins forte sur une plus grande surface, et tantôt plus abondante sur une surface moins étendu : en sorte qu'elle est à peu près constante. Mais de temps en temps il arrive des événements extraordinaires qui l'augmentent prodigieusement, comme* ***les guerres puniques, les triumvirats, les victoires de César, l'irruption des barbares, les croisades, les guerres de religion, la succession d'Espagne, la révolution française****, etc. Si l'on avait des* ***tables de massacres*** *comme on a* ***des tables météorologiques****, qui sait si l'on n'en découvrirait point la loi au bout de quelques siècles d'observation ?*
> [Maistre J. de, *Considérations sur la France*, 1796]

Le texte s'ouvre par l'expression « *effusion du sang humain* », en synthétisant la série des « synonymes » historiques qui suit. Tous les éléments de cette chaîne comportent des significations catégoriquement négatives, presque «sanglantes». Or, dans cette lignée chronologique, on ne trouve qu'un seul Npr, celui de César, ce qui prouve le caractère extraordinaire des événements liés à cette personne historique : un Npr peut ainsi expliciter toute une période en évoquant ses caractéristiques principales. Deuxièmement, l'auteur utilise le mot-accompagnateur *victoires* de manière antonymique. Si le lexème en soi a un sens positif, dans ce contexte il acquiert une valeur ouvertement négative, et la succession des *événements extraordinaires* est donc close par la généralisation *tables des massacres*. Le texte permet de comprendre sans ambiguïté l'attitude de l'auteur par

rapport aux conquêtes de Jules César. La lecture et la compréhension du texte « exigent » des connaissances encyclopédiques, mais même s'il n'en dispose pas le lecteur peut contextuellement deviner le contenu des *victoires* et y présupposer le rôle de *César* en le rangeant entre les triumvirats et l'irruption des barbares selon l'échelle historique.

L'évolution sémantico-lexicographique de la lexie *César* en général d'après le *Trésor de la Langue Française* peut être présentée de la façon suivante :


Sextus Iulius ***Caesar*** (en 208 av. J.-C.)
Caius Iulius ***Caesar*** (101-44 av. J.-C.) – *cognomen* de *Gens Julia*
Caius Iulius ***Caesar*** *Octavian August*
Cognomen des Empereurs romains
XIe s. : *ts'sar'* « empereur romain, ou byzantin »
1245 : Cézar = Clovis
XIVe s. : *Tsars* - gouvernants serbes
1488 : César - titre d'un empereur romain
XV s. : *Tsar* = « autocrate »
XVe s. : un homme énergique
1527 : *césarien(ne)*
« relatif à César ou aux empereurs »
av. 1544 : « empereur » (*césar**s***)
1561 *czar*
1607 *tsar*
1655 *tzaar*
1680 : unité phraséologique
« *rendez à César ce qui est à César* » (RICH.)
1701 *tzar*
1849 : *césarisme*
av. 1850 : conquérant, despote (Balzac)
1870 : *césarien(ne)* « partisan du pouvoir absolu »
1859 : Kayser (Hugo, « empereur »)
1875 : *césariste*
1913 : Kaiser (hist.)

Examinons un des indicateurs marquants de la socialisation du Npr : le processus de symbolisation. Les Npr allusifs occupent une position clé dans la symbolique de la communauté linguistique : les Npr allusifs-symboles, comme manifestation du plus haut degré de la socialisation des Npr, se trouvent en opposition avec les Npr allusifs-signes, dont la sémantique n'est pas encore solidement fixée.

Pour les Npr-symboles, les traits saillants sont la notoriété large, le caractère de norme linguistique, le statut d'invariant. Par contre, les Npr-signes expriment une vision individuelle du monde, ils sont occasionnels et diversement interprétables. Les premiers portent des concepts, souvent abstraits, d'une importance primordiale, et s'emploient fréquemment comme métaphores. Les autres transmettent des notions uniques secondaires, s'emploient majoritairement dans des comparaisons figuratives. Les Npr symboliques reproduisent en quelque sorte les concepts métaphysiques (âme, vérité, liberté, bonheur, amour, etc.) à haut degré d'abstraction, qui réfèrent au « monde invisible » des valeurs spirituelles et dont le sens ne peut être manifesté que par symbole. Pour les Npr-symboles, *l'axiologie culturelle* d'A. Martinet[99] et *l'axiologie sémantique* de T. Krzeszowski[100] sont congruentes, tandis que le caractère axiologique des Npr-signes est assez neutre, puisqu'ils expriment très souvent des détails. Ainsi, le Npr-symbole *Néron* a une connotation marquée négative, dont l'entourage contextuel témoigne bel et bien.

La socialisation du Npr allusif et la fixation de la signification métaphorique derrière sa sémantique s'effectuent dans l'usage discursif, en particulier dans les textes littéraires et publicitaires. Les objectifs différents et le style des articles de presse (clarté et brièveté) et des œuvres de belles-lettres (caractère multiétagé du sens, esthétisme) conditionnent un fonctionnement spécifique des Npr allusifs. Notons les différences :

1. Les Npr allusifs employés dans les articles concernant la vie politique et sociale sont principalement les noms de *personalia* contemporains et les noms bien socialisés, tandis que la littérature recourt aux noms référant à des « héros » historiques ou romanesques. Les Npr allusifs classiques sont plus usuels dans les journaux politiques et économiques. L'œuvre d'art comporte souvent des Npr allusifs rares.

---

[99] H. Walter, « Axiologie et sémantique chez André Martinet », *La Linguistique*, vol. 37/1, 2001, p. 59-68.

[100] T.P. Krzeszowski, « *The axiological aspect of idealized cognitive models* », in J. Tomaszczyk et B. Lewandowska-Tomaszczyk (éds), *Meaning and lexicography,* Amsterdam, John Benjamins, 1990, p. 135-165.

2. L'allusion dans l'article est sémantisée à travers le contexte plus compact (à cause de l'espace limité et de la netteté informationnelle) que l'allusion dans le texte littéraire, qui peut embrasser les niveaux différents de la composition textuelle.

3. Les belles-lettres utilisent le potentiel du Npr allusif pour former le sens polydimensionnel: les fonctions des Npr allusifs sont donc la fonction implicite, la fonction texto-formative (liée au rôle des Npr en tant que mots clés), les fonctions émotive, symbolique et intégrante. Pour le style publiciste, exploitant la stéréotypie, c'est la fonction idéologique, fonction de la transmission de spécificité de la mentalité nationale, les fonctions euphémistique (liée aux particularités de la langue diplomatique) et polémique (visant à l'effet d'ironie).

Conclusion

La *connotonymisation*[101] reflète l'enrichissement de l'unité propriale, désignant une personne concrète dans l'usage, par les champs associatifs qui gravitent autour du référent et de son Npr (pragmatique) : sens présuppositionnels, catégoriels, associatifs, émotifs et grammaticaux. Les fonctions grammaticales propriales ou appellatives peuvent contribuer à altérer les emplois dans chaque cas concret, selon les intentions discursives et l'inertie de l'usage. L'acquisition et l'affermissement de la composante connotative aboutissent à ce que les sens périphériques se positionnent plus près du centre sémantique et s'approchent de la signification (sémantique). Un ou plusieurs traits saillants peuvent devenir la signification assertive lexicale (lexicologie). Quelques Npr parmi eux entrent dans les dictionnaires si la nécessité sociolinguistique l'exige (lexicographie). Les Npr en emplois métaphorique, métonymique, exemplaire ou de fractionnement, subissent ce mécanisme différemment : plus vite ou plus lentement, de façon partielle ou complète.

D'autre part, les derniers travaux [Honeste, 2005 ; Kleiber, 2007] montrent que les traits « secondaires » n'existent pas. Tous les traits doivent être considérés comme essentiels. Donc, les dichotomies signification/sens, dénotation/connotation,

[101] Terme de Belitskaja /*onyme* + *connotatif*/ [Université des Langues Etrangères Gorlovka, 2005].

centre/périphérie, sémantique/pragmatique et même langue/parole apparaissent trop rigides et statiques de nos jours. On estime que les traits subjectifs sont

> *... généralement jugés secondaires, périphériques, parce qu'ils ne présentent pas le caractère opératoire et l'efficacité descriptive que l'on attendrait d'eux, dans une perspective taxinomiste, attitude qui relève d'un positivisme obstiné. Lorsque, en outre, ils véhiculent une axiomatique ou une symbolique, ils deviennent très suspects et sont alors taxés de connotatifs. Il faut au contraire pour cette raison les considérer comme prépondérants dans la représentation de l'objet de référence, et à coup sûr comme centraux du point de vue du fonctionnement du système lexical, puisque ce sont eux qui génèrent la dynamique polysémique, constituant les « nœuds » de la structure des polysèmes* [Honeste, 2000 : 28].

L'examen de l'AR, comme procédé linguistique de stylisation textuelle, démontre qu'il se distingue par une saturation imagée. La figurativité anthroponymique est déterminée par l'anthropocentrisme du reflet métaphorique de la réalité. L'affectivité évaluative, caractéristique de l'AR, la différencie des autres nominations métaphoriques. Elle est conditionnée par l'inclusion de l'individu désigné, avec ses propriétés et relations, dans la vision axiologique du monde. Possédant une potentialité expressivo-connotative, les Npr polyréférentiels fonctionnent dans le texte comme procédés imagés afin d'actualiser la sémantique comparative et s'emploient avec la fonction d'épithète, en qualité d'agent dans les propositions d'identité, en position de métaphore « identifiante » et aussi dans les comparaisons.

Ils représentent, selon M. Blokh, une espèce mixte, relevant totalement de la catégorie "nom propre", mais touchant par ailleurs à l'espèce des noms communs, et plus précisément des abstraits massifs, par le rôle que joue auprès d'eux l'article défini.

Les AR ont une valence sémantique ouverte au déterminant qualitatif, et sont facilement associés avec les syntagmes attributifs, qui exercent une influence pragmatique sur le destinataire de l'information, et mettent en évidence la perception subjective du monde par le destinateur. Liés à la réalisation pragmatique de l'intention de l'émetteur, les anthroponymes polyréférentiels attributivement développés reflètent un conditionnement présuppositionnel et situationnel de l'énoncé, en indiquant les propriétés du sujet parlant, telles que position sociale, thésaurus personnel, particularités psychophysiologiques, intérêt à la réussite de la communication.

Les spécificités sémantico-fonctionnelles des AR acquièrent, en français/anglais et en russe, un marquage différent à cause des caractéristiques constructionnelles de ces

langues. En français, le Npr polyréférentiel coopère avec tout le paradigme des articles (défini, indéfini et zéro). La déterminabilité de l'AR par l'article zéro à valeur d'abstraction absolue est due à la « fission » référentielle (*referential split*) de l'onyme : avec le Npr pris au figuré, la caractérisation est orientée vers l'individu pour lequel sa fonction identifiante se trouve non-significative.

L'existence du système des articles dans les langues française et anglaise, qui distinguent les Npr modifiés, transforme l'antonomase en procédé stylistique plus souple et indépendant du complément attributif, par comparaison avec les corrélats russes. Puisque les articles jouent un rôle sémantico-formatif, causant la recatégorisation de l'anthroponyme, leur présence seule dans les nominations syntaxiquement non-développées est suffisante pour expliquer le sens caractérisant onymique. Dans la langue russe, faute d'articles, la fonction des explicateurs de figurativité est réalisée par différents indicateurs contextuels et, premièrement, par les attributs. Notre corpus justifie qu'en russe on utilise de préférence les nominations attributivement développées, qui sont construites selon le principe du désaccord sémantique entre l'attribut-modificateur et le sens du Npr (sens primitif de l'AR). La dissonance sémantique du déterminant et du déterminé, en détruisant la monoréférentialité de l'anthroponyme, facilite le décodage de l'image par le destinataire.

III. Appellativisation du nom propre

Qu'y a-t-il dans un nom ?
Ce que nous appelons une rose embaumerait autant sous un autre nom.
Ainsi, quand Roméo ne s'appellerait plus Roméo,
il conserverait encore les chères perfections qu'il possède ...
Roméo, renonce à ton nom:
et, à la place de ce nom qui ne fait pas partie de toi,
prends-moi tout entière.

Shakespeare, *Roméo et Juliette,* Ac. II, sc.1.

3.1. L'appellativisation en tant que moyen de nomination seconde

L'***appellativisation*** concerne le passage du Npr au Nc, et la formation d'un appellatif qui n'est pas équivalent au Nc, car il est notionellement plus large et embrasse toutes les parties du discours.

Dans le domaine de la linguistique française, peu de travaux s'occupent de ce mécanisme[102]. Parmi les plus utiles, Šelepa [2007 : 262] cite par exemple le travail *Dal nome proprio al nome comune* de Bruno Migliorini, celui de Pierre Germa intitulé *Du nom propre au nom commun, dictionnaire des éponymes* ou les articles en français des linguistes tchèques Jan Holeš dans *Časopis pro moderni filologii* ou celui de Jan Holeš et Jaromir Kadlec dans *Romanica Olomucensia XI* [2002]. Il faut aussi noter le terme apparenté, celui de *déonomastique*, introduit en 1982 par le linguiste italien Enzo La Stella dans *Deonomastica : lo studio dei vocaboli derivati da nomi propri*, où il s'agit de la branche de la linguistique qui s'occupe de la dérivation onomastique.

[102] Ce procédé est aussi appelé lexicalisation ou déonymisation, le premier terme étant, néanmoins, le plus fréquent.

Dans chaque langue coexistent des Nc avec des appellatifs venus de langues étrangères ou qui sont en relation avec une culture locale. Dans le monde entier, nous pouvons témoigner de la présence d'appellatifs issus de la tradition gréco-romaine – surtout les noms d'origine mythologique (p. ex. *cerbère*) et de la tradition chrétienne, des noms bibliques ou ecclésiastiques (p. ex., *judas*). Quant aux types de noms dont proviennent les Npr, on en peut distinguer quatre qui sont les plus nombreux : anthroponymes, ethnonymes (noms des nations), toponymes et chrématonymes (noms de marques). En ce qui concerne les Nc et les Npr dont ils découlent, on distingue les rapports : par qualité (*barbare*), activité typique du porteur du Npr (*amphitryon*), aspect physique (*Vénus*), âge (*benjamin*). Il y a les dénominations appellativisées pour les types et moyens de transport (*phaéton*), les événements de la vie culturelle (*jaquette*), etc. Les noms géographiques donnent des appellatifs selon la ressemblance avec le lieu original (*Eden*), ils se réfèrent aux objets (*baldaquin*), aliments (*champagne*), les affaires liées à la vie culturelle (*charleston*). Dans les chrématonymes, ce sont le nom de la marque ou celui du produit le plus célèbre (*Xerox*).

Ce passage conceptuel, l'appellativisation par la métaphore ou par la métonymie (*Npr→Nc*), se décompose en trois parties :

- réinterprétation du sens ;
- acquisition d'une nouvelle signification par la lexie ;
- extension de cette signification à toute une classe des dénotations.

On applique plusieurs termes au processus désigné. La *transposition* selon Bally est le passage du signe d'une catégorie à l'autre, lié à la formation suffixale [1965]. I. Arnold parle de la transposition lorsque de nouveaux mots sont créés sans changer la forme des lexies initiales, dans une autre partie de discours et, par suite, ils sont inclus dans un nouveau paradigme où ils reçoivent de nouvelles fonctions syntaxiques, de nouveaux paramètres de compatibilité et une nouvelle signification lexico-grammaticale [1967]. La *translation* de Tesnière est liée à la morphologie et représente également les transferts entres les catégories [1969]. Kurylowicz distingue les *dérivations lexicale* et *syntaxique*, cette dernière coïncide avec la transposition de Bally [1965]. La *conversion* de Smirnickij est un processus de la formation des homonymes lexico-grammaticaux, où seul le paradigme même sert de moyen formatif [1953 : 24]. I. Melčuk la comprend comme changement significatif régulier de la compatibilité grammaticale [1995 : 38].

Il faut remarquer que tous ces termes ne définissent pas adéquatement le passage du Npr au Nc. C'est pour ce fait que nous proposons les termes d'***appellativisation*** ou de ***déonymisation***. Ce processus lexico-sémantique est majoritairement conditionné par le facteur humain, qui exprime l'appartenance de l'individu à une communauté linguistique, sociale et culturelle. L'appellativisation pénètre toutes les strates lexicales et se manifeste aux différents niveaux linguistiques :

- dérivationnel – sémantisation du Npr par le biais des suffixes:;
- morphologique - pluralisation/articulation du Npr ;
- syntactique – transgression de la compatibilité avec d'autres unités lexicales ;
- énonciatif – acquisition de nouvelles significations occasionnelles sous l'influence des contextes proches, éloignés et conditionnement situationnel.

Par ce biais, le Npr acquiert une signification lexicale assertive qui ne lui est pas propre au niveau de la langue, de la convention linguistique. Ainsi, les Npr sont soumis aux modifications sémantiques et subissent des changements qualitatifs qui permettent de parler d'une similitude partielle, ou parfois absolue, de tels Npr avec les Nc. Si le Nc, en déterminant une classe d'objets, peut dans le discours indiquer un objet concret, alors le Npr appellativisé, ayant initialement indiqué un objet singulier dans la langue, peut être utilisé dans la parole pour nommer une classe d'objets qui se trouvent en tel ou tel rapport avec l'objet en question.

E. Šerstjukova [2002 : 41] estime que la sémantique du Npr, dans la langue, est unidirectionnelle, elle dénomme et se compose de deux éléments : composante dénotative (personne, catégoricité, unicité, etc.) et composante de sens. Cette dernière, dans la langue, est potentiellement ouverte et n'est pas assertive, mais elle comporte une valeur présuppositionnelle d'un fond lexico-conventionnel qui forme une composante connotative du Npr. Or, dans la parole, la sémantique du Npr est bidirectionnelle : elle dénomme et désigne, car les caractéristiques de fond, propres au Npr ou à son porteur, sont explicitement exprimées au niveau du discours. D'abord, c'est la concrétisation qui a lieu, le rétrécissement des traits propriaux jusqu' au minimum, ensuite la complication, l'extension des sens dans les limites des micro- et macrocontextes, d'où provient un liage stable Npr – denotatum.

Selon T.V. Bakastova [1987], les spécificités de sémantisation du Npr en comparaison du Nc sont génétiquement conditionnées : le Nc réalise sa signification dans

le texte en isolant les variantes lexico-sémantiques, l'une après l'autre, qui font partie de sa structure sémantique. Le Npr subit un processus inverse : au fur et à mesure de la progression dans le tissu textuel, le nom accumule de nouvelles nominations du référent qui peuvent être considérées comme variantes lexico-sémantiques. Ces dernières forment une structure quasi-sémantique, non au niveau de groupe de mots et de l'énoncé, mais dans le cadre d'un texte entier (œuvre littéraire, p.ex.), et peuvent aboutir à la déonymisation consécutive. Cela que l'appellativisation représente non un phénomène marginal ou particulier, mais une des propriétés universelles qui englobe toute une langue.

La différence sémantique essentielle entre Npr et Nc est due au mécanisme psycholinguistique inégal de leur formation : au fond de la signification lexicale du Nc se trouve le concept, alors que celle du Npr repose sur des représentations. Le sens proprial se forme associativement à partir de la compétence des interlocuteurs, de leurs connaissances d'arrière-plan, finalités, conditions et directives communicationnelles. Le contenu du Npr, l'information associée au nom ou à son porteur, ne s'éclipse pas, mais se conserve en tant qu'invariant qui guide et garantit la succession, la compréhensibilité d'une nouvelle solution nominative.

3.2. Rôle d'un composant connotatif dans la sémantique déonymique

Une activité abstraite de la mentalité humaine conditionne les capacités psychiques de prénommer les phénomènes de l'environnement et de les confronter, comparer et corréler les uns aux autres. La fonction essentielle de la langue se manifeste en expression verbale de la pensée dans le processus communicationnel. Kravčenko pense [2004 : 93] que l'intention humaine de distribuer une certaine information à celui qui ne la possède pas représente la cause des modifications sémantiques des Npr.

Sous l'aspect cognitivo-sémiotique, la création de nouvelles unités linguistiques est une réduction des faits de la réalité extralinguistique aux significations qui reflètent dans la conscience des usagers leur expérience sociale [Ufimceva, 1968 : 13-14]. En étudiant les translations sémantiques, nous avons l'opportunité d'analyser les particularités de l'activité mentale. Les associations qui ont lieu au moment de la reproduction des Npr dans la parole peuvent être étendues et multiformes. Elles peuvent être beaucoup plus « vastes » que la sphère associative des Nc. De plus, chaque individu, durant sa pratique sociale et linguistique, acquiert ses propres associations, uniques en leur genre. Lorsque

les connotations, associées au Npr dans une communauté, dépassent en puissance et éclat sa destination anthropologique, géographique ou autre, cet onyme a des chances de devenir Nc.

Le Npr déonymisé, *déjà « impropre »* ou *« ex-propre »*, se rapporte non seulement à une dénotation, mais à une catégorie de dénotations, analysées selon un trait saillant. Etant actualisé, cet attribut peut devenir la base de la nomination seconde. À la différence des Npr à référence classique, les Npr recatégorisés peuvent évoquer plus de sèmes, éléments sous-entendus, non-dits, allusifs, voire tout un complexe de significations concomitantes. Par exemple, le mythonyme *Hector* peut évoquer « grand guerrier », « défenseur », « héros », « homme vaillant et courageux ». Dans l'intension du déonyme *Harpie* entrent les sèmes « femme méchante » et «chipie », mais l'implication est plus étendue – on peut y ajouter « querelleuse », « acariâtre », « hargneuse », « sorcière », « sangsue », « tortionnaire », « tourmenteuse », etc. En quelque sorte, ils sont tous synonymes. *Mentor* possède l'intension « homme » et « éducateur », alors que l'implication permet aussi « directeur », « dirigeant », « instructeur », « maître », « moniteur », « précepteur », « instituteur », « surveillant », « conseilleur inlassable ».

Par l'appellativisation, le déonyme « acquiert une signification qui lui permet de désigner tout individu pourvu de propriétés définies dans cette signification : toute personne qui se signale par une avarice exceptionnelle devient susceptible d'être appelée "un harpagon" » [Mortureux, 1997 : 118]. À cet égard, le Npr lexicalisé peut être comparé à un réflexe mnémonique, comme une réponse associative presque involontaire et stéréotypée à un stimulus-contexte, stimulus-concept ou stimulus-idée. Une activité propriale « réflexe » est induite par un *lien linguo-associatif*, le mécanisme de réponse intégrée sans intervention de la « volonté consciente ». Un tel « réflexe » antonomasique peut être bien établi au niveau de la langue, le plus souvent avec perte associative du référent initial, ou acquis au niveau de la parole, limité dans l'espace, dans le cadre d'une communauté linguistique à circulation restreinte, et dans le temps, le plus souvent avec maintien du lien sémantico-associatif avec le référent-parangon.

A. Konowska remarque [2007 : 81] que cette fonction est « bien claire pour les auteurs : il est en fait très intéressant de constater que les écrivains créent expressément des personages-types pour que leurs noms puissent être ensuite utilisés comme noms communs. En témoigne surtout le fait que bien des Np littéraires sont motivés : le fameux Harpagon est le héros principal de la pièce que Molière a intitulée spécialement *L'Avare* ».

On note [N. Komlev, E. Otin, V. Telia, V. Šakhovski] que la spécificité du lexique onomastique, par comparaison avec les Nc, tient à ce que les Npr possèdent un contenu connotatif d'une grande capacité, déjà au niveau de l'article encyclopédique. Donc, la majorité des déonymes s'approprient un « héritage » connotatif venant des Npr. La signification connotative est traitée comme connotation à dominante émotive et sémantique à la fois. C'est une combinaison où fusionnent l'émotivité et le sens. Dans l'émotivité est automatiquement impliquée l'idée de la désignation évaluative, qui est effectuée d'après l'échelle axiologique et les valeurs socioculturelles. L'expressivité et l'émotivité sont transparentes, au vu d'une notoriété usuelle qui motive le Npr.

Nous sommes solidaires avec E. Buštjan [1983 : 95], qui veut que les déonymes « frais » reçoivent les caractéristiques connotatives correspondantes, grâce à la connaissance des informations encyclopédiques par les usagers. L'auteur souligne que la compréhension mutuelle adéquate des Npr culturels est possible, si tous les interlocuteurs de l'acte communicationnel possèdent leurs fonds sémantiques. Un pivot connotativo-émotif de cette catégorie est conditionné, avant tout, par le signifié, et non par le signifiant, c'est-à-dire par les rapports avec telle ou telle dénotation. Donc, l'objet désigné (personne, lieu, ou autre) représente le substrat d'un contenu connotatif, l'objet est normalement associé à un certain temps, phénomène, trait caractéristique et mode d'activité.

Les Npr des entités connues, populaires et notoires sont plus facilement auréolés par les connotations. *Hitler* est d'une part, « cruel », « impitoyable », « irascible », « coléreux », « tyrannique », mais d'autre part, « constamment orienté vers le but choisi », « âpre à la besogne », bien qu'en général il soit négativement nuancé à cause des traces trop profondes, affligeantes et assez récentes encore. Or, on peut supposer qu'entre 1933 et 1945, en Allemagne et dans les états alliés (Autriche, Italie, Japon), l'auréole connotative de ce nom fut absolument autre, voire diamétralement opposée. Ainsi, aux niveaux émotif et évaluatif, la connotation de la lexie dépend du temps et de l'espace socio-historique où fonctionne le Npr même.

Les Npr recatégorisés peuvent être fréquemment employés de façon ironique : un faible est appelé *Samson*, un petit est nommé *Goliath*. Ce sont les Npr perçus comme positifs qui sont plus souvent utilisés ironiquement, car les Npr négatifs sont déjà allégoriquement accentués dans leur essence, donc dans la transposition. Les anthroponymes sont plus fréquemment ironisés que d'autres classes onomastiques. La

majorité des déonymes acquiert des connotations à dominante émotive parce que les Npr, desquels ils sont issus, ont reçu un contenu évaluatif bien prononcé déjà au stade de l'article encyclopédique et de l'emploi socio- et historico-contextuel.

Les traits connotatifs manifestent les représentations des usagers sur les relations associatives entre l'objet désigné par la lexie et les propriétés d'un autre objet prénommé par similitude et contiguïté (*âne* connote « têtu » et « sot », mais signifie l'animal ; *de fer* connote « fort » et « solide », mais signifie le métal) [Telia, 1981 : 227]. Les propriétés connotées servent de fondement pour les relations syntagmatiques du lexème en question avec les dénotations qui possèdent les mêmes propriétés. La reproduction et l'usage de ces relations se rapportent au sens de la langue et font partie de la compétence linguistique. Or, les déonymes formés par transformation métonymique, le plus souvent artificiellement, ne comportent presque pas de composante connotative : *cognac, diesel, ohm, faune, flore*, etc.

Il est important de noter que la plupart des déonymes continue à développer de nouvelles significations. Nous constatons le développement de la polysémie sur la base des déonymes. Ce processus peut aboutir à la formation des lexèmes des autres parties du discours, p.ex., en anglais le verbe *to atlas* qui vient du substantif *atlas*.

3.3. Causes de l'appellativisation du Npr

3.3.1. Activité nominativo-classificatrice et cognitive humaine

La faculté de nommer les phénomènes du monde et de les corréler l'un avec l'autre est liée à l'activité d'abstraction. Dans le processus de dénomination, il y a une abstraction mentale de l'ensemble des propriétés secondaires et insignifiantes de l'objet dénommé, et simultanément la mise en relief d'un trait qui devient « représentant » de l'objet afin de véhiculer l'information renfermée dans cet objet par le biais de son enveloppe sonore. L'intention qu'a l'individu de remplir une entité par l'information qu'elle ne possède pas motive les changements sémantiques du Npr.

C'est la directivité informative de la langue qui rend possible l'appellativisation du Npr. L'idée largement admise consiste en ce que l'unité propriale ne transmet pas de concepts, d'où cette fonction primordiale d'identifier, individualiser et individuer les entités pour mettre en ordre la vie sociale. Or, l'orientation informative de la

communication peut « corriger » l'état des choses et affecter à un Npr, à l'instar du Nc, un composant de sens pour soumettre les unités propriales à la tache principale de la langue, celle de véhiculer les concepts et notions. C'est le principe de l'universalisme dans la langue.

Beaucoup de phénomènes linguistiques sont prédéterminés par les spécificités de la nature humaine. Malgré le fait que les Npr soient dépourvus de signification lexicale assertive et représentent les signes sociaux, rien n'est plus proche de l'homme que son propre nom. L'individu dénomme ce qui importe premièrement pour lui et pour sa communication. Le Npr accompagne l'homme durant toute la vie. C'est le « miroir » où se reflètent toutes les facettes de la réalité directement liées à l'individu. Les connaissances d'arrière-plan, qui forment le fond lexical, sont les reflets des savoirs culturels, nationaux, historiques, sociaux de l'homme sur lui-même. E. Šerstjukova considère [2002 : 44] qu'elles trouvent leur expression dans la structure du sens proprial, en tant que particules sémantiques composées des connotations d'ordre émotif, social, associatif, etc.

On sait que les connotations propriales sociales, culturelles, nationales, historiques, étymologiques, se fixent dans la conscience en tant que normes anthroponymiques [Alejnikova, 1991]. Elles peuvent être considérées comme un ensemble de règles acquises par le locuteur, qui reflètent les régularités de l'organisation et du fonctionnement du Npr. La norme anthroponymique fait partie des connaissances pragmatiques fondamentales. Les normes d'usage du Npr sont assimilées dans telle ou telle situation et fixées dans la conscience en concepts qui incluent les représentations générales sur la structure et le système de l'anthroponymicon national, sur la distribution de ces unités, éléments, modèles dans différents groupes sociaux et/ou culturels, selon les diverses parties du monde ; représentations sur les traditions de la nomination socialement conditionnées et de la nomination non-officielle ; représentations sur les sous-systèmes socio-stratificationnels des apostrophes et dénominations, aussi bien que sur les règles de leur utilisation dans telle ou telle situation [*ibid.* : 14]. D'après Šerstjukova [2002 : 45], l'actualisation d'une partie sémantique ou bien la dérogation à la norme onomastique amène à l'activation d'une connotation correspondante et, par suite, à une appellativisation partielle ou absolue du Npr.

<u>Connotations sociales</u> : elles sont liées à la distribution des rôles dans la société. La terminologie russe admet les notions de V. Bolotov (*champs social du Npr*) et P. Golev (*information socialement importante*).

Connotations nationales : chaque culture/nation possède des anthroponymes propres à ses traditions culturelles, linguistiques et nationales. La conséquence de la mondialisation et de la globalisation est une «érosion » de la composante culturelle de la signification onomastique. Dans une œuvre littéraire, l'actualisation des connotations nationales dépend des conceptions de l'auteur.

Connotations culturelles étymologiques : elles sont liées à la fréquencité, rareté, euphonie, mode. Ces facteurs peuvent être aussi importants pour l'appellativisation et l'onymisation. Par exemple, la haute fréquence d'usage d'un Npr aboutit à ce qu'il peut être considéré comme typisé et communisé. Certains d'entre eux sont enregistrés dans la lexicographie, ce qui confirme le fait d'être appellativisés et prouve leur « usualisation » dans la langue (*der deutsche Michel* = candide, jocrisse). Pour les Anglais, *Hans* désigne un allemand ou un danois, pour les Allemands et les Danois c'est un homme simple, paysan, serviteur ou domestique.

Connotations culturelles historiques : la notoriété des personnes et les évènements qui leur sont associés jouent également un rôle important dans le processus d'appellativisation de leurs Npr. Lorsqu'une unité propriale réfère à un évènement, elle actualise tout un éventail des traits associés qui sont propres au porteur du nom selon les représentations des (inter)locuteurs. Ces connotations peuvent acquérir le statut de co-significations stables et constantes. Par exemple, en Autriche, à partir de la deuxième guerre mondiale, les chiens méchants étaient appelés *Adolf*, alors qu'on ne baptisait plus les gens avec ce nom. Les Npr à connotations évènementielles sont utilisés de façon non-référentielle plus souvent que les Npr sans connotations, car les premiers renvoient à un référent tout en véhiculant l'information sur les particularités d'un individu ou d'un évènement associé. L'emploi de tels Npr dans le discours ne nécessite pas de communiquer une information supplémentaire dans le pré- ou post-texte, comme c'est le cas des Npr sans réseaux connotatifs et/ou associatifs. Par exemple, le titre de l'article *Il se trouve toujours* ***notre Jašin*** *pour* ***un Pele étranger*** [Komsomolskaja Pravda, 2000]. Les porteurs des noms *Pele* et *Jašin* sont généralement connus en Russie, au moins par les supporters de football, ce qui permet de leur attribuer les sens *attaquant brillant* et *gardien de talent* respectivement.

J. Rey-Debove estime [1971 : 31] que le traitement des Npr dépend de la place à l'intérieur d'un système socioculturel et non de la fréquence des occurrences dans le discours, parce que « c'est l'importance d'une personne, d'un lieu, d'un événement [...]

qui les désignent, qui structure une nomenclature de noms propres ». Il faut dire que ces deux types de hiérarchisation sont étroitement liés : la notoriété du Npr, son importance, augmente la fréquence des occurrences et, réciproquement, le nombre élevé d'emploi influe favorablement sur la « nécessité » du Npr. Makolkin distingue [1992 : 11] les *names of universal circulation*[103], connus de tout le monde, et les *names of limited circulation*[104], connus des intellectuels et professionnels, en fonction de compétences et d'auditoires divers.

3.3.1.1. Compétence onomastique

Dans son article « La sémiotique du nom propre : désignateur pur *vs* compétence onomastique »[105], la linguiste roumaine Emilia Parpală, par le concept analogique de *compétence onomastique,* a suggéré que le Npr n'est pas un désignateur pur à sémantique vide dans le contexte. Ses interprétations sémantique, associative, sociale et phonétique se réalisent par des fascicules d'entrées encyclopédiques comme propriétés du référent. Celles-là ont comme résultats les « dossiers » d'existence d'un onyme.

La notoriété du Npr est un phénomène anthropocentrique, individuel et personnalisé, dont le sens peut être dégagé par l'ensemble des facteurs : fréquence de l'usage, durée d'emploi, entrée dans les unités phraséologiques et participation au processus dérivationnel. Tous forment progressivement le concept d'un Npr, et se présentent comme résultant des effets culturels, historiques, politiques, sociaux, etc. ; mais du point de vue linguistique, ces facteurs peuvent être, calculables et accessibles aux sciences du langage en général et à la linguistique textuelle en particulier.

Rey-Debove écrit que les Npr « ne sont pas répertoriés dans le dictionnaire de langue, mais seulement lorsqu'ils sont notoires, dans l'encyclopédie » [1973 : 83]. Donc le Npr doit être *culturellement* notoire pour une langue donnée. Alain Rey ajoute « la maîtrise de la culture classique » à celle des Npr. Selon lui, la nécessité des Npr « repose sur la notion de *notoriété* » [*Petit Robert des noms propres*, 1994 : XII]. J.-L. Vaxelaire, commentant la préface de ce dictionnaire, a remarqué que les Npr méritent d'être dans les dictionnaires de Npr s'ils sont « tirés de la culture sérieuse, ce qu'aucune préface n'expose explicitement » [2005 : 46]. Mais à quoi tient cette différentiation entre cultures sérieuse et

---

[103] Noms de circulation universelle.

[104] Noms de circulation limitée.

[105] *Studii şi cercetări de onomastică* (SCO), n° 9, 2004.

non sérieuse ? Comment peut-on mesurer le degré du sérieux ? Vaxelaire montre le contraste entre les antonomases *un hercule*, *un Néron* et *un Michael Jackson*, *un Poulidor, un Mengele* (ou *un Clinton* dans le futur) : ces derniers n'ont pas encore d'entrées dans les dictionnaires, tout comme *Led Zeppelin, John Lennon* et *Otis Redding* dans les années 1995-96 [Gaudin et Guespin, 2000 : 105].

Par exemple, Rey oppose le « manque de notoriété de scientifiques importants et la gloire peu glorieuse » de chanteurs et politiciens [1994 : XII]. Cela veut dire qu'il y a différentes gloires, diverses notoriétés ou que nous observons des attitudes différentes envers celles-ci et celles-là, envers telle ou telle personnalité. Ce n'est pas la tâche des lexicographes d'apprécier la gloire d'un porteur du Npr, mais de compléter les dictionnaires / encyclopédies par de nouvelles acceptions d'une façon adéquate à la réalité.

On y observe un déséquilibre entre la langue officielle de la culture « sérieuse » et la langue officieuse de la culture populaire. La première a toujours été plus proche des dictionnaires. Mais en omettant cette dimension, on peut regarder ces cultures au sens large : culture linguistique établie, quasi-stable et fixée, contre culture langagière instable et transitoire. Il ne faut pas confondre les stylistiques, même dans la culture dite sérieuse on trouve la couche subtile des métaphores, lexèmes modifiés, néologismes, mots non-officiels.

Le processus de « migration » et d'entrée dans la lexicographie peut être présenté de la façon suivante. Une lexie juste modifiée ou créée peut être au début considérée comme extraordinaire et à part. Elle est non-officielle pour la langue et n'est pas encore intégrée. Par le facteur de notoriété, le mot dépasse les cadres des Npr usuels et se fixe dans la langue dictionnairiquement « classée ». Cela prend du temps en fonction d'autres facteurs, linguistiques et socio-historiques, qu'il est difficile de prévoir.

Sous l'influence de cet ensemble, en fonction des motifs intentionnels, de la stratégie culturelle évolutivo-linguistique, le Npr peut même se mettre en voie de modification. Vaxelaire, en discutant les types de hiérarchisation de Rey-Debove, pose la question de savoir si, « dans la classification musicale, on aurait en haut de l'échelle Mozart et Beethoven, et en bas des compositeurs contemporains tels que Elliot Carter ou Giacinto Scelsi ou peut-être des jazzmen » [2005 : 57]. Certes, on n'a pas besoin de l'« opération divine » pour classer les Npr dans une structure taxinomique, ou bien dans l'échelle présentée ci-dessus, mais celle-là reflète l'évaluation des musiciens dans le monde réel.

L'apparition dans les textes d'aujourd'hui et du passé, la haute fréquence, la métaphorisation du Npr, l'entrée dans les phraséologismes marquent *Mozart* et *Beethoven* comme éléments du lexicon culturel international. Ces facteurs font leur notoriété et, par suite, les mettent au sommet de l'Olympe musical. C'est d'après ces facteurs, et non seulement en tant qu'occurrences, que les Npr des musiciens se succéderont dans l'ordre énuméré sur l'échelle. Ni Elliot Carter, ni Giacinto Scelsi ne sont connus du grand public russe, mais on ne saurait jamais dire la même chose de Mozart ou Beethoven. Il est nécessaire de tenir compte de :

- divers auditoires, quoique ceux qui connaissent bien les compositeurs contemporains et les jazzmen, connaissent aussi de grands musiciens classiques ;
- différentes compétences musicales : si quelqu'un ne connaît ni Mozart ni Beethoven, probablement il n'est pas informé non plus sur Carter ou Scelsi ;
- la coordonnée axiologique, personne ne devant penser que le haut de l'échelle imaginaire est perçu comme le « Supérieur » ou le « Talent » exclusif : Mozart n'est pas mieux que Elliot Carter, le premier peut être plus connu et plus populaire mais tous deux diffèrent par les dimensions spatio-temporelle, perceptivo-mentale, et par les cultures musicales.

Les *Mozarts* et les *Beethovens* sont culturellement marqués, ils sont devenus symboles et resteront en haut de toute échelle jusqu'à ce que d'autres les remplacent dans le futur. Cela peut paraître peu probable à notre époque mais la culture change toujours. Avant nos *Mosart* et *Beethoven*, il y avait eu d'autres Mozart et Beethoven qui s'appelaient autrement mais qui se trouvaient au sommet. On trouve différentes classifications, et les classifications mêmes peuvent être classifiées. C'est là le point le plus problématique de la lexicographie.

À part cela, nous regrettons comme Vaxelaire l'absence de Npr bien popularisés tels que *Michael Jackson* et *Claude François* [2005 : 58]. La lexicographie doit être ouverte à la langue vivante et réelle.

Il est intéressant que Landau ne puisse pas expliquer la présence du lexème *Watergate* dans plusieurs dictionnaires et l'absence de *Vietnam*, comme symbole de la guerre impopulaire qui n'a pas été déclarée [1989 : 168]. On pourrait y voir une négligence lexicographique, mais se basant sur les critères de la modification des Npr, discutés ci-dessus, tels que durée d'emploi, haute fréquence, entrées dans les unités

phraséologiques, processus de dérivation, on peut tirer la conclusion que *Watergate* et *Vietnam* sont très comparables :

a) Le scandale du Watergate a éclaté en 1972, la guerre au Vietnam a duré de 1964 à 1973 pour les Etats-Unis.

b) Tous deux étaient fréquemment évoqués par tous les médias. Watergate a provoqué un scandale lié au Parti républicaine, 7 personnes ont été arrêtées, le lien renvoie au Président R. Nixon, l'examen de l'affaire par les journalistes de *The Washington Post* B. Woodward, K. Bernstein en 1973, l'enquête du Ministère de la Justice durant 1974, la participation du personnel de la Blanche-Maison (Haldeman H. R., Ehrlichman J. D.), l'installation des appareils d'écoute, le dévoilement des criminels administratifs – corruption, menaces, faux témoignage du groupe de « Plombiers » (*Plumbers*), falsification des bandes magnétiques (*White House Tapes*), le Président Nixon a présenté sa démission... Beaucoup de mots et d'expression du processus ont enrichi la langue politique.

La guerre du Vietnam a duré 9 ans, avec des objectifs incompréhensibles, les investissements militaires et techniques, les pertes nombreuses et une cruauté incomparable. Tout cela a provoqué le mouvement antimilitariste (sous la direction du linguiste Chomsky N., du médecin d'enfant Dr. Spock, et des sénateurs Fulbright J.W., Morse W.L., McCarthy E.J., Mansfield M.J., Church F., Kennedy R.F. et autres), les manifestations des étudiants, le refus du service militaire (vers 1973 – 137 000 avis de recherches). Durant toute la guerre complètement perdue, 58 000 soldats ont été tués, 150 000 soldats blessés. En 1975, le régime du Vietnam du Sud est tombé. Pour les Etats-Unis, ce conflit était la page la plus tragique de l'histoire du XXe s. Parmi les conséquences les plus graves, on peut énumérer le syndrome vietnamien (*Vietnam syndrome*) dans la vie politique, les recherches longues et difficiles des disparus (*MIA*), les traumatismes physiques et psychiques des vétérans (*post-traumatic stress disorder*). C'est en 1995 que les deux pays ont rétabli les relations diplomatiques.

c) *Watergate* et *Vietnam* sont bien entrés dans les unités phraséologiques dans le langage quotidien. Le premier a produit les expressions comme *Watergate Affair*, *Watergate Scandal* et *Wategate Seven*. Le deuxième – *Vietnam syndrome*, *Vietnam War* et *Vietnam Service Medal*.

d) Le processus dérivationnel, avec translation parallèle par analogie, a fait naître les unités *Billygate*, *Irangate* et *vietnamisation*. Le morphème –*gate* signifie désormais la

réputation scandaleuse : *Billygate* – le scandale lié à Billy Carter, frère aîné de Jimmy Carter, accusé à cause des marchés illicites avec les Lybiens en 1980: *Irangate* – le scandale sous R. Reagan, à cause des ventes d'armes pour libérer les otages américains en Iran en 1986, qui s'appelle *Iran-Contra Affair*. *The Vietnamisation* désigne le retour de la guerre vietnamienne dans les cadres de la guerre civile, il s'agit de l'évacuation des troupes américaines et des recours aux aides uniquement financières et techniques.

Donc, les événements du Watergate et de la guerre de Vietnam sont bien entrés dans le lexicon culturel américain historique et politique, mais le premier s'est déjà fixé en tant que lexème dans les dictionnaires. Un scandale politique « peu glorieux » est devenu plus mémorable qu'une guerre pénible qu'on voulait oublier, dont on ne voulait pas parler, et à la stratégie de laquelle les Etats-Unis sont revenus en 1991 (dans le conflit entre l'Irak et le Koweït), en 1999 (la Serbie) et en 2004 (l'Iran). La création lexicale reflète très souvent une pensée subjective individuelle, c'est l'activité personnalisée, le « travail » d'auteur, mais la « création » lexicographique reflète les intentions quasi-objectives et popularisées, dans notre cas idéologiques et officielles. La lexicalisation de *Vietnam*, probablement, aurait pu être plus productive dans d'autres conditions, que celle de Watergate qui suscite psychologiquement l'intérêt et la curiosité de la part du peuple.

De plus, Landau ne trouve pas l'équilibre entre les types de définitions générique et encyclopédique de *Watergate* et *Teapot Dome* dans *l'American Heritage Dictionary* [1989 : 168]. Il semble que, l'événement plus récent soit plus significatif pour la perception humaine rétrospective. Plusieurs dictionnaires notent que le scandale au champ pétrolifère de Teappot Dome en 1922 a été le plus grand avant celui de Watergate en 1972, qui a éclipsé en conséquence sa « gloire ». *Watergate* comme lexème est mieux conceptualisé que *Teapot Dome*, qui est considéré en tant que fait historique. Les images-symboles se succèdent, l'une après l'autre. Aujourd'hui *James Bond* est plus connu que *Dick Tracy*.

Mais ce mécanisme ne fonctionne pas lorsqu'il s'agit de l'orientation linguocentrique et de la différence des cultures. Algeo se demande pourquoi l'événement de 1666, quand la moitié de la capitale britannique avait brûlé, est appellé *the Great Fire of London*, alors que l'événement de 1945, quand la ville de Hiroshima a été détruite, n'a pas de nom anglais distinctif [1973 : 82]. On remarque tout d'un coup que l'événement dernier est beaucoup plus récent, mais cela est peu important parce que le premier était devenu plus notoire pour la culture anglaise. L'incendie a directement touché l'Angleterre,

au cœur même – Londres – de la culture anglophone au XVIIe s. Donc, le feu de 1666 était plus sensible pour les anglais, « auteurs » du nom, que la première explosion nucléaire dans un autre pays fort éloigné, sur le territoire de l'adversaire durant la Deuxième Guerre mondiale. Nous voyons dans ce cas la fonction de la dénomination anthropocentrique, lorsque l'individu dénomme tout l'environnement à partir de sa personnalité mentalement et intellectuellement cognitive.

J.-L. Vaxelaire est du même avis, qui note [2005 : 70] que « le critère de prépondérance dans une culture semble primordial pour la dénomination : nous ne nommons que ce qui a une importance pour nous. [...] Dans cette optique, le nom propre correspond à un besoin d'individualisation particulier mais aussi à un besoin social.. »

3.3.2. Fonction communicative du Npr

Selon Kolšanskij [1975 : 6], « la communication est un processus de production des unités lexicales, qui représente non une somme de signes mais un mode de réalisation du contenu de la pensée. L'explication de cette faculté de la langue doit être fondée non sur la « texture » (structure) du signe même, mais sur la prémisse cognitive qui forme une base informative de la communication. C'est pour cela que certains chercheurs, refusant au Npr la signification dans le système de langue, prônent son sens discursif dans la parole. Les « atomes » sémantiques potentiels du Npr se réalisent en contexte, lorsque l'objet expose ses diverses facettes par rapport au locuteur. L'homme perçoit ces différents aspects mais pas toujours et pas tous de manière précise: l'assimilation pratique d'un objet particulier se fait conformément aux intérêts, besoins et finalités d'une communauté linguistique donnée. Ce « pivotement » de l'objet est lié à l'actualisation de tel ou tel composant des sens discursifs propriaux.

Dans l'espace discursif d'un texte littéraire, les unités lexicales, les Npr y compris, subissent toujours une pression de tous les éléments du système de l'œuvre d'art. Les unités perdent d'abord leur polysémie linguistique, et des suppléments sémantiques produisent un sens lexical qui diffère parfois considérablement de la signification lexicale généralement admise [Ullmann, 1969 ; Kukharenko, 1988].

Quant aux Npr, au-delà de leur fonction identificatrice, ils peuvent acquérir de nouvelles fonctions stylistiques par la complication de leurs sens dans le cadre des micro- et macrocontextes. La sémantisation du Npr est « génétiquement » conditionnée car l'étendue intégrale du sens que le Npr reçoit dans le texte littéraire, est actualisable sur la

base du texte entier. Constituant dans la langue, un inventaire potentiel pour les dénominations des individus féminins et masculins, les anthroponymes actualisent dans le discours leur sens dénotatif et plusieurs connotations, se rapprochant parfois sémantiquement des Nc.

Quand il identifie un référent, l'émetteur véhicule non seulement certaines connaissances sur lui, associant au Npr l'ensemble des traits propres à la personne (apparences, âge, caractère, statut social, etc.), mais aussi son attitude, évaluation subjective dont le rôle est essentiel pour la formation de l'image. Sur cette base se crée la modalité du Npr.

Ainsi, c'est la communication qui contribue à révéler toutes les possibilités de la structure sémantique du Npr et à présenter ce dernier avec la plénitude des sens « condensés ».

3.3.2.1. Npr dans le spectre des recherches culturologiques

...tout est culture, du vêtement au livre, de la nourriture à l'image,
et la culture est partout, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale...
Barthes, 1984 : 113

La langue est un moyen universel pour assurer les contacts, et les relations sociales. Maintenant l'unité d'un *ethnos* au fil des générations, elle suit le peuple à travers le temps et l'espace géographique et social. La langue produit un effet stabilisateur dans la société. Dans la philologie russe, les études sur la langue et sur le Npr ont toujours été liées aux recherches sur la culture (ou *culturologie*[106]).

> Le terme, repris par White, puis tombé en désuétude, signifie qu'une culture obéit à des lois propres et ne peut donc pas être totalement expliquée par les sciences "élémentaires" telles l'écologie, la psychologie, la biologie, etc. White considère, comme Boas mais dans une perspective différente, que la culture est un tout, et celui-ci étant différent de la somme de ses parties, seule une science spécifique, la culturologie, permettra la compréhension du fait social[107].

---

[106] Voir la critique d'une « nouvelle » science chez Gabowitsch, « Nouvelles disciplines pour simples soldats et tireurs d'élites », in *Regard sur l'est*, 2002 : Laruelle, *La discipline de la culturologie : un nouveau « prêt-à-penser » pour la Russie ?* in *CAIRN* № 204, 2003 : Remaud, « Russie : La "culturologie", nouvelle science des civilisations ? », in *La vie des idées*, 2004.

[107] Gresle, Panoff, Perrin, Tripier, *Dictionnaire des sciences humaines Anthropologie / Sociologie*, Paris, Nathan Université, 1994 : 80.

Dans la perspective de notre recherche sur les Npr, nous rappellerons deux théories qui ont été prépondérantes en Russie, durant le siècle dernier.

Selon la *théorie géolinguistique du mot*[108] de E. Vereščagin et V. Kostomarov [1980], apparue au milieu du XXe s., dans la sémantique du Npr se détachent certains éléments qui reflètent des particules de la réalité extralinguistique : tout ce qui se rapporte aux conditions géographiques et naturelles de la vie d'un peuple, aux porteurs de la langue, leur histoire, économie, art, formation sociale et spécificités nationales. Les auteurs estiment que le mot sert de réceptacle aux savoirs, actualisant les connaissances publiques qui se transmettent par le biais de la langue. L'ensemble des significations associées à la lexie est appelé *fond lexical*. Cette théorie présente plutôt un aspect didactique de l'enseignement d'une langue étrangère, qui assure l'accomplissement des objectifs communicatifs grâce à sa fonction cumulative. Dans ce cas, l'emploi du Npr étranger contribue à l'« acculturation » du destinataire.

La linguistique culturellement orientée sur le lien entre la langue et l'extralinguistique: la signification du mot est révélée à travers les connaissances d'ordre culturel et historique que partagent le locuteur et l'interlocuteur.

À cette approche trop sélective s'est opposée la *théorie linguoculturologique*, qui étudie les reflets de la culture dans la langue (secteur de la sémasiologie [Vorobjev, 1997 : 84]) et dans le discours : elle est directement liée aux études sur la conception du monde nationale, sur la conscience linguistique et les particularités du complexe linguo-mental [Krasnykh, 2001]. La *linguoculturologie* s'intéresse aussi à la vision du monde à travers le prisme de la langue nationale, à l'information culturelle [Maslova, 2001 : 8] et aux procédés de la conservation de l'information culturelle [Tokarev, 2003 : 56].

Le Npr apparaît là comme un nouveau témoignage de l'indissociable union du lexique et de la culture et repose entant que porteurs des « couleurs locales ». Son contenu n'est pas épuisé par les spécificités structurelles du lexique onomastique: il est également déterminé par les singularités connotatives qui se font jour au cours du développement historico-culturel d'un nom. L'analyse linguoculturologique prend en compte toutes les significations du mot, enregistrées dans la lexicographie, aussi bien que ses associations dans les savoirs de fond d'une population. Les toponymes sont plus attachés à la culture nationale.

---

[108] En allemand „Linguolandeskunde" ou „sprachbezogene Landeskunde", en russe «*лингвострановедение* », en anglais « linguo-country study ».

Il faut noter que les Npr fonctionnent en tant que « miroir de la culture » reflétant les phénomènes les plus notoires. Ils jouent un grand rôle dans la reconstruction des éléments ethnographiques et historico-culturels, et A. Černobrov [2002 : 87] estime qu'ils sont plus étroitement liés à la culture que les Nc. Ils peuvent avoir un large *fond associativo-culturel*.

3.3.2.2. Aspect linguo-culturel de l'appellativisation

La culture elle-même, au sens large, gère et règle la catégorie des Npr, en repérant les uns comme effacés, archaïques ou vieillis, et en (re)donnant vie aux autres.

Il faut noter que les nations mêmes affectent différents concepts aux différentes cultures. Par exemple, en français et en russe l'expression *c'est du* ***chinois*** signifie 1) quelque chose de trop difficile: 2) individu suspect: 3) celui qui aime philosopher, mais pour traduire la même idée en italien on emploie ***arabo*** ou ***turco***, en allemand – *das sind mir* ***böhmische*** *Dörfer* (c'est pour moi les villages **bohémiennes**), en anglais – *double* ***Dutch***. Les principes géographiques de proximité et de notoriété sont évidents. Donc, les ethnonymes peuvent aussi s'enrichir sémantiquement dans le cadre d'une communauté linguistique.

3.3.2.3. Emprunt des Npr comme résultat des contacts linguo-culturels

En ce qui concerne les unités propriales, Superanskaja affirme que la facilité avec laquelle le Npr peut être emprunté par une autre langue, le distingue du Nc [1983 : 131]. Une lexie issue d'une autre culture/langue, acquiert une enveloppe sonore relativement proche de celle de la langue-source [Prošina, 2001 : 181]. Dans ce cas, le Npr emprunté joue le rôle du pont interlinguistique et interculturel [Ermolovič, 2004 : 3].

L'étymologie du Npr n'a qu'un rôle secondaire dans son fonctionnement actuel, mais pour les membres de la communauté linguistique, du point de vue psychologique la signification étymologique n'est pas du tout indifférente : l'homme cherche à (re)vivifier le Npr, même s'il perd sa motivation. Selon E. Kubrjakova [1988 : 152], les onymes conservant leur motivation ont une « référence double » : vers l'univers des objets dont ils désignent un fragment, et vers l'univers des lexèmes qui en a été la source. Donc, étant un composant facultatif de la signification, l'étymologie représente un fond originel qui se transforme, en diachronie, suivant le rôle du milieu extérieur.

Ainsi, la sémantique du Npr représente une *structure polycomponentielle* où *la composante dénotative se situe au premier plan, mais où la composante connotative est aussi constamment présente.* La fonction de l'unicité n'entrave pas le caractère généralisateur de la signification onymique : le Npr est généralisant par son sens et singulier par sa fonction, à la différence du Nc, qui est généralisant d'après sa signification et sa fonction à la fois.

3.3.3. Activité évaluativo-qualitative

La perception de l'objet par l'individu et son reflet dans la langue ne peuvent pas être considérés comme processus passifs ou « de miroir ». Selon les donnés de la physiologie, toute perception ou représentation comporte déjà les traits de l'« intérêt » sélectif, qui est propre aux systèmes vivants reflétant la réalité dans le processus de la conduite adaptative [Leontjev, 1984 : 155]. Cet intérêt se traduit par une évaluation de l'environnement et de soi-même, au moment où ces relations se mettent place.

Ainsi se forme un modèle subjectif du monde objectif, grâce auquel le locuteur repère les valeurs et les signifiances des objets et des phénomènes de l'environnement.

Le processus d'appellativisation démarre là où l'homme manifeste son attitude intéressée et sélective envers un objet, là où il établit une analogie entre ce dernier et un autre phénomène Les Npr appellativisés par le biais d'une appellativisation nominative en constituent la preuve. Ils sont habituellement employés dans les sous-langues sociales : jargon, argot, etc.

On distingue la connaissance rationnelle de la connaissance sensitive, en philosophie. L'aspect évaluatif est également propre à ces deux degrés. Le processus de la connaissance sensitive se compose, avec une interaction immédiate de l'objet et du sujet, de l'unité de deux niveaux : réfléchissant (sensation, perception) et évaluatif (sentiment, émotions). Les émotions et les sentiments sont les formes primitives d'évaluation. Mais cependant ils restent les sources et les résultats finaux de chaque évaluation. Une évaluation émotionnelle représente l'action unie de la pensée et des sentiments. Au fond se trouvent à la fois la compréhension de la signifiance du phénomène donné et la réaction émotionnelle.

Dans le processus de la communication, les évaluations émotionnelles dominent les évaluations neutres, car la vie humaine est inconcevable sans émotions.

Khapsikorov propose trois types de signifiances évaluatives : valeur (fonction de l'objet de satisfaire les intérêts du sujet), anti-valeur (contradiction aux intérêts) et non-valeur (neutralité dans l'évaluation) [1972 : 146]. Donc, l'évaluation peut être positive, négative et neutre (indifférente). Elle dépend directement du paradigme axiologique des locuteurs, qui résulte de l'expérience sociale.

La valeur représente une catégorie socialement conditionnée, qui se détermine par une activité productive humaine dont le caractère est relatif. L'assignation d'un objet à une classe de valeur à différentes étapes historiques et par divers groupes sociaux a été et reste variée. Le même objet peut être qualifié en tant que valeur, anti-valeur et non-valeur selon les conditions, situations et temps. Les valeurs peuvent être réelles ou fictives.

Pour que les relations de valeur trouvent leur expression, la présence des trois composants suivants est nécessaire : le sujet d'évaluation, l'objet d'évaluation, la base d'évaluation et son caractère.

Le sujet d'évaluation est un individu qui assigne les évaluations à des objets. L'objet d'évaluation peut représenter toute entité : choses, propriétés, états, actions, idées, intentions, tout ce qui entoure l'homme. Le troisième élément est la base sur laquelle se déroule l'évaluation : un sentiment, une sensation, un modèle, un standard, un scénario ou une autre évaluation peuvent servir de base d'évaluation. Cet ensemble est toujours lié aux besoins, intentions et objectifs de l'individu par rapport à l'objet évalué, et il prédétermine le contenu de l'évaluation, parfois identifiée à la « modalité » ou « modalité subjective ». Le dernier composant – caractère d'évaluation – dépend de la notoriété et signifiance de l'objet évalué pour l'individu en question [*ibid.*].

L'évaluation est linguistiquement associée aux termes d'*émotivité* et d'*expressivité*. Il y a différentes opinions sur ces deux notions, mais la plupart des chercheurs les distinguent l'une de l'autre. M. Galkina-Fedoruk propose [1956 : 107] que l'expressivité soit plus large que l'émotivité. Selon elle, la première signifie le renforcement d'influence de l'énoncé : la manifestation des émotions dans la langue est toujours expressive, alors que l'expressivité n'est pas obligatoirement émotive. L'expressivité représente donc un phénomène complexe.

L'évaluation qualifie l'objet d'une façon positive, négative ou indifférente, et parallèlement elle véhicule l'information sur une émotion éprouvée par le sujet d'évaluation. Les différentes émotions (telles que joie, étonnement, ravissement, peur, haine, mépris) peuvent servir de base pour une épreuve émotionnelle. L'expressivité est ce

qui permet d'intensifier l'influence de l'énoncé dont l'objectif consiste à la fois à « persuader » le destinataire et à exprimer des sentiments par rapport à une entité ou un phénomène.

Les Npr employés par dénigrement sont souvent soumis à l'appellativisation. Les qualités humaines deviennent normalement le « centre » d'attraction du processus en question. La sottise, l'opiniâtreté, la loquacité, la malpropreté, la lenteur occupent une place importante dans la langue des synonymes sur la base des anthroponymes. Le choix des noms est relativement libre pour une nomination seconde : la même propriété peut trouver une expression linguistique à travers l'appellativisation de différents Npr. Par exemple en allemand, "sottise" - *Hans Narr, Hans Taps, Hans von Rippach, Heinz, dummer Michel, der dumme August, dumme Liese,* etc., "loquacité" -*Quatschfritze, Quatschheini, Schwatzfriede,* etc., "lenteur" - *Trödelfritze, Suse,* etc., "opiniâtreté" - *Peterkopf, Starrhans,* etc., "malpropreté" - *Schmierpeter, Dreckliese*, etc.

Dans chaque communauté linguistique, il y a tout un système de valeurs. Ses évaluations et perceptions trouvent leur expression dans les actes de dénomination. Ainsi, l'analyse des emplois appellatifs des Npr réels dans un argot des jeunes allemands permet de constater la réorientation de valeurs dans un groupe social donné. Les qualités telles que chasteté, modestie, naïveté, etc. sont devenues dépréciatives, ce qui est explicite dans les nominations ironiques désignant de jeunes gens sans expérience : *„Himbeer Heini", „Himbeer Otto", „grüner Heini", „Ziegepeter"* [Küpper, 1987].

3.3.4. Potentialité stylistique du Npr

Il est connu que les Npr, aussi bien que les Nc, sont stylistiquement hétérogènes, mais la stylistique des unités propriales est extralinguistique. Dans l'onomastique, deux plans des études stylistiques sont possibles : a) Npr à l'oral: b) Npr dans le texte (littéraire). Nous tournons notre attention vers la nomination stylistique en général.

La nature de toute nomination tient au rapport de la langue, de la pensée et de la réalité, au moins de sa représentation. En catégorisant et généralisant une entité de la réalité dans la pensée au moyen de la langue, l'homme accompagne sa représentation de signe du phénomène reflété avec une composante sémantique : co-signification stylistique pour véhiculer les informations émotives, évaluatives et expressives. Donc, la nature de la nomination stylistique consiste en ce qu'elle est caractérisée par une corrélation double et simultanée : a) d'une part, ce sont les sphères qualificatives de l'activité cognitive

humaine, les catégories socio-psychiques: b) de l'autre part, ce sont les attributs, traits et qualités qui sont attribués à l'objet de la nomination et fixés derrière lui par la communauté linguistique [Ufimceva, 1968 : 45].

Du point de vue de la stylistique, les facteurs les plus significatifs pour les Npr sont les facteurs culturels, géographiques, temporels et sociaux. A côté des formes neutres du Npr, il y a celles qui sont « balisées » comme hypocoristiques, péjoratives, dépréciatives et ainsi de suite, ce qui trouve parfois son expression dans les constructions ou morphèmes correspondants. Le diapason des nuances dans le Npr est plus ample que celui du Nc, car la nomination prend toujours en compte l'émetteur et le destinataire et toutes les relations qu'ils entretiennent éventuellement. Le Nc est souvent limité par des plans généraux, tels que neutre ou tempéré, élevé, diminué, plus les marques stylistiques, telles que spécial, professionnel, social, etc. Les formes du Npr à valeur stylistique marquée (par exemple, *Päuli, Stanisläuschen, Schultesche, Lise*) présentent une signification stylistique comme noyau de leur contenu, puisque la fonction identificatrice le cède à l'expressive.

Pour les lexies déonymisées, qui ont reçu une composante sémantique stylistiquement marquée et largement et/ou généralement admise, cette dernière peut être considérée comme « signification stylistique ». Ainsi, les emplois qui acquièrent une représentation stylistique marquée à l'intérieur du contexte, en résultat de la nomination occasionnelle seconde ou de re-baptême/redénomination occasionnelle, peuvent être définis en tant qu'unités à « sens stylistique ». Entendons par là le contenu d'une unité stylistiquement actualisée, donc toutes les informations émotive, expressive, évaluative, imagée et emphatique qui ne sont pas obligatoirement propres à l'unité discrète en question, au sein du système de langue [*ibid.* : 44].

3.4. Types de l'appellativisation

Le processus de l'appellativisation concerne toutes les couches linguistiques (probablement sauf la phonétique). Nous distinguons les types suivants d'appellativisation, dans la paradigmatique : 1) lexico-sémantique ; 2) morphologique ; 3) formatif (de formation des mots) ; 4) métalinguistique. Chaque type est caractérisé par divers mécanismes de formation de la signification propriale, et par divers degrés de

rapprochement avec les Nc : de l'appellativisation occasionnelle à celle complète. Considérons les types énumérés ci-dessus.

3.4.1. Appellativisation lexico-sémantique

L'appellativisation lexico-sémantique sous-entend la formation de la signification notionnelle/conceptuelle et la création des appellatifs d'usage qui sont en plus enregistrés dans la lexicographie. Au départ, le Npr reçoit un sens contextualisé dans le discours, un sens situationnel et occasionnel. Au fur et à mesure, à travers l'usage et la sémantisation itérative dans la parole ce sens se fixe derrière le Npr dans la langue. La faculté d'être employé dans les nominations secondes représente une des causes de l'appellativisation de ce type.

Le lien fondamental entre les nominations seconde et première permet d'examiner le degré d'autonomité d'une nouvelle unité linguistique. Dans le cas de l'appellativisation complète, les Npr « sémantiquement » modifiés peuvent s'écarter considérablement du sens primitif initialement actualisé. On ne peut donc plus parler de deux plans (proprial et/ou commun), car ces unités qui ont été jadis Npr ne sont plus des nominations secondes, ce sont des noms communs, des unités de langue à signification lexicale assertive. Ces Npr sont différents d'après leur structure. Par exemple, en allemand il y a

1) les Npr communisés (*Fritz, Hans, Michel*) ;

2) Npr phraséologisés (*ein dummer Peter, Hans im Glück*, *Hinz und Kunz*) ;

3) Npr constituants d'un composé unifié (*Michelmütze, der Heulfritze, der Meckerfritze, der Prahlhans, Kleckerliese*) ;

4) Npr métonymisés (*Ludolfsche Zahl, Bunsen-Element*) ;

5) Npr métaphorisés (*ein ungläubiger Thomas, ein Don Juan, ein Casanova, mein Eckermann*).

1. Parmi les Npr communisés R. Komarova distingue [1986 : 56] deux types d'appellativisation : nominative et caractérisante. *L'appellativisation nominative* représente le changement dénotatif guidé par le changement de signification catégorielle : D_1 (objet animé) – Npr – D_2 (objet **in**animé). Dans ce processus, les dénotations primaire et secondaire sont des substances matérielles différentes, et l'appellativisation se déroule sur la base d'un trait non-qualitatif : mimétisme phonétique (*Marie* = « argent/Geld » par analogie phonologique avec *Marke*), association grammaticale, associations logiques

(*Jakob* = « échelle de corde », par analogie avec l'histoire biblique) [Küpper, 1987]. La fonction de ce baptême est de mettre en relief la dénomination.

Les particularités de l'appellativisation nominative sont :

i) l'opacité de la signification lexicale d'une nouvelle unité (la métonymie *Ford* peut correspondre, hors contexte, aux cinq concepts différents [Van Langendonck, 2007]) ;

ii) la formation des sens émotivo-évaluatifs ;

iii) la restriction de l'usage, qui résulte de l'emploi des Npr dans les communautés professionnelles, sous-langues sociales, argots, jargons. Ils peuvent pénétrer dans la langue ordinaire – de l'art culinaire : *blauer Heinrich* - "kacha de l'orge perlé", *stolzer Heinrich* - „kacha du riz au lait", *langer Heinrich* - „saucisse", *sanfter Heinrich* -„boisson à rhum et liqueur", *trockener Oskar* - „pain rassis" : - du sport : *Axel, Rittberger, Lutz* - éléments du patinage artistique [Küpper, 1987 : 120].

Il faut ajouter les euphémismes à base onomastique, dans cette catégorie. Ils ont pour objectif de remplacer les lexèmes à connotations fâcheuses par des mots atténuant le contenu de l'équivalent inadmissible ou intolérable. Il y a toute une série de raisons au remplacement : motifs religieux, superstitions, politesse, pudeur et autres règles de « censure » morale. Les sphères suivantes sont disposées à la reformulation euphémistique : mort, maladies, certaines partie du corps, défauts du corps, vêtements, sentiments et autres. Par exemple : *Freund Hein* -„la mort", *Peter und Paul* - „les seins ", *Meister Hans* - „bourreau", *der Heinrich* - „diable" [*ibid.*].

L*'appellativisation caractérisante* s'oppose à celle nominative. Le changement de dénotation s'effectue en gardant la signification catégorielle : D_1 (objet animé) – Npr – D_2 (objet animé). Les *denotata* sont soumis à comparaison selon un ou quelques trait(s) commun(s). Dans ce cas, il faut parler de deux plans dénotatifs, ce qui ajoute de l'émotivité. La fonction de l'appellativisation en question est de caractériser. Les propriétés des individus présentent la base de la nomination secondaire : *Adam* - „premier homme", *Solomon* - „sage", *Romeo* - "amoureux". Les appellatifs formés de la sorte, aussi bien que les appellatifs nominatifs, peuvent acquérir un statut stable dans la langue. Dans le discours, ils actualisent parfois immédiatement en dépassant les référents initiaux.

L'appellativisation caractérisante engendre des unités nominatives bifonctionnelles, leur assimilation par le système de langue se déroule sur des plans catégoriels différents. Le paradigme des unités en question est analogue à celui des adjectifs qualitatifs, car elles peuvent construire les séries synonymiques : *Crésus* = riche, *Othello* = jaloux, etc. Les

Npr appellativisés sont également aptes à être synonymes entre eux: une telle synonymie porte un caractère qualitatif. Par exemple, en allemand plusieurs anthroponymes véhiculent la notion de « malpropre » ou « négligent » : *Dreckliese, Schmierhans, Schmierpeter, Zottelpeter* [Steinitz, 1968]. Les *onoma* lexicalisés reçoivent un sens plus intensif que les adjectifs qui leur sont synonymes : *Othello* ne signifie pas simplement « jaloux », mais « très jaloux », *Crésus* est fantastiquement riche, *Napoléon* est plus qu'ambitieux. Ces unités sont plus expressives et ont une influence esthétique plus forte que les adjectifs. Il est important que les Npr appellativisés, même en s'approchant sémantiquement les adjectifs, restent des noms. O. Jespersen estime que « les substantifs sont plus expressifs que les adjectifs, car ils sont plus spéciaux bien qu'ils expriment la même notion » [1949 : 48]. Dans la forme substantivée s'actualise la constance du trait, ce qui permet de caractériser l'objet par le biais de ses propriétés permanentes et non pas occasionnelles ou temporaires. Ce phénomène ajout aux Npr lexicalisés un sème émotif supplémentaire. Cette espèce d'appellativisation est orientée vers les fonctions évaluative et caractérisante.

Les Npr peuvent engendrer des dérivations abstraites. Les individus réels et fictifs à grande notoriété, dont les Npr possèdent un fond culturel complexe, sont parfois soumis à la généralisation sémantique. Cela peut être présenté soit comme le processus de l'appellativisation même, soit comme son résultat. Par exemple, en allemand *Münchhaus(en)iade* - „vantardise, hâblerie", *Mäzenatentum* - "mécénat" et autres [Rössler, 1967 : 75].

Il est possible que les Npr appellativisés ne soient pas encore complètement lexicalisés : dans ce cas, pour les comprendre il faut un contexte où s'actualisent les traits généralisés : „*Starb je die Liebe? Tristans Liebe? Die Liebe* ***deiner und meiner Isolde****?* ***Du Isolde, Tristan ich, nicht mehr Tristan, nicht mehr Isolde*** [109]„ [Th. Mann, *Tristan*, 1903 : 32]. Si l'on omet les Npr et qu'on les remplace par les substantifs synonymiques, on aboutit à l'énoncé suivant : „*Starb je die Liebe? Tristans Liebe? Die Liebe* ***deiner und meiner Geliebten****?* ***Du meine Geliebte, dein Geliebter ich, nicht mehr Tristan, nicht mehr Isolde*** [110]". L'acquisition du sens est possible à l'aide des actualisateurs – possessifs

[109] « Est-ce que l'amour meurt ? L'amour de Trastan ? L'amour **de ta et ma Iseult** ? **Toi Iseult, Tristan moi, je ne suis plus Tristan, tu n'es plus Iseult** » (trad. Y. S.).

[110] « Est-ce que l'amour meurt ? L'amour de Trastan ? L'amour **de ta et ma bien-aimée** ? **Toi ma bien-aimée, ton bien-aimé moi, je ne suis plus Tristan, tu n'es plus Iseult** » (trad. Y. S.).

et pronoms personnels, aussi bien que groupe de mots *nicht mehr*. Au-delà des moyens lexicaux, au fond du processus de l'appellativisation dans cet exemple se trouve une opposition logique : au départ s'affirme la présupposition d'existence, mais ensuite cette dernière est niée.

L'onymisation des Nc est aussi possible : *den Esel Esel nennen*. La deuxième occurrence du Nc Esel indique le changement de son statut linguistique car il est employé, à la différence de la première occurrence, sans article. En français, cela pourrait être représenté par – *nommer l'âne Âne* et en russe - *осла назвать Ослом*. Dans ces langues, la lettre majuscule démontre que c'est déjà un Npr.

2. Les Npr culturels, ou à charge culturelle, fictifs ou réels qui proviennent de la mythologie, de l'histoire, de la littérature ou de la Bible et acquièrent des connotations individuelles largement admises. Ces dernières peuvent s'extrapoler au sens de tout un groupe phraséologique : *eine wahre Xanthippe sein* - "être chipie, être méchante", *in Morpheus Armen ruhen* - „s'endormir", *bekannt wie Barnabas in der Passion sein* - „être très populaire" et autres.

3. Les Npr constituant les composés (en allemand „Wortpaare") : *dem Peter nehmen und dem Paul geben* — "*décoiffer saint Pierre pour coiffer saint Paul*". Par analogie se forment les collocations figées occasionnelles, par exemple : *Niep und Piep* - canaris, *Kätzchen Mienzi Kater Munzel* – chatte et chat, *Max und Moritz* - „voyous", *Fritz und Heinz* - „ceux qui font des vilenies", *Schulz und Lemke* - „les gens d'origine non noble" (travailleurs).

4. Les Npr où se réalisent les connotations locales et nationales. Les expressions figées *wie Herrgot in Frankreich leben* et *wie in Abrachams Schoss ruhen* signifient "vivre dans l'aisance".

3.4.2. Appellativisation morphologique

Les Npr ne possèdent pas toutes les catégories grammaticales des Nc. Ainsi, formellement les premiers n'ont pas d'opposition selon le trait distinctif animé/inanimé, ils n'ont pas de déterminants, d'articles, de nombre. Or, nous avons déjà démontré que les Npr transgressent ces règles, ce qui prouve que dans le plan morphologique et parfois dans le plan sémantique les Npr peuvent se rapprocher des Nc, donc, ils sont soumis au processus de l'appellativisation.

Considérons encore une fois la catégorie grammaticale du nombre sous un autre angle. E. Šerstjukova a analysé 350 exemples de Npr au pluriel [2002 : 76], qu'elle divise en deux groupes :

- les Npr à fonction métalinguistique, ou conventionnelle. Ce n'est pas le rapport du Npr à la dénotation qui importe, mais sa caractéristique comptable ou le fait qu'il joue le rôle d'un signe. Comme l'objectif essentiel est l'identification référentielle, le rapport entre Npr et *denotatum* s'affaiblit, ce qui permet de parler d'appellativisation métalinguistique. Aux cas où le rapport dénotatif ne change pas, mais se déplace partiellement, se forment les exemples *pluralia tantum*, ce qui mène à une appellativisation morphologique incomplète. Cela peut porter sur la quantité limitée qu'indiquent le contexte ou les unités grammaticales ou lexicales (couple, famille, clan, génération, etc.). Le plus souvent, c'est le nom de famille qui représente le signe porté par la famille ou la lignée. Ce qui importe ici, ce n'est pas la présupposition de l'existence d'une famille ou son identification, mais la dénomination des individus mentionnés et unis d'après un trait (unité du nom, unité d'un signe commun auquel est attachée la dénotation):

- les Npr à fonction sémantique. Il s'agit des Npr qui sont employés en tant que Nc. Ces multitudes limitées ne sont pas liées par les relations familiales, patrimoniales ou claniques, mais elles sont groupées selon un ou plusieurs attribut(s) partagé(s). Cela porte également sur le changement du rapport dénotatif, soit avec le maintien du sens catégoriel « animé/homme », soit avec son altération « inanimé/ non-homme ». La catégorie du pluriel remplit sa fonction généralisante, qui érige une propriété en qualité d'un trait commun.

Outre l'article défini, devant les Npr au pluriel s'emploient également les adjectifs numéraux et pronoms comme marqueurs de la dénotation déplacée : *Mutter Diemke hat kapiert und zahlt. Und* ***sämtliche Mutter Diemkes*** *im ganzen Deutschen Reich zahlen gleich mit* [Jobst, *Tapetenwechsel*, 1983 : 56]. Le pronom *sämtliche* (tous sans exception) porte sur une certaine multitude, à cause de laquelle le Npr a acquiert le concept « femme qui avait perdu son mari à la guerre et maintenant boucle son budget ». Toutes les autres femmes possédant les mêmes propriétés peuvent être appelées *Mutter Diemkes*. C'est le cas typique de l'appellativisation occasionnelle, car le Npr est uniquement sémantisé à l'intérieur du tissu contextuel. Il est possible que *onoma* puisse dépasser les cadres contextuels, et qu'ensuite la conceptualisation entre dans la langue usuelle :

Oblomov – un personnage littéraire russe, aristocrate oisif, prototype de l'homme paresseux et médiocre, qui sacrifie ses rêves à une léthargie, qu'il vit pourtant comme un drame. Le héros éponyme du roman de Gontcharov qui semble incapable de prendre des décisions ou d'effectuer la moindre action importante, il ne quitte que rarement sa chambre ou son lit. Oblomov est dans la langue un mot qui désigne une personne inactive et veule. ***Tchitchikov*** (*Čičikov*) – protagoniste de Gogol[111], repreneur des « âmes mortes » - serfs des domaines - parce qu'elles coûtent bien moins cher que des serfs bien en vie et parce qu'il désire de contracter un emprunt en donnant pour garanties ces âmes mortes mais qu'il affirmera en parfaite santé. On dit « un Tchitchikov », si l'on veut nommer quelqu'un « affairiste ».

Il est intéressant qu'en allemand les Nc qui sont devenus Npr, forment parfois le pluriel selon les « règles » des Npr, ce qui confirme leur changement de statut : *Marie läuft allmählich auf wie das Hefestück bei* ***Kaisers*** *in der Backstube* [Jobst, *Tapetenwechsel*, 1983 : 28]. Dans cet exemple d'onymisation, le Npr *Kaiser* est formé du Nc analogique. Ayant pour objectif de souligner le nouveau statut du Nc, qui est employé comme Npr, il faut le former correctement d'une façon grammaticale, ce qui est effectué par le biais de la désinence du pluriel *–s* propre aux onymes dans les langues germaniques, donc *Kaiser<u>s</u>*, alors que le pluriel du Nc *der Kaiser* est uniquement construit au moyen du système d'article, ce qui donne *<u>die</u> Kaiser*. D'autre part, l'appellativisation complète présente une monoflexion: ***Die Hitler*** *kommen und gehen, aber das deutsche Volk bleibt*[112] [Neutsch, *Spur der Steine*, 1964 : 84]. Dans ce cas, le changement sémantique est absolu, de telle façon que le marqueur formel *-s* est absent, mais c'est l'article qui joue le rôle du déterminant, comme avec les Nc : *der Lehrer – die Lehrer*.

3.4.3. Appellativisation et formation des mots

Nous considérerons l'appellativisation de formation des mots à travers l'exemple de la langue allemande. La position des Npr dans le système lexico-formatif d'une langue peut être présentée sous trois aspects : a) création de nouveaux Npr: b) création de

---

[111] La quête de Tchitchikov permet à Gogol de présenter toutes sortes de propriétaires ruraux typiques : Manilov le rêveur, le très retors Sobakévitch (Sobakevič), Pliouchkine (Pljuškin), étonnante personnification d'Harpagon revu et corrigé à la russe, et quelques autres [Woland, 2007 sur <u>http : //legoergosum.canalblog.com/archives/litterature russe</u>].

[112] **Les Hitler** vont et viennent, mais le peuple allemand reste (trad. Y. S.).

nouveaux Nc des Npr: c) création des éléments formatifs à la base des Npr. Les types de formation des mots sont : dérivation affixale, composition, transposition, modification morphologique et autres.

3.4.3.1. Appellativisation affixale

1. *-er, -ling, -mann* véhiculent premièrement l'idée d'action ou/et de caractéristiques, deuxièmement, l'idée d'attributs et de qualités (*Mischer, Schnellreiser, Stufenschneider, Gerber, Haber, Zauderer, Zärtling, Klügler, Deutschmann*) ;
2. les formants *-chen, -ei, -i, -ek, -sche* portent sur l'émotivité et l'expressivité, les éléments hypocoristiques (*Stanisläuschen, Stani, Egonek*) ;
3. *-sche, -en, -es, -e*, affixes à sens péjoratif, se rapportent au langage parlé et explicitent la familiarité ou une attitude dépréciative (*Diensche, Schmidten*).

Les formes hypocoristiques peuvent être employées comme apostrophes ou en tant que lexies à référence classique et concrète. A. Wierzbicka interprète les sens pragmatiques des Npr dérivés en termes de prototypes. Donc, il faut considérer le choix de la forme allemande *Evchen* (de *Eva*) comme transmission de l'information indirecte par l'émetteur : « Je veux te parler de la façon qu'on parle aux enfants, qu'on connaît bien ou par rapport auxquels on éprouve de la tendresse ». Les formes hypocoristiques sont très souvent les diminutifs employés en famille afin d'exprimer sa sympathie envers les siens : „***Vati, Mutti, Omi****, alle tun, was* ***Evchen*** *will*[113]" [Jobst, *Tapetenwechsel*, 1983 : 64].

Le traitement des relations entre les Npr et les Nc identiques suscite différentes approches. Le passage du Npr au Nc est parfois considéré comme processus métonymique. Ainsi, R. Rössler pense [1967 : 74] que si certains rapports logiques entre les sens primitif et figuré subsistent, alors il y a la métonymie. Les Npr appellativisés en forment une classe considérable.

Dans les langues germaniques, le Npr peut atteindre un tel degré de déconcrétisation qu'il se transforme en suffixe ou semi-suffixe. Ces derniers et les Npr homonymiques, sous le plan fonctionnel, n'ont rien en commun. Il ne faut pas oublier que la composition lexicale est fort productive dans la langue allemande. C'est pour cela que l'emploi des Npr comme éléments de mots composés est logique et normal. Les données diachroniques

[113] **Papa, maman, grand-maman**, tous font, ce que **Evchen** veut (trad. Y. S.).

confirment que le processus d'appellativisation du Npr comme unité autonome précède sa transformation en morphèmes formatifs. F. Klüge indique que les Npr *Heinrich* et *Konrad* dans la combinaison *Hinz und Kunz* (« le tiers et le quart ») avaient été encore utilisés au sens dérivé au XIIe s. [2002]. Les substantifs à suffixes (= morphèmes) déanthroponymiques forment des catégories sémantiques précises. Presque tous

- désignent des personnes ;
- sont stylistiquement marqués ;
- se rapportent au langage parlé ;
- véhiculent une information émotive et/ou évaluative (ironie, mépris, etc.)

Leur fonction essentielle est d'attribuer aux lexies des nuances émotives et évaluatives. Les variantes stylistiquement neutres et formées sur la même base au moyen de la suffixation s'y opposent : *Lacher, Lacherin, Lach**marie**, Lach**thomas***. La neutralisation se manifeste dans toute une série stylistique et synonymique de lexèmes formés sur la même base appellative, avec ajout de divers composants onymiques : *Heulfritze, -jule, -liese, -michel, -peter, -resi, -suse, -trine* – « pleurard ou pleurnicheur/-se ». Or, il y a des cas où différents semi-suffixes propriaux en combinaison avec les mêmes bases génératrices peuvent créer des mots à significations divergentes : *Klassenheini* -„élève le pire dans une classe", *Klassenkasper* - „élève impertinent et effronté", *Klassenaugust* - „élève qui se tient à l'écart de la vie de classe".

Nous laissons de côté la composition comme méthode de l'appellativisation, car elle n'apparaît pas utile dans le cadre de notre recherche. En ce qui concerne la conversion, elle est bien étudiée dans plusieurs ouvrages. Nous ne donnons que quelques exemples en allemand : *hänseln* (vient du prénom *Hans*) = taquiner ; *meiern* (vient du nom *Meier*) = duper ; *Tante Meier* — toilette, WC (*zur Tante Meier gehen* — aller au WC).

3.4.4. Appellativisation métalinguistique

Les Npr sont, en quelque sorte, seconds par rapport aux Nc, car premièrement ils proviennent des appellatifs, et deuxièmement ils désignent des entités déjà nommées par hyperonymes et nominations catégorielles (individu, homme, femme, gamin, fille, etc.). Ainsi, les Npr se présentent comme méta-noms des Nc correspondants. Or, lorsqu'on parle d'un Npr, on parle de son enveloppe sonore ou graphique par le biais du Npr même, alors c'est la rupture avec sa dénotation qui a lieu, puisque *onoma* est employé pour véhiculer une information sur lui-même et non sur son porteur. L'appellativisation métalinguistique

porte souvent sur les cas du baptême, de la redénomination, de la prononciation ou de l'écriture du Npr. C'est le phénomène de l'autonymie, concernant « un mot lorsque celui-ci est cité ou se désigne lui-même : elle désigne *in extenso* le discours cité d'une citation… [I]l s'agit d'une propriété réservée au discours rapporté direct où les mots peuvent être mis entre guillemets ou en italique à l'écrit ou bénéficier d'une intonation généralement plate à l'oral »[114].

Il est possible d'opposer à l'autonymie l'emploi référentiel non-métalinguistique orienté vers les substances animées. E. Šerstjukova parle [2002 : 68] dans ce cas de l'opposabilité des sèmes de l'*autonymité* et de l'*anthroponymité*. Ce dernier sème est directement lié au caractère « animé / non-animé ». Si le caractère anthroponyme du Npr est actualisé dans le texte, les sèmes « animé », « sexe » et « personne » peuvent être automatiquement activés. Dans un emploi autonyme, le sème de l'anthroponymité est neutralisé, ce qui active l'option non-animée et ne trouve pas de correspondance contextuelle car le signe sans aucun rapport dénotatif prédomine.

3.5. Les mécanismes de l'appellativisation

L'appellativisation représente en quelque sorte le processus de la déonymisation, donc il s'agit de la ***dépropriation*** où la perte de la proprialité dans les Npr. Pour A. Potebnja [1968 : 226], tel est le cas lorsque le Npr entre dans le texte en étant sémantiquement vide et que, après avoir contextuellement accumulé les sens, il en sort en qualité d'un signal qui excite et stimule tout un complexe de co-significations associatives. Ces dernières peuvent être considérées comme une structure sémantique spécifique, se fixant derrière un Npr donné dans un texte concret. *Onoma* devient une sorte du signe de l'image d'un personnage. Plus ce dernier est notoire, plus il est mis en relief, plus étroitement le nom et l'individu sont liés. En cas d'emploi fréquent, le caractère et l'onyme s'associent habituellement l'un à l'autre. Le Npr gagne une valeur conventionnelle, ce qui est déjà une antonomase.

Le texte littéraire, ayant pour fonctoon de refléter/construire tel ou tel monde possible, met en ligne la filiation « bouclée » suivante : appellatif – onyme – appellatif. Le

[114] *Parler des mots : le fait autonymique en discours*. Textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury, et Sandrine Reboul-Touré, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004 [préface].

processus de l'onymisation permet de créer les Npr sur la base des substantifs, adjectifs et autres parties du discours (*Frau Fröhlich, Miss Joy, Madame Lajoie*). L'auteur recourt souvent à ce moyen en visant l'information que communique le Npr par le biais des associations et des connotations, donc orientée toujours vers les caractéristiques appellatives assorties aux traits saillants du « héros ». Par suite, le processus de l'appellativisation permet de créer sur la base d'un Npr un lexème au moyen de la conceptualisation, de la sémantisation et autres opérations.

La stylistique des Npr fictifs joue souvent sur les genres tels que le grotesque, la satire, l'ironie et la parodie. Ce sont là les procédés qui contribuent au « démarrage » du processus d'appellativisation. E. Šerstjukova met en relief [2002 : 72] les emplois anthroponymiques stylistiquement marqués suivants :

a) foisonnement du sens stylistique proprial en fonction des liens associatifs et figuratifs qui apparaissent entre le Npr « transparent » et le Nc correspondant, c'est-à-dire le mot catégoriel, classificateur (un boulanger qui s'appelle *Monsieur Doré*, un menuisier qui s'appelle *Latte*) ;

b) foisonnement du sens stylistique proprial par transgression des relations logiques entre le Npr « transparent » et son entourage (*Madame Lajoie* pour un personnage mélancolique et triste, un concierge qui s'appelle *Monsieur Aigle*, un boucher pieu qui porte le nom *Monsieur Lécheur*) ;

c) sens stylistique caractérisant, formé par le Npr évoquant un trait saillant (*Madame Lambine*, *Monsieur Lajoie*, *Sperlingsmeister Zauderer*). L'auteur allemand Strittmatter a créé l'image du professeur *Gerber* (le Nc Gerber signifie « tanneur ») bien qu'il soit professeur de son métier. Le sens figuré du Nc *Gerber* est justifié par une autre expression « une callosité sur l'âme » : ***Lehrer Gerber*** *hatte Augen, die auf Vorteile gerichtet waren, und* ***Hornhaut auf der Seele***[115] [Strittmatter, *Der Wundertäter*, 1980 : 55] d'où on comprend qu'il s'agit d'un homme insensible et dur ;

d) foisonnement du sens stylistique par associations phonétiques (combinaison de rime, rythmicité, allitération, réduplication phonologique ou sémantique, harmonisation consonantique) : *Ludmila war auf ein Inserat in den Haushalt der Meistersleute* ***Kluntsch gerutscht*** [Strittmatter, *Der Wundertäter*, 1980 : 167]: *... sagte* ***Rolling****, den*

[115] **Le professeur Gerber** avait les yeux tournés vers le profit, et **une callosité sur l'âme** (trad. Y. S.).

sie vom ersten Tage an ***Rollmops*** *nannten* [ibid., 375] – où *rutschen* (glisser, rouler) répond à *Kluntsch* et *Rollmops* (hareng en marinade) à *Rolling* ;

e) foisonnement du sens stylistique en fonction de la haute fréquence du Npr et de la communisation de ses connotations sociales (les gens les plus simples et nombreux sont – en allemand – *Krause, Schmidt, Meier*: en français – *Dupont*, en russe – *Ivanov, Petrov, Sidorov*, en anglais – *Johnson, Smith*) ;

f) sens figuratif est créé au moyen de l'entourage lexical contextuel : *la phalène Stanislaus* et *l'abeille Friedrich Nietzsche* [*ibid.* : 433], où Stanislaus n'est pas du tout le nom d'un papillon mais la dénomination d'un homme de mœurs légères.

On sait que le lexème s'inclut dans le dictionnaire avec les acceptions qui se fixent dans la parole, que le mot peut changer son contenu et sa valeur fonctionnelle, il peut avoir son histoire, que le lexème possède un contenu principal, aussi bien qu'il peut recevoir un sens figuré. Les conditions du passage des Npr aux Nc se créent à l'intérieur de collectivités restreintes. Selon la notoriété des dénotations (référents), les Npr participent aux situations discursives et sur eux se superposent différentes connotations. En dehors d'un collectif donné, les onymes perdent leur lien avec le référent, abolissent les connotations et se transforment en unités du lexique spécial.

La haute notoriété d'une dénotation contribue au passage libre du lexique spécial au lexique commun. À la différence des mots communs, les lexèmes spéciaux n'ont pas de mission prédestinée largement admise, puisque le nom est individuellement donné à l'objet ou à l'individu, donc exceptionnellement pour lui [Superanskaja, 1973]. L'hétérogénéité des objets dénommés conditionne le caractère spécifique des Npr, (pré)destinés à les désigner. Les nominations différentes forment une échelle à plusieurs niveaux. Le passage du lexique spécial au lexique commun s'effectue différemment au sein de diverses classes des onymes. La déonymisation peut suivre son cours graduellement et rester incomplète (*Salomon, Apollon* restent Npr, sur un pied d'égalité avec les emplois métaphorisés) ou bien évoluer très vite et complètement, comme *ohm, hertz* qui reflètent la transposition artificielle/terminologique. Dans ce dernier cas, la déonymisation est orientée avec préméditation au changement de la signification, par le biais du transfert métonymique. Le passage complet élargit l'étendue des applications lexicales. La transformation de sens conduit aux dénominations secondes, donc aux significations secondaires dérivées.

À l'heure actuelle, les linguistes parlent de plus en plus de l'importance des associations dans la formation des sens figuratifs. M. Nikitin affirme [1979 : 99] que les significations dérivées sont motivées par des liens divers aux significations premières. Les sens figurés possèdent une sémantique potentielle, c.t.d. ils ne fixent pas un certain contenu, mais tout simplement tracent vaguement un domaine sémantique à structure probable. C'est la sélection de celui-ci qui s'accomplit dans la parole, et l'acception figurative se systématise selon certaines règles d'interaction entre une signification primitive et les circonstances contexto-situationnelles de la parole.

V. Šakhovski estime [1985 : 30] que sur la base des associations peuvent surgir des *sens accessoires* (*automatiques*): comme ils sont accompagnés par les sentiments, ces sens se colorent d'évaluations émotives qui peuvent graduellement devenir usuelles, donc entrer avec le temps dans la structure lexicale. C'est pour cela que l'association n'est pas encore la connotation, d'autant moins la signification, mais qu'elle peut devenir la base pour celles-ci. L. Klimkova note que le sens associatif est différemment présent dans les lexèmes d'ordre divers. Quant aux Npr, ce sont les informations encyclopédiques, courantes, généralement acquises, individuelles, subjectives, conditionnées par l'expérience humaine, sociale, logique, mentale, linguistique, qui s'actualisent à l'usage ou à la perception du nom en question [1991 : 87].

Comme nous l'avons déjà signalé, il y a deux modes de réinterprétation du Npr :

- *métaphorique*, ce que L. Ščetinin appelle [1962] *généralisation/communisation* : formation d'un nouveau lexème sur la base du changement quantitatif référentiel (extension) des sens associés aux Npr. La métamorphose quantitative onomastique, à savoir la multiplication des référents, aboutit à la métamorphose qualitative, donc à la naissance d'une nouvelle unité lexicale:

- *métonymique*, ce que L. Ščetinin appelle [*ibid.*] *nomination* : formation d'un nouveau lexème avec une nouvelle corrélation d'objet, sur la base des complexes sonores onymiques.

Selon T. Bulanovskaja [1999 : 39], dans le cas de la métaphore, la nouvelle unité est plus étroitement liée au Npr-source que dans le cas de la métonymie, où ce liage a un caractère indirect. En général, cela dépend individuellement des connaissances extralinguistiques de chaque locuteur, de son niveau intellectuel. La sémantique du déonyme métonymisé est plus indépendante que celle du déonyme métaphorisé. Le déonyme métonymisé se base sur la forme externe du Npr par une opération logique,

tandis que le déonyme métaphorisé se base sur la forme interne et y puise un contenu à l'aide de la réinterprétation. Ce dernier lien, en lui-même, est un moyen de rappel sémantico-référentiel qui se flétrit dans le temps, l'espace et l'usage, en fonction de l'intensification du rattachement et de la nécessité sociolinguistique. La métaphore fonctionne par association de contingence (attributive, prédicative, qualitative), la métonymie par association relationnelle (logique).

3.5.1. Transposition métonymique

La métonymie est l'expression d'un concept par un lexème derrière lequel, dans une distribution primaire, est fixée l'expression d'un autre concept, lié au premier par dépendance implicationnelle [Nikitin, 1983 : 95]. Dans la métonymie, le sème général est égal au contenu de la signification initiale directe. La signification dérivée secondaire acquiert une structure plus complexe : le sème général devient l'hyposème (la partie du tout) et le reste du concept impliqué constitue l'hypersème (le tout à travers la partie) de la signification dérivée. L'auteur insiste sur l'importance du lien implicationnel entre le concept initial et l'hypersème de la dérivation. La signification est liée à la dérivation par l'hyposème de cette dérivation. Le rôle différentiel de l'hyposème, en tant que spécificateur de l'hypersème, peut être réduit à rien. Dans ce cas, la signification seconde se généralise et s'assimile au contenu de l'hypersème. De plus, on observe une perte des relations entre les significations primaire et secondaire et, par suite, la formation des homonymes [*ibid.*]. Tout cela peut être considéré comme pertinent pour les significations formées sur la base des Npr.

La sphère des relations métonymiques est exceptionnellement large : relations spatiales, notionnelles, événementielles et logiques entre différents objets, individus, actions, processus, phénomènes, lieux, temps, etc. Les métonymies possèdent une haute régularité et typicité, les relations métonymiques sont activement explicites dans les modèles sémantiques des lexèmes polysémiques.

Les raisons de la translation en question, selon M. Bič [1995 : 98], sont : le porteur du Npr doit être généralement connu au moment de la transposition métonymique, les locuteurs doivent avoir un fond sociolinguistique qui est manifeste, en ce qu'ils possèdent des représentations communes et typiques sur les propriétés des dénotations onymiques. Dans la conscience des hommes, un trait caractéristique est fixé, il est sélectionné parmi les attributs qui sont propres à la dénotation. Les associations servent du fondement pour

la translation métonymique des anthroponymes, elles lient l'activité d'un individu et les résultats de cette activité, lorsque l'objet est prénommé par le Npr de l'auteur ou de l'inventeur.

Donnons quelques exemples de la métonymie étymologique, lorsque le sens primitif et l'objet initial sont oubliés ou vieillis. Dans un journal parisien, on a mis la caricature du ministre français du XVIIIe s. Etienne de Silhouette : c'était la vue de profil ombragé en noir, les parisiens ont reconnu leur ministre et dorénavant toutes les images de ce style ont été appelées *en silhouette*. *Dollar* provient de la ville allemande *Joachimstal*, où on avait fabriqué la monnaie *joachimstaller:* la deuxième partie de ce nom (*taller*) fut utilisée pour nommer la monnaie dans les autres pays de l'Europe: aux Etats-Unis sous l'influence des langues hollandaise et anglaise, elle a été transformée en *dollar*. Les Nc formés par transpositions métonymiques, au fil du temps, peuvent devenir des *métaphores usées*.

Ce sont les *relations d'objet* qui sont changées dans les processus métonymique et métaphorique. La métonymie est étroitement liée à l'enrichissement de la structure sémantique lexicale, par les sens aussi bien que par les emplois. Ainsi, la déonymisation est liée à la spécialisation du Npr, et à sa réinterprétation qui lui assigne une nouvelle fonction sémantique. Les déonymes doivent être considérés comme homonymes des Npr. Les motifs en sont linguistiques (changements dans le système linguistique) et extralinguistiques : le changement des réalités.

La dénomination métonymique résulte de divers rapports entre les concepts des objets rapprochés : équivalence, contradiction, subordination, intersection, etc. Les translations métonymiques sont possibles à cause des associations psychologiques de contingence qui reflètent les liens entres objets et phénomènes dans la vie réelle et fictive. Les Npr peuvent générer du sens sur la base des modèles linguistiques généraux et des associations situationnelles qui lient les concepts connexes.

Les transpositions métonymiques sont très hétérogènes. M. Bič [1995] met en relief les types sémantico-syntaxiques suivants :

1. causaux, conditionnés par les relations causales entre les concepts des objets connexes ;
2. locaux, conditionnés par les relations locales entre les concepts des objets connexes ;

3. temporels, conditionnés par les relations temporelles entre les concepts des objets connexes ;

4. attributifs, conditionnés par transfert de la dénomination d'un attribut aux objets ou phénomènes qui le comportent ;

5. partitifs, conditionnés par les relations « tout – partie ».

E. Šerstjukova, après avoir analysé 420 exemples d'emplois anthroponymiques métonymiques, distingue [2002 : 82] les types temporel, causal et partitif :

a) La *métonymie temporelle* porte sur la désignation des périodes de temps de la vie, de l'œuvre et de l'activité d'un homme. Cette espèce de la translation dénominative est conditionnée par un lien (association) temporel entre les notions des objets rapprochés. En mettant en relief une entité, le locuteur, dans une situation concrète, associe un laps de temps à un individu. En allemand, les prépositions *bei, unter, von... bis* jouent un rôle important en combinaison avec les verbes *lesen, übersetzen, leben, haben, spielen, hängen,* etc. Cette combinaison n'est pas typique pour les Npr dans leur première fonction. Par exemple, la préposition *sous* (*unter*) concerne le plus souvent un empereur, un roi ou de grands politiciens et la période de leur gouvernement : *Das Ägäische Meer leuchtete wie auf guten Reiseprospekten, der Himmel war bestimmt wie* ***bei Homer****...*[116] [Strittmatter, *Der Wundertäter*, 1963 : 540]. C'est du temps auquel Homère est associé qu'il est question, lorsque le ciel était encore plus limpide et étoilé et que chaque dieu ou déesse correspondait à telle ou telle constellation. Les énoncés synonymiques *durant la période antique* ou *probablement au VIIe s. av. J.C.* peuvent être considérés comme secs et formellement informatifs, ils ne conviennent pas au ton élevé et triomphal de la narration. Ces expressions n'évoquent pas autant de réseaux associatifs que le nom du poète grec, avec son entourage littéraire, historique, mythologique et poétique. C'est le Npr qui ajoute du contenu (départ de l'essor de l'antiquité, commencement de la pensée philosophie, et autres). Cela est fait sciemment par l'auteur pour opposer deux laps de temps : la période d'épanouissement d'une vie et son déclin – déclenchement de la guerre par Hitler. Il est important ici que la nature, à la différence de l'homme, ne change pas, elle reste « comme aux temps de Homère ».

Dans les exemples présentés ci-dessous, il s'agit de la période du gouvernement :

---

[116] La mer Égée luisait comme sur une publicité chique, le ciel était exactement comme **chez Homère** (trad. Y. S.).

Schlechte Zeiten, miserable Zeiten! Da war es doch ***unter Kaiser Wilhelm*** *besser!*[117] [Jobst, *Tapetenwechsel*, 1983 : 70]

La combinaison des prépositions *von ... bis ...* véhicule l'idée de l'étendue temporelle :

...Denn ein unbesiegter Held war, ***von Homer bis heute,*** *so gewaltig wie sein Mundwerk, aber ein besiegtes Grossmaul war nur noch lächerlich*[118] [Noll, 1963 : 6].

b) La métonymie causale est conditionnée par les rapports causaux entre les concepts des objets rapprochés. L'union continue de la cause et de la conséquence se manifeste en associations évoquées, qui permettent de présenter les propriétés d'une entité au moyen de ses relations avec un autre élément connexe. S'y rapportent les cas où un Npr est employé pour désigner un produit d'activité, p.ex., pour indiquer des livres en utilisant les noms d'auteur :

Da waren viele seiner <u>*Lieblingsbücher*</u> *dabei :* ***Stevenson und Jack London, Karl May****…*[119] [Noll, *Roman einer Heimkehr*, 1963 : 21].

La métonymie fonctionne ici grâce à l'indication directe du lien entre les objets rapprochés : *Lieblingsbücher - Stevenson und Jack London, Karl May*. Ce n'est pas par un effet du hasard que les auteurs sont énumérés de cette façon. Ils démontrent les goûts et la conception du monde de l'individu qui préfère les livres des écrivains mentionnés, ce qui atteste sa nature romantique et éprise de liberté, puisqu'ils décrivaient les aventures des gens courageux et romantiques. Dans l'exemple : ***„Karl May und so was,*** *das ist alles Schwindel.. "*[120] [Noll, 1963 : 20] l'objectif principal du locuteur est d'évaluer l'œuvre de l'auteur, sa conception du monde et tous les écrivans qui partageaient les mêmes idées, le même style ou vivaient dans le même temps. Le locuteur parle avec mépris de Karl May et d'autres qui lui sont semblables. La tournure *so was* comprend l'information d'ordre implicite : « et autres délires romantiques ».

---

[117] De mauvais temps, de misérables temps ! Ç'a été quand même mieux **sous Kaiser Wilhelm** (trad. Y. S.).

[118] Car un héros invincible était, **d'Homère jusqu'aujourd'hui**, si violent comme sa méchante langue, mais un hâbleur vaincu n'était qu'encore plus ridicule (trad. Y. S.).

[119] Là il y avait beaucoup de ses <u>livres préférés</u> : **Stevenson et Jack London, Karl May**… (trad. Y. S.).

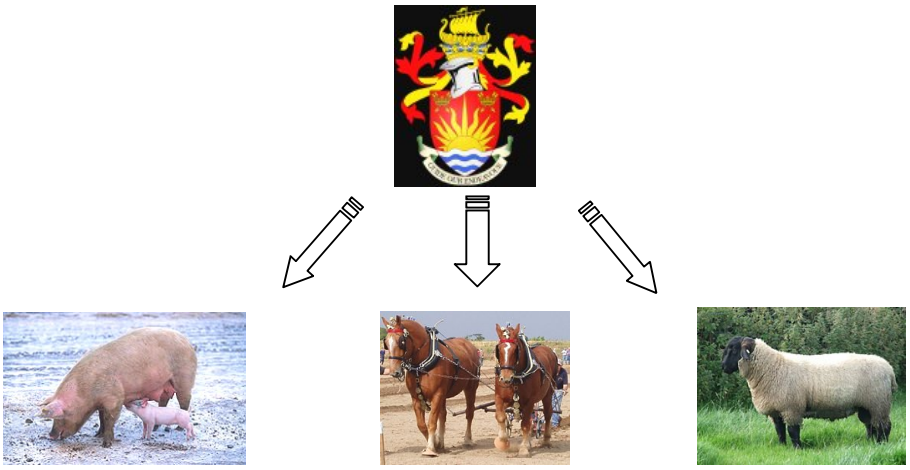
[120] **Karl May et ainsi de suite**, tout cela c'est de la fumisterie… (trad. Y. S.).

c) La métonymie partitive repose sur le principe synecdochique *totum pro parte*. La caractéristique de cette translation est un choix subjectif du trait pris pour fondement de la re-dénomination d'une entité, sur la base de son évaluation personnelle. Dans l'exemple donné ci-dessous, l'homme est pensé comme substance avec laquelle on peut tout faire : *Er machte* ***aus Stanislaus*** *einen Wurm und liess ihn über den Sportplatz kriechen*[121] [Strittmatter, *Der Wundertäter*, 1980 : 309]. Le transfert de signification de l'individu au ver s'effectue par l'association du mode de déplacement, pour souligner une action imposée qui n'est pas propre à un être humain.

Le développement métonymique s'opère selon les modèles suivants :

1) *métonymisation en chaîne* : Rugby (ville à Yorkshire) → Rugby (école privée à Yorkshire) → rugby (jeu sportif pratiquée à l'école):

2) *métonymisation radiale* : Suffolk (compté anglais du sud) – Suffolk (race de porcs), Suffolk (race de chevaux), Suffolk (race de moutons):



3) *métonymisation mixte* : Jersey (île dans La Manche) – Jersey (race de vaches) : – jersey (lainage) → jersey (laine) → jersey (tricot, maillot).

[121] Il a fait **de Stanislaus** un ver et l'a forcé de ramper à travers le terrain de sport (trad. Y. S.).

Aux métonymies sont équivalentes les séries qui représentent les groupes de mots composés de Npr et d'un mot de départ lié à la personne désignée : *maladie de Down* et *maladie Codonnis, principe d'Archimède, loi de Vavilov* et *loi Bunsen et Roscoe, signe de Bastian-Bruns* et *signe Beevor, échelle de Wechsler-Bellevue et échelle Réaumur*, *score de Glasgow*, *aiguille de Vicat*, *pénétrateur de Vickers, table de Mendeleïev, clé de Lécluse, dyspnée de Gheyne-Stokes, respiration de Kussmaul, compteur de Geiger-Müller, courants de Bernard, courbe de Gauss, circuit de Papez, ganglion d'Arnold, montre de Seger, opération de Witzel, kérion de Celse, cliché de Laue, atlas de Talairach, eau de Javel, alliage de Raney, suture d'Halsted, couteau de Bozzoni* mais *procédé Goodyear, cordon Bickford,* etc. Ici, les Npr restent noms propres mais toute la collocation se retrouve dans de nouvelles conditions linguistiques : celles des compositions terminologiques et des désignations de nomenclature. Cela peut être aussi un des facteurs de la déonymisation dans ce genre de Npr.

3.5.2. Transposition métaphorique

Au fond de la métaphore dans la langue se trouvent des relations associatives objectivées, qui sont reflétées dans les traits connotatifs et véhiculent des informations soit sur l'expérience courante et pratique d'une communauté linguistique, soit sur ses connaissances historico-culturelles. La métaphore dans la parole se distingue par ce qu'elle est créée à partir des connotations: celles-ci accompagnent le mot dans son usage « ordinaire » et se fixent dans le potentiel sémantique par cet usage qui embrasse l'expérience linguistique mais reste en dehors du système des significations lexicales. Ce système est formé par leurs identités, différences et règles de compatibilité régulière. Les déonymes représentent tous les deux types métaphoriques.

Dans son article « Sur la sémantique de la métaphore » [1983] M. Nikitin distingue l'*intension* et l'*implication* dans la sémantique lexicale. L'intension constitue le noyau sémantique, l'ensemble des sèmes présents obligatoirement dans la signification. Ceux-ci impliquent d'autres sèmes qui n'y sont pas directement présents. Le total des sèmes impliqués fait l'implication (*implicatum*) de la signification. La sémantique de la métaphore dépend du contexte et de la situation langagière dès qu'elle est intégrée dans les implications logiques et présuppositions d'un texte entier, et qu'elle est inscrite dans une situation représentée, la métaphore peut être sémantisée sans ambiguïté [*ibid.* : 99].

N. Arutjunova [1999] distingue deux sous-types de métaphore : *métaphore-nomination* et *métaphore-caractérisation* : 1) la métaphorisation nominative est le remplacement d'une signification descriptive, à plusieurs attributs, par une autre, et sert de source à l'homonymie : feuille (d'arbre) et feuille (de papier), pied (du corps) et pied (de la montagne). Actuellement, ces métaphores sont privées de figurativité et on y recourt pour dénommer une certaine catégorie d'objets [Arutjunova, 1999 : 358] : *Nostradamus* – pronostiqueur, *Adam* – premier homme ; 2) la métaphorisation caractérisante accomplit une fonction évaluative, une ou des propriétés de l'objet servent de motif à la nomination secondaire : *Salomon* – sage, *Napoléon* – homme ambitieux. Cette dernière est plus productive. Mais cette distinction n'est pas toujours vérifiable. Par exemple :

Aaron – chef de l'église [premier patriarche hébreu]

Apelles – grand artiste (peintre) [un grand peintre grec à l'époque d'Alexandre le Grand]

Mezzofanti – homme aux extraordinaires capacités linguistiques [cardinal italien qui parlait plus de 50 langues]

Moïse – législateur, créateur des lois,

Mathusalem – centenaire [patriarche biblique qui vécut 969 ans]

Asclépios – médecin, docteur [dieu grec de la cure et du traitement]

Mentor – précepteur, conseiller inlassable [éducateur de Télémaque, fils d'Ulysse]

Lucina – sage-femme, accoucheuse [déesse romaine qui contrôlait la procréation]

Tous les individus ont eu quelques traits qui les distinguaient des autres. C'est leurs activités qui importent : Nostradamus faisaient des prédictions, Aaron avait la suprématie à l'église, Mezzofanti parlaient plusieurs langues, etc. C'est leurs activités qui les ont rendus célèbres et populaires. Donc, la translation métaphorique a été effectuée sur le fondement d'un trait principal, ou moteur : action/activité propre au porteur du Npr. Les significations des déonymes, dans lesquels s'est connoté puis explicité un des attributs, se réalisent respectivement dans le contexte et sont rédupliquées :

> *À moins que vous ne viviez sous le soleil éternel de la Californie, vous avez sans doute remarqué les signes… Les cieux se sont obscurcis, les nuages lourds de pluie sont venus, et le soleil lui-même disparait peu à peu. Nul besoin d'être* ***un Nostradamus*** *pour* <u>*prédire*</u> *ceci : l'été s'en est allé, et l'hiver arrive* [http : //www.frenchyfries.fr].

Dans cet énoncé, le sème « pronostiqueur » est doublé par le verbe *prédire* dont la présence intensifie la signification dénotative du déonyme *Nostradamus*.

> ***Aarons**, and such as sit at the Helme of the Church, or are worthily advanced for their knowledge in Learning and State, I mean both bishops and doctors*[122] [E. Topsell *The History of Four-footed Beasts* (1607)1967].

L'amplificateur connotatif de *Aaron* est le lexème *bishop*. Dans certains cas, les déonymes sont rédupliqués par des propositions subordonnées :

> R.P. Paranjape was senior wrangler in mathematics at Cambridge : D.N. Mullick won a similar distinction, while H.N. De carried off first honors in classics at Oxford. The latter is **the Mezzofanti of India**, enjoying the mastery of twenty different languages[123] *[P.S. Reinsch,* Intellectual and Political Currents in the Far East, *1911 : 91].*

Kravčenko affirme [2004 : 142] que les métaphores onymiques constituent 31,2 % de tous les déonymes anthroponymiques. Elle dégage les déonymes à caractéristique négative et les déonymes à caractéristique positive. On prend en compte les caractéristiques externes ou internes, morale ou physique des individus, leurs activités et actions, les particularités de leur comportement :

- apparences (beau – laid) ;
- caractère (bon – mauvais) ;
- comportement (correct – incorrect) ;
- totalité des qualités de la personnalité (positive – négative).

Ce dernier critère est assez large. Se combinent les spécificités des apparences, de la conduite, etc., parce qu'il y a des déonymes qui ne peuvent être classifiés selon tel ou tel trait saillant dans le caractère ou comportement. Trions les exemples de Npr recatégorisés selon les classes distinguées :

---

[122] **Aarons**, et tels qui sont assis en Tête de l'Eglise, ou à leur juste valeur avancés grâce à leur connaissance dans l'Éducation et dans l'État. Cela concerne les évêques et les docteurs à la fois (trad. Y. S.).

[123] R.P. Paranjape était un étudiant des cours supérieurs s'étant distingué en mathématiques à Cambridge. D.N. Mullick a obtenu la même distinction, tandis que H.N. De gagnait les honeurs dans les langues classiques à Oxford. Ce dernier est **le Mezzofanti d'Inde**, jouissant de la maîtrise de vingt langues différentes (trad. Y. S.).

I. Déonymes négatifs anthroponymiques

1) *par apparences* (*Quasimodo* avec le sème « laid ») ;

2) *par caractère* (*Érostrate* – homme ambitieux, en souvenir de l'habitant d'Ephèse qui avait brûlé le temple d'Artémis en 356, cherchant à tout prix la célébrité: *Xanthippe, Tartuffe*) ;

3) *par comportement* (*Don Juan* – débauché, amant, polisson*, Quisling* – traître, collaborationniste, en souvenir du ministre norvégien à la 2me Guerre Mondiale Vidkun Abraham Quisling*, hooligan* – provient du Npr d'une famille irlandaise qui était très scandaleuse*, Gargantua* – glouton, géant) ;

4) *par l'ensemble des qualités* (*Zoïle* – critique envieux, selon le Npr du sophiste grec qui avait critiqué l'*Iliade* et l'*Odyssée*, *Catilina* – conjuré sans principe, d'après le nom du Romain qui avait comploté contre son pays en 63 avant J.C.: *Alastor* – homme vindicatif, impitoyable, en l'honneur du dieu romain de la vengeance: *Hector* – vantard et taquin, selon le nom du héros troyen, qui se caractérisait par un esprit irascible et belliqueux: *Hitler* – tyran, dictateur souffrant de la folie des grandeurs: *Martinet* – chef chicaneur et sévère, d'après le nom de l'officier français qui, à l'époque de Louis XIV, a élaboré le système des instructions de l'infanterie basées sur un dressage cruel). La signification est fondée non pas sur un trait saillant mais sur l'ensemble des traits concernés : *Hitler* évoque des actes négatifs plus le caractère méchant ; *Zoïle* représente la critique et l'aversion profonde envers Homère. Les connotations négatives sont très expressives et suggestives en contexte.

Déonymes négatifs mythologiques

Les déonymes mythologiques et bibliques forment une strate considérable, c'est pourquoi il faut les présenter séparément. Le transfert des propriétés et des actions de la personnalité mythologique a changé petit à petit la sémantique du *mythoanthroponyme*, qui a déonymisé son sens. Cette translation a neutralisé la hauteur des divinités, mais a préservé la vénération d'antan sans expulser la compréhension établie au cours des siècles.

1) *par apparences : Gorgone* – guenon, épouvantail, une femme répugnante – provient du mythonyme grec qui désignait la femme-monstre ailée à oreilles de bête, au rictus féroce avec des serpents à la place des cheveux, son regard transformait les gens en pierre ;

2) *par caractère : Mégère* – femme hargneuse, chipie, en l'honneur d'une des Erinnyes, déesses grecques de vengeance, elle était représentée comme une vieille hideuse avec serpents au lieu des cheveux, à longue langue, la torche et le fouet dans la main ; *Furie* - femme hargneuse, chipie, nom d'une des trois déesses romaines de la vengeance). Ces noms se sont profondément lexicalisés ;

3) *par comportement : Caïn* – fratricide, fils aîné d'Adam qui a tué son frère cadet Abel: *Judas Iscariote* – traître, capable de crime par profit, personnage biblique qui a trahi Jésus pour 30 monnaies: le lexème *Judas* a été enregistré par le Grand Dictionnaire d'Oxford en 1489 et *Iscariote* – en 1647 : ils restent synonymes, mais en 1865 on fixe une nouvelle signification « œil-de-bœuf », « ouverture dans la chambre ou dans la porte » dont la motivation n'est pas évidente bien qu'on puisse supposer un lien entre la traîtrise et « surprendre/épier », probablement il s'agit du développement des connotations supplémentaires : *Pilate* – traître, qui accomplit un crime par les mains d'autrui, qui se décharge de la responsabilité – gouverneur général romain qui hésita à condamner le Christ: *Cassandre* – celle qui énonce des prédictions significatives et sinistres, en l'honneur de la fille du roi de Troie Priam et d'Hécube, dont les pronostics n'étaient crus par personne ;

4) *par ensemble des qualités : satyre* – dépravé, jouisseur, débauché, du Npr du dieu inférieur très lubrique, il était compagnon de voyage du dieu du vin et de la gaieté, malin voluptueux aux apparences laides – jambes de bouc, cornes, barbe et queue. C'est aussi une race de singes, une famille de grands papillons diurnes et un homme qui souffre de satyriasis). On peut supposer que ces nominations se sont formées sur le fondement des traits communs ; *Hérode* – homme vindicatif et scélérat, roi judaïque qui avait organisé le massacre des innocents et des enfants ; *Ananias* – menteur, un des premiers chrétiens qui a menti à l'apôtre Paul et caché la somme pour laquelle il avait vendu sa maison, *Jézabel* – femme débauchée et effrontée, d'après le Npr de la femme du roi judaïque Achab à qui elle a été infidèle, *harpie* – pillard, être cupide et cruel, dans la mythologie grecque c'était la déesse de la tempête, une femme maligne, voleuse, représentée en tant qu'oiseau rapace à visage féminin. C'est également une race d'aigles de grande taille en Amérique Latine, une espèce de chauves-souris en Inde qui se caractérisent, tous deux, par la voracité, l'avidité et l'insolence ; *Médéa* – femme jalouse et rancunière, en l'honneur de la femme de l'argonaute Jason, magicienne qui s'est vengée de l'infidélité sur son mari). Ces emprunts sont bien assimilés et associés au sème « méchanceté ».

II. Déonymes positifs anthroponymiques

1) *par apparence* (*Mata Hari* – belle espionne séduisante, en l'honneur du surnom de Margarita Hertruda Selle) ;

2) *par caractère* (*Jourdain* – homme ridicule et niais, d'après le Npr du personnage de « Bourgeois Gentilhomme » de J.-B. Molière, *Alceste* – mysanthrope, en l'honneur d'un des personnages moliéresques).

Ces déonymes révèlent les traits du caractère qui sont valorisés dans la société, respectés d'après l'échelle axiologique et axés sur les valeurs culturelles.

3) *par comportement* (*Mécène* – protecteur généreux des sciences et des arts, Npr du patricien Gaius Cilnius Maecenatus qui a financièrement aidé Virgile, Horace et Properce) ;

4) *par l'ensemble des qualités personnelles* (*Socrate* – sage ; *Corinne* – femme à l'esprit sublime, en l'honneur de l'héroïne du roman de Staël *Corinne, ou l'Italie ; Pénélope* – femme fidèle, femme qui attend, du Npr de l'épouse d'Ulysse qui attendit son mari avec dévouement pendant longtemps ; *Céladon* – amoureux sentimental, en l'honneur du héros du roman psychologique d'Urfé *Astrée* ; *Dulcinée* – amoureuse, d'après le Npr de l'héroïne de Cervantes).

Les mythonymes représentent un stock considérable pour la formation des déonymes, probablement à cause des influences de la culture hellénistique, de la propagation de celle-ci pendant la période de Renaissance, de la phraséologisation et de la durée de leur usage.

1) *par apparence* (*Apollon* – bel homme, du dieu grec de la beauté: *Junon* – belle femme majestueuse, du Npr de l'épouse de Jupiter, déesse des noces et de l'aide obstétricale: *Péri* – la belle, du Npr d'une fée de la mythologie persique, elle était représentée sous les traits d'une femme ailée qui protégeait des mauvais esprits: *Vénus* – belle femme, du Npr de la déesse des jardins dans la mythologie romaine, elle a été identifiée à Aphrodite, déesse de la beauté et de l'amour: *Cupidon* – jeune garçon mignon, du Npr du dieu romain de l'amour, fils de Mercure et de Vénus, représenté comme un garçon ailé l'arc à la main, dans la mythologie grecque c'était *Eros*, mais celui-ci avait été déonymisé avec la connotation de l'amour physique, de la passion, de l'attirance sexuelle, d'où proviennent *éros*, *érotique*, *érotisme*, *érotiser*, *érotiquement, érogène, érotogène, érotisant, érotisation, érotomane, érotomaniaque, érotologie, érotologue, érotologique,*

érotographomanie, érotomanie, érotophobie avec les mêmes co-significations, à ceux-là il faut ajouter *Amour*, d'un dieu romain, mioche à joues rebondies, symbole de l'amour. *Amour* et *Cupidon* sont caractérisés en tant que déonymes poétiques, la haute fréquence de leur usage s'est trouvée surtout aux XVIIIe-XIXe s.).

2) *par comportement* (*Mars* – grand guerrier, combattant, du Npr du dieu romain de la guerre, déonyme peut être considéré positif car il personnifiait le succès et la victoire dans le combat: *Madeleine* – pécheresse repentie qui avait eu pleine conscience de ses vices, d'après le Npr de Marie Madeleine pardonnée par Christ).

3) *par l'ensemble des qualités* (*Salomon* – homme sage, du Npr du roi d'Israël 965 - 928 av. J.C. : *Dorcas* – bienfaitrice, du Npr de la chrétienne du N.T. qui avait cousu des vêtements pour les distribuer aux pauvres: *Némésis* – femme vindicative qui punit sévèrement mais justement, du Npr de la déesse grecque du châtiment: *Hercule* est un homme de haute taille, athlétique et capable d'actes héroïques).

Les déonymes axiologiquement positifs sont moins nombreux que les déonymes négatifs, ce qui montre que l'esprit humain accentue les qualités négatives et met l'accent sur des attributs opposés à l'idéal. Dans les champs visuels et mentaux se trouvent rapidement les phénomènes indésirables, inacceptables, inadmissibles et intolérables. Cela est reflété dans les significations des déonymes énumérés ci-dessus.

III. Déonymes d'origine toponymique

A. Déonymes qui désignent certaines particularités des lieux

1) *similitude par fonctions* (*Lyceum* d'où *lycée* – jardin à Athènes où Aristote avait enseigné: *Achéron* – royaume d'outre-tombe, du Npr d'une des rivières dans la mythologie grecque, à travers laquelle Charon transportait les âmes des morts: *Aréopage* – tribunal, cour, en l'honneur de la place à Athènes où s'est réunie la Cour Suprême: *Mecque* – lieu de pèlerinage, du nom de la ville où le prophète Mahomet est né et où se réunissent les musulmans).

Les référents de ces déonymes ont été les lieux de réunion, les onymes ont transposé ces singularités à la sémantique des dérivés. On observe l'extension des dénotations qui sont caractérisées par le trait « lieu d'aspiration », ce qui se connote dans la signification du déonyme.

2) *similitude par propriétés* (*Capoue* – ville ou lieu caractérisé par le faste et l'amollissement, d'après le Npr de la capitale de la Campanie antique: *Sahara* – désert, du Npr du désert le plus grand dans le monde entier, *bastille* – prison, du nom de la grande prison à Paris: *Eden* – paradis, du nom du jardin biblique: *Alpes* – hautes montagnes, en l'honneur des montagnes les plus hautes en Europe). Ces déonymes sont orientés sur les particularités toponymiques des lieux à sèmes « abondance », « chaleur », « prison », « paradis », « hauteur ».

B. Déonymes qui désignent les évènements associés aux lieux :

1) similitude par résultat (*géhenne* – lieu des souffrances et des supplices, du nom grec de la vallée en Israël où on avait fait des sacrifices pour Moloch en brûlant les gens: *Golgotha* – lieu des martyres et des souffrances, du nom de la colline près de Jérusalem où Jésus fut crucifié: *Cannae* – lieu de bataille décisive, du nom de la ville où Hannibal avait infligé une grande défaite aux légions romaines: *Rubicon* – lieu et situation où on prend irrévocablement un parti, du nom de la rivière qui était une frontière de l'Empire Romain et que César avait traversée pour transgresser la loi et commencer la guerre : *Babel* - remue-ménage, fouillis, pêle-mêle, du nom de la tour que les anciens avaient décidé de construire et où Dieu avait mélangé les langues et les peuples).

3.6. Les particularités de la déonymisation

3.6.1. La déonymisation comme problème linguistique

Le système lexical de la langue vivante se trouve pris dans une dynamique, dans un processus du développement. La déonymisation reflète bel et bien une des facettes de ce phénomène. L'onymisation, processus inverse (Nc→Npr), dépend du lien entre les objets, tandis que la déonymisation est majoritairement liée aux possibilités linguistiques.

Si l'on prend en compte la structure de la signification lexicale, l'interaction des noms propre et commun est liée à la mobilité des frontières entre les éléments de la signification. Ce fait contribue à la formation des Nc à la base des Npr, mais cela ne veut pas dire que l'appellatif soit formé de manière rapide ou instantanée. Le passage même suit le plus souvent une voie invisible, car ce que nous considérons dans l'usage ne montre que le résultat final du processus de déonymisation. Les nominations passent par une étape

intermédiaire, égalisant les fonctions sémasiologique et nominative propres à chaque Nc. Avec la perte de la fonction sémasiologique, les Npr deviennent Nc. En tout cas, pendant une certaine phase de l'évolution lexicale s'instaure une « concurrence » entre les variantes propriale et commune du nom. Nyckees le confirme, en affirmant que

> *e*n synchronie, *nous percevons comme métaphoriques certaines relations entre significations que lesdites relations ont nécessairement procédé* historiquement *de projections métaphoriques véritables, impliquant de la part de leurs promoteurs une sorte de saut conceptuel. Non seulement bien des causes autres que métaphoriques peuvent être envisageables pour expliquer tel changement de sens à l'origine d'une polysémie donnée, mais les polysémies résultent sans doute bien souvent d'évolutions continues, sans rupture sensible, et dont les promoteurs mêmes n'ont pas eu une claire conscience*[124].

En entrant dans la langue, le Npr doit acquérir une part d'information situationnelle et événementielle, permettant de le relier aux catégories d'objet logiques sans lesquelles il ne pourrait fonctionner dans le système. L'information de cet ordre est habituellement associée aux Npr connus / notoires, qui jouent le rôle des allusions ou des contextes allusifs d'ordre situationnel et événementiel (*victoire à la Pyrrhus*). La saturation du Npr en information situationnelle et événementielle le ramène à son appellativisation :

Les Athènes du Nouveau Monde - Boston (centre de la vie littéraire et publique)

La Florence allemande - Dresde (ville des musées et des châteaux).

La transformation avancée du Npr en Nc est marquée par la perte du lien avec l'appellatif (*académie, lycée*). Cela concerne les termes et la nomenclature de divers domaines de connaissances (*Ohm, Roentgen*). En pratique, l'usage des Npr recatégorisés peut ignorer les Npr sources : *Cognac arménien* (où Cognac est une ville française), *cheviotte pétersbourgeois* (où cheviotte provient des montagnes écossaises). C'est un phénomène foncièrement lexico-sémantique. En comparant les traits sémantiques de *Curie* (Npr) et *curie* (Nc), il faut noter qu'avec l'effacement de la propritude la lexie acquiert le trait de l'abstraction, mais perd les caractères animé, proprial et personnel, en résultat de quoi elle apparaît dans de nouveaux contextes et retrouve une nouvelle valeur linguistique.

---

[124] Nyckees Vincent (2007). *«* La cognition humaine saisie par le langage : De la sémantique cognitive au médiationnisme »*, Corela*, Numéros spéciaux, *Cognition, discours, contextes*. Accessible en ligne à l'URL : http : //edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1659.

L'interconversion entre ces deux classes lexicales des noms dépend directement de ces propriétés qui prédominent, diminuent ou disparaissent à un moment donné.

La frontière entre Npr et Nc ne peut être tracée comme un contour régulier, mais comme une frange de transitions imperceptibles d'une qualité à l'autre. Le Npr est indissolublement lié au Nc et comporte en puissance des possibilités de généralisation, ce que lui donne une chance d'échapper à la nominativité individualisante, et de former des concepts nouveaux et des images achevées. Ce fait permet de confirmer que les Npr et Nc sont le passé, le présent et le futur les uns pour les autres, puisque l'évolution de ces catégories linguistiques est toujours en mouvement.

L'appellativisation fait passer le Npr dans un autre sous-système lexical, intermédiaire entre les appellatifs et *onoma* : celui de l'***appellonymie***, le terme de V. Neroznak [1990]. Une lexie peut être parfois considérée par les uns en tant que Npr, par les autres comme Nc. Le type de lien entre le mot et le concept joue un rôle considérable : plus il est fort, plus il y a de certitude que c'est un Nc. La déonymisation peut être incomplète ou inachevée, comme dans les exemples d'*Eve* (Npr/première femme/aïeule/tentatrice), *Salomon* (Npr/sage), *Adam* (Npr/premier homme/aïeul), etc. *Eve* et *Salomon* ne sont pas complètement appellativisés : premièrement, ils restent les Npr, mais, deuxièmement, ils ont acquis de fortes connotations bibliques et sont aptes à désigner les personnes d'une trempe particulière. Mais chaque emploi doit être considéré différemment.

Le passage du Npr au Nc, lorsque le nom entre dans le domaine public, peut être considéré comme sélectif et individuel pour chaque locuteur et communauté linguistique. Le locuteur utilise un nombre assez réduit de Npr, parmi des milliers qui sont fixés dans la langue/culture. Une quantité considérable de Npr restent dans le stock passif, d'où ils peuvent être retirés et (ré)actualisés par chaque locuteur d'une façon individuelle.

La déonymisation peut prendre parfois des formes étranges et intéressantes. En anglais américain, *Crow Jim* est un surnom péjoratif que les Noirs avaient donné aux Blancs, l'expression étant formée par transposition inverse de *Jim Crow* (*jimcrowism*) qui désignait les Noirs d'une manière humiliante, à l'exemple du maître d'esclave Jim Crow qui introduit ses lois de ségrégation et de discrimination dans le Sud des Etats-Unis, personnage de sketch (1832) du dramaturge et acteur Thomas Rice.

La dérivation du Npr peut être également considérée comme processus déonymique. Par exemple, le nom du grand écrivain russe L.N. Tolstoï a donné naissance aux lexèmes suivants :

→ *tolstovka* = blouse à la Tolstoï, kossovorotka ample:

→ *tolstovstvo* = « tolstoïsme », doctrine éthico-religieuse de Tolstoï, basée sur les principes chrétiens de non-violence et d'aversion envers la civilisation, et sur l'idéalisation de la vie paysanne:

→ *tolstovchtchina* = « tolstoïsme », mais avec une nuance dépréciative:

→ *tolstovec* = disciple ou continuateur de L. Tolstoï

Superanskaja pense qu'il y a des Npr connotativement différents : les uns acquièrent une valeur historico-culturelle plus intense que les autres [1973 : 58]. La plupart des Npr étant ethnoculturels et ethnocentriques, c'est dans des conditions spécifiques qu'un Npr peut devenir relativement interculturel. La déonymisation est aussi un phénomène transculturel. Par exemple, *les Fritz* sont les soldats allemands pour les français et les russes à la fois, alors que *les Bosch* signifient les soldats allemands pour les français, mais non pour les russes [Reformatskij, 1960 : 21]. Les Npr sont plus exposés aux influences des facteurs extralinguistiques. Le Npr emprunté s'adapte aux normes et aux règles de la langue d'entrée en se pliant au façonnage phonologique et morphologique. Ainsi, *les Fritz* en russe se prononce et s'écrit sans article et avec la désinence du pluriel : *fritz[y]*.

Le degré de productivité du passage des Npr aux Nc, qui dépend des particularités de la mentalité linguistique d'un peuple et des nécessités langagières actuelles, répond aux facteurs suivants :

- fréquence de l'usage d'un Npr sur un certain territoire ou dans un certain milieu (*les Hans, les John, les Ivan, les Isaak*), les objets inanimés comme *katioucha* (lance-fusées multiple) et autres y sont compris ;
- historicité et littérarité d'un personnage dont le nom désigne toute une catégorie des personnes par analogie avec son comportement et ses traits saillants, dans les représentations de l'histoire ou dans le texte-source (*Napoléon, Don Quichotte, Staline, Raskolnikov*) ;
- phonétique du nom, basée sur la corrélation sonore.

Ces facteurs exercent une influence sur la vitesse de translation du Npr : les uns peuvent évoluer pendant un long laps de temps, en gagnant par l'usage de nouvelles significations et des connotations supplémentaires, les autres effectuent ce processus à bref délai, en fonction des nécessités sociales et linguistiques. Dans les études onomastiques, il faut prendre en compte l'interaction des facteurs linguistiques et extralinguistiques qui (pré)déterminent l'existence lexicale et le fonctionnement discursif. Énumérons les conditions linguistiques :

- le *remplissage* de la sémantique du Npr par le sens est lié à son transfert d'un contexte à l'autre ;
- le Npr métaphorisé acquiert une forte nuance prédicative, car il y a une évaluation de l'objet ou du phénomène, dans le cadre de la fonction communicative ;
- le Npr métaphorisé est très souvent accompagné par un déterminant restrictif, qui transmet une partie de sa signification au Npr déterminé et, par suite, augmente le caractère commun (*un vrai Don Juan, les Dulcinées campagnardes, un Icare russe, un Einstein local*) ;
- la pluralisation : la tendance à "marquer" le Npr comme pluriel semble aller de pair avec le degré d'individualisation, et en particulier d'individualisation "animée", que manifeste le référent [Corbett, 2000 : 14-15]. Dans ces conditions, il serait pour le moins paradoxal que le marquage du nombre eût précisément une fonction de "désindividualisation" ;
- la conceptualisation → processus dérivationnel (*byronisme, donjuaniser*).

En comparant les processus de formation du lexique appellatif des anthroponymes et toponymes, on peut noter que les premiers engendrent des substantifs abstraits et de la personne qui désignent les courants de la vie et de l'activité humaine, alors que les deuxièmes créent des substantifs à signification d'objet et, très rarement, abstraits. L'anthropocentrisme implique la haute productivité des anthroponymes.

Le passage du Npr au Nc génère une nouvelle unité lexicale particulière, qui garde parfois les propriétés propriales et acquiert les traits des Nc. Donc, la problématique de la déonymisation du Npr concerne non seulement l'onomastique et la lexicologie, mais aussi la théorie générale du mot, incluant la formation des mots, leur combinaison, la phraséologie, la sémantique et la stylistique.

3.6.2. Polysémie et homonymie

Se pose la question du statut déonymique : est-ce un lexème nouveau ou bien une *variante lexico-sémantique*[125] du Npr ? La variante lexico-sémantique représente l'unité minimale à deux faces, où la face formelle est une forme sonore du mot, et la face sémantique – l'une de ses acceptions [Smirnickij, 1953]. Dans la théorie de la variation lexico-sémantique, la notion de variante est représente l'une des modifications admissibles dans le système linguistique. Selon l'auteur, pour être des variantes d'un lexème, elles doivent avoir une certaine communauté sémantique ou une stabilité de sens.

D'où vient une autre question : à quel phénomène correspond le déonyme, à la polysémie ou à l'homonymie ? La première répond au principe d'économie – contradiction entre l'infini de notre expérience et la modicité des ressources linguistiques, alors que la deuxième correspond au principe de la conception humaine du monde, qui suppose que la généralisation mentale est multicomposante. La polysémie représente le mode économique et confortable de la conservation d'une information linguistique sur le monde.

Or, la forme interne du mot ou ses variantes lexico-sémantiques peuvent avoir une absence (« éclipse »), ce qui aboutit à la transgression de leur motivation mutuelle et à la formation des homonymes. La dissociation des significations d'un mot jadis polysémique en quelques lexèmes séparés (homonymes autonomes) est un processus successif et de longue durée, c'est pourquoi il n'y a pas de frontière nette entre les phénomènes de polysémie et d'homonymie dans la majorité des cas. Nous donnons quelques critères de différentiation entre polysémie et homonymie :

- sémantique : la perte de la motivation réciproque (discontinuité de la forme interne)
- synonymique
- morphologique
- syntaxique.

Il faut tenir compte des significations des Npr métaphoriquement ou métonymiquement liées dans le passé : lorsque les premières s'isolent par l'homonymie, on observe des changements de l'objet même ou de la connaissance à son égard. L'homonymie onomastique présente un lien étroit avec la dénotation et les régularités qui

[125] Terme de A. Smirnickij.

proviennent de la répartition des lexies selon les champs lexicaux. L'homonymie est un fait de différents champs, d'après Superanskaja [1973 : 290].

En considérant les translations métonymiques des Npr, nous remarquons que le décalage entre les significations et la perte de la motivation, lors de la conversion des Npr en Nc, amène à la formation des homonymes sémantiques. S'il y a une motivation évidente du passage en question, le Npr est apte à avoir la polysémie, mais elle n'est pas aussi développée que pour les Nc. Selon A. Černobrov [2002 : 90], la détermination des Npr en tant que noms non liés à une catégorie ne permet pas de parler de polysémie onymique. Si cette dernière existe, c'est le résultat de la dénomination seconde. Dans les Npr, l'homonymie est toujours « pure » : les sonorités des lexies coïncident. À notre avis, le passage Npr-Nc est une translation sémantique. Les déonymes représentent des homonymes sémantiques, c'est-à-dire des lexèmes nouveaux qui ne sont pas des variantes lexico-sémantiques du Npr-source.

3.6.3. Déonyme : à la charnière de l'appellatif et de l'onyme

Le déonyme est défini comme chaque unité lexicale commune, en dépit de son appartenance à une partie du discours issue de l'unité propriale, d'où elle a gagné une association étroite avec un concept (propre au Nc) en perdant le lien avec un objet concret (propre au Npr). Le déonyme est un résultat de la déonymisation, le mécanisme productif de la dérivation. L'antonomase, en tant que terme, est plus étroite car le plus souvent elle est associée au trope stylistique. Les types de la déonymisation sont les suivants :

- dépersonnalisation (*Don Juan – don juan*) et pluralisation consécutive,
- objectivation du nom de personne – un transfert du nom de l'individu à la nomination de l'objet (*macintosh, kalachnikov*),
- objectivation du nom de lieu – un transfert du toponyme à la nomination de l'objet (*cachemire, roquefort, cognac*),
- dépersonnalisation avec formation ultérieure de verbes (*galvaniser, volcaniser, lyncher, napoléoniser, platoniser, proustifier, stendhaliser*),
- métrologisation du Npr : passage de l'onyme à l'unité de mesure (*ampère, roentgen, curie*),
- éléments chimiques dans la classification périodique (*mendélévium – Mendeleïev, polonium – Pologne, ruthénium – Russie*).

D'après Mgeladze [1970 : 193], les dérivés onomastiques constituent 2 % de tous les mots usuels russes. Cepedant, ces déonymes ne se distinguent pas sémantiquement ou fonctionnellement des Nc.

3.6.4. Phraséologisation du Npr

Les Npr appellativisés peuvent devenir les composants de phraséologismes. Or, le contexte phraséologique même réunit les conditions pour la réinterprétation et, par suite, pour l'appellativisation du Npr. Dans ce cas, le nom représente un des éléments qui participe à la formation d'un complexe, d'une collocation dans son intégrité, comme si *onoma* était sémantiquement « dissoluble » dans une unité phraséologique où il est parfois difficile de définir son rôle et sa participation au sens général.

E. Šerstjukova met en relief [2002 : 26] les groupes onomastiques phraséologisés suivants :

1. Les Npr, prénoms ou noms de famille, réels à haute fréquence :

- *wenn..., dann heiss` ich* ***Emil***[126] */ wenn..., dann heiss` ich* ***Meier*** */ ich will* ***Hans*** *heissen, wenn...* - "je suis à cent pour cent sûr de ce que je dis" ;

- *den alten* ***Fritz*** *besuchen / sich bei* ***Friedrich dem Grossen*** *melden*[127] -„mourir" ;

- *den dummen* ***August*** *spielen*[128] – „faire le Jacques" ;

- *den heiligen* ***Ulrich*** *anrufen*[129] - „avoir mal au cœur, avoir des nausées".

Les Npr phraséologisés peuvent recevoir les connotations dans la langue :

> *Lehrer Kramer will nun mal seine Helden von* ***Fritzsche*** *serviert haben. „Kaiser Barbarossa!" „Hm, stimmt…Wir sprechen jetzt von unseren Helden, von denen, die in schweren Kampf unser Leben und unsere Zukunft gestalten." „Karl Liebknecht und Rosa Luxemburg, Herr Lehrer." Hoppla. Herrn Lehrer muss nicht ganz wohl sein*[130] [Jobst, *Tapetenwechsel*, 1983 : 48].

---

[126] si …, alors je m'appelle **Emil /Meier/** Appelez-moi **Hans**, si… (trad. Y. S.).

[127] visiter **le vieux Fritz** / se présenter à **Frédéric le Grand** (trad. Y. S.).

[128] jouer **un August idiot** (trad. Y. S.).

[129] appeler **le saint Ulrich** (trad. Y. S.).

[130] Le professeur Kramer veut donc que ses héros soient servis par **Fritz(sche)**. « Frédéric Barberousse ! » « Hm, correcte… Nous parlons maintenant de nos héros, de ceux qui forment notre vie et notre futur dans une bataille difficile. » « Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg, Monsieur le professeur. » Hoppla. Monsieur le professeur ne doit pas être à son aise (trad. Y. S.).

L'image de *Fritz* dans la langue allemande correspond à la celle de *Toto* en français ou à celle de *Vovočka* en russe – « lest », « rusé », « retors » ou « naïf » et « vétilleux ». Par exemple, les noms de famille allemands très fréquents, tels que *Meier, Schulze, Schmidt, Müller, Lehmann* et autres, participent également à la formation des expressions phraséologiques : *Das ist mir Gottlieb Schulze* – "peu importe" ou *das kann Lehmanns Kutscher auch* – „n'importe qui peut le faire".

Le *Npr phraséologisé* joue un rôle d'intermédiaire entre le Npr et le Nc : il garde les traits onomastiques, mais d'autre part, il est en voie de devenir appellatif. Cette spécificité des phraséologismes à noyau onomastique est importante pour les études de la (a)sémanticité onymique [Mokienko, 1980 : 58].

Dans toute langue, on constate de fréquentes interactions entre onyme et idiomaticité. La phraséologie onomastique reflète l'authenticité culturelle, l'originalité nationale et transmet les particularités de la mentalité linguistique, de la pensée sociale, historique, littéraire et mythologique. Les spécificités nationales se manifestent dans les caractéristiques linguistiques : composition, structure, signification [*ibid.* : 60]. La propriété de la phraséologie à noyau onymique est une spécificité de la phraséologisation des idiomes, c'est-à-dire la transformation même de la collocation libre en combinaison plus ou moins stable. Dans les phraséologismes, l'émetteur modifie l'interprétation des onymes où ils sont transposés en « état secondaire ». Quel est le statut sémantique du Npr en question ?

Le Npr, en tant que composant des unités phraséologiques, perd dans la majorité des cas son lien avec l'objet ou l'individu désigné. Donc l'onoma perd pratiquement sa fonction onomastique, il cesse d'exprimer l'unicité limite et commence à généraliser. L'identité fonctionnelle du Npr et du Nc dans la phraséologie est confirmée par la possibilité de leur échange mutuel synonymique [*ibid.* : 61]. Par exemple : *faire le jacques = faire la bête/faire l'andouille* en français, ou *Валять Ваньку = валять дурака* en russe. Ce phraséologisme français a deux sens :

1) <u>faire la bête</u> :

> *Hier, y en a qui ont parlé de tous ces événements, mais aujourd'hui, ils la bouclent. C'est pas le moment de* ***faire le Jacques****!* [J. Fréville, *Pain de brique*, 1956]

2) <u>faire l'agneau :</u>

> *Ah, l'odieuse bonne femme! Ah, la satanée vieille entremetteuse! Et dire qu'il lui baisait les mains, l'appelait "maman"! Et dire qu'il n'était venu* ***faire le Jacques***

en Italie que pour devenir son gendre! [J. Rousselot, *La Vie passionnée de Berlioz*, 1962]

De même, le Npr peut être remplacé par un autre Npr d'ordre quasi-synonymique. La collocation *Paul et Jacques* se substitue sans aucun changement à *Paul et Pierre*, ce qui signifie « chaque passant », « tout venant » ou « le tiers et le quart » :

Il employait ses journées à se promener ... jasant avec ***Paul et Jacques****, s'enquérant de toutes choses.* [V. Cherbuliez, *L'Idée de Jean Téterol*, 1878]

L'expression *cravate à Charlot* a des variantes comme *cravate à Gaston* ou bien *cravate à Gustave*, et désigne une « serviette hygiénique ». En russe, aux XVIIe-XXe s., on a enregistré les versions suivantes du dicton *chacun reçoit ce qu'il mérite* :

1) *по Сеньке и шапка - « à chaque Senka (Semjon + suffixe dépréciative) son chapeau »*
2) *по Васе шапка - « selon Vasja (diminutif de Vassili) un chapeau »*
3) *по Сеньке каблук - « à chaque Senjka (Semjon + suffixe dépréciatif) son talon »*
4) *по Ереме колпак - « selon Erema (diminutif de Ieremi /Jérémie/) un bonnet »*
5) *по Малашке штык - « à chaque Malachka (Malanja + suffixe péjoratif) sa baïonnette »*
6) *по Сеньке кафтан - « selon Senjka (Semjon + suffixe dépréciatif) un caftan »*
7) *по Афоньке шапка - « à chaque Afonjka (Afanasij + suffixe péjoratif) son chapeau »*

On observe non seulement la variation des noms mais aussi des *realia* énumérées (les vêtements). La première expression figée est la plus répandue et fréquente, donc tout le reste peut être considéré comme secondaire et occasionnel, voire fait selon un même modèle. La possibilité même de remplacer une composante onomastique certifie la perte de l'individualité, de l'unicité et d'autres traits onymiques dans l'expression figée en question. Donc, il y a une sorte d'invariant phraséologique qui autorise une substitution potentielle du Npr dans la collocation. Dans la phraséologisation, le Npr est soumis à des processus sémantiques similaires à ceux qui se développent avec les Nc.

Le Npr *Cham*[131] signifie en russe *mufle*, *goujat*. Le Nc garde un lien génétique avec le Npr, quoique la plupart des russophones ignorent que le mot parfaitement russisé « kham », dérivationnellement assez productif, provient du nom biblique de l'Ancien Testament : **kham**ka – goujate : **kham**stvo – muflerie : **kham**skij – de goujat : **kham**ovatyj – grossier/malappris : **kham**it' – dire des mufleries : **kham**ski – de la façon

[131] *Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père, et il le rapporta dehors à ses deux frères* [Gen.9 : 22].

de mufle : **kham**lo – goujat (très péjorativement). En revanche, dans l'usage des noms tels que *Hérode* ou *Judas* on perçoit bien l'origine biblique, probablement à cause de leur notoriété et de l'appartenance au Nouveau Testament. Ce type de liage peut être actualisé dans le texte, surtout dans le texte littéraire. Le cumul et la réunion des caractéristiques onymiques et appellatives, l'«empressement» à l'actualisation constituent les spécificités du fonctionnement des Npr dans les unités figées.

On dégage trois types des phraséologismes [Lošak, Savilova, 1993 : 121-122] :

a) les collocations à Npr historique, littéraire ou mythologique (*tour de Babel, le rocher de Sisyphe, le supplice de Tantale*) reflètent la proximité fonctionnelle de la composante onomastique avec le Nc ;

b) la collocation avec Npr déjà largement généralisé et socialement communisé avant la phraséologisation (*jacques, jean, marie* et leurs diminutifs). Il n'y a pas représentation de personnages historiques ou réels ;

c) les collocations avec Npr créés par jeu de mots ou calembour : ces Npr sont liés par le signifiant au Nc qui leur sert de source. La fonction onomastique est bien formelle, le lien est fictif et « tiré par les cheveux » :

- *faire **Tchaï**kovski* – préparer du thé [en russe *thé* est prononcé comme «**tchaï**»],
- *arriver à la région de **Moguil**ev* – mourir [en russe le toponyme *Moguilev* est phonologiquement associé à ***moguil**a* (tombeau)],
- *organiser **Khrap**ovitski* – dormir [en russe *ronfler* est prononcé comme «**khrap**et'»],
- *se trouver à **Makhat**chkala* – il y va avoir de la bagarre [en russe le toponyme *Makhatchkala* est phonologiquement associé à **makhat**' (brandiller)],
- *acheter **Beli**nski* – acheter du pain blanc [en russe *blanc* est prononcé comme «**bely**j»],
- *couper **Tcherny**chevski* – couper du pain noir [en russe *noir* est prononcé comme «**tcherny**j»],
- *on est à **Douchan**be* – on étouffe ici [en russe la capitale de Tadjikistan est phonologiquement associée à ***douchn**yj* (étouffant)],
- *c'est un **Spiva**kov* – on emploie le nom d'un musicien russe pour désigner *un ivrogne*, car il peut être associé au verbe ***spivat'sja*** (devenir un ivrogne invétéré).

Dans les dictionnaires phraséologiques russes, nous avons trouvé 36 noms masculins et 12 noms féminins qui représentent les éléments structurels onomastiques. Cette quantité peut être augmentée en prenant en compte des dictionnaires dialectaux et régionaux. Le Npr *Ivan* est le nom russe le plus populaire, avec un haut degré de

phraséologisation et, par suite, de productivité. Il peut désigner : a) russe ; b) paysan ; c) serviteur, domestique, valet ; d) naïf, godiche, niais, benêt, gobe-mouches, poire ; e) bonne âme, bonne pâte (d'homme) ; f) bouffon, baladin, histrion, bateleur ; g) vagabond sans papiers ; h) « héros » proverbial ; et former des toponymes adjectivés : *кричать во всю ивановскую* (crier dans toute la (rue, région, cour) 'de Ivan') – crier à tue-tête. Le processus de formation des unités figées avec l'anthroponyme *Ivan* peut être considéré comme achevé au XXe s., en raison de la fréquence basse du prénom dans l'onomasticon russe actuel. Donc, le Npr reçoit la capacité d'exprimer le concept correspondant à une catégorie d'objets similaires. Étant rempli d'un contenu appellatif par la phraséologisation, le Npr prend une des caractéristiques sémantiques importantes du Nc, la faculté d'assembler dans sa structure une série des sens indépendants, à savoir la propriété de polysémie [Lošak, 1993 : 121].

Les Npr peuvent passer par divers degrés de phraséologisation. Amosova différencie [1963 : 54] les phrasèmes – unités du contexte permanent où la signification du mot, sémantiquement réalisé, est phraséologiquement liée (*a panama hat*, *Canterbury tale* ou *Canterbury story*) – et les idiomes : unités fortement figées à signification intègre (*California blankets* « couvertures californiennes », journaux avec lesquels se couvrent les clochards américains ; *Cheshire cat* « chat de Cheshire », l'homme qui sourit toujours ; *Arkansas toothpick* « cure-dent d'Arkansas », couteau de chasse).

Il est aussi intéressant de mettre en relief les parallélismes idiomatiques franco-russes. L'idée de « rogner la part de l'un, pour donner à l'autre/soutenir l'un au détriment de l'autre » peut être traduite en russe par *écorcher Spas pour donner à Nikon* (со Спаса дерет, да Никону кладет) qui représente la thématique populaire, et en français par *décoiffer saint Pierre pour coiffer saint Paul* (découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul/déshabiller Pierre pour habiller Paul) qui transmet la thématique religieuse. Mais en français, il y a encore une acception – « contracter une dette pour amortir une autre » :

> *Ce gueux finira par me faire attraper un coup de sang : il ment toujours. Il jette notre argent par les fenêtres :* ***il décoiffe saint Pierre pour coiffer saint Paul*** *: il emprunte à droite et à gauche : et quand il faudra payer à la fin, il se sauvera en Angleterre, et nous laissera dans la nasse. »* [Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan*, 1789]

On peut supposer que les Npr, dans les proverbes et dictons, remontent vers les personnages concrets qui s'étaient distingués par certaines qualités de leur caractère, mais

plus souvent le peuple réinterprète le Npr en le transformant en symbole. Le Npr peut jouer également un rôle rythmique et rimique : les expressions *hello, Charlot !*, *tu parles, Charles !* et *à la tienne, Étienne !* se basent sur l'homéotéleute.

Pour employer un Npr en tant que déonyme, il est également nécessaire d'avoir un ou des individu(s) qui est/sont caractérisé(s) par des traits similaires, ou vice versa. La propriété en question doit être notoire et indiquer le « porteur », mais *grosso modo* les deux variantes sont la face et le revers d'une médaille. D'où on peut comprendre que les Npr recatégorisés désignent le plus souvent les qualités humaines universelles ou les notions largement admises. Plus un aspect de la vie est important, plus il a de possibilités d'être reformulé et réinterprété par d'autres éléments linguistiques, les Npr y compris. La phraséologisation du Npr le mène à la déonymisation dans la majorité des cas. On ne peut pas dire que l'onyme devient complètement Nc, mais c'est la **désémantisation** qui se manifeste lorsque le Npr, ayant au départ ses propriétés caractérisantes, prend de nouveaux sens en gardant sa forme externe.

3.6.5. Déonymes et terminologie

Les éléments de la langue peuvent être divisés en deux classes : les mots usuels et les mots spéciaux. La déonymisation enrichit la composition lexicale de la langue. Deux voies de la déonymisation sont possibles : lente, avec gain de connotations durant l'usage et changements successifs de la sémantique, et rapide, par création spéciale et formation « artificielle ». La terminologie actuelle de chaque langue s'enrichit progressivement au moyen des Npr et des déonymes. La terminologisation onomastique représente un acte exceptionnel de création des mots. Il est effectué en une seule fois, pour la satisfaction des nécessités linguistiques (scientifiques, politiques, artistiques, etc.). La réputation du terme dépend de l'extension du concept : plus elle est large, plus le terme est connu et, par suite, plus il y a de possibilités de sortir des bornes de la série terminologique d'une science.

Comparez trois termes synonymiques : *eustachite*, qui est la dérivation, le Nc, le Npr lexicalisé (minuscule, dérivé) ; *salpingite d'Eustache*, qui est le Npr terminologisé, en voie de déonymisation dans l'expression figée (majuscule) ; et *tubo-tympanite*, qui est le Nc synonymique. De la même façon, on peut analyser *courbes de Gauss* comme le degré minimal de la déonymisation et *courbes gaussiennes* comme son degré maximal.

Les termes d'origine onomastique embrassent presque toutes les sphères et étendues des phénomènes, objets et concepts. Ce fait est évident car l'histoire de la langue

est indissolublement liée à celle du développement social. La langue subit une emprise permanente des phénomènes sociaux, donc extralinguistiques.

3.6.6. Déonymes et parties du discours

Nous distinguons trois types des passages d'une partie du discours à l'autre :

a) transformation de la fonction, qui n'implique pas de grands changements dans les caractéristiques formelles ou informatives du mot ;

b) transformation de la forme ;

c) transformation de la signification, lorsque la lexie peut rompre les limites des parties du discours.

La déonymisation tend logiquement à compléter la classe des substantifs. Mais l'homonymie entre les parties du discours manifeste les principes de l'économie linguistique, de l'analogie et de la compression lexico-sémantique. N. Derjabina montre [2005 : 3] les positions identificatrice et prédicative du nom, Npr y compris. Lorsqu'un Npr se situe en position de prédicat, il devient aréférentiel : le sujet appartient au monde, et le prédicat à la pensée sur le monde. Les Npr prédicatifs, en vertu de leur sémantique évaluative, ne sont pas appropriés pour effectuer la fonction identifiante. Le sens du prédicat possède de la nature cognitive et forme un « caillot » des savoirs sur la dénotation. Dans ce contexte, c'est la signification « encyclopédique » qui se manifeste dans la prédicativité. Le sens prédicatif est presque toujours conditionné par les cadres situationnel et intentionnel, aussi bien que par les connaissances des interlocuteurs. Les expressions comme *Un enfant est un enfant* ou *Pierre reste Pierre* ne sont pas employées hors d'un contexte suffisamment précis. Elles sont compréhensibles lorsque les émetteurs et les auditeurs ont les mêmes savoirs d'arrière-plan.

Or, si la signification prédicative du Nc se forme autour de son acception systémique, alors le Npr, ne se trouvant parfois pas dans les cadres systémiques, exige [*ibid.* : 10] les connaissances extralinguistiques sur l'objet qu'il dénomme. La prédication onomastique est le plus souvent possible si l'on connaît bien la dénotation du Npr. Cet emploi proprial prédicatif sous-entend certainement l'appellativisation, soit temporaire, situationnelle et incomplète pour les Npr de l'usage personnel limité, soit complète et fixée pour les onymes de l'usage commun, notoire et généralement admis.

3.6.6.1. Verbes déonymiques

La formation de la signification d'un verbe déonymique est directement motivée par le caractère et le mode d'actions de l'individu, porteur du Npr-source. Les verbes déonymisés sont personnifiés, leur sémantique est prédéterminée par un trait saillant qui se trouve soit dans la sémantique du déonyme-intermédiaire, soit dans la pragmatique (le champ associatif stabilisé, p.ex., du Npr-source). Trions les verbes déonymiques d'après les types de transposition.

1. Verbes signifiant « accomplir l'action propre à celui qui est nommé par un substantif motivateur – déonyme », ce qui correspond à la translation métaphorique : *Marcel* est la méthode de se faire onduler les cheveux, en l'honneur du coiffeur français Marcel qui a eu l'idée d'onduler les boucles avec un frisoir chauffé, d'où en anglais le verbe *to marcel ; to Marconi*, qui signifie « envoyer le message par radio », provient du nom de l'inventeur italien de la radio ; *to Caesar* – agir comme César, nommer César ; *to epicure* – se faire plaisir comme Epicure ; *to atlas* – soutenir, porter sur le cou ou sur la tête ; *to vandyke* – meubler les locaux ou garnir la robe à la Van Dyke ; en français *augurer* veut dire « prédire ». Ainsi, les verbes dérivés des Npr comportent dans leur sens :

- signification catégorielle verbale (indice factuel d'action) ;
- composant sémantique central (trait[s] saillant[s] sémantisé[s] du déonyme ou Npr) ;
- composant sémantique périphérique (significations concomitantes sémantisées des connotations et sens supplémentaires des associations venues du déonyme ou Npr).

2. Verbes signifiant « accomplir l'action par le biais de ce qui est nommé par un substantif motivateur – déonyme », ce qui répond à la translation métonymique : *to mauser* – tirer de l'arme typée *Mauser: to Braille* – taper ou transcrire en « Braille » (système pour les aveugles): *to martinet* – agir selon le système des exercices *Martinet* du général français Jean Martinet, qui infligeait des exercices interminables et épuisants aux troupes de Louis XIV: *to biro* – écrire avec le stylo à bille « Biro ». On peut y ajouter les verbes qui prennent leur source parmi les toponymes : *to shanghai* – atteindre quelque chose en trichant ; *to damask* – tricoter avec la broderie, décorer avec un dessin. En français, pour le dernier verbe anglais existe *damasser*, mais en plus il y a *damasquiner* qui communique à peu près la même idée.

Le facteur culturel (matériel, social, d'esprit) influence le développement de la langue. Par exemple, la signification du verbe déonymique *to japan* est motivée par la notoriété d'une certaine laque noire fabriquée en Japon. Les articles japonais laqués appartiennent à l'héritage culturel de la contrée du Soleil levant, ce qui est également reflété dans la sémantique du verbe « toponymique ».

Les verbes dérivés sont ainsi des formations secondaires par rapport aux déonymes substantivés. Le schéma est : *Npr – Nc – V*. Mais il y a des verbes formés directement à partir des Npr : *Npr – V*. Plus le déonyme-source, ou Npr-source, est connu, plus simple et compréhensible sera la dérivation d'ordre postérieur. Les verbes dérivés constituent seulement 8,4 % du corpus de Kravčenko [2004 : 63].

3.6.6.2. Adjectifs déonymiques

Les adjectifs à base onomastique se repartissent entre ceux qui connotent :

- les traits saillants des substantifs déonymiques : en allemand *grobianisch* – qualité de la personne rude, grossière, brutale – vient du Npr du personnage *Grobian*, dans la littérature allemande ;
- les traits saillants des Npr-sources : *titien* – de Titien, ce qui est conforme au peintre italien, dans son style.

Les adjectifs sont formés sur des relations attributives, c'est une fonction essentielle syntactique adjectivale. La méthode de substitution peut prouver le fait que l'onomastisme joue le rôle de l'attribut : les adjectifs déonymiques peuvent être remplacés par les adjectifs communs synonymiques, sans changer globalement le sens de l'énoncé. La motivation de l'attribution peut être soit évidente (en anglais *Gorgon* substantivé « épouvantail », et *gorgon* adjectivé « épouvantable ») soit récupérable (*titien*). Les unités adjectivales dérivées occupent seulement 3,7 % du corpus de Kravčenko [*ibid.*].

La chercheuse ne cite pas d'adverbes déonymiques, quoiqu'on trouve quelques exemples en anglais (*epicurely*), en français (*chauvinement*) et en russe (*эпикурейски, шовинистически, по-наполеоновски*[132]).

[132] De façon épicurienne ; chauvinement ; comme Napoléon / à la manière napoléonienne.

Conclusion

L'objectif de cette partie était d'étudier le processus et le résultat du changement sémantique dans les Npr : *appellativisation/déonymisation – déonyme*. L'appellativisation concerne le passage du Npr au Nc, et la formation d'un appellatif qui n'est pas équivalent au Nc, car il est notionellement plus large et embrasse toutes les parties du discours.

L'usage non-référentiel des unités propriales rend possible l'appellativisation. L'aspect cognitif représente une des causes importantes de ce processus : dans la formation du sens des Npr, aussi bien que des Nc, se situe la faculté classificatrice de sélectionner certains traits de l'individu qui se fixent dans son nom. Ce passage conceptuel (*Npr→Nc*) inclut la réinterprétation du sens discursif et des associations évoquées par le Npr, l'acquisition d'une nouvelle signification réinterprétée par une nouvelle lexie et l'extension de cette signification à toute une classe des dénotations à traits similaires. La fréquence d'usage, rareté, notoriété du porteur d'un Npr, ses enveloppes sonore et graphique et la mode contribuent au processus de la fixation des certains traits distinctifs dans cet onyme.

La technique déonymique peut être expliquée par les mécanismes linguistiques suivants : transposition, translation, dérivation, conversion, mais ces termes ne définissent pas adéquatement le passage du Npr au Nc. L'appellativisation, comme processus lexico-sémantique, est majoritairement conditionnée par le facteur humain, qui exprime l'appartenance de l'individu à une communauté linguistique, sociale et culturelle. Nous avons montré qu'elle pénètre toutes les strates lexicales et se manifeste aux différents niveaux linguistiques : dérivationnel (sémantisation du Npr par le biais des suffixes), morphologique (pluralisation/articulation du Npr), syntactique (transgression de la compatibilité avec d'autres unités lexicales), énonciatif (acquisition de nouvelles significations occasionnelles sous l'influence des contextes proches, éloignés et conditionnement situationnel).

Ainsi, le Npr peut acquérir une signification lexicale assertive qui ne lui est pas propre au niveau de la langue, à savoir de la convention linguistique. Les onymes sont soumis aux modifications sémantiques et subissent des changements qualitatifs qui permettent de parler d'une similitude partielle, ou parfois absolue, de tels Npr avec les Nc. Si le Nc, en déterminant une classe d'objets, peut dans le discours indiquer un objet concret, alors le Npr appellativisé, ayant initialement indiqué un objet singulier dans la

langue, peut être utilisé dans la parole pour nommer une classe d'objets qui se trouvent en tel ou tel rapport avec l'objet en question.

On a également noté que le processus d'appellativisation peut être décrit en termes de métaphore et de métonymie, car les changements sémantiques dans les Npr font aussi appel à la proximité (« contiguïté ») ou à la similitude entre l'onyme de départ et le nouveau mot. Dans le cadre de notre recherche, la métonymisation exploite des contiguïtés ou des dépendances logiques entre un Npr et un concept dans le monde de référence : cf. les types « inventeur » → « nom de l'invention » (*zeppelin* [1907], *poubelle* [1890]) ou encore « marque » → « produit » (*kleenex* "mouchoir en papier" [1965]). La métaphorisation utilise au contraire le principe psychologique de la similarité d'un Npr et d'un concept qui appartiennent à des domaines notionnels et/ou à des contextes d'usage différents (*Chauvin – chauvin machiste – chauvin culinaire*). La phraséologisation, comme formation d'unités plurilexématiques, qui effectue la généralisation et la communisation des unités propriales, constitue le troisième mécanisme interne pour élargir ou transformer le lexique.

Dans ce chapitre, nous ne nous sommes pas restreint aux déonymes substantivaux, nous avons observé l'expression de l'appellativisation au sens large, dans d'autres parties du discours : adjectifs, verbes, adverbes. Nous pouvons maintenant constater que ces mécanismes sémantico-évolutifs (pour nous ici *déonomastiques*), qui s'appliquent à un ensemble d'onymes et génèrent le nombre considérable des déonymes, produisent, transforment et élargissent une « physionomie lexicale » évolutive bien caractéristique en français, en russe, en anglais et en allemand.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Rappel de la problématique

La ligne directrice du présent travail tient pour l'essentiel à la sémantique onomastique. Les fondements de la sémantique cognitive propriale reposent sur l'hypothèse que l'unité onomastique, dans les recherches en linguistique, a déjà inévitablement perdu sa singularité. À notre tour, nous voulons rompre avec les préjugés qui présument rigide, intraduisible, fixe et intemporelle la catégorie du Npr, laquelle perd ainsi son illusoire unicité : il a déjà été conclu à l'insuffisance des critères définitoires classiques, comme la majuscule, l'intraduisibilité ou la monoréférentialité.

Si les Npr sont des lexies monoréférentielles dans un emploi concret, l'approche lexicologique conduit justement à les contextualiser, en montrant comment leur contenu se construit par des déterminations successives qui permettent autant de propagations de sèmes par afférence. Dans le cadre de l'approche lexicologique, nous nous appuyons sur la description des fonctionnements textuels. Ce point de vue linguistique est complété par de multiples points de vue externes – ethnologie, psychologie et culturologie.

Selon l'approche linguistique, nous avons tenté d'abandonner la sémantique référentielle classique au profit de la sémantique différentielle ou interprétative, et d'éviter les dichotomies réductrices (connotations – dénotations, sémantique – pragmatique) et le recours aux théories logiciennes, ce qui nous a permis de ne pas rejeter le Npr hors du système de la langue. L'approche sémantique affranchie des distinctions ontologiques entre Npr et Nc permet d'analyser linguistiquement les Npr. Dès lors que la différence entre les Npr et les substantifs ordinaires n'est pas une différence de nature, mais de degré, que leur sens est établi par les mêmes types de parcours interprétatifs, rien ne s'oppose plus à ce que nous les traitions ensemble. Nous avons considéré non seulement les onymes prototypiques, mais aussi d'autres classes de Npr.

Les Npr relevant des domaines culturels français, russe, anglais et allemand, et saisis à partir des dictionnaires lexicographiques, ont fait l'**objet** de notre recherche. Le **sujet** des études était la sémantique des onymes dans les micro- et macrocontextes et leur interprétation en fonction des connaissances de l'allocutaire. L'**objectif** principal était de décrire les associations que l'*onoma* évoque chez les franco-, russo-, anglo- et germanophones, et par là, de déterminer comment les Npr sont exprimés dans la langue en tant que stéréotypes culturels. Nous avons profité de la possibilité de partager les visions des onomasticiens russes sur la problématique de l'unité propriale et de sa sémantique.

Nous avons étudié les sujets théoriques liés aux Npr (individualisation, champs lexico-sémantiques, connotatifs et associatifs), donné un aperçu argumenté des méthodes pour en décrire la sémantique et sa figuralisation sur la base des traits contextuels, et décrit les types de réduplications sémantiques et d'associations des onymes concrets. Notre étude était une investigation interdisciplinaire sur le statut du Npr : les *Onomata* ont été examinés non seulement d'un point de vue linguistique, mais aussi philosophique et psychologique. La recherche prétendait être aussi bien descriptive que théorique : si elle était essentiellement synchronique, les mécanismes diachroniques ont également été éclairés.

Avancement de la thèse

Dans la première partie, nous avons considéré l'individualisation et la sémanticité du Npr. Ayant commencé par la signification linguistique dans le contexte sémiotique et la catégorisation linguistique de la réalité, nous avons discuté le phénomène de l'individualisation du Npr. Nous avons réfléchi ensuite sur la sémanticité des unités propriales et abordé les théories qui étudient le sens onomastique. Comme nous avons pu le voir, les théories sur la sémantique propriale envisagent quatre sortes d'explications : (i) le Npr est asémantique ; (ii) le Npr est hypersémantique ; (iii) le Npr est sémantique dans la parole mais asémantique dans la langue ; (iv) le Npr est sémantique. Les points principaux des manifestations de la catégorie déterminé/indéterminé ont été énumérés pour discuter les critères habituels ou obligatoires pour l'*onoma*, ses caractéristiques formelles. Vers la fin de ce chapitre, nous avons abordé brièvement la question du sens linguistique et de ses spécificités, pour terminer par la construction primaire du modèle de la sémantique onomastique.

Dans la deuxième partie, nous avons discuté la sémantisation et la figuralisation du Npr, en nous appuyant sur l'onomastique littéraire. La notion de connotation a pu éclairer les processus de développement et d'enrichissement de la sémantique propriale, à partir de l'exemple du nom de Nicolas Chauvin. Cet effet associativo-connotatif, au niveau du contenu, s'est projeté au niveau de l'expression dans la réduplication sémantique. Cela passait par le biais de mots-accompagnateurs qui doublaient, intensifiaient et « précisaient » le choix intentionnel par l'émetteur d'un ou plusieurs traits saillants, à savoir des sèmes activés, d'un Npr donné. Le phénomène en question a reflété l'usage des expressions propriales imagées. La figurativité du Npr et sa dénomination imagée ont aussi été présentées dans ce chapitre. Nous avons distingué les Npr recatégorisés monoréférentiels des Npr recatégorisés polyréférentiels, pour éclairer le processus de la bifurcation de signe /nomination – référence/ à partir de l'exemples de trois langues (français, russe, anglais). L'antonomase et l'allusion onomastique ont permis de mettre en relief la multiréférentialité propriale.

Dans la troisième partie, suivant une perspective culturologique, nous avons montré que tout Npr est plongé dans la culture. Nous avons analysé ensuite les résultats de l'usage modifié du Npr à nomination figurative, donc les formations dé-onomastique (déonymes). L'appellativisation/déonymisation a été discutée comme mécanisme consécutif de la métaphorisation et de la métonymisation propriale sous certaines conditions. On a examiné ses causes, types et problèmes linguistiques et dictionnairiques.

Principales conclusions auxquelles nous avons abouti

Nous avons montré que le fait d'interpréter les Npr en fonction référentielle comme des descriptions abrégées permet de saisir le mécanisme de formation d'emplois figurés qui sont justement dérivés de l'emploi référentiel. Etant donné que les Npr en question véhiculent plus qu'ils n'explicitent, et que les sens implicites sont variables, les langues peuvent dériver des prédicats nouveaux à partir de chaque Npr, surtout à partir des Npr d'individus socialement "saillants". Ces prédicats dérivés ont un caractère très spécial : leur contenu n'est pas stabilisé à cause des implicitations systématiques et variables qui entraînent l'indétermination de leur structure conceptuelle. Ils ne se prêtent donc effectivement qu'à des emplois figurés.

L'objectif fixé dans cette étude était également de révéler les différenciations dans les degrés de « propritude » et de « communitude » des *Npr recatégorisés*, et l'évolution

des Npr à référent stéréotypé. On admet [Blokh, 2000: Semenova, 2001] que la signification non assertive de ces unités référentiellement modifiées est constituée, d'une façon associative, des *représentations*. Et essayer de reconnaître la nature de ces représentations, c'est essayer de comprendre les processus cognitifs mis en jeu pour qu'une telle entité onymique puisse se réaliser sémantiquement dans le discours.

Ainsi, le Npr recatégorisé a été présenté comme nomination seconde polyréférentielle, ce qui concerne le Npr en voie de transformation en Nc, dont la structure sémantique est attachée au monde des associations. En employant des Npr qui incluent un sens extralinguistique et complémentaire, on prédétermine l'apparition d'associations rédupliquées sémantiquement : les associations, dans la conscience linguistique des humains, forment des *champs associatifs*. Dans notre étude, nous avons pris en compte les aspects linguistiques, mais aussi psychologiques, afin d'établir quelques modèles descriptifs des associations que les Npr évoquent chez les locuteurs de langues française, russe, anglaise et allemande. De fait, la transition des Npr en Nc est due à l'enrichissement de leurs champs associatifs et, par conséquent, à l'accroissement de leur potentiel connotatif. Le processus se fonde sur un changement des associations portées par telle ou telle lexie, ce qui entraîne le développement de la notion. Ces associations se forment sur la base et autour des *connaissances préliminaires* qui peuvent être considérées comme 'signification présuppositionnelle' et/ou les 'concepts de niveau de base'.

En étudiant ces translations sémantiques, nous avons eu l'occasion d'analyser les particularités de l'activité mentale. Les associations qui ont lieu au moment de la reproduction des Npr dans la parole peuvent être étendues et multiformes. Elles peuvent être beaucoup plus « vastes » que dans la sphère associative des Nc. De plus, chaque individu, dans sa pratique sociale et linguistique, acquiert ses propres associations, uniques en leur genre. Lorsque les connotations, associées au Npr dans une communauté, dépassent en puissance sa destination anthropologique, géographique ou autre, cet onyme a des chances de devenir Nc.

Voilà pourquoi nous avons examiné le passage du Npr au Nc comme continuum onomastique sous tous ses aspects, ainsi que les effets qui en résultent. Dans cette perspective, le passage du Npr au Nc est très banal. Les explications de plusieurs théoriciens français, russes et autres sur ces processus, aussi bien que leurs nouveaux termes pour qualifier le phénomène de ces formations consécutives, sont également

présentées dans notre recherche. La multitude des termes prouve que la frontière entre Npr et Nc est délicate à définir.

Nous avons essayé de trouver et de décrire les modèles possibles d'appellativisation qui peuvent être pertinents pour des langues et pour des Npr différents. Les facteurs, qui contribuent à la formation de ces changements sémantiques, ont également été éclairés : l'intensification de la signification connotative dans la structure sémantique provient de l'activation par l'usage constant dans le langage : la fréquence d'usage et la notoriété dépend de la socialisation du Npr, de sa nécessité/actualité et fixe les associations évoquées par les représentations liées au porteur du nom initial. Plus largement l'onyme est connu, plus fréquemment il est utilisé par une grande communauté linguistique dans diverses situations communicationnelles et divers contextes, plus il y a de possibilités pour ce Npr d'être appellativisé. La notoriété étant toutegois limitée par la connaissance qu'on peut avoir des porteurs des noms dans une société donnée, il apparaît que l'appellativisation est plus dynamique dans les sociolectes : ceux des écrivains, journalistes, artistes, etc.

Notre prise de position essentielle a porté sur la contradiction relative à la nature du Npr, qui est prédéterminée par l'interaction des plans linguistique et extralinguistique dans sa sémantique. La subjectivité du fonctionnement du Npr est rendue manifeste par le caractère individuel de son choix dans les actes de nomination, et aussi par le phénomène de la translation associative des traits saillants d'un objet à la signification du Npr même, où s'exerce une influence sur son fonctionnement ultérieur. Dans ce cadre, nous avons mis en évidence que le Npr a la capacité d'accumuler dans la dénotation l'information extralinguistique qui, à la suite des procédures logiques de l'analyse et de l'abstraction, peut s'intégrer à sa sémantique.

Un type de conversion, la *dérivation impropre*, intervient parfaitement dans la déonymisation (à côté de la formation de phraséologismes et de la suffixation, cf. Schweickard [1992]). On a montré qu'une transformation semblable, mais sémantiquement plus « radicale », est due à l'antonomase, qui désigne autant le passage. des Npr vers les Nc que l'inverse : la motivation repose alors sur des traits saillants. Dans l'appellativisation, un individu représente de façon typique une catégorie (par ex. *un Tartuffe* "hypocrite" [1665]). Nous n'avons pas considéré le passage du Npr vers le Nc comme métonymie, mais comme métaphore, parce qu'un *Tartufe* ressemble au protagoniste théâtral alors qu'un *kleenex* est vraiment un mouchoir en papier.

Ces mécanismes sémantico-évolutifs (pour nous ici *déonomastiques*), qui s'appliquent à un ensemble d'onymes et génèrent le nombre considérable de déonymes, produisent, transforment et élargissent une « physionomie lexicale » évolutive très caractéristique en français, russe, anglais et allemand.

Élargissements et au-delà

Le Npr et le Nc, en tant que signes linguistiques, sont soumis aux processus complexes des changements au cours de leur usage : interprétations – remplissages par le contenu – développements de la sémantique – enrichissements – appauvrissements – pertes des étymologies – réinterprétations – extinctions - disparitions. Les uns changent plus ou moins vite selon leurs nécessités et fonctions dans les communautés linguistiques. Certains groupes de Npr se distinguent des Nc par la longévité, les conditions de l'usage, les spécificités de leur fonction, les particularités des entités désignées, les perceptions sociales et culturelles.

Est-il vraiment légitime de parler de transfert ou de dérivation sémantique, dans ce cas ? Les thèses phénoménologiques (Merleau-Ponty) et l'approche cognitiviste des métaphores (Lakoff et Johnson) éclairent un autre angle de la problématique Nc/Npr :

> *... il y a des perceptions, des expériences qui traversent les champs des classifications objectives ou référentielles classiques, qui correspondent à des appréhensions, à des rapports avec les choses qui se retrouvent de domaine en domaine, de notion à notion et qui ne sont donc pas des objets, des choses du monde, mais des manières de sentir, d'être en indexicalité avec les différentes classes de choses. Et qui, non seulement expliquent pourquoi un même terme peut être appliqué à des champs ou domaines différents, mais qui permettent même d'aller jusqu'à dire que* ***le véritable sens de ce terme correspond à l'expérience fédératrice, transversale et qu'il n'y a pas donc lieu de parler de transfert ou de dérivation sémantique*** [Kleiber, 2007, mis en gras par nous].

Il s'ensuit que le Npr aussi ne catégorise pas comme le fait un catalogue, mais selon une perspective expérientielle du monde qui conduit à construire des représentations mentales de ces expériences, appelées *schémas conceptuels intégrés*, au niveau de la convention linguistique établie, d'où proviennent les sens présuppositionnels. Ces schémas sont la forme structurée et stable des représentations onymiques prototypiques de

nos expériences. Les Npr, comme le Nc chez Honeste, « ont vocation à s'appliquer à toutes les expériences vécues de la même manière. Par l'intermédiaire des relations sémantiques, ils organisent et stabilisent l'appréhension et la représentation des notions: par l'intermédiaire des relations syntaxiques, ces schémas très élaborés et complexes structurent les modes de relations entre notion et leur configuration » [2000 : 83].

Ainsi, premièrement, le sens d'un Npr, aussi bien que celui d'un Nc, n'est plus conçu comme un sens dénotatif, référentiel ou vériconditionnel, ou encore catégoriel ; il correspond à un schéma abstrait qui représente notre expérience multimodale ou multidomaniale des choses. Deuxièmement, la fonction dénominative des unités propriales et celle, désignative, des Nc ne sont plus premières : les Npr dénomment les objets du monde, mais cette fonction d'identification est loin d'être primordiale. D'abord, la lexie dit notre expérience de cet objet, et le met en écho avec un système complexe de représentations chargées de toutes les 'connotations' mémorielles et symboliques que peut véhiculer une culture. Dès lors, il n'y a plus de sens propre ni de sens figuré ou de sens premier ou de sens dérivés : « l'hypothèse de la structure hiérarchisée du polysème en sens propre ou figuré tombe d'elle-même, puisqu'il s'agit d'un schéma conceptuel disponible pour des applications à tous les domaines d'expérience dans lesquels il est susceptible de s'appliquer » [*ibid.* : 42].

À chaque Npr correspond la constitution d'une catégorie mentale, applicable à des objets qui peuvent appartenir à des domaines très divers, mais entre lesquels les locuteurs jugent pertinents d'établir des connexions suffisamment stables pour être fixées en langue. La pertinence linguistique des traits et attributs ne se jauge qu'à la stabilité intersubjective acquise [Larsson, 1997] qui leur confère ce statut d'objectivité tant décrié et qui se manifeste dans les phénomènes linguistiques et des comportements langagiers garants, selon leur degré de robustesse, de leur pertinence linguistique. Les traits non définitionnels ou non inhérents sont prépondérants pour deux raisons : ils assurent l'enchaînement transcatégoriel du polysème (Npr/Nc) et ils sont plus permanents et prononcés que les sèmes inhérents.

Il n'y a rien de paradoxal dans le résultat obtenu, parce que : les traits définitionnels ou catégoriels, servant à définir ou cerner une des catégories ou un des sens ou emplois proprio-communs, ne peuvent pas servir à définir ou à cerner d'autres catégories : ils ne permettent pas de sortir de la catégorie qu'ils définissent ou identifient.

Nous reconnaissons que notre thèse est loin d'être exhaustive au vu de problématique soulevée et des questions que nous avons posées au départ. Cette étude, qui n'explore pas un corpus précis, conserve un caractère général afin de promouvoir des idées, des terminologies et des théories onymiques (surtout de la part des collègues slavinisants) nouvelles tout en approfondissant les approches de la sémantique propriale. Ces investigations peuvent être utiles pour des recherches liées à la formation lexicale, sociolectale et stylistique.

Le Npr présente un grand intérêt pour les psycholinguistes, lexicologues, lexicographes et sémanticiens car il manifeste une plasticité et une flexibilité lexico-sémantique remarquables. Nous tenons à poursuivre nos recherches dans une direction psychosémantique, avec pour objectif d'étudier les métamorphoses des Npr comme signes linguistiques significatifs, probants et « plénipotentiaires » dans les (inter)textes et les (inter)langues. Donc, à suivre !

BIBLIOGRAPHIE

Abbott B., 2002, Definiteness and Proper Names : Some Bad News for the Description Theory // *Journal of Semantics*, Vol.19, nº 2, pp. 191-201.

Abramova N.T., 1996, O prirode i statuse perceptivnogo stroja jazyka // *Filosofija nauki. Vyp.2: Gnoseologičeskije i metodologičeskie problemy* / Otv.red. V.A.Smirnov.- M.: RAN, In-t filosofii, pp. 28-48.

Akhmanova O.S., 1972, *Linguostylistics: Theory and Method*, Ch. 2. Moscou.

Alejnikova N.V., 1991, *Zakonomernosti funkcionirovanija antroponimov v khudožestvennom proizvedenii*. Dissertacija kand.filol. nauk. Moscou.

Algeo J., 1973, *On Defining the Proper Name*, Gainesville,University of Florida Press, 94 p.

Allerton D.J., 1987, The Linguistic and Sociolinguistic Status of Proper Names // *Journal of Pragmatics*, Vol.11, nº 1, pp. 61-92.

Amosova N.N., 1963, *Osnovy anglijskoj frazeologii*. Leningrad.

Anderson J., 2004, On the structure of names // *Folie Linguistica* XXXVII, pp. 347-398.

Anscombre J.C., Ducrot O., 1976, L'argumentation dans la langue // *Langages* nº 42, pp. 5-27.

Anscombre J.C., Ducrot O., 1983, *L'Argumentation dans la Langue*, Bruxelles : Mardaga.

Apresjan J.D., Mel'chuk I., Zholkovsky A., 1969, Semantics and lexicography: Towards a new type of unilingual dictionary. In *Studies in Syntax and Semantics*, ed. F. Kiefer, pp. 1-33.

Apresjan Ju.D., 1992, *Connotation as Part of Lexical Pragmatics (Lexicographical Aspect)*. Reprinted as (1995), pp. 156-177.

Apresjan Ju.D., 1995, *Izbrannye Trudy, Vol II: Integral'noe Opisanie Jazyka i Sistemnaja Leksikografia [Integrated Description of Language and Systematic Lexicography]*. Moscow: Škola "Jazyki Russkoj Kultury".

Apresjan Ju.D., 2000, *Systematic Lexicography*, Oxford University Press, tr. angl. Kevin Windle, 304 p.

Aristote, 2003, *Poétique*. Belles Lettres, 148 p.

Arkhipovič T.P., 1984, *Kognitivno-kommunikativnaja suščnost' semantiki dejktičeskikh slov this(these), that (those) v sovremennom anglijskom jazyke* : Avtoreferat diss…kand.filol. nauk, Kiev, 24 p.

Arnold I.V., 1967, *Semantičeskaja struktura slova i metodika eje issledovanija*. Leningrad.

Arutjunova N.D., 1978, Funkcional'nyje tipy jazykovoj metafory // *Literaturnyj jazyk.* Vol.37, № 4.

Arutjunova N.D., 1982, Lingvističeskie problemy referenzii // *Novoje v zarubežnoj lingvistike.* M., pp. 18-57.

Arutjunova N.D., 1999, *Jazyk i mir čeloveka*. – M.: "Jazyki russkoj kul'tury", 896 p.

Bakastova T.V., 1987, Tipy i funkcii semantizacii imeni sobstvennogo v khudožestvennom tekste // *Lingvističeskije issledovanija khudožestvennogo teksta*. Aškhabad, pp. 128-138.

Bally Ch., 1965, *Linguistique générale et linguistique française*, Bern (Francke).

Barkhudarov L.S., 1975, *Jazyk i perevod*. M., 124 p.

Barsalou L., 1982, Context-independent and context-dependent information in concepts // *Memory and Cognition*, Vol.10, pp. 82-93.

Barsalou L., 1989, Intra-concept similarity and its implications for inter-concept similarity // *Similarity and analogical reasoning* / Ed. by S. Vasniadou, A. Ortony. – N.Y.: Cambridge UP, pp. 76-121.

Barsalou L., 1991, Deriving categories to achieve goals // *The psychology of learning and motivation: Advances in research and theory*. – N.Y.: Academic Press, Vol.27, pp.1-64.

Bašmakova I.S., 1998, Simvoličeskoje soderžanije imeni sobstvennogo (antroponima) v sostave frazeologizmov: (na materiale angl.jaz.) // *Problemy verbal'noj kommunikacii i predstavlenija znanij*. Irkutsk, pp. 20-21.

Béchade H.-D., 1994, *Grammaire française*, Paris, PUF, p. 314.

Belinski V.G., 1838, *Gamlet. Drama Šekspira. Močalov v roli Gamleta*, cikl statej, Saint-Petersbourg.

Benveniste E., 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.

Bič M.Y., 1995, *Metonimičeskoje ispol'zovanije imen sobstvennykh v sovremennom russkom, ispanskom i anglijskom jazykakh* : Dissertacija... kand. filol. nauk; Saint-Pétersbourg.

Black M., 1962, *Models and Metaphors*. Ithaca : Cornell University *Press*.

Bled, E. et O., 2000, *Cours supérieur d'orthographe*, Collection Bled, Hachette, 285 p.

Blokh M.Y., 1973, *Problemy grammatiki i stilistiki anglijskogo jazyka*. Moscou.

Blokh M.Y., 1983, *Teoretičeskaja grammatika anglijskogo jazyka*. Moskva.

Blokh M.Y., 2000, *Teoretičeskije osnovy grammatiki*. – M. : Vysšaja škola, 160 p.

Blokh M.Y., 2006, Problema kartiny mira v sovremennom filosofskom jazykoznanii // *Kul'tura kak tekst: sb.naučnykh statej*. N № 6.Smolensk: Universum.

Blokh M.Y., Ostapenko L.A., 1985, Konnotativnyj aspekt funkcional´noj semantiki predloženija // *Funkcional´naja semantika sintaksičeskikh konstrukcij*: Moscou : pp. 3-13.

Blokh M.Y., Semenova T.N., 1991, Imja sobstvennoje ličnoje i jego nominativnyje svojstva // *Inostrannyje jazyke v škole*. №. 24. Moscou.

Blokh M.Y., Semenova T.N., 2001, *Imena ličnyje v paradigmatike, sintagmatike, pragmatike.* Moscou, "Gotika", 194 p.

Bloomfield L., 1933, *Language*. New York: Henry Holt and Co.

Boër S.E., 1978, Attributive names // *Notre Dame J. Formal Logic*, Vol. 19, Number 1, pp. 177-185.

Boguslavskaja G.P., 1958, *K voprosu o кategorii opredelennosti-neopredelennosti*. Čardžouskij ped. institut, № 4. pp.171-192.

Bolinger, D., 1981, The Origin of Language // *Clark et al*., pp. 26-44.

Bolotov V.I., 1972, *K voprosu o značenii imen sovstbennykh* // Vostočnoslavjanskaja onomastika, Moscou.

Bonnard H., 2001, *Les trois logiques de la grammaire française*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 251 p.

Bréal M., *Essai de sémantique*, Hachette, 1924.

Brendler S., 2005, Über den gerechten Tod der Auffassung vom Namen als bilaterales Zeichen // *Proceedings of the XXIst International Congress of Onomastic Sciences* (Uppsala 2002), ed.by Eva Brylla, and Mats Wahlberg, Vol.1, pp. 98-117.

Brisset J.-P., 2001 [1874], *Oeuvres complètes*, Dijon, Les presses du Réel, 1318 p.

Brody B., 1979, Kripke on Proper Names // *Contemporary Perspectives in the philosophy of language* / Ed. by P.A.French, T.E.Uehling, Jr.H.K.Wettstein.–Mineapolis: Univ.of Minnesota Press, pp. 75-80.

Brøndal V., 1948, *Les parties du discourse – Partes orationis*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 173 p. [1928].

Brutjan G.A., 1959, *Teorija poznanija obščej semantiki*. Erevan.

Brunot F., 1965 [1905-1937], *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Paris : Colin.

Brunot F., Bruneau Ch., 1956, Précis de grammaire historique de la langue française, Paris, Masson et Cie, 589 p.

Bühler K.,1990, *Theory of language. The representational function of language*. Translated by Goodwin, Donald Fraser. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins, [1934]

Bulakhovski L.A., 1953, *Vvedenije v jazykoznanije*. – M.:. Učpedgiz. 213 p.

Bulanovskaja T.A., 1999, *Osobennosti obrazovanija naricatel'nykh imen ot geografičeskikh naimenovanij* : Dissertacija ... kand. filol. nauk, Moscou.

Burge T., 1973, Reference and Proper Names // *The Journal of Philosophy*, Vol. 70, № 14, pp. 425-439.

Buštjan L., 1983, *Onomastičeskaja konnotacija*. Odessa.

Camproux Ch., 1982, De l'onomastique // C. Baylon et P. Fabre : *Les noms de lieux et de personnes*, Paris, Nathan, pp. 5-21.

Carlson G., 1982, Generic Terms and Generic Sentences // *Journal of Philosophical Logic* № 11, pp. 145-181.

Carroll J.M., 1985, *What's in a Name ? – An Essay on the Psychology of Reference*, New York, W.H. Freeman and Company, 204 p.

Castañeda H.-N., 1985, The Semantics and the Causal Roles of Proper Names // *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 46, nº. 1, pp. 91-113.

Čeremisina M.I., Ryžkina O.A., 1977, Ekspressivno-leksičeskij fond russkogo jazyka// Aktual'nyje problemy leksikologii i slovoobrazovanija. Novosibirsk: № 4, pp. 3-24.

Černobrov A.A., 2002, *Filosofskije i logiko-metodologičeskije osnovy teorii nominacii: (Na materiale anglijskikh I russkikh sobstvennykh imen)*: Dis. ... d-ra filol. nauk. M.

Charaudeau P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Education, 927 p.

Chomsky N., 1975, *Reflections on Language*, New York, Pantheon Books, 269 p.

Christophersen P., 1939, *The articles – A study of their Theory and Use in English*, Copenhague – Londres; Ejnar Munksgaard – Humphrey Milford, 206 p.

Coates, R., 2005, A new theory of properhood // *Proceedings of the 21st International Congress of Onomastic Sciences*, Uppsala, August 2002, vol. 1, ed. by E. Brylla and M. Wahlberg, pp. 125-37. Uppsala: Spra˚k- och folkminnesinstitutet.

Coates R.A., 2006, Properhood // *Language*. Vol.82, nº 2, pp. 356-382.

Cook R., 1988, *The Tree of Life. Image for Cosmos*. New York.

Corbett G., 2000, *Number*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.

Croft W., 2000, *Explaining language change: an evolutionary approach* Harlow, Essex: Longman. 223 p.

Croft W., 2001, *Radical Construction Grammar: syntactic theory in typological perspective* Oxford : Oxford University Press, 234 p.

Curme J., 1955, A Grammar of the English language // *Prace filosoficke faculty Brneske university*.

Cutler A., 1983, Lexical Complexity and Sentence Processing // *G. B. Flores d'Arcais and R. J. Jarvella*, eds. The Process of Language Understanding. Wiley: New York, pp. 42-80.

Dahl Ő., 2000, Animacy and the Notion of Semantic Gender *in* B. Unterbeck (éd.), pp. 99-115.

Dalberg V., 1985, Ten Theses on Proper Names // *Names*, Vol.33, nº 3, pp. 111-118.

Damourette J. & Pichon E., 1911-1927 [1968], *Des Mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris : d'Artrey.

Danilina E.F., 1972, K voprosu o leksičeskom značeni ličnykh imen // *Leksika i slovoobrazovanije russkogo jazyka*. - Penza, pp. 22-51.

Darmesteter A., 1979, *La vie des mots*, Paris, Champ libre, 186 p. [1887].

De Mulder W., 2000, Nom propre et essence psychologique: vers une analyse cognitive des noms propres? // *Lexique*, 15, pp. 47-62.

Demiankov V.Z., 1986, Novaja kniga po semiologii jazyka // *NTI*, ser.2.M., № 7, pp. 31-32.

Derjabina M.Y., 2005, *Osobennosti peredači anglijskikh imen sobstvennykh na russkij jazyk*. Dissertacija ... kand. filol. nauk, Vladikavkaz.

Dobrokhotov A.L., 1986, *Kategorija bytija v klassičeskoj zapadnoevropejskoj filosofii*. Izdatel'stvo Moskovskogo Universiteta. M.

Donnellan K., 1972, Proper Names and identifying descriptions // *Davidson and Harman* (eds.), pp. 356-379.

Droste F.G., 1975, On Proper Names // *Leuvense Bijdragen*, Vol.64, nº 1, pp. 1-14.

Dubois J., 1965, *Grammaire structurale du français : nom et prénom*, Paris. Larousse.

Dubois J. et Guespin L., 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.

Ducrot O., 1972, *Dire et ne pas Dire*, Paris: Hermann.

Ducrot, O. et Todorov Tzv., 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage.* Paris : Seuil.

Dumarsais C.C., 1988 *Des Tropes ou des différents sens*, Paris : Flammarion [1730].

Dummett M., 1996, Sense and reference // *Dascal et al.* (eds.), pp. 1188-1197.

Eisenstein S., 1974, *Au-delà des étoiles* , Union générale d'éditions.

Engel P., 1984, Le sens d'un nom propre // *Archives de philosophie*, nº 47, pp. 431-448.

Ermolovič D.I., 2004, *Osnovanija perevodovedčeskoj onomastiki*: Dis. d-ra filol.nauk: 10.02.20 : Moskva, 317 p.

Evans G., 1982, *The Varieties of Reference*. Oxford: Oxford Univ. Press, 418 p.

Faerch C., 1975, Deictic NP's and Generative Pragmatics // *Foundations of Language*. Vol. 13, № 3, pp. 319-348.

Fauconnier G., 1984, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris : Minuit.

Feigenbaum S. et Tsirlin M., 1997, Le nom propre et le signe zéro oscillant dans *Le lieutenant Kijé* // *Linx*, nº 36, pp. 191-206.

Feoktistov A.P., 1969, O formakh vyraženija opredelennosti naricatel'nykh i sobstvennykh imen // *Onomastika.* Moskva, pp. 239–244.

Feoktistova A.B., 1996, Kognitivnyje aspekty značenija idiom, oboznačajuščikh čuvstvo – sostojanije strakha // *Semantika jazykovykh jedinic*. Vol.1, Moscou, pp.144-166.

Fillmore Ch.J., 1975, *Lectures on Deixis* Stanford: CSLI Publications. by the Indiana University Linguistics Club.

Flaux N., 1991, L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent. *In* : *Langue française – Syntaxe et sémantique des noms propres*. Nº 92. Paris, Larousse, pp. 26-44.

Flaux N., 1997, Les déterminants et le nombre, *in* W. de Mulder, N. Flaux et D. Van de Velde : *Entre général et particulier : les déterminants*, Arras, Artois presses universitaires, pp. 15-82.

Flaux N., 2000a, Le nom propre et le partitif, *Lexique* 15, pp. 93-116.

Flaux N., 2000b, Nouvelles remarques sur l'antonomase, *Lexique* 15, pp. 117-144.

Fleischer W., 1964, Zum Verhältnis von Name und Appellativum im Deutschen, *Leipziger Abhandlungen zur Namenforschungs- und Siedlungsgeschichte* 2, pp. 369-378.

Fonjakova O.I., 1995, Imja sobstvennoje v khudožestvennoj kartine mira pisatelja // *Slovo'upotreblenije i stil' pisatelja* / Otv. red. L.S. Kovtun, D. M. Pocepnja. – SPb., pp. 47-61.

Fontant M., 1998, Sur le traitement lexicographique d'un procédé linguistique : l'antonomase de nom propre // *Cahiers de lexicologie* 73, pp. 5-41.

Forest, R., 1996, « Noms propres, idiotismes et polyphonie », *Bulletin de la société linguistique de Paris*, T.91, fasc., pp. 55-76.

Foucault M., 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », Paris, 405 p.

Frege G., 1892, Über Sinn und Bedeutung. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, pp. 25-50.

Frege G., 1971, Concept et objet // *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Paris, Seuil, [1892].

Frontier A., 1997, *La Grammaire du français*, collection "Sujets", Berlin.

Funke O., 1925, Zur Definition des Begriffes "Eigennamen" // Keller W., éd., *Probleme der englischen Sprache und Kultur - Festschrift Johannes Hoops zum 60. Geburtstag überreicht von Freuden und Kollegen*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, pp. 72-79.

Gabinskaja O., 1986, *Pričiny sovremennogo russkogo slovotrorčestva*. Avtoreferat. diss. doktora filolog. nauk. Leningrad.

Gabriel G., 1990, Why a Proper Name has a Meaning: Marty and Landgrebe *vs.* Kripke // K. Mulligan (éd.): *Mind, Meaning and Metaphysics – The Philosophy and Theory of Language of A. Marty*, Dordrecht, Kluwer, pp. 67-75.

Gak V.G., 1977, *Sopostavitel'naja leksikologija*, Moscou: Meždunar. otnošenija, 246 p.

Gak V.G., 1988, Metafora: universal'noje i specifičeskoje // *Metafora v jazyke i v tekste*. Moscou: Nauka, pp. 11-26.

Galkina-Fedoruk E. M., 1956, *Slovo i ponjatije*. Moscou, Učpedgiz, 54 p.

Galisson R., 1991, *De la langue à la culture par les mots*. Paris, CLE International.

Galisson R., 2000, La pragmatique lexiculturelle pour accéder autrement, à une autre culture, par un autre lexique. *Mélanges Crapel*, 25, pp. 47–73, source : http://revues.univnancy2.fr/melangesCrapel/IMG/pdf/06_galisson.pdf.

Galperin I.R., 1974, *Informativnost' jedinic jazyka*. Moscou, 169 p.

García-Carpintero M., 2000, A Presuppositional Account of Reference-Fixing // *Journal of Philosophy* (USA), Vol.97 (3), pp. 109-147.

Gardes-Tamine J. et Hubert M.-C., 2002, Dictionnaire de critique littéraire, Paris, Armand Colin, 239 p.

Gardiner A.H., 1954, *The Theory of Proper Names — A Controversial Essay*, Londres, Oxford University Press. [1940].

Gary-Prieur M.-N., 1991, Le nom propre constitue-t-il une catégorie linguistique // *Langue française*, nº 92, pp. 4-25.

Gary-Prieur M.-N., 1994. *Grammaire du nom propre*. Paris : Le Seuil.

Gary-Prieur M.-N., 1995, Les Simenon, Frédéric Dard et autres Japrisot » : l'effet du pluriel sur l'interprétation exemplaire du nom propre // Noailly M. (éd.), *Nom propre et Nomination*, Paris : Klincksieck, pp. 247-258.

Gary-Prieur M.-N., 1996, Figurations de l'individu à travers différentes constructions du nom propre // *Cahiers de praxématique* 27, pp. 57-73.

Gary-Prieur M.-N., 2001, *L'Individu pluriel. Les Noms propres et le nombre*, Paris : CNRS Editions.

Gaudin F., Guespin L., 2000, *Initiation à la lexicologie française – De la néologie aux dictionnaires*, Bruxelles, Duculot, 355 p.

Geeraerts D., 1988, Where does prototypicality come from? // *Topics in cognitive linguistics* / Ed. by B.Rudzka-Ostyn. – Amsterdam: John Benjamins, pp. 207-229.

Germa P., 1993, *Du nom propre au nom commun, Dictionnaire des éponymes*, Bonneton, 255 p.

Gibbs R.W., 1994, *The poetics of Mind: Figurative Thought, Language and Understanding*. – Cambridge : Cambridge UP, 527 p.

Giginejšvili M.A., 1988, *Problema artiklja s pozicii lingvistiki teksta*. Tbilisi.

Golev N.D., 1980, Zametki ob uslovno-simvoličeskoj nominacii v russkom jazyle//*Aktual'nyje problemy leksigologii i slovoobrazovanija*. № 9. Novossibirsk, pp. 47-59.

Golomidova M.V., 1998, *Iskusstvennaja nominacija v russkoj onomastike*. Ekaterinbourg.

Goverdovsky B.I., 1984, Context as a source of semantic connotations *in Semantics of a word and a wordcombination* // Managing editor Vasilyev L.M.; Bashkir State University. – Ufa, – Issue 10., pp. 133-141.

Gorskij D.P., 1984, Logičeskije aspekty metodologii obščestvoznanija // *Voprosy filosofii*, N° 6, 101 p.

Granger G.-G., 1982, A quoi servent les noms propres ? //*Langages*(66), Larousse, p. 21-36.

Grass Th., 2002, *Quoi ! Vous voulez traduire « Goethe » ? Essai sur la traduction des noms propres allemand-français*, Berne, Peter Lang, 296 p.

Grévisse M. et Goosse A., 1993, *Nouvelle grammaire française*, Paris: Duculot, 377 p.

Grice P., 1957, *"Meaning"*, *The Philosophical Review* Vol. 66, pp. 377-88

Grice P., 1975, Logic and conversation // Cole, P. and Morgan, J. (eds.) *Syntax and semantics*, Vol. 3. New York: Academic Press.

Gross G., 1996, *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris : Ophrys.

Gudkov D.B., 1999, *Precedentnoe imja i problemy precedentnosti*. M.:Izd-vo MGU, 234 p.

Guilbert L., 1975, *La création lexicale*, Paris, Larousse, 285 p.

Gurenko L.I., 1978, *Neopredelennyj artikl' – markër ediničnoj rasčlenennosti imeni suščestvitel'nogo*. Avtoref. dis. kand. filol. nauk. Odessa.

Hansack E., 2000, *Der Name im Sprachsystem. Grundprobleme der Sprachtheorie*. Regensburg: Roderer.

Hansack E., 2004, *Das Wesen des Namens*. Brendler and Brendler (eds.), pp. 51-65.

Harnad S., 1990, The Symbol Grounding Problem // *Physica D*, 42. pp. 335-346.

Hawkins B.W., 1988, The natural category MEDIUM: An alternative to selection restrictions and similar constructs // Topics in cognitive linguistics / Ed. by B. Rudzka - Ostyn. – Amsterdam : John Banjamins, pp. 231-270.

Hébert L., 1995, *Nom propre et sémantique interprétative ; sens et signification du nom propre dans le texte littéraire*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

Hébert L., 1996, Fondements théoriques de la sémantique du nom propre. In *Le texte et le nom*. Ed. M. Léonard, E. Nardout - Lafarge. Montréal, XYZ, 41-53.

Hegel G. W. Fr., 2002, *Phénoménologie de l'esprit*. Gallimard, Folio, 799 p.

Heringer H.J., 1999, *Das hoechste der Gefuehle*. Studien zur empirischen Linguistik, Tuebingen, Stauffenburg.

Hewson J., 1972, *Article and noun in English*. The Hague-Paris: Mouton, 137 p.

Hjelmslev L., 1961, *Prolegomena to a Theory of Language*. Baltimore: Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics: Madison: Univ. Of Wisconsin Press.

Hirsch, E.D.Jr., 1987, *Cultural Literacy* Boston, MA: Houghton Mifflin Company, 345 p.

Hobbes T., 2000, *De corpore*, Vrin / Textes Philo, 456 p. [1656].

Hoek L.H., 1971, Onomastique, sémiotique, grammaire générative // *Rapports – het franse boek*, Vol.41, № 3, pp.115-128.

Holeš J., Kadlec J., 2002, Métaphore et métonymie lexicalisées: deux sources d'appellatifs en français // *ROMANICA OLOMUCENSIA XI*, Acta Universitatis Palackianae Olomucensis - PHILOLOGICA 79. Sborník z konference École doctorale.

Honeste M.-L., 2000, *Approche cognitive de la sémantique lexicale*, Synthèse pour l'HDR, Saint-Etienne, Université Jean Monnet.

Honeste M.-L., 2005, L'expression linguistique des représentations de l'expérience // Soutet, O. (éd.), *La polysémie*, Paris, Presses de l'Université Paris - Sorbonne, pp. 99-109.

Ilson R.F., 1994, Lexicography // K. Malmkjær (éd.): *The Linguistics Encyclopedia*, New York – Londres, Routledge, pp. 291-298.

Imoto H., 2000, Le sens d'un nom propre: la thèse des propriétés du porteur // *A. Englebert et al. (éd.)*, Vol. VII, pp. 297-303.

Iordanskaja L.N., Mel'čuk I., 1980, Konnotacija v lingvističeskoj semantike — Connotation dans la sémantique linguistique, *Wiener Slawistischer Almanach*, B. 6, pp. 191-210. [Il existe une traduction française dans: Mel'čuk *et al.* 1984: 33-43, "Connotation en sémantique et lexicographie", livre nº 13.]

Irtenjeva N.F., 1970, Struktura imennoj gruppy s imenem ličnym v anglijskom jazyke // *Inostrannyje jazyki v škole*, № 4, pp. 73-78.

Jespersen O., 1924, *The Philosophy of Grammar*, Chicago/London: The University of Chicago Press.

Jespersen O., 1949, *A Modern English Grammar on Historical Principles*. Part VII: Syntax. Copenhagen: N. Haislund and E. Munksgaard, 683 p.

Johnson M., Lakoff G., 1980, Metaphors we live by. Chicago, IL: University of Chicago Press, 234 p.

Jonasson K., 1990, Métaphores *in absentia* et la lexicalisation des noms propres // *Actes du XIe congrès des romanistes scandinaves, Trondheim 13/17 août 1990*, Trondheim, pp. 261-271.

Jonasson K., 1992, Le nom propre désignateur – un terme massif ? // W. Banys et al. (éd.) : *Etudes de linguistique romane et slave*, Cracovie, pp. 291-313.

Jonasson K., 1994, *Le nom propre – Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 256 p.

Jonasson K., 2006, Y aura-t-il jamais un Georges Kleiber suédois ? : La traduction des noms propres métaphoriques. // Aux carrefours du sens : Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60e anniversaire, Riegel, Martin; Schnedecker, Catherine; Swiggers, Pierre; Tamba, Irène (éd.)., pp. 541-556.

Kacnelson S.D., 1965, *Soderženije slova, značenije i oboznačenije*. M.L.: Nauka, 109 p.

Kalinkin V.M., 1999, *Poetika onima*, Doneck, 408 p.

Kałuza H., 1981, *The use of articles in contemporary English*, Heidelberg, J. Groos, p. 86.

Kara'ulov Y.N., 1987, Russkij jazyk i jazykovaja ličnost'. - M.: Nauka, 345 p.

Katz J.J., 1972, *Semantic Theory,* Harper and Row, New York, 464 p.

Katz J.J., 1979, The Neoclassical Theory of Reference // French / Uehling /Wettstein (eds.)

Katz J.J., 2001, The End of Millianism: Multiple Bearers, Improper Names, and Compositional Meaning // *Journal of Philosophy*, Vol.98, nº 3, pp. 137-166.

Kearns K., 2000, *Semantics*, New York, St.Martin's Press, 308 p.

Kerbrat - Orecchioni C., 1977, *La connotation*. Presses Universitaires de Lyon.

Khapsikorov A., 1972, *Otraženije i ocenka*. Gorkij.

Kleiber G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Metz, Centre d'Analyse Syntaxique, 538 p.

Kleiber G., 1992, « Qui est sur l'étagère de gauche ? ou Faut-il multiplier les référents ? », *Travaux de linguistique et de philologie XXX*, pp. 107-124.

Kleiber G., 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris : Armand Colin.

Kleiber G., 1995, Y a-t-il de la métaphore sous les noms propres en antonomase ? In : *RASK. Internationalt tidsskrift for sprog og kommunikation*. N° 2. Odense University Press.

Kleiber, G. 1996. Noms Propres et Noms Communs: un Problème de Dénomination // *Méta.* XLI(4), pp. 567-589.

Kleiber G., 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Lille, Ed. du Septentrion, 223 p.

Kleiber G., 2007, Du sens aux choses en passant par la polysémie catégorielle // *RES PER NOMEN 2007*, Actes du 1er colloque *Res per nomen* pour une linguistique de la dénomination, de la référence et de l'usage, CIRLLLEP, EA 3794, Université de Reims, pp.19-38.

Klimkova L.A., 2008, *Nižegorodskaja mikrotoponimija v jazykovoj kartine mira*. Diss… kandid.doktora filol.nauk, Moscou.

Klüge F., 2002, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. LXXXIX, 1023 p.

Kolmakova N.L., 1988, *Semantičeskie i kommunikativno-funkcional'nye osobennosti sobstvennykh imen v sovremennov anglijskom jazyke*: Avtoref.dis…kand.filol.nauk.- Kiev, 24 p.

Kolšanskij G. V., 1975, *Sootnošenie subjektivnykh i objektivnykh faktorov v jazyke*. M.

Komarova R.A., 1986, Semantičeskoje preobrazovanije antroponimov kak sposob vtoričnoj nominacii // *Voprosy romano-germanskogo jazykoznanija*, № 8, Saratov.

Komlev N.G., 1969, *Komponenty soderžetel'noj struktury slova*. M., 67 p.

Konowska A., 2007, Néologie sémantique et noms propres : le cas de l'antonomase // *Neophilologica* Vol. 19: *Études sémantico-syntaxiques des langues romanes* Réd. Wiesław Banyś. Katowice.

Kostomarov V.G., 1994, *Žizn' jazyka*, Moskva.

Kramsky J., 1972, *The Article and the Concept of Definiteness in Language*, Mouton, The Hague.

Krasnykh V., 2002, *Etnopsikholingvistika i lingvokulturologija*. Moscou.

Kravčenko E.V., 2004, *Deonimizacija inojazyčnykh imen sobstvennykh v anglijskom jazyke*. Dissertacija kandidata filol.nauk, Vladivostok.

Kripke S., 1980, *La logique des noms propres*, Paris, Minuit, 173 p. [1972].

Křižkova H., 1966, Pervičnyje i vtoričnyje funkcii i tak nazyvaemaja transpozicija form // *Travaux linguistiques de Prague*. Prague, 2.

Kubrjakova E.S., 2004, *Jazyk i znanie: Na puti polučenija znanij o jazyke: Časti reči s kognitivnoj točki zrenija*. Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury, 560 p.

Kukharenko V.A., 1988, Interpretacia teksta. – M.: Prosveščenije, 192 p.

Küpper H., 1987, *Wörterbuch der deutschen Umgangssprache*. Stuttgart: Klett.

Kuryłowicz J., 1936, Dérivation lexicale et dérivation syntaxique // *Kuryłowicz, J., 1960*, pp. 41-50.

Ladmiral J.R., 1994, Traduire : théorèmes pour la traduction, Paris, Gallimard.

Lakoff G., 1987, *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind.* University of Chicago Press, 632 p.

Lakoff G., 1990, The invariance hypothesis: Is abstract reason based on image-schemas? // *Cognitive linguistics*. Nº 1, pp. 39-74.

Lakoff G., 1993, The contemporary theory of metaphor // *Metaphor and thought* / Ed. by A. Ortony. – Cambridge: Cambridge UP, pp. 202-251.

Lakoff G., Johnson M., 1980, Conceptual Metaphor in everyday language // *The journal of Philosophy*. New York, Vol. 77, № 8, pp. 453-486.

Landau S., 1989, Dictionaries – The Art and Craft of Lexicography, Cambridge, Cambridge University Press, 370 p. [1984].

Langacker R., 1991, *Concept, image and symbol: The cognitive basis of grammar*. – Berlin, N.Y., Mouton de Gruyter, 395 p.

Langacker R., 1994, The limits of continuity: discreteness in cognitive semantics // *Continuity in cognitive semantics* / Ed. by C. Fuchs, B. Victorri. – Amsterdam: John Benjamins, – pp. 9-20.

Larson R., Segal G., 1995, *Knowledge of Meaning: An Introduction to Semantic Theory*. The MIT Press, 659 p.

Larsson B., 1997, *Le* bon *sens* commun*. Remarques sur la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*, Lund, Lund University Press.

La Stella T.E., 1984, *Dizionario storico di deonomastica*. Firenze, Olschki Ed.

Le Bihan M., 1974, *Le Nom propre. Etude de grammaire et rhétorique*, Thèse de troisième cycle, Université de Rennes.

Lecomte-Hilmy A., 1989, Du statut linguistique des noms propres dans cinq dictionnaires français // *Cahiers de lexicologie*, Vol. 54, n° 1, pp. 8-32.

Leibniz G.W., 1993, *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (Poche), Garnier Flammarion / Philosophie, 441 p. [1705].

Léonard M., 1980, Noms propres et illusion réaliste : de Balzac à Zola, *34*, nº 7, pp. 81-91.

Leontiev A.N., 1984, *Activité, conscience, personnalité*. Moscou, édition du Progrès.

Leroy S., 2001, *Entre individualisation et catégorisation, l'antonomase du nom propre en français*. Doctorat en sciences du langage, Université Montpellier III - Paul Valéry, Montpellier.

Leroy S., 2003, Antonomase, métaphore et nom propre: identification ou catégorisation ? // *Travaux linguistiques du CerLiCo* 16, pp. 161-178.

Leroy S., 2004, *De l'identification à la catégorisation. L'Antonomase du nom propre en français*, Louvain – Paris - Dudley MA : Peeters.

Leroy S., 2005, Noms propres : la modification // *Langue Française* 146, Larousse, pp. 83-98.

Leys O., 1979 Was ist ein Eigenname ? Ein pragmatisch orientierter Standpunkt // *Leuvense bijdragen* nº 68, pp.61-68.

Likhačev D.S., 1962, *Textology,* Moscow.

Linsky L., 1977, *Names and descriptions*, University of Chicago Press, Chicago, 184 p.

Litvin F.A., 1984, *Mnogoznačnost' slova v jazyke i reči*. Moskva.

Locke, J., 1975, *An essay concerning human understanding* Oxford:Clarendon Press (1690)

Lopatnikova N.N., Movchovitch N.A., 1982, *Lexicologie du français moderne*. M.

Lošak I.P., Savilova G.P., 1993, *Anglijskaja frazeologija v svete sovremennoj naučnoj paradigmy*. Rjazan', 134 p.

Losev A.F., 1999, Philosophy and the Human Sciences. *In Studies in East European Thought* v. 56, 249 p.

Lukjanova N.A., 1986, *Ekspressivnaja leksika razgovornogo upotreblenija: problemy semantiki*. Novosibirsk, Nauka, 227 p.

MacLaury R.E., 1991, Prototypes Revisited // *Annual Review on Anthropology*. – Vol. 20, pp. 55-74.

Major R., 1984, *Le discernement – La psychanalyse aux frontières du droit, de la biologie et de la philosophie*, Paris, Aubier, 189 p.

Makolkin A., 1992, *Name, Hero, Icon – Semiotics of Nationalism through Heroic Biography*, Berlin, Mouton de Gruyter, 264 p.

Mańczak W., 1968, Le nom propre et le nom commun, *Revue Internationale d'Onomastique* 20-3, pp. 205-218.

Manini L., 1996, Meaningful Literary Names – Their Forms and Functions and their Translation // *The Translator*, Vol.2, № 2, pp. 161-178.

Martin R., 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.

Martin R. 1987, *Langage et croyance : les « univers de croyance » dans la théorie sémantique*, Mardaga.

Maslova V.A., 2001, *Lingvokulturologija* : Učebnoje posobije dlja studentov. Moscou.

Meiner J.W., 1971 [1781], *Versuch einer an der menschlichen Sprache abgebildeten Vernunftlehre oder philosophische und allgemeine Sprachlehre*, Stuttgart, p. 586.

Mel'čuk I.A., 1995, *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*. Louvain-la-Neuve : Duculot.

Meyer B., Balayn J.-D., 1981, « Autour de l'antonomase de nom propre », *Poétique* 46, pp. 183-199.

Mgeladze D.S., 1970, *Ot sobstvennykh imen k naricatel'nym : slova antroponimičeskogo proiskhoždenija v russkom jazyke*. Tbilisi, 193 p.

Miall D.S., 1982, *Metaphor: problems and perspectives*. Brighton. 172 p.

Mikhajlov V.A., 1992, *Smysl i značenije v sisteme rečemyslitel'noj dejatel'nosti*. SPb.

Mill J.S., 1843, *A System of Logic, Ratiocinative and Inductive* // John W. Parker, West Strand, Original from Oxford University, 624 p., Digitized Oct 24, 2006: http://books.google.com/books

Mill J.S., 1988, Système de logique déductive et inductive, t. 1, Bruxelles, Pierre Mardaga. [1843].

Moeschler J., 1993, Aspects pragmatiques de la référence temporelle: Indétermination, ordre temporel et inférence // *Langages* 112, pp. 39-54.

Mokienko V.M., 1980, O sobstvennom imeni v sostave frazeologii // *Perspektivy razvitija slavjanskoj onomastiki*. Moscou, pp. 34-78.

Molčanova O.T., 1980, K semantike imeni sobstvennogo // *Problemy teorii i metodiki jazyka*. Jaroslavl', pp. 139-142.

Molino J., 1982, Le nom propre dans la langue // *Langages*, 66, pp. 5-21.

Montgomery E.D., 1973, "Tartuffe": The History and Sense of a Name, *MLN*, Vol. 88, nº 4, French Issue, pp. 838-840.

Morris Ch.W., 1938, Foundations of the Theory of Signs, *in The Journal of Symbolic Logic*, Vol. 3, nº 4.

Mortureux M.-F., 1997, *La lexicologie entre langue et discours*. Paris, Éditions Sedes.

Murzin L.N., 1972, Obrazovanije metafor i metonimij kak rezul'tat derivacii predloženija // *Aktual'nyje problemy leksikologii i leksikografii*. Perm'. pp. 362-366.

Moskal'skaja O.I, 1980, Semantika teksta // *Voprosy jazykoznanija*, № 6, pp. 32-42.

Neroznak V.P., 1990, Toponimika // Lingvističeskij enciklopedičeskij slovarj. Moscou: Sovjetskaja enciklopedija.

Nicolaisen, W.F.H., 1995, Name and appellative. In *Name Studies* I, art.56, pp. 384-393.

Nikitin N.V., 1983, *Leksičeskoje značenije slova*. Moscou.

Nikonov V.A., 1966, *Kratkij toponimičeskij slovar'*. - M.: Mysl', 510 p.

Nikonov V.A., 1974, *Imja i obščestvo*. M.

Noailly M., 1987, Le nom propre en français contemporain : logique et syntaxe en désaccord imparfait // *Cahiers de grammaire*, nº 12, pp.65-78.

Noailly M., 1999, La Querelle des Noms Propres // *Modèles linguistiques* XX (1), pp. 107-112.

Nyrop K., 1925, *Grammaire Historique de la langue française,* 6 vols. Copenliagen: Gyldendalske Boghandel.

Oden G., 1987, Concept, knowledge and thought // *Annual Review of Psychology*. – Vol. 38, pp. 203-227.

Ortony A., 1980, *Metaphor and Thought*. Cambridge: Cambridge Univ.Press, 501 p.

Otin E.S., 1984, Razvitije konnotonimii russkogo jazyka i jego otraženije v slovare konnotonimov // *Etimologija*, M., pp. 186–191.

Padučeva E.V., 1997, Verb Categorization and the Format of a Lexicographic Definition (Semantic Types of Causative Relations) // *Recent Trends in Meaning–Text Theory*, Wanner, Leo (ed.), pp. 3-61.

Pamp B., 1985, Ten theses on proper names // *Names* Vol.33 : 3, pp. 111-118.

Peacocke C., 1975, *Proper Names, Reference, and Rigid Designation*, Blackburn, S. (ed.)

Peirce C.S., 1906, "Prolegomena To an Apology For Pragmaticism", *The Monist*, vol. XVI, nº 4, The Open Court Publishing Co., Chicago, IL, for the Hegeler Institute, pp. 492-546.

Peirce, C.S., 1932, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, *Volume 1, Principles of Philosophy*, Harvard University Press, Cambridge, MA., 321 p.

Peterson A., 1929, *Le passage populaire du nom personne à l'état de noms communs dans les langues romanes et particulièrement en français – Étude sémantique*. Appelbergs Boktryckeri Aktiebolag, Uppsala.

Petrova E.S., 1985, *Predely strukturno-semantičeskogo razvertyvanija antroponimov v sovremennom anglijskom jazyke* : Diss…kand.filol.nauk., Leningrad, 171 p.

Pinker S., 1999 [1994], L'instinct du langage, Paris, trad. fr. Odile Jacob, p. 495.

Potebnja A.A., 1968, *Iz zapisok po russkoj grammatike*. M.: Prosveščenije, T.4, 287 p.

Potter M.C., Kroll J.F., Yachzel B., Carpenter E., Sherman J., 1986, "Pictures in Sentences: Understanding Without Words" in *Journal of Experimental Psychology, General* nº 115, pp. 281-294.

Pulgram E., 1954, Preparation for Language Teaching // *Applied Linguistics in Language Teaching*. Ed. Ernst Pulgram. Washington, DC: Georgetown University Press. pp.75-85.

Putnam H., 1975, The meaning of meaning // *Language, Mind, and Knowledge*, Minnesota: University of Minnesota Press.

Puymège G. de, 1993, *Le chauvin. Le soldat-laboureur. Contribution à l'étude des nationalismes*, D. Mollenhauer.

Quine W.V.O., 1953, Two dogmas of empiricism // *From a Logical Point of View*, Harvard University Press, Cambridge, pp. 20-46.

Quirk et al., 1985, *A Comprehensive Grammar of the English Language*. London: Longman // *Die Neueren Sprachen* 6 (1987), 584-586.

Rajkhel G.I., 1966, Vyraženije otnošenija k klassu odnorodnykh predmetov // VJa., № 6.

Rakhilina, E.V., 1998, « Kognitivnaja semantika: istorija, personalii, idei, rezul'taty », In *Semiotika i informatika* 36, V.A. Uspenskij et al. (eds.). Moscow: Jazyki russkoj kul'tury. pp. 274-323.

Rastier F., 1987, *Sémantique interprétative*. Paris, PUF.

Rastier F., Cavazza M., Abeillé A., 1994, *Sémantique pour l'analyse – De la linguistique à l'informatique*. Paris, Masson.

Reformatskij A.A., 1960, *Introduction into Linguistics* Ch.3, Phonetics. Moscow, Aspect-Press.

RES LINGUISTICA, 2000, *Sbornik statej k 60-letiju professora V.P. Neroznaka*. – M.: Academia, 600 p.

Rey A., 1994, Préface du *Petit Robert des noms propres*, pp. IX-XIX.

Rey-Debove J., 1971, *Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*, La Haye-Paris, Mouton, 329 p.

Rey-Debove J., 1996, Nom propre, lexique et dictionnaire de langue // M. Noailly (éd.), pp. 107-122.

Richard J.-F., 1990, *Les activités mentales : comprendre, raisonner, trouver des solutions*. Paris : Colin.

Richards A., 1965, *The Philosophy of Rhetoric*. New York : Oxford Univ. Press, 138 p.

Ricken U., 1970, *Bemerkungen an Struktur und Funktion des sozialen Wortschatzes in der franzosischen Literatur*. Wissenschaftliche Ztsr. Heft 3-4. Halle (Saale).

Ricœur P., 1975, *La métaphore vive*. Le Seuil.

Riegel M., Pellat J.-C., Rioul R., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris : Presses Universitaires de France.

Rivara R., 1990, *Le Système de la comparaison. Sur la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris : Minuit.

Rosch E.H., 1977, Human Categorization // *Studies in cross-cultural psychology* / Ed. by N. Warren. – N.Y. : Academic Press.- Vol.1, pp. 1-49.

Rössler R., 1967, Eigennamen als Gattungsnamen // *Sprachpflege*.

Rubinštein S.L., 1958, *O myšlenii i putjakh jego issledovanija*. Moscou.

Rudenko D.I., 1990, *Imja v paradigmakh „filosofii jazyka“*. – Kharkov : Osnova, 299 p.

Russel B., 1989 [1905], *De la dénotation* (*On Denoting*), trad. in Écrits de logique philosophique, Paris, PUF, 345 p.

Russell B., 1956, *Logic and Knowledge*, London: Allen and Unwin Ltd.

Rut M.E., 1992, *Obraznaja nominacija v russkom jazyke*. Jekaterinburg, 191 p.

Rut M.E., 2001, Antroponimy: razmyšlenije o semantike // *Gumanitarnyje nauki*, Vol. 4, nº 20, pp. 15-37.

Rut M.E., 2008, *Obraznaja nominacija v russkoj onomastike*. Jekaterinburg, 169 p.

Sag, I.A. et Wasow. T., 1999, *Syntactic Theory: an introduction* . Stanford : CSLI Publ.

Šakhovskij V.I., 1987, *Kategorizacija emocij v leksiko-semantičeskoj sisteme jazyka*. Voronež, 192 p.

Ščerba L.V., 1957, Izbrannyje trudy po russkomu jazyku. M., 423 p.

Ščetinin L.M., 1962, *Perekhod sobstvennykh imën v naricatel'nyje kak sposob rasširenija slovarnogo sostava jazyka*. Avtoreferat. dissertacii ... kand. filol. nauk. Moscou.

Ščetinin L.M., 1978, *Russkije imena*. Rostov-sur-le Don, 234 p.

Schiffer S., 1979, Naming and Knowing // *French et al*.

Shokhenmayer E./Schochenmeier Y.A., 2007, Sémantique du nom personnel à la russe, ou la théorie de la sémantique réfléchissante // *Actes du 1er Colloque RES PER NOMEN*, Reims, pp. 215-223.

Schwarz D., 1979, *Naming and Referring: The Semantics and Pragmatics of Singular Terms (Foundations of Communication and Cognition Ser.*), Walter de Gruyter Inc., 196 p.

Schweickard W., 1992, *Deonomastik. Ableitungen auf der Basis von Eigennamen im Französischen*. Niemeyer, Tübingen, 421 p.

Searle J.R., 1958, Proper names // *Mind*, Vol.67, pp.166-173.

Searle J.R., 1969, *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge: Cambridge University Press.

Šekhtman N.A., 1981, Semantičeskij povtor kak projavlenije sistemnykh svojstv leksiki // *Sistemnoje opisanije leksiki germanskikh jazykov*. Leningrad, pp. 11-15.

Šekhtman N.A., 1983, Konceptual'naja struktura slova i kontekst // *Leksičeskije i grammatičeskije komponenty v semantike jazykovogo znaka*: mežvuz. sb. nauč. tr., Voronež, pp. 5-11.

Šekhtman N.A., 1990, Sootnošenije standartnykh i nestandartnykh jazykovykh sredstv v semantičeskom kontinuume // *Slovo v slovare, semantičeskom kontinuume i tekste.* Čeljabinsk, pp. 92-107.

Šekhtman N.A., 2002, Lingvokul'turnyje aspekty ponimanija // *Filologičeskie nauki*. № 3.

Šelepa P., 2007, L'appellativisation des noms propres d'origine mythologique en français // *ROMANICA XIX, PHILOLOGICA 93*, Univerzita Palackého v Olomouci.

Selezneva L.B., 1993, Značenije imeni sobstvennogo i ponjatije // *Onomasiologičeskije aspekty semantiki.* Volgograd, pp. 42-50.

Semenova T.N., 1990, *Determinacija imen sobstvennykh ličnykh v sovremennom anglijskom jazyke*: Avtoreferat dissertacii kandidata filolog.nauk.-M.: MGPI im.V.Lenina, 16 p.

Semenova T.N., 2001, *Semantika individualisacii i ee otraženie v tekste*. Dissetacija na soiskanie zvanija dok. filol. nauk., MGPU, 345 p.

Šemjakin F.N., 1967, Jazyk i čuvstvennoje poznanije. // *Jazyk i myšlenije*. Moscou.

Šerstjukova E., 2002, *Paradigmatičeskaja i sintagmatičeskaja apellativacija imen sobstvennykh ličnykh na materijale nemeckogo jazyka*. Dissertacija kand.filol.nauk, Belgorod.

Siblot P., 1993, De la prototypicalité lexicale à la stéréotypie discursive : la casbah des textes français // *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Plantin. Paris, Kimé, pp. 342-354.

Skljarevskaja G.N., 1993, *Metafora v sisteme jazyka*. Saint-Pétersbourg, 164 p.

Skirbekk G., 1990, Contextual and universal pragmatics // *Essays in Pragmatic Philosophy*. – Oslo : Norwegian University Press, pp. 56-100.

Sloat C., 1969, Proper Nouns in English // *Language* 45, pp. 26-30.

Smirnickij A.I., 1953, Tak nazyvajemaja konversija i čeredovanije zvukov v anglijskom jazyke // *Inostrannyje jazyki v škole*, № 5, pp. 21-31.

Smirnickij A.I., 1960, Zvučanije slova i jego semantika // *Voprosy jazykoznanija*. nº 5, pp. 114-139.

Smirnov S.D., 1985, *Psikhologija obraza: problema aktivnosti psikhičeskogo otraženija*. – M. : Izd-vo Mosk.un-ta, 350 p.

Sobolev I.P., 1975, K prirode nulevoj artiklevoj pozicii u imeni sobstvennogo // *Voprosy grammatičeskogo stroja germanskikh jazykov*. Omsk, pp. 99-103.

Solomonik A., 1995, *Semiotika i lingvistika*. M.: Molodaja gvardija.

Sørensen H.S., 1958, *Word-classes in Modern English – with special reference to proper names, with an introductory theory of grammar, meaning and reference*, Copenhague, p. 189.

Sørensen H.S., 1963, *The Meaning of Proper Names*. Copenhagen: G. E. C. Gad, 117 p.

Sorokin Y.E., 1988, *Sintaksičzskije konstrukcii priblizitel'noj ocenki v sovremennom anglijskom jazyke* : Avtoreferat diss…kand.filol.nauk., Moscou, 16 p.

Sosa E., 1970, Propositional Attitudes *De Dictu* and *De Re* // *Journal of Philosophy* Vol. 67, pp. 883-896.

Sperber D. & Wilson D., 1990, Rhetoric and relevance. // J. Bender & D. Wellbery (eds.) *The Ends of Rhetoric*. Stanford University Press, Palo Alto, pp. 140-55.

Sperber H., 1923, *Einführung in die Bedeutungslehre*. Leipzig: K. Schroeder.

Starostin B.A., 1983, *Nekotoryje problemy imeni sobstvennogo*. Moscou: Nauka, 180 p.

Steinitz R., 1968, *Nominale Pro-Formen. Arbeitsstelle Strukturelle Grammatik*, Bericht 2, Berlin. In : Kallmeyer, Bd. 2, pp. 246-265.

Stepanov Y.S., 1985, *V trexmernom prostranstve jazyka,* Moscou.

Stepanov Y.S., 1997, *Konstanty. Slovar' russkoj kul'tury*. – M.: Škola "Jazyki russkoj kul'tury", 824 p.

Sternin I.A., 1985, *Leksičeskoje značenije slova v reči*. Voronež.

Strawson P.F., 1950, On referring // *Mind*, Vol.59, pp. 320-440.

Strawson P.F., 1967, *Philosophical Logic*. Oxford University Press, Oxford, 345 p.

Stroll A., 1998, Proper Names, Names, and Fictive Objects // *The Journal of Philosophy*, Vol.95, nº 10, pp 522-534.

Stupin L.P., 1969, O leksičeskom značenii imen sobstvennykh (K postanovke voprosa) // *Voprosy teorii i istorii jazyka*. - L., pp.216-224.

Superanskaja A.V., 1973, *Obščaja teorija imeni sobstvennovo*, Moscou, 345 p.

Superanskaja A.V., 1983, *Struktura imeni sobstvennogo*. Moskva.

Suprun V.I., 2000, *Onomastičeskoe pole russkogo jazyka i ego khudožestvenno-estetičeskij potencial*. Volgograd: Peremena, 172 p.

Telia V.N., 1981, Zur Variabilität *von* Wort und Idiom // *Reader zur sowjetischen Phraseologie.* éd. H. Jaksche, *et al.* Berlin-New York: Walter de Gruyter: pp.91-112.

Telia V.N., 1986, *Konotativnij aspekt semantiki nominativnykh jedinic,* Moscow.

Telia V.N., 1992, Lexicographic description of words and collocations: feature functional model, Euralex '90, Barcelona, pp. 315-320.

Tesnière L., 1969, *Eléments de syntaxe structurale,* Paris (Klincksieck), [1959].

Tjukhtin V.S., 1972, *Otraženije, sistemy, kibernetika. Teorija otraženija v svete kibernetiki I sistemnogo podkhoda*. Moscou: Nauka, 256 p.

Togeby K., 1982, *Grammaire française* Vol. I: Copenhague, Ak. Forlag, 551 p.

Toropcev I.C., 1970, *Očerk russkoj onomasiologii*. Avtoreferat. dokt. diss. Leningrad.

Toropcev I.C., 1980, *Slovoproizvodstvennaja model'*. Voronež, 53 p.

Trnka B., 1982 [1958], A Theory of Proper Names // *Selected Papers in Structural Linguistics – Contributions to English and General Linguistics written in the years 1928-1978*, Berlin, Mouton, pp. 81-85.

Troubetzkoy N., 2000 [1960], *Osnovy fonologii* / Traduction de l'allemand par A.A. Kholodovič; Moscou, 352 p. (Nikolaj S. Trubetzkoy: *Grundzüge der Phonologie* (Travaux du Cercle Linguistique de Prague. 7). Prag 1939)

Ufimceva A A., 1968, *Slovo v leksiko-semanticeskoj sisteme jazyka*, Moskva. Nauka.

Ullmann St., 1969, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke, 352 p.

Utley F.L., 1963, The linguistic component of onomastics // *Names* 11, pp. 145-176.

Urdang L., 1986, *Language Changes,* Verbatim: The Language Quarterly, Essex, pp.12-4.

Van Dijk T.A., 1989, Structures and strategies of discourse and prejudice. Social psychological and methodological perspectives // J.P. van Oudenhoven & T.M. Willemsen (Eds.), *Ethnic minorities. Social psychological perspectives.* Amsterdam / Lisse: Swets & Zeitlinger, pp. 115-138.

Van Langendonck W., 1985, Pragmatics and Iconicity as Factors Explaining the Paradox of Quantified Proper Names // *Names*, Vol.33, nº 3, pp. 119-126.

Van Langendonck, W., 1997, Proper names and their categorial presupposition // You name it: Perspectives on onmastic research (Studia Fennica: Linguistica 7), ed. by Ritva-Liisa PitkaËnen and Kaija Mallat, pp. 37–46. Helsinki: Finnish Literature Society.

Van Langendonck W., 2007, *Theory and Typology of Proper Names*, Mouton Berlin New-York, 378 p.

Vasil'jeva N.V., 2005, *Sobstvennoe imja v mire teksta*. M. : Akademija gumanitarnykh issledovanij, 224 p.

Vasiljuk F.E., 1993, Struktura obraza // *Voprosy psikhologii*, № 5, pp. 5-19

Vaxelaire J.-L., 2001, *Pour une lexicologie du nom propre*. [Thèse de doctorat]. Université Paris VII.

Vaxelaire J.-L., 2005, *Les noms propres – Une analyse lexicologique et historique*. Paris, Honoré Champion, 953 p.

Vaxelaire J.-L., 2006, Le nom propre en contexte // D. Blampain, Ph. Thoiron & M. Van Campenhoudt (dir.), *Mots, termes et contextes*, Paris, Éditions des archives contemporaines, pp. 591-597.

Vaxelaire J.-L., 2007, Ontologie et dé-ontologie en linguistique: le cas des noms propres // *Texto*, avril 2007, vol. XII, № 2.

Vendler Z., 1967, *Linguistics in philosophy*. Ithaca NY: Cornell University Press.

Vendryes J., 1968, *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire* Albin Michel, [1921].

Vereščagin E.M., 1986, *Porožденije reči: latentnyj process* [Production de la parole : processus latent] M., 27 p.

Vereščagin E., Kostomarov V., 1980, *Lingvostranovedčeskaja teorija slova*. Moscou.

Vinogradov V.V., 1924, Sjužet i arkhitektonika romana Dostojevskogo "Bednyje ljudi" v svjazi s voprosom o poetike natural'noj školy [Sujet et architectonique du roman dostoïevskien « Les gens pauvres » en rapport avec la question sur la poétique de l'école naturelle] // *Tvorčeskij put' Dostojevskogo* [La voie créatrice de Dostoïevski] L., pp. 49–103.

Visir P.I., Gott V.S., Ursul A.D., 1972, Opredeljonnost', neopredeljonnost' i ikh vzaimosvjaz' s drugimi kategorijami dialektiki // *Filosofskije nauki*, № 3.

Volf E.M., 1974, *Grammatika i semantika mestoimenij*. Moscou : AN URSSS, 223 p.

Vorobjev V.V., 1997, *Lingvokulturologija : teorija i metody*. Moscou.

Vovk V.N., 1986, *Jazykovaja metafora v khudožestvennoj reči. Priroda vtoričnoj nominacii.* Kiev, Naukova dumka, 53 p.

Vrinat - Nikolov M., 2002, Heurs et malheurs des traducteurs face aux dictionnaires bilingues. *E-magazine LiterNet*, n° 7 (32). Source: http://www.liternet.bg/publish1/mvrinat/heurs.htm.

Vygotski L.S., 1985, *Pensée et langage* (synthèse, 1934), publié en français en 1985 (Éditions Sociales, Paris) et en 1997, Éditions La Dispute, Paris, suivi par le *Commentaire sur les remarques critiques de Vigotski* par Jean Piaget.

Wagner R.L. et Pinchon J., 1962, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 648 p.

Weinreich U., 1958, *Travels through Semantic Space*. Word, XIV, pp. 346-366.

Weinreich U., 1970, *Erkundungen zur Theorie der Semantik*, Max Niemayer Verlag, Tübingen.

Wierzbicka A., 1982, Why can you Have a Drink when you can't *Have an Eat? // *Language*, Vol. 58(4), pp. 233–279.

Wierzbicka A., 1996, *Semantics: Primes and Universals*. Oxford & New York: Oxford University Press. xii, 500 p.

Wilks Y.A., 1978, "Making preferences more active", *Artificial Intelligence*, Vol. 11, 3, pp. 197-224.

Willems K., 1996, *Eigenname und Bedeutung. Ein Beitrag zur Theorie des 'nomen proprium'* Vol. 47 of Beiträge zur Namenforschung, Neue Folge, Heidelberg: C. Winter Universitätsverlag, 317 p.

Willems K., 2000, Form, meaning, and reference in natural language: A phenomenological account of proper names // Onoma. Journal of the International Council of Onomastic Sciences, Leuven: International Centre of Onomastics/Peeters, Vol. 35, pp. 85-119.

Wilmet M., 1986, *La détermination nominale*. Paris, P.U.F.

Wilmet M., 1991, Nom propre et ambiguïté // *Langue française*, № 92, pp. 113-124.

Wilmet M., 1997, *Grammaire critique du français*, Hachette, 234 p.

Wittgenstein L., 1967, *Philosophical Investigations*, Blackwell 3rd Edition [1953].

Yotsukura S., 1970, *The Articles in English*. The Hague-Paris : Mouton, 113 p.

Zabeeh F., 1968, *What's in a Name ? — An Inquiry into the Semantics and Pragmatics of Proper Names*. La Haye, Martinus Nijhoff.

Zagorovskaja O.V., 1982, Semantičeskaja specifika slova v khudožestvennom tekste // *Aspekty leksičeskogo značenija*. Voronež, pp.14-23.

Zakharova M.A., 2004, *Semantika i funkcionirovanije alljuzivnykh imen sobstvennykh*. Dissertacija kand.filol.nauk., Samara, 192 p.

Zalevskaja A.A., 1982, *Psikholingvističeskie problemy semantiki slova*.Kalinin:KGU, 80p.

Zalevskaja A.A., 1999, Vvedenije v psikholingvistiku. - M., 411 p.

Zalevskaja A.A., 2000, Značenije slova i vozmožnosti ego opisanija // *Jazykovoje soznanije: formirovanije i funkcionirovanije*.– M.:RAN, In-t jazykoznanija, pp. 35-54.

Zgusta L., 1971, *Manual of Lexicography*, La Haye-Paris, Mouton, 360 p.

Žol' K.K., 1984, *Mysl'. Slovo. Metafora. Problemy semantiki v filosofskom osveščenii*. Kiev : Naukova dumka.

Zubkova L.G., 1999, *Jazyk kak forma. Teorija i istoria jazykoznanija*. Moskva : Izd-vo RUDN, 237 p.

Žuravlev A. F., 1982, Tekhničeskije vozmožnosti russkogo jazyka v oblasti predmetnoj nominacii // *Sposoby nominacii v sovremennom russkom jazyke*. Moscou : Nauka. pp. 45-109.

INDEX DES NOTIONS

Actualisation 32, 61, 74, 79-81, 84, 86, 88, 102, 148-149, 170, 176, 181-182, 186, 249, 265-266, 272

Afférent 79, 162, 207-209

Allusif 244-255, 262, 305

Allusion 138, 244-255, 305, 324

Anthroponyme 60, 76-103

Antonomase 144, 172, 196-211, 222-244

Appellatif 37, 63-69, 88, 103, 108, 117, 172, 258-259, 278-288

Appellativisation 258-320

Article 33, 69, 71, 74, 89-92

Asémanticité 41, 57, 70-72

Asémantisme 42-49

Assertif 200, 206

Association 31, 35, 46-47, 63-64, 69-70, 90, 93, 109-110, 117, 120-121, 132, 140, 142, 163-166, 183, 202, 212, 291-296

Associatif 109-110, 117, 120-121, 132, 140, 142, 163-166, 183, 202, 212, 291-296

Bifonctionnalité 30, 43, 101, 174, 195, 281

Bifurcation 170-244

Catégorisation 22-27, 42, 72-75, 84-87, 323

Champ 16, 63, 67, 79, 115, 119-123, 132, 140, 170, 208, 239, 255, 3128

Clusterisation 212-222

Communisation 12, 98, 126, 173, 290, 321

Communitude 14, 56, 324

Compétence 71, 82, 132, 267-272

Concept 22-28, 63-64, 75-76

Conceptualisation 26, 28, 72, 76, 103, 132, 138, 215, 250, 284, 289, 308

Connotation 42, 60, 63, 66-67, 70, 93, 109-118, 137-139

Connotonyme 13, 117

Connotonymisation 255

Contexte 28, 30, 32-33, 40, 50-56, 69-71, 74

Culture 25, 28, 40, 73, 75-78, 137-139, 275

Culturologie 137, 273

Dénotation 20, 39, 42, 49-50, 53-55, 57-60

Dénomination 70, 75, 96, 144-161

Déonomastique 204, 258, 321

Déonyme 210, 262-265, 291-297, 310-322

Déonymisation 260-261, 288, 305-320

Dépersonnalisation 310

Dépropriation 288

Dérivation 15, 37, 66, 68, 96, 137-138, 145, 147-148, 151-152, 172, 226, 258

Désemantisation 316

Désignateur 32, 45-48, 58-59, 77, 104, 120, 222

Désignation 20, 33, 40, 48, 52, 54, 64-65, 77

Destinataire 29, 34, 43, 58, 81, 101, 152, 166

Destinateur 80, 166, 239, 256,

Déterminant 32, 39, 51, 55, 68-69, 74, 90-97

Détermination 89-102

Déterminé 91-92

Dialectique 61-62, 67, 73, 79, 81, 103-104

Dictionnaire 27, 62, 124, 133-136

Emetteur 21-22, 25-26, 29, 31-32, 43-44, 50

Emotif 34, 69, 82, 110, 114, 167, 245

Emotivité 78, 81, 104, 198, 234, 245, 263, 277

Eponyme 18, 201, 206, 209

Evaluation 26, 78-79, 88, 182, 202-204, 213

Expressivité 125, 175, 194, 204, 221, 234, 243

Extension 36, 40, 42, 61, 68, 73, 78, 83, 109

Extralinguistique 21-22, 35, 47, 56, 64, 66, 71

Figuralisation 106-257

Figuratif 24, 109, 116, 196-210

Figurativité 18, 152, 168-169, 201, 234, 240

Figuré 126, 146, 156, 159-170, 200, 215, 223

Fractionnement 94, 96-97, 177, 215-217, 255

Généralisation 62-63, 73, 75-76, 85-86, 98, 103

Hypersémanticité 41, 51, 57

Identification 29-30, 34, 44, 47, 57-59, 80, 82-91, 97, 103, 139-140, 147-149

Image 23-26, 54, 61, 65

Imagé 76, 89, 144-160

Implication 181, 246-250, 262, 292, 298

Implicature 31-32, 248

Indéfini 69, 89-90, 94-97, 171, 177, 179, 187
Individu 187-189, 191-196
Individualisation 29-34, 80, 85-87, 91, 107, 177
Information 22, 29-30, 33-34, 37, 42, 44, 47, 51
Informativité 60, 154, 158, 236, 249
Inhérent 26, 56, 67, 70, 89, 100-101, 114, 117
Intention 27, 31-32, 38, 46, 52-59, 85, 96, 142
Lemme 40, 68-71
Lexicalisation 56, 75, 98, 102, 109, 120, 126, 140, 205, 209-210, 215, 217-218, 271
Linguoculturologie 64, 274
Métaphore 74-79, 132, 138-145, 166-168, 197-203, 213, 223-227, 235-239, 254
Métaphorisation 126, 132, 167, 203-204, 213, 217, 219, 225, 269, 298, 321
Métonymie 132, 140, 145, 166, 176, 200, 222
Métonymisation 132, 222, 296, 321
Modification 68, 71, 91, 96, 109, 120, 126, 222
Modifié 39-40, 90, 95-96, 116, 120-122, 132
Monoréférentialité 33, 100-103, 119, 177-181
Motivation 31, 53, 66, 95-97, 148, 157-170, 275
Neutralisation 171-174, 287
Nombre 55, 63, 104
Nominateur 116, 150-157, 162-166
Nomination 145-170
Nom propre 19-320
Notoriété 25, 138, 142, 207, 209-210, 214, 251, 254, 263, 266-269, 275-282, 290, 314
Onomasticon 17, 86, 106, 315
Onomastique 35-299
Onyme 34, 47, 52-57, 62-320
Onymisation 52, 266, 283, 285, 289, 304
Opposition 171-178
Parangon 93-95, 153, 214, 224, 244, 262
Particularisation 212-222
Phraséologie 250, 308, 312
Phraséologisation 311-316
Phraséologisme 269, 311-314, 326
Pluralisation 308, 310, 320
Polyréférentialité 139, 186, 191, 199-202, 222
Polysémie 309-310
Pragmatique 21, 27-38, 46, 53-68, 80-85, 113
Prédicatif 80, 173, 175, 193, 202, 225, 317
Présupposition 34, 51, 69-72, 81, 86, 111, 181, 185, 213, 246-247, 255, 283-284, 297
Proprialité 17, 53-57, 69, 288
Propritude 14, 17, 53, 55-56, 95, 305, 324
Prototype 23-27, 68, 72, 74, 77, 172, 177, 199, 202, 213, 220-221, 225, 235-236, 285
Prototypique 23-56
Psychologique 31-32, 50-54, 60, 70, 81-84
Recatégorisation 28, 222, 226, 228, 257
Recatégorisé 15, 18, 116, 132, 139-144, 177
Réduplication 139-141, 245-248, 289, 323
Référence 28-33, 42
Représentation 23-24, 28, 32, 35, 39, 50, 54, 63, 65, 68-69, 76-79, 84-85, 87-89, 97, 105, 107, 109, 115, 122, 132, 150, 152, 159
Rigide 32, 40, 45-48, 52, 58-59, 77, 103-104
Sémanticité 20, 41, 323
Sémantisation 65, 108, 260, 272, 280, 289
Semantisme 60, 73, 121, 245
Sème 21, 35, 37, 61, 69, 78-89, 101-102, 105
Semiosis 20
Sémiotique 20, 37, 51, 67, 89, 101-114, 170
Sens 37-67
Signe 20-31, 36-47
Signifiant 21, 28, 47, 51, 53, 55, 114, 151, 153
Signification 20-101
Signifié 21, 58, 60, 83, 109, 114, 150-151, 167
Socialisation 249-254, 326
Stéréotype 76-77, 87, 94, 116, 121, 137, 213
Stéréotypie 203, 248, 255
Structuralisme 21
Stylistique 30, 35, 63, 95, 98, 113-114, 278-280
Symbolisation 159, 161, 249-254
Toponyme 36, 40, 53, 55, 57, 63-67, 86, 110
Transfert 173, 259, 290, 294, 296, 300, 308
Transformation 24, 95, 98, 103, 146, 160, 175
Translation 75, 132, 139, 182, 199, 202, 259
Transmission 30, 101, 168, 170, 173, 202, 210
Transposition56, 173-174, 190-191, 292-305

INDEX NOMINUM

Abbott B., 52
Abeillé A., 207
Abramova N.T., 26
Akhmanova O.S., 114, 145, 175
Alejnikova N.V., 265
Algeo J., 13, 271
Allerton D.J., 10, 96
Amosova N.N., 315
Anderson J., 39
Anscombre J.C., 39
Apresjan J.D., 21, 66, 85, 109, 147
Mel'čuk I.,
Aristote, 199, 240
Arkhipovič T.P., 178
Arnold I.V., 110, 259
Arutjunova N.D., 25-26, 29, 59, 80, 152, 167-168, 198-199, 225, 235, 244, 298
Bakastova T.V., 260
Balayn J.-D., 14, 222
Bally Ch., 113, 121, 259
Barkhudarov L.S., 114, 185
Barsalou L., 22, 24-25
Béchade H.-D., 99
Belinski V.G., 106
Benveniste E., 38, 121
Bič M.Y., 271
Black M., 167, 202
Bled, E. et O., 99
Blokh M.Y., 14, 74, 77, 78, 82-83, 87-89, 91, 170-171, 173-177, 187, 190, 195, 200, 202, 210, 224, 234, 256, 325
Bloomfield L., 76, 90, 112-113
Boguslavskaja G.P., 171
Bolinger, D., 21
Bolotov V.I., 57, 265
Bonnard H., 96
Bréal M., 50-51,
Brendler S., 53
Brisset J.-P., 99
Brøndal V., 123, 201
Brutjan G.A., 169
Brunot F., 10, 92, 98-99,
Bruneau Ch., 10
Bühler K., 42, 45, 251
Bulakhovski L.A., 73
Bulanovskaja T.A., 291
Burge T., 13, 48, 101
Buštjan L., 116, 263
Camproux Ch., 11
Carlson G., 97
Carpenter E., 22
Castañeda H.-N., 33-34, 79
Cavazza M., 207
Čeremisina M.I., 153
Černobrov A.A., 60, 275, 310
Chomsky N., 92, 270
Christophersen P., 54-55, 188, 194
Coates, R., 41, 53-57
Cook R., 159
Corbett G., 308
Croft W., 68
Curme J., 172
Cutler A., 22
Dahl Ő., 126
Dalberg V., 101
Damourette J. & Pichon E., 13, 92, 96, 99, 173, 214
Danilina E.F., 63
Darmesteter A., 13
De Mulder W., 37
Demiankov V.Z., 93
Derjabina M.Y., 317
Dobrokhotov A.L., 76
Donnellan K., 48
Droste F.G., 92

Dubois J., 92, 120
Ducrot O., 33, 39, 120
Dumarsais C.C., 214
Eisenstein S., 219
Ermolovič D.I., 47, 171, 223, 240, 275
Evans G., 31, 48, 85
Faerch C., 202
Feigenbaum S. 11
Feoktistov A.P., 90
Feoktistova A.B., 168
Fillmore Ch.J., 21
Flaux N., 13-14, 97, 200-201, 204
Fonjakova O.I., 63, 107
Forest, R., 11, 14
Frege G., 10, 31, 37-38, 44, 50- 51, 58-59, 205
Frontier A., 98
Funke O., 47
Gabinskaja O., 147
Gabriel G., 17
Gak V.G., 17, 146, 150, 152, 199
Galkina-Fedoruk E. M., 64, 277
Galisson R., 116, 140, 205-206, 245
Galperin I.R., 240
García-Carpintero M., 30, 34
Gardes-Tamine J., 10
Gardiner A.H., 13, 38, 47-48, 90
Gary-Prieur M.-N., 11, 14, 38, 40, 58, 93-98, 173, 217, 222, 228
Gaudin F., 268
Geeraerts D., 24
Germa P., 9, 258
Gibbs R.W., 24
Giginejšvili M.A., 91
Golev N.D., 156, 265
Golomidova M.V., 64, 156
Goosse A., 37, 99, 200
Gott V.S., 103
Goverdovsky B.I., 115, 176
Gorskij D.P., 210
Granger G.-G., 206
Grass Th., 218
Grévisse M. 37, 99, 200
Grice P., 31, 52, 58
Gross G., 77
Guespin L., 120, 268
Gudkov D.B., 14, 245
Guilbert L., 11
Gurenko L.I., 85, 91
Hansack E., 53
Harnad S., 84
Hawkins B.W., 24
Hébert L., 79, 207-208
Hegel G. W. Fr., 213
Heringer H.J., 121
Hewson J., 100, 189, 191
Hjelmslev L., 113-114, 171, 173
Hobbes T., 42-43
Hoek L.H., 218
Holeš J., 258
Honeste M.-L., 109, 256, 328
Hubert M.-C., 10
Ilson R.F., 11
Imoto H., 218
Iordanskaja L.N., 110
Irtenjeva N.F., 185, 188, 191, 194
Jespersen O., 13, 35, 50-51, 191, 282
Johnson M., 28, 72, 199, 327
Jonasson K., 12, 14, 38-40, 53, 58, 62, 95, 97, 173, 214, 222
Kacnelson S.D., 75
Kadlec J., 258
Kalinkin V.M., 14, 107
Kałuza H., 100
Kara'ulov Y.N., 14, 70, 244-245
Katz J.J., 14, 53, 85, 218
Kearns K., 52
Kerbrat - Orecchioni C., 142, 204-205, 248
Khapsikorov A., 277
Kleiber G., 10, 14, 39-40, 50, 53, 92, 96-97, 99, 104, 119, 173, 218, 256, 327
Klimkova L.A., 291

Klüge F., 303, 315
Kolmakova N.L., 33
Kolšanskij G. V., 114, 198, 272
Komarova R.A., 280
Komlev N.G., 115, 263
Konowska A., 116, 200-202, 204-209, 262
Kostomarov V.G., 245, 274
Kramsky J., 89
Krasnykh V., 245, 274
Kravčenko E.V., 261, 299, 319
Kripke S., 10, 37, 44-47, 58, 104
Kroll J.F., 22
Kubrjakova E.S., 275,
Kukharenko V.A., 108, 272
Küpper H., 278, 281
Kuryłowicz J., 147, 259
Ladmiral J.R., 142
Lakoff G., 23, 25, 28, 72, 104, 199, 327
Landau S., 269, 271
Langacker R., 23-24
Larsson B., 328
La Stella T.E., 258
Lecomte-Hilmy A., 140
Leibniz G.W., 22, 43
Leontiev A.N., 81
Leroy S., 95, 214-215, 223, 228
Likhačev D.S., 14
Linsky L., 31-32, 48, 58, 84, 87
Litvin F.A., 75
Locke, J., 72
Lopatnikova N.N., 64
Lošak I.P., 314
Losev A.F., 20, 73
Lukjanova N.A., 153
MacLaury R.E., 23
Major R., 218
Makolkin A., 267
Mańczak W., 98
Manini L., 218
Martin R., 38, 48, 92, 110
Maslova V.A., 274
Meiner J.W., 99
Mel'čuk I., 110
Meyer B., 14, 222
Mgeladze D.S., 311
Miall D.S., 202, 219
Mikhajlov V.A., 160
Mill J.S., 10, 37, 42-49, 51, 58-59, 111, 113
Moeschler J., 39
Mokienko V.M., 312
Molčanova O.T., 169
Molino J., 48
Montgomery E.D., 53
Morris Ch.W., 20-21
Mortureux M.-F., 262
Murzin L.N., 167
Moskal'skaja O.I, 184, 191
Neroznak V.P., 14, 306
Nicolaisen, W.F.H., 17
Nikitin N.V., 167, 185, 247-248, 291-292, 297
Nikonov V.A., 61-62, 107-108
Noailly M., 58, 92, 94, 172, 225
Nyrop K., 98
Oden G., 23
Ortony A., 202
Otin E.S., 13, 117, 263
Padučeva E.V., 27, 29
Pamp B., 94
Peacocke C., 86
Peirce C.S., 21
Pellat J.-C., 92, 94, 98, 120
Peterson A., 12
Petrova E.S., 223
Pinchon J., 99
Pinker S., 100
Potebnja A.A., 288
Potter M.C., 22
Pulgram E., 94, 97
Putnam H., 77
Puymège G. de, 119

Quine W.V.O., 52, 59
Quirk, 191
Rajkhel G.I., 91
Rakhilina, E.V., 26
Rastier F., 12, 207, 209
Reformatskij A.A., 42, 64, 85, 307
Rey A., 267-268
Rey-Debove J., 11, 13, 215-217, 266-268
Richard J.-F., 84, 87
Richards A., 202
Ricken U., 116
Riegel M., 92, 94, 98, 120
Rioul R., 92, 94, 98, 120
Rivara R., 214
Rosch E.H., 72
Rössler R., 282, 286
Rubinštein S.L., 158
Rudenko D.I., 46, 59, 76, 101
Russel B., 10, 31, 33, 37-38, 49-50, 59
Rut M.E., 40, 65-66, 117, 154, 157-158, 160, 163
Ryžkina O.A., 153
Sag, I.A., 98
Šakhovskij V.I., 167, 263, 291
Savilova G.P., 314
Ščerba L.V., 62, 250
Ščetinin L.M., 62, 85, 171, 291
Schiffer S., 48, 58
Shokhenmayer Y.A., 77
Schwarz D., 31, 49, 52
Schweickard W., 14, 326
Searle J.R., 10, 31-32, 37-38, 52, 58-59, 70, 104
Šekhtman N.A., 2, 14, 140, 244
Šelepa P., 258
Selezneva L.B., 171
Semenova T.N., 14, 34, 44-45, 47, 50, 87-88, 101, 104, 174, 176, 190, 202, 325
Šemjakin F.N., 157
Šerstjukova E., 260, 265, 284, 288-289, 294, 311
Siblot P., 77
Sherman J., 22
Skljarevskaja G.N., 167
Skirbekk G., 80
Sloat C., 92, 191
Smirnickij A.I., 91, 259, 309
Smirnov S.D., 81
Sobolev I.P., 191
Solomonik A., 60
Sørensen H.S., 50-51, 90, 99, 113
Sorokin Y.E., 169, 182
Sosa E., 52
Sperber D., 39
Sperber H., 112
Starostin B.A., 174
Steinitz R., 282
Stepanov Yu.S., 27, 76, 88
Sternin I.A., 82
Strawson P.F., 31, 33, 38, 51-52, 57, 70, 86
Stroll A., 117
Superanskaja A.V., 60, 101, 172, 275, 290, 307, 310
Suprun V.I., 107
Telia V.N., 109-110, 197, 199, 202-203, 240, 263-264
Tesnière L., 259
Tjukhtin V.S., 198
Togeby K., 99
Toropcev I.C., 145, 152-153
Trnka B., 11
Troubetzkoy N., 171, 173,
Tsirlin M., 11
Ufimceva A A., 261, 289
Ullmann St., 272
Urdang L., 138
Ursul A.D., 103
Utley F.L., 40
Van Dijk T.A., 27

Van Langendonck W., 14, 17, 40-41, 44, 47, 49-50, 68-72, 86, 97, 172, 281
Vasil'jeva N.V., 30
Vasiljuk F.E., 95
Vaxelaire J.-L., 10, 12, 13, 17, 37, 40-42, 45, 47, 49, 52-53, 58, 79, 92-99, 102, 118, 120, 138, 207-209, 214, 223, 227, 250-251, 267-269, 272
Vendler Z., 90, 172
Vendryes J., 41
Vereščagin E.M., 274
Vinogradov V.V., 108
Visir P.I., 103
Volf E.M., 178-179, 203, 230
Vorobjev V.V., 274
Vovk V.N., 159, 169
Vrinat - Nikolov M., 206
Vygotski L.S., 27, 81
Wagner R.L. , 99
Wasow. T., 98
Weinreich U., 22, 113
Wierzbicka A., 22, 28-30, 286
Wilks Y.A., 21
Willems K., 68
Wilmet M., 14, 37, 40, 93, 96, 98,110, 140,
Wilson D., 39
Wittgenstein L., 23, 38
Yachzel B., 22
Yotsukura S., 100
Zabeeh F., 13
Zagorovskaja O.V., 169
Zakharova M.A., 14, 247
Zalevskaja A.A., 77, 79-82, 84-85
Zgusta L., 14
Žol' K.K., 234
Zubkova L.G., 25
Žuravlev A. F., 145-146, 153-155

Ouvrages utilisés dans le corpus

Aragon, Louis, *Les Beaux quartiers*. Paris, Gallimard, 1983 [1936].

Banks, Leslie, *Two is Lonely*, Harmondsworth (Midd'x): Pinguin Books, 1977.

Barrès, Maurice, *Mes Cahiers*. Paris, La Palatine (Plon), 1930-31.

Barrès Maurice, *Sous l'oeil des Barbares*, Emile-Paul Editeur, 1911 [1888] : http://www.scribd.com/doc/5003753/Maurice-Barres-Sous-loeil-des-barbares

Beauvoir, Simone de**,** *Les Mandarins*, Gallimard, Folio, 1972 [1954].

Beauvoir, Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Gallimard, 2007 [1958].

Blondin, Antoine, *Un malin plaisir*, Table ronde, Vermillon, 1993 [1991].

Boudard Alphonse, *La Cerise*, Edition de la Table Ronde, 2000 [1963].

Bourget Paul**,** *Nos actes nous suivent*, PLON, 1926.

Caldwell, Taylor, *The Turnbulls*, New York: The Pyramid Books, 1973 [1943].

Camus, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, Folio Essai, 1942.

Gârbea Horia, *Le café de Monsieur Le Ministre*, RAL'M, № 46, 2009 [2006].

Cherbuliez Victor, *L'Idée de Jean Téterol*, Hachette, 1906 [1878].

Christie, Agatha, *Peril at End House*, Fontana Books, 1961 [1932].

Christie, Agatha, *At Bertam's Hotel*. London and Glasgow: Fontana Books, 1972 [1965].

Christie, Agatha, *Postern of Fate*, Fontana Books, 1974 [1973].

Christie, Agatha, *A Murder on the Links*. Triad: Panther, 1978.

Clarke, Arthur C., *A Fall of Moondust*. London: Pan Science Fiction, 1979.

Creasey, John, *A Case for Inspector West*. London: Pan Books, 1964.

Daudet, Léon, *Les Universaux*. Éd. Bernard Grasset, Paris 1935.

Drieu La Rochelle, Pierre, *Rêveuse bourgeoisie*, Gallimard, 1937.

Erckmann, Émile, Chatrian, Alexandre, *L'Ami Fritz*, In Libro Veritas, 2006 [1864].

Erckmann, Émile, Chatrian, Alexandre, *Histoire d'un paysan*, J. Hetzel, 1870 [1789].

Fabre, Louis, Première satire d'Horace // *XIXe bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, pp. 279-284, 1872 : http://www.mediterranees.net/litterature/horace/satire1.html

Fainsilber Liliane, *La place des femmes dans la psychanalyse*, L'Harmattan, 2006 [1999].

Fayolle, Alexandre, La *Traversée du Désert*, 1997 : http://alexandre.fayolle.free.fr/litt/desert.html

Febvre, Lucien, *Combats pour l'histoire*, Librairie Armand Colin, 1992 [1952].

Flaubert, Gustave, *Correspondance* (1846), Société coopérative, 1966 [1847].

Francis, Dick, *Nerve*, London: Pan Books, 1983.

Fréville, Jean, *Pain de brique*, Ernest Flammarion, Paris, 1956.

Horace, Q. Flaccus, *Sermonum* l. 1. Sat. 6. v. 38., 1882 : http://www.uah.edu/society/texts/latin/classical/horace/sermones106.html

Galsworthy, John, *The man of property*, A Penguin Book, 1974 [1906].

Gide André, *Retour de l'URSS*, Gallimard, 1950 [1936].

Goncourt, Edmond de, Goncourt, Jules de, *Journal : mémoires de la vie littéraire:* t.1:1851-1863, Admant Media Corporation, 2002 [1863].

Guérin, Eugénie de, *Lettres* (1831-1847), Didier, 1865 [1847] /sur Google Book/.

Greeley, Andrew, *Thy Brother's Wife*. Grand Central Publishing, 1989.

Jaurès, Jean, *Les preuves : l'affaire Dreyfus*. La Découverte, 1998.

Jobst, Herbert, *Tapetenwechsel*, Verlag d. Nation, 1983.

Jones, James, *From Here to Eternity*, Fontana Books, 1952.

Kateb, Yacine, *Nedjma*, Seuil, 1996 [1956].

Kristeva Julia, *Les Samouraïs*, Gallimard, 1992 [1990].

Lawrence, D., *Aaron's Rod*. Penguin Books in association with W. Heinemann Ltd., 1977.

Leiris, Michel, *La Règle du jeu : II : Fourbis*, Gallimard, L'imaginaire, 1991 [1955].

Lessing, Doris, *The Summer before the Dark*, New York: Bantam Books, 1978 [1973].

MacDonald, John Dann, *The Price of Murder*, USA, 1957.

Maistre, Joseph de, *Considérations sur la France*, 1796 : http://abu.cnam.fr/BIB/auteurs/maistrej.html

Malraux André, *Antimémoires*, Gallimard, 1976.

Mann, Thomas, *Tristan*, Reclam, Ditzingen, 2008 [1903].

Martin, du Gard, *Les Thibault*. Gallimard, 2003 [1929].

Matzneff Gabriel, *Ivre du vin perdu*, La Table Ronde, 1981.

Maupassant, Guy de, *Bel Ami*, Ollendorf, 1885.

Maurois, André, *La Vie de Disraëli*, Gallimard, Paris, 1927.

MESS: *Modern English Short Stories* (Making It All Right), Moscow : Progress, 1978.

Larbaud, Valery, *Journal 1934-35*, Claire Paulhan Eds.,1999.

Lisle, Leconte de, Etudes Latines // *Poèmes antiques*, édition présentée, établie et annotée par Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, collection Poésie, 1994.

Neutsch, Eric, *Spur der Steine*, Mitteldeutscher Verlag Halle Leipzig, 1964.

Noll, Dieter, *Roman einer Heimkehr*, Aufbau-Verlag, 1963.

Ormesson, Jean d'., *Au plaisir de Dieu*, Gallimard, Folio, 1980 [1974].

Post, Laurens van der, *A Far-Off Place*. Harmondsworth (Midd'x): Pinguin Books, 1978.

Poulet Georges, *Les Métamorphoses du cercle*, Flammarion, 1998 [1961].

Read, Piers Paul, *Monk Dawson*. London: Pan Books, 1978.

Reinsch, P.S., *Intellectual and Political Currents in the Far East*, Houghton Mifflin, 1911.

Renan, Ernest, *L'Avenir de la science*, Flammarion, 1999 [1890].

Rivoyre Christine. de**,** *Les Sultans*, Librairie Hyperion, 1977 [1964].

Rossi Ercolani, Vincenzo, Rabelais entre philosophie et poésie: un échange significatif entre l'Italie et la Touraine, thèse du 3-me cycle, 2007.

Rousselot, Jean, *La Vie passionnée de Berlioz*, Seghers Vichy, impr. Wallon, 1962.

Sainte-Beuve, Charles-Augustin, *Correspondance générale. Lettres retrouvées* (t. I : 1823-1859 t. II : 1860-1869 et appendices). Recueillies, classées et annotées par Alain Bonnerot, Paris, Honoré Champion, coll. «Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », 2 Vol., 780 p., 2006.

Sand, George, *Correspondance*, 1812-1876, édition de Georges Lubin, 25 tomes, Paris, Garnier frères, 1964-1991 [1830].

Schreiber, Boris, *Un silence d'environ une demi-heure*, Gallimard, 1998 [1996].

Shaw, Irwin, *Nightwork*, London: Pan Books, 1976.

Spark, Muriel, *The Bachelors*, Harmondsworth (Midd'x): Pinguin Books, 1978 [1960].

Steinbeck, John, *The Winter of Our Discontent*, New York: Bantam Books, 1979.

Stendhal, *Lucien Leuwen*, t. 2, Flammarion, 1999 [1835].

Strittmatter, Erwin, *Der Wundertäter*, Aufbau-Verlag, 1963.

Time, № 44, 1990: http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,895838,00.html

Topsell, Edward, *The History of Four-footed Beasts*. Routledge, 1967 [1607].

Updike, John, *Rabbit, Run!* Harmondsworth (Midd'x): Pinguin Books, 1977 [1960].

Weinmann, Frédéric, *Hugo et la crise de 1840*, Communication au Groupe Hugo,1998 http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/98-03-21Weinmann.htm

Williams, Thomas, *Orpheus Descending*. Penguin Books, Seeker and Warburg, 1961.

Wilson, Angus, *Late Call*, Penguin Books Ltd., 1976.

Булгаков Михаил, *Мастер и Маргарита*, М.: Художественная лит., 1989.

Джонс, Джеймс, *Отныне и вовек* / Пер. с англ. А. Михалева. – М.: Радуга, 1986.

Жид, Андрэ, *Возвращение в СССР* // Два взгляда из-за рубежа: Переводы, 1990.

Камю, Альбер, *Бунтующий человек*, М.: Политиздат, 1990.

Кристи, Агата, *Сочинения*. Т.2 / Сост. Н.А. Богомолова. Москва, 1990.

Садуль, Жорж, *Записки большевистской революции 1917-1919*, М.: Книга, 1990.

Стейнбек, Джон, *Зима тревоги нашей*. – М.: Высш.шк., 1985.

Уильямс, Томас, *Орфей спускается в ад (Певец и ночь)*/ Пер. с анг. Ю. Осноса, 1962.

Dictionnaires

Bescherelle, 1857, *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française*. Deux volumes grand in-4, Editions Garnier, 5e édition.

Dictionnaire de l'Académie Française, tome 1, A-Enz, Fayard, 830 p. : http://atilf.atilf.fr/academie.htm

Filosofskij enciklopedičeskij slovar' [Dictionnaire encyclopédique philosophique] 2004, Pod red. A. A. Ivina. - M.: Gardariki, 1072 p.

Littré, Emile, 1863, *Dictionnaire de la langue française* http://francois.gannaz.free.fr/Littre

La Châtre, Maurice de, 1854, *Le Dictionnaire Universel, Panthéon littéraire et encyclopédie illustrée*, Paris, 1620 p.

La grande encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts / par une société de savants et de gens de lettres ; sous la dir. de MM. Berthelot,... Hartwig Derenbourg,... F.-Camille Dreyfus,... A. Giry,... [et al.], Paris : H. Lamirault : Société anonyme de "La Grande encyclopédie", 1902 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k246469

Larousse, Pierre, 1866-1877, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique*..., Paris : Administration du grand Dictionnaire universel : http://gallica.bnf.fr/Catalogue/noticesInd/FRBNF33995829.htm

Trésor de la Langue Française TLF : http://atilf.atilf.fr/